

UNIVERSITE DE MONTREAL

TAUX DE PROFIT, ACCUMULATION DU CAPITAL
ET PHASES DE DEVELOPPEMENT

LA PROBLEMATIQUE DE LA CROISSANCE ET DES CRISES CHEZ MARX
ET LA THEORIE DES ONDES LONGUES DE MANDEL

PAR
CHRISTIAN DEBLOCK

DEPARTEMENT DE SCIENCES ECONOMIQUES

FACULTE DES ARTS ET DES SCIENCES

THESE PRESENTEE A LA FACULTE DES ETUDES SUPERIEURES
EN VUE DE L'OBTENTION DU
PHILOSOPHIAE DOCTOR (SCIENCES ECONOMIQUES)

(MAI 1982)



REMERCIEMENTS

Je voudrais exprimer ma reconnaissance et mes remerciements:

A mon directeur de recherche, J.G. Loranger, tout d'abord. L'encouragement et l'appui qu'il m'a apportés dans la réalisation de cette thèse me furent précieux. Aux membres du jury, ensuite: M. Lagueux, P. Turcan et G. Dostaller, surtout pour la patience et la compréhension dont ils ont fait preuve face à un travail d'investigation qui, si, je l'espère, peut alimenter les discussions sur la crise actuelle, n'en demeure pas moins sujet à de nombreuses améliorations encore. Et aussi, à toutes les personnes qui ont contribué à l'achèvement et à la réalisation matérielle de ce travail.

Je voudrais également profiter de ces remerciements pour avertir le lecteur ou la lectrice que le texte qui suit reflète fidèlement notre démarche, nos hésitations et nos conclusions, d'où peut être sa longueur et, parfois, l'impression de répétition. Une fois arrivé au terme d'une recherche, notre vision des choses est toujours beaucoup plus nette et,

bien souvent, si c'était à refaire, la démarche ne serait pas entreprise de la même manière. Je sollicite donc l'indulgence du lecteur, et en particulier celle des membres du jury.

SOMMAIRE

Un certain nombre d'auteurs contemporains ont tenté de dépasser les problèmes soulevés par la théorie marxienne des crises économiques en reliant l'accumulation du capital à l'existence de cycles longs dits Kondratieff, en intégrant ainsi une périodisation de l'histoire à cette théorie. Une telle approche apporte-t-elle réellement une solution aux problèmes laissés en suspens par Marx, c'est la question que nous avons voulu poser dans cette thèse.

Répondre par l'affirmative à la question suppose d'abord que l'existence de cycles longs puisse être retenue comme hypothèse de travail; ensuite que la solution proposée par les auteurs solutionne effectivement les questions laissées en suspens dans le texte de Marx; et enfin, qu'une fois jugée satisfaisante, cette réponse corresponde au projet initial de ce dernier.

Répondre par la négative implique, par contre, un retour sur la problématique marxienne des crises économiques et, par le fait même, une hypothèse alternative qui soit, ou conforme au projet, à la méthode et à la démarche de Marx, ou mieux, qui soit à même de cerner le caractère contradictoire d'une économie en expansion.

Notre thèse s'efforcera de montrer que la théorie des cycles longs ne permet guère de répondre de manière satisfaisante aux trois exigences posées plus haut. Par contre, nous ne sommes pas sûr que la démarche

suivie par Marx permette également d'apporter une réponse entièrement satisfaisante aux questions que lui-même s'est posées. Pris au piège de son projet politique, de l'analyse économique classique et de la méthode de l'économie, Marx n'est pas parvenu, et ce sera l'une de nos conclusions principales, à montrer la nécessité objective des crises dans une économie centrée sur l'accumulation du capital. Le présupposé de l'existence d'un ordre, qu'il soit naturel ou social importe peu; un présupposé commun aux économistes du XIX^e siècle, ne permet pas de rendre compte, ainsi que Pierre Lantier l'a montré, de la loi et du devenir, de la reproduction et de la transformation, de la croissance et des crises, etc. Tout au plus, peut-on dégager les conditions d'une parfaite reproduction du mode de production dans l'hypothèse d'absence de changements d'ordre qualitatif ainsi que les conditions d'apparition des crises, lorsque les conditions de la reproduction, et qui sont multiples, ne sont pas ou plus remplies. Mais on ne peut rendre compte à la fois des deux phénomènes (croissance et crise)

Dans cette optique, la thèse se structurera en trois parties.

La première partie touchera la problématique croissance-crise telle qu'elle a été posée par les économistes classiques par Marx et par les théoriciens de la croissance équilibrée. La question du taux de profit en sera le pivot, et les débats sur la baisse tendancielle de ce taux, notre préoccupation théorique.

La deuxième partie sera consacrée entièrement aux thèses relatives à l'existence des cycles longs. Nous retracerons l'origine, les fondements et les filiations des différentes thèses. Une attention particulière

sera attachée à la reformulation de l'hypothèse des cycles longs qu'en a faite récemment Mandel. Nous nous efforcerons également de montrer dans la partie critique les difficultés majeures que pose son insertion au cadre théorique marxien.

La troisième partie, quant à elle, sera l'occasion pour nous de revenir sur la problématique marxienne des crises économiques. Nous tenterons de clarifier le rapport existant entre l'accumulation du capital, le procès de travail et le procès de circulation, afin de montrer comment les changements technologiques induits par l'accumulation du capital permettent l'extension du mode de production capitaliste sur une échelle plus grande, tout autant qu'ils remettent en cause les fondements mêmes de ce mode de production.

"Quand, au printemps 1845, Engels vint lui aussi s'établir à Bruxelles, nous résolûmes de travailler en commun, à dégager l'antagonisme existant entre notre manière de voir et la conception idéologique de la philosophie allemande, et en fait, de régler nos comptes avec notre conception philosophique d'autrefois. ... Nous abandonnâmes d'autant plus volontiers le manuscrit à la critique rongeuse des vers que nous avions atteint notre but principal, voir clair en nous mêmes".

Marx, à propos de
l'idéologie allemande

Remerciements	I
Introduction	1
<u>PREMIERE PARTIE: Accumulation du capital, baisse du taux de profit et croissance économique. L'analyse marxienne et ses limites.</u>	
<u>PREMIERE SOUS-PARTIE</u>	<u>La problématique croissance-crise. Une esquisse des différentes approches théoriques.</u>
CHAPITRE 1 :	<u>Marx, un classique ou en rupture avec les classiques?</u>
1. L'école classique anglaise et la baisse du taux de profit.....	17
2. L'accumulation du capital et le taux de profit chez Marx.....	22
3. L'importance de la reproduction chez Marx.....	27
4. Les problèmes de l'analyse marxiste.....	30
4.1. premier problème:	
la loi de la baisse du taux de profit	
4.1.i les travaux de J. Gillman.....	31
4.1.ii. les débats dans la théorie marxiste..	36
4.2. deuxième problème:	
les contraintes de la reproduction.....	40
Annexe:	
5. Les thèses d'Aglietta sur l'accumulation intensive..	43
5.1. l'exposé des thèses.....	43
5.2. commentaires.....	52
CHAPITRE 2 :	<u>Equilibre et déséquilibre. L'approche néoclassique à la croissance économique versus celle de l'école de Cambridge.....</u>
1. L'apport de J.B. Clark.....	56
2. Le modèle de Solow.....	61
2.1 présentation du modèle.....	61
2.2 le modèle.....	63

2.3 conclusions.....	69
3. Le modèle de Von Neuman.....	73
4. Equilibre et déséquilibre. Le modèle d'Harrod.....	77
4.1 présentation.....	77
4.2 le modèle.....	79
4.3 la question du profit.....	84
4.4 limites du modèle d'Harrod.....	86
5. Le modèle d'accumulation du capital de J. Robinson.....	92
5.1 le modèle.....	93
5.2 comparaison avec le modèle de Marx.....	97
Pour conclure... temporairement.....	102
<u>DEUXIEME SOUS-PARTIE</u>	<u>La loi de la baisse du taux de profit et la théorie des crises chez Marx dans le capital.</u>
	104
CHAPITRE 3 :	<u>L'accumulation du capital, la reproduction et les schémas de reproduction.</u>
	109
1. Le concept de reproduction	
1.1 le cycle de production et sa continuité.....	109
1.2 la reproduction en tant que re-production.....	114
2. Les schémas de la reproduction et le cycle du capital....	122
2.1 le cycle du capital.....	122
2.2 les deux conditions de l'accumulation.....	125
2.3 les schémas de la reproduction.....	127
2.3.i. Cas 1. la reproduction simple: croissance 0.....	127
2.3.i.i Cas 2. la reproduction élargie.....	129
2.4 les conséquences de l'hypothèse d'un taux de profit constant.....	133
2.5 remarques sur le rapport entre le procès de production et le procès d'accumulation.....	143

3. Les schémas de reproduction et la formalisation de Morishima.	149
CHAPITRE 4 :	<u>La loi de la baisse tendancielle du taux de profit et les crises économiques. La rupture.</u>
	162
1. L'accumulation du capital et la modification des conditions de production.....	163
1.1 les changements dans les conditions de production..	163
1.2 la composition organique du capital. Retour sur le modèle de Joan Robinson.....	165
2. La loi de la baisse tendancielle du taux de profit.....	175
2.1 l'exposé de la loi. I. le chapitre XIII du livre 3 du capital.....	176
2.2 l'exposé de la loi. II. le chapitre XV du livre 3 du capital.....	182
3. Une illustration de la loi.....	187
3.1 le modèle.....	187
3.2 accumulation du capital avec progrès technique sans modification de la composition organique.....	189
3.3 accumulation du capital avec progrès technique et hausse de la composition organique du capital.....	195
3.4 conclusion.....	205
4. La crise.....	209
4.1 la rupture du circuit économique.....	209
4.2 la crise et la reproduction du mode de production..	215
4.2.i la régulation dans la crise.....	215
4.2.i.i la dévalorisation du capital.....	217
4.3 le modèle d'accumulation chez Marx. Conclusion....	220
Le point sur notre démarche.....	221
<u>DEUXIEME PARTIE :</u>	<u>Phases de développement et théorie des ondes longues.</u>
	221
<u>PREMIERE SOUS-PARTIE</u>	<u>La théorie des cycles longs et son intégration à la théorie marxiste de la croissance.....</u>
	221

CHAPITRE 5 :	<u>Présentation de la théorie des cycles longs</u>	232
1.	Tougan Baranowsky et l'origine des crises industrielles.....	232
1.1	Accumulation du capital et disproportionalités sectorielles.....	233
1.2	L'accumulation de fonds prêtables. La comparaison de la machine à vapeur.....	242
2.	La théorie des cycles chez A. Spiethoff.....	245
2.1	La question des cycles économiques chez Spiethoff.....	248
2.2	La théorie des cycles.....	252
2.2.1	le schéma du cycle.....	252
2.2.ii	l'investissement.....	255
2.2.iii	les rapports sectoriels.....	257
2.3	Développement technologique et nouveaux débouchés.....	259
3.	La théorie des cycles longs de Kondratieff.....	263
3.1	les cycles longs.....	265
3.2	les cycles longs un essai d'explication	271
3.3	quelques remarques.....	274
3.4	le débat Trotsky Kondratieff.....	279
CHAPITRE 6 :	<u>La théorie du développement économique de J. Schumpeter</u>	284
1.	Le cadre d'analyse.....	285
1.1	le circuit économique.....	285
1.2	le développement économique.....	287
1.3	l'entrepreneur.....	288
1.4	le profit.....	290

1.5	le crédit.....	293
2.	La théorie du développement économique.....	296
2.1	les innovations et le cycle économique..	298
2.1.1	les innovations.....	298
2.1.ii	le cycle.....	300
2.2	la période de gestation.....	300
2.3	la période d'autodéflation.....	302
3.	La troisième approximation. La théorie des trois cycles.....	308
3.1	la problématique.....	308
3.2	deux remarques.....	310
3.3	les trois cycles.....	313
3.4	la théorie des trois cycles. Quelques remarques finales.....	317
CHAPITRE 7 :	<u>La théorie des ondes longues d'Ernest Mandel</u>	323
1.	Présentation générale.....	323
2.	L'accumulation du capital. Le modèle de base...	331
3.	L'évolution du taux de profit.....	334
3.1	investissements et changements technologiques.....	334
3.2	accumulation du capital et phases de développement.....	340
3.3	les rapports sectoriels.....	343
3.4	évolution du taux de profit et taux d'accumulation.....	350
4.	Crises, récession et fonds de réserve historique.	355
4.1	cycles économiques et récessions.....	355
4.2	les crises et le fonds de réserve historique	363

<u>Conclusion</u>	371

DEUXIEME SOUS-PARTIE La théorie des ondes longues. Sa critique

CHAPITRE 8 : Les divergences entre les séries de prix et les séries quantitatives.....372

1. Quelques faits à l'appui de la théorie.....	372
2. Les positions de Wagemann et Dupriez.....	383
3. Les études aux Etats Unis.....	390
3.1 E.Frickey.....	390
3.2 S.Kuznets.....	392
3.3 autres travaux.....	398

CHAPITRE 9 : Progrès technique, accumulation du capital et cycles longs.....403

1. Le progrès technique et la théorie des cycles longs.....	403
2. Le progrès technologique induit. L'explication de J. Schmookler et M.Dobb.....	412
2.1 J.Schmookler.....	414
2.2 M.Dobb.....	418
3. Progrès technique et accumulation du capital....	423

CHAPITRE 10: La théorie des ondes longues et les crises économiques.....427

1. La loi de la baisse tendancielle du taux de profit et la longue période.....	429
2. La loi de la baisse tendancielle et les cycles longs.....	431
3. Crises conjoncturelles et crises structurelles..	435

CHAPITRE 11: Les transformations du procès de travail et la théorie des ondes longues.....451

1. Quelques données historiques sur les transformations	

du procès de travail.....	452

2. Sur la périodisation des transformations et ses limites....	462

3. Critique de la théorie de Mandel.....	468

<u>Conclusion</u>	476

TROISIEME PARTIE Accumulation du capital, transformation du procès de travail et extension de la production marchande. Le développement sectoriel.....479

CHAPITRE 12: Pour une reconsidération de la théorie marxienne.....482

1. Retour sur la problématique croissance-crise chez Marx.....	482
2. 4 hypothèses pour une reconsidération de la problématique.....	490
3. A propos d'un passage des Grundrisse.....	493
4. Retour sur le rôle régulateur des crises économiques.....	501

CHAPITRE 13: Le rapport entre l'accumulation du capital et le procès de travail.....508

1. Le procès de travail et la valorisation du capital.....	508
2. Les conséquences de la transformation du procès de travail. Le concept de libération.....	513
2.1 le concept de surplus chez Braverman..	514
2.2 l'armée de réserve.....	516
2.3 le concept de libération du capital....	520
3. La plus-value relative.....	523
3.1 définition.....	523
3.2 quelques remarques sur le concept de plus-value relative.....	527
4. Transformations du procès de travail et accumulation du capital.....	531

CHAPITRE 14: Le rapport entre le procès de circulation et l'accumulation du capital..... 536

1.	Le procès de circulation et la valorisation du capital.....	536
2.	La hausse de la composition organique du capital et la croissance du secteur I.....	544
2.1	les thèses de Lénine et Hoffmann.,.....	544
2.2	que dire de la thèse de la disproportionnalité.....	549
3.	La transformation du procès de circulation et le développement de nouvelles productions marchandes.	552
3.1	les thèses de Sweezy.....	552
3.2	l'élargissement et la transformation du procès de circulation.....	555
3.3	un exemple.....	559
4.	Quelques remarques complémentaires.....	571
4.1	la composition organique du capital....	571
4.2	l'absorption du capital libéré.....	573
4.3	marchandise et valeur d'usage.....	578
4.4	sur les crises.....	580
	CONCLUSION GENERALE.....	585
	BIBLIOGRAPHIE	594

INTRODUCTION

En dépit de l'importance et du rôle central qu'elle joue dans la théorie marxiste et en particulier dans l'explication que celle-ci propose de l'origine des crises économiques et de la nature du développement capitaliste, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit a toujours suscité interrogations, débats et controverses quant à sa validité à la fois sur le plan théorique et sur le plan des faits. De tous les problèmes qui l'entourent, un a surtout retenu notre attention: celui que pose l'interprétation du phénomène de la croissance économique et de l'expansion du capital. La réalité même de la croissance et surtout peut-être la stabilité apparente du taux de profit sur la longue période semblent plus que tout autre chose infirmer la thèse d'un développement qui serait soumis de manière tendancielle mais malgré tout inéluctable, au jeu d'une loi qui remettrait continuellement en cause les conditions mêmes de ce développement, au point de faire des crises économiques non plus l'une de ses caractéristiques mais sa seule caractéristique. Autrement dit, à cause de la loi de la baisse du taux de profit, la problématique de la croissance et du développement du mode de production capitaliste nous paraît avoir cédé la place dans l'analyse marxiste, du moins après Marx, à la seule problématique des crises et l'explication des lois de ce développement à une théorie de la crise permanente aussi peu conforme aux faits que peut-être,

à la démarche initiale de Marx. La voie la plus simple aurait sans doute consisté à abandonner l'hypothèse de la baisse tendancielle du taux de profit et, avec elle, toute la théorie des crises pour nous concentrer sur une reformulation du modèle d'accumulation marxien comme l'ont proposé récemment des auteurs aussi différents dans la pensée que peuvent l'être Morishima et Aglietta. Reste cependant à savoir si, par une telle approche, on peut encore maintenir l'hypothèse d'un lien nécessaire entre le procès d'accumulation et le caractère périodique des crises. C'est pourquoi il nous a paru plus valable, nous le pensions en amorçant notre travail, de nous orienter vers la théorie des cycles longs ou cycles Kondratieff, et de voir dans la formulation marxiste que Mandel propose comment cette théorie peut surmonter la contradiction de la croissance. Il faut dire que, tout en respectant la problématique générale des crises chez Marx, cette théorie offre l'avantage de prendre en compte un certain nombre d'éléments qu'on ne peut négliger sur la longue période comme par exemple, l'existence de phases successives dans le développement, l'interaction des phénomènes économiques et sociaux, l'interdépendance des différents mouvements et catégories économiques, les changements d'ordre qualitatif dans les conditions de production, voire les phénomènes monétaires etc. Dans cette optique, en approchant, comme Mandel le dit lui-même, la question des taux de profit dans un troisième cadre d'analyse, celui du cycle long d'une durée de 20 à 25 ans, les deux autres étant le cycle des affaires et la durée entière du mode de production capitaliste(1), il ne s'agit pas simplement d'apporter une version marxiste à la théorie des cycles longs. C'est un véritable déficit qu'il faut relever, celui d'intégrer à la théorie marxiste le concept de phases de développement ou d'ondes longues, tout en

(1) E. Mandel, Long Waves of Capitalist Development, Cambridge University Press, Cambridge, 1980 pp. 11-12.

gardant l'hypothèse pivot de la baisse tendancielle du taux de profit. Et comme nous aurons l'occasion de le voir, on peut dire que le déficit a été relevé par cet auteur.

Très rapidement toutefois, il nous est apparu que, par ses ambiguïtés et surtout par certaines de ses hypothèses sous-jacentes, une telle approche butait, comme ce fut d'ailleurs également le cas avec la théorie des trois cycles de Schumpeter, sur des difficultés tant d'ordre méthodologique qu'empirique. Ainsi la question du rapport entre ce que l'on peut appeler les séries de prix et les séries quantitatives, la périodisation de l'histoire, ou encore le caractère exogène et déterminant du progrès technique tendent à soulever davantage de questions qu'elles n'en résolvent en fait. En outre, et cela quoique s'en défende Mandel dans sa réponse aux critiques qui ont pu lui être formulées (1), la théorie du cycle long demeure marquée par ses origines. Ainsi, au départ, il ne s'agissait que d'une transposition du cycle des affaires à la longue période. Quant à ses tenants, leur conception de l'histoire présentait davantage d'affinités avec celle de l'école historique allemande qu'avec celle de Marx même si celui-ci pouvait aussi voir dans le progrès technique le moteur de l'histoire.(2) C'est ce qui nous amène d'ailleurs à dire que la critique plutôt que de s'orienter sur le caractère mécanique de sa démarche, devrait aller dans cette direction. Toujours est-il que malgré sa tentative fort heureuse pour la pensée marxiste de réaborder la croissance économique sous un angle moins fataliste, la démarche entreprise par

(1) E. Mandel, Long Waves of Capitalist Development, op.cit., pp.9 et suivante.

(2) L'influence d'un Spiethoff par exemple est sans aucun doute ici déterminante et cela, même si Mandel ne s'y réfère pas, ce que peut-être les critiques n'ont pas vu.

Mandel (1) nous a paru difficile à suivre en dépit de nos attentes initiales.

Dès lors, il nous fallait réorienter notre recherche, et, plutôt que de nous concentrer uniquement sur la thèse des cycles longs ou des ondes longues, nous avons préféré revenir sur la démarche de Marx elle-même, sur sa conception des crises et de l'accumulation du capital, afin de dégager l'origine des difficultés auxquelles se heurte la pensée marxiste contemporaine. Et plus précisément, il nous paraissait opportun de clarifier deux points qui nous semblent être à la source de tous les problèmes.

En premier lieu, il y a cette volonté on ne peut plus légitime chez un auteur dont les préoccupations étaient à la fois d'ordre scientifique et politique, d'aborder le développement du mode de production capitaliste voué par essence à l'expansion tout en étant, comme tout mode de production, limité historiquement. D'où chez lui le double discours, comme l'a noté M. Lagueur (2), ou encore la difficulté de concilier la conception économique d'un Ricardo avec la conception dialectique, comme l'a noté H. Denis. (3) Ainsi va-t-on retrouver dans l'oeuvre de Marx à la fois des textes qui nous montreront, et même faudrait-il ajouter, des textes qui insisteront sur la capacité du capitalisme à se reproduire sur une base toujours plus large, sur le rôle régulateur des

(1) Nous demeurons malgré tout persuadé de l'importance de l'apport de Mandel. Son approche historique, l'analyse qu'il apporte des faits, le cadre général qu'il présente, les conclusions politiques qu'il dégage, etc., ne peuvent être passés sous silence.

(2) M. Lagueur, "Marxisme annonciateur et marxisme dénonciateur", Université de Montréal, 1980, à paraître aux éditions HMH.

(3) H. Denis, L'économie de Marx, histoire d'un échec, PUF, Paris, 1980.

crises ou encore sur l'extension en apparence sans limite du règne de la marchandise. Par contre, on retrouvera aussi une analyse qui bien souvent viendra se greffer sur la première, mettant plutôt en lumière l'approfondissement des crises, le développement des contradictions ou encore l'ineluctabilité de la crise finale. Le problème est évidemment surtout épistémologique, encore qu'il doive être pris en compte si l'on veut resituer la pensée de Marx tant par rapport aux classiques que par rapport aux néo-classiques. C'est aussi cette double préoccupation qui doit nous permettre de voir comment du simple point de vue économique, celui qui nous intéresse, la croissance n'est pas seulement abordée par Marx dans son mouvement continu et en apparence sans limite mais aussi comme un processus qui, du fait des transformations qu'amène l'accumulation, tend à se bloquer alors que les crises, de leur côté, n'apparaissent pas seulement comme une rupture mais aussi comme un moment du procès d'accumulation, un moment particulier où l'économie va tendre à se réajuster.

En second lieu, il y a toute la question des investissements et des changements dans les conditions de production qui leur sont associés. Ici aussi, on relève beaucoup d'ambiguïtés chez Marx. De par sa conception de l'histoire, d'une histoire en progrès, on retrouve chez lui ce souci d'insister sur le développement des forces productives et sur les avantages qu'en tirera la classe ouvrière. Mais en même temps, de par son projet de montrer les limites historiques du mode de production capitaliste, c'est avant tout sur les effets négatifs et sur les contradictions qu'il va mettre l'accent une fois que l'analyse se déplacera du côté du capital. Bien sûr on retrouve des textes qui montrent le contraire, notamment ceux qui ont trait à la plus value relative, à l'armée de réserve ou encore aux contretendances à la baisse du taux de profit,

mais, fondamentalement, la thèse qui traverse ou semble traverser l'oeuvre de Marx, c'est celle d'un progrès technique aux effets toujours contraire aux intérêts du capital. Pertinente pour expliquer l'origine des crises, cette approche devient difficile à suivre dès lors que l'on quitte la problématique des crises pour passer à celle de la croissance et cela d'autant que nous nous trouvons en présence d'un mode de production dont la finalité même est l'accumulation du capital.

Il n'est certainement pas de notre propos d'entrer ici dans les épineux débats sur le socialisme scientifique et sur les forces productives auxquels nous renvoient chacun des deux points soulevés. Il faut quand même faire remarquer que ce n'est pas en cherchant seulement à montrer comment le capitalisme parvient à surmonter les crises économiques, dans lesquelles il doit de toute façon toujours retomber, ni comment un certain nombre de contretendances peuvent venir contrecarrer la loi de la baisse du taux de profit, cette loi immanente de l'accumulation du capital, que l'on parviendra à saisir la nature du développement du mode de production capitaliste, une fois admises sa capacité et sa tendance à s'étendre. Seule une réévaluation du rapport entre l'investissement et le procès de travail dans le cours de l'accumulation du capital peut nous permettre de voir comment les transformations de ce dernier peuvent à la fois générer les conditions d'une expansion toujours plus grande de la production et celles de ses limites. Bref, il s'agit de montrer comment la double tendance à la croissance et à la crise est contenue dans le processus lui-même de l'accumulation.

Sur l'explication des crises, Marx nous a fourni suffisamment de matériaux (1) qui nous permettent de voir comment, en modifiant les conditions de production, les investissements créent un double problème et de substitution et de réalisation qui sera à l'origine même de la baisse du taux de profit et des crises. L'effet combiné des gains de productivité et de la substitution de la machine au travail vivant sera ici au coeur de l'explication des crises, du moins dans l'interprétation que nous ferons de la section relative à la baisse du taux de profit dans le Livre III du Capital. Quant à l'explication de la croissance, les matériaux sont beaucoup plus épars dans l'oeuvre de Marx. Néanmoins, en se rappelant que par essence, le mode de production en est un de production de marchandises, on peut montrer que son extension non seulement temporelle mais aussi structurelle peut être rendue possible par ces mêmes transformations du procès de travail pourtant à l'origine des crises économiques. Le tout est que non seulement le procès de travail mais aussi celui de circulation se transforme comme l'a souligné Braverman. C'est là que se situe la clé de l'explication de la croissance.

Partant de là, il nous restait à voir comment du rapport entre les deux procès pouvait dépendre l'évolution générale du procès d'accumulation du capital.

C'est en recourant au concept de libération de capital et de travail, un ou plutôt deux concepts que l'on retrouve à plus d'une reprise chez Marx, que nous avons pu reconsidérer la question du développement et ainsi apporter une tentative de réponse au problème de départ. Notre hypothèse.

(1) Encore que, nous aurons l'occasion de le dire, on ne peut pas à proprement parler de théorie des crises chez Marx.

c'est que la poursuite de l'accumulation du capital dépend essentiellement du rapport qui s'établira ou non entre le capital et le travail libérés par la transformation du procès de travail, dans la production de nouvelles marchandises et dans l'extension de la production existante. C'est donc dire que la transformation du procès de travail, du fait qu'elle dénoue le rapport clé de la valorisation du capital, soit le rapport d'échange et d'exploitation qui doit s'établir entre le capital et le travail dans la production de marchandises, implique une transformation incessante du procès de circulation et son extension continue par le biais de l'expansion de la sphère de la production marchande. La reproduction élargie ne doit donc pas seulement s'opérer au travers du réinvestissement du capital et des profits réalisés dans la production existante, ce qui assure la continuité du cycle de production, mais aussi et surtout, au travers de l'investissement du capital disponible dans de nouvelles productions marchandes, ce qui va assurer alors l'élargissement de la structure de production.

Par cette approche, il nous sera alors possible de produire une analyse qui tienne compte de l'existence d'une limite à l'accumulation du capital tout en admettant une transformation toujours renouvelée du mode de production, ce que cherchait à montrer Mandel. Quant à l'hypothèse marxienne du rapport nécessaire, et inéluctable, entre la loi de la baisse du taux de profit et la limite historique du mode de production capitaliste, elle se trouvera abandonnée au profit d'une approche qui tienne davantage compte des conditions qui peuvent entourer le passage d'une phase de développement à une autre. Notamment, nous aurons à revenir sur les notions de réserve et de capital financier en jachère. D'autre part, nous voulons nous différencier de certaines approches qui voudraient assimiler l'aspect régulateur des crises au simple rééquilibrage du système et

laisser ainsi croire que la nature du développement capitaliste obéit à un mouvement cyclique. Tout en étant nécessaire à la reprise de l'accumulation, la régulation qui s'effectue dans et par la crise, ne peut être une condition suffisante au passage d'une phase de développement à une autre. La transformation combinée du procès de travail et du procès de circulation nous paraît ici être une condition beaucoup plus fondamentale dans la mesure où elle va permettre un redéploiement des forces productives par l'absorption de la force de travail disponible et du capital libéré en jachère pour reprendre l'expression de Mandel.

Telle est la problématique générale de la thèse. Quant au plan que nous avons l'intention de suivre, il s'articule autour de trois parties principales que l'on peut justifier de la manière suivante.

Dans un premier temps, il convenait de revenir sur l'approche de Marx en matière de croissance et de crise afin de le resituer par rapport à l'approche de l'école classique anglaise et par rapport à l'approche contemporaine, de clarifier la question de la reproduction élargie et des crises dans le Capital et aussi afin de cerner les problèmes dont nous avons fait état plus haut. Cette partie se subdivisera en deux chapitres. Un premier consacré à la présentation des approches à la croissance et aux problèmes que soulève le rapport croissance-crise, et un second, consacré à la présentation de la question de la reproduction élargie et des crises chez Marx.

La seconde partie sera, elle, consacrée à l'examen de la thèse des ondes longues de Mandel. Dans un premier temps, nous présenterons la thèse en insistant à la fois sur la continuité et les affinités avec la

théorie traditionnelle des cycles longs et sur l'originalité et l'apport qu'elle représente pour l'analyse marxiste. Dans un second temps, nous ferons un certain nombre de critiques en nous concentrant sur 4 points précis: la divergence entre les séries de prix et les séries quantitatives, le caractère exogène du progrès technique, la périodisation et la double nature des crises économiques.

Dans la troisième partie, après avoir opéré un bref retour sur la question de la croissance et des crises, nous porterons notre attention tout d'abord sur le rapport entre le procès de travail et l'accumulation du capital puis sur celui existant entre cette dernière et le procès de circulation. C'est la partie où nous présenterons notre propre approche à la question du développement capitaliste en revenant sur les principaux points que nous avons seulement soulevés plus haut dans la problématique.

Enfin, mentionnons pour clore cette présentation que notre recherche s'inscrit dans le cadre de la pensée marxiste et qu'elle veut aborder la problématique énoncée au travers de l'analyse de la pensée économique d'auteurs choisis pour la pertinence et l'importance de leur apport. Ceci fait que nous nous efforcerons de nous limiter aux auteurs les plus représentatifs de manière à mettre en valeur leurs idées maîtresses et la problématique qui est la leur. C'est aussi sur la base de leur lecture critique que nous avancerons afin de pouvoir formuler dans notre dernière partie quelques jalons pour une reconsidération de la problématique croissance-crise dans l'analyse marxiste.

PREMIERE PARTIE

ACCUMULATION DU CAPITAL, BAISSSE DU TAUX DE PROFIT ET

CROISSANCE ECONOMIQUE.

L'ANALYSE MARXIENNE ET SES LIMITES

PREMIERE SOUS-PARTIE

LA PROBLEMATIQUE CROISSANCE-CRISE

UNE ESQUISSE DES DIFFERENTES APPROCHES THEORIQUES

Comment expliquer ce paradoxe de ne pas retrouver chez Marx de théorie achevée des crises, lui le théoricien par excellence, pourrait-on dire, des crises? La question est loin d'être nouvelle et explique sans doute à elle seule l'ampleur des débats qui ont toujours marqué la pensée marxiste sur l'origine des crises. Tenter d'y apporter une réponse ne présenterait qu'un intérêt fort limité si ce paradoxe apparent ne cachait pas une difficulté majeure que Marx a toujours cherché à résoudre dans l'élaboration de sa théorie.

Convaincu et même profondément convaincu, devrait-on ajouter, que le mode de production capitaliste avait son futur (ou sa mort) lié aux contradictions qui ne pouvaient aller qu'en s'exacerbant, Marx n'en n'a pas moins toujours admis, comme M. Lagueux le souligne très bien (1), la capacité de ce mode de production de surmonter ses contradictions et, par le fait même "de se reproduire. Deux positions assurément irréductibles, mais qui reflètent tout autant les problèmes que soulève le développement d'un mode de production voué aussi bien à une expansion sans borne qu'à des crises périodiques,

1) M. Lagueux, art. cit.

que la volonté de Marx de tenir compte dans sa réflexion théorique de la finalité politique du discours. Le fait même que sa théorie des crises soit inachevée voire contradictoire dans les différentes parties de l'oeuvre témoigne des difficultés qu'il a pu rencontrer face à un projet d'une telle ampleur. Ce ne peut donc être qu'avec beaucoup de prudence et surtout de nuance qu'il faut l'aborder dans son approche du développement. On retrouve tout autant des textes qui pourraient justifier la fatalité d'une crise finale que l'existence de mécanismes autorégulateurs. On retrouve aussi bien les éléments qui permettraient de fonder l'origine des crises dans la désorganisation ou l'anarchie d'un système fondé sur l'intérêt privé que dans l'inéluctabilité et le déterminisme de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. En allant encore plus loin, pourvu que l'on choisisse les textes appropriés, on peut tout autant présenter Marx comme un ricardien attardé que comme un pionnier de la croissance équilibrée.

Marx n'est peut-être pas parvenu au terme de ses recherches sur la signification qu'il entendait apporter aux crises économiques, mais il n'en n'a pas moins jeté les bases d'une théorie des crises où ces dernières apparaissent, à la fois, comme une conséquence de l'accumulation et comme un moment particulier dans le procès d'accumulation. La crise, c'est avant tout pour celui-ci un moment où les contradictions internes du MPC atteignent leur point culminant. Que va-t-il en résulter? Une rupture ou un dépassement? C'est la question qui se pose dans la crise et que pose Marx en essayant d'apporter une réponse unique au double problème des limites et de la reproduction.⁽¹⁾ Pas plus les classiques qui l'ont précédé que les néoclassiques après lui, n'ont été aussi loin dans cette voie. Alors que

(1) Voir à ce sujet l'article d'A. Lipietz "Affrontement et apurement. Le double aspect de la crise", Interventions Critiques, no. 5, 1980, pp43-53

our les premiers la question des limites et de la tendance de l'économie vers un état stationnaire aura été leur principale préoccupation, la question de la croissance à taux constant sera au contraire au coeur de la problématique des seconds. Sans sous-estimer, loin de là, les difficultés et les problèmes que peut poser la démarche de Marx, c'est néanmoins surtout sur son caractère original que nous voudrions insister dans cette partie qui se présente comme une esquisse historique des principales approches de la croissance économique.

Centrée sur la problématique de Marx, cette partie se décomposera en deux chapitres. Dans le premier, nous situerons Marx par rapport à la pensée classique et dans le second, nous essaierons de voir comment la croissance (1) a pu être abordée après lui. Dans le 2e chapitre, nous concentrerons essentiellement notre attention sur la croissance dite équilibrée puisque à l'heure actuelle, c'est surtout cette approche qui se présente comme la plus représentative. Ce sera pour nous l'occasion de présenter, outre deux modèles que l'on peut considérer comme représentatifs de la théorie de la croissance équilibrée, soit celui de Solow et celui de Von Neuman, mais aussi le débat qui aura pu opposer les néoclassiques à ce que l'on appelle généralement l'école de Cambridge. Ici aussi, nous retiendrons un modèle représentatif, celui de Harrod. Cependant, de par certaines analogies avec le modèle de Marx, nous nous arrêterons aussi sur celui de J. Robinson.

(1) Croissance et développement seront pris ici dans le même sens.

Trois remarques avant de commencer.

La première, c'est que nous n'avons pas voulu faire ici une présentation exhaustive des théories de la croissance. Nous avons seulement voulu montrer la coupure qui peut exister entre certaines approches sur la question de la croissance. Aussi, non seulement rejetons-nous l'idée couramment admise de l'existence d'une lente évolution de la pensée en matière de croissance économique des classiques à nos jours, mais de plus, nous nous rapportons dans notre présentation à la problématique soulevée plus haut.

La deuxième, c'est que nous n'entrerons pas ici dans le détail des conceptions de Marx sur l'origine des crises que nous verrons immédiatement après dans la deuxième sous-partie. Nous nous contenterons de présenter la démarche générale de l'auteur en la situant comme nous l'avons dit par rapport aux classiques, mais en prenant soin cependant de soulever un certain nombre de questions importantes qui orienteront la suite de notre texte. Ce sera pour nous aussi l'occasion de présenter, de manière introductive, certains débats sur la loi de la baisse tendancielle et l'approche de M. Aglietta.

Enfin, nous nous efforcerons de présenter les différentes approches en mettant surtout l'accent sur les traits essentiels qui permettent de les différencier les unes des autres. Nous n'avons pas voulu entrer ni dans tous les problèmes qui peuvent y être posés ni dans les différentes variantes. Ceci dépasserait largement le cadre de notre thèse. Toutefois, une attention particulière sera apportée au traitement qui peut y être fait de cette catégorie on ne peut plus fondamentale dans l'accumulation du capital, soit le taux de profit. Sa tendance à la baisse, ses fluctuations,

ou tout simplement sa constance dans le temps se retrouvent au coeur de toutes les approches que ce soit sous forme d'hypothèse de départ, de résultat d'un processus d'accumulation ou encore comme caractéristique même de la croissance. Comment chacune des approches aborde-t-elle le taux de profit dans l'analyse de la croissance? Telle pourrait être la sous-question posée dans ce chapitre.

CHAPITRE 1

MARX, UN CLASSIQUE OU EN RUPTURE AVEC LES CLASSIQUES ?

1. L'école classique anglaise et la baisse du taux de profit.(1)
A. Smith, D. Ricardo, T.R. Malthus et J.S. Mill

Assez curieusement d'ailleurs, alors que la question des crises économiques n'a jamais été sérieusement abordée par les économistes de l'école classique anglaise, celle de l'existence d'une limite à la croissance économique et au développement des richesses semble au contraire avoir été une de leur principales préoccupations. Pour la plupart d'entre eux, quoi-que pour des raisons diverses, il était en effet acquis que le capital dans le cours de l'accumulation était soumis à la loi de la baisse du taux de profit et qu'à un moment ou un autre l'économie devait tendre vers un état stationnaire.

Tous n'étaient peut-être pas aussi pessimistes que Ricardo mais, même les plus optimistes d'entre eux comme A. Smith ou Mac Culloch par exemple voyaient une limite à la croissance économique. Le tout était d'essayer de la repousser toujours le plus loin possible.

(1) Nous nous rapporterons dans cette section au livre de J.M. Hervé Croissance et progrès, Mame, Paris, 1972, et à celui de B. Hoselitz, Théories de la croissance économique, Dunod, Paris, 1971.

Ainsi, chez A. Smith, l'extension du commerce international et l'élargissement de la sphère des échanges étaient un moyen de contrecarrer la diminution des possibilités d'investissement que devaient inévitablement entraîner l'extension rapide de la division du travail et l'exploitation des richesses nationales. Mais malgré tout, il n'en convenait pas moins que "à mesure que les capitaux se multiplient dans un pays, le profit qu'on peut faire en les employant diminue nécessairement: il devient successivement de plus en plus difficile de trouver dans ce pays une manière profitable d'employer un nouveau capital" (1). Pour A. Smith le problème de la baisse du taux de profit était lié à une question de débouchés (ce qui explique son optimisme dans le développement capitaliste). A partir de Ricardo, il va surtout être rattaché à la loi naturelle des rendements décroissants ou, pour reprendre un langage plus moderne, à la loi de la productivité marginale décroissante du capital (2). Salaires et profits étant pour ce dernier irrémédiablement et antagoniquement liés l'un à l'autre dans le partage de la richesse, la décroissance des rendements agricoles ne pouvait à ses yeux qu'entraîner la hausse des coûts de production agricole, (donc celle des salaires par le biais de la hausse des prix agricoles) et de fait, la baisse des profits. Comme il l'écrira dans une lettre à Malthus,

"une hausse des matières premières peut être occasionnée par une accumulation progressive du capital, laquelle, en créant des nouvelles demandes de travail doit fournir un encouragement à la population et en conséquence, promouvoir la mise en culture et des améliorations des terres de qualités inférieures. Mais cela n'amènera pas une hausse de profits; au contraire, les profits baisseront, parce que non seulement le taux des salaires s'élèvera, mais en plus, un plus grand nombre de travailleurs seront employés sans qu'ils parviennent à produire un accroissement proportionnel

(suite de la note précédente) et à celui de I. Adelman, Theories of Economic Growth and Development, Stanford University Press, Stanford, 1961. voir aussi l'excellente présentation qu'en donne S. Latouche dans Le projet marxiste, PUF, Paris, 1975, pp. 170 et suivantes.

- (1) A. Smith, La richesse des nations, Gallimard, Paris, 1972, p. 96
 (2) voir R. Lipsey et R. Steiner, Analyse économique, Gujas, Paris, 1975.

de matières premières. La valeur totale des salaires payés sera plus grande comparée à la valeur totale des matières premières produites... D'abord les profits s'élèveront mais en définitive, ils tomberont au dessous de leur niveau initial". (1)

D'où pour lui la conclusion que l'on retrouve dans les Principes,

"Les profits tendent naturellement à baisser, parce que dans le progrès de la société et de la richesse, le surcroît de subsistance nécessaires exige un travail toujours croissant. Cette tendance, ou, pour ainsi dire cette gravitation des profits est souvent et heureusement arrêtée par le perfectionnement des machines qui aident à la production des choses nécessaires, ainsi que par l'effet des découvertes agronomiques, qui nous donnent le moyen d'épargner une portion de travail, et de diminuer ainsi le prix des articles de première nécessité pour la consommation de l'ouvrier. Le renchérissement des articles et des salaires a cependant des bornes; car aussitôt que les salaires auront monté comme dans le cas que nous avons posé à 720 livres, total de la recette du fermier, il ne pourra plus y avoir d'accumulation puisqu'aucun capital ne saurait plus donner de bénéfices; on n'aura pas besoin d'une augmentation de travail et la population aura atteint son maximum." (2)

Autrement dit, d'une manière ou d'une autre et en dépit de toutes les améliorations que l'on peut apporter, l'économie doit tendre vers une sorte d'état stationnaire dont seulement pourront encore tirer profit "les propriétaires fonciers et les collecteurs de dîmes et des autres impôts". (3)
 La baisse du taux de profit semble ainsi pour Ricardo inéluctable.

On retrouve la même approche chez Malthus quoique celui-ci distingue deux facteurs dans l'évolution du taux de profit.

Tout d'abord, comme pour Ricardo, les profits dépendent de la productivité marginale des capitaux engagés dans l'agriculture. C'est ce qu'il

- (1) Lettre à Malthus, 23 oct. 1814, Editions Sociales, vol. VI, p. 146, traduction de J.M. Hervé in Croissance et progrès, Mame, Paris, 1972, p. 35
 (2) D. Ricardo, Principes de l'économie et de l'impôt, Calmann-levy, Paris 1970, pp. 90-91
 (3) Idem, p. 91

appellera le "principe restrictif des profits", principe qu'il transposera également à l'industrie. Comme il l'écrit,

"les deux principales causes qui modifient les profits sont d'abord la nature productive ou improductive des derniers capitaux engagés dans la terre qui a pour résultat de laisser pour l'entretien des ouvriers une part plus ou moins considérable dans la valeur du produit: c'est ce qu'on pourrait appeler le principe restrictif des profits." (1)

A côté de ce facteur naturel, Malthus introduira ce qu'il appelle le "principe régulateur des profits", se référant ici à la fois à la question de ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui la demande effective et à celle de la rareté relative du capital et du travail dans l'accumulation. Ainsi, selon lui

"la seconde cause qui influe sur les profits, consiste dans les variations de la valeur du produit obtenu avec la même quantité de travail et la même somme de capital. Ces variations que détermine le rapport de l'offre et de la demande peuvent s'appeler le principe régulateur des profits, et l'on peut dire que dans les limites extrêmes posées par la nature, il sert de mesure à leurs fluctuations, soit permanentes, soit éphémères". (2)

A court terme, c'est ce facteur qui tend à jouer mais il peut être contre-carré pour peu que l'accumulation du capital se poursuive à un rythme soutenu et d'une manière telle que les capitaux et les produits s'accroissent au même rythme que le travail.

Concluons enfin avec J.S. Mill. Pour ce dernier comme pour Malthus, un certain équilibre doit s'établir entre la population et l'exploitation des terres disponibles. C'est cette tendance à l'équilibre qui fait qu'à ses yeux les profits doivent tendre vers un certain taux minimum qui une fois atteint, entraînera l'arrêt de l'accumulation du capital. "Le pays est arrivé, dira-t-il, à ce que les économistes appellent l'état station-

(1) Th.R. Malthus, Principe d'économie politique, édition Guillaumin, 1846, Paris, p. 221.

(2) Th. R. Malthus, op.cit. p.222

naire" (1), un état que Mill considère à la fois comme le produit d'une évolution normale et comme le signe du développement d'un pays. Cette tendance vers l'état stationnaire tient au fait "que l'accroissement des richesses n'est pas illimité" et donc que dans ce cas, "tous les progrès que fait la richesse ne servent qu'à ajourner cet état, et que chaque pas qu'elle fait en avant nous en rapproche". (2) C'est plus d'une contradiction dont il s'agit ici que d'autre chose puisque parmi les causes qui contrecarrent la tendance des profits vers un taux minimum sur la longue période, Mill relève le progrès technique, la dévalorisation du capital dans les crises commerciales, les importations de produits de première nécessité et les investissements à l'étranger. Tout en empêchant le taux de profit de baisser, le progrès technique ne nous pousse pas moins vers cet état inéluctable qu'est l'état stationnaire. Peut-être plus sensible que ses prédécesseurs devant l'évidence des faits, J.S. Mill n'en partage pas moins la même croyance qu'eux en l'existence d'une limite de croissance.

On peut donc dire avec J. Robinson que "l'existence à long terme d'une tendance à la chute du taux de profit était une croyance largement répandue dans l'économie politique orthodoxe au temps de Marx". (3) Mais, peut-on dire avec elle que celui-ci ne fit que reprendre cette "croyance" en s'efforçant d'apporter sa propre explication de la baisse du taux de profit? (4)

(1) J.S. Mill, Principes d'économie politique, Guillaumin. Paris, 1873, p.302

(2) Idem, p. 302

(3) J. Robinson, Essais sur l'économie de Marx, Dunod, Paris, 1971, p.28

(4) Cette hypothèse du Marx-classique est explicitement reprise par G. Abraham-Frois dans la présentation du recueil de textes, Problématiques de la croissance, Economica, Paris, 1974.

2. L'accumulation du capital et le taux de profit chez Marx.

Dans une certaine mesure, il nous faut répondre par l'affirmative.

Pour des raisons à la fois d'ordre théorique et politique, Marx était convaincu que le capitalisme en tant que mode de production historique portait en soi ses propres limites. On retrouve d'ailleurs une certaine similitude entre son approche et celle de J.S. Mill. Ainsi par exemple, lorsqu'il entend faire le lien entre les changements technologiques et la tendance vers la crise (Stuart Mill parlait seulement de tendance vers l'état stationnaire) ou encore lorsqu'il fait jouer aux crises un rôle positif dans la restauration du taux de profit au travers de la dévalorisation du capital. Tout comme Mill d'ailleurs il ne semble pas voir dans les crises un facteur suffisant pour contrecarrer la tendance à la baisse du taux de profit. (1) Comparons seulement ces deux textes, le premier de Stuart Mill, le second de Marx.

"Quelles sont donc les influences en sens contraires qui dans l'état actuel des choses, balancent assez bien la tendance que les profits ont à baisser...? Au premier rang, nous pouvons en mentionner une qui est si simple et si apparente que quelques économistes...n'ont presque tenu compte que d'elle à l'exclusion de toutes les autres. C'est la perte de capitaux qui a lieu dans les temps de spéculation excessive et sans mesure et dans les révolutions commerciales qui en sont la suite... C'est là une cause considérable parmi celles qui empêchent les profits de baisser jusqu'au minimum, parce qu'elles font disparaître de temps en temps une partie des accumulations qui causaient la baisse...(2)

"Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés mais, encore une grande partie des forces productives déjà existantes elles-mêmes... La société a trop de civilisation, trop de moyens de subsistance, trop d'industrie, trop de commerce. Les forces productives dont elle dispose sont devenues trop puissantes pour ce régime qui leur fait obstacle...

(1) Mill d'ailleurs ne voyait pas dans les crises commerciales la principale cause qui empêche le taux de profit de tendre vers un minimum. Beaucoup plus important était à ses yeux le progrès technique. D'où son

Le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses créées en son sein. Comment la bourgeoisie surmonte-t-elle des crises? D'un côté en détruisant par la violence une masse de forces productives; de l'autre, en conquérant de nouveaux marchés et en exploitant plus à fond les anciens. A quoi cela aboutit-il? A préparer des crises plus générales et plus formidables et à diminuer les moyens de les prévenir" (1)

Marx va plus loin sans doute que Mill dans la mesure où il s'efforce d'apporter une explication sur l'origine des crises. Egalement, ce n'est pas non plus une quelconque loi naturelle qu'il va se référer mais, aux contradictions internes de ce mode de production qu'est le mode de production capitaliste. D'une part et à la hausse de la composition organique qu'entraîne l'accumulation du capital d'autre part. Mais sur le fond, on peut admettre qu'en continuité avec les économistes classiques, Marx est tout aussi convaincu que ces derniers de l'existence d'une limite au développement du mode de production capitaliste à ceci près toutefois, et la différence est fondamentale, c'est que pour lui cette limite trouve sa source dans la nature même du mode de production capitaliste et que c'est son propre développement qui nous y amène. On a donc là une première différence.

Il s'en distinguera encore davantage par la signification qu'il entend donner aux crises économiques dans le cours du développement. Marx s'est toujours refusé à voir en celles-ci un simple problème d'ajustement entre l'offre et la demande comme chez J.B. Say ou encore de déséquilibre sectoriel associé à une certaine anarchie dans la production comme chez Ricardo. Sur ce plan, il marque certainement plus d'affinité avec Sismondi et Rodbertus qu'avec l'école classique anglaise. Encore que, et nous nous devons de souligner ceci, jamais il ne reprit à son compte leur approche

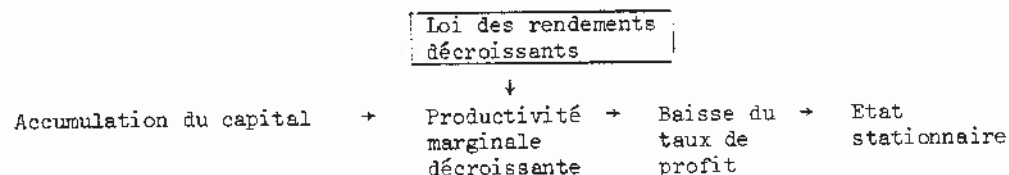
(suite de la page précédente) ambivalence.

(2) J.S. Mill, op. cit. p.28

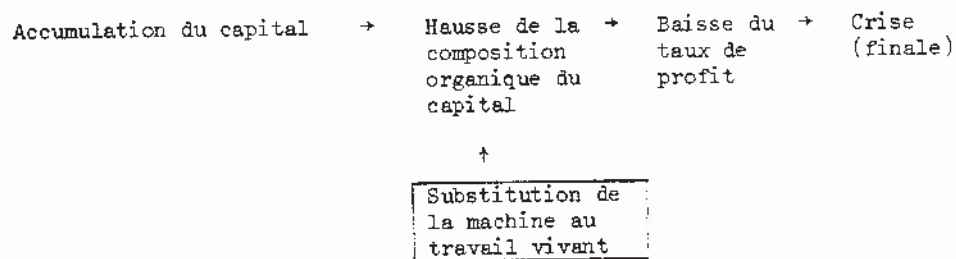
(1) K. Marx et F. Engels, Manifeste du parti communiste, Pékin, 1970, p.40

essentiellement fondée sur la sous-consommation ouvrière. C'est au niveau de la production qu'il situe le problème en rattachant la périodicité des crises aux transformations des conditions de production qu'entraîne inévitablement toute accumulation du capital. (1) Au schéma de J.S. Mill impliquant le recours à une loi physique extérieure au développement économique, Marx oppose un schéma où la crise émerge du développement du mode de production capitaliste lui-même. En comparant les deux schémas, on aurait ainsi

chez J.S. Mill:



et chez Marx:



Reste évidemment que malgré l'approche différente, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit demeure chez Marx comme chez les classiques

(1) Il y a lieu ici de souligner que le problème de la réalisation de la production chez Marx pose le problème de la demande effective mais, ce n'est pas la demande effective qui semble déterminante chez Marx. C'est ici un point d'affrontement théorique majeur entre marxistes de diverses tendances et aussi entre marxistes et keynésiens.

un élément essentiel de sa théorie du développement économique. A preuve encore, l'inversion de la question qu'il fait au début du chapitre XIV dans le Capital:

"La difficulté qui a jusqu'à présent préoccupé les économistes, comment expliquer la baisse du taux de profit?, cède la place à la question inverse: comment expliquer que cette baisse n'ait pas été plus importante ou plus rapide? Il a fallu que jouent des influences contraires, qui contrecarrent et suppriment l'effet de la loi générale et lui confèrent simplement le caractère d'une tendance. C'est pourquoi nous avons qualifié la baisse du taux de profit de baisse tendancielle..." (1)

Le texte est clair. La loi transcende l'évolution du mode de production capitaliste. Tout au plus, force est de constater qu'un certain nombre de contretendances comme l'augmentation du degré d'exploitation de la force de travail, la réduction du salaire au-dessous de sa valeur, la baisse de prix des éléments du capital constant, la dévaluation du capital ou encore le commerce extérieur pour ne citer que celles-là ont pu faire que le jeu de la Loi a pu être contrecarré jusqu'à présent. Toutefois, ne voir Marx que dans la continuité de l'école classique, c'est à notre avis très mal aborder la question de la croissance chez Marx. (2) Il n'a pas simplement tenté d'apporter une explication plus cohérente au phénomène de la baisse tendancielle du taux de profit, il l'a approché sous un angle entièrement nouveau.

Que J. Robinson doute de la validité de la Loi comme la plupart des économistes modernes d'ailleurs, soit! Mais qu'elle reproche à Marx de s'embourber dans une formulation à la fois tautologique et erronée, cela montre à quel point elle n'a pas cherché à prendre en considération le problème avec lequel Marx s'est confronté en essayant de faire le lien

(1) K. Marx, Le capital, livre 3, Editions sociales, 1976, p.228

(2) Sur ce point, il faut bien admettre que W. Krelle et M. Morishima sont beaucoup plus proches de Marx que J. Robinson lorsqu'ils virent en ce pionnier de la théorie moderne de la croissance économique et dans les schémas de reproduction, un modèle de croissance équilibrée.

entre la théorie de la valeur et l'explication des crises. Fondamentalement, celui-ci justifie la loi de la baisse tendancielle du taux de profit par la substitution du travail mort au travail vivant qui se faisant ne peut que remettre en cause la valorisation du capital associée, on le sait, au seul caractère productif du travail vivant. Or J. Robinson raisonne comme chez les classiques sur la base des prix de production. Partant de cela, il devient facile de montrer, comme nous aurons l'occasion d'y revenir dans la suite du texte (1), que l'idée de progrès technique induit par l'accumulation du capital combinée avec l'hypothèse de la constance des salaires réels ne peut qu'entraîner une hausse d'exploitation qui viendra contrecarrer la hausse de la composition organique du capital. Les classiques quant à eux, dira-t-elle, pouvaient justifier la baisse du taux de profit puisque la hausse de la composition organique, qu'incidence elle ramène simplement au rapport capital/unité de travail, entraîne la hausse des salaires réels. Mais Marx rejette cette hypothèse. Il aurait pu s'en sortir, avancera-t-elle encore, en tenant compte, comme Kalecki le proposera ultérieurement, de la demande effective. Mais tel n'est pas le cas. D'où la conclusion radicale qu'elle tire:

"Marx a emprunté une mauvaise voie quand il a supposé qu'il était possible de trouver une loi des profits sans tenir compte du problème de la demande effective et son explication de la baisse tendancielle du taux de profit n'explique rien du tout" (2).

En fait Marx va beaucoup plus loin que semble le percevoir J. Robinson. Certes, et nous ne reviendrons plus là dessus, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit est une pierre angulaire de son oeuvre. En tant que phénomène des contradictions du capitalisme, elle devait lui permettre de comprendre l'origine immédiate des crises tout en montrant les limites

(1) Nous préférons reporter la critique des thèses de J. Robinson à l'exposé plus complet que nous ferons ultérieurement et de son propre modèle d'accumulation du capital et de la loi de la baisse tendancielle.

(2) J. Robinson, op. cit. p. 33

de l'accumulation capitaliste. Seulement, à côté de cette question, il y en a une autre que Marx s'est efforcé d'expliquer, c'est celle de la reproduction elle-même du mode de production.

3. L'importance de la reproduction chez Marx

Sans entrer dans la conception de la dialectique chez Marx, on peut dire que pour celui-ci l'existence de toute structure sociale est liée à l'antagonisme des rapports qui la définissent et sa permanence, à la capacité de surmonter et de dépasser cet antagonisme. (1) Toute structure ne peut donc être saisie que sous l'angle du mouvement et le mouvement qu'au travers de la dialectique. L'exemple le plus patent de cette approche nous est fourni avec les schémas de reproduction élargie où Marx montre, dans l'hypothèse d'une parfaite continuité du procès d'accumulation, comment la re-production du mode de production ne peut être étudiée qu'au travers du mouvement, soit dans le procès d'accumulation lui-même. Aucun équilibre statique ne peut être posé ici puisque la permanence des rapports sectoriels et les conditions d'équilibre qu'ils sous-tendent dépendent de la continuité du procès d'accumulation en prenant soin d'ajouter sans bouleversement des normes de production. Que l'accumulation vienne à cesser et c'est la crise, la rupture.

(1) Dans l'analyse dialectique de la reproduction, on définit l'unité contradictoire de la reproduction par les deux pôles forces productives et rapports de production. Comme dans toute contradiction, il existe à la fois un rapport unité et un rapport lutte entre ces deux pôles. Le rapport unité peut être assimilé au rapport d'équilibre entre forces productives et rapports de production, c'est-à-dire un développement harmonieux des forces productives à l'intérieur des rapports de production existants. Le rapport lutte doit être assimilé au rapport de déséquilibre ou de rupture entre forces productives et rapports de production, donc à un bouleversement des normes de production et éventuellement des normes de consommation. Sur la dialectique chez Marx, voir l'excellent ouvrage de, A. Negri, Marx au delà de Marx, Christian Bourgeois, Paris, 1980

Or pour pouvoir montrer que la production (élargie ou non) du mode de production ne peut être analysée qu'au travers de son mouvement, Marx a dû introduire l'hypothèse de parfaite continuité dans l'accumulation, ce qui présuppose que les contradictions ont été parfaitement résolues dans le sens du rapport unité, hypothèse que reprendront Morishima et Krelle (1), qu'il n'y a pas de contradiction du tout. Dans ce dernier cas, la stabilité des rapports est posée. Elle se résume dans la constance du taux de profit. D'où alors la possibilité de montrer dans la reproduction élargie la parfaite réversibilité du modèle, soit l'une des propriétés fondamentales souligné par Georgescu Roegen (2) de tous les processus soumis aux lois de la mécanique. Marx pourrait ainsi être considéré comme un précurseur de la théorie de la croissance équilibrée, pourvu que l'on privilégie le rapport unité d'une manière absolue.

Le problème, c'est que dans le mouvement, les rapports se modifient. Le mouvement s'accompagne nécessairement de changements tels qu'il ne peut y avoir de parfaite réversibilité comme le laisse sous-entendre l'idée de cycle. L'accumulation du capital ne fait pas simplement, par la demande qu'elle engendre, qu'assurer l'écoulement de la production et, par la capacité de production supplémentaire, simplement qu'élargir les conditions de production. Nous l'avons déjà dit plus haut, l'accumulation du capital transforme, déforme les conditions de production ce qui fait que tout cycle de production, tout en étant dans la continuité du précédent ne s'en distingue pas moins profondément. C'est l'aspect contradiction, conflit qui émerge dans la reproduction. Et, c'est aussi l'aspect irréversibilité du mouvement.

(1) M. Morishima, Marx's Economics, Cambridge University Press, 1973
W. Krelle, "Marx as a growth Economist", German Economic Review, V.9 no.2, 1971, p.122-133.

(2) N. Georgescu Roegen, "Dynamic Models and Economic Growth", Economie appliquée, Archives de l'ISEA, T. XXVII, 1974, no.4

Or, dira Marx le mode de production capitaliste ne fait pas que s'ajuster à ces transformations dans le cours de son développement. Un obstacle vient à surgir: la baisse du taux de profit. Elle remet en cause la poursuite même de l'accumulation et de fait la reproduction elle-même du mode de production dans son ensemble. Dès lors, face à ce désajustement progressif qui nous amène inéluctablement vers la crise, Marx n'aura pas seulement tendance à envisager cette dernière comme une rupture mais également comme un moment particulier où les réajustements de l'économie, face aux nouvelles conditions de production, doivent se réaliser d'une part; mais aussi où les conditions de rentabilité doivent être restaurées d'autre part pour permettre la reprise de l'accumulation du capital dont dépend en fin de compte la reproduction du mode de production. La crise surmontée, on repart vers une nouvelle crise...(1)

Telle est en substance la manière dont Marx aborde et résout ce problème de la reproduction élargie, encore que la loi de la baisse tendancielle du taux de profit demeure une question litigieuse, voire une pierre d'achoppement. Néanmoins, et c'est ce qu'il faut souligner avec force, il n'y a plus aucun rapport entre cette manière de poser le problème de la croissance et des transformations qualitatives qui l'accompagnent, et la manière dont les économistes classiques pouvaient aborder le problème des limites à la croissance. Nous aurons l'occasion de revenir plus à fond sur cette facette de l'analyse marxiste dans la deuxième partie consacrée à la théorie des crises chez Marx

(1) On pourrait dire que ce faisant, Marx rejette sur le plan théorique sa conception politique de la crise finale; celle-ci n'ayant plus rien d'automatique.

Les problèmes de l'analyse marxiste

Nous avons souligné l'originalité de l'approche de Marx par rapport à celle des économistes classiques. Voyons maintenant les problèmes qu'elle soulève. Pour les fins de ce chapitre, nous en avons retenu deux (1).

4.1 Premier problème, la loi de la baisse tendancielle du profit elle-même!

Marx lui-même reconnaissait, et nous l'avons cité, que la loi n'avait peut-être pas joué aussi rapidement qu'on pouvait l'escompter. Toutefois l'explication qu'il apporte à propos du jeu des contretendances n'est pas tout à fait satisfaisante. On l'a beaucoup reprise par la suite dans les débats sur la question mais, est-il possible d'admettre qu'un mode de production, et plus particulièrement un mode de production dont l'une des caractéristiques principales est "l'expansion tout azimut", puisse être soumis dans le cours de son développement à une loi qui y ferait continuellement obstacle et qu'il aurait continuellement à surmonter? Il y a là, disent les critiques, quelque chose de difficile à admettre. Mais il est encore plus difficile d'admettre qu'un certain nombre de contretendances puissent être suffisamment fortes sur la longue période pour venir contrecarrer la tendance et surtout la surmonter. On pourrait se demander alors si, en fin

(1) Il y en aurait un troisième que nous aborderons dans les deux autres parties. C'est celui des crises. Le modèle de Marx est un modèle qui se veut général. Il n'introduit pas de distinction entre l'analyse de la croissance et l'analyse des cycles ce qui fait que Marx n'a jamais été très explicite sur le caractère des crises. En particulier, sauf à de rares occasions, il ne s'est jamais sérieusement préoccupé d'expliquer les crises commerciales dans une optique conjoncturelle ou en rapport avec le circuit économique. Tout au plus, il semble associer le cycle au renouvellement des équipements et rattacher les crises à l'analyse de longue période. Mais, c'est tout ce que l'on peut dire. Les seules tentatives sérieuses de résoudre ce problème sont celles de E. Mandel dans Le troisième âge du capitalisme et surtout celle

le compte, les contretendances ne nous renverraient peut-être pas à une loi plus forte encore que celle de la baisse tendancielle du taux de profit elle-même. Ou encore, se pourrait-il plus simplement que Marx, enfermé dans sa problématique de la crise ultime, n'ait peut-être vu et analysé qu'une facette du processus de développement du mode de production capitaliste, soit sa tendance à la crise. Il aurait en apparence négligé ou plutôt, sous-estimé l'autre facette de ce processus soit sa tendance à l'expansion elle-même. Ayant comme toile de fond l'approche dialectique, c'est l'hypothèse que nous privilégierons dans la dernière partie de la thèse. Elle implique ni plus ni moins que l'on réaborde la question de l'accumulation du capital et de ses conséquences sur le développement puisque dans ce cas, il va falloir considérer que deux tendances contraires doivent être étudiées de front et cela à partir d'une même origine: le procès d'accumulation dans le rapport qu'il entretient avec le procès de production. Toujours est-il que le problème est là et qu'il ne peut être esquivé comme beaucoup trop d'approches dogmatiques, qui ignorent l'approche dialectique, tendent à le faire. (1)

4.1.i. Les travaux de J. Gillman

A ce sujet, on ne peut que souligner l'importance de la contribution qu'ont pu apporter au débat les études de J. Gillman dans le cas des Etats-Unis. (2) Non pas que ces travaux ne soient pas sujets à un certain nombre

(suite de la note de la page précédente) d'Howard Sherman, "A Marxist Theory of the Business Cycle", Review of Radical Political Economy, V.II, no.1, printemps 1979, pp.1-23. On se rapportera aussi à H. Smith "Marx and the Trade Cycle", Review of Economic Studies, V.7, 1937, p.192-207.

- (1) Baran et Sweezy par exemple, abandonneront complètement la loi pour lui substituer la loi de la hausse du surplus, caractéristique de l'époque monopoliste.
- (2) J.M. Gillman, La baisse du taux de profit, E.D.I., Paris, 1980.

de critiques majeures sur le plan méthodologique (1), mais ils auront au moins eu l'avantage de relancer le débat, à la lumière des faits cette fois (2). Par sa tentative "osée", Gillman a forcé les marxistes à une réinterrogation.

Parmi les conclusions principales auxquelles il a pu aboutir, on note que: i) rien dans les observations statistiques de la période (1849-1952) ne nous permet d'avancer une tendance à la sévérité croissante dans les crises;

ii) les séries de la comptabilité nationale employée en termes de flux, nous montrent que si "jusqu'en 1919, la composition organique du capital, montre une nette tendance à la croissance continue, corroborant ainsi cette partie de la théorie marxiste" par contre "après 1919, la composition organique du capital enregistre une baisse et reste virtuellement à ce niveau inférieur pendant les 20 années suivantes de la période." (3) C'est ce que nous montre le graphique I ci-après.

(1) voir à ce sujet

P. Mattick, Marx et Keynes, Gallimard, Paris, 1972

E. Mandel, Le troisième âge du capitalisme, U.G.E., Paris, 1976

(2) Parmi les principales contributions au débat, on peut noter J. Robinson, "The Falling Rate of Profit, a comment", Science and Society, printemps 1954, pp. 104-106

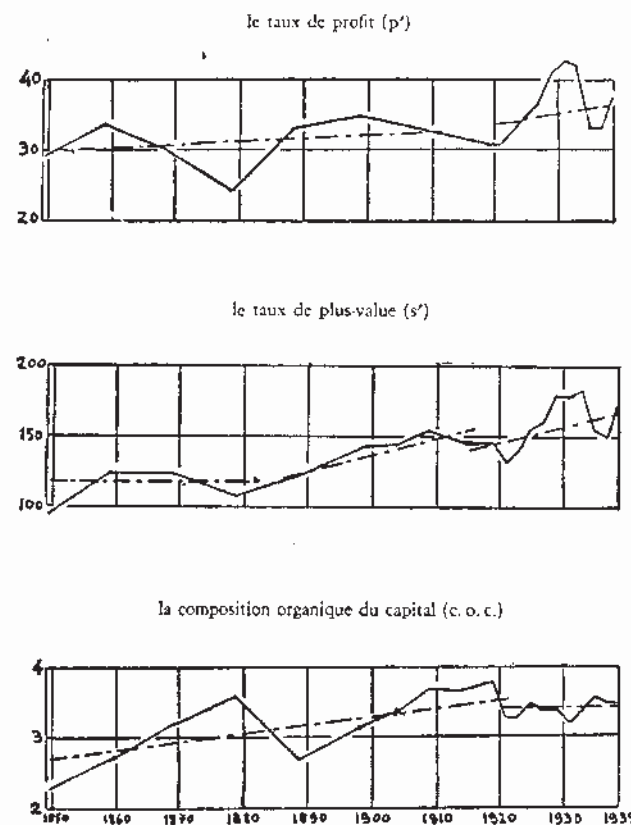
R. Meck, "The Falling Rate of Profit", Science and Society, printemps 1959, pp. 97-103

H. Denis, "Rate of Profit and National Income", Science and Society, août 1959, pp. 292-316

(3) J.M. Gillman, op. cit., p. 53

Graphique I

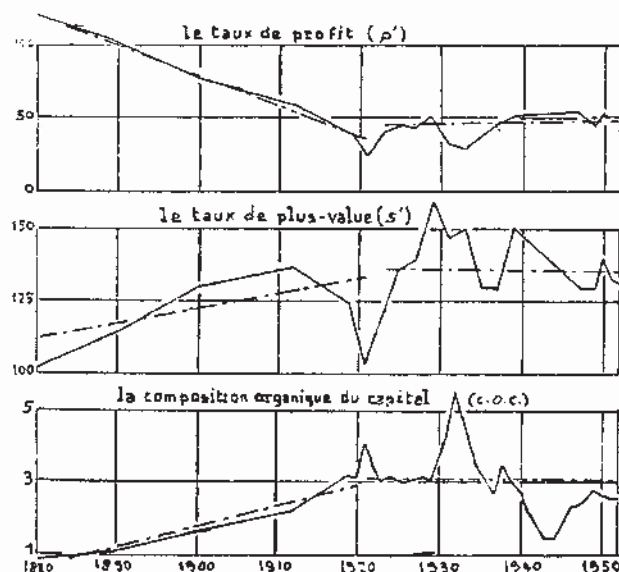
LES RAPPORTS MARXISTES : BASE DES FLUX



Source, Gillman, op. cit., p. 55

Graphique 2

LES RAPPORTS MARNISTES : BASE DES STOCKS



Source, Gillman op.cit. p.69

Quant au taux de plus value,

"sa tendance semble à première vue corroborer l'hypothèse de constance employée dans la démonstration traditionnelle de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit" (1)

du moins jusqu'au tournant du siècle. Par la suite, il s'élèvera comme la composition organique.

Que conclure de ceci si ce n'est que, contrairement à ce qu'avance la théorie, le taux de profit "montre une tendance à une lente hausse avec un saut considérable après 1919.

Voulant éviter toute erreur statistique, Gillman a refait les calculs sur la base des séries de stock. Les résultats sont plus nuancés mais fondamentalement, ils restent inchangés. Dans ce cas, comme il le dit lui-même :

"si nos investigations s'étaient arrêtées en 1919, la loi de Marx aurait été vérifiée: une hausse de la composition organique, une tendance à la stabilisation du taux de plus value, une baisse du taux de profit, correspondant réciproquement à une composition organique en hausse" (2)

C'est ce que l'on peut voir sur le deuxième graphique ci-avant.

"Mais qu'en est-il des années après 1919? poursuit Gillman. Qu'en est-il de la loi? Qu'est-il arrivé, depuis lors, qui semble avoir rendu cette loi caduque? Depuis 1919, le rapport C/V a tendu à rester constant et même à baisser. Le taux de plus value a plutôt tendance à croître par bonds. Et le taux de profit, au lieu de baisser, a eu tendance à croître. Marx s'est-il trompé? Ou bien est-ce, dans la longue histoire du développement capitaliste, une aberration temporaire? Et si nous avons limité notre étude aux années d'après 1919" (3)

Oui. Marx s'est-il trompé? Marx, lui-même, nous renvoyait déjà à l'existence de contretendances. Gillman, quant à lui, penche plutôt pour l'hypothèse de

(1) J.M. Gillman, op.cit. p.57

(2) idem. p.77

(3) idem. p.27

angements structurels au tournant du siècle. Le développement de l'Etat, la croissance des dépenses improductives ou encore le caractère de plus en plus monopoliste de l'économie feront que la loi ne peut plus jouer comme elle le pouvait être le cas à l'époque de l'âge d'or de la concurrence. Cette hypothèse a été largement reprise dans l'après guerre notamment par des auteurs comme J. Steindl (1), Baran et Sweezy (2), ou encore plus récemment sous une autre forme, par Aglietta (3).

1.1.ii Les débats dans la théorie marxiste

Depuis la parution du livre de Gillman et des débats qui l'ont suivi, beaucoup de recherches ont été entreprises à la fois sur le plan théorique et le plan empirique. Il faut dire que le caractère soutenu de la croissance dans l'après guerre obligeait la reconsidération d'une théorie largement centrée sur l'explication des crises. En la matière, la littérature marxiste n'apporte pas, loin de là d'ailleurs, de réponse unique. Trois tendances se dégagent.

La première, c'est la plus ancienne et la plus fréquente, consiste à abandonner ni plus ni moins les fondements de la théorie des crises et même la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, pour rattacher l'explication des crises à la surproduction, aux disproportionnalités sectorielles ou encore, comme c'est le cas chez un nombre croissant d'auteurs à

- 1) J. Steindl, Maturity and Stagnation in American Capitalism, Monthly Review Press, New York, 1952
- 2) P. Baran et P. Sweezy, Le capitalisme monopoliste, Maspero, Paris, 1968
- 3) M. Aglietta, Régulation et crise du capitalisme, Calmann-Levy, Paris, 1976

l'heure actuelle, dans la remise en cause du procès de travail. Le progrès technique serait ainsi neutre du point de vue du fonctionnement de l'économie et de l'émergence des crises.

Une deuxième tendance, plus récente s'est surtout développée à la suite de la publication du livre de Gillman. Cet ouvrage n'a sans doute rien résolu en ce qui concerne la question de l'évolution du taux de profit, mais il a eu l'avantage, comme le dit Maurice Andreu dans sa postface, de mettre "en quelque sorte le feu aux poudres" (1). Non seulement osait-il, et le terme n'est pas assez fort, remettre en question le dogme de l'ineluctabilité de la crise finale des "marxistes officiels" mais encore, allait-il favoriser, ce qui nous intéresse davantage, (par ce qui peut être considéré comme la première recherche empirique sérieuse sur le sujet) un important débat dans la revue *Science and Society*. Parmi tous les articles publiés, c'est sans doute celui de Maurice Dobb (2) qui résume le mieux les limites de la loi de la baisse tendancielle et la nouvelle orientation qu'allait prendre par la suite, le débat. Il faut ni plus ni moins que relativiser la loi. A ce propos, celui-ci fait une remarque très pertinente. Dans la liste des contretendances qui suivent l'exposé de la loi, il y en a deux, et pour lui ce n'est pas un hasard, qui peuvent aussi être associées aux changements technologiques, soit l'abaissement de la composition organique du capital et l'accroissement du taux de plus value. M. Dobb, tout comme J. Robinson et P.M. Sweezy, pour ne citer que ces deux-là, voit dans le progrès technique un facteur d'abaissement de la compo-

- (1) J. Gillman, *op.cit.* p.227. En passant, la postface de M. Andreu est certainement plus intéressante que le livre lui-même.
- (2) M. Dobb, "The Falling Rate of Profit", *Science and Society*, printemps 1959, pp. 97-103

sition organique du capital. Il y a là matière à débat. Toutefois, en réorientant l'approche sur le jeu des contretendances, il convient effectivement de constater que le progrès technique peut, et doit, devrions nous ajouter, être considéré tout autant comme un facteur favorable à l'accumulation qu'un frein en dressant continuellement des limites à son expansion.

Se situant un peu dans la continuité de cette tendance, une nouvelle tendance, centrée elle, sur la plus value relative, s'est développée ces dernières années. Ici, ce sont surtout les auteurs marxistes concernés par les transformations du procès de travail qui l'ont développée. Délaissant la question des crises et de l'accumulation, cette tendance s'est concentrée sur l'idée que le jeu de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, pouvait être et serait dans les faits contrecarrée si le progrès technique et les transformations du procès de travail avaient pour effet d'entraîner la dévalorisation de la force de travail. Plusieurs variantes s'inscrivent dans le cadre de cette approche. Nommons en au moins deux. Celle centrée sur les caractéristiques de l'accumulation et celle centrée sur les cycles longs. La première approche vise, à la suite des travaux de B. Billaudot sur l'accumulation intensive et extensive, à mettre en valeur un rapport entre les caractéristiques d'une phase de développement et les caractéristiques de l'accumulation, selon que celle-ci parvient ou non à contrecarrer l'effet de la hausse de la composition organique par la hausse du taux de plus value. Parmi les principaux tenants de cette approche, mentionnons Aglietta (1), R. Boyer (2), A. Lipietz (3) ou encore les ouvrages

- (1) M. Aglietta, Régulation et crise du capitalisme, Calmann-levy, Paris, 1976
- (2) R. Boyer "La crise actuelle", Critique de l'économie politique, no.7-8, août-sept. 1979
- (3) A. Lipietz, La crise, l'inflation, Pourquoi?, Maspero, Paris, 1979

collectifs de Billaudot, Granou et Baron (1) et celui plus récent de Pastré, Lorenzi et Toledano (2). Quant à la seconde approche, retenue à la fois par les économistes du Parti Communiste Français (3) et par E. Mandel (4), elle vise à intégrer la théorie des cycles longs à la théorie marxiste des crises en dégagant un rapport entre l'existence de phases de développement et l'impact des changements technologiques sur les conditions de production. Des changements technologiques majeurs permettraient au capitalisme de sortir des crises en créant des conditions nouvelles de production qui permettraient, ici aussi, de contrebalancer l'effet de la hausse de la composition organique par le biais de la hausse de la plus value relative. On aurait ainsi une longue phase d'expansion à laquelle succéderait une longue phase de ralentissement dès l'instant que les investissements ne parviendraient plus à contrebalancer la hausse de la composition organique.

Notons qu'en raison des particularités de cette démarche, une présentation minutieuse en sera faite dans la deuxième partie de la thèse. Toutefois, en raison de l'importance et de la popularité actuelle dont jouit la théorie de l'accumulation intensive, nous renvoyons le lecteur à la présentation faite en annexe des thèses d'Aglietta concernant la nature des crises en régime d'accumulation extensive et intensive. Nous-mêmes, nous aurons aussi l'occasion d'examiner plus en détails dans la troisième partie la question de la transformation du procès de travail qui est au coeur de la thèse de l'accumulation intensive.

- (1) B. Billaudot, Y. Baron et A. Granou, Croissance et crise, Maspero, Paris, 1979
- (2) O. Pastré, J. M. Lorenzi et J. Toledano, La crise du XXIème siècle, Economica, Paris, 1980
- (3) Traité marxiste d'économie politique: Le capitalisme monopoliste d'Etat, Ed. Sociales, Paris, 1968
- (4) E. Mandel, Le troisième âge du capitalisme, U.G.E., Paris, 1978 également par Gunder Franck et Samir Amin

4.2 Deuxième problème: les contraintes de la reproduction

Le Deuxième problème se greffe sur le premier quoiqu'il faille néanmoins le distinguer.

Il y a une contradiction entre la baisse tendancielle du taux de profit à long terme et la contrainte d'un taux de profit suffisant qu'implique la reproduction. On peut admettre que dans le cours de l'accumulation, la baisse du taux de profit ne vienne pas véritablement entraver la poursuite de l'accumulation du moins tant et aussi longtemps qu'un certain taux minimum n'est pas atteint et que l'accumulation du capital se maintienne. Mais une fois l'économie entrée dans la crise, la reprise de l'accumulation implique que la régulation qui s'y opérera soit telle que les conditions de rentabilité soient rétablies. Le taux de profit n'est pas qu'une donnée économique, il dépend toujours de la lutte des classes et du rapport de force existant entre le capital et le travail, mais force est quand même d'admettre que doit s'établir un certain taux de profit pour le moins égal aux conditions qui prévalaient précédemment pour que l'on puisse effectivement déboucher sur une reprise de l'économie. Ce sont les contraintes de la reproduction elle-même qui font que la loi de la baisse tendancielle du taux de profit ne peut transcender l'évolution du mode de production capitaliste. Marx voit dans les crises un rôle de régulation et de liquidation des contradictions qui se sont accumulées dans l'expansion. Soit! Mais cela implique que sur la longue période le taux de profit tend à être constant ou du moins à se maintenir autour d'un certain niveau donné (1).

(1) Les considérations relatives au cycle de production cernées par les schémas de reproduction nous conduisent à admettre la réversibilité des phénomènes. Cependant, on verra dans la deuxième partie la critique de cette hypothèse et, partant de là, nous privilégierons l'aspect irréversibilité qu'induit obligatoirement l'accumulation du capital.

C'est d'ailleurs ce que tendent à montrer la plupart des études empiriques sur la question. Le taux de profit peut monter ou baisser sur de longues périodes de temps, comme l'étude de Gillman le montrait, mais au travers de ces mouvements longs, on peut déceler une certaine stabilité. Ainsi, dans l'étude qu'ils ont pu faire sur la période 1870-1938 pour la Grande-Bretagne, Phelps-Brown et Weber (1) semblent d'avis que trois relations fondamentales montrent une certaine stabilité sur la longue période.

- a) le capital qui augmente au même rythme que la production, signifiant ainsi la constance à long terme du coefficient de capital;
- b) les salaires qui augmentent dans la même proportion que le revenu national impliquant ainsi la constance de leur part;
- c) et le taux de profit.

La stabilité de ces relations que Klein appellera les "constances du système" ou Kaldor, les "faits stylisés", (2) n'impliquent pas nécessairement l'absence de mouvements longs ni même de relations entre les mouvements longs comme Helmstädter a pu le montrer (3). Ce qu'elle révèle avant toute chose c'est l'existence de certains processus régulateurs.

On ne fait que commencer à s'interroger sérieusement sur la reproduction de la société capitaliste écrivait récemment H. Lefebvre (4) Effectivement ce n'est que depuis peu que la théorie marxiste a commencé à s'inter-

(1) E. Phelps-Brown et B. Weber, "Accumulation, Productivity and Distribution in the British Economy 1870-1938", Economic Journal, Juin 1953p. 263-284. Cette étude est intéressante puisque ses conclusions diffèrent de celles de Gillman alors que la période étudiée est sensiblement la même. Il faut dire que la problématique des auteurs n'était pas la même, Gillman cherchait à vérifier la loi de la baisse tendancielle du taux de profit alors qu'au contraire Phelps-Brown et Weber, dans une problématique néoclassique cherchaient à en vérifier la constance.

(2) L. Klein, An Introduction to Econometrics, Prentice-Hall, New-York, 1962, p. 183

que depuis peu que la théorie marxiste a commencé à s'interroger sérieusement sur la question de la reproduction. Les travaux d'Aglietta sur la régulation monopoliste ou d'E. Mandel sur les "ondes longues" témoignent de cette nouvelle orientation qu'a prise la théorie marxiste en mettant davantage l'accent que par le passé sur l'existence de processus ou de mécanismes régulateurs. On peut certainement y voir là l'influence heureuse du courant néoclassique et du concept central qui est le sien, soit celui de l'équilibre. Toutefois, alors que pour celui-ci, comme nous le verrons immédiatement après, la capacité de régulation se confond avec la pérennité et la stabilité du système, l'approche de la régulation ne prend jamais

celle-ci pour acquiescer pas plus qu'elle ne considère les conditions de reproduction entièrement recouvrées à l'issue de la crise. Pour Mandel, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit transcende malgré tout le développement comme chez Marx, alors que chez Aglietta, on tendrait plutôt à admettre le dépérissement des mécanismes régulateurs jusqu'à l'éclatement, ici aussi, d'une crise majeure. Deux approches différentes, mais qui n'en révèlent pas moins une nette tendance à privilégier la capacité du capitalisme à se reproduire et à s'élargir, non pas au détriment de la théorie initiale des crises qui demeure plus vivante que jamais, mais au détriment des approches fatalistes, qui ont pu voir le jour à la mort de Marx.

(suite des notes de la page précédente)

N. Kaldor., "Capital Accumulation and Economic Growth", in F.A. Lutz and D.C. Hague, The Theory of Capital, MacMillan, 1961.

(3) Helmstädter, "The Long Run Movement of the Capital Output Ratio and of Labour's", in Lutz and Hague, op. cit.

(4) H. Lefebvre, "La re-production des rapports de production", L'homme et la société, no. 22, oct.-nov.-déc., 1971, pp. 3-24

ANNEXE

5. La thèse d'Aglietta sur l'accumulation intensive et extensive.

La thèse d'Aglietta aura joué ces dernières années un grand rôle dans la reconsidération de la théorie des crises. En particulier, il faut lui savoir gré d'avoir tenté d'apporter une explication non seulement des crises capitalistes mais aussi de la croissance que la pensée traditionnelle marxiste a toujours pris comme un véritable paradoxe. Egalement, il faut souligner ses efforts pour essayer de revaloriser dans la pensée économique marxiste l'importance du procès de travail et surtout le lien qui existe entre celui-ci et le procès de circulation. Nous tenions à le souligner pour éviter tout malentendu sur le sens des critiques que nous formulerons. (1)

5.1. L'exposé de la thèse

On peut résumer les thèses d'Aglietta en cinq points successifs.

i) "Les impulsions motrices dans les transformations des forces productives viennent de la section I" (2). C'est le point de départ de sa démarche. Comme nous l'avons dit plus haut à propos de la plus-value relative, pour pouvoir obtenir de nouvelles conditions de production dans la section II, il doit y avoir eu investissement en équipements et outillages et donc, de ce fait, développement préalable de la section I.

(1) Notons aussi que nous ne présentons que la partie de son livre qui concerne l'explication des crises.

(2) M. Aglietta, op.cit. p.44. Aglietta se réfère ici au secteur I des biens de production et au secteur II, celui des biens de consommation.

ii) Pour Aglietta, le secteur I doit se développer donc avant le secteur II et ce n'est que lorsque ce dernier se trouvera à absorber les nouveaux équipements que le taux de profit tendra à se relever par le biais du relèvement de la plus value relative qui vient contrecarrer la hausse de la composition organique. Par contre, dans l'immédiat, Aglietta tire une première proposition :

"le développement inégal de la section des moyens de production exerce une influence dépressive sur le taux de rendement du capital en dépit du progrès technique qu'il engendre" (1)

Proposition immédiatement suivie d'une seconde :

"Lorsque le développement de la section productrice des moyens de consommation permet la généralisation de la productivité sur l'ensemble de la production des marchandises, deux effets se font sentir. D'une part, les débouchés des marchandises de la section I s'élargissent massivement, de sorte que la hausse Q_3 au dessus de Q_1 (La composition valeur du produit (CP) (2) ³ est fortement réduite et peut même être annulée. Enfin et surtout, le bouleversement général des rapports d'équivalence provoque une baisse de la valeur de la force de travail... On en déduit que... la hausse du taux de plus value peut contrecarrer et au delà l'effet, d'ailleurs amorti, de l'augmentation de la composition valeur. Le taux de rendement du capital peut rester stable ou même augmenter" (3)

Ainsi, le processus de développement se ferait en deux temps. Dans le premier, I se développe. Nécessairement, on se heurte à un problème de

(1) Ibidem, p.47

(2) Aglietta se réfère ici au rapport capital constant sur la valeur totale du produit, égale à $c + v + pl$.

(3) Ibidem., p.47

débouchés que vient renforcer l'effet du progrès technique sur la hausse de la composition organique du capital. Dans le second au contraire, le développement de II permet l'absorption de la production de I et de plus permet le relèvement du taux de profit par le biais de la plus-value relative. On remarquera donc que les effets du progrès technique sur la rentabilisation du capital dépendent du moment où ils sont introduits dans le processus d'accumulation. De plus, le développement ne peut être que éphémère puisque l'investissement va se faire par à coups et que ce n'est que lorsque le secteur II prendra à son tour son essor, que l'on assistera au relèvement du taux de profit et au développement un tant soit peu équilibré entre les deux secteurs. Toutefois, certaines conditions s'imposent pour qu'il y ait harmonisation dans le développement des deux secteurs. Ce sera le troisième niveau de l'analyse.

iii) Le développement inégal du secteur I tend toujours à bloquer l'accumulation du capital. Il dresse dira Aglietta, "une barrière devant l'accumulation". Toutefois, elle peut être levée et le sera lorsque le secteur I se développera à son tour; mais pour cela, il faut que "la production capitaliste bouleverse les conditions d'existence du salariat". C'est seulement par cette transformation sociale que la production de marchandises peut avoir le rythme d'expansion qui permet de réaliser tendanciellement le développement harmonisé des deux sections qui est une condition nécessaire d'un rythme régulier d'accumulation". (1) Autrement dit, si par nécessité le développement de la section I s'impose par les changements dans les conditions de production qui permettront d'accroître la plus value relative, il faut que la section II impose aussi son propre développement,

(1) M. Aglietta, op. cit., p. 48

ce qui ne peut se faire que si le capitalisme parvient à transformer les conditions d'existence et la norme de consommation.

Ici, il convient de faire une remarque avant de continuer le cours de l'exposé.

Incontestablement, Aglietta touche un point essentiel du développement capitaliste, à savoir la nécessité d'une transformation combinée des conditions de production et du mode de vie. En particulier, il est absolument essentiel que ce qui était auparavant produit sur une base domestique ou artisanale soit dorénavant acheté comme marchandise sur les marchés. Cependant, les deux types de transformations sont introduits bizarrement par Aglietta. La transformation des conditions de production apparaît davantage chez lui comme un moyen de contrecarrer la baisse tendancielle du taux de profit grâce à l'augmentation de la plus value relative qu'une tendance et une nécessité inhérentes au mode de production capitaliste. Pourtant, comme nous le verrons ultérieurement, l'expansion du capital se trouve à dépendre des économies que celui-ci pourra réaliser dans la production. Libéré ou fixé, pour reprendre les expressions de Marx, ce capital est à la fois la source et la condition de la continuité de l'accumulation du capital. Quant aux transformations des conditions d'existence, Aglietta paraît prendre pour acquis que ce n'est que tardivement que le capitalisme en aurait saisi l'importance. A le suivre, ce serait tout autant la découverte de notre siècle qu'une particularité du capitalisme contemporain que d'avoir su dégager les conditions assurant l'accroissement de la plus value relative, (1)

(1) Le collectif de La crise du XXe siècle, ira encore plus loin. Pour eux le XIXe siècle aurait été essentiellement marqué par l'accumulation extensive et l'amélioration des profits par l'accroissement de la plus value absolue, alors que le XXe siècle, aurait été marqué par l'accumulation intensive et l'accroissement de la plus value relative. A croire que le progrès technique ne serait apparu qu'en changeant de

voire un développement harmonieux. Pourtant, Marx lui-même a toujours été le premier à insister sur le fait que le capitalisme s'est d'abord développé en transformant le procès de production tel qu'il existait, en procès de production de marchandises et le procès de travail en procès de valorisation du capital, la différence entre la production artisanale et la production capitaliste résidant avant tout dans l'extension du salariat et par le fait même, du champ de la marchandise. Mais passons.

Partant de son schéma en deux temps, Aglietta va dégager deux régimes possibles d'accumulation: le régime d'accumulation extensive et le régime d'accumulation intensive. (1)

Citons le

"Tant que le capitalisme transforme d'une manière prévalente le procès de travail par création de moyens collectifs de production sans remodeler le mode de consommation, l'accumulation progresse par à-coups. Il s'agit d'un régime d'accumulation principalement extensif fondé sur l'édification de l'industrie lourde par pans successifs." (2)

On a une situation où la baisse du taux de profits et la surproduction ne

(suite de la page précédente) régime d'accumulation.

(1) Ce concept d'accumulation intensive et extensive est le concept le plus nébuleux jamais produit dans la littérature marxiste. Nous avons fourni la définition d'Aglietta, ou du moins ce qui en semble être sa définition. Lipietz quant à lui parlera d'accumulation intensive lorsque l'accumulation du capital a "pour effet d'accroître la plus value relative, en transformant le système des normes de production à travers la révolutionnarisation des forces productives" (Crise et inflation, Pourquoi., op. cit. p. 239). Le collectif de Croissance et crise quant à lui ne le définit même pas. Quant au collectif de la Crise du XXe siècle, sa vision de l'histoire est étonnante lorsqu'il nit du point de vue théorique l'accumulation extensive s'il y a 1) augmentation du nombre total d'heures travaillées, 2) intensification du travail à technique de production inchangée et 3) accroissement éventuel de la consommation liée uniquement à la reproduction directe de la force de travail. (La crise du XXe siècle, op. cit. p. 54) et entreprend par la suite d'analyser le développement capitaliste au XXe siècle sur cette base!

(2) M. Aglietta, op.cit., p. 60

peuvent que déboucher dans une crise où sera alors dévalorisé le capital constant. C'est au moins le côté positif de la crise. Et à côté de ce régime, il en existe un autre, c'est le régime d'accumulation intensive qui apparaît

"lorsque l'accumulation du capital ne trouve plus seulement son contenu dans la transformation du procès de travail, mais avant tout dans la transformation du procès de reproduction de la force de travail?"

et Aglietta d'ajouter,

"c'est le critère d'un stade nouveau dans l'évolution du capitalisme". (1)

L'auteur fait ici un saut qualitatif: d'une part, il fonde l'analyse sur les deux moments du processus de développement, d'abord le secteur I puis le secteur II, qui pourraient laisser supposer, sur un plan purement théorique, la possibilité de deux régimes d'accumulation qui, dans la réalité, ne peuvent que se combiner comme le souligne très bien Lipietz(2); d'autre part, il passe à l'analyse historique du capitalisme en faisant de ces deux régimes la caractéristique de deux périodes successives, le XIXe siècle et le XXe siècle. Pour l'auteur, c'est à la généralisation des idées développées et mises en application par Ford dans ses usines que l'on doit ce changement dans le régime d'accumulation. Si Taylor a introduit l'organisation scientifique du travail dans les entreprises grâce à laquelle il sera possible d'accroître de manière systématique la plus value relative, Ford quant à lui va faire un pas de plus en liant étroitement procès de travail et norme sociale de consommation. Mode de production et mode de consommation seront ainsi étroitement liés l'un à l'autre.

(1) Ibidem., p.60

(2) A. Lipietz, op. cit.

La consommation de masse soutenue par une politique d'expansion des salaires ne sera que la contrepartie de la production de masse.

iv) L'idée que développera dorénavant Aglietta c'est que finalement en rapport avec les trois points précédents, si 1) le capitalisme parvient à transformer les conditions d'existence du salariat au même rythme que le procès de travail et si 2), un point sur lequel il ne s'étend guère, le secteur I peut trouver un débouché continu pour sa production, par le biais de l'obsolescence et du réinvestissement systématique des profits par exemple, alors on devrait connaître ce que l'on pourrait bien appeler un âge d'or de l'accumulation marqué par une croissance continue, une stabilité dans les rapports entre les deux secteurs. Cet âge d'or (l'expression est de nous) de l'accumulation, le capitalisme semble l'avoir atteint dans l'après-guerre.

D'un côté grâce à l'obsolescence généralisée et permanente, le secteur I va pouvoir trouver un débouché continu à sa production et neutraliser ainsi sa tendance au développement inégal. (1) D'un autre côté, l'élargissement rapide des débouchés dans le secteur II grâce à la production de masse et surtout l'étroit rapport qu'établira le fordisme entre le procès de travail et la norme de consommation, permettra une croissance continue de l'économie, de beaucoup plus stable que par le passé. Pour reprendre le collectif de Croissance et crise, "la production de masse de biens de consommation n'est pas seulement production de biens de consommation. Elle est d'abord production de masse de la force de travail dans des conditions

(1) M. Aglietta, op. cit., p.89

adéquates à son incorporation dans des procès de travail parcellisés. Elle est production de nouvelles conditions de vie qui assurent l'équilibre extérieur des nouvelles conditions d'exploitation, comme l'indique A. Gramsci dès les années vingt" (1). Ce serait là que se situerait la grande particularité du régime de l'accumulation intensive de l'après-guerre qualifiée de fordiste (en référence à Gramsci).

v) Telle est la trame de fond du livre Regulation et crises du capitalisme. C'est elle qui lui servira "d'instrument analytique, dira-t-il, pour interpréter les crises cycliques de l'accumulation capitaliste." (2) Ce sera le cinquième et dernier point de sa démarche.

En effet, il n'y a plus de théorie générale des crises pour Aglietta, mais une théorie des crises pour chaque régime d'accumulation. A suivre l'auteur, à l'accumulation extensive correspondraient les crises classiques de surproduction comme en aurait connu tout le dix-neuvième siècle et, dont l'origine résiderait comme nous l'avons déjà mentionné, dans "le développement inégal de la section I". Par contre, la crise ne trouverait pas sa source au niveau des rapports offre-demande dans le régime d'accumulation intensive, mais dans la remise en cause du mode d'organisation du travail propre à ce régime. Ainsi, écrit-il à la page 139 de son ouvrage, que "la crise du fordisme est d'abord la crise d'un mode d'organisation du travail" et plus loin à la page 142, "nous arrivons à un point fondamental de la compréhension du fordisme en tant que régime d'accumulation intensive et de sa crise. Nous avons fait antérieurement l'hypothèse qu'il s'agissait d'une crise de reproduction du rapport salarial. S'il en

est ainsi, il est justifié de la qualifier de crise organique du capitalisme. Nous avons déjà approfondi cette hypothèse en montrant en quoi la crise prenait racine dans l'organisation du procès de travail".

L'origine des crises, dans un cas comme dans l'autre, se trouve donc partiellement dissociée de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Dans le premier cas, il ne s'agirait que d'un déséquilibre offre-demande et dans le second, puisque nous sommes dans une sorte d'âge d'or de l'accumulation du capital, l'auteur ne voit plus d'autre origine que dans la remise en cause du rapport salarial. Une fois celui-ci remis en cause et avec lui, le procès de travail, on ne peut qu'entrer dans la crise puisque dès lors,

"le blocage de la plus value relative qui trouve sa source dans le procès de travail freine l'expansion des rapports d'échange entre les deux sections de production. Le développement de la section productrice des moyens de production rencontre une contrainte puisqu'il n'engendre plus de mutations techniques qui trouvent leur débouché dans un approfondissement de la mécanisation du travail susceptible de provoquer une économie suffisamment importante de travail direct pour compenser et au delà l'accroissement de la composition du capital". (1)

Quant à la baisse tendancielle du taux de profit, elle n'a plus la signification qu'entendait lui attacher Marx. La loi n'a dorénavant plus qu'une signification:

"elle énonce qu'une phase d'accumulation d'apparence régulière ne comporte pas de mécanismes autocorrecteurs capables de la perpétuer. La tendance au développement inégal est une caractéristique macroéconomique de la loi d'accumulation". (2)

L'auteur ayant d'ailleurs pris soin de préciser au début de son ouvrage "qu'il est tout à fait contraire à la démarche dialectique de rechercher

(1) B. Billaudot, Y. Baron et A. Granou, op.cit., p.81

(2) M. Aglietta, op. cit., p. 48

(1) Ibidem p. 139

(2) Ibidem p. 301

une loi formelle générale d'évolution du taux de rendement du capital". (1)

Telle est esquissée à grands traits, nous le concédons, la thèse que défend Aglietta dans son ouvrage, Régulation et crises du capitalisme.

5.2 Quels commentaires pouvons-nous lui apporter?

Sans nous étendre trop longuement, il faut reconnaître que malgré l'attrait qu'elle offre au premier abord, celle-ci est loin d'apporter une réponse aux questions que l'on peut se poser tant sur la nature du développement capitaliste que sur l'origine des crises. Toutefois, comme cette thèse s'inscrit dans une approche plus globale, nous nous contenterons seulement de souligner trois points litigieux dans sa démarche.

i) Tout d'abord, il y a le postulat du développement antérieur de la section I. Aglietta va plus loin encore que Lénine sur cette question. Nous aurons l'occasion de revenir sur le problème du caractère simultané des rapports d'échange entre les deux secteurs. Notons cependant qu'il ne saurait être question de transposer au niveau collectif l'analyse que l'on peut faire au niveau d'une entreprise. La production de valeur ne peut être considérée comme se faisant en deux temps.

(1) Ibid., p. 47. On peut comparer son approche avec celle de Mandel dans le troisième âge du capitalisme. Celui-ci parle des fluctuations du taux de profit comme du séismographe de l'histoire du "développement des contradictions et de la logique interne du capitalisme".

ii) La distinction entre les deux régimes d'accumulation ensuite, nous paraît être contestable surtout lorsque vient le moment d'en faire un cadre d'analyse pour cerner l'histoire. On peut dissocier sur le plan théorique l'investissement selon sa nature, selon qu'il entraîne ou non des changements dans les conditions de production, selon qu'il incorpore ou non du progrès technique etc. Il devient beaucoup plus difficile de le faire dans la réalité. Quant à faire de la plus value relative une caractéristique du régime d'accumulation au XXe siècle et plus précisément dans l'après-guerre, la chose est étonnante. Non pas qu'il ait tort d'insister là-dessus sur cette période, mais pourquoi cette période et pas les autres? Il y a lieu de s'interroger d'autant que, et c'est on ne peut plus intentionnel, Marx intègre l'histoire des transformations du procès de travail de la Révolution industrielle à son temps, dans la section relative à la plus value relative. Que la plus value relative (encore que nous éprouvions beaucoup de réticences vis-à-vis de ce concept) soit la seule manière pour le capitalisme d'accroître le taux de profit, c'est sans doute un trait de notre époque mais les capitalistes ont toujours cherché à accroître leurs profits de cette manière. La plus value relative nous renvoie aux changements technologiques et foncièrement, ce n'est que de cette manière que le capital pourra réaliser les économies nécessaires à son expansion et accroître l'exploitation.

iii) Pourquoi de plus, postuler un changement dans le régime d'accumulation? Le capitalisme change, se transforme dans le cours de son développement mais pas au point de muter complètement les régimes d'accumulation. Il y a une tendance chez Aglietta à surestimer l'importance de Taylor et de Ford. Taylor a peut-être inventé l'Organisation Scientifique du Travail

mais non l'analyse du travail et de son contrôle. N'oublions pas ses illustres prédécesseurs qu'ont été par exemple Ure ou Bentham. Ford non plus n'a pas créé le consommateur d'Aglietta. Souvenons-nous de la citation de Marx à propos du travailleur comme "centre autonome de la circulation", c'est-à-dire, à la fois comme vendeur et comme acheteur. Nous avons à tenir compte des transformations du capitalisme, ce que nous n'avons pas fait ici dans cette thèse parce que ce n'était pas la place, mais nous avons aussi à dégager les lois générales du mode de production capitaliste, qui elles à moins que le mode de production disparaisse bien sûr, demeurent. Ce qui va s'approfondir ce sont les tendances. En opposant comme il le fait les régimes d'accumulation et les périodes, l'auteur retombe dans la même erreur que celle qui consiste à opposer capitalisme concurrentiel et capitalisme monopoliste. On tranche l'histoire en périodes arbitraires.

Quant à l'explication des crises, son approche est on ne peut plus typique de toutes les approches centrées sur la proportionnalité sectorielle. Aglietta va même plus loin que les approches habituelles avançant non pas une théorie des crises mais, deux. Et on le comprend aisément. D'un côté, dès l'instant que l'on admet la disproportionnalité, on retombe toujours dans la surproduction comme cause immédiate des crises. Avec le développement antérieur du secteur I sur le secteur II, l'explication est encore plus facile que chez Tougan, Sartre, voire chez Lénine. Puis, le régime d'accumulation ayant changé, le capitalisme ayant trouvé les conditions pour s'assurer une expansion sans fin, ayant même créé "ses propres mécanismes autocorrecteurs", on voit mal comment Aglietta pourrait

trouver une explication de la crise actuelle ailleurs que dans une rupture d'équilibre et une remise en cause des conditions de travail et du rapport salarial. Ce n'est qu'une variante marxiste des explications traditionnelles où si crises il y a, elles ne peuvent provenir que des revendications exagérées des travailleurs(ses), du durcissement des luttes dans l'entreprise, etc. Mais cela aussi, ce n'est pas nouveau. La crise a toujours été une période intense de luttes des classes. Celles-ci ne sont toutefois pas à l'origine des crises du capitalisme pas plus que les jacqueries ont été à l'origine des famines et des mauvaises récoltes au moyen-âge. En outre, si on tient compte des effets des changements technologiques sur les conditions de réalisation, il y a tout lieu de croire que les crises vont être plus fréquentes en accumulation extensive qu'en accumulation intensive puisque le capital n'a plus alors à devoir contrer les effets négatifs de l'éjection de main-d'oeuvre hors de la production.

Nous avons soulevé là un certain nombre de difficultés que présente la théorie d'Aglietta. Précisons cependant que nous nous sommes limités uniquement à l'exposé de la thèse relative à la nature de la croissance des crises dans le cadre des deux régimes d'accumulation définis par l'auteur. D'autres éléments doivent aussi être pris en compte comme les questions du travail, de l'Etat, de la Monnaie, ou encore de la centralisation du capital. Ces questions sont essentielles pour compléter l'analyse et aboutir à l'explication de l'inflation actuelle, une particularité selon l'auteur de la crise en régime de régulation monopoliste. Mais, seul nous importait ici de préciser l'approche à la croissance et aux crises chez celui-ci afin de mieux faire le parallèle avec celle de Mandel.

CHAPITRE 2

EQUILIBRE ET DESEQUILIBRE -

L'APPROCHE NEOCLASSIQUE A LA CROISSANCE ECONOMIQUE

VERSUS CELLE DE L'ECOLE DE CAMBRIDGE

1. L'apport de J.B. Clark

Avant de présenter les modèles de Solow et Von Neuman, il nous semble pertinent de revenir brièvement sur J.B. Clark un auteur que l'on peut considérer comme un pionnier en matière de théorie de la croissance équilibrée. (1) Comme l'a très bien souligné L. Robbins (2), par sa distinction entre la statique et la dynamique, Clark va se trouver à modifier radicalement l'approche classique et aussi l'approche marxiste même s'il était beaucoup moins familier avec cette dernière.

Chez les classiques, notamment chez Stuart Mill, l'idée d'équilibre (dans la mesure où on peut l'introduire évidemment) apparaît uniquement au travers des limites du développement, comme un terme en quelque sorte au processus d'accumulation capitaliste. Chez Marx, l'hypothèse implicite d'équilibre semble au contraire apparaître lorsque l'économie tend à

(1) P.A. Samuelson salue avec raison les mérites de pionnier de J.B. Clark en matière de statique et de dynamique, dans Foundations of Economic Analysis, Atheneum, New York, 1971.

(2) L. Robbins, "On a Certain Ambiguity in the Conception of Stationary Equilibrium", Economic Journal, June 1950, v. 30, pp. 206 et suivantes.

régulariser et à résoudre dans la crise les contradictions qui l'y ont amenée. L'équilibre apparaît ici comme une résultante nécessaire. Reprenant la comparaison de la mer agitée qui n'est pas sans rappeler celle du lac de Walras, Clark va rompre avec cette approche en considérant le mouvement en rapport avec une situation normale qui en est une de stabilité. Comme il l'écrira :

"Une société véritable subit des perturbations continues. Elle est loin d'être statique; et pourtant les valeurs des biens, d'une part, et les gains du travail et du capital, d'autre part gravitent à une certaine distance des niveaux qu'ils atteindraient, si la société devenait statique"...
J.B. Clark. (1)

Avec lui, l'analyse va être profondément modifiée. La stabilité de l'économie va être posée dès le départ et avec elle, le concept d'équilibre deviendra le concept clé, la "notion organisatrice" dont parlera Hahn, autour duquel va s'articuler toute l'approche néoclassique. Il s'agit là d'un élément essentiel à rappeler parce que ce concept d'équilibre n'est pas simplement un concept bien pratique, comme le laisse sous-entendre Hahn, pour aborder les problèmes économiques. Il nous renvoie à une certaine conception du monde où l'harmonie et l'équilibre sont posés en a-priori. C'est ce qui permettra d'ailleurs à Hahn d'écrire, en réduisant Marx à l'approche qui est la sienne, "que les crises que celui-ci prédit et étudie n'ont précisément d'importance qu'en rapport avec l'équilibre qu'elles rompent" (2). Il ne s'agit plus d'aborder le capitalisme en tant que système en devenir mais comme système clos, parfaitement structuré et soumis à un certain nombre de lois qu'il s'agira de dégager.

(1) J.B. Clark, "Principe d'économie", cité par J.M. Hervé, in Croissance et progrès ?, op.cit., p. 282

(2) F.H. Hahn, "De la notion d'équilibre en économie", Economie appliquée, Archives de l'ISMEA, T. XXIX, 1976, no. 2, p. 225

Sans doute très prometteuse, surtout du point de vue de l'explication de la formation des prix, cette dichotomie entre la statique et la dynamique introduite par Clark n'en a pas moins posé un certain nombre de problèmes aussi bien à lui qu'aux autres premiers néoclassiques lorsqu'est venu le moment d'expliquer la croissance des économies, les transformations qu'elle engendre, les crises qui l'accompagnent, etc. Buttrick a certainement raison de dire que, contrairement à l'opinion courante, les premiers néoclassiques se sont effectivement intéressés, et de très près même, à l'analyse des changements économiques. (1) Toutefois la dichotomie statique-dynamique les a amenés à opérer une coupure entre l'étude des cycles et celle de la croissance. L'approche "mécanico-descriptive" pour reprendre l'expression de Georgescu-Roegen se prêtait relativement bien à une explication des fluctuations économiques en termes de ruptures d'équilibre causées par des chocs exogènes et aléatoires. H. Moore (2) par exemple, sera l'un des premiers à défendre cette approche. Elle sera reprise par la suite par la plupart des auteurs qui s'intéresseront aux cycles économiques jusqu'à la généralisation de la théorie keynésienne. L'analyse de la croissance par contre, posait des difficultés beaucoup plus grandes ne serait-ce qu'en raison des changements technologiques et du progrès qu'il fallait intégrer. Schumpeter sera le premier, comme nous aurons l'occasion de le voir, à essayer de prendre en considération et l'idée d'équilibre et l'idée de progrès dans le cadre d'une théorie unique qui expliquerait à la fois le phénomène de la croissance et des cycles (et des crises).

En dehors de celui-ci, Clark sera sans doute l'auteur qui ira le plus loin mais sans jamais quitter toutefois le champ de la statique. Tout au plus

(1) J. Buttrick., "Vers une théorie de la croissance économique: l'apport néoclassique", in B. Hoeselitz, théories de la croissance économique, op. cit. p. 252 et suivantes.

(2) H. Moore, Synthetic Economics, Mac Millan, Londres, 1929

pourra-t-on parler dans son cas de "moving equilibria", un concept cher à Samuelson.

Pour Clark, à côté des forces qui poussent l'économie à l'équilibre, il faut tenir compte des forces de progrès. Il s'agira pour lui de la population, de l'accroissement du capital, des changements dans le mode d'organisation des établissements industriels, des changements dans les méthodes de production et enfin des changements dans les besoins des consommateurs. Autant de forces, dira-t-il, qui "troublent l'équilibre statique", forcent l'économie à s'ajuster et au bout du compte, créent ce que l'on peut appeler le développement. Comme on peut le voir, Clark ne prend pas la croissance comme un phénomène en soi mais comme une résultante du jeu d'un certain nombre de forces qu'il qualifiera lui-même de naturelles. En venant bouleverser les conditions d'équilibre existantes et en en créant de nouvelles, ces dernières permettraient d'expliquer les changements de l'économie et sa tendance au progrès. Mais, quelle différence existe-t-il entre cette approche de la croissance et celle qui cherchait à expliquer les fluctuations? Aucune devons nous dire. On reste dans l'analyse statique où, tout en ayant une théorie de l'équilibre de longue période, on n'a malgré tout pas d'analyse de la croissance proprement dite. Pour pouvoir sortir de cette difficulté, il faudra repenser la croissance comme un phénomène qui doit être pris en soi et poser directement l'analyse en termes de croissance équilibrée.

En introduisant, sans doute bien malgré lui, le concept de croissance à taux constant, Harrod permettra à la théorie néoclassique d'aborder la

croissance non plus, comme précédemment, comme un processus toujours en recherche de son équilibre mais comme un processus où l'équilibre est déjà posé (1). De cette manière, il sera possible de se situer directement au niveau de la dynamique, de la "dynamique d'équilibre" comme le diront Hahn et Matthews. (2) A la différence cependant de Harrod et des keynésiens pour qui la problématique de la croissance se ramènera à étudier la capacité effective de l'économie à suivre son sentier de croissance équilibrée, les néoclassiques se contenteront, ce qui est à notre avis beaucoup plus cohérent et fécond, de ramener celle-ci à l'étude des conditions qui assurent la croissance d'équilibre à taux constant d'une part et à celle des conditions de stabilité du modèle d'autre part. Ce faisant, la démarche ouvre la voie à une explication des changements économiques (et aussi des fluctuations économiques) qui resterait dans le cadre des hypothèses du modèle de base.

Venons-en maintenant au modèle de Solow que l'on peut considérer comme le premier essai de formulation d'une théorie de la croissance néoclassique. (3) On se rapportera ici à l'article qu'il écrivit dans le Quarterly Journal of Economics et surtout à la série de conférences qu'il donna à l'Université de Warwick en 1969. (4)

- (1) E. Domar, "Capital Expansion, Rate of Growth and Employment", Econometrica, vol. 14, 1946, pp. 137-142
- (2) F.H. Hahn et C.O. Matthews, Théorie de la croissance économique, Economica, Paris, 1971
- (3) Le terme de croissance équilibrée sera utilisée ici pour traduire, "Steady state growth". Etant donné les travaux ultérieurs de Von Neuman, Uzawa ou Morishima, cette expression nous semble préférable à celles de "croissance à taux constant" et d'"états réguliers". On se rapportera aussi à E. Burmester et R. Dobell, Mathematical Theories of Economic Growth, Mac Millan, 1971, et à D. Hamberg, Models of Economic Growth, Harper and Row, 1971. Il n'est pas tout à fait exact de dire que le modèle de Solow est le premier modèle de formalisation. J.E. Meade avant lui avait déjà jeté les bases d'une formulation néoclassique de la croissance qu'il précisera.

2. Le modèle de Solow

2.1. Présentation du modèle

Partant du problème de la constance dans le temps du taux de croissance, une question centrale dans le modèle d'Harrod, Solow envisage l'analyse de la croissance économique en trois étapes.

Tout d'abord, il y a les faits, les faits stylisés dont nous parlions plus haut qui permettent d'envisager à ses yeux l'idée d'une croissance équilibrée qui tiendrait compte d'une certaine tendance à la stabilité dans le temps. Qu'il s'agisse ou non de faits dira-t-il, il est possible de les expliquer dans le cadre d'une théorie de la croissance. Ensuite, en s'appuyant sur les hypothèses habituelles de la fonction de production néoclassique, il est possible et de formaliser un modèle de croissance équilibrée et d'en spécifier les conditions de stabilité. Enfin, il s'agit d'aborder le problème de la convergence vers l'équilibre, vers le sentier de croissance équilibrée de manière à revenir dira-t-il du modèle de base à la réalité. Ce sont là les trois éléments de sa démarche.

Quelques remarques sur ses hypothèses.

On ne reviendra pas sur les faits stylisés sur lesquels s'appuie Solow. Mentionnons seulement que c'est essentiellement sur trois d'entre

(suite de la page précédente)

- par la suite, après la parution de l'article de Solow dans A Neoclassical Theory of Economic Growth, Allen et Unwin, Londres, 1961 et The Growing Economy, Allen et Unwin, Londres, 1968
- (4) R.M. Solow, Théorie de la croissance économique, A. Colin, Paris, 1972 "A Contribution to the Theory of Growth", Quarterly Journal of Economics 1956, V. 70

eux dont la constance sera posée au départ qu'il fera reposer le modèle. Il s'agira du taux d'épargne (s), du coefficient de capital (v) et du taux de croissance de la population (n).

Deux autres points doivent être précisés. Tout d'abord, il faut spécifier, dans le cadre des hypothèses, la nature des transformations qu'amène l'accumulation du capital. Dans le cadre d'une économie capitaliste où l'investissement se trouve déterminé par le taux de profit, la question de la demande et du progrès technique doit être éliminée dès le départ, si l'on veut accepter la constance du taux de profit. En ce qui concerne la demande, Solow admet qu'elle peut influencer sur la longue période le taux de profit, mais seulement si les variations sont brusques. L'hypothèse est évidemment rejetée dans la mesure où on se trouve concerné avec une croissance qu'on veut lisse (smooth). Pour le progrès technique, cela revient à définir la neutralité de ce progrès, en reliant celle-ci au coefficient de capital (neutralité "à la Harrod") ou à la productivité (neutralité "à la Solow") qui se trouve également dans les faits stylisés chez Kaldor. (1)

Le deuxième point qui prendra beaucoup d'importance lorsqu'on considèrera les conditions d'équilibre, c'est la signification des rapports économiques, de la croissance elle-même. Tout est extrêmement simplifié chez Solow. De l'autonomie des rapports économiques, il ne reste guère qu'une fonction de production et un taux d'épargne; c'est-à-dire finalement, une contrainte technique et une contrainte de comportement. De la signification sociale de ces rapports, il ne reste guère que le taux de croissance de la population. De la contradiction entre les rapports privés et la nature sociale de l'économie, il ne reste guère qu'un problème d'ajuste-

ment entre les deux types de contraintes que nous venons de donner. La possibilité d'un équilibre dont doute d'ailleurs Harrod, tiendrait du mystère, si Solow ne pensait pas l'économie en termes très rationnels, pour ne pas dire planifiée; hypothèse qu'il n'hésite pas à introduire lorsqu'il aborde la question du chômage.

Enfin, une hypothèse qui ne pose pas de difficultés conceptuelles, celle de la concurrence parfaite.

2.2. Le modèle

Voyons de plus près le modèle.

Le point de départ de la démarche de Solow, c'est avons nous dit plus haut, le modèle d'Harrod, du moins dans sa version "Domar" où les conditions d'équilibre d'une croissance à taux constant impliquent que le taux de croissance du produit ($\frac{\dot{Q}}{Q}$) soit égal au taux de croissance de l'emploi ($1 + \frac{\dot{L}}{L}$) { lui-même égal au taux de croissance de la population $n = \frac{\dot{N}}{N}$ } et au taux de croissance du capital ($\frac{\dot{K}}{K}$). Ces conditions remplies on serait en présence d'un "âge d'or" que Phelps a défini avec humour de la manière suivante:

"Oiko spoke, 'I begin with a definition. By a golden age I shall mean a dynamic equilibrium in which output and capital grow exponentially at the same rate so that the capital-output ratio is stationary over time". (1)

Les conditions d'équilibre de la croissance sont liées à la constance

(1) (Note de la page précédente) Nous ne tiendrons pas compte de la question du progrès technique et de ses débats qui l'accompagnent. Son introduction ne pose guère de difficultés majeures et ne modifie en rien les hypothèses de base du modèle.

de quatre rapports, le taux d'épargne ($s = \frac{S}{Q}$), le coefficient de capital ($v = \frac{K}{Q}$), l'intensité capitaliste ($k = \frac{K}{L}$), et la part de la population employée dans la population totale ($e = \frac{L}{N}$).

La constance de

$$(1) \quad v = \frac{K}{Q} \quad \text{implique que} \quad \frac{\dot{K}}{K} = \frac{\dot{Q}}{Q}$$

$$(2) \quad k = \frac{K}{L} \quad \text{implique que} \quad \frac{\dot{K}}{K} = \frac{\dot{L}}{L}$$

$$\text{donc que} \quad \frac{\dot{L}}{L} = \frac{\dot{Q}}{Q}$$

$$(3) \quad e = \frac{L}{N} \quad \text{implique que} \quad \frac{\dot{L}}{L} = \frac{\dot{N}}{N}$$

$$\text{donc que} \quad \frac{\dot{L}}{L} = \frac{\dot{N}}{N} = \frac{\dot{K}}{K} = \frac{\dot{Q}}{Q} = n$$

quant au taux de croissance lui-même, comme en vertu de (1)

$$Q = \frac{1}{v} \cdot K$$

$$(4) \quad \dot{Q} = \frac{1}{v} \cdot \dot{K} \quad \text{avec} \quad \dot{Q} = \frac{dQ}{dt} \quad \text{et} \quad \dot{K} = \frac{dK}{dt}$$

$\dot{K}$ représente l'investissement qui doit s'équilibrer à l'épargne disponible soit $\dot{K} = I = S$

$$(5) \quad \text{Comme } S = sQ \quad \text{et} \quad \dot{Q} = \frac{1}{v} \cdot \dot{K}$$

$$\text{dans ce cas} \quad \frac{\dot{Q}}{Q} = \frac{s}{v}$$

$$\text{d'où} \quad n = \frac{s}{v}$$

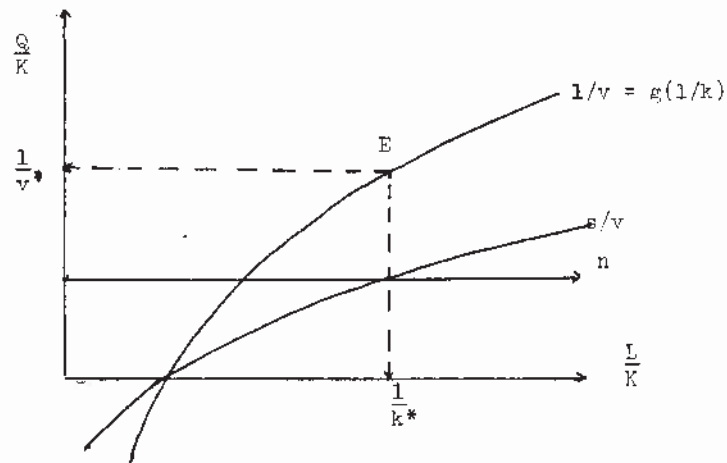
C'est la première étape de la démarche. La seconde va consister à introduire une fonction où les deux facteurs de production soit le capital (K) et le travail (L) seront parfaitement substituables l'un à l'autre. L'économie est ainsi cernée au travers d'une fonction de production où une part, de par la relation $Q = f(K, L)$, le coefficient de capital va être variable et d'autre part, le problème se ramènera à un problème d'efficacité puisqu'il s'agira de déterminer l'utilisation optimale des facteurs de production en rapport avec le sentier de croissance qui nous permette de maintenir l'équilibre de l'économie. L'intérêt de l'introduction d'une fonction de production tient au fait que sous certaines hypothèses de homogénéité, il va être possible de mettre en rapport le coefficient de capital avec l'intensité capitaliste. Puisque $Q = f(K, L)$ on peut réécrire la fonction de production en ramenant tout au capital (ou comme nous le proposeront certains par rapport au travail). On aura alors $Q/K = f(1, L/K)$ ou encore $1/v = g(1/k)$ ou tout simplement $v = h(k)$ avec $v = K/Q$ et $k = K/L$. Quant à la substituabilité des facteurs, elle nous permet de rattacher la théorie de la croissance à la théorie de la rémunération des facteurs où le prix de chacun d'eux soit le taux de salaire et le taux de profit devra être égal à leur productivité marginale.

Sur le graphique ci-après, nous avons représenté la fonction de production donnée par $1/v = g(1/k)$. Nous avons aussi représenté le taux de croissance de la population n , qui est entièrement indépendant de k . Quant à s/v , si le taux d'épargne s est constant v varie avec k ce qui nous donne son évolution approximative sur le graphique. A l'équilibre, il faut que

1) (Note de la page 63) E.S. Phelps, "The Golden Rule of Accumulation: a Fable for Growthmen", American Economic Review, v. 51, 1961, pp. 638-643, in A. Sen, Growth Economics, Penguin Book, p. 193 et suivantes

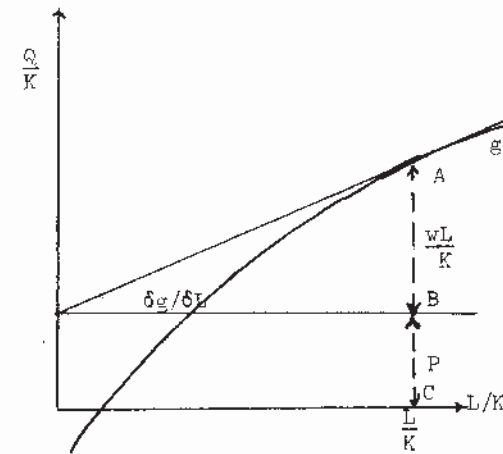
le taux d'accroissement du capital soit égal à s/v et au taux de croissance de la population soit n . Nous pouvons donc immédiatement dégager sur le graphique le point E d'équilibre qui va nous définir et le coefficient de capital v^* d'équilibre et l'intensité capitaliste k^* . Soulignons que cette situation d'équilibre ne correspond pas nécessairement à une situation de plein emploi.

Graphique I. Détermination d'un taux de croissance d'équilibre avec coefficient de capital variable.

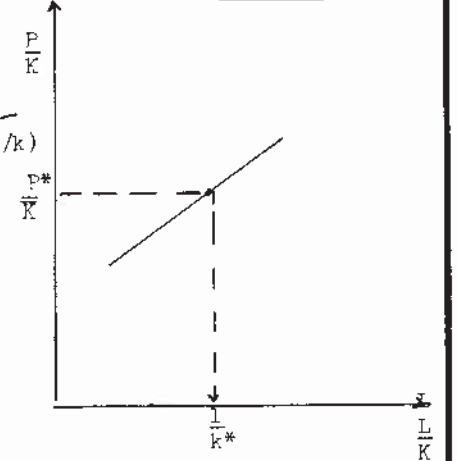


Que pouvons nous dire encore? C'est la troisième étape de la démarche. Cet équilibre est un équilibre stable, puisque tenant compte de la concurrence parfaite et de la parfaite substituabilité des facteurs, si le rythme d'investissement est en deçà ou au delà du point E, le mécanisme d'ajustement des prix sur les marchés nous ramènera à E. La pente de la fonction de production, nous donne la rémunération des facteurs qui se trouve être déterminée par leur productivité marginale respective.

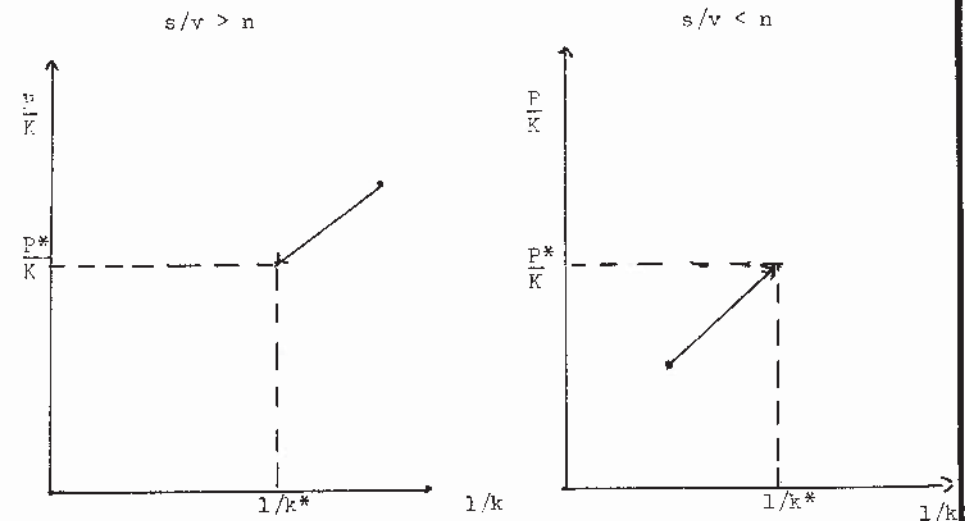
Graphique 2. La répartition des revenus en croissance équilibrée



Graphique 3. Taux de profit et intensité capitaliste



Graphique 4 et 5. Le taux de profit d'équilibre



La pente de $g(1/k)$ représente la productivité marginale de la main-d'oeuvre (1). Et le segment AB du graphique 2 représente les salaires ramenés au capital, ce qui revient à dire puisque $Q = w.L + \frac{P.K}{K}$ que si AB représente $w.L/K$ alors, BC égal à $Q/K - w.L/K = \frac{P}{K}$ soit le taux de profit. Le taux de profit se trouve donc à être dans une relation positive avec le rapport L/K . Puisque selon les rendements décroissants, plus L/K tend à augmenter, plus la productivité marginale de la main d'oeuvre ($\delta g/\delta L$) tend à baisser et donc le taux de profit tend à monter.

Si à un moment donné, nous nous trouvons au delà de E, soit $s/v > n$, dans ce cas, L/K sera plus grand que le niveau d'équilibre et donc le taux de profit sera plus grand que $\frac{P^*}{K}$, de qui amènera les entreprises à accroître K et alors L/K diminuera jusqu'au niveau d'équilibre. A l'inverse, si nous trouvons en deçà de E, soit $s/v < n$, alors nous aurons le mécanisme inverse, la baisse du taux de profit amènera à réduire K et alors L/K augmentera jusqu'au niveau d'équilibre.

De ceci, nous pouvons tirer le théorème suivant: (1)

"Along the optimal golden-age path, under conditions of natural growth, the rate of investment is equal to the competitive rate of profits". La validité de cet énoncé suppose que la consommation se rapporte aux salaires et l'épargne aux profits.

Résultat, on ne peut plus extraordinaire dirait l'Oiko de Phelps, puisqu'en justifiant le profit par l'investissement, on en arrive à l'associer aux conditions d'équilibre telles que déterminées et de la sorte, à

(1) E. Phelps, op. cit., p. 197

considérer sa constance dans le temps, comme la résultante des mécanismes qui entrent en jeu sur les marchés, pour assurer la convergence de l'équilibre. De là à dire que la constance observée du taux de profit dans le temps, est la preuve de l'existence de l'équilibre, il n'y a qu'un pas à franchir, ce que certains n'hésiteront pas à faire, et ce, en dépit de toutes les nuances apportées par Solow.

2.3 Conclusions

Nous n'insisterons pas plus sur ce modèle extrêmement connu. Simple-ment, rappelons que, comme le note A. Sen (1), sur la base d'un mécanisme extrêmement simple :

"the inevitability of equilibrium growth is demonstrated in this model with the aid of an adjustment process that has been used before for neo-classical analysis of non-growth problems."

Et, si justement on peut parler de "dynamique de l'équilibre", c'est du fait que l'analyse walrassienne se trouve ainsi transposée dans la croissance économique, avec cet avantage supplémentaire que l'harmonie mise en valeur sur les marchés se trouve à rejoindre ici, le progrès révélé lui par la croissance.

Pour conclure peut-être avec Solow, nous voudrions encore revenir sur deux points.

Le premier et nous l'avons déjà souligné, bien que son modèle semble partir du modèle de Harrod, il en diverge profondément. Harrod s'est toujours défendu d'ailleurs, chance que n'a peut-être pas eu Keynes, de

(1) A. Sen, Growth Economics, Penguin Books, Londres, 1970, p.21

voir son modèle simplifié et ramené à une problématique néoclassique. On notera seulement deux différences majeures ici. La première c'est sur la constance du taux de profit. Les conditions d'équilibre du modèle font comme nous l'avons vu, que si l'épargne est égale aux profits, le taux de croissance $n = s/v = P/K$. Mais alors que la constance du taux de profit est liée chez Solow au problème de la substitution des facteurs, elle est au contraire chez Harrod liée au taux d'épargne et au coefficient du capital, et cela directement sans que l'on fasse intervenir les conditions techniques de la fonction de production. Au lieu d'être considéré comme un prix, le taux de profit y est avant tout considéré comme un revenu qui nous renvoie au problème du partage et de la répartition. Harrod a été on ne peut plus explicite en la matière. Les prix n'entrent pas en ligne de compte dans son modèle, pas plus qu'il n'y a de relation technique pour expliquer le partage du produit. (1) D'ailleurs, il faudrait ajouter que, chez Harrod, ce sont toujours les conditions économiques, celles qui nous renvoient à la réalité et non les conditions techniques, qui font varier les principaux ratios clés comme s , v ou encore P/K , si on introduit la répartition des revenus. La deuxième différence que l'on tient à souligner, touche à la notion même d'équilibre. Certes, chez Harrod l'équilibre est posé au départ. C'est ce qui permettra à Domar de faire de son modèle un modèle néoclassique. Mais, et nous le soulignons avec force, l'équilibre n'a pas la même signification que chez Solow. Alors que pour ce dernier, on est renvoyé à un équilibre physique, naturel presque, indissociable de la fonction de production, chez Harrod, l'équilibre nous renvoie à la pleine utilisation de la capacité de production de l'économie et au plein emploi.

(1) R. Harrod, *Economic Dynamics*, Mac Millan, Londres, 1973.

"Those who argue that the equilibrium of the warranted growth path is not unstable appear to rely on the idea that high interest will cause a change in the mix in which capital and labour are employed in the processes of production (and distribution) in favour of the use of Labour. This idea is unpalatable in the highest degree". p. 44

C'est dire que dans son cas, il ne faut pas seulement faire entrer en ligne de compte le coefficient de capital v (qui incidemment nous rapporte à la pleine capacité de production) mais aussi le coefficient d'emploi $u = L/Q$ qui nous renvoie au plein emploi de la main d'oeuvre. A l'équilibre de plein emploi, L est associé au capital dans la relation $(L = (u/v)K)$ puisque $Q = (1/v)K$ et $L = u.Q$. Chez Solow, nous n'avons pas ceci. Le coefficient de capital étant rattaché à l'intensité capitaliste par une relation technique, $v = h(k)$ où la relation h n'implique pas le plein emploi u comme chez Harrod.

Peut-on dire et ce sera le second point, avec J. Robinson (1) et avant elle, avec J. Hicks (2), que les modèles de croissance équilibrée sont tout à fait futiles?

Pour celle-ci, en posant l'équilibre comme hypothèse de départ on se trouve ainsi à esquiver un certain nombre de problèmes qui se posent à la croissance et en particulier la question des fluctuations et des changements qui s'opèrent nécessairement que, ce soit au travers du progrès technique, des variations dans le rythme d'accumulation, des mouvements dans les salaires réels, etc. Egalement, il y a toute la critique de Minsky (3) que celle-ci reprend à son compte sur l'analyse de l'économie comme un "vaste marché du village" et non sous l'angle financier. Sur ce plan nous ne pouvons qu'être d'accord avec elle. Seulement, il n'est pas sûr que la méthode du "Golden Age" où, partant d'une situation idéale de référence (progrès technique neutre, accumulation à taux constant et

(1) J. Robinson, "What are the questions?", *Journal of Economic Literature*, Dec. 1977, vol. XV, no. 4, p. 1318-1339.

(2) J. Hicks, "Revival of Political Economy, the Old and the New", *Economic Record*, sept. 75, pp. 365-367

(3) H. Minsky, *J.M. Keynes*, Mac Millan, London, 1976, "The Financial

hausse des salaires réels en rapport avec les gains de productivité) il sera possible d'aborder les problèmes réels, soit la méthode la plus adéquate pour cerner le phénomène de la croissance. Il n'est pas si sûr, ainsi que J. Robinson le note à propos des "faits stylisés", que "evidence can always be real both ways" (1). Ce n'est pas sûr non plus comme le montreront les néoclassiques eux-mêmes, que l'on puisse analyser la croissance économique sous l'angle du déséquilibre sans inéluctablement retomber dans une situation d'équilibre. On aura l'occasion d'y revenir. Il n'en demeure pas moins que tout en éliminant un certain nombre de problèmes que l'on avait pu rencontrer dans l'analyse de Marx par exemple, la théorie néoclassique de la croissance équilibrée met malgré tout en valeur, par sa conception de l'équilibre, une tendance que possède l'économie capitaliste à se régulariser et à se reproduire au delà des crises et des changements qui la touchent dans son développement. C'est ce qui en fait son très grand intérêt, comme on le notera ultérieurement à propos de la présentation qu'a faite Morishima des schémas de reproduction.

Avant de passer au modèle de Harrod, représentatif de ce que l'on appelle habituellement l'école de Cambridge, nous voudrions revenir sur un autre modèle de croissance équilibrée, celui de Von Neuman. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un modèle néoclassique, précisons-le. Sa construction nous rapproche davantage de celle de Marx ou de Sraffa que de celle des néoclassiques. C'est une autre vision de la croissance équilibrée, tout autant plus intéressante peut-être que dès le départ l'auteur se place dans l'optique d'une économie multisectorielle et à production d'une infinité de biens (2).

Unstability Hypothesis", colloque, The Financial Crisis and the Lender of Last Resort, Hambourg, RFA, 21 - 22 mai

1) J. Robinson, op. cit. p. 1319

3. Le modèle de Von Neuman

On peut dire que le modèle de Von Neuman (1) occupe une place à part dans les modèles de croissance économique. De construction relativement simple, il n'en offre pas moins la très grande originalité de se présenter comme un modèle d'interdépendance générale où la production de marchandises se fait à partir de la production d'autres marchandises comme chez Sraffa dans un continuum historique.

Le modèle est à n biens, $G_1 \dots G_j \dots G_n$ et à m processus de production $P_1 \dots P_i \dots P_m$ avec $m > n$ mais, chaque bien devant être produit par au moins une activité. $i = 1 \dots m$ et $j = 1 \dots n$

Les rendements à l'échelle sont constants; le modèle est fermé et le progrès technique n'est pas pris en considération. De plus, on suppose qu'il n'y a aucune contrainte quant à la disponibilité des ressources naturelles.

La période de temps est égale à 1.

- (2) (suite de la page précédente) Uzawa en particulier, a essayé de dépasser le modèle à un seul secteur de Solow dans deux articles importants "On a two Sector Model of Economic Growth "I" ", Rev. of Economic Studies, vol. 29, 1961
"On a two sector Model of Economic Growth"II" ", Review of Economic Studies, vol. 30, 1963
- (1) On se rapportera à Von Neuman "A Model of General Economic Equilibrium" Review of Economic Studies, v. 13, 1945, pp. 1 à 9 et à T.C. Koopmans, "Economic Growth at a Maximal Rate", Quarterly Journal of Economics, v. 78, 1964, pp. 355-394.
Burmeister et Dobell, op. cit. pp. 210-215
G. Abraham-Frois et E. Berrebi, Problématique de la croissance, Economica, Paris, 1976, pp. 90-96

Pour chaque processus de production P_i , la relation input-output est la suivante

$$(1) \quad \sum a_{ij} G_j \rightarrow \sum b_{ij} G_j \quad \text{avec } j = 1, \dots, n$$

a_{ij} représente les quantités du bien j utilisées par l'activité i et b_{ij} les quantités produites du bien j produits par l'activité i .

Dans l'économie, la production totale E sera égale à

$$E = \sum_{i=1}^m x_i P_i$$

avec x_i représentant l'intensité d'utilisation de P_i .

Dans le cas qui nous intéresse, le problème est de déterminer quel peut être le taux de croissance de E (g) qui permette de maintenir une croissance équilibrée.

On a 4 éléments à déterminer en conséquence

- l'intensité d'utilisation des processus de production $x_1 \dots x_m$
- le système de prix des biens $y_1 \dots y_n$
- le taux d'intérêt z , d'équilibre intertemporel
- le taux de croissance optimal g de l'économie.

En appelant $\alpha = 1 + g$ et $\beta = 1 + z$ les facteurs multiplicatifs, on a deux contraintes dont il faut tenir compte: une contrainte technique et une contrainte économique.

La contrainte technique, celle de reproduction, implique qu'à chaque période l'économie ne peut absorber une production plus grande que celle produite, soit

$$(3) \quad \sum_{i=1}^m \alpha a_{ij} x_i \leq \sum_{i=1}^m b_{ij} x_i$$

D'un autre côté, si on ne consomme pas toute la production alors on dira que cette production devient libre et son prix nul, soit $y_j = 0$

La contrainte économique, c'est qu'aucun processus ne peut fonctionner à profit.

$$(4) \quad \sum_{j=1}^n \beta a_{ij} y_j \geq \sum_{j=1}^n b_{ij} y_j$$

Par contre, si un processus P_i ne fait pas de profit alors, il n'y aura pas de production et alors $x_i = 0$.

Pour faciliter la présentation, appelons B la matrice de production ($m \times n$) et A la matrice input ($m \times n$)

$$A = \begin{bmatrix} a_{11} & \dots & a_{1j} & \dots & a_{1n} \\ \vdots & & \vdots & & \vdots \\ a_{m1} & \dots & a_{mj} & \dots & a_{mn} \end{bmatrix} \quad B = \begin{bmatrix} b_{11} & \dots & b_{1j} & \dots & b_{1n} \\ \vdots & & \vdots & & \vdots \\ b_{m1} & \dots & b_{mj} & \dots & b_{mn} \end{bmatrix}$$

soit le vecteur colonne des prix, y et x , le vecteur colonne des production

$$y = \begin{bmatrix} y_1 \\ \vdots \\ y_j \\ \vdots \\ y_n \end{bmatrix} \quad \text{et } x = \begin{bmatrix} x_1 \\ \vdots \\ x_i \\ \vdots \\ x_m \end{bmatrix}, \text{ selon } (3)$$

On peut réécrire (3) et (4) de la manière suivante

$$(5) \quad \alpha x'A \leq x'B$$

$$(6) \quad \beta Ay \geq Ey$$

Tel est donc le problème qui se pose à nous, un problème classique de programmation linéaire. En vertu de (3) et (4) ou (5) et (6), il s'agit de rechercher x, y, β, α tels qu'en situation optimale on ait

$$x^* \geq 0$$

$$y^* \geq 0$$

$$\alpha^* x^* A \leq x^* B$$

$$\beta^* Ay^* \geq Ey^*$$

problème qui se résume à chercher le

$$\alpha^* = \min_{j=1 \dots n} \frac{\sum_{i=1}^m b_{ij} x_i}{\sum_{i=1}^m a_{ij} x_i} = \min x'B[A'x]^{-1}$$

$$\beta^* = \max_{i=1 \dots m} \frac{\sum_{j=1}^n b_{ij} y_j}{\sum_{j=1}^n a_{ij} y_j} = \max By [Ay]^{-1}$$

On peut démontrer, ce que fait Von Neuman, qu'au moins une solution existe et que nécessairement, et c'est ce qui importe, c'est que g doit être égal à z autrement dit que le taux de croissance de l'économie doit être égal au taux d'intérêt ou, si l'on préfère, au taux de profit de

l'économie si l'on considère que chaque processus réalise le même taux de profit et qu'il n'y a pas de surprofit. On retrouve donc ici un résultat sur lequel insistera beaucoup Morishima à propos de reproduction de Marx, soit, que le taux de croissance de l'économie doit être égal au taux d'accumulation, lui-même égal au taux de profit dans une situation idéale de croissance équilibrée où ni les problèmes de réalisation ni les changements technologiques ne viennent bouleverser notre modèle.

4. Equilibre et déséquilibre. Le modèle de Harrod.

4.1 Présentation

Avant d'entrer dans le modèle de Harrod, commençons par faire quelques remarques introductives sur ce que l'on peut appeler l'approche de l'école de Cambridge.

Si l'on voulait résumer des idées maîtresses de "l'école de Cambridge", on pourrait dire qu'elles tournent autour de deux préoccupations: tout d'abord, tenir compte du plus près possible de la "réalité", des faits qui révèlent autant le mouvement que la stabilité; ensuite, considérer l'équilibre non le terminus a quo et le terminus ad quem, mais comme une méthode pour cerner le déséquilibre, comme un simple moment par rapport à celui-ci. "L'âge d'or" n'est guère dans l'approche cambridgienne, qu'un état utopique, une référence pour étudier une réalité dont les faits sont loin de se conformer au cadre du modèle.

Ces deux points sont extrêmement importants et méritent d'être soulignés puisqu'ils limitent certaines critiques notamment néoclassiques, qui ont pu être formulées tant contre le modèle de Harrod que contre ceux de J. Robinson et N. Kaldor. Il n'est d'ailleurs pas étonnant de constater que Harrod ait pu multiplier les explications relatives à son modèle depuis la parution de celui-ci; l'essence de l'approche ne permet pas l'intégration à la théorie néoclassique et ce, même si au niveau de la formulation, il a ouvert une voie royale. Ce n'est pas tant l'équilibre qui intéresse Harrod et toute l'école de Cambridge, que le déséquilibre lui-même. C'est donc dire, comme lui-même le souligne, que la question de l'instabilité de l'équilibre, le problème du "fil du rasoir" ("harrod-knife-edge") n'a aucune signification dans le modèle lui-même:

"It would be almost a miracle if the aggregate of decisions resulted in an actual growth rate equal to the "warranted" growth rate" (1)

Si on peut définir un certain "Age d'or", c'est-à-dire un certain état où l'on retrouverait les éléments de la croissance équilibrée, cela ne peut être conçu que comme une vue de l'esprit pour mieux saisir une réalité qui entre directement en contradiction avec celle-ci. Non seulement ce qui doit nous préoccuper c'est le mouvement, ce qui somme toute, s'avère être une préoccupation très classique, mais de plus, admettre l'idée de proportionnalité comme élément central comme chez les néoclassiques, reviendrait à admettre l'idée déjà relevée, d'un planificateur. Ici on se rapproche de la théorie marxienne où la contradiction entre l'intérêt privé et la nature sociale, fonde le rejet de toute proportionnalité. C'est de l'intérêt privé, du comportement des entrepreneurs ("the aggregate of decisions")

(1) R. Harrod, Economic Dynamics, Mac Millan, Londres, 1973, p. 33

ue dépend le taux de croissance effectif de l'économie; pour que celui-ci corresponde au taux garanti et au "taux naturel", il faudrait vraiment un miracle, chose qui ne nous intéresse guère!

1.2 Le modèle de Harrod

Dans son analyse de la croissance, Harrod introduit l'idée de croissance équilibrée uniquement dans le but de cerner les problèmes qui se posent à la fois au niveau conjoncturel et au niveau structurel. Dès l'instant que Harrod introduit ses différents taux de croissance, une distinction est faite entre ce qui se passe sur la courte et sur la longue période; d'où une certaine ambiguïté qui ressort de la notion de taux de croissance garanti qui lui servira à la fois dans l'analyse de courte et de longue période, notée par certains auteurs comme Allen ou Kurihara (1).

Nous partons donc de la courte période. Ici, on va s'efforcer de voir ce qui se passe dans la réalité, i.e. au travers du taux de croissance "effectif", g , par rapport, à ce qui était recherché initialement par les capitalistes. Se situant alors au niveau de la relation entre l'épargne désirée (desired saving) et l'investissement recherché (required investment), Harrod définit ce qu'il appelle le taux de croissance garanti (g_w).

- (1) (Note de la page précédente) R. Harrod, Economics Dynamics, Mac Millan, 1973.
 "Being on a knife-edge is an extreme case of unstable equilibrium. I never suggested that the warranted growth rate had an extreme instability of this sort." p. 33
- (1) R.F. Harrod, An Essay in Dynamic Theory, Mac Millan, Londres, 1952
Economic Dynamics, Mac Millan, 1973
Towards a Dynamic Economics, Mac Millan, Londres, 1947
 R.G.D. Allen, Théorie macroéconomique, A. Colin, 1969, ch. II, p.226
 Modèles simples de croissance.
 D. Hamberg, Models of Economic Growth, Harper & Row, New York, 1971
 K. Kurihara, "Actual and potential output in growing advanced economies", in Introduction, Growth and Trade: Essays in Honour of sir

Ce taux de croissance est un taux de croissance d'équilibre au sens où "if it occurs, it will leave all parties satisfied that they produced neither more nor less than the right amount" (1). C'est le taux de croissance qui correspondrait à la réalisation effective des plans des entreprises.

Nous nous situons ici dans la courte période; le taux de croissance garanti, défini comme étant égal à $g_w = s/v$, intègre à la fois les conditions d'épargne (s) telles qu'elles résultent de l'application du multiplicateur keynésien, et les conditions d'investissement apparaissant au travers de v de la théorie de l'accélérateur. C'est donc dire qu'intégrant à la fois le multiplicateur et l'accélérateur, le taux de croissance garanti dépend des conditions de vente puisque ce sont elles qui déterminent les comportements des entreprises. Sous cet angle, le modèle ne peut être saisi qu'au niveau conjoncturel et l'écart de g par rapport à g_w ne peut être saisi que comme un déséquilibre de courte période, c'est-à-dire comme un déséquilibre qui émerge lorsque la réalisation des plans ne correspond pas aux attentes.

Pour nous donc, cette question ne nous intéresse guère puisque nous nous situons sur la longue période. Avant toutefois de passer à l'autre point du modèle, nous pouvons présenter brièvement les équations qui nous amènent à $g_w = s/v$

(suite de la note de la page précédente) Roy Harrod, "The Keynesian Theory of Economic Development", p. 62 et suivantes, Columbia University Press, 1959.
E. Burmeister & R. Dobell, "Mathematical Theories of Economic Growth" Mac Millan, 1971, ch. 2, "One sector growth models".

(1) R. Harrod, Economics Dynamics, op.cit., p. 100

(1) $\frac{dK}{dt} = v \cdot \frac{dQ}{dt}$, $\frac{dK}{dt}$ représente l'investissement désiré et $\frac{dQ}{dt}$ la variation du produit. On a donc ici une version simplifiée de l'accélérateur.

(2) L'épargne est rattachée au revenu, soit à Q

$$E = s \cdot Q$$

(3) Comme "the warranted rate is that at which desired saving is equal to required investment" (1) $\frac{dK}{dt} = E$, nous avons

$$(4) s \cdot Q = v \cdot \frac{dQ}{dt}, \text{ soit}$$

$$(5) g_w = \frac{\dot{Q}}{Q} = \frac{s}{v}$$

Pour la longue période, le problème se trouve à être différent. Il ne s'agit plus d'une question de déséquilibre lié aux anticipations, mais de déséquilibres qui émergent, dirions nous, entre les contraintes économiques et les contraintes sociales.

Comme contrainte sociale de longue période, on aurait pu prendre la demande comme précédemment. Mais autant pour faciliter l'analyse que pour montrer qu'il s'agit réellement d'une barrière, d'un goulot d'étranglement, on tendra à mettre l'accent sur la population dont le taux de croissance n'est donné. Malgré tout, nous n'oublierons pas que la définition que nous donnera Harrod du taux de croissance "naturel" (g_n) vise à englober l'ensemble des contraintes sociales qui d'une manière ou d'une autre s'imposent à l'économie. (1) A long terme, c'est g_n qui s'impose comme le taux de croissance d'équilibre.

Que se passe-t-il au niveau des plans d'investissement des entreprises, maintenant? C'est ici que Harrod réintroduit son taux de croissance garanti, si ce n'est qu'ici, on se situe sur le long terme et donc, que le problème qui nous concerne, regarde les plans touchant à l'accroissement de la capacité de production. Il ne s'agit plus d'ajuster la capacité aux variations de la demande, mais d'étendre la capacité de production de l'économie. Les investissements portent sur des variations de la capacité de production qui est supposée fonctionner à long terme à niveau optimal, si ce n'est à niveau maximum.

Les équations sont alors les suivantes.

$$(1) \quad K = v \cdot Q$$

$$(2) \quad \dot{K} = s \cdot Q$$

$$(3) \quad \frac{\dot{K}}{K} = \frac{s}{v} = g_w$$

Sur la longue période, Harrod n'est guère explicite dans la mesure où il s'intéresse, avant tout, aux questions conjoncturelles, aussi devons nous revenir sur celles-ci de manière à pouvoir, ensuite, passer au long terme; ce que lui-même fait d'ailleurs.

L'analyse conjoncturelle révèle chez Harrod trois points qui reviennent constamment dans ses différents textes.

1. L'équilibre relève du miracle ou du hasard.
2. Le déséquilibre loin de se résorber est cumulatif.
3. Le déséquilibre ne débouche pas sur la catastrophe dans la mesure où le mouvement cumulatif amène le développement de contretendances

(1) (Note, page précédente) "this is the maximum rate of growth allowed by the increase of population, accumulation of capital, technological improvement and the work/leisure preference schedule, supposing that there is always full employment in some sense". An essay in Dynamic

Somme toute, l'analyse est extrêmement keynésienne, puisque n'admettant la notion d'équilibre que comme cadre de référence, l'analyse est centrée sur le déséquilibre, lui-même pris comme inéluctable. L'accent sur le mouvement est tel chez Harrod que celui-ci se voit obligé de considérer au niveau explicatif, la variabilité de s et v en relation avec les mouvements étudiés.

Si par exemple, g le taux de croissance effectif apparaît comme plus grand que le taux garanti g_w , cela signifie que les intentions d'investissements ont été en deçà de ce qui était nécessaire et dans ce cas, la croissance continuera d'autant. Loin de revenir à l'équilibre, on tendra à s'éloigner. Mais en même temps, l'épargne va augmenter et par là même faire remonter g_w ce qui tendra à contrecarrer le déséquilibre amorcé et amener progressivement un mouvement de baisse.

Transposée à la longue période, l'analyse s'avère être la même. (1) Si le taux d'accumulation, le taux de croissance garanti g_w s'avère être supérieur au taux de croissance naturel, l'économie entrera en dépression; g_w tendra progressivement à baisser via l'augmentation du coefficient de capital jusqu'au moment où les contretendances se feront sentir au travers de s . Autrement dit, les variations de s et v déterminent la nature du mouvement économique au travers de la relation de g_w à g_n .

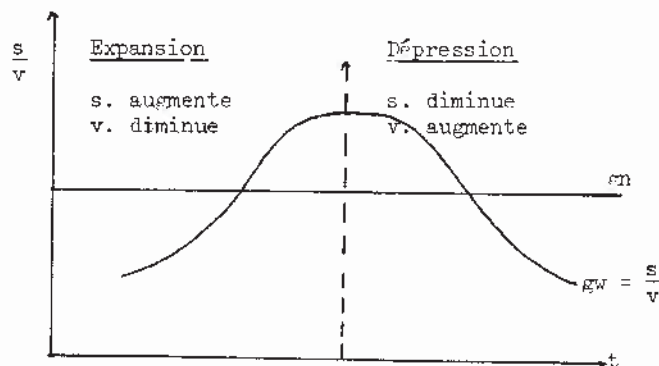
Sur le graphique ci-après que nous avons repris de Kurihara, nous avons représenté le déséquilibre de longue période. (2)

(suite de la page précédente) Theory, op.cit., p. 273

(1) Ibid., p. 273

(2) Kurihara, K., "Actual and Potential Output in Growing Advanced Economies", op.cit., p. 185

Graphique 1. Le déséquilibre de longue période dans le modèle d'Harrod



L'expansion via l'augmentation de s et la baisse de v se poursuit jusqu'au point où sous l'impact des contraintes, le mouvement inverse s'amorce, et par là amène la dépression.

4.3 La question du profit

Certains auteurs comme Hamberg (1) ont tendu à opposer le modèle de Harrod au modèle néoclassique, en considérant le premier comme orienté vers la demande et le second vers le profit. En fait, la critique ne peut porter à ce niveau pour la simple raison que le profit est une variable du modèle qui ressort continuellement au moment de l'explication des déséquilibres. Il est bien évident qu'on ne peut guère, surtout en longue période, considérer les variations de s et v simplement en se rapportant à la demande. Dès l'instant qu'Harrod a introduit le taux de croissance

aranti, il a introduit le taux de profit au travers des intentions d'investissements et de l'épargne. A quoi se rattache s (1), si ce n'est aux profits antérieurs? et v , si ce n'est aux profits futurs?

Le modèle en ce sens, s'avère plus poussé que celui de Phelps ou de How. Là, le taux d'accumulation du capital était égal à l'équilibre au taux de profit. Ici chez Harrod, on tient compte à la fois des profits réalisés et des profits futurs, d'où les fluctuations du taux d'accumulation. s , se rapporte à la rentabilité passée des investissements et v à la rentabilité future, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit lorsqu'on se situe au niveau des plans d'investissements. Lorsqu'on admet au départ la constance de s et v , on admet la constance du taux de profit. Au travers de v , les entreprises s'attendent à ce que leurs plans se réalisent, c'est à dire que le profit attendu dans l'investissement soit atteint. Or que se passe-t-il lorsque $g_w < g_n$? L'accumulation est supérieure au potentiel de l'économie, ce qui implique que les profits vont tendre à baisser (diminution de s , où si tous les profits sont épargnés, s représente les profits unitaires ou la marge commerciale) et que, d'autre part, le rendement effectif sur le capital sera moindre que celui escompté (augmentation de v représentant cette perte d'efficacité). (2)

- 1) En admettant cette interrelation, on retrouve le modèle de Kalecki où les fluctuations du rythme d'accumulation se déterminent par les fluctuations du taux de profit. Chez J. Robinson, il en va de même; la croissance se ramène au taux de profit et, de manière simplifiée, le taux de profit détermine le taux de profit. En effet:

$$g_w = \frac{s(t)}{v(t)} \quad s(t) = g \left(\frac{P}{K} \right) \quad \text{et} \quad v(t) = \left(\frac{P}{K} \right)^* \quad \text{Or, } \frac{P}{K} = h \left(\frac{P}{K} \right)$$

où $\frac{P}{K}$ représente le taux de profit actuel et $\frac{P}{K}^*$ le taux de profit futur, donc, le taux de croissance g_w devient fonction du taux de profit, c'est à dire $g_w = g(P/K) / g_w[h(P/K)] = H(P/K)$

(1) D. Hamberg, Models of Economic Growth, Harper & Row, New York, 1971
Economic Growth and Instability, W. Norton, New York, 1956

C'est ici qu'à notre avis la démarche de Harrod serait la plus intéressante, c'est-à-dire au niveau d'une analyse du déséquilibre centrée sur le taux de profit. Mais, comme telle, Harrod ne la poursuit pas directement, c'est vers d'autres auteurs de l'école de Cambridge comme Kaldor ou J. Robinson, ou encore Kalecki qui feront du taux de profit la variable centrale de l'accumulation du capital, qu'il faudra se tourner. Nous y reviendrons ultérieurement en comparant le modèle d'accumulation de J. Robinson à celui de Marx. Dans le modèle initial, la référence au profit n'est pas explicite en tant que telle, au sens où le modèle est ce que l'on appellerait un modèle keynésien centré sur la demande. Pourtant, il s'agit de la clé qui nous permet de saisir toute la supériorité de l'analyse de Harrod sur celle de Domar. Il faudra d'ailleurs attendre les écrits ultérieurs de l'auteur, c'est-à-dire tous ceux qui ont visé à expliciter ce qu'il n'avait pas écrit, pour que la question du profit soit directement abordée, notamment pour rejeter la fonction de production et la notion de profit comme prix du capital.

4.4 Le modèle de Harrod comme réponse insuffisante au problème soulevé.

C'est à juste titre que J. Robinson, pouvait rappeler dans son récent article (1) que, "Long run average growth may occur in cycles", ce que sous-tendait l'analyse apportée par Harrod. Maintenant, la question est de savoir si son approche nous permet de déboucher effectivement sur une réponse au problème initial, ou non.

(2) (note de la page précédente) N. Kaldor, "Alternative Theories of Distribution", Review of Economic Studies, v.23, 1955, pp. 94-100

(1) J. Robinson, "What are the Questions?", The Journal of Economic Literature, Dec. 77, V. XV, no. 4, p. 1331

Malgré tout l'intérêt que présente une théorie de la croissance équilibrée, ne serait-ce qu'au niveau de la formalisation d'une politique économique, nous nous trouvons en état d'impuissance dès lors que l'on s'efforce d'expliquer les fluctuations quelles qu'elles soient. Dans ce cas, l'apport de l'école de Cambridge nous semble extrêmement pertinent; l'approche rejoint celle de Georgescu Roegen et n'est d'ailleurs guère éloignée au niveau conceptuel de la théorie des crises de Thom. Si le mouvement est pris via les déséquilibres qui se cumulent, le développement induit des contretendances, des anticorps pourrait-on dire, et empêche que le mouvement ne devienne explosif, voire catastrophique. L'analogie médicale est très frappante; on est en présence d'un corps vivant, en perpétuelle lutte interne et dont les variations de température seraient l'indicateur. Dans cette approche "physio-analytique", ce n'est pas sur un état idéal qu'il faut se pencher, mais sur le mouvement lui-même.

Seulement, l'approche nous semble d'une certaine manière très ambiguë. Tout d'abord pour continuer l'analogie médicale, on ne semble, du moins chez Harrod, guère aller plus loin que l'observation de la température. La seule chose que l'on connaisse d'ailleurs c'est g qui sur la longue période s'assimile à g_w ; mais qu'en est-il de g_n ? On en est limité à de strictes hypothèses pour ce qui a trait au rapport existant entre g_w et g_n . Harrod lui-même semble y avoir trouvé une explication des mouvements Kondratievs, du moins, c'est ce qui découle de sa réponse apportée à Fellner, qui lui a toujours nié l'existence de tels mouvements. (2)

(1) R.F. Harrod, "Professor Fellner on Growth and Unemployment", Kyklos, VI, 1957, p. 1-17

(2) W. Fellner, Trends and Cycles in Economic Activity, Holt Rinehart & Winston, New York, 1956

Malgré tout l'intérêt que présente une théorie de la croissance équilibrée, ne serait-ce qu'au niveau de la formalisation d'une politique économique, nous nous trouvons en état d'impuissance dès lors que l'on s'efforce d'expliquer les fluctuations quelles qu'elles soient. Dans ce cas, l'apport de l'école de Cambridge nous semble extrêmement pertinent; l'approche rejoint celle de Georgescu Roegen et n'est d'ailleurs guère éloignée au niveau conceptuel de la théorie des crises de Thom. Si le mouvement est pris via les déséquilibres qui se cumulent, le développement induit des contretendances, des anticorps pourrait-on dire, et empêche que le mouvement ne devienne explosif, voire catastrophique. L'analogie médicale est très frappante; on est en présence d'un corps vivant, en perpétuelle lutte interne et dont les variations de température seraient l'indicateur. Dans cette approche "physio-analytique", ce n'est pas sur un état idéal qu'il faut se pencher, mais sur le mouvement lui-même.

Seulement, l'approche nous semble d'une certaine manière très ambiguë. Tout d'abord pour continuer l'analogie médicale, on ne semble, du moins chez Harrod, guère aller plus loin que l'observation de la température. La seule chose que l'on connaisse d'ailleurs c'est g qui sur la longue période s'assimile à g_w ; mais qu'en est-il de g_n ? On en est limité à de strictes hypothèses pour ce qui a trait au rapport existant entre g_w et g_n . Harrod lui-même semble y avoir trouvé une explication des mouvements Kondratievs, du moins, c'est ce qui découle de sa réponse apportée à Fellner, qui lui a toujours nié l'existence de tels mouvements. (2)

(1) R.F. Harrod, "Professor Fellner on Growth and Unemployment", *Kyklos*, VI, 1957, p. 1-17

(2) W. Fellner, *Trends and Cycles in Economic Activity*, Holt Rinehart & Winston, New York, 1956

Or, dès l'instant qu'il se trouve être formalisé, le modèle de Harrod débouche sur des conclusions qui ne sont pas conformes aux faits observés dans les Kondratievs. Nous n'insisterons pas sur ce point ici puisque nous aurons l'occasion d'y revenir à propos des Kondratievs, seulement il était important de préciser ici, que le modèle oblige à recourir à des explications peut-être sous-entendues, mais non explicites. Nous en avons nous-mêmes soulevé un exemple à propos du taux de profit; il y a nécessité à définir les variables entrant en jeu dans le modèle si nous voulons aboutir à certaines conclusions auxquelles parvient Harrod. C'est ce que fait Green par exemple (1), lorsqu'il redéfinit la relation existant entre g_w et g_n . Pour cet auteur, selon les propres termes de Harrod lui-même dans une note qu'il lui a écrite, " G_n does not depend on the rate of growth of capital; on the contrary, it requires a certain rate of growth of capital. This can only be a rate equal to the rate of growth of output". S'il en était autrement, c'est l'existence même d'un équilibre qui serait alors en cause. Et ceci, nous amène à la seconde ambiguïté qui nous semble elle, beaucoup plus fondamentale.

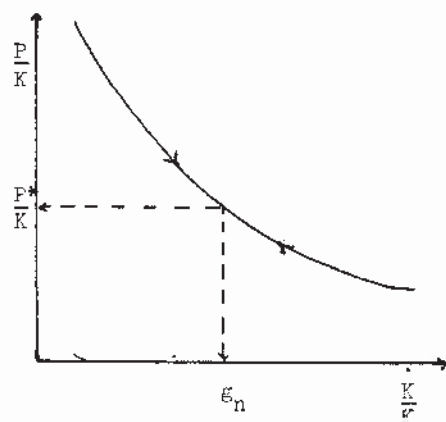
C'est l'existence même d'un éventuel équilibre qui nous amène dans le modèle de Harrod et au delà de celui-ci de l'école de Cambridge, à un cul-de-sac pour analyser le développement d'une société. En posant l'équilibre, trois possibilités sont offertes.

La première, c'est celle qui a été suivie par Solow et les auteurs néoclassiques. L'équilibre est posé, ce qui revient alors à en rechercher les conditions. Dans ce cas, on évacue la question du développement de

(1) H.A.J. Green, "Growth Models, Capital and Stability", *Economic Journal*, mars 1960

l'économie pour ne se préoccuper que de sa stabilité. Si le taux de profit ($\frac{P}{K}$) est en relation décroissante avec le rythme d'accumulation du capital ($\frac{\dot{K}}{K}$), il existe un taux d'équilibre défini par $\frac{\dot{K}}{K} = \frac{\dot{Q}}{Q} = \frac{\dot{N}}{N} = g$ soit $\frac{P}{K}^*$ qui plus s'avère dans l'analyse néoclassique, être un équilibre stable. C'est ce qui se trouve représenté ci-dessous.

Graphique 2. Taux de profit et taux d'accumulation du capital dans le modèle de Solow

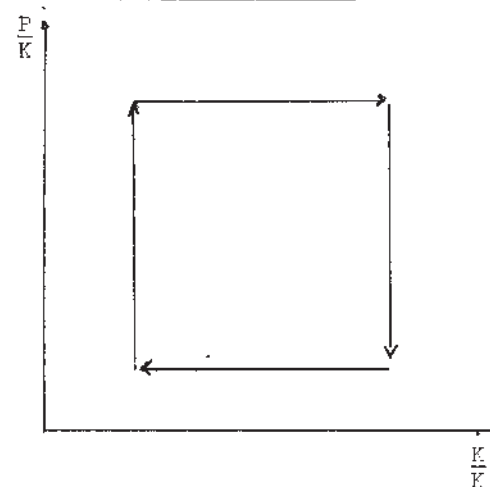


Une deuxième possibilité, elle-même soulevée par Harrod dans son premier essai (1) lorsqu'il envisage de temporiser ses variables, c'est celle suivie par Hicks ou Goodwin (2). Certes les modèles sont conjoncturels, mais là n'est pas la question; ce qui est visé, c'est la description d'un

- (1) R.F. Harrod, An Essay in Dynamic Theory, op.cit., p. 255
"By the introduction of an appropriate lag, the tendency of a system to oscillate can be established".
- (2) R.M. Goodwin, "The Non-linear Accelerator and the Persistence of Business Cycles", Econometrica, janvier 1951
J.R. Hicks, A Contribution to the Theory of the Trade Cycle, Oxford, 1950
W.J. Baumol, Economic Dynamics, op. cit.

modèle où on aurait des fluctuations par rapport à un trend d'équilibre. Même dynamisés, les modèles représentés nous ramènent à la permanence du système, c'est-à-dire au modèle de Solow. Mais à la différence de celui-ci, ils introduisent les fluctuations qui, pour éviter le problème de l'instabilité du modèle initial, (razor-hedge) se trouvent à être définies par rapport à une croissance équilibrée.

Graphique 3. Taux de profit et taux d'accumulation du capital dans le modèle de Hicks-Goodwin



Connaissant, par définition, le minimum et le maximum des fluctuations via le comportement des investissements, nous avons un modèle linéaire ou pas selon les hypothèses, mais dont la relation taux de profit-accumulation serait circulaire ou du moins fermée. C'est ce que nous avons représenté dans le cas du modèle de Goodwin $\frac{\dot{K}}{K}$ varie entre deux limites fixes et par là-même le taux de profit qui lui est lié. Les fluctuations sont ni amorties ni explosives, elles sont intégrées au modèle initial d'équilibre, ce qui revient à admettre qu'on exclut de la sorte toute possibilité de transformation liée à l'accumulation. C'est l'hypothèse de réversibilité,

Malgré tout, il nous semble que les auteurs qui ont fait ces tentatives se trouvent tout à fait justifiés. On ne peut poser l'équilibre sans en poser la question de sa stabilité, ce qui revient à poser la question de la stabilité du modèle.

La troisième possibilité est celle qui a été suivie par certains auteurs keynésiens, notamment Kaldor (1), qui, cherchant à tenir compte des points soulevés par Harrod, tenteront de dépasser son modèle en intégrant une fonction d'épargne et une fonction de progrès technique de manière à préciser s et v.

Mais, dans ce cas là, à quoi aboutit-on si ce n'est, comme on a pu le montrer (2), à une seule équation quadratique à savoir, celle de l'intensité capitaliste. Or, si une des deux solutions est à rejeter d'un point de vue économique, l'autre nous fournit une solution instable. Il y a deux sentiers de croissance: l'un assurant une croissance équilibrée mais irréaliste, et l'autre une croissance instable, ce qui rejette la démarche qui prétendait trouver dans la constante du taux de profit en tant que rapport de répartition au sens ricardien, la condition de la croissance équilibrée. Résultat étonnant, puisque la constance de la répartition des revenus (rapport salaire/profit) n'est pas une garantie d'une croissance équilibrée stable sur la base d'un modèle à la Harrod.

C'est ce qui nous permet de conclure que l'approche suivie débouche sur un cul-de-sac. Dès lors qu'on introduit l'équilibre et qu'on cherche

(1) N. Kaldor, "Capital Accumulation and Economic Growth", in F.A. Lutz ed. the theory of capital op. cit.

(2) P.T. Mc Mallum, "The Instability of Kaldorian Models", Oxford Economic Papers, mars 1969

à étudier le mouvement en termes de déséquilibres, l'approche néoclassique s'avère être la seule possible. Ce qui revient à dire que l'équilibre existe au départ et qu'on y converge.

5. Le modèle d'accumulation du capital de J. Robinson. (1)

Quelques mots sur le modèle d'accumulation du capital de J. Robinson qui sous bien des aspects, présente beaucoup d'analogie avec le modèle d'accumulation de Marx. Dans les deux modèles d'ailleurs, les prémisses sont les mêmes; la croissance en économie capitaliste dépend en dernière instance d'une seule variable, le profit. C'est le profit qui garantit la poursuite de l'accumulation et, par le fait même, la continuité de la production. Comme le souligne très bien Kurihara (2), le modèle de J. Robinson se ramène à un paragraphe clé:

"La relation entre profits et accumulation a deux aspects. Pour qu'un profit puisse être dégagé, il faut que la production par travailleur soit supérieure à la consommation nécessaire à la famille du travailleur pour conserver l'état de la force de travail. Mais l'existence d'un surproduit techniquement réalisable n'est pas une condition nécessaire pour que des profits soient réalisés. Il est nécessaire également que les entrepreneurs effectuent des investissements. L'affirmation suivant laquelle le taux de profit est égal au rapport entre l'accumulation et le stock de capital vaut dans les deux sens. Sans profits, les entrepreneurs ne peuvent accumuler et sans accumulation, ils ne peuvent pas faire de profits". (3)

Quant au modèle marxiste, nous savons également que si les conditions de rentabilité ne viennent pas à se modifier, il est alors tout à fait possible de dégager un modèle de croissance qui ne pourrait se ramener qu'à une

(1) Nous nous limiterons ici qu'à la présentation du modèle et à quelques remarques sur les analogies et les différences entre celui-ci et le modèle d'accumulation chez Marx.

J. Robinson, L'accumulation du capital, Dunod, Paris, 1972

(2) Kenneth K. Kurihara, The Keynesian Theory of Economic Development, Columbia University Press, 1959, p. 73 et suivantes.

(3) J. Robinson, op. cit. p. 70

seule équation. Le profit, source de financement de l'accumulation, détermine le profit futur dans la mesure où l'accumulation va en même temps déterminer les conditions de production et de réalisation dans le nouveau cycle de production.

Dans un cas comme dans l'autre, $A' = A + \pi = A + pA = (1 + p) A$ où A représente le capital, π le profit et p le taux de profit (considéré comme l'élément variable) (1). Là aussi, les éléments qui influencent le taux de profit sont les mêmes: soit la productivité, le taux de répartition du produit net entre les capitalistes et les travailleurs et le rapport existant dans la production entre le capital et le travail.

3.1 Le modèle de J. Robinson

Limitons nous ici simplement à la présentation du modèle de J. Robinson puisque nous aurons à exposer, plus en détail, plus loin, le modèle marxiste (2).

Les équations de base sont les suivantes:

1. le taux d'accumulation $\frac{\Delta K}{K} = p$, soit le taux de profit
2. le produit net, en termes de prix de production, se répartit de la manière suivante

$$p.Y = w.L + p.K$$

avec p les prix, Y la production "physique", w le taux de salaire,

les unités de travailleurs (ses) et K le capital mesuré en valeur.

- 1) La notion de capital de J. Robinson n'englobe cependant que le capital fixe. Mais comme nous le verrons ultérieurement cette approche toute ricardienne ne change rien fondamentalement quant aux résultats.
- 2) On se rapportera à l'excellente présentation qu'en fait Kurihara. Pour éviter tout malentendu sur la terminologie, on désignera ici par K , le capital fixe et par A le capital constant plus le capital variable

ce qui peut s'écrire,

$$3. Y = \frac{w}{p} L + \frac{pK}{p} \Rightarrow Y = \frac{w}{p} + pk$$

en posant $Y/L = y$ et $K/pL = k$

4. on supposera par commodité que les prix sont constants et égaux à 1

5. le taux de profit $p = \frac{\pi}{K}$ peut alors s'écrire en vertu de (3) et (4)

$$p = \frac{Y - wL}{K} \\ = \frac{Y/L - w}{K/L} = \frac{y - w}{k}$$

Le taux de profit dépend donc de trois éléments: la productivité y , le taux de salaire réel $\frac{w}{p}$ et, ce que nous appellerons par analogie avec le modèle marxiste, la composition technique du capital k .

Première conclusion que l'on peut tirer: la stabilité du taux de profit et donc du taux d'accumulation, dépend de la stabilité du taux de salaire réel. Si le rapport salarial vient à se modifier à la hausse par exemple, alors le taux d'accumulation du capital et donc, le rythme de la croissance en seront réduits d'autant. Le point est tout à fait important parce que, mis à part le fait qu'on rejoint ici l'analyse marxiste sur la question du partage du produit, le modèle de J. Robinson se trouve à enrichir le modèle d'Harrod (1) en introduisant la répartition des revenus comme variable supplémentaire.

- (1) Il faut remarquer que J. Robinson n'est pas la seule à avoir introduit la question de la répartition des revenus chez les auteurs keynésiens. Kaldor auquel nous avons fait référence dans la section II et Pasinetti dans "Rate of profit and income distribution in relation to the rate of economic growth" ont utilisé dans leurs propres modèles des

Une deuxième conclusion, c'est que le taux d'accumulation va dépendre du rapport entre y et k , soit de l'impact du progrès technique sur les conditions de production. Si on peut s'attendre à ce que le progrès technique, qu'il incorpore les nouveaux équipements, améliore la productivité de la main d'œuvre y , donc le taux de profit, il faut aussi tenir compte de l'effet négatif que peut avoir sur ce dernier l'élévation de la composition organique, k . On peut cependant admettre, comme hypothèse tout à fait vraisemblable, que les gains de productivité compensent largement l'alourdissement capitaliste des conditions de production et conclure à un effet positif de l'accumulation du capital sur la rentabilité, et donc, sur la croissance économique. A moins que cet effet ne soit contrebalancé par la hausse du salaire réel, le modèle de J. Robinson tend à considérer le progrès technique comme un élément stimulant de la croissance économique. En permettant une amélioration des conditions de rentabilité, celui-ci va entraîner un accroissement des fonds disponibles pour l'investissement et ainsi susciter une hausse du taux d'accumulation. Maintenant, est-ce que cette hausse est compatible avec le maintien d'une croissance dite équilibrée? Sur ce point, l'auteur rejoint le modèle de Harrod en introduisant dans le modèle, ce que l'on peut appeler, la contrainte des ressources matérielles disponibles, représentées par la main d'œuvre et la contrainte de la consommation ouvrière. En s'accéléralant sous l'effet du progrès technique, l'accumulation va entraîner l'économie dans une situation de déséquilibre qui, nécessairement, amènera une chute de rentabilité, ce qu'on aurait pu éviter, par exemple, en relevant le salaire réel.

(suite de la page précédente) hypothèses tout à fait analogues à celles de Mrs J. Robinson.

En prenant simplement la contrainte de la demande, on peut poser l'équation de la demande globale

6. $Y = C + I$ où I représente les investissements soit $I = \rho K$ et C la consommation ouvrière si on suppose que tous les profits sont investis.

Très vite dans le modèle la croissance va se heurter à la consommation ouvrière dont la variation dépend de w et L .

Posons les hypothèses suivantes:

7. $y_1 = t y_0$ $w_1 = w_0$ $k_1 = k_0$ en vertu de ces trois hypothèses $\rho_1 = t \rho_0$

1 et 0 représentent les périodes, $t = (1 + g)$ où g représente le taux de croissance.

On peut réécrire (6)

6. $Y = C + I = wL + \rho K$; en divisant (6) par L , on a

7. $y = w + \rho k$

En périodisant, on a

$$y_1 = w_1 + \rho_1 k_1$$

8.

$$y_1 = t y_0 = w_0 + t \rho_0 k_0$$

En simplifiant (8) nous pouvons écrire

$$t(y_0 - \rho_0 k_0) = w_0$$

Autrement dit on arrive au résultat que $t w_0 = w_0$ résultat qui n'est possible que si $t = 1$, c'est à dire $g = 0$. En supposant d'autre part que le salaire réel augmente au même rythme que la demande de capital on a: $t(y_0 - \rho_0 k_0) = t w_0$ et dans ce cas g peut être positif.

La demande devient donc, dans le modèle de J. Robinson un élément de choc à l'accélération de la croissance économique dès l'instant que le capital se trouve seul à bénéficier de ce que l'on peut appeler les fruits du progrès technique. La croissance économique tend sans doute à s'accroître rapidement sous l'effet stimulant du progrès technique mais, à terme, conclura J. Robinson, la demande apparaît, tout comme dans le modèle de Harrod, comme la variable qui va déterminer le rythme de croissance maximal que l'on peut atteindre.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce modèle dont les fondements rejoignent directement ceux du modèle de Harrod vu plus haut. Le temps est plutôt venu de souligner les caractéristiques du modèle d'accumulation marxiste en les opposant à ce dernier.

2. Les différences entre les 2 modèles.

Deux (2) différences nous semblent importantes à souligner.

La première, c'est qu'on raisonne sur la base de valeurs réalisées, soit d'équilibres ex post. Cela peut sembler d'importance secondaire de prime abord sauf que, dans le modèle marxiste, le fait de pouvoir écrire $A' = (1 + \rho) A$ implique nécessairement que ρ soit positif.

Si Marx pose que les profits sont réinvestis et donc que le capital doit nécessairement s'accroître, il va par contre poser que la continuité du cycle de capital, soit le passage de A à A' (et ainsi de suite) présuppose un profit positif. On pourrait renforcer la contrainte si l'on veut

tenir compte des intentions d'investissements, en disant que le taux de profit doit être le même qu'à la période précédente. Marx n'ira pas jusque là; il posera seulement implicitement dans son texte, que c'est la masse des profits qui doit être la même. (1) Cette hypothèse est à notre avis importante parce qu'elle va conditionner chez lui sa théorie des crises.

Tout d'abord, si la masse des profits n'augmente plus, l'accumulation cesse complètement au sens où le capital récupéré soit $A(1 + \rho)$ ne se réinvestit pas, ne devient pas productif. Il y a alors ce qu'il appellera un blocage de l'accumulation, une rupture du cycle du capital qui ne pourra que précipiter l'économie dans la crise et le marasme faute pour la production de pouvoir s'écouler et de continuer à se financer. Autrement dit, A' doit être nécessairement supérieur à A et, de plus, pour que le cycle A-A' ne soit pas interrompu, il faut que les profits réalisés dans un cycle de production soient au moins identiques à ceux du cycle précédent.

$$(1) \text{ En posant } \pi_0 = \rho_0 A_0 \text{ et } \pi_1 = \rho_1 A_1$$

les profits réalisés pendant les périodes 0 et 1, la contrainte $\pi_1 \geq \pi_0$ implique que, $\rho_1 \geq \frac{\rho_0}{1 + \rho_0}$

$$\text{En effet, puisque } A_1 = A_0 (1 + \rho_0)$$

$$\pi_1 = \rho_1 A_1 = \rho_1 (1 + \rho_0) A_0$$

Si $\pi_1 \geq \pi_0$ alors,

$$\rho_1 (1 + \rho_0) A_0 \geq \rho_0 A_0$$

$$\text{d'où } \rho_1 \geq \rho_0 / (1 + \rho_0)$$

De plus, et ce sera la deuxième conséquence, toute reprise de l'accumulation dans la crise implique obligatoirement que les profits soient restaurés. Cela peut sembler difficile au premier abord puisque à ce moment l'économie semble enfermée dans un cercle vicieux. Comme le disait très bien J. Robinson, "sans accumulation, ils (les entrepreneurs) ne peuvent pas faire de profit". La contrainte du circuit économique implique que pour qu'il y ait profit, il faut qu'il y ait achat, dépense. Pour cette dernière comme pour tous les keynésiens, l'issue à la crise est indissociable d'une reprise de la demande que viendrait soutenir par exemple une hausse des salaires ou bien un accroissement des dépenses publiques. Marx cependant ne regardera pas dans cette direction. Rejetant en quelque sorte l'idée d'un état d'équilibre de sous emploi, de déséquilibre stationnaire, (1) il avancera plutôt l'idée que, dans le cours de la crise, la liquidation du capital qui s'opère au travers des faillites et de la centralisation, entraînera la restauration ou du moins la remontée des taux de profit. Ainsi pour lui, la crise aura un rôle positif, régulateur dirions-nous, à jouer en permettant de redonner à l'économie les conditions objectives d'une reprise de l'accumulation.

Comme on le voit donc, cette différence dans l'approche même de l'accumulation du capital entre les deux modèles nous amène à déboucher sur des analyses non contradictoires sans doute, mais pour le moins divergentes tant dans les conditions de la poursuite de l'expansion que dans la manière dont le capitalisme peut arriver à surmonter les crises qui heurtent son développement.

Une deuxième différence doit maintenant être notée en ce qui concerne

(1) Ce qui nous renverrait à l'idée d'un circuit économique fermé.

l'apparition des crises elles-mêmes.

Essentiellement, le modèle de J. Robinson (1) admet la possibilité des crises non leur nécessité.

En fait, ce qui démarque les deux approches, c'est le rôle qu'on fait jouer aux échanges et au circuit économique parce que sur le fond toutes les deux, admettent la périodicité des crises dans une économie fondée sur l'entreprise privée. Chez J. Robinson (et tous les keynésiens), la possibilité (2) des crises est essentiellement liée à la difficulté qu'éprouveront les entreprises privées à écouler leur production, dès l'instant où les conditions (hypothèse improbable) assurant une croissance équilibrée ne sont plus remplies. Et l'on a vu, par exemple, comment le progrès technique a pour effet d'emballer l'accumulation du capital, causant par là une situation de surproduction sur les marchés. Le problème des crises est ici essentiellement un problème de demande, un problème de marché. Chez Marx, le marché a également un rôle à jouer dans l'apparition des crises. Toute crise est nécessairement une crise de surproduction, une crise d'excès de production par rapport la demande solvable. Mais ce n'est pas là qu'est le principal problème. La spécificité du capitalisme,

(1) La critique ici à formuler vis-à-vis du modèle keynésien est la même que faisait déjà à son époque, Marx vis-à-vis de l'approche que pouvait avoir Ricardo dans son analyse des crises. On se rapportera ici pour une analyse plus serrée à la critique qu'en a fait Marx dans le 17e chapitre du Tome 2 des Théories sur la plus value traitant de la théorie de l'accumulation de Ricardo et plus particulièrement aux pages 587 à 603 de l'édition française publiée par les Editions sociales, 1976.

(2) Sur cette question de la "possibilité" des crises et la critique de cette approche, on se rapportera à la section traitant de "la transformation de la possibilité des crises en sa réalité. La crise en tant que manifestation de toutes les contradictions de l'économie bourgeoise", soit la section 10 du chapitre 17 sur la théorie de l'accumulation de Ricardo, dans les Théories sur la plus value, p. 605...

avancera-t-il, c'est le caractère inéluctable des crises. L'expansion ne peut pour lui se poursuivre indéfiniment; un élément va finir par bloquer l'accumulation à un moment donné, c'est le taux de profit. Ce sont les modifications des conditions de production qu'entraîne l'accumulation du capital qui vont bouleverser les conditions de rentabilité et non seulement les conditions de réalisation. Le pôle déterminant de l'analyse ici, c'est la production et non l'échange. Les marchés ne feront que refléter dans la mévente les changements déjà intervenus au niveau de la production. L'expansion ne peut être sans fin puisque l'accumulation qui la sous-tend porte en elle sa propre limite, la chute du taux de profit. Au fur et à mesure que l'accumulation se poursuit, les profits tendent à s'accroître à un rythme moindre que le capital lui-même, d'où le blocage progressif de l'accumulation et la crise.

Que les crises soient inhérentes au capitalisme, qu'elles se manifestent par la surproduction, soit; mais, qu'elles trouvent leur origine dans les modifications "qualitatives" des conditions de production, voilà de quoi surprendre. Cela va même à l'encontre du modèle de J. Robinson où le progrès technique apparaissait comme un stimulant à la croissance économique. Chez Marx c'est le contraire. C'est une contradiction du capitalisme. La modification des conditions de production liés aux nouveaux équipements est peut-être un bienfait pour l'ensemble de la société mais en fin de compte, elle provoque pour les capitalistes l'effet contraire de ce qu'ils attendaient, à savoir la baisse du taux de profit. Evidemment, une fois cette loi démontrée, la périodicité et la régularité des crises s'explique alors très facilement; c'est l'expansion elle-même qui les génère.

Pour conclure... temporairement.

Entre les classiques pour qui l'accumulation du capital était inexorablement soumise à une limite naturelle et les néoclassiques pour qui la stabilité de l'expansion repose sur le déterminisme de l'équilibre, Marx occupe sans nul doute une place à part dans les différentes approches à la croissance économique, en ayant voulu cerner celle-ci dans toute l'ambiguïté de son mouvement. Certes, on retrouve chez celui-ci des analyses qui nous rapprochent de l'un et l'autre de ces deux courants, que ce soit lorsqu'il s'agit d'expliquer l'origine des crises ou la reproduction élargie, mais fondamentalement ce qui le préoccupait au premier chef, c'était d'expliquer le caractère contradictoire d'un procès d'accumulation soumis à l'alternance des crises et de l'expansion.(1) Quant à eux, les classiques et les néoclassiques ne font que prendre en fin de compte qu'une facette de l'accumulation de la croissance offrant ainsi facilement le flanc à la critique lorsque vient le moment de prendre en considération l'autre facette et d'expliquer le phénomène de l'irréversibilité de la croissance. C'est le point que nous nous sommes surtout attaché à mettre en valeur dans cette partie.

Maintenant, Marx aurait-il trop présumé en voulant faire de sa théorie des crises une théorie qui aurait dû lui permettre de cerner le caractère contradictoire du développement? A nos yeux sans doute. Il paraît très

(1) Comme le dit S. Latouche, "chez Marx, la loi de la baisse tendancielle est l'expression de la nature profondément antagonique du capital puisque plus celui-ci s'accroît plus il détruit sa raison d'être, le profit." S. Latouche, Le projet marxiste, P.U.F., Paris, p. 187

difficile de considérer ce développement en ne cherchant qu'à mettre en relief que sa tendance à la crise et, surtout peut-être, le caractère inexorable de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. On nous objectera que Marx fut le premier à considérer aussi la capacité d'expansion du mode de production capitaliste et l'existence de contretendances. Le problème demeure cependant, l'analyse initiale de Marx devenant même chez certains (es) marxistes une véritable caricature en devenant théorie de la crise permanente. (1)

Ces deux problèmes que posent la théorie marxiste des crises n'enlèvent toutefois rien au fait que, s'attachant uniquement à l'explication des crises comme il le fait dans le Livre 3 du Capital, Marx ait entièrement raison d'associer leur origine à l'existence d'une chute de rentabilité des capitaux et leur rôle régulateur à la liquidation d'un capital devenu excédentaire (2). En fait, ce n'est pas là que sont les problèmes soulevés, comme nous cherchons à le montrer, mais la surestimation de la tendance à la crise au détriment de la tendance à l'expansion. Les crises capitalistes demeureront toujours des crises de surproduction et de suraccumulation. Et ceci, Marx l'a très bien montré. Voyons ceci plus en détail.

(1) Voir la critique que fait Stephen Rousseas de la théorie des catastrophes dans Capitalisme et catastrophe, Economica, Paris, 1981.

(2) Tout comme il convient de le rappeler, il a su montrer par l'analyse de l'accumulation du capital dans sa continuité, la capacité du mode de production à s'élargir et à se reproduire tout à la fois.

DEUXIEME SOUS-PARTIE

LA LOI DE LA BAISSSE DU TAUX DE PROFIT ET

LA THEORIE DES CRISES CHEZ MARX DANS LE CAPITAL

Présentation

Curieux sort que celui du Livre 2 du Capital et notamment de la partie consacrée aux schémas de reproduction. Après avoir été longtemps considéré comme un livre secondaire dans l'ensemble de l'oeuvre, un livre où Marx semble se livrer à un exercice mathématique sur la question de la reproduction, voici maintenant que celui-ci fait l'objet depuis quelques années d'une attention toute particulière de la part tant des marxistes eux-mêmes que des économistes néoclassiques.

Dans les deux cas, la chose a de quoi surprendre de prime abord ne serait-ce que parce qu'il semblait tout à fait établi pour les premiers que ce livre n'était guère, comme Engels le soulignait dans une lettre du 5 février 1884 à Lavrov, qu'un livre d'économie politique, "un livre purement scientifique, ne traitant que des questions de bourgeois à bourgeois" (1), quasiment une parenthèse dans le Capital, alors que pour les seconds, la théorie de la croissance de Marx, centrée sur la baisse tendancielle du taux de profit, s'inspirait directement pour ne pas dire davantage

(1) Cité par J.L. Dallemagne, in l'économie du capital, Maspero, Paris, 1978, p. 130

les écrits de Sismondi, Stuart Mill et même de Ricardo en la matière. (1) Or rompant avec ces présentations habituelles, des auteurs comme Morishima et Seton, pour ne citer qu'eux parmi les néoclassiques, (2) ou Althusser et Balibar chez les marxistes, (3) ont relancé le débat sur la question de la reproduction en mettant l'accent non plus sur les lois de développement du capitalisme mais sur sa capacité à se perpétuer et à s'autorégulariser. Du même coup, le livre 2 consacré à l'étude du procès de production dans son unité et sa continuité, venait à prendre une importance considérable au détriment du livre 3 dont les conclusions paraissaient surtout dans cette période de croissance soutenue des années soixante, à leurs yeux peu conformes à la réalité actuelle du capitalisme.

Tant du point de vue politique que théorique, cette relecture du Capital comme on a pu l'appeler, a eu des effets extrêmement positifs ne serait-ce que parce que cela aura permis de rappeler, ce que bien des marxistes avaient négligé, que le capitalisme comme mode de production doit

- (1) On se référera ici par exemple au livre récent de G. Abraham Frois, Problématiques de la croissance, Economica, 1974. Pour l'auteur, Marx est un classique qu'il est tout à fait possible de réinterpréter sur la base du modèle de Harrod.
- (2) F. Seton, "The Transformation Problem", Review of Economic Studies, 1957, v. 24, p. 149-160
F. Seton & M. Morishima, "Aggregation in Leontief Matrices and the Labour Theory of Value", Econometrica, 1961, V.29, p. 203-220.
M. Morishima, Marx's Economics, Columbia Univ. Press, 1973.
Marx à la lumière de la théorie économique moderne", Archives de l'ISMEA, TXXVIII, 1975, p.693-721.
Mentionnons aussi dans la même lignée:
W. Krelle, "Marx as a Growth Economist", German Economic Review, 1971, V.9 no.2, p.122-133
Gérard Maarek, Introduction au Capital de Marx
- (3) L. Althusser et autres, Lire le capital, Maspéro, Paris, 1975
On se rapportera plus particulièrement au chapitre 2 du livre 2 "Sur les concepts fondamentaux du matérialisme historique", p. 79 E. Balibar.

pour se perpétuer se reproduire dans la forme qui est la sienne. Ce point, Marx, dans son approche aux crises et jusque dans la démarche suivie dans le Capital, ne l'a jamais négligé, au contraire même. Seulement, de là à abandonner le matérialisme dialectique et historique au profit du naturalisme ou du structuralisme, et même la théorie des crises au profit d'une théorie de la croissance équilibrée ou de l'autorégulation, il y a un saut qu'il est difficile d'accepter en dépit de tous les apports (et ils sont nombreux), de Balibar ou Morishima. Considérer Marx, comme le fait ce dernier, comme un précurseur génial (mais erratique en raison de ses faiblesses mathématiques) de la théorie de la croissance équilibrée, procède d'une lecture biaisée et partielle du Capital. Non seulement l'analyse de la croissance ^{ne} peut se limiter à la seule présentation que fait Marx des schémas de reproduction dans le livre 2 du Capital, mais encore, ce qui nous paraît plus grave, la méthode même de ce dernier ne permet en aucune manière de déboucher uniquement sur une théorie de l'équilibre (ou du déséquilibre d'ailleurs) (1). A s'arrêter aux schémas et à ramener le concept de reproduction à un simple mot pour désigner la continuité historique du mode de production, on en arrive très facilement, textes de Marx à l'appui évidemment, à faire des crises un simple rétablissement de l'équilibre, un simple retour à un équilibre qui aurait pu être rompu par suite de disproportionalités sectorielles par exemple, ou de désajustement entre l'offre et la demande. Tant qu'à faire, "il se pourrait donc au point où nous en sommes dans l'analyse, comme l'écrit à juste titre H. Lefebvre (2), que ce rétablissement automatique, étranger à la volonté et à l'action des hommes et des états, soit la loi suprême, la loi "naturelle" et "économique" du capitalisme."?

- (1) En admettant que l'on puisse parler chez Marx d'une théorie de la croissance au sens où l'entend la théorie économique contemporaine.
- (2) H. Lefebvre, La pensée de K. Marx, Bordas, Paris, 1966, p.245.

La théorie des crises de Marx n'est pas une théorie des cycles économiques et des récessions au sens où l'on entend ces expressions habituellement. Elle procède d'une analyse du mode de production capitaliste pris à la fois dans sa totalité et son mouvement, dans son unité et ses contradictions, dans sa continuité et ses ruptures si l'on veut garder ces expressions courantes. Ce n'est pas et ce ne peut être une théorie de l'équilibre. Pour lui, et nous anticipons quelque peu sur le texte, la crise c'est le moment dans le procès de transformation du mode de production, un moment à la fois inéluctable et nécessaire. Inéluctable dans la mesure où l'accumulation du capital entraîne un approfondissement de la contradiction social-privé dont la résultante sera la baisse tendancielle du taux de profit; nécessaire, dans la mesure où la poursuite même de l'accumulation implique la résorption de cette contradiction et par le fait même, la restauration du taux de profit. Sous l'effet de l'accumulation, les transformations du procès de production font que tout en s'élargissant le mode de production capitaliste trouve de plus en plus difficilement à se reproduire; la valeur créée se heurtant toujours davantage à la barrière de la réalisation, la crise devient plus qu'une simple possibilité, c'est une nécessité. Elle est inéluctable. C'est dans la crise que l'unité du procès de production, c'est-à-dire l'unité de la production et de la circulation, va se réaliser; une unité qui non seulement ne peut exister a priori en raison du caractère privé de la production mais qui en plus, ne peut se faire que par la résorption violente de la contradiction social-privé. Comment se réalise l'unité de ces deux pôles contradictoires que sont la production et la circulation? Comment cette contradiction porte en soi les germes de la destruction du capitalisme comme mode de production? Voilà en quelque sorte les questions que se pose Marx en abordant sa théorie des crises. Pour reprendre une citation du chapitre inédit du capital (1)

"L'inadéquation croissante du développement productif de la société aux conditions de production actuelles se manifeste au travers de contradictions tranchantes, de crises et de convulsions. Les destructions violentes de capital dues non pas à des conditions extérieures, mais à celles de sa propre conservation (souligné par Marx), telle est la forme la plus frappante de l'avertissement qui lui est donné de céder la place à un mode de production supérieur et de disparaître"

Le capitalisme, comme tout mode de production, porte en son sein les conditions de sa reproduction à ceci près cependant, que loin d'être éternel ou soumis aux fatalités de la vie et de la mort, il secrète dans son développement les conditions d'apparition d'un mode de production supérieur. Hypothèse centrale pour Marx et le projet politique qui était le sien.

C'est donc en deux temps que nous procéderons dans cette partie relative à la théorie des crises chez Marx. Tout d'abord (chapitre 3), nous aborderons la question de la reproduction en situant son importance par rapport à l'accumulation du capital. Partant directement du Capital, ce sera pour nous l'occasion de préciser le concept lui-même et de présenter avec toutes leurs limites, les fameux schémas de reproduction. (2) Dans un deuxième temps (chapitre 4), repartant à nouveau de l'accumulation, nous en viendrons à l'exposé de la théorie des crises proprement dite. Après avoir précisé le concept de composition organique du capital, nous présenterons la loi de la baisse tendancielle du taux de profit d'abord sous sa forme traditionnelle et ensuite en nous servant des schémas de reproduction.

- (1) K. Marx, Un chapitre inédit du capital, présentation R. Dangeville, 10/18, UGE, 1970.
- (2) Cette partie peut être considérée comme une tentative d'éclaircissement de la notion de reproduction dans le capital que nous avons essayé de faire à la fois pour mieux situer la portée des schémas auxquels on attache aujourd'hui autant d'importance, et aussi pour pouvoir se pencher ensuite uniquement sur la nature du développement du M.P.C. sans avoir à revenir sur toutes les questions que peut soulever cette notion.

CHAPITRE 3

L'ACCUMULATION DU CAPITAL, LA REPRODUCTION ET

LES SCHEMAS DE REPRODUCTION

1. Le concept de reproduction

1.1 Le cycle de production et sa continuité

C'est dès le livre I, plus précisément dans la section 7 consacrée à l'accumulation du capital, que Marx aborde pour la première fois la question de la reproduction. Faut-il s'étonner de cela dans la mesure où cette question présuppose que le problème de l'unité du procès de production dans son ensemble ait été résolu?

Non, parce que cette hypothèse d'unité, Marx l'admet tout au long du livre I. Fidèle à la méthode matérialiste qui est sienne, c'est par l'étude du procès de production comme tel, qu'il a entrepris l'étude du capital, admettant tout simplement ici, pour des raisons fort bien explicitées dans les Grundrisse. (1), notamment en ce qui a trait au rapport entre la production et la consommation, que la production trouve à se réaliser et à s'écouler normalement sur les marchés. On suppose les problèmes liés à la

(1) 'Introduction à la critique de l'économie politique', in Grundrisse, Collection 10/18, UGE, Paris, 1968, p.43, Tome I

réalisation entièrement résolu et l'unité du procès de production, faite. C'est en quelque sorte ce qui explique pourquoi Marx commence directement son chapitre sur la reproduction simple par cette évidence, "Quelle que soit sa forme sociale toute société ne peut cesser de produire ni de consommer".

(1)

Cette hypothèse de continuité, notre auteur se doit de la poser dès le départ dans la mesure où, à ce stade, il opère un saut qualitatif important dans l'étude du capital. Le but de la section 7 est clair: dégager comment, sous l'effet de l'accumulation du capital, le procès de production, et donc le capital lui-même, trouve à s'élargir tout en se transformant. Mais ce faisant, Marx passé de l'idée de production comme acte ou série d'actes de production isolés (qui lui avait permis de montrer comment le capital se crée et est produit) à celle de cycle de production, c'est-à-dire à l'idée de procès continu.

Chaque fois que la production trouve à s'écouler sur le marché non seulement va-t-elle trouver là, les conditions de sa consécration, de sa réalisation mais également, les conditions de son renouvellement. En vendant ses produits, l'entreprise récupère avec profit (souhaitons le pour elle) le capital investi qui lui permettra de recommencer à produire et donc, de répéter les opérations de production. De la sorte, parler du cycle de production, c'est parler de l'élargissement du capital de cycle en cycle et donc, si nous nous plaçons sur l'axe du temps, c'est parler de l'accumulation du capital. Les transformations du procès de production trouvant leur source pour Marx dans l'accumulation du capital elle-même, il paraît donc on ne peut plus normal de poser, comme il le fait

(1) K. Marx, le Capital, op.cit., livre 1, p. 403.

ans la présentation de la section, que "le capital accomplit de manière normale le cours de sa circulation" (1) afin de se consacrer uniquement à ce stade-ci du Capital) à l'étude du rapport entre les transformations du procès et l'accumulation. On admettra donc que l'accumulation se poursuit sans interruption.

Avant d'en arriver à la définition du concept de reproduction, nous voudrions nous permettre de faire encore une remarque sur ce problème de la continuité.

Marx ne place pas la continuité sur l'axe du temps. Parlant de la reproduction, c'est à la continuité du cycle de production qu'il nous renvoie. La reproduction est vraiment prise sur le même plan que la production au sens où de cycle en cycle, le procès de production trouve à se répéter, à se re-produire. Qui plus est, la production ne pouvant être considérée dans une société que sur un plan répétitif, "les conditions de la production sont aussi celles de la reproduction. Une société ne peut reproduire, c'est-à-dire produire de manière continue (nous soulignons), sans retransformer continuellement une partie de ses produits en moyens de production, en éléments de nouveaux produits" (2). Cette citation est, à notre avis, on ne peut plus claire. En passant de la production comme acte à la production comme cycle, Marx a opéré, comme nous l'avons dit, un changement dans son approche mais il n'est absolument pas passé comme certains auteurs l'ont prétendu, de la statique à la dynamique, de la totalité au

1) Marx précise immédiatement en fin de phrase d'ailleurs, qu'il remet l'étude de ce problème au deuxième livre. La phrase entière est la suivante: "Dans l'exposé suivant, il est sous-entendu que le capital accomplit d'une manière normale le cours de sa circulation, dont nous remettons l'analyse ultérieure au deuxième livre."
K. Marx, Le Capital, op.cit., Livre I, p.401

2) Ibid., Livre I, p.403

vement. La dialectique c'est nécessairement le mouvement; c'est dans le mouvement que le capitalisme réalise sa totalité. D'ailleurs qu'écrit Marx au début de son troisième livre? si ce n'est

"Dans le livre Ier, nous avons étudié les divers aspects que présente le procès de production capitaliste, en soi, en tant que procès de production immédiat... Dans le monde réel, le procès de circulation qui fait l'objet du livre II, vient le compléter. Dans la troisième section du livre II surtout, en étudiant le procès de circulation en tant qu'intermédiaire du procès social de reproduction, nous avons vu que le procès de production et du procès de circulation. Dans le livre III, il ne saurait être question de se répandre en généralités sur cette unité. Il s'agit au contraire de découvrir et de décrire les formes concrètes auxquelles donne naissance le mouvement du capital considéré comme un tout". (1) (souligné par Marx)

Quant à l'idée de passer de la statique à la dynamique, on peut admettre comme le note Balibar (2), que l'hypothèse conjointe (des schémas) de répétition et d'accumulation continue donne l'impression d'un modèle courant sur l'axe du temps. Marx "semble mettre en mouvement, ce qui n'avait été vu jusqu'à présent que dans une forme statique". Il y a une petite différence, cependant, par rapport au temps (linéaire) des néo-classiques: il s'agit de la répétition du cycle de production. Ce serait plutôt la vieille notion de circuit économique chère aux physiocrates que Marx réintroduirait ici; la consommation et la production constituant les deux pôles du circuit, la continuité découlerait de l'unité même du circuit. (3) Le capitaliste doit vendre son produit et ce n'est que dans la mesure où celui-ci trouve à s'écouler que la production peut se poursuivre et, ajouterions-nous, s'élargir. Encore faut-il cependant que

1) Ibidem, livre 3, p.45

2) L. Althusser et Balibar, Lire le capital, Tome 2, p. 159, Maspéro, Paris, 1975, 2e édition.

3) Pour éviter tout problème au sujet de l'élargissement du circuit, Marx prend bien soin de ne parler ici que de la reproduction simple, où il ne s'agit que de maintenir "la richesse sur un même pied". Il n'y a aucun accroissement de la richesse. Seul le rapport circulaire production-consommation est mis de l'avant. L'aspect lutte de l'unité contradictoire sera mise en lumière plus tard (livre III) quand il

les conditions qui entourent la réalisation du produit correspondent aux conditions qui ont entouré la production, faute de quoi celle-ci (pôle déterminant ne l'oublions pas) se bloquera petit à petit pour finir par s'arrêter.

D'une manière ou d'une autre, l'unité du procès de production doit se faire (de manière violente et dans la crise précisera Marx à plusieurs reprises, que ce soit dans le Capital ou dans les Théories sur la plus value) mais, en plus, aux conditions qui ne contrarient pas l'accumulation du capital, aux conditions qui satisfassent les producteurs. On a donc ici deux problèmes en un; celui du rapport achat-vente (et vice-versa) et celui du rapport production-accumulation(1). Si le capital se reproduit à un taux de profit insuffisant ou même avec perte, la contradiction achat-vente sera peut-être résolue et l'unité du procès de production sous l'angle de l'offre et de la demande aura été réalisée mais les conditions de la production elles, ne le seront pas; et donc, pas plus celles de la reproduction. Il se produira alors "un arrêt dans la reproduction, par conséquent dans le flux de circulation" (2)

On le voit, l'idée de reproduction apporte une dimension supplémentaire à l'analyse du procès de production. Considérée dans sa continuité, la production se doit de rencontrer des contraintes supplémentaires en ce qui a trait à la rentabilité du capital pour que l'accumulation puisse se

(suite de la page précédente) abordera la rupture entre production et consommation

(1) C'est ce que Marx appelle le double saut périlleux du cycle A.M.A', le premier saut, c'est que la marchandise devienne argent, soit M - A'; le second que l'argent devienne marchandise soit A - M. Puis dans sa continuité, le cycle du capital se présente de la manière suivante A - M - A' - M' - A''... avec A le capital, A' le capital + le profit, M la marchandise.

(2) K. Marx, Théories sur la plus value, T.II, p.590, Editions sociales, Paris, 1975.

poursuivre et, par là même, puisse continuer la production. De la vente, doit émerger un profit suffisant pour garantir la poursuite de l'accumulation (1) et "inciter" en quelque sorte le capitaliste à réinvestir, à réutiliser son capital pour acheter des marchandises, pour produire d'autres marchandises. Dès lors, la reproduction étant bien prise au sens de re-production, le concept même se présente comme un concept à trois facettes: technique, économique et social.

1.2 La reproduction en tant que re-production

Sur le côté technique de la reproduction, il n'y a guère lieu de s'appesantir. Il s'agit de rappeler qu'à chaque cycle de production, que ce soit sur les mêmes bases ou sur une échelle élargie, il faut d'une part dégager une partie de la production matérielle pour assurer le renouvellement et le développement des forces productives et disposer d'autre part, des forces productives suffisantes pour assurer la continuité de la production. Cette question du renouvellement et de l'accroissement suffisant des moyens de production et de la force de travail revient de manière constante au travers du Capital et en particulier, lorsque Marx précisera les limites de variation du taux de salaire, c'est sa préoccupation mainte et mainte fois notée dans le débat sur la valeur, surtout pour l'aspect matériel et technique de la production, qui se révèle ici. A preuve cette phrase extraite du chapitre sur "la loi générale de l'accumulation capitaliste", où après avoir précisé que l'accumulation du capital entraîne la hausse des

(1) On pourra se reporter ici au modèle d'accumulation de Joan Robinson où en fin de compte, l'accumulation du capital dépendant des profits attendus et des profits réalisés. Dans l'hypothèse où l'épargne est égale à l'investissement, le modèle se ramène à une équation fondamentale où le profit dépend du profit.

alaires, Marx rappelle immédiatement que, pour que l'accumulation se poursuive, "le prix du travail ne peut donc jamais s'élever qu'entre les limites qui laissent intactes les bases du système capitaliste et en assurent la reproduction sur une échelle progressive". (1) (Nous soulignons. C.D)

Dans la suite du texte, nous supposerons simplement afin d'éviter de trop nous étendre, que cet aspect de la reproduction ne soulève pas de problèmes particuliers, autrement dit que les capitalistes disposent toujours de la main d'oeuvre et des moyens de production nécessaires, (2) en quantité et qualité suffisantes.

Plus importants sont les aspects économique et social de la reproduction. (3)

En ce qui concerne l'aspect économique, nous sommes ici renvoyés au point déjà soulevé sur lequel nous aurons à revenir dans la section suivante, à savoir, celui de la continuité du cycle de production qui passe par le cycle du capital A-M-A'.

Le capitalisme étant en fait, par son caractère marchand, une économie d'échange et d'initiative privée, la reproduction de son mode de production

1) K. Marx, Le Capital, op.cit., Livre I, p. 442.

2) Et que le problème de la maturation de besoins ne se pose pas.

3) Certains auteurs ont tendu à distinguer les deux aspects de la reproduction au point de faire dire à Marx qu'il avait deux conceptions de la reproduction. L'économie étant toujours un élément du social, et toute production étant nécessairement production dans le cadre d'une société donnée, il ne peut y avoir qu'un seul concept de production. Maintenant, selon que l'on veuille insister davantage sur le côté économique ou politique de la reproduction, il devient opportun de souligner les différentes facettes du concept, comme le fait par exemple A. Lipietz, pourvu qu'on n'oublie pas que ce qui est déterminant c'est la reproduction sociale.

implique que dans la vente, de privé qu'il était, le produit devienne socialement dit marchandise et argent, (le saut périlleux 1) et que, dans l'achat par le capitaliste, la force de travail devienne elle-même une marchandise dont pourra disposer celui-ci pour extorquer dans la production le surtravail (saut périlleux 2). On a donc deux sauts périlleux à passer, comme le souligne très bien A. Lipietz (1), pour que le capital initial A devienne au terme du cycle de production, A', soit celui de la réalisation et celui de l'embauche. Là où nous nous dissociions cependant de lui, c'est lorsqu'il écrit que

"Dans ce double saut périlleux, les "périls" sont antisymétriquement répartis:

- péril de la non-réalisation des marchandises produites
- péril du chômage, de la non-vente de la force de travail reproduite.

Il résulte de ce que nous avons noté...sur la polarité de l'échange marchandise-argent, qu'il n'existe pas de péril dans les deux autres demi-boucles; une fois le salaire perçu, il est possible d'acheter les biens de subsistance; une fois la marchandise réalisée, il est possible avec le chiffre d'affaires d'acheter les éléments du capital productif. C'est l'échangeabilité immédiate qui caractérise la forme argent de la valeur". (2)

Contrairement à ce que Lipietz écrit, il y a malgré tout "péril" dans l'achat de la part des travailleurs et dans l'investissement de la part des capitalistes, ne serait-ce que parce qu'il y a deux moments autonomes dans le procès de production. Pour qu'il y ait continuité dans le procès de production, il faut, ce que souligne Marx dans les "Théories sur la plus-value" (3), que l'unité des deux moments apparaisse. Et c'est là justement que le problème de ce

1) A. Lipietz, 'Crise et inflation pourquoi? , F. Maspéro, Paris, 1979

2) A. Lipietz, op.cit., p. 175 & 176

3) K. Marx, 'Théories sur la plus value , op. cit., p. 597

l'on pourrait appeler la consommation et l'investissement des auteurs synésiens vient à surgir. La possibilité est sans doute offerte une fois l'argent en main, d'acheter les produits et d'investir mais il n'y a là aucune nécessité, certaines conditions quant à la rentabilité attendue devront être remplies. Sur la question de l'investissement, Marx se tirera d'ailleurs d'affaire en parlant du capitaliste comme d'une "machine à accumuler", nous renvoyant à la concurrence, cette "contrainte externe" comme il l'appelle. Pourtant, ceci ne l'empêchera pas d'écrire que si il y a arrêt de la reproduction, il y a arrêt de la circulation, (ce qui en découle) mais avant tout, il y a arrêt de l'accumulation, autrement dit arrêt de l'investissement. Quant à la question de la consommation, elle est loin d'être résolue chez Marx. Là aussi, il n'y a aucune garantie à ce que le salaire se matérialise dans le "panier des biens" disponible sur le marché, et pourtant, il faut que cela se fasse.

Notre position sera donc que pour que du point de vue économique, la reproduction du mode de production se réalise, non seulement l'unité du processus de production dans son ensemble doit-elle être réalisée mais aussi, l'unité des deux moments autonomes du processus. (1)

Pour représenter ceci, nous pouvons nous référer au schéma ci-après où E_1 et E_2 correspondent aux deux échanges qui constituent le point de départ et le point d'arrivée du cycle de production, soit l'achat de la force de travail et la vente du produit fini (2), et F et L correspondent aux deux

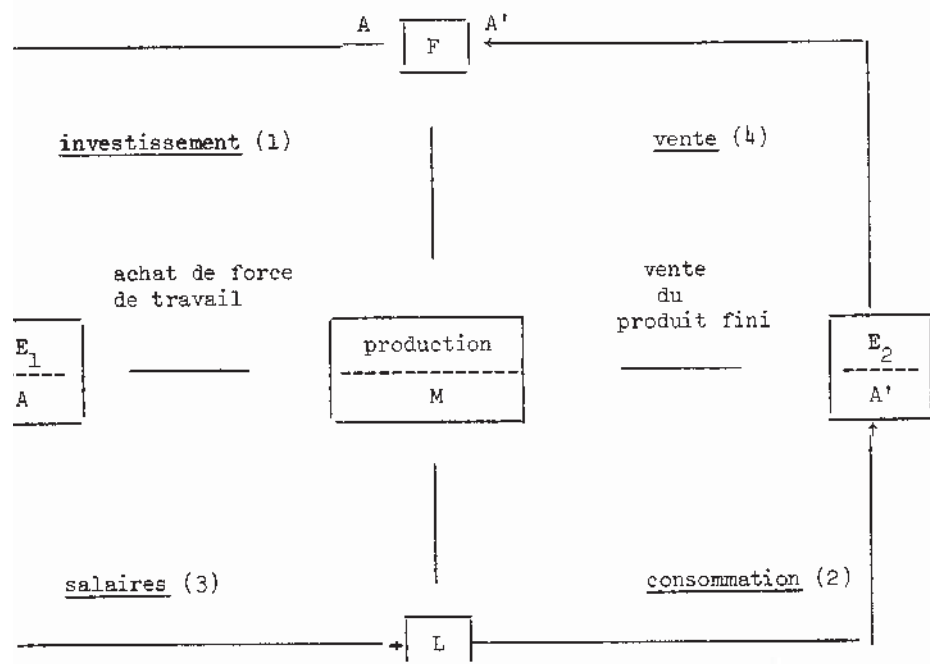
- (1) Et à ce moment là, les périls de la consommation et de l'investissement deviennent dans cette hypothèse de continuité du cycle de production, tout aussi importants que ceux de la surproduction et du chômage.
- (2) E_1 et E_2 représentent le double réseau d'échange par lequel doit nécessairement passer le capital pour pouvoir se valoriser.

pôles des rapports sociaux, soit le capital et le travail. Posant la stabilité des normes de la production et de l'échange aux conditions telles qu'en E_2 le produit de la vente A' soit dans un rapport donné au capital dépensé dans l'échange E_1 , soit A_1 (1) la répétition du processus de production entraîne que dans les flux d'argent, il n'y ait aucun blocage en F et L, autrement dit, que le capital A versé en salaire soit intégralement dépensé sur les produits existants et que le capital A' récupéré dans la vente soit intégralement dépensé pour acheter de la force de travail (2).

La continuité du cycle du capital (A-M-A'), implique donc que les quatre périls (1, 2, 3 et 4 sur le schéma) soient surmontés et cela même si à toute fin pratique, on peut ramener les problèmes pour le capital, simplement à ceux de la vente et du réinvestissement.

(1) Ce qui on s'en doute, est loin d'être évident!

(2) Nous précisons pour éviter tout malentendu que le schéma ne représente qu'un cycle de production. Nous n'avons pas tenu compte de l'enchevêtrement des cycles qu'on trouve dans la réalité, d'où le saut qui peut paraître étonnant en E_2 de A à A'. L'extorsion de la plus value soit A'-A se fait dans la production si ce n'est que celle-ci doit également se matérialiser dans l'échange et correspondre ultérieurement à un investissement ou à une dépense de luxe de la part des capitalistes.



es 4 "périls" (1) Investissements (3) Chômage
(2) Consommation (4) surproduction

Le dernier point à préciser maintenant dans le concept de reproduction: son aspect social. Toute production étant de fait production sociale, la reproduction dans le cadre d'une société donnée, la reproduction signifie nécessairement la reproduction des rapports sociaux qui la sous-tendent. Dire qu'une société, comme le capitalisme, se reproduit, c'est obligatoirement admettre qu'elle se reproduit en tant que société capitaliste, et plus précisément que le rapport capital-travail se reproduit avec toutes ses contradictions. Ici également cela présuppose que la contradiction ait été résolue, autrement dit qu'une fois de plus la lutte

des classes ait penché en faveur du patronat.

Tout comme nous l'avons fait pour l'aspect technique de la reproduction, nous prendrons cette hypothèse pour acquise ce qui ne veut évidemment pas dire que nous sousestimons l'importance de la reproduction des rapports sociaux, au contraire (1). On ne peut qu'insister avec H. Lefebvre (2) sur le fait que comme l'écrit Marx,

"Le procès de production capitaliste reproduit donc de lui-même la séparation entre travailleurs et conditions de travail. Il reproduit et éternise par cela même les conditions qui forcent l'ouvrier à se vendre pour vivre, et mettent le capitaliste en état de l'acheter pour s'enrichir. Ce n'est plus le hasard qui les place en face l'un de l'autre comme vendeur et acheteur. C'est le double moulinet du procès lui-même, qui rejette toujours le premier sur le marché comme vendeur de sa force de travail et transforme son produit toujours en moyen d'achat pour le second... Le procès de production capitaliste considéré dans sa continuité (nous soulignons une fois de plus ce point C.B.), ou comme reproduction, ne produit donc pas seulement marchandise, ni seulement plus value; il produit et éternise le rapport social entre capitaliste et salarié". (3)

A force de trop mettre l'accent sur le concept de mode de production, on en vient à accorder une importance démesurée à l'analyse économique et, chose plus grave, à la notion de cohérence plutôt qu'à celle de contradiction. De là à créer une dichotomie entre les concepts de mode de production et de rapports sociaux, il n'y a qu'un pas que bien des non-marxistes, tels que M. Morishima, G. Mareek, etc, franchissent allègrement en considérant le mode de production surtout sous l'angle de l'unité et de la cohérence et que bien des marxistes, aussi, franchissent en considérant uniquement les rapports

- (1) En particulier lorsqu'il s'agit de prendre la question du taux de profit dans l'analyse des conditions de la reproduction. Le taux de profit se présente comme catégorie économique qui nous renvoie aux rapports sociaux et de fait à l'antagonisme qui les sous-tend.
- (2) H. Lefebvre, "La re-production des rapports de production", L'homme et la société, oct. nov. déc. 1971 et janv. fev. mars 1972, no. 22, 23
- (3) K. Marx, Le Capital, op. cit., Livre 1, p. 411

sociaux sous l'angle de la lutte et de la contradiction. Pourtant, toujours dans le mode de production capitaliste, nous serons renvoyés au rapport dialectique capital-travail ne serait-ce que lorsque nous parlons du profit et surtout, ce qui nous préoccupe beaucoup plus ici dans cette thèse, l'unité qui s'y fait, est indissociable de la lutte qui s'y mène. Parler de la reproduction du mode de production capitaliste, c'est parler de sa capacité à durer, c'est donc nécessairement parler de sa capacité à reproduire ses rapports sociaux et ce, même si cela soulève des problèmes disons, extra-économiques. Chaque fois qu'il y a vente du produit et achat de la force de travail, il y a reconduction tacite du lien qui unit le travailleur au capitaliste et donc, re-production du rapport d'exploitation. En achetant le produit, le travailleur donne ainsi, comme l'écrivait Marx, les moyens au capitaliste de racheter sa force de travail et d'étendre la production capitaliste sur une base toujours plus large. (1)

Pour nous résumer,

i. Considéré "dans le cours de sa rénovation incessante" (2), tout procès de production est en même temps procès de re-production.

ii. Parler de la reproduction du procès de production dans le cadre d'une société donnée, c'est parler en reprenant les concepts marxistes, de la re-production du mode de production et des rapports sociaux de cette société.

iii. Au plan strictement économique, la continuité du procès de

(1) Remarquons ici que dans cette section sur l'accumulation, Marx fait le lien entre la théorie de l'exploitation qui sous-tend tout le Capital et la théorie de l'aliénation sur laquelle reposait les manuscrits de 1844. C'est l'erreur principale d'un certain nombre de marxistes algébristes, y compris Sraffa et les néo-ricardiens, d'ignorer le caractère social incorporé dans leur matrice dite de coefficients techniques.

(2) K. Marx, Le Capital, op. cit., Livre I, p.403.

production, autrement dit sa reproduction, implique dans le cadre d'une économie capitaliste que la circulation du capital ne soit pas interrompue, ce qui présuppose que "le capitaliste ait réussi à vendre ses marchandises et à retransformer en capital la plus grande partie de l'argent ainsi obtenu." (1) (souligné par nous C.D.)

2. Les schémas de la reproduction et le cycle du capital.

La question que nous avons laissé en suspens: est celle de savoir pourquoi Marx attache autant d'importance à la question de la reproduction dans une section relative à l'accumulation du capital au point d'en faire un chapitre particulier (2).

2.1 Le cycle du capital.

Pour tenter d'y répondre, il nous faut reprendre la démarche qu'il suit dans cette section. Et ici, deux points doivent être mis en valeur.

Tout d'abord, il faut se rappeler que la production pour Marx, si elle est production de marchandises, elle est aussi, et avant tout, production de capital et donc, par le fait même, le procès de production est procès de valorisation du capital. Dans ce cas, il ne s'agit pas seulement pour lui d'étudier la production de marchandise dans sa continuité, mais aussi de montrer comment de cycle de production en cycle de production, le capital va s'accroître et devenir ainsi, procès d'accumulation. Comme le note très

(1) Ibid., Livre I, p. 401

(2) Soulignons aussi l'importance que Marx attache à l'accumulation elle-même, c'est-à-dire à la capitalisation de la plus-value par les capitalistes.

Justement Rosdolsky, en analysant la reproduction du capital au travers de la continuité du cycle de production, Marx aborde dorénavant le capital non plus "dans le procès de sa genèse, dans son devenir, mais dans le flux ininterrompu de sa reproduction" (1), c'est à dire en tant que procès continu, en tant que procès d'accumulation. Cycle de production et cycle de capital ne font plus qu'un dans le mouvement continu A-M-A'-M'-A"... ou A désigne le capital argent nécessaire au processus de production de marchandise et A', le capital argent récupéré avec profit dans la vente et devenant de nouveau capital productif, une fois réinvesti. Quant au taux d'accumulation, il va dépendre outre du capital récupéré réinvesti, de la plus-value qui sera capitalisée. Dans l'hypothèse où tout le capital est réinvesti et toute la plus-value réalisée, convertie en capital nouveau, le taux d'accumulation devient alors équivalent au taux de profit comme nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner.

Ceci dit, il faut aussi relever qu'avant d'étudier, comment le capital va transformer qualitativement, pour ne pas dire déformer, les conditions de production, Marx se doit de montrer comment, sans heurts, le capital va pouvoir s'accroître, c'est-à-dire comme nous l'avons également déjà dit, "l'accomplir de manière normale le cours de sa circulation" (2). A ce stade donc de l'étude, il conviendra seulement d'analyser ce processus en dégageant les conditions qui doivent l'entourer et expliquer de la sorte le phénomène de la croissance. Le terrain est ainsi préparé pour l'explication à venir des crises économiques.

(1) B. Rosdolsky, "La genèse du capital chez Marx", Maspéro, Paris, 1976

(2) K. Marx, Le Capital, op. cit.. Livre I. p.401

En effet, si, comme Marx entend le montrer, les crises sont liées au processus même d'accumulation qui en se développant, va transformer les conditions de production et modifier la structure du capital (le rapport capital constant à capital variable), on devra aller chercher dans la non-réalisation des conditions de re-production l'élément explicatif des crises (1). Du point de vue de l'accumulation du capital elle-même, le blocage progressif qui doit nous amener vers la crise ne peut être lié qu'à la baisse du taux de profit et du point de vue du procès de production, la tendance à la surproduction ne peut être quant à elle, que liée à la difficulté croissante de réaliser la valeur produite. L'un nous renvoyant à l'autre (2). On peut donc dire que si la reproduction est re-production du capital, elle apparaît aussi comme une nécessité absolue à la poursuite de l'accumulation dans une économie où le procès de valorisation du capital passe par la production de marchandises à partir de marchandises. C'est ce point-là qui nous intéresse ici.

Pour résumer tout ceci, lisons ce que Marx écrit à ce sujet.

"La conversion d'une somme d'argent en moyens de production et force de travail, ce premier mouvement de la valeur destinée à fonctionner comme capital a lieu sur le marché dans la sphère de la circulation. Le procès de production, la deuxième phase du mouvement, prend fin dès que les moyens de production sont transformés en marchandises dont la valeur excède celle de leurs éléments constitutifs ou renferme une plus-value en sus du capital avancé. Les marchandises doivent alors être jetées dans la sphère de la circulation. Il faut les vendre, réaliser leur valeur en argent, puis transformer de nouveau cet argent en capital et ainsi de suite.

(1) Marx nous y prépare d'ailleurs avec le chapitre XXV, le 3e et dernier chapitre de cette section, consacrée à la "loi générale de l'accumulation.

(2) Marx, on le verra dans la prochaine section, articulera sa "théorie" des crises à partir des perturbations de ces schémas.

C'est ce mouvement circulaire à travers ces phases successives qui constitue la circulation du capital.
La première condition de l'accumulation, c'est que le capitaliste ait déjà réussi à vendre ses marchandises et à retransformer en capital la plus grande partie de l'argent ainsi obtenue. Dans l'exposé suivant il est sous-entendu que le capital accomplit d'une manière normale le cours de sa circulation, dont nous remettons l'analyse ultérieure au deuxième livre". (1) (c'est nous qui soulignons. C.D.)

2.2 Les deux conditions de l'accumulation.

A quelles conditions, le "capital accomplit d'une manière normale le cours de sa circulation?"

Reprenons, en les étayant sur la base du Livre 2, puisque nous y sommes renvoyés, les deux conditions que nous avons posées, soit la vente de la production et ce que nous appellerons la réalisation des anticipations. (3)

L'importance de la première condition apparaît dès l'instant que l'on tend à distinguer, dans l'accumulation du capital, le moment de la capitalisation de la plus value sous forme de capital de celui de sa réinjection dans un nouveau cycle de production ou, si l'on veut pour faciliter la comparaison prendre la terminologie keynésienne, le moment où on épargne et le moment où on investit. Du point de vue du réinvestissement, la reproduction du procès de production apparaît comme condition à l'accumulation; du point de vue de l'épargne, la reproduction apparaît comme conséquence de l'accumulation. (2) Ce n'est que grâce à cette distinction qu'il nous sera possible d'admettre une possibilité de blocage dans le procès d'accu-

(1) K. Marx, , op. cit., Livre I, p. 401

(2) On retrouve ici le problème du mouvement apparent et du mouvement réel du capital financier. Autonome, vis-à-vis de la production, le capital ne peut trouver à se rentabiliser qu'au travers d'un procès de valorisation dans la production.

(3) Encore que, dire que "la production se vende à sa valeur" implique à la fois que l'offre ait rencontré une demande sur le marché et à la fois

mulacion, chose que ne nous permettrait pas d'accepter le rapport d'instan-tanéité qui existe entre le procès de production et le procès d'accumula-tion, l'un étant la contrepartie de l'autre.

En effet, que constatons nous dans le procès d'accumulation? D'une part, pour qu'il y ait effectivement (ou plutôt possibilité d') accumula-tion, il faut que, dans le produit de la vente, la plus value se soit réa-lisée. Mais d'autre part, n'est-ce pas au moment même du réinvestissement, c'est-à-dire lorsqu'il y a achat, que va se réaliser la plus value? On en arrive vite dans ce schéma instantané à retrouver la loi de Say et ainsi à exclure toute possibilité de crise pourvu que les rapports sectoriels de proportionalité, soient réalisés. Au contraire, en tenant compte des deux moments qui composent le procès d'accumulation, il nous sera alors possible de dégager comment la contradiction social-privé va tendre à s'exacerber au fur et à mesure que se poursuivra l'accumulation. L'investissement dépend tout autant des profits réalisés que des profits qu'on cherche à réaliser, et là, nous nous plaçons du côté des capitalistes individuels; à leur tour les profits, au travers de la loi générale de l'accumulation, sont liés aux investissements; et là, nous nous plaçons du point de vue social. Pour les capitalistes, tant qu'il y a des profits, il y aura accumulation; du point de vue social, l'accumulation va entraîner la baisse des profits comme nous le verrons plus loin. D'où contradiction, d'où crise. En n'insistant pas sur les deux moments de l'accumulation, et surtout sur ce qu'il peut y avoir de contradiction entre eux, force nous serait d'admettre que les conditions de vente remplies, la crise, si elle existe, ne peut plus être qu'un accident de parcours, et qu'en aucune façon, elle peut être liée au procès d'accumulation.

2.3 Les schémas de la reproduction.

Voyons ce que sont ces conditions de vente, d'abord dans le cas de la reproduction simple puis, dans le cas de la reproduction élargie.

2.3.i. Cas I. Reproduction simple

L'hypothèse de Marx est ici celle de la croissance zéro. (1)

Soit une économie à deux branches I et II où I représente la branche produisant les biens de production et II, celle des biens de consommation.

On appellera c_i le capital constant nécessaire pour produire les biens de la branche i , v_i le capital variable, pl_i la plus value et Q_i la valeur produite avec $i = 1, 2$.

Les équations de production sont les suivantes :

$$\begin{aligned} c_1 + v_1 + pl_1 &= Q_1 \\ c_2 + v_2 + pl_2 &= Q_2 \end{aligned} \quad (1)$$

On supposera que les profits sont entièrement consommés dans ce premier cas, tout comme les salaires. On ne peut que renouveler le capital constant et le capital variable.

(1) Le cas I est évidemment purement théorique.

Les équations de demande sont les suivantes

$$\begin{aligned} I &= c_1 + c_2 \\ C &= (v_1 + v_2) + (pl_1 + pl_2) \end{aligned} \quad (2)$$

avec I, l'investissement et C la consommation.

Pour que le système se reproduise parfaitement, il faut que tout ce qui est produit soit vendu, ce qui n'est possible que si la production se vend "à sa valeur", ie. aux valeurs Q_1 et Q_2 et que les revenus soient entièrement dépensés, c'est-à-dire que les équations (1) et (2) soient vraies simultanément.

Dans ce cas, nous pourrons alors écrire.

Valeur achetée = valeur produite

$$\begin{aligned} I &= Q_1 \\ C &= Q_2 \end{aligned} \quad (3)$$

$$\begin{aligned} c_1 + c_2 &= c_1 + v_1 + pl_1 \\ (v_1 + v_2) + (pl_1 + pl_2) &= c_2 + v_2 + pl_2 \end{aligned} \quad (4)$$

L'équilibre est bien atteint puisque après simplification, dans chaque secteur on aura

$$c_2 = v_1 + pl_1$$

$$\cancel{c_1} + c_2 = \cancel{c_1} + v_1 + pl_1 \Rightarrow c_2 = v_1 + pl_1$$

bis

$$v_1 + \cancel{v_2} + pl_1 + \cancel{pl_2} = c_2 + \cancel{v_2} + \cancel{pl_2} \Rightarrow v_1 + pl_1 = c_2$$

Au travers de l'accumulation, on a donc parfaite reproduction du circuit économique pourvu que tout ce qui est produit se vende aux conditions données de la production. (1)

2.3.ii. Cas II. Reproduction élargie.

Le modèle de la reproduction élargie est strictement identique à celui de la reproduction simple à une différence près, c'est qu'on admet le réinvestissement de la plus value dans une proportion a_i . Ceci présuppose, comme on le verra au paragraphe suivant, l'existence d'un taux de profit constant.

On a les équations de production et de demande suivantes:

Equations de production

$$(1) \quad c_1 + v_1 + pl_1 = Q_1$$

$$c_2 + v_2 + pl_2 = Q_2$$

Equations de demande

$$(2) \quad I = c_1 + c_2 + \Delta c_1 + \Delta c_2$$

$$C = v_1 + v_2 + \Delta v_1 + \Delta v_2 + (1 - a_1)pl_1 + (1 - a_2)pl_2$$

où $a_i pl_i$ représente la part des profits réinvestis

avec $1 \geq a_i \geq 0$, $v_i = 1, 2$

et, $\Delta c_i + \Delta v_i = a_i pl_i$, $v_i = 1, 2$

où Δc_i et Δv_i représentent la part des profits réinvestis allant en capital constant et en capital variable.

(1) La contrainte $c_2 = v_1 + pl_1$ ne signifie rien d'autre que les équipements doivent être entièrement renouvelés. En effet, puisque $v_1 + pl_1 = Q_1 - c_1$, on peut réécrire $c_2 = v_1 + pl_1$ de la manière suivante: $c_1 - Q_1 = -c_1$, soit $Q_1 = c_1 + c_2$

On peut réécrire le système (2) de la manière suivante

$$I = c_1 + c_2 + a_1 \theta_1 pl_1 + a_2 \theta_2 pl_2$$

(3)

$$C = v_1 + v_2 + a_1(1 - \theta_1)pl_1 + a_2(1 - \theta_2)pl_2 + (1 - a_1)pl_1 + (1 - a_2)pl_2$$

avec $\Delta c_i = a_i \theta_i pl_i$, $\Delta v_i = (1 - \theta_i) a_i pl_i$, $i = 1, 2$

$$\text{et } \theta_i = \frac{c_i}{c_i + v_i}, \quad i = 1, 2$$

$$(1 - \theta_i) = \frac{v_i}{c_i + v_i}$$

A l'équilibre

$$(4) \quad I = Q_1$$

$$C = Q_2$$

soit,

$$c_1 + c_2 + a_1 \theta_1 pl_1 + a_2 \theta_2 pl_2 = c_1 + v_1 + pl_1$$

(5)

$$v_1 + v_2 + a_1(1 - \theta_1)pl_1 + a_2(1 - \theta_2)pl_2 + (1 - a_1)pl_1 + (1 - a_2)pl_2 = c_2 + v_2 + pl_2$$

Après simplification, nous obtenons

$$c_2 + a_2 \theta_2 pl_2 = v_1 + pl_1(1 - a_1 \theta_1)$$

(6)

$$v_1 + pl_1(1 - a_1 \theta_1) = c_2 + a_2 \theta_2 pl_2$$

En posant l'hypothèse que tous les profits sont réinvestis, soit

$a_1 = a_2 = 1$, on obtient alors la condition d'équilibre

$$c_2 + \theta_2 pl_2 = v_1 + pl_1(1 - \theta_1)$$

Ce qui revient à admettre encore une fois que l'on a une parfaite reproduction dans un modèle de reproduction élargie, c'est-à-dire lorsqu'il y a effectivement accumulation, quant tout ce qui est produit trouve à se

vendre aux conditions données de la production. (1)

Admettons également que le taux de profit est le même dans chacun des deux secteurs soit,

$$\rho_i = \frac{pl_i}{c_i + v_i} = \rho \quad i = 1, 2$$

Dans ce cas, on peut simplifier les conditions d'équilibre.

En effet, θ_i peut être réécrit en fonction de ρ_i

$$(7) \quad \theta_i = \frac{c_i}{c_i + v_i} = \frac{c_i}{pl_i} \cdot \frac{pl_i}{c_i + v_i} = \left(\frac{c_i}{pl_i} \right) \cdot \rho_i$$

les conditions d'équilibre peuvent être alors réécrites,

$$(8) \quad c_2 + \frac{c_2}{pl_2} \cdot pl_2 = v_1 + pl_1 (1 - \rho \cdot \frac{c_1}{pl_1})$$

soit,

$$(9) \quad c_2 (1 + \rho) = v_1 + pl_1 - \rho c_1$$

et comme $pl_1 = \rho(c_1 + v_1)$, (9) peut être réécrit

$$(10) \quad c_2 (1 + \rho) = v_1 + \rho(c_1 + v_1) - \rho c_1$$

$$c_2 (1 + \rho) = v_1 (1 + \rho), \text{ soit: } \boxed{c_2 = v_1}$$

Cette condition, somme toute simple, nous servira en particulier à la section 3 du chapitre suivant à illustrer la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.

(1) La contrainte d'équilibre $c_2 + \theta_2 pl_2 = v_1 + pl_1 (1 - \theta_1)$ signifie tout simplement que le secteur des biens de consommation doit pouvoir entièrement écouler sa production au travers du renouvellement de la force de travail et de son extension lors de l'investissement. En effet, puisque $Q_2 = c_2 + v_2 + pl_2$, on peut réécrire la condition d'équilibre: $Q_2 - v_2 - pl_2 + \theta_2 pl_2 = v_1 + pl_1 (1 - \theta_1)$ en remplaçant c_2 par $(Q_2 - v_2 - pl_2)$ dans $c_2 + \theta_2 pl_2 = v_1 + pl_1 (1 + \theta_1)$ pour obtenir finalement: $Q_2 = v_1 + v_2 + (1 + \theta_1) pl_1 + (1 - \theta_2) pl_2$

La condition sine qua non de la poursuite de l'accumulation, c'est qu'au travers de l'échange, le procès de production se reproduise parfaitement ce qui n'est vérifié, comme nous venons de le voir, que si la production s'écoule à sa valeur et que les normes de la production supposées ici inchangées, correspondent exactement à celles de l'échange. Si pour une raison ou une autre, la production ne vient pas à s'écouler sur le marché à sa valeur, alors la plus value dégagée va s'avérer insuffisante pour permettre l'écoulement complet de la production et le système sera alors aux prises avec la surproduction. La raison, Marx l'imputera évidemment aux transformations elles-mêmes qu'exercera l'accumulation du capital sur le procès de production au cours de son propre procès mais, on peut faire remarquer ici(1) qu'une fois le mouvement enclenché à la baisse, les comportements des individus, notamment des capitalistes, pourront avoir une influence non négligeable au niveau de la demande. On peut s'attendre à ce que le taux de profit étant à la baisse, les capitalistes décident de retarder leurs investissements et de ne pas capitaliser la plus value réalisées; ce qui ne peut, en fin de compte, qu'accentuer encore davantage la surproduction. C'est pour tenir compte de ce facteur d'autant moins négligeable, à savoir que l'accumulation capitaliste est et demeure un fait privé, qu'il nous faut considérer notre deuxième condition de l'accumulation que nous appellerons la condition subjective de l'accumulation par opposition à la condition objective que nous venons de voir.

(1) On est renvoyé ici au circuit de production où comme nous l'avons écrit plus haut, il ne suffit pas simplement que le capitaliste achète la

2.4 Les conséquences de l'hypothèse d'un taux de profit constant.

Pour qu'il y ait accumulation, il faut qu'il y ait effectivement transformation de la plus value en capital. Nous l'avons déjà dit plus haut, ceci ne pose pas de problème à Marx puisque, sous la contrainte de la concurrence, le capitaliste n'est guère pour lui "qu'une machine à capitaliser la plus value" tout comme le prolétaire ne peut être "qu'une machine à produire". (1) C'est, selon nous, évacuer un peu rapidement le problème, d'autant que lui-même revient sur cette question lors de l'exposé sur la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Comme il l'écrira alors, "le taux de profit, aiguillon de la production capitaliste", c'est à la fois la condition et le moteur de l'accumulation"; ou encore, "le taux de profit, c'est la force motrice de la production capitaliste, et on n'y produit que ce qui peut être produit avec profit et, pour autant que cela peut être produit avec profit". (2) C'est donc dire que si la production dans son développement remet en cause le profit, c'est l'accumulation elle-même qui va être menacée. Les capitalistes, ne trouvant plus dans celle-ci, les conditions suffisantes pour assurer la rentabilité de leur capital, ils en viendront à cesser toute accumulation et à détourner leurs argents par ex. vers la consommation de luxe ou vers la spéculation. Il faut donc que le capitaliste soit incité, et pour cette raison nous parlerons ici de condition subjective, "à retransformer en capital la plus grande partie de l'argent obtenu". (3) Pour reprendre une fois de plus le langage keynésien, il faudra donc, pour que se poursuive l'accumulation, que non

(suite de la page précédente) force de travail et vende la marchandise, il faut encore que l'argent reçu en salaire soit dépensé et le produit de la vente soit réinvesti.

(1) K. Marx, op. cit. Livre I, p. 423

(2) Ibid., Livre 3, p. 253

(3) Ibid., Livre I, p. 401

seulement la production s'écoule à sa valeur sur le marché, mais encore qu'elle s'écoule à une valeur qui assure au capital un taux de profit suffisant et que soient réalisées les anticipations.

De période en période (1), pour que les bases mêmes du système capitaliste restent inchangées, le taux de profit réalisé, $(A' - A)/A$ devra assurer non seulement le renouvellement de la base technique et économique, ce que nous venons implicitement de voir, mais aussi les bases sociales. Pour le capitaliste, le taux de profit qu'il va réaliser en vendant sa production devra être suffisant pour justifier son investissement et l'inciter à continuer.

L'hypothèse la plus simple à retenir en la matière, c'est celle de la constance du taux de profit. En admettant l'existence d'un taux de profit donné et unique (ce qui présuppose une parfaite mobilité du capital), on peut facilement considérer que le capitaliste sera satisfait si au terme d'un cycle de production, il réalise un taux de profit au moins égal à celui de la période précédente. De cette hypothèse simple comme condition à l'accumulation, on peut tirer deux corollaires:

i) Le premier, c'est qu'au terme d'un cycle de production le taux de profit correspond ni plus ni moins qu'à l'accroissement du capital. Poser la constance du taux de profit, c'est donc poser dans une hypothèse de continuité, la constance du rythme d'accumulation soit,

$$(1) \quad \rho = \frac{\pi}{A} \quad \text{comme } \pi = A' - A, \Rightarrow \rho = \frac{A' - A}{A} = \frac{\Delta A}{A}$$

(1) De cycle en cycle, soit A-M-A'-M'-A"...

(2) $\frac{\Delta A}{A} = a = \text{rythme d'accumulation,} \Rightarrow$

$$a = \rho$$

$\rho = \text{le taux de profit, } \pi = \text{le profit, } A \text{ le capital}$

De plus comme le "procès de production et le procès d'accumulation ne font qu'un, au terme de chaque cycle de production, la valeur de la marchandise produite et réalisée, Q , est équivalente à A' . Si la production est vendue à sa valeur, cela revient à dire que le taux de profit recherché trouve à se réaliser et donc que pour que le taux de profit se maintienne constant, la valeur de production créée et réalisée se doit de s'accroître au même rythme que l'accumulation. (1) Si la production ne se vend pas à sa valeur (hyp. de surproduction), cela voudra dire, outre le fait que le taux de profit attendu ne sera pas réalisé, que le capital récupéré dans la vente se sera accru moins vite que la production. Nous pouvons donc poser que, pour que l'accumulation se poursuive, trois hypothèses devront être remplies ici :

(1) Le taux de profit devra rester constant, c'est-à-dire

$$\frac{\pi}{A} = \rho$$

(2) Le capital et la valeur de production réalisée sur

le marché doivent croître au même rythme, défini par le taux de profit

$$\frac{\Delta Q}{Q} = \frac{\Delta A}{A} = a$$

$$a = \rho$$

(1) Soit $Q = c + v + pl$

$$\frac{pl}{c + v} = \frac{pl}{A} = \rho$$

On peut en déduire que $Q = A(1 + \rho)$ et alors, $\frac{\Delta Q}{Q} = \frac{\Delta A}{A}$

3) La production dite physique (x) doit croître au même rythme que la production en valeur et donc que le capital, ie.

$$\frac{\Delta x}{x} = \frac{\Delta Q}{Q} = \frac{\Delta A}{A} = a \quad (1)$$

Ces trois hypothèses, liées les unes aux autres d'ailleurs, seront on s'en doute, pratiquement impossibles à réaliser pour la raison fort simple que l'accumulation va déformer la production au travers des gains de productivité qu'elle induira. Peut-être que du point de vue du capitaliste individuel, les gains de productivité permettront d'accroître ses profits au détriment des producteurs qui n'auront pas ou peu investi; du point de vue du système productif dans son ensemble, l'accroissement plus rapide de la production matérielle ne peut entraîner, à structure de production inchangée, que surproduction et baisse des taux de profit. Notons enfin, pour conclure ce point, que la dernière hypothèse équivaut à poser la constance du rapport capital/production matérielle, rapport dont nous pourrions facilement tracer l'évolution puisqu'il est analogue au coefficient de capital que nous définirons comme le rapport de l'actif net/à la production à prix constant.

(4) Soit $\frac{A}{x} = \sigma$

ii) Le deuxième point que nous voulons faire remarquer, c'est que la constance du taux d'exploitation (pl/v), une hypothèse constamment admise par Marx au travers du Capital, est liée étroitement à la constance du taux de profit par le rapport qui existe avec la composition organique (c/v).

(1) Résultat que l'on retrouve dans le modèle de Von Neuman.

Soit le taux de profit,

$$1) \quad \rho = \frac{\pi}{A} = \frac{pl}{c + v}$$

π , le profit, A, le capital, pl, la plus value, v, le capital variable, c, le capital constant.

En ramenant tout au capital variable v, nous avons

$$2) \quad \rho = \frac{pl/v}{c/v + 1} = \frac{e}{\phi + 1} \quad \text{avec} \quad \begin{array}{l} e = pl/v \\ \phi = c/v \end{array}$$

Selon (2), le taux d'exploitation ou le taux de plus-value e, se trouve dans un rapport de proportionnalité avec la composition organique du capital, si le taux de profit est constant. Pour que e demeure constant, il faut que, du point de vue strictement économique, la composition organique du capital c/v demeure constante. Si le taux de profit demeure constant et que varie la composition organique, le taux d'exploitation devra varier en conséquence en vertu de (3)

$$3) \quad e = \rho(\phi + 1)$$

Mais qu'en est-il exactement de c/v?

En fait, en raison de la constance des proportions existant entre les deux branches I et II, i.e. des conditions précédentes de la reproduction, ce rapport doit rester constant et, ainsi en ira-t-il de pl/v. Montrons.

Nous savons que de cycle en cycle la valeur de la production de cha-

que branche doit croître au taux constant donné par le taux de profit.

Soit,

$$(4) \quad Q_1^1 = c_1^1 + v_1^1 + pl_1^1 = (c_1^1 + v_1^1) (1 + \rho) = (1 + \rho) Q_1^0$$

$$Q_2^1 = c_2^1 + v_2^1 + pl_2^1 = (c_2^1 + v_2^1) (1 + \rho) = (1 + \rho) Q_2^0$$

avec Q_i^t , la production de la branche i au cycle t, $t = 0, 1$ et $i = 1, 2$

Si les profits sont entièrement réinvestis

et si la production se réalise à sa valeur, le capital constant et variable introduit dans un nouveau cycle de production est équivalent à la valeur de la production de chacune des deux branches de la période précédente de production.

Soit,

$$(5) \quad \begin{array}{ll} c^1 = Q_1^0 & c^t, \text{ le capital constant du cycle } t \\ v^1 = Q_2^0 & v^t, \text{ le capital variable du cycle } t \end{array}$$

Nous pouvons donc maintenant substituer (5) en (2) et écrire,

$$(6) \quad \rho = \frac{e}{\phi + 1} = \frac{e}{\frac{Q_1^0}{Q_2^0} + 1}$$

Si le taux de profit est constant, de fait le rapport Y_1/Y_2 est constant et dans ce cas le taux de plus value est constant.

En effet,

$\Rightarrow$ ρ constant implique que

$$\begin{array}{ll} \rho^0 = \rho^1 & \rho^t, \text{ le taux de profit au cycle } t \\ & e^t, \text{ le taux de plus value au cycle } t. \end{array}$$

l'onc,

(7) $\frac{e^0}{\phi^0 + 1} = \frac{e^1}{\phi^1 + 1}$

(8) $\frac{e^0}{\frac{Q_1^0}{Q_2^0} + 1} = \frac{e^1}{\frac{Q_1^1}{Q_2^1} + 1}$ comme $Q_1^1 = Q_1^0 (1 + \rho)$
et $Q_2^1 = Q_2^0 (1 + \rho)$

(9) $\rho_1 = \frac{e_1}{\frac{Q_1^0 (1 + \rho)}{Q_2^0 (1 + \rho)} + 1} = \frac{e_1}{\frac{Q_1^0}{Q_2^0} + 1}$

(10) $\frac{e^0}{\frac{Q_1^0}{Q_2^0} + 1} = \frac{e^1}{\frac{Q_1^1}{Q_2^1} + 1} = \rho$

d'où $e^0 = e^1$

le taux de plus value est donc constant.

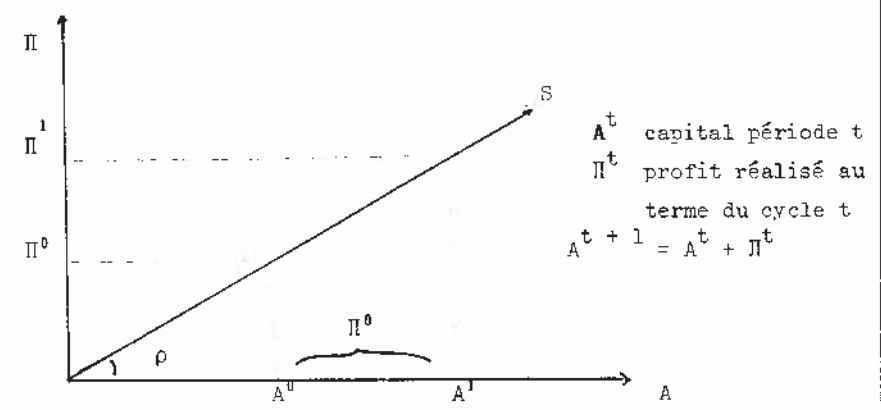
Telles sont donc les conditions qui entourent ce que Marx appelait une circulation normale du capital. L'élément déterminant dans l'accumulation est sans nul doute la constance du taux de profit avec ce que cela implique du point de vue du rapport production/capital et du rapport taux de plus value/composition organique (1). Le taux d'accroissement du capital que

(1) C'est l'aspect le plus immédiat de l'accumulation du capital. De plus, son évolution nous renvoie aux conditions qui entourent la production de marchandises et leur réalisation.

ous donne le taux de profit, doit être constant pour que se poursuive arfaitement l'accumulation, ce qui revient à dire que le profit doit croître proportionnellement au capital comme nous pouvons le représenter sur

graphique ci-dessous.
graphique I

Relation entre les profits et le capital.

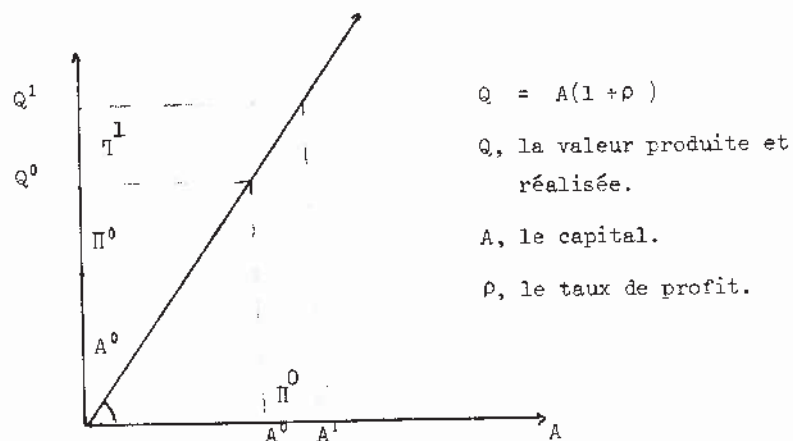


De cycle en cycle, sur le graphique, le capital trouve à s'accroître u profit réalisé au terme d'un cycle de production. Quant aux profits, ls s'accroissent proportionnellement au capital en suivant le sentier S.

Quant au rapport entre la production et le capital, et celui entre le taux lus value et la composition organique, nous les avons représentés sur es deux graphiques ci-dessous. Sur le premier, la valeur de la produc- ion est liée au capital dans un rapport de proportionalité donné par le aux de profit selon la formule $Q = (1 + \rho) A$. Sur le second, il en va de ême e est en rapport avec ϕ selon la formule $e = \rho (\phi + 1)$. On remarquera outefois que e va être fixé une fois pour toute par la constance de ϕ elle-même donnée par la constance des rapports qui existent entre les deux ranches.

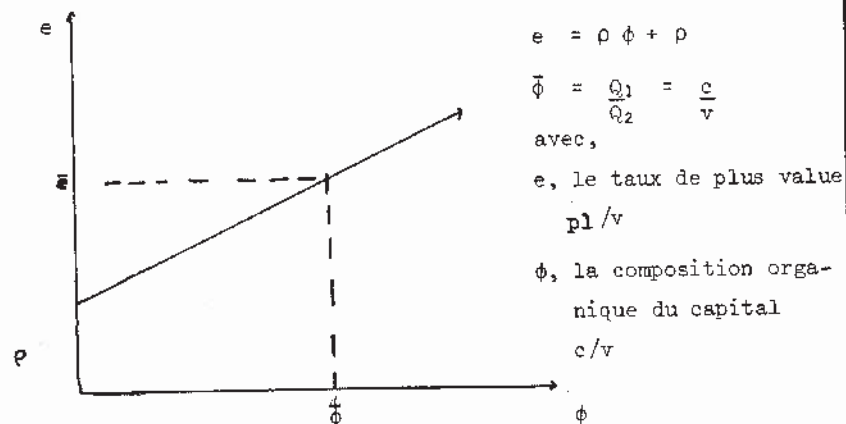
Graphique II

Relation entre la valeur produite et le capital



Graphique III

Relation entre le taux de plus value et la composition organique du capital



Ces trois relations, en fait indissociables l'une de l'autre, sont fondamentales dans l'analyse du processus de développement du mode de production capitaliste. On aura l'occasion d'y revenir ultérieurement, mais ce que l'on peut déjà noter c'est que, pour Marx, si au cours de l'accumulation le

profit vient à s'accroître en termes absolus, cette croissance ne peut être proportionnelle à celle du capital. La clé de l'explication, c'est au travers des deux autres relations qu'il la trouvera. Pour lui, l'accumulation du capital ne peut que créer une distorsion au niveau du rapport existant entre le taux de plus value et la composition organique (voir plus loin, chapitre IV), distorsion qui aura pour effet d'entraîner un décalage croissant entre la production et le capital, et la tendance à la surproduction s'en découle.

La reproduction implique donc la parfaite concordance entre le processus de production et le processus d'accumulation. Si cette concordance existe et si elle est immédiate, nous pouvons alors représenter comme nous l'avons fait sur le graphique 2, la production dans son rapport de proportionnalité avec le capital. De plus, il faut ajouter que cette concordance, ou cette identité entre les deux processus, pour reprendre Marx, doit se faire pour que se produise le mode de production capitaliste. Cette condition semble extrême, car, entre la production et le capital existe un rapport dialectique; un rapport qui, du fait de l'autonomie et de la liaison qui existe entre les deux processus, doit nous amener à le penser comme unité contradictoire. La production, tout comme le capital, est soumise à ses propres lois de fonctionnement et de développement. Mais l'un doit s'ajuster à l'autre pour que se poursuive l'accumulation, comme nous venons de le voir. C'est sur la question de ce rapport dialectique que nous nous proposons maintenant de terminer cette section, certainement l'une des plus délicates à traiter.

Quelques remarques sur le rapport entre le procès de production et le procès d'accumulation.

Avec tous les points que nous venons de souligner, on peut voir que Marx attache autant d'importance à la question de la reproduction, c'est essentiellement en raison du rapport dialectique qui existe pour lui entre production et le capital, entre le procès de production de marchandise et le procès de valorisation du capital. Entre les deux, il y a pour lui une jonction et autonomie alors même que doit exister un rapport nécessaire; entre les deux, il y a conflit et contradiction alors même que doit se dégager une unité.

Trois remarques peuvent être faites ici.

i) Ce qu'il faut d'abord remarquer, c'est que l'analyse de la reproduction ne se ramène pas à un simple problème d'adéquation offre-demande. Elle pourrait l'être si on ne prenait pas en considération le fait que tout étant production de marchandise, donc de valeur d'échange, la production est aussi dans sa raison d'être, production de capital. On raisonnerait alors dans le cadre d'une économie d'échange pure sans finalité autre que la production de valeurs d'usage. Telle n'est cependant pas la situation qui prévaut dans une économie centrée sur le capital. Au terme d'un cycle de production, donc une fois l'unité production/circulation réalisée, c'est le capital que nous devons retrouver, non pas tel qu'il se présentait au moment de l'achat des marchandises nécessaires pour produire, mais valorisé, accru du profit que les capitalistes auront pu obtenir du produit de la vente de ce qui aura été créé. Et, c'est là qu'est le problème. Pour

qu'il y ait réinvestissement dans un nouveau cycle de production, il faut que ce produit rapporte un profit suffisant pour le capital, qu'il corresponde comme nous l'avons dit aux attentes des capitalistes. Vente et taux de profit suffisant, voilà les deux conditions fondamentales que nous avons exigées pour que se poursuive l'accumulation; ce qui ne peut être rempli que si la production se vend à sa valeur.

ii) Mais il faut aller plus loin dans l'analyse que fait Marx sur cette question du rapport entre le capital et la production. Condition nécessaire de l'accumulation du capital, la reproduction implique également qu'il nous faille considérer la circulation comme "le moment de tout le mouvement".

Point de départ et d'arrivée de la production, le capital doit être considéré non simplement dans sa genèse, mais dans sa continuité. Alors seulement, dans ce cas, dans le flux ininterrompu de sa circulation, il se trouve ainsi à assurer la reproduction du procès de production. La vente de marchandises nous renvoie à l'achat, et l'achat, au réinvestissement du capital. Dans ce cas, il faut non seulement que les profits réalisés assurent la valorisation du capital au terme du cycle de production mais encore, qu'à l'aube d'un nouveau cycle, on puisse escompter que le réinvestissement va nous assurer un taux de profit pour le moins équivalent à celui du cycle qui s'est achevé. Avec l'accroissement de production induit par l'introduction de nouveaux équipements, les capitalistes s'attendent à ce qu'en voulant la nouvelle production aux conditions qui prévalaient précédemment, la rentabilité du capital va se trouver accrue d'autant. Encore faut-il pendant qu'au terme du nouveau cycle non seulement les normes de production viennent à correspondre aux normes de l'échange, ce qui nous renvoie

à la question précédente sur la réalisation de la marchandise, mais encore que ces normes restent inchangées par rapport au cycle précédent. On a donc là un deuxième problème.

iii) L'accumulation du capital étant, pour Marx, le point de départ de toute sa démarche pour dégager les lois du capital, on comprend aisément toute l'importance que peuvent prendre pour lui les conditions qui entourent la poursuite de l'accumulation. Et pourtant, n'y-a-t-il pas une impossibilité matérielle à les voir réalisées? L'accumulation ne porte-t-elle pas en soi ses propres limites si elle vient à entraîner la baisse du taux de profit? C'est la troisième remarque que l'on peut faire.

Comme mode de production, le capitalisme doit pouvoir se reproduire ce qui ne peut se faire que si le capital recouvre les conditions qui en assurent la valorisation d'une part, et que s'il en vient à retrouver le cours normal de sa circulation d'autre part. Ces conditions, c'est dans la crise qu'on va les retrouver au travers de la dévalorisation du capital et des marchandises; et la dévalorisation des marchandises va assurer l'adéquation contrainte des normes de l'échange aux nouvelles normes de production. Quant à la dévalorisation du capital investi, elle doit aussi nous amener à une adéquation contrainte du capital aux nouvelles conditions de rentabilité. Ni l'une ni l'autre ne vont de soi. Aucun processus naturel d'adéquation n'existe et encore moins, d'adéquation a priori.

Dénonçant violemment la loi de Say selon laquelle l'offre créée sa propre demande, Marx reviendra à maintes reprises, tant dans les Grundrisse que dans les Théories sur la plus value, sur les rapports qui existent entre

le procès de production de marchandises et le procès de valorisation du capital. Autonomes l'un vis-à-vis de l'autre, les deux procès se doivent de retrouver une unité qui est d'autant moins évidente à réaliser que le capital vient, au travers de l'accumulation, bouleverser les conditions de production dont dépend sa rentabilité. Qui plus est, du fait de son autonomie vis-à-vis de la production, le capital semble jouir d'une indépendance qui laisse planer l'illusion que celui-ci semble obéir à ses propres règles et être doté d'une possibilité de croissance spontanée. Ce qu'il faut considérer, c'est le caractère immanent du capital vis-à-vis de la production. Raison d'être même de la production, il ne peut y avoir de capital sans profit de la même manière qu'il ne peut y avoir de profit sans production.

Dans une économie où toute la production repose sur le capital, il faut non seulement que cette production lui assure un rendement suffisant mais aussi que l'accumulation du capital puisse se poursuivre pour que soit assurée la continuité elle-même du procès de production. (1) Seulement, ce que Marx avance, contrairement à Say, c'est que cette unité entre la production et le capital ne se fait a priori, ne se fait pas naturellement. Alors que pour ce dernier, la possibilité même de crise est exclue, non seulement y aura-t-il pour Marx du fait de la disjonction production-capital, inéluctabilité dans l'apparition des crises, mais aussi nécessité.

Inéluctabilité dans la mesure où il y a contradiction croissante

(1) Ce qui impliquerait que l'on est toujours en situation d'équilibre. Le poser, c'est poser le social comme déjà social au départ et admettre ainsi que toute production privée est sociale sans avoir à faire le saut périlleux de la vente et que le profit qui en découlera, est déjà préétabli par des normes de répartition fixes et clairement définies dans la production

entre les conditions qui entourent la réalisation des marchandises et les conditions qui doivent entourer l'accumulation du capital (1). Nécessité, parce que pour qu'il y ait valorisation du capital, il doit nécessairement avoir production de marchandises et donc vente, et donc adéquation entre les normes de la production et celles de l'échange; il faut, pour que l'accumulation se poursuive, qu'il y ait réinvestissement, donc réinjection de capital dans un nouveau cycle de production, donc profit suffisant. Les contradictions qui peuvent et vont apparaître entre les deux procès, c'est dans la crise qu'elles vont être liquidées. Cette unité qui ne peut être réalisée a priori, c'est dans la liquidation des contradictions qu'elle se fera. S'il ne peut y avoir de profit sans production, il ne peut y avoir non plus de production sans profit. C'est dire que si le capital se trouve à dépendre pour sa propre reproduction des conditions qui entourent la réalisation des marchandises produites sur les marchés au terme du procès de production, la continuité même de ce procès va se trouver en retour à dépendre directement du niveau de l'accumulation. Toute mévente entraînant la non-valorisation du capital ne peut qu'entraîner le blocage de l'accumulation du capital et, par là-même, le blocage de la production (2)

On peut résumer ceci en une phrase: pas de profit sans production, pas de production sans profit; pas d'accumulation sans profit, pas de re-production sans accumulation.

- (1) En déformant les conditions de production, l'accumulation vient à déformer les conditions de sa rentabilisation. Comme celle-ci entraîne la surproduction et la baisse du taux de profit (hypothèse du livre 3), le réinvestissement ne peut se poursuivre indéfiniment. La surproduction ne pouvant être surmontée que dans la dévalorisation des marchandises dans la crise, la restauration des conditions de rentabilité ne pourra dès lors être réalisée que par la dévalorisation du capital que celles-ci représentent ou si l'on préfère, cristallisent.
- (2) Comme l'écrit Marx dans le livre 3, "la véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même: le capital et sa mise en valeur par lui-même apparaissent comme point de départ et point final, moteur et fin de la production; la production n'est que production pour le capital et non l'inverse...", p. 244 et plus loin, à la page

Ces remarques et précisions apportées sur la reproduction élargie chez Marx, rien ne nous empêche plus maintenant de présenter la formalisation qu'en a faite Morishima.

(suite de la page précédente) 252..."ce qui inquiète Ricardo, c'est que le taux de profit aiguillon de la production capitaliste, et à la fois condition et moteur de l'accumulation, est menacé par le développement même de la production... On aperçoit ici, sur le plan purement économique, c'est-à-dire du point de vue des bourgeois, dans le cadre de la raison capitaliste, du point de vue de la production capitaliste elle-même, les limites de celle-ci, sa relativité; on voit qu'elle n'est pas un système de production absolu, mais un simple mode historique de production correspondant à une certaine époque de développement restreint des conditions matérielles de production".

3. Les schémas de reproduction et la formalisation de Morishima

Plusieurs auteurs se sont efforcés ces dernières années, comme nous l'avons dit plus haut, de transposer sur un plan mathématique le modèle d'accumulation que Marx nous présente dans le livre II du Capital. Partant du fait que celui-ci (comme il le reconnaissait lui-même d'ailleurs) avait des notions mathématiques très limitées, des auteurs comme W. Krelle (1), M. Morishima (2) ou encore G. Maarek (3) se sont attelés à la tâche de retranscrire Marx dans un langage plus moderne (4).

De toutes ces tentatives, la plus intéressante est certainement celle que propose Morishima dans son désormais célèbre, "Marx's Economics". Nous ne nous arrêterons que sur le chapitre relatif à la reproduction élargie.

Nous l'avons dit plus haut, en présentant les schémas de reproduction dans le Livre II du Capital, Marx se propose de voir comment et à quelles conditions le mode de production capitaliste peut se reproduire sur une base élargie dans l'hypothèse où il n'y a pas de bouleversement des normes de production. Pour ce faire, Marx a dû supposer la parfaite continuité de son modèle et admettre ainsi comme hypothèse d'une part que le procès d'accumulation était continu et d'autre part que l'accumulation du capital ne modifiait pas les conditions de production. La première hypothèse se résume dans la constance du taux de profit (et du taux de plus value) et la

- (1) W. Krelle, "Marx as a Growth Economist", German Economic Review, 1971, V.9, no. 2, p.122-133
- (2) M. Morishima, Marx's Economics, Cambridge University Press, Cambridge, 1973
- (3) G. Maarek, Introduction au capital de Marx, Calmann-Lévy, Paris, 1975
- (4) On peut aussi noter que déjà Seton et Morishima avaient déjà ouvert la voie avec 2 textes importants, M. Morishima et F. Seton., "The Transformation Problem", Review of Economic Studies, 1957, vo. 24, pp. 149-160

seconde, dans la constance de la composition organique du capital. Marx se trouve donc à aborder ici la reproduction dans une situation assez particulière, soit la perpétuation d'une situation d'équilibre dans le processus de croissance du modèle. Cet aspect de l'analyse n'a pas échappé à Morishima. Par ses schémas de reproduction, Marx serait ainsi un pionnier de la théorie moderne de la croissance équilibrée. Il ne s'agirait somme toute que de formuler le modèle et d'en analyser les conditions d'équilibre et de stabilité.

Soyons net. En dépit de certaines critiques qui lui ont été formulées, Morishima est très fidèle au texte de Marx. (1) La seule chose qu'on peut lui reprocher, c'est de ne prendre qu'une partie de la théorie marxiste, celle qui lui permet d'intégrer Marx à la théorie de la croissance équilibrée. (2)

Une autre remarque avant de présenter le modèle. Le modèle de Marx évacue le problème de la création-réalisation de la valeur. Dans ce cas, comme Harris a pu le montrer (3), on peut tout autant se placer dans l'espace des prix de production que dans l'espace des quantités puisque, la valeur étant connue, on a en main les prix et les quantités. C'est cette dernière hypothèse que retiendra Morishima en ramenant les schémas de reproduction à une forme très proche du modèle input-output de Leontief.

(suite de la page précédente) F. Seton, et M. Morishima, "Agregation in Leontief Matrice and the Theory of Labour Value", Econometrica, 1961, vol.29, pp.203-220

- (1) Le livre de Morishima est d'ailleurs, dans son ensemble très fidèle au texte et à la pensée de Marx, ce qui n'est pas le cas de celui de Maarek par exemple, puisque celui-ci s'est seulement contenté de transposer les concepts marxistes en concepts néoclassiques.
- (2) Morishima va même jusqu'à reconnaître que la tendance à l'équilibre est plus forte dans le schéma que dans les modèles néoclassiques de Solow, Meade ou Uzawa. Le cycle de production n'est que d'une période ce qui implique que tout déséquilibre doit disparaître en dedans de

Voyons donc comment Morishima présente les schémas de reproduction élargie.

On a deux secteurs, $i = 1, 2$. Le secteur 1, produisant les biens de production et le secteur 2, produisant les biens de consommation incluant les biens de luxe.

Soient Y_i la production en valeur de chaque secteur; C_i le capital constant; V_i le capital variable et S_i la plus value.

Les schémas se présentent donc de la manière suivante

$$(1) \quad Y_1 = C_1 + V_1 + S_1$$

$$Y_2 = C_2 + V_2 + S_2$$

Les valeurs étant connues, Morishima ramène tous les éléments du système (1) à la valeur de la production totale Y_i celle-ci étant égale à $Y_i = \lambda_i X_i$ où λ_i représente la quantité de travail (vivant et mort) incorporée pour produire une unité du bien i et X_i la quantité du bien i produite par le secteur.

$$(2) \quad C_i = c_i Y_i$$

$$V_i = v_i Y_i$$

$$S_i = s_i Y_i$$

$$i = 1, 2$$

(suite des notes de la page précédente) cette période.

(3) D.J. Harris, "A propos des schémas de reproduction et d'accumulation chez Marx", J.P.E. juillet 1972, reproduit dans Problématiques de la croissance, op. cit.

(1) La contrainte de l'agrégation impose ici que les coefficients c_i , v_i , s_i soient les mêmes pour toutes les industries d'un même secteur.

peut réécrire les équations du système (1).

$$1 = c_1 + v_1 + s_1$$

2)

$$1 = c_2 + v_2 + s_2$$

ou

$$1) \quad Y_1 = c_1 Y_1 + v_1 Y_1 + s_1 Y_1$$

$$Y_2 = c_2 Y_2 + v_2 Y_2 + s_2 Y_2$$

Supposons maintenant que le pourcentage des profits réinvestis (soit s_i) est le même pour les deux secteurs. L'hypothèse n'est pas restrictive tout en présentant l'avantage de ne pas remettre en cause l'état quasi stationnaire. (1)

On supposera également que les salaires sont uniquement affectés à l'achat de biens de consommation et que les profits seront réinvestis dans la proportion a_i des profits.

Trois questions peuvent être posées.

1) à quelles conditions le système peut-il se reproduire sur une base élargie et équilibrée?

2) quel sera alors le taux de croissance de chacun des deux secteurs?

3) quelle sera la nature de la croissance?

1) Morishima suit le texte de Marx d'assez près et présente les divers cas présentés par Marx. Nous avons préféré simplifier ici la présentation et admettre au départ que a_i est le même dans les deux secteurs.

Répondre à la première question revient à déterminer à quelles conditions chaque secteur va pouvoir écouler sa production puisque, comme nous l'avons déjà souligné, le problème production-réalisation est ici escamoté. Le problème se ramène donc au problème offre-demande déjà présenté plus haut.

Rappelons tout d'abord que la demande pour chacun des deux secteurs sera égale, pour le premier, au renouvellement des biens de production, soit $C_1 + C_2$ et aux nouveaux équipements, soit $\Delta C_1 + \Delta C_2$ et pour le second, au capital variable $V_1 + V_2$, auquel viendra s'ajouter le nouveau capital variable nécessaire pour l'investissement soit $\Delta V_1 + \Delta V_2$ et les profits non réinvestis par les capitalistes soit $B_1 + B_2$. (1)

On aura donc

$$5) \quad Y_1 = C_1 + C_2 + \Delta C_1 + \Delta C_2$$

$$Y_2 = V_1 + V_2 + \Delta V_1 + \Delta V_2 + B_1 + B_2$$

comme la composition organique du capital demeure inchangée (2)

$$6) \quad \begin{aligned} \Delta C_1 &= a\theta_1 S_1 \\ \Delta C_2 &= a\theta_2 S_2 \end{aligned}$$

$$\text{avec } \theta_1 = \frac{c_1}{c_1 + v_1} \quad \text{et} \quad \theta_2 = \frac{c_2}{c_2 + v_2}$$

$$1) \quad B_1 = b_1 S_1 = (1 - a_1) S_1$$

$$B_2 = b_2 S_2 = (1 - a_2) S_2 \quad \text{avec } a_1 = a_2 = a$$

2) Il faudrait plutôt parler chez Morishima de coefficients techniques de production inchangés. En outre, on notera que les conditions d'équili-

et

$$1) \quad \Delta v_1 = a(1 - \theta_1) S_1$$

$$\Delta v_2 = a(1 - \theta_2) S_2$$

l'équation (5) peut donc se réécrire,

$$Y_1 = C_1 + C_2 + a\theta_1 S_1 + a\theta_2 S_2$$

$$2) \quad Y_2 = V_1 + V_2 + a(1 - \theta_1) S_1 + a(1 - \theta_2) S_2 + (1 - a)(S_1 + S_2)$$

ou en reprenant la formulation de Morishima

$$\begin{aligned} 3) \quad Y_1 &= c_1 Y_1 + c_2 Y_2 + a\theta_1 s_1 Y_1 + a\theta_2 s_2 Y_2 \\ Y_2 &= v_1 Y_1 + v_2 Y_2 + a(1 - \theta_1) s_1 Y_1 + a(1 - \theta_2) s_2 Y_2 + (1 - a)(s_1 Y_1 + s_2 Y_2) \end{aligned}$$

en vertu de (1) et de (4), (8) et (8') peuvent se réécrire de la manière suivante

$$\begin{aligned} 4) \quad C_1 + V_1 + S_1 &= C_1 + C_2 + a\theta_1 S_1 + a\theta_2 S_2 \\ C_2 + V_2 + S_2 &= V_1 + V_2 + a(1 - \theta_1) S_1 + a(1 - \theta_2) S_2 + (1 - a)(S_1 + S_2) \\ 5) \quad c_1 Y_1 + v_1 Y_1 + s_1 Y_1 &= c_1 Y_1 + c_2 Y_2 + a\theta_1 s_1 Y_1 + a\theta_2 s_2 Y_2 \\ 6) \quad c_2 Y_2 + v_2 Y_2 + s_2 Y_2 &= v_1 Y_1 + v_2 Y_2 + a(1 - \theta_1) s_1 Y_1 + a(1 - \theta_2) s_2 Y_2 \\ &\quad + (1 - a)(s_1 Y_1 + s_2 Y_2) \end{aligned}$$

(suite de la note de la page précédente) bre ne sont pas tout à fait les mêmes que celles dégagées précédemment vu qu'ici, les profits sont réinvestis à la fois en capital constant et en capital variable nouveaux. Ceci ne change pas grand chose cependant à la problématique des schémas mais, à l'avantage cependant d'être peut-être plus conforme à l'idée initiale de Marx selon laquelle V_1 représente du capital avancé.

En simplifiant, le système (9) et (9') nous donneront alors

$$(10) \quad V_1 = C_2 + S_1 (a\theta_1 - 1) + a\theta_2 S_2$$

$$(10') \quad v_1 Y_1 + s_1 Y_1 = c_2 Y_2 + a\theta_1 s_1 Y_1 + a\theta_2 s_2 Y_2$$

De (10) comme de (10'), on peut donc dégager les conditions de la reproduction élargie

selon (10)

$$(11) \quad a = \frac{v_1 + s_1 - c_2}{\theta_1 s_1 + \theta_2 s_2}$$

ou selon (10')

$$(11') \quad a = \frac{v_1 Y_1 + s_1 Y_1 - c_2 Y_2}{\theta_1 s_1 Y_1 + \theta_2 s_2 Y_2}$$

ou encore, toujours selon (10')

$$(12) \quad \frac{Y_1}{Y_2} = \frac{c_2 + a\theta_2 s_2}{v_1 + s_1 (1 - a\theta_1)}$$

Dans le cas où $a = 1$, c'est-à-dire que tous les profits sont réinvestis, (12) devient alors

$$\frac{Y_1}{Y_2} = \frac{c_2 + \theta_2 s_2}{v_1 + s_1 (1 - \theta_1)}$$

Telles sont les conditions de la reproduction élargie équilibrée, quant au taux de croissance maintenant de chacun des deux secteurs, on peut le déterminer en partant du système (4) que l'on dynamisera.

Nous aurons donc, à condition de production inchangée

$$(13) \quad \begin{aligned} Y_1(0) &= c_1 Y_1(0) + v_1 Y_1(0) + s_1 Y_1(0) \\ Y_2(0) &= c_2 Y_2(0) + v_2 Y_2(0) + s_2 Y_2(0) \end{aligned}$$

et

$$(14) \quad \begin{aligned} Y_1(1) &= c_1 Y_1(0) + v_1 Y_1(0) + a_1 s_1 Y_1(0) + s_1 Y_1(1) \\ Y_2(1) &= c_2 Y_2(0) + v_2 Y_2(0) + a_2 s_2 Y_2(0) + s_2 Y_2(1) \end{aligned}$$

où $Y_i(t)$ représente la production de la période $t=0,1$ et $i=1,2$ et $a_i s_i Y_i(0)$ la part des profits des secteurs à réinvestir.

Sachant que

$$(15) \quad \begin{aligned} Y_1(1) &= (1 + g_1) Y_1(0) \\ Y_2(1) &= (1 + g_2) Y_2(0) \end{aligned}$$

et

$$(16) \quad \Delta Y_i = Y_i(1) - Y_i(0)$$

le taux de croissance g_1 et g_2 pour chacun des deux secteurs s'obtient à partir de la différence de (13) à (14) où alors

$$\begin{aligned} Y_1(1) - Y_1(0) &= a_1 s_1 Y_1(0) + s_1 (Y_1(1) - Y_1(0)) \\ Y_2(1) - Y_2(0) &= a_2 s_2 Y_2(0) + s_2 (Y_2(1) - Y_2(0)) \end{aligned}$$

ce qui peut se réécrire

$$\begin{aligned} \Delta Y_1 (1 - s_1) &= a_1 s_1 Y_1(0) \\ \Delta Y_2 (1 - s_2) &= a_2 s_2 Y_2(0) \end{aligned}$$

donc,

$$g_1 = \frac{\Delta Y_1}{Y_1(0)} = a_1 \frac{s_1}{1 - s_1}$$

$$g_2 = \frac{\Delta Y_2}{Y_2(0)} = a_2 \frac{s_2}{1 - s_2}$$

Ce qui revient ni plus ni moins à poser que le taux de croissance de chacun des deux secteurs dépend de la part a_i des profits qui seront réinvestis et du taux de profit puisque $c_i + v_i + s_i$ étant égal à 1, par hypothèse, $1 - s_i$ est égal à $c_i + v_i$ et $\frac{s_i}{1 - s_i}$ à $\frac{s_i}{c_i + v_i}$; que a_i soit égal à 1; le taux de profit $\frac{s_i}{c_i + v_i}$ identique pour chacun des deux secteurs, le taux de croissance de l'économie égal au taux de croissance du capital revient alors égal au taux de profit, autrement dit au taux d'accumulation du capital, soit

$$g = \frac{\Delta Y}{Y} = \frac{\Delta A}{A} = \frac{S}{A}$$

$$\text{avec } A = C + V$$

Que dire enfin, de la nature de la croissance équilibrée dans le modèle de reproduction élargie?

Repartons du système d'équation (5) ramené à la production, en y raisonnant sur le continuum du cycle de production. (5) devient alors égal à

$$\begin{aligned} Y_1(t) &= c_1 Y_1(t) + c_2 Y_2(t) + c_1 \Delta Y_1(t) + c_2 \Delta Y_2(t) \\ Y_2(t) &= v_1 Y_1(t) + v_2 Y_2(t) + v_1 \Delta Y_1(t) + v_2 \Delta Y_2(t) + bs_1 Y_1(t) + bs_2 Y_2(t) \end{aligned}$$

$$\text{avec } \Delta Y_i(t) = Y_i(t+1) - Y_i(t) \quad i=1, 2$$

$$\text{et } b = 1 - a$$

en simplifiant, (17) peut se réécrire

$$\begin{aligned} Y_1(t) &= c_1 Y_1(t+1) + c_2 Y_2(t+1) \\ Y_2(t) &= v_1 Y_1(t+1) + v_2 Y_2(t+1) + bs_1 Y_1(t) + bs_2 Y_2(t) \end{aligned}$$

En termes matriciels (17) peut être réécrit de la manière suivante,

$$\begin{bmatrix} Y_1(t) \\ Y_2(t) \end{bmatrix} = \begin{bmatrix} c_1 & c_2 \\ v_1 & v_2 \end{bmatrix} \begin{bmatrix} Y_1(t+1) \\ Y_2(t+1) \end{bmatrix} + \begin{bmatrix} 0 & 0 \\ bs_1 & bs_2 \end{bmatrix} \begin{bmatrix} Y_1(t) \\ Y_2(t) \end{bmatrix}$$

Ce qui nous donne un système d'équations différentielles simultanées ne posant aucun problème particulier dès lors que nous connaissons les conditions initiales.

En adoptant une procédure par élimination déjà utilisée par Duesenberry (1) on peut obtenir des équations de la forme générale,

$$(19) \quad AY_i(t+2) + BY_i(t+1) + CY_i(t) = 0 \quad \text{et ce pour } i=1, 2.$$

Ainsi dans l'analyse, nous débouchons sur deux éléments, à savoir que le modèle originel de Marx peut être très facilement dynamisé et que l'équilibre peut aisément être conçu en termes de sentier. Seulement, nous

(1) J. Duesenberry, Business Cycles and Economic Growth, Mac Graw Hill, New York, 1958

avons deux solutions à l'équation (19) (puisque l'équation caractéristique est d'ordre 2) (1). Le problème, c'est que, comme le note Morishima nous aurons dans un cas, un équilibre instable, avec des fluctuations de plus en plus explosives; dans l'autre, dès lors qu'on quitte le sentier, on s'en éloignera très rapidement. (2) En effet, on a deux équations

$$Y_1(t) = c_1 Y_1(t+1) + c_2 Y_2(t+1) \quad (17')$$

$$Y_2(t) = v_1 Y_1(t+1) + v_2 Y_2(t+1) + bs_1 Y_1(t) + bs_2 Y_2(t)$$

En remplaçant dans l'équation (2), $Y_1(t)$ par l'équation (1), on obtient alors,

$$(2)' \quad Y_2(t) (1 - bs_2) = v_1 Y_1(t+1) + v_2 Y_2(t+1) + bs_1 [c_1 Y_1(t+1) + c_2 Y_2(t+1)]$$

ou encore,

$$(2)'' \quad Y_2(t) = \frac{v_1 + bs_1 c_1}{1 - bs_2} Y_1(t+1) + \frac{v_2 + bs_1 c_2}{1 - bs_2} Y_2(t+1)$$

Le système (17) peut dès lors se présenter de la manière suivante

$$(20) \quad \begin{bmatrix} Y_1(t) \\ Y_2(t) \end{bmatrix} = \begin{bmatrix} M_{11} & M_{12} \\ M_{21} & M_{22} \end{bmatrix} \begin{bmatrix} Y_1(t+1) \\ Y_2(t+1) \end{bmatrix}$$

$$\text{avec } M_{11} = c_1 \text{ et } M_{12} = c_2$$

$$\text{et } M_{21} = \frac{v_1 + bs_1 c_1}{1 - bs_2} \text{ et } M_{22} = \frac{v_2 + bs_1 c_2}{1 - bs_2}$$

(1) W.J. Baumol, Economic Dynamics Mac Millan, Londres, 1970

(2) M. Morishima., Marx's Economics, op. cit., p. 126-127

On est donc, en présence d'un système d'équations différentielles multanées qui nous donneront des solutions de la forme

$$\begin{aligned} Y_1(t) &= A G_1^t + B G_2^t \\ Y_2(t) &= C G_1^t + D G_2^t \end{aligned} \quad (1)$$

Il l'analyse des racines dans l'équation caractéristique, nous révèle (1) une racine positive et une autre qui sera positive si la composition organique du capital est plus élevée dans le secteur I que dans le secteur II.

$$\frac{c_1}{v_1} > \frac{c_2}{v_2} \quad \text{et négative dans le cas contraire} \quad \frac{c_1}{v_1} < \frac{c_2}{v_2} \quad . \quad \text{Dès lors}$$

on peut dire que le modèle de la reproduction élargie est un modèle de croissance à l'équilibre instable qui nous amène à la conclusion que, dès l'instant que les conditions d'équilibre ne sont plus remplies, l'économie ne peut que s'écarter toujours davantage du sentier de croissance équilibrée. Plus précisément, si $\frac{c_1}{v_1} > \frac{c_2}{v_2}$, on aura une divergence monotone et si $\frac{c_1}{v_1} < \frac{c_2}{v_2}$, un cas malgré tout peu probable, on aura des oscillations explosives le long du sentier de croissance. Un résultat intéressant puisqu'il nous montre l'existence d'un rapport entre les crises et le désajustement des schémas de reproduction, et surtout la possibilité elle-même des crises dans un type d'économie où l'accumulation du capital dépend, dans sa continuité, d'un certain nombre de conditions sociales très strictes difficilement réalisables si l'on tient compte du caractère privé de la production. Mais encore une fois, il ne s'agit là que d'une possibilité de crise, d'un facteur de crise dirait Marx. Leur véritable

1) Voir la démonstration de Morishima à ce sujet, op. cit. p. 123 et suivantes.

explication, ce n'est pas là qu'il faut la chercher mais au contraire, du côté des facteurs que Morishima a esquivés, comme Marx lui-même d'ailleurs dans son analyse, c'est-à-dire du côté des facteurs qui feront que l'accumulation se trouve non seulement remise en cause dans sa continuité mais également, et surtout, que l'accumulation se trouve à créer elle-même ses propres limites. Et là, surgissent la question des changements dans les conditions de production et le problème du rapport dialectique production-réalisation.

CHAPITRE 4

LA LOI DE LA BAISSSE TENDANCIELLE DU TAUX DE PROFIT ET LES CRISES ECONOMIQUES. LA RUPTURE.

"La véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même" (1). C'est la conclusion à laquelle Marx dans son explication des crises économiques ne peut qu'arriver maintenant que, comme nous venons de le voir, la continuité du procès de production est indissociablement liée à celle du procès d'accumulation. S'il convient de voir dans les crises un phénomène qui, une fois mis de côté évidemment tous les "facteurs de crise" possibles, nous révèle les limites de la croissance capitaliste, ce ne peut être qu'en analysant comment le capital lui-même en vient dans le cours même de l'accumulation, à engendrer ses propres limites, à créer ses propres barrières à son expansion. C'est ce qu'il s'agit de voir maintenant, avec l'exposé de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.

(1) K. Marx, Le Capital, op. cit., Livre 3. p. 244

L'accumulation du capital et la modification des conditions de production.

1 Les changements dans les conditions de production.

Pour Marx, deux choses doivent être prises en considération dans l'analyse de l'accumulation du capital: l'accroissement proprement dit du capital (transformations quantitatives) et les modifications d'ordre qualitatif que l'accumulation entraîne sur les conditions de production. (1)

Déjà en soi, l'accroissement du capital fait problème.

Rien ne nous garantit que l'accroissement de production qui en découlera puisse trouver sur les marchés les mêmes conditions de réalisation et la rentabilité que celles qui prévalaient lors du cycle précédent. Conséquence immédiate de ceci; chaque cycle de production étant nécessairement distinct du précédent, on ne pourra jamais trouver les conditions idéales de stabilité qui nous permettraient de déboucher sur une analyse en termes de croissance équilibrée. Mais là n'est pas l'élément central du développement théorique de Marx. Ce qui lui semble être le plus important du point de vue des conséquences, ce sont les changements d'ordre qualitatif qui vont amener les nouveaux équipements. De cycle en cycle, on ne produit jamais sur les mêmes bases. Un élément vient toujours bouleverser les conditions de production, c'est le progrès technique.

1) C'est la fameuse distinction couramment introduite aujourd'hui entre la croissance et le développement.

Et Marx introduit ici deux hypothèses essentielles pour la suite de son analyse.

La première, c'est celle des rendements croissants. Sur ce point, il rejette explicitement l'hypothèse ricardienne des rendements décroissants dans l'agriculture comme élément explicatif d'une éventuelle baisse dans la rentabilité du capital. (1) Accumulation du capital et progrès technique sont pour lui indissociables. Comme il l'écrit, "le progrès industriel suit la marche de l'accumulation". (2) Produire plus, augmenter les cadences de travail, réduire les coûts de production, etc. dans le but de faire plus de profit, c'est dans le fond ce que recherche toute entreprise en investissant et en introduisant de nouveaux équipements. Pour elle, amélioration de l'efficacité et amélioration des profits vont de pair.

Cette hypothèse, on peut la traduire de la manière suivante:

A prix de production inchangés et à accumulation continue ($\frac{\Delta A}{A} > 0$) le rapport Q/A , où Q représente la valeur de la production à "prix constants" et A le capital investi ($A = c + v$), est croissant.

La deuxième hypothèse, quant à elle, est plus discutable dans sa finalité. Marx reprend l'hypothèse classique du progrès technique comme facteur de progrès social. Tout comme les économistes classiques pouvaient conclure que le capitalisme dans son développement, entraînait l'accroissement de la richesse (ce qui était pour eux la fin de toute société), Marx conclut au

(1) Comme l'ont souligné certains auteurs, Marx ne rejette pas tout à fait l'hypothèse des rendements décroissants dans l'agriculture. Il y revient à certaines reprises dans le Capital. Par contre, il la rejette radicalement comme élément d'explication de la baisse tendancielle du taux de profit.

(2) K. Marx, op. cit., Livre 1, p. 457

aractère progressiste de la technique dans la mesure où celle-ci permet d'économiser le temps de travail nécessaire à la production des marchandises. Les nouveaux équipements représentent plus de capital, plus de travail mort ira-t-il, mais, c'est au bénéfice du travail vivant et de l'ensemble de la société. Produite en moins de temps, chaque marchandise coûtera moins cher, ce dont bénéficiera au bout du compte l'ensemble de la société.

Dans les modèles d'accumulation de l'école de Cambridge, ces deux hypothèses se confondent au sens où les rendements croissants en entraînant une productivité sociale accrue entraînent également une hausse des profits pour l'entreprise qui améliore l'efficacité de sa production. Chez Marx, ce n'est pas le cas. Si la technique est facteur de progrès social, elle a produit au contraire pour l'entreprise des effets contraires à ceux que celle-ci pouvait escompter en investissant, soit la baisse de son taux de profit. A la source du problème : la hausse de ce que Marx appellera la composition organique du capital.

2. La composition organique du capital. Retour sur le modèle de Joan Robinson.

Le concept de composition organique du capital est introduit par Marx pour souligner le fait que dans le procès de production, tout capital se décompose "en moyens de production et en force ouvrière agissante". (1) L'un et l'autre constituent les éléments indissociables du procès de production dont la décomposition en valeur du capital, soit c et v , ne fera que refléter le rapport technique qui les lie. Il y a donc deux rapports en un.

1) Ibidem, Livre 1, p. 437

Un rapport technique, le rapport moyen de production-force de travail, que Marx désignera sous le vocable de "composition technique du capital" et un rapport valeur proprement dit, qu'il désignera par "composition valeur du capital". Le rapport c/v pris comme rapport technique et rapport valeur sera qualifié de "composition organique du capital".

En raisonnant sur base de prix de production inchangés, on retrouve le concept introduit plus haut par J. Robinson, pour peu que le capital constant désigne uniquement sa partie fixe et que le taux de profit dépende non de l'ensemble du capital soit $c + v$ mais, seulement de c . Le point est intéressant à souligner parce que Marx n'attache guère d'importance à la modification de la composition valeur du capital. Il admet la hausse des salaires en période d'expansion mais on peut facilement admettre que ces hausses sont compensées par celles du coût des équipements tant et si bien que l'élément déterminant dans la modification de la composition organique, c'est la modification du rapport technique existant entre la main d'œuvre et les moyens de production. Ce point nous paraît être fondamental dans l'interprétation de la baisse du taux de profit. C'est là tout le problème. La hausse de la composition organique est-elle purement temporaire et sujette à réajustement suite aux gains de productivité en I comme le suggère M. Dobb? Ou bien, Marx a-t-il voulu cerner par un concept particulier un effet particulier du procès d'accumulation, celui de la substitution du travail mort au travail vivant, qui ne peut-être contrecarré que par la continuité de l'accumulation elle-même? Pour le moment, nous ne faisons que poser la question. Comparons plutôt les deux modèles. (1)

Modèle de J. Robinson

Rappelons les équations de base.

$$1) \quad pY = wL + pK$$

1) Dans son article publié dans la Revue Economique (1973, p. 163 et suivantes) ainsi que dans son ouvrage, Le projet marxiste, PUF, Paris, 1975.

$$(2) \quad \rho = \frac{\pi}{K} = \frac{Y - wL/p}{K/p} = \frac{Y - w}{k} \quad \text{si } p = 1$$

avec $y = Y/L$, $k = K/pL$ et $p = \text{numéraire} = 1$

Une autre manière de présenter (2) c'est de tout rapporter non à la main d'oeuvre L mais à la production. C'est un moyen élégant d'éliminer le facteur "répartition des revenus" tout en introduisant la question des rendements croissants. Dans ce cas, en divisant (2) par Y on aura,

$$(3) \quad \rho = \frac{1 - \frac{wL}{pY}}{\frac{K}{pY}}$$

Si on suppose que la part "des facteurs" dans le revenu national demeure inchangée, soit $wL / pY = \bar{w}$ et d'autre part, si on désigne comme chez Sraffa R le rapport Y/K , (3) se présente de la manière suivante:

$$(4) \quad \boxed{\rho = R(1 - \bar{w})} \quad \text{avec } p = 1$$

Autrement dit, le taux de profit ρ est en relation directe avec R .

Dans l'hypothèse de rendements croissants ($\dot{R} / R > 0$) le taux de profit monte alors qu'il chutera dans l'hypothèse contraire soit le cas des rendements décroissants ($\dot{R} / R < 0$).

De quoi dépend R maintenant?

(suite de la note de la page précédente) Sraffa. Le modèle étant un modèle agrégé à prix de production inchangé, il nous semble plus simple de partir directement des agrégats pour arriver à la fameuse équation des profits de Sraffa que J. Robinson ne fait que reprendre dans son modèle d'accumulation.

De deux choses, la productivité de la main d'oeuvre Y et de la composition technique du capital, k .

$$\text{Comme } R = \frac{Y}{K} = (Y/L) (L/K) = y/k,$$

$$\dot{R} / R > 0 \text{ si } \dot{y} / y > \dot{k} / k$$

(5) et

$$\dot{R} / R < 0 \text{ si } \dot{y} / y < \dot{k} / k$$

Autrement dit, le taux de profit dans le modèle ne baissera que dans un seul cas, soit celui où la composition organique du capital augmente plus vite que la productivité, ce qui est l'hypothèse des rendements décroissants.

Modèle de Marx

Sur la base d'un raisonnement en valeur, on peut présenter le taux de profit de la manière suivante.

On a,

$$(1) \quad A = c + v \quad (\text{le capital investi qu'on peut assimiler à l'actif de l'entreprise})$$

$$(2) \quad c + v + p_l = Q \quad \text{La valeur produite et réalisée est égale au capital investi plus le profit. Autrement dit, on peut réécrire (2)}$$

$$(3) \quad Q = A + p_l$$

4) le taux de profit peut s'écrire,

$$\rho = \frac{pY}{A}$$

En transposant (3) dans (4), nous aurons

$$5) \rho = \frac{Q - A}{A} = \frac{Q}{A} - 1$$

Le taux de profit se trouve donc ici à dépendre du rapport existant entre la valeur produite et réalisée et le capital investi.

A la différence cependant du modèle de J. Robinson, nous raisonnons ici, sur une base de valeur. Q représente la valeur qu'il aura été possible de réaliser et non la valeur de la production sur la base de prix de production inchangés. Ce que l'on peut déjà faire remarquer cependant, c'est que, comme A représente une valeur passée, figée, et Q, une valeur actuelle, le taux de profit n'augmentera que si $\frac{Q}{Q} > \frac{A}{A}$ ou encore ce qui revient au même, que si Q/v augmente plus vite que c/v, la composition organique du capital. (1)

Si nous voulons comparer le modèle de Marx à celui de J. Robinson, il faut faire une approche en termes de prix de production où nous devrons alors supposer que tout ce qui est produit est vendu à ces prix sur le marché. (2)

Soit alors,

6) $v + \pi = pY$ où salaires versés et profits attendus sont égaux à la valeur du produit net en prix de production.

7) $\frac{Q}{A} = \frac{Q}{v} \cdot \frac{v}{A} \rightarrow v/A = \frac{v}{c+v} = \frac{1}{c/v + 1}$ Puisque Q/v peut être assimilé à l'inverse de la part des salaires dans la production, on pourra vérifier plus loin, à la suite de Marx, que l'effet de la hausse de la composition technique du capital peut être contrecarré par l'accroisse-

8) le taux de profit est égal à

$$\rho = \frac{\pi}{A} = \frac{\pi}{c + v}$$

en vertu de (6), on peut réécrire (7),

$$9) \rho = \frac{pY - v}{c + v} = \frac{1 - v/pY}{(c + v)/pY}$$

On peut poser alors comme précédemment que la part des salaires dans produit net est constante, soit $\bar{w} = v/pY$ puisque v représente les salaires versés. Supposons également que la composition organique c/v est strictement liée à sa composition technique. Dès lors, on peut réécrire (8) multipliant en haut et en bas par c,

$$10) \rho = \frac{1 - \bar{w}}{\frac{c}{c + v}} \cdot \frac{pY}{c} = \frac{(1 - \bar{w})}{1 + \frac{v}{c}} \cdot R$$

$$\text{puisque } R = \frac{Y}{K} = \frac{Y}{c} \text{ avec } p = 1$$

Il est possible de simplifier davantage (9) de manière à obtenir une équation du taux de profit assez proche de l'équation (4) du modèle de J. Robinson. Comme $v/c = (v/pY) (pY/c) = \bar{w} R$ on peut dès lors écrire

$$10) \rho = \frac{(1 - \bar{w}) R}{1 + \bar{w} R}$$

La seule différence réside dans le dénominateur mais pour le reste, il n'y a pas de différence. Le taux de profit est également dans une relation positive avec R ce qui nous donne les mêmes conditions que nous avons posées dans l'équation (5) du modèle de J. Robinson, soit:

2) (Note de la page précédente) Q représente la valeur de la production réalisée. $Q = pY$ uniquement dans le cas où tout ce qui est produit, est vendu aux prix du cycle précédent.

$$\dot{R} / R > 0 \text{ si } \dot{Y} / Y > \dot{k} / k$$

$$\dot{R} / R < 0 \text{ si } \dot{Y} / Y < \dot{k} / k$$

Dans un cas comme dans l'autre, la composition organique du capital (assimilée à son rapport technique uniquement) représente une variable déterminante sur l'évolution du taux de profit. Son augmentation entraîne inévitablement sa diminution si ce n'est qu'elle peut se trouver compensée par l'amélioration de la productivité de la main d'oeuvre, du moins dans le modèle en prix de production.

C'est là que se situe exactement le problème. Marx admet comme hypothèse que, dans le cours de l'accumulation (1) (tout comme J. Robinson d'ailleurs), la composition organique du capital va en augmentant. Comme il l'écrit, "la masse de l'outillage et des matériaux mis en comparaison de la somme de force ouvrière nécessaire pour les mettre en oeuvre augmente. On mesure donc que l'accroissement du capital rend le travail plus productif, il en diminue la demande proportionnellement à sa propre grandeur." (2) Ce texte est clair. Ce sont les considérations techniques qui entraînent la hausse de c/v parallèlement à la hausse de la productivité. q/v augmente mais, c/v aussi. Le tout maintenant est de savoir si globalement le résultat va s'avérer positif ou non pour l'entreprise.

Si nous raisonnons sur la base de prix de production, nous ne pouvons

1) Cette question de la hausse de c/v est fortement contestée dans la littérature marxiste. Certains auteurs comme Sweezy par exemple, contestent le fait que Marx ne raisonne que sur une base purement matérielle qui ne tient pas compte des modifications en valeur. Notamment, il soulève le fait que l'amélioration de la productivité dans le secteur des biens de production peut amener la décroissance du rapport ou pour le moins, sa constance. Nous maintiendrons cependant ici l'hypo-

thèse pas conclure à la baisse du taux de profit. Au contraire même, on peut admettre que R augmente à moins de rejeter complètement l'idée de régression. R , représentant essentiellement le rapport de la production matérielle Y au capital investi, ne peut être que croissant dans le cadre de cette hypothèse. Dans lequel cas, on se trouve en face de deux possibilités. La première, c'est que $\bar{w}$ demeure constant et alors, l'augmentation de R se traduit directement en un accroissement de p avec pour conséquence un déséquilibre dans la croissance et une tendance à la surproduction. La seconde, c'est que $\bar{w}$ augmente et compense la hausse de R . Le taux de profit demeurera alors constant et la croissance continuera à suivre son sentier d'équilibre. (1) En nous concentrant uniquement sur la première possibilité, (2) le modèle en prix de production ne nous permet tout au plus de conclure à une quelconque baisse de la rentabilité du capital. L'augmentation de la productivité du travail vient compenser la hausse de la composition organique du capital dès l'instant que l'hypothèse des rendements croissants est introduite. (3) On arrive ici à un cul-de-sac. (4) Pour pouvoir s'en sortir, il nous faut raisonner non directe-

(suite de la page précédente) thèse de Marx pour nous conformer au texte.

1) K. Marx, Le Capital, op.cit., Livre I, p. 444

2) On peut également admettre une troisième possibilité, soit celle où $\bar{w}$ supplante R . Ce serait le cas où la lutte des classes tournerait à l'avantage des travailleurs. Nous la laisserons tomber cependant dans la mesure où Marx a déjà posé que même si les salaires augmentent dans le cours de l'accumulation, ces augmentations ne peuvent dépasser le plafond qui remettrait en cause les bases du MPC et par là sa reproduction.

3) On admettra ici la constance de $\bar{w}$ par commodité comme le fait Marx en admettant que le taux de plus value, pl/v reste constant au cours de l'accumulation. De plus cette hypothèse semble conforme aux faits comme le souligne Lipietz dans son livre, La crise, l'inflation, pourquoi?, Maspéro, Paris, 1978.

4) C'est ce que souligne à juste titre Latouche in, "à propos de la baisse tendancielle du taux de profit" lorsqu'il écrit (p. 174),

"Ricardo avait vu correctement le problème lorsqu'il déclarait:

"aucune accumulation du capital ne peut faire baisser les profits de manière durable; à moins qu'il n'y ait quelque cause, également durable

ent dans l'espace des prix mais, dans l'espace de la valeur pour revenir ensuite, dans l'espace des prix. Ceci revient à dire que ce n'est pas sur Y/A qu'il faut raisonner mais sur Q/A et plus précisément, sur le rapport qui existe entre Q et v .

En effet, ce qui nous semble être une erreur c'est de considérer la production comme immédiatement sociale, pour peu qu'elle se trouve adjointe d'un prix (constant ou non). C'est sans doute de cette manière que raisonne l'entreprise lorsqu'elle espère retirer intégralement profit du surplus de production qu'elle pourra obtenir de ses nouveaux équipements. Sur la base des conditions de vente antérieures, tout accroissement de production doit se traduire pour elle en profits accrus et toute augmentation de R doit entraîner une hausse du taux de profit, p . Tel sera sans doute le cas, si elle devance ses concurrents ou si son dynamisme lui permet d'améliorer sa part du marché. Mais, peut-on par analogie et par agrégation, transposer ce qui se passe au niveau d'une entreprise à l'ensemble de la production? Si oui, alors le profit attendu devient profit réel et, toute augmentation de R deviendra hausse de taux de profit. Ce problème se résume alors à un problème de croissance équilibrée (et d'équilibre sectoriel) dès l'instant qu'on élargit quelque peu le modèle. C'est d'ailleurs

(suite de la page précédente) qui fasse hausser les salaires". Cette cause pour Ricardo, ce seront les rendements décroissants dans l'agriculture. En entraînant des hausses de prix sur les produits de la terre, ceux-ci vont entraîner la hausse des salaires et par voie de conséquence, la baisse des profits, une loi qui semble pour lui inéluctable.

- (4) Dans ce cas, la seule manière d'expliquer la baisse des taux de profits c'est de se concentrer uniquement sur la question de la surproduction et de reprendre alors la démarche keynésienne que suit J. Robinson. Pour une critique de cette approche, on se rapportera au débat entre Cogoy et P. Sweezy dans Les Temps Modernes.
- M. Cogoy, "Les théories néo-marxistes, Marx et l'accumulation du capital", Les Temps Modernes, sept. oct. 1972, p. 396-427
- P. Sweezy, "Quelques problèmes de la théorie de l'accumulation du capital", Les Temps Modernes, janvier 1974, p. 1211-1229

a conclusion à laquelle aboutissait Ricardo lui-même, dans sa théorie de l'accumulation du capital; (1) la crise n'est que possible et pourrait même être évitée pour peu que le développement de la production soit quelque peu planifié. A cela Marx répondait déjà que,

"Toutes les difficultés que Ricardo soulève contre la surproduction reposent sur le fait qu'il considère la production bourgeoise comme un mode de production dans lequel ou bien il n'existe pas de différence entre achat et vente (troc immédiat), ou bien comme une production sociale de sorte que la société répartit, comme selon un plan, ses moyens de production et ses forces productives selon le degré et dans la mesure qu'il faut pour satisfaire ses différents besoins, de sorte qu'il échoit à chaque sphère de production la quote part du capital social requise pour satisfaire le besoin auquel cette sphère correspond." (2)

De privée qu'elle est au départ, la production capitaliste doit devenir sociale. C'est là tout le problème auquel l'entreprise a à faire face. Prix et profits n'existent qu'à l'état potentiel, à l'état anticipé. Comme l'écrit très bien S. Latouche, "Ce n'est pas la possibilité technique de création d'une plus value qui est en cause, celle-ci est potentiellement suffisante pour rémunérer le capital si la demande créée par le système était assez forte. C'est bien plutôt la réalisation de cette plus value qui fait problème." (3) Il nous faut revenir à l'essence de la production capitaliste qui est toujours de croître et d'être toujours plus efficace sans prendre en considération ses propres limites. Le marché le lui rappellera. La valeur totale que l'on peut obtenir de la force de travail augmente sans doute (Q/v augmente) mais en fin de compte, cela va apparaître comme insuffisant pour compenser la hausse de la composition organique; (c/v), le taux de profit doit baisser.

(suite de la page précédente) M. Cogoy, "Baisse du taux de profit et théorie de l'accumulation", Les Temps Modernes, janvier 1974, p. 1230-1255. Voir également, D.S. Yaffe, "The Marxian Theory of Crisis, Capital and the State", Economy and Society, mai 1973, p. 186-231

- (1) Théories sur la plus value, T. 2, p. 616 et suivantes, Editions sociales, Paris, 1975

La loi de la baisse tendancielle du taux de profit.

Dans l'exposé qu'il fait de la loi, Marx raisonne en deux temps. (1) Tout d'abord, il se place dans l'espace de la valeur. L'exposé est alors succinct et rapide à faire dans la mesure où, la notion même de taux de profit mettant en jeu des valeurs actuelles (pl) et des valeurs passées cristallisées dans le capital A, il n'y a guère de difficulté majeure à montrer que dans le cours de l'accumulation, la plus value augmente moins vite que le capital. (2). Puis, il revient dans l'espace des prix pour essayer de voir comment, concrètement pourrait-on dire, dans l'échange les problèmes de réalisation de la valeur vont apparaître faute d'une demande suffisante pour assurer la rentabilité que peut escompter le capital (3). Cette partie est sans doute la plus difficile et a donné lieu à une énorme littérature fondée sur la sous-consommation ouvrière. Plus récemment même, certains auteurs comme Mattick (4) ont vu dans ces deux parties la possibilité d'une double théorie des crises chez Marx. L'une liée à la suraccumu-

(notes de la page précédente)

(2) Ibidem, p. 630

(3) S. Latouche, Le projet marxiste, op. cit., p. 179 et suivantes

(1) Le concept de taux de profit n'a même pas sa place dans la théorie de la valeur travail. Le seul concept pertinent, c'est le concept de taux de plus value. Dans cet espace, seul le travail vivant a une signification. Le taux de plus value en exprimant la part de ce travail que l'ouvrier(e) doit fournir gratuitement exprime la clé du partage de ce qui est produit. Le taux de profit n'a de signification que pour le capitaliste pour qui son capital figé ou non dans les équipements et outillages, doit rapporter comme la poule doit pondre des oeufs et la graine donner une gerbe.

(2) Du moins, c'est l'hypothèse que nous privilégions.

Nous trouvons tout d'abord dans la troisième section du livre 3 consacrée à cette question, le chapitre XIII intitulé, "la nature de la loi" constituant l'exposé formel de la loi, puis le chapitre XIV des "causes qui contrecarrent la loi" et enfin, le chapitre XV, le chapitre litigieux, intitulé "Développement des contradictions internes de la loi". XIII et XV constitueront nos deux parties.

(4) P. Mattick, Crises et théories des crises, Champ libre Paris, 1976. Voir également, l'introduction de Mattick au livre d'H. Grossman, Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique,

lation du capital et l'autre, liée à la sous-consommation (insuffisance de la demande). Nous aurons donc ici à être prudent.

Nous suivrons Marx dans son exposé des deux parties si ce n'est que nous essaierons d'illustrer le texte du chapitre XV à partir des schémas de reproduction auxquels il fait, semble-t-il à notre avis, référence sans les mentionner explicitement.

2.1 L'exposé de la loi. I-Le chapitre XIII du Livre 3 du capital

Rappelons tout d'abord les hypothèses de départ.

Marx raisonne dans un espace soumis à la loi de la valeur où seule la partie "vivante" du travail est susceptible de créer une valeur nouvelle. Le travail "mort" représenté par les équipements, outillages, bâtiments, matières premières, etc. n'est pris en ligne de compte qu'au travers des valeurs déjà réalisées et cristallisées dans le capital constant c, nécessaire pour produire la valeur nouvelle.

Le type de biens à produire est donné. L'exposé de la loi n'envisage pas l'apparition de biens nouveaux.

Partant de ces deux hypothèses, le taux de profit va dépendre de deux éléments: la part de la valeur nouvelle "arrachée" par les capitalistes en tant que propriétaires des moyens de production et avanceurs du capital nécessaire pour produire, soit $\frac{pl}{v + pl}$, et du rapport existant dans la (suite de la page précédente) Champ Libre. Paris. 1975 et A. Faire. "Quelques vrais et faux débats de la crise", Critiques de l'économie politique, no. 7-8, Avril-septembre 1979,

composition du capital entre sa partie "morte" et sa partie "vivante", soit c/v .

C'est en effet là que se situe la clé de l'explication de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Si le capitaliste entend dégager de la valeur nouvelle qui sera créée par les travailleurs et travailleuses, la plus value qui lui permette de rentabiliser l'ensemble de son capital (1), il nous invite aussi à prendre en considération que seul le travail vivant peut créer de la valeur. Le taux de profit étant pour le capitaliste un rapport entre du présent et du passé, le poids du travail mort qui se manifeste dans l'élévation de la composition organique du capital (2) ne peut engendrer un effet négatif sur le taux de profit. Une fois admise ces hypothèses relatives à la question de la valeur, l'exposé lui-même de la loi devient très simple:

"La masse du travail vivant employé diminuant sans cesse par rapport à la masse de travail réalisé qu'elle met en oeuvre, par rapport aux moyens de production consommés productivement, il faut bien que la fraction non payée de ce travail vivant qui se concrétise en plus-value voie son rapport au volume de valeur du capital total diminuer sans cesse. Or ce rapport de la masse de plus value à la valeur du capital total employé constitue le taux de profit; celui-ci doit donc baisser continuellement". (3)

Montrons ceci. (4)

Soit donc le taux de profit défini comme le rapport de la plus value

à l'ensemble du capital nécessaire.

- 1) C'est l'illusion capitaliste selon laquelle tout capital doit "faire des petits".
- 2) L'élévation de la composition organique est liée à l'efficacité accrue de la production à la suite d'un investissement; on produit davantage mais avec plus d'équipements. Notons que cette hypothèse laisse de côté le problème des changements de valeur en I et II.
- 3) K. Marx, op. cit., Livre 3, p. 211
- 4) Dans la démonstration de la loi, nous suivrons la démarche proposée par certains auteurs marxistes contemporains, notamment S. Latouche,

$$(1) \rho = \frac{pl}{c + v}$$

(2) Appelons e , le taux de plus value $e = pl/v$ (1)

(3) θ , le taux de partage de la valeur nouvelle créée $= \frac{v}{v + pl}$ (2)

(4) Q , la valeur totale réalisée, $Q = c + v + pl$ où c ne représente que la valeur du capital constant, "transférée". La seule valeur créée est $v + pl$.

(5) k , la composition valeur du capital, soit le rapport du travail "mort" au travail "vivant". $k = \frac{c}{v + pl}$ (3)

En vertu de (2), (3), (4) et (5), le taux de profit peut être transformé de la manière suivante,

(suite de la page précédente) C. Benetti, M. Aglietta et A. Lipietz.

- (1) Nous suivons ici la formulation proposée par A. Lipietz, in Crise, inflation, pourquoi?, op. cit.
- (2) Lipietz définit le taux de partage comme le rapport de pl à $v + pl$ ce qui ne change rien à la présentation puisque $\theta = 1 - \epsilon$ où $\epsilon = \frac{pl}{v + pl}$. Cette présentation nous permet par contre de mettre en valeur le taux de plus value $e = pl/v$ ce qui n'apparaît pas dans la formule de Lipietz. Remarquons également que le taux de partage ne représente rien d'autre que la part des salaires dans le revenu national (ou le produit national) si nous raisonnions dans l'espace des prix. En dépit des apparences la démarche de Marx sur la valeur n'a rien de particulier; on la retrouve en comptabilité nationale lorsqu'il s'agit alors de définir le PNB à partir des valeurs ajoutées.
- (3) k représente ici ce que Lipietz appelle la composition valeur du capital. Il ne s'agit que d'une légère correction à la définition de la composition organique de Marx. Celle-ci devant désigner le rapport du travail mort au travail vivant dans l'espace de la valeur, il paraît plus adéquat de rapporter c à $(v + pl)$ qu'à v uniquement. Ce rapport nous l'avons également désigné par k pour suivre la formalisation de Latouche et Lipietz. Chez Aglietta cependant (p.43), k désigne la composition valeur du capital comme Marx l'entendait, soit $k = c/v$. Ce qui change cependant, c'est que celui-ci introduit ce qu'il appelle la composition valeur du produit $q = c/(c + v + pl)$ dans lequel cas, le taux de profit ρ

$$5) \rho = \frac{pl}{c+v} = \frac{(pl/v) (v/(v+pl))}{(c/(pl+v) + v/(pl+v))} = \frac{e \cdot \theta}{k + \theta}$$

En simplifiant encore, on a

$$7) \rho = \frac{e}{\frac{k}{\theta} + 1}$$

Le taux de profit se trouve donc à dépendre de trois éléments: le taux de partage θ , le taux d'exploitation e et la composition valeur du capital

Maintenant, comme le taux de partage θ est égal à $\frac{1}{1+e}$, on peut réécrire (7) soit en fonction du taux d'exploitation soit en fonction du taux de partage, ce qui nous donne alors

en fonction du taux d'exploitation,

$$8) \rho = \frac{e}{k(e+1)+1}$$

en fonction du taux de partage,

$$9) \rho = \frac{1-\theta}{k+\theta}$$

Comme le taux de partage est, ainsi que l'écrit Lipietz, "strictement compris entre 0 et 1...", on voit que ρ est compris entre 0 (quand le surtravail est nul et $\theta = 1$) et $1/k$ (quand le travail nécessaire est nul et $\theta = 0$)."

(suite de la note précédente) peut s'écrire

$$\rho = \frac{pl}{c+v} = \frac{e}{k+1} \quad \text{et comme } q = \frac{k}{k+1+c}$$

$$\text{alors } k = \frac{q(1+c)}{(1-q)} \quad \text{et } \rho = \frac{c(1-q)}{1+cq}$$

Quand k croît ρ est donc astreint (quelle que soit la hausse de la plus value relative, repérée par la baisse de θ) à rester dans le voisinage de plus en plus proche de 0....

Cela ne signifie nullement que ρ ne peut pas remonter, pour k donné ou même décroissant, avec une hausse de e ($e = 1 - \theta$). Cela signifie que, quelle que soit la hausse momentanée de la plus value relative entraînant une hausse, elle aussi momentanée, du taux de profit, une hausse ultérieure de la composition organique pourra annuler cette hausse du taux de profit (ce que nul critique ne conteste) mais, de plus, sans qu'aucune hausse de la plus value relative puisse l'empêcher, (ce que Marx affirme à peu près dans les mêmes termes). (1)

Deux éléments se trouvent donc à jouer un effet contraire sur le taux de profit: le taux d'exploitation et la composition organique du capital. L'un et l'autre sont liés au progrès technique amené par l'accumulation du capital. Cependant, si celui-ci permet d'améliorer la productivité sociale du travail, il va au contraire entraîner pour le capitaliste individuel une baisse dans la rentabilité de son capital investi. Tel est en substance le sens qu'entend donner Marx à sa loi sur la baisse tendancielle du taux de profit. Comme il l'écrit,

"La tendance à la baisse du taux de profit général est tout simplement une façon, propre au mode de production capitaliste, d'exprimer le progrès de la productivité sociale du travail". (souligné par Marx) (2)

(1) A. Lipietz, op. cit., p. 305-306

(2) K. Marx, op. cit., Livre 3, p. 210-211

Le problème n'est donc pas de savoir si la hausse de la composition organique du capital peut être contrecarrée par un accroissement du taux d'exploitation (1), ou même de savoir si celle-ci peut être évitée, mais seulement de constater (2) que l'alourdissement du capital, du fait de la théorie de la valeur de Marx, ne peut qu'amener à la longue (c'est-à-dire quand la loi de la valeur va jouer), la dégradation des conditions de rentabilité pour le capital pris dans son ensemble. Alors que chez J. Robinson, autant la société que les capitalistes individuels se trouvaient à bénéficier du progrès technique, chez ce dernier au contraire, celui-ci se retourne contre le capitaliste qui l'a introduit provoquant ainsi l'effet contraire de celui escompté initialement (3).

Nous ne nous étendrons pas ici sur tous les débats qui ont entouré l'exposé de cette loi. Sa formalisation mathématique dans l'espace de la

- (1) M. Aglietta dans son livre Régulation et crises du capitalisme, Paris, Calmann-Lévy, 1976, n'adopte pas une position aussi nette. En se concentrant davantage sur les effets de l'accroissement de la productivité sur C et V, il rejette l'idée que le taux de rendement du capital puisse suivre une loi quelconque d'évolution. Tout dépend selon lui, de la diffusion du progrès dans l'ensemble de l'économie. Comme il l'a écrit, par ses effets sur le bouleversement des rapports d'équivalence et par l'élargissement des débouchés, "la généralisation de la productivité sur l'ensemble de la production de marchandises" peut amener le taux de rendement du capital à rester stable ou même à augmenter si "la hausse du taux de plus value peut contrecarrer et au-delà l'effet d'ailleurs amorti, de l'augmentation de q" (la composition valeur du produit) p.47. Ce qu'il tendrait plutôt à mettre en valeur c'est que le développement du secteur des biens de production entraîne comme il le dit, "une accumulation nécessairement heurtée" et une baisse du taux de profit. Le "problème" donc de l'accumulation capitaliste vient de ce secteur mais, il peut être résolu et ce sera sa thèse, si les conditions d'existence du salariat sont bouleversées, c'est-à-dire si il y a à la fois dévalorisation des biens de consommation et extension de la sphère de consommation. On retrouve là modernisée, la thèse de J. Robinson et de Sweezy.
- (2) Ici le problème est toujours le même. Le travail vivant est-il ou non le seul facteur productif du procès de production. Si oui, alors l'alourdissement du capital ne peut que provoquer mathématiquement la baisse tendancielle du taux de profit; si non, alors le problème reste

valeur ne pose guère de difficulté. Ce qui en pose par contre, c'est de voir comment concrètement la loi va venir à jouer, c'est-à-dire de voir comment à un moment de l'expansion, le taux de profit va venir à se retourner. Ici, nous devons revenir aux rapports existant entre la production et la circulation pour dégager, comme Marx le fait, les problèmes de réalisation qu'amènera l'accumulation du capital.

2.2 L'exposé de la loi. II- Le chapitre XV du livre III

Ce chapitre est certainement l'un des plus litigieux du "Capital". C'est en tout cas, l'un de ceux qui a fait l'objet de plus de débats dans la littérature marxiste. Marx est-il ou non un théoricien de la "sous-consommation ouvrière" (de l'insuffisance de la demande solvable)?

Répondre à cette question n'est certainement pas chose aisée.

L'analyse qu'il y fait des crises de surproduction capitalistes peut laisser supposer en effet que les crises trouveraient leur origine dans l'étroitesse d'un marché en rapport avec une production toujours croissante. En allant même plus loin, rien ne nous empêche d'avancer, comme le fit parmi les premiers le social-démocrate Bernstein, que les crises inhérentes à l'économie de marché pourraient être évitées, et sont évitables, pour peu qu'il y ait intervention adéquate de la part de l'Etat et développement

(suite des notes de la page précédente) entier et à ce moment, l'analyse néoclassique s'avère plus cohérente que l'analyse de l'école de Cambridge. (du moins dans ses fondements) Nous n'entrerons toutefois pas dans ce débat pas plus que dans celui du travail productif ou improductif d'ailleurs même si nous en convenons, il est loin d'avoir été réglé comme le montrait encore récemment H. Denis dans son ouvrage, L'économie de Marx, histoire d'un échec, Seuil, PUF, Paris, 1980.

- (3) Comme il l'écrira dans le chapitre XV, "le développement inconditionné de la productivité sociale entre perpétuellement en conflit avec la fin limitée: la mise en valeur du capital existant", p. 244.

d'un pouvoir d'achat suffisant pour absorber le surplus de production engendré par l'amélioration de l'efficacité dans les conditions de production. Le problème des crises se situerait alors dans la saturation des marchés qui ne ferait que refléter la "discordance (permanente) entre les dimensions restreintes de la consommation sur la base capitaliste et une production qui, sans cesse, tend à franchir cette barrière qui lui est immanente" (1) pour reprendre l'expression même de Marx.

Cette thèse, on la retrouve notamment dans la théorie du Surplus qui a été avancée par P. Baran et P. Sweezy dans un ouvrage célèbre, le capitalisme monopoliste (2). Dans sa réponse à M. Cogoï dans le débat auquel nous avons fait référence plus haut, P. Sweezy est revenu sur cette question, réitérant encore une fois son point de vue selon lequel, non seulement la formule même que Marx utilise pour développer sa loi sur la baisse tendancielle ne permet aucunement de conclure dans un sens ou dans un autre (3), mais encore que la véritable théorie des crises de Marx doit être "centrée sur la contradiction entre la capacité de production et la capacité de consommation organisée selon le mode capitaliste". (4)

Sweezy n'a sans doute pas tout à fait tort dans ses critiques vis-à-vis des théoriciens qui ne voudraient fonder la théorie des crises que sur la suraccumulation du capital sans faire entrer en ligne de compte la question de la surproduction et de l'étroitesse "de la consommation ouvrière".

(1) K. Marx, op.cit., Livre 3, p. 250

(2) P.A. Baran & P. Sweezy, Le capitalisme monopoliste, Maspéro, Paris, 1970.

(3) P. Sweezy parle de la "fétichisation de la baisse tendancielle du taux de profit" chez les auteurs qui comme Cogoï ou Yaffe en font le "pivot autour duquel tourne l'ensemble de la théorie marxiste de l'accumulation et des crises". (p.1216. article cité).

(4) P. Sweezy, op. cit. p. 1229

Maintenant, il faut voir ce que représente exactement la surproduction et la suraccumulation du capital.

Marx n'a jamais vu dans la sous-consommation la cause directe des crises capitalistes et cela, même s'il admet la possibilité d'une rupture du circuit économique (1); les crises capitalistes sont nécessairement des crises de surproduction et de suraccumulation. Partant de là, ce qu'il entend montrer c'est qu'il ne s'agit là que de la manifestation des contradictions d'un mode de production où

"le système de production implique un développement absolu des forces productives, sans tenir compte de la valeur et de la plus value que cette dernière recèle, ni non plus des rapports sociaux dans le cadre desquels a lieu la production capitaliste, tandis que, par ailleurs le système a pour but la conservation de la valeur-capital existante et sa mise en valeur au degré maximum (c'est-à-dire un accroissement sans cesse accéléré de cette valeur)". (2)

C'est toujours à cette idée que revient Marx. La fin de la production capitaliste, c'est l'accumulation du capital; et, la "véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même". (3) On revient toujours au même problème.

M. Cogoï se trouve donc à notre avis, avoir tout à fait raison dans son débat avec Sweezy. La question de la surproduction ne se pose pas en soi dans l'analyse marxiste. La contradiction fondamentale du procès d'accumulation, ce n'est pas que la taille du marché soit trop étroite par rapport à la production, mais qu'au contraire, "on produit trop de marchandises pour pouvoir réaliser et reconvertir en capital neuf la valeur et la plus value qu'elles décèlent dans les conditions de distribution et de consommation impliquées par la production capitaliste, c'est-à-dire pour accomplir ce procès sans explosions se répétant sans cesse" (4). Le capitalisme n'est

pas à même de réaliser et maintenir un certain taux de profit. C'est ce point que nous avons explicitement introduit dans la section relative aux conditions de la reproduction.

Sans nier l'existence des problèmes propres à l'offre et à la demande ou ceux relatifs à la proportionnalité sectorielle, on avait déjà fait remarquer l'importance pour la production de croître au même rythme que le capital. Si la production se trouve à dépasser le rythme de l'accumulation du capital, le pouvoir d'achat disponible ne peut que s'avérer être insuffisant pour pouvoir réaliser le taux de profit anticipé par les capitalistes; a fortiori, si nous nous trouvons à introduire l'hypothèse d'un chômage technologique induit par l'introduction de nouveaux équipements. On peut toujours admettre (1) que la production excédentaire puisse être absorbée par les capitalistes eux-mêmes ou encore, qu'elle puisse être écoulée par une injection de pouvoir d'achat supplémentaire dans l'économie mais alors, ceci ne revient-il pas à remettre en cause dans le premier cas, l'idée même d'économie marchande tout comme celle du profit, et dans le second cas, conclure de fait à la baisse du taux de profit puisque

la réalisation de ce dernier dans la marchandise vendue dépendrait d'une amélioration du rapport salarial, donc d'une baisse des profits. (2)

(notes de la page précédente)

(1) cf. chapitre relatif à la théorie de l'accumulation chez Ricardo dans les Théories sur la Plus Value.

(2) K. Marx, Le Capital, op. cit., Livre 3, p. 244

(3) Ibidem, p. 245

(4) Ibidem, p. 251. Cette citation est à mettre en parallèle avec ce qu'écrit très justement Cogoi: "les problèmes de la réalisation et de la sous-consommation (et/ou de la surproduction) sont dérivés de la théorie de la baisse tendancielle du taux de profit et n'ont pas d'existence indépendante. (nous soulignons) C'est seulement sur la base de la théorie de la baisse tendancielle du taux de profit que l'on

Au risque de se répéter, la tendance à la surproduction à l'intérieur du mode de production capitaliste ne signifie qu'une chose dans l'analyse kiste: l'impossibilité pour le capital de faire fonctionner tous les moyens de travail et de subsistance comme moyens d'exploitation des ouvriers à un certain taux de profit". (1) Tout comme dans la crise, l'état de surproduction ne pourra signifier qu'un état de suraccumulation, la tendance à la surproduction ne peut signifier que l'impossibilité de rentabiliser tout le capital investi.

(suite des notes de la page précédente) peut montrer qu'une tendance à la surproduction dans le capitalisme n'est pas seulement possible mais nécessaire". article cité, p.1252.

) C'est en partie possible dans le secteur des moyens de production. Mais Marx, rejette cette hypothèse comme absurde pour l'ensemble de la production capitaliste.

) Il y a toujours la solution du crédit mais encore faut-il rembourser les sommes d'argent qui auraient pu être avancées en excédent du pouvoir d'achat disponible.

) Ibidem, Livre III, p. 251

Une illustration de la loi

1 Le modèle.

Essayons de préciser quelque peu notre position.

Pour ce faire, nous partirons du modèle extrêmement simplifié des hémas de reproduction.

Nous supposons que le taux de profit est le même pour chacun des deux secteurs (hypothèse de concurrence parfaite), tout comme le taux de plus value et la composition organique (1) définie ici au sens de Marx soit, c/v .

Chaque secteur produit un bien homogène en quantités définies, (x) à prix p.

Le rapport des quantités produites au capital est lié à la période du cycle de production, soit au départ 1.5 unités pour 1 dollar pour chacun des secteurs.

On supposera que la plus value est entièrement investie, que la durée de vie du capital constant est 1 et que le capital variable (les salaires) est entièrement affecté à l'achat de biens de consommation.

1) Notre modèle est volontairement très simplifié dans la mesure où notre intention est seulement de voir ce qui peut se passer suite à une modification des conditions de production.

Soit donc, les valeurs de départ suivantes

Valeur créée				Valeur réalisée					
c	v	pl	V	P	x	D	pl/v	pl/(c+v)	x/(c+v)
400	200	300	900	1	900	900	3/2	.50	1.5
200	200	200	600	1	600	600	1	.50	1.5

le capital constant
le capital variable
la plus value
la valeur créée = D
les prix
les quantités produites
la valeur réalisée
/v le taux de plus value
/(c + v) le taux de profit
'(c + v) le rapport produit/capital

	c/v	θ
I	2	2/3
II	1	1/2

Les profits sont réinvestis et se répartissent en nouveau capital constant et variable selon la proportion θ_1 et $(1 - \theta_1)$, on aura des équations de demandes suivantes,

$$Q_1 = c_1 + c_2 + \Delta c_1 + \Delta c_2 = c_1 + c_2 + \theta_1 pl_1 + \theta_2 pl_2$$

$$Q_2 = v_1 + v_2 + \Delta v_1 + \Delta v_2 = v_1 + v_2 + (1 - \theta_1) pl_1 + (1 - \theta_2) pl_2$$

En vertu de la condition d'équilibre établie à la page 131,

c_2 est égal à v_1 . On peut vérifier que les conditions de la reproduction sont bien remplies puisque, avec $\theta_1 = 2/3$ et $\theta_2 = 1/2$, nous obtenons

	offre	demande
I	900	= (400 + 200) + (200 + 100)
II	600	= (200 + 200) + (100 + 100)

- Dans l'hypothèse d'une reproduction élargie, sans changement technologique les schémas se présenteraient de la manière suivante à la période suivante:

c	v	pl	V	x	P	D	pl/v	pl/(c + v)	x/(c + v)	c/v	θ
300	300	450	1350	1	1350	1350	3/2	.50	1.5	2	2/3
300	300	300	900	1	900	900	1	.50	1.5	1	1/2

Aucun problème de réalisation n'apparaît ici. Aux prix inchangés et aux conditions de production identiques, le modèle s'élargit sur une base équilibrée.

Tenons compte du progrès technique maintenant en supposant tout d'abord, que le rapport entre la production et le capital passe de 1.5 unités à 2. Le taux d'exploitation double mais, la composition organique reste inchangée. Dans un deuxième temps, nous ferons passer cette dernière de 2 qu'elle était précédemment pour le secteur I, à 3 et de 1 à 1.5 pour le secteur II, soit une augmentation de 50%.

3.2 Accumulation du capital avec progrès technique sans modification de la composition organique.

Gardons l'idée que les capitalistes adoptent une position maximaliste, c'est-à-dire qu'ils essaient d'écouler toute la production aux conditions existant avant l'investissement de manière à bénéficier entièrement des gains de productivité. (1) Le modèle se présentera alors de la manière suivante

(1) Notre hypothèse de travail est la même que celle qu'introduit G. Dumenil dans son livre Marx et Keynes face à la crise, Economica, Paris, 1977. Pour celui-ci, "Lorsque l'entreprise accumule et développe sa production, la fixation des prix équivaut à une "revendication" du profit. Rien ne garantit que cette exigence soit satisfaite. Des "appétits" exagérés aboutiraient à la mévente et ceci pour toute une série de raisons..." (p.254) Ceci revient à dire que la baisse tendancielle

III-

c	v	pl	V	pl/v	pl/(c + v)	x/A
600	300	900	1800	3	1	2
300	300	600	1200	2	1	2

Le tableau ci-dessus correspondrait aux valeurs créées telles que peuvent les anticiper les capitalistes dans l'hypothèse où pour eux, tout gain de productivité doit se concrétiser en profits supplémentaires.

Nous pouvons constater dans ce cas que les conditions de la reproduction demeurent remplies dans la mesure où la contrainte $c_2 = v_1$ n'est pas affectée par les changements intervenus, la composition organique du capital demeurant constante. Et, pourvu que les hypothèses relatives à l'utilisation des profits soient maintenues, le modèle peut se reproduire sur une base élargie de cycle en cycle de production.

Nous devons toutefois apporter deux remarques.

Tout d'abord, les conclusions de Morishima sur la nature du sentier de croissance doivent être rappelées. L'équilibre demeure précaire puisque liées à un certain nombre de conditions difficiles à remplir dans une économie où rien ne garantit que les règles du jeu posées au départ soient respectées. A ce niveau, l'argument de l'anarchie capitaliste comme cause possible des crises demeure plus que jamais valide; la moindre modification des conditions de production débouchant sur un problème de réalisation. Une fois les conditions d'équilibre non remplies, l'économie

s'écartera toujours davantage du sentier de croissance équilibrée (divergence monotonique), auquel cas, le problème qui va se poser en sera un, non de demande insuffisante (nous avons pu voir que le problème offre-demande ne se pose pas) mais avant tout, un de réalisation de la production aux conditions de rentabilité attendues; les profits baissant toujours davantage. Il y a là certainement, un élément de renforcement de la tendance aux crises, un élément qui prendra surtout de l'importance à la fin de la période d'expansion soutenue, c'est-à-dire lorsque l'accumulation ne sera plus à même de se maintenir au rythme imposé par les conditions de la reproduction.

La seconde remarque concerne la nature même du développement devant lequel nous serons en présence. Outre le fait que celui-ci sera très rapide, ce qui pose immédiatement le double problème des marchés et des ressources disponibles, il faut aussi considérer les distorsions que l'accumulation du capital entraîne dans la répartition des richesses suite au non respect de la loi de la valeur.

Globalement, suite aux gains de productivité, nous avons pu voir que le taux de profit est passé de 50% à 100%, le taux de plus-value de 1.5 à 3 dans le secteur I et de 1 à 2 dans le secteur II.

Du point de vue économique, une telle situation est envisageable. Il n'en demeure pas moins qu'il faut aussi prendre en considération l'aspect social de la reproduction. A long terme, ainsi que

(suite de la note de la page 189) du taux de profit ne fera que refléter le fait que les revendications de profit explicites dans la détermination des prix de production excèdent "la plus value accaparable". A moins que les entreprises n'acceptent au départ une baisse du taux de profit, ce qui est complètement absurde, (hypothèse de baisse des prix) l'accumulation du capital débouche irrémédiablement sur la mévente et l'incapacité de celui-ci de retrouver sa forme argent.

Marx le rappella souvent, les prix ne peuvent s'écarter durablement de la valeur; ce qui est le cas ici. Les 1800 unités produites par I et les 1200 produites par II se vendent à \$1.00 et non, à \$0.75 (1), si la loi de la valeur jouait de manière instantanée. Certains capitalistes peuvent répercuter les gains de productivité en baisse de prix, ne serait-ce que pour améliorer leur position sur le marché mais, seule en fait, une contrainte peut arriver à forcer le jeu de la loi de valeur dans un type d'économie où les investissements sont avant tout recherchés pour les profits supplémentaires qu'ils procurent. Cette contrainte, en l'occurrence la concurrence dira Marx, ce n'est qu'une fois amorcée la crise qu'elle pourra jouer son rôle, c'est-à-dire lorsque la chute des profits, en provoquant sa recrudescence, entraînera la baisse des prix sur le marché. Le mouvement compensateur s'opérerait ainsi en quelque sorte, éliminant par les pertes de crise, les surprofits de l'expansion. Reste qu'il y a quand même désajustement entre les normes de l'échange et les normes de production et avec elles, potentialité de crises à la fois pour des raisons économiques et sociales ainsi que des auteurs comme G. Arghiri (2), ou A. Lipietz et R. Haussmann l'ont rappelé récemment. (3)

En reprenant le modèle sur la base d'un nouveau système de valeurs conforme aux nouvelles conditions de l'échange, nous aurions alors,

- 1) A composition organique inchangée, le jeu instantané de la loi de la valeur nous permettrait ici d'écrire que $p \cdot x = A + \pi = (1 + \rho) A$ soit que le produit de la vente est égal au capital plus le profit réalisé. Comme $p = (1 + \rho) A/x$ et que x produit est entièrement vendu alors, tout le progrès technique qui se manifeste dans la baisse du rapport de A à x se traduit dans une baisse de prix proportionnelle. Or, le rapport A/x est passé de $2/3$ à $1/2$, i.e. une diminution de 25%.
- 2) Giovanni Arghiri, "Towards a Theory of Capitalist Crisis", New Left Review, sept. oct. 1978.
- 3) R. Haussmann et Alain Lipietz, "Esoteric versus exoteric: the forgotten dialectic", CEPREMAP, no. 8021, 1980.

c	v	pl	V	P	x	c/v	x/A	pl/v	pl/(c + v)
600	300	450	1350	.75	1800	2	2	1.5	.5
300	300	300	900	.75	1200	1	2	1	.5

où la condition $c_2 = v_1$ est toujours remplie, à ceci près que, par rapport au modèle précédent, normes de l'échange et normes de production sont ajustées l'une à l'autre avec un taux de profit de 50%.

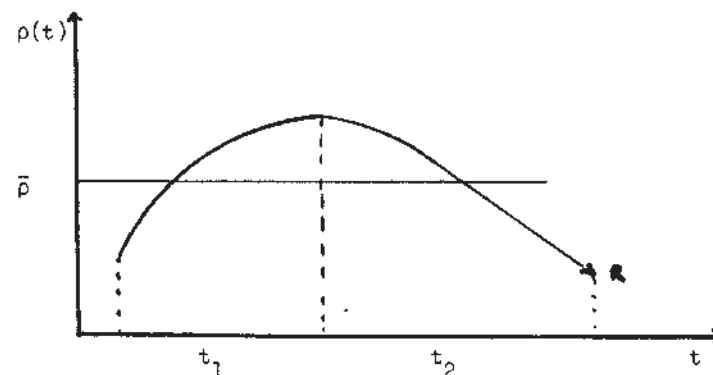
Le cas traité ici est évidemment purement théorique puisque, ainsi que nous le verrons immédiatement après, on peut difficilement séparer les gains de productivité de la hausse de la composition organique du capital. Cependant, à la lumière de ces remarques, il nous paraît possible de tracer ce que peut être l'évolution générale du taux de profit dans la phase d'expansion.

Dans le premier temps de la croissance, les entreprises vont bénéficier à la fois des marchés qui se recréent à la faveur de la reprise et des gains de productivité sur les investissements qu'ils ont pu introduire. C'est la période t_1 sur le graphique ci-dessous, période donc, de profits croissants. (1) La deuxième période t_2 , sera celle où les conditions de la reproduction ne seront plus remplies sous l'effet combiné de la cause intrinsèque de crise que représente pour Marx la hausse de la composition organique du capital et des facteurs de crise. Le mouvement à la baisse du taux de profit ne peut aller qu'en s'accroissant jusqu'au point d'amener la rupture du système R, marquant le début de la

(1) A rythme décroissant si l'on tient compte des difficultés à réaliser les conditions de la reproduction.

crise. Dans l'hypothèse mentionnée plus haut où ce point R est défini par la croissance zéro de la masse des profits, le taux de profit ρ_t est alors égal à $\frac{\rho_{t-1}}{1 + \rho_{t-1}}$. (1)

Evolution du taux de profit



(1) Rappelons que $\Pi_t = A_t \rho_t = A_{t-1} (1 + \rho_{t-1}) \rho_t$
si R est défini par $\Pi_t = \Pi_{t-1}$, alors
 $A_{t-1} (1 + \rho_{t-1}) \rho_t = A_{t-1} \cdot \rho_{t-1}$
et donc, $\rho_t = \rho_{t-1} / (1 + \rho_{t-1})$

Ce qu'il faut faire remarquer à ce stade-ci, c'est que si le progrès technique peut être une source de déséquilibre dans l'économie, le modèle d'accumulation n'en gravite pas moins autour d'un taux de profit de référence. Rien ne nous empêche par exemple d'admettre que la période de crise qui succèdera à l'expansion en sera une de régulation; une période pendant laquelle l'économie s'ajustera en fonction de ce taux de profit de référence seul compatible en fait avec les conditions de la reproduction. Cette possibilité n'est certainement pas à exclure, ne serait-ce que parce que Marx a toujours attaché aux crises un rôle objectif, notamment en ce qui concerne la régulation du mode de production capitaliste et en ce qui a trait au jeu de la loi de la valeur. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question, mais néanmoins il faut la soulever dès à présent parce que, sur les bases des schémas de reproduction, on peut voir que les seuls rendements à l'échelle croissants ne sont pas un élément suffisant pour amener un déséquilibre tel dans l'économie que le taux de profit devrait tendre à baisser. Un taux d'équilibre existe de manière durable et, c'est celui qui correspondrait aux conditions de départ. (1)

Venons en maintenant aux effets à la hausse de la composition organique sur le modèle.

3.3 Accumulation du capital avec progrès technique et hausse de la composition organique du capital.

- (1) Le modèle d'accumulation marxiste peut ici être pris i) comme un modèle de croissance gravitant autour d'un "golden path" déterminé par les conditions de concurrence qui ramèneraient continuellement le taux de profit à son niveau d'équilibre et donc avec lui, la croissance sur ce sentier d'équilibre et ii) par le progrès technique qui, en suscitant des anticipations de profit supérieures à ce taux, nous en écarterait continuellement.

Rappelons nos hypothèses de départ.

Les nouveaux équipements permettent de produire davantage mais, cette fois avec relativement moins de main d'oeuvre. Nous admettrons ici pour faciliter la présentation que la composition organique du capital augmente de 50% dans chacun des deux secteurs. (1) Elle sera alors de 3 pour le secteur I et de 1.5 pour le secteur II.

Les profits sont toujours intégralement réinvestis mais, répartis entre c et v en fonction de la nouvelle composition organique du capital. Pour le secteur I, les profits se répartiront en 275 de nouveau capital constant et en 25 de nouveau capital variable; et pour le secteur II, en 160 de capital constant et en 40 de capital variable. Sur cette base, nous obtiendrons alors après réinvestissement une composition organique de 3 et de 1.5 pour chacun des deux secteurs.

Le modèle se présente de la manière suivante après accumulation.

c	v	pl	V	P	x	$\frac{pl}{c+v}$	$\frac{c}{v}$	θ	x/Λ	pl/v
675	225	900	1800	1	1800	100%	3	3/4	2	4
360	240	600	1200	1	1200	100%	1.5	3/5	2	2.5

- (1) Nous aurions pu prendre d'autres hypothèses quant à la modification de la composition organique du capital mais, cela n'aurait guère changé les résultats vu que ce qui est en jeu ici, c'est la contrainte $c_2 = v_1$. Le seul cas où nos conclusions ne seraient pas solides serait celui où c_2 et v_1 augmenteraient au même rythme. Cela signifierait cependant que si la composition organique augmente en I, elle doit baisser en II.

La conclusion qui s'impose ici, c'est que, dès le départ, les conditions d'équilibre ne sont plus remplies. Contrairement au cas précédent, où l'existence des crises était liée à la capacité du système d'assurer ses conditions d'équilibre, le cas présent pose un problème immédiat de réalisation des marchandises produites. La hausse de la composition organique entraîne inévitablement des pressions sur le secteur I producteur de biens de production alors qu'au contraire, le secteur II va se voir aux prises avec un marché dont l'expansion est insuffisante pour assurer l'écoulement de sa production. (1) En effet, on peut constater d'une part, que c_2 étant égal à 360 et v_1 à 225, les conditions d'équilibre ne peuvent être remplies et d'autre part, que la demande sera au cycle suivant, si la composition organique ne bouge plus, de 2070 pour le secteur I comparativement à une valeur créée de 1800 et de 930 pour le secteur II comparativement à une valeur créée de 1200. (2)

Allons plus loin, et essayons de voir à quelles conditions le modèle peut malgré tout se reproduire.

Nous raisonnerons ici par rapport à la norme de référence de 50% comme taux de profit, ce qui ramène le modèle après investissement à,

c	v	pl	V	P	x	$\frac{pl}{c+v}$	$\frac{c}{v}$
675	225	450	1350	.75	1800	.5	3
360	240	300	900	.75	1200	.5	1.5

- (1) Nous avons là le fondement à la fois des thèses de Lenine sur le développement inégal de deux sections et des thèses sous-consommationnistes sur l'insuffisance de la demande ouvrière.
- (2) Pour I, $(675 + 360) + (675 + 360) = 2070$ et pour II, $(225 + 240) + (225 + 240) = 930$

Les normes de l'échange sont ajustées aux normes de la production, toutefois pour les raisons déjà mentionnées, l'équilibre n'est pas réalisé, puisque $c_2 > v_1$. La demande pour chacun des deux secteurs est égale à

$$\text{Pour I} \quad I = c_1 + c_2 + \Delta c_1 + \Delta c_2$$

$$675 + 360 + 337.50 + 180 = 1552.50$$

$$\text{Pour II} \quad C = v_1 + v_2 + \Delta v_1 + \Delta v_2$$

$$225 + 240 + 112.50 + 120 = 697.50$$

$$\text{avec } \Delta c_i + \Delta v_i = pl_i, \quad i = 1, 2$$

$$\text{et } \frac{\Delta c_1}{\Delta v_1} = 3 \quad \text{et} \quad \frac{\Delta c_2}{\Delta v_2} = 1.5$$

Le système est bien en déséquilibre, puisque nous avons pour I, $I > V_1$ et pour II, $C < V_2$, où V_i représente la valeur créée dans le secteur i , $i = 1, 2$.

Un équilibre est toutefois envisageable à condition que s'opère une modification dans les prix relatifs entre les deux secteurs, à la faveur du premier. Ou encore, qu'il y ait modification dans le niveau de rentabilité de l'économie. Le premier cas pourrait nous renvoyer au comportement des marchés dans une situation de surplus ou d'insuffisance d'offre et le second, à des mesures de soutien de la demande financées par ponction sur les profits.

Voyons ces deux possibilités.

La première possibilité nous renvoie à un mécanisme de transfert de valeurs par le biais d'une modification des prix relatifs.

En effet, nous avons au départ les équations de demande suivantes

$$\text{I} \quad 1035 + \Delta c_1 + \Delta c_2 = I \quad (1035 = 675 + 360)$$

$$\text{II} \quad 465 + \Delta v_1 + \Delta v_2 = C \quad (465 = 225 + 240)$$

avec les hypothèses suivantes,

$$\frac{\Delta c_1}{\Delta v_1} = 3 \quad \text{et} \quad \frac{\Delta c_2}{\Delta v_2} = 1.5$$

$$\text{ou encore} \quad \Delta v_1 = \frac{pl_1}{4} \quad \text{et} \quad \Delta v_2 = \frac{pl_2}{2.5}$$

$$\text{puisque } pl_i = \Delta c_i + \Delta v_i, \quad i = 1, 2$$

Et les équations d'offre

$$\text{I} \quad 900 + pl_1 = p_1 x_1 \quad (900 = 675 + 225 = c_1 + v_1)$$

$$\text{II} \quad 600 + pl_2 = p_2 x_2 \quad (600 = 300 + 240 = c_2 + v_2)$$

où p_i et x_i représentent respectivement les prix et les quantités,

$i = 1, 2$

Les valeurs des deux équations sont fournies par les données du modèle de départ.

A l'équilibre, l'offre de chacun des deux secteurs doit être égale à la demande et le système doit se vider complètement. Nous n'avons qu'à prendre un système d'équation pour aboutir à une solution, par exemple celui relatif au secteur II.

Nous devons avoir si $C = V_2$

$$465 + \Delta v_1 + \Delta v_2 = 600 + pl_2$$

ou en ramenant Δv_1 et Δv_2 en termes de pl_1 et pl_2

$$\frac{pl_1}{4} + \frac{pl_2}{2.5} = 135 + pl_2$$

$$\text{Soit, après simplification, } 2.5 pl_1 = 1350 + 6pl_2$$

Nous savons que dans les conditions d'équilibre données par la loi la valeur, $(p_1 x_1 + p_2 x_2 = 2250)$ et $(pl_1 + pl_2) = 750$, nous avons dès lors deux équations à deux inconnues

$$2.5 pl_1 = 1350 + 6pl_2$$

$$pl_1 + pl_2 = 750$$

ce qui nous donne $pl_1 = 688$

et par voie de conséquence, $pl_2 = 62$

Des lors, il est possible de déterminer p_1 et p_2 . On aura

	c	v	pl	px
I	675	225	688	1588
II	360	240	62	662

où p_1 sera égal à environ \$0.81 (1588/1800) et p_2 , à environ \$0.55. (662/1200)

Quant aux conditions d'équilibre, elles sont bien remplies puisque pour chacun des deux secteurs, la demande sera égale à

$$\begin{aligned} \text{Pour I,} \quad & c_1 + c_2 + \Delta c_1 + \Delta c_2 \\ & 675 + 360 + 516 + 37 = 1588 \end{aligned}$$

$$\begin{aligned} \text{Pour II,} \quad & v_1 + v_2 + \Delta v_1 + \Delta v_2 \\ & 225 + 240 + 172 + 25 = 662 \end{aligned}$$

Le problème ici, c'est que l'équilibre n'est possible qu'au prix d'une modification importante des taux de profit des deux secteurs. A toute fin pratique, cela équivaut à dire que pour le capital, il est plus payant d'investir en I qu'en II... Ceci nous oblige à regarder dans une autre direction.

La seconde possibilité, nous renvoie à une ponction à même les profits de manière à assurer globalement un équilibre. Cela revient à admettre qu'une part des profits, soit $t.(pl_1 + pl_2)$ sera affectée à l'achat de biens produits par le secteur II, par exemple par l'intermédiaire de l'Etat et de diverses mesures de soutien à la demande.

Les équations de demande seraient alors données par

$$I = c_1 + c_2 + \Delta c_1 + \Delta c_2$$

$$C = v_1 + v_2 + \Delta v_1 + \Delta v_2 + t(pl_1 + pl_2)$$

Comme nous l'avons fait précédemment, concentrons nous sur le secteur II, et ramenons tout en terme de pl_1 et pl_2 , l'équation de demande sera alors égale dans l'hypothèse où la loi de la valeur est respectée à

$$225 + 240 + \frac{1}{4}(1-t)pl_1 + \frac{1}{2.5}(1-t)pl_2 + t(pl_1 + pl_2) = 900$$

En remplaçant pl_1 et pl_2 par leur valeur, soit 450 pour pl_1 et 300 pour pl_2 , l'équation de demande peut se réécrire

$$\frac{1}{4}(1-t)450 + \frac{1}{2.5}(1-t)300 + t750 = 435$$

et après résolution, nous obtenons $t = 39\%$

On peut vérifier que dans ce cas, l'équilibre est bien assuré puisque les équations offre-demande nous donnent

$$\text{Pour I} \quad c_1 + c_2 + \Delta c_1 + \Delta c_2 = 1350$$

$$675 + 360 + 205 + 110 = 1350$$

$$\text{pour II} \quad v_1 + v_2 + \Delta v_1 + \Delta v_2 + t(pl_1 + pl_2) = 900$$

$$225 + 240 + 69 + 73 + 293 = 900$$

seulement, ce résultat n'est possible qu'au prix d'une diminution du taux de profit de 50% à 30.5% environ, ce qui revient à dire que le système ne peut se reproduire sur une base élargie mais, avec un taux de profit inférieur à la norme de référence.

Les exemples présentés, reposent bien sûr sur le jeu d'un ajustement instantané. Dans le cours du développement, il faudrait admettre plutôt certains décalages dans les investissements et considérer la croissance du secteur I comme liée à celle du secteur II. Cependant, et ce sont les points que nous voudrions souligner, la modification de la composition organique entraîne de sérieuses distorsions dans la reproduction.

Manifestement, une tendance à la surproduction existe pour le secteur

I. Il y a incapacité de réaliser la valeur créée aux conditions de rentabilité et de vente nécessitées par la reproduction du système. Globalement, v n'augmente pas au même rythme que la valeur créée dans ce secteur. On peut envisager une ponction sur les profits pour soutenir la demande, comme l'ont proposé certains théoriciens de la sous-consommation ouvrière, mais alors, l'équilibre offre-demande est conditionnel à une baisse du taux de profit en deçà de la norme de référence définie ici comme égale à .50. Le problème de la surproduction n'est que déplacé. La norme de rentabilité n'étant plus remplie, on peut s'attendre à un blocage progressif de l'accumulation du capital jusqu'au point de rupture. En ce

sens, en nous appuyant sur ce qui se passe dans le secteur II, on ne peut que donner raison à Marx lorsqu'il écrit que

"On produit trop de marchandises pour pouvoir réaliser et reconvertir en capital neuf la valeur et la plus value qu'elles recèlent dans les conditions de distribution et de consommation impliquées par la production capitaliste, c'est-à-dire pour accomplir ce procès sans explosions se répétant sans cesse". (1)

Dans les premiers temps de l'expansion, les effets de la hausse de la composition organique ne vont sans doute pas se faire sentir, mais au fur et à mesure de l'évolution, on peut s'attendre à ce que la tendance à la surproduction et, avec elle, à la baisse du taux de profit se fassent de plus en plus sentir. Quant aux mesures de soutien à la demande, si elles interviennent, elles ne peuvent que jouer un rôle de courte durée puisque tôt ou tard va se poser le problème de leur financement.

Le modèle nous aura aussi permis de dégager une seconde distorsion dans la reproduction: la modification des rapports sectoriels. Cet aspect n'est pas négligeable surtout si l'on tient compte des effets d'entraînement et d'accélération sur le secteur I que ne manquera pas d'entraîner un type de croissance soutenu comme celui que l'on peut observer dans la première période de la phase d'expansion. (2) Des phénomènes de transfert de valeur seront certainement observables venant ainsi de plus en plus désajuster les normes de l'échange par rapport aux normes de la production. Va se poser alors le problème des écarts sectoriels dans la rentabilisation du capital, et ultimement, celui de la réalisation de la production du secteur I si le rythme de l'accumulation en II ne suit plus.

1) K. Marx, op. cit., Livre 3, p.251

2) Dans la seconde également, si l'investissement de type labour-saving paraît être une solution aux capitalistes pour contrecarrer la tendance à la baisse du taux de profit.

Bref, quelle que soit la nature des distorsions que peut entraîner la hausse de la composition organique du capital, nous avons là un élément suffisamment sérieux de crise économique. La remise en cause des conditions de production pose inévitablement un problème de réalisation qui ne peut être résolu qu'au prix d'une modification dans les rapports de rentabilité entre les deux secteurs ou d'une baisse du taux de profit. Quant à l'origine même du problème, elle est facile à cerner, somme toute. La hausse de la composition organique du capital fait que la masse salariale versée dans l'économie n'augmente pas aussi rapidement que la production du secteur II. Ceci revient à ramener l'origine de la crise, dans le cadre de cette hypothèse, à la question du chômage technologique et à la baisse du pouvoir d'achat qui en découle.

3.4 Conclusions

Encore une fois, il faut rappeler que le modèle que nous avons utilisé n'est qu'un essai lié à un certain nombre de contraintes assez restrictives sur le cycle de production. En particulier, on a raisonné sur un cycle de production et on n'a pas fait entrer en ligne de compte une modification éventuelle de la structure de production. Seules ont été considérées les modifications dans les conditions de production afin de dégager la contradiction production-réalisation qui tend alors à se développer. Une approche plus concrète devrait nous amener à tenir compte de la continuité de l'accumulation, comme dans les schémas de la reproduction, et de la possibilité qu'a le capital d'étendre la production marchande à de nouvelles sphères d'activités. Mais tel n'était pas l'objet de cette section. L'important ici était de montrer, ainsi que nous venons de le dire, comment la modification des conditions de production en entraînant une distorsion et un conflit entre celles-ci et les conditions de réalisation rend impossible la reproduction et, par le fait même, ne peut qu'entraîner la crise.

Même si elle trouve son origine dans la production elle-même, l'existence d'une limite à l'accumulation, et avec elle la tendance aux crises, ne peut se concevoir indépendamment de ce qui se passe au niveau du procès de circulation, indépendamment des conditions qui entourent la réalisation des marchandises puisque c'est de ces conditions que dépend la continuité de l'accumulation. C'était ce qu'entendait montrer Marx avec le chapitre sur les contradictions internes de la loi. Montrer que suite aux modifications dans les conditions de production, la production ne pouvait pas s'écouler intégralement et aux conditions de rentabilité attendues par le capital.

Il ne saurait être question cependant de voir dans ce "problème" de réalisation que met en valeur Marx dans ce chapitre, un quelconque fondement à une théorie de la sousconsommation ouvrière ou de l'insuffisance de la demande. Ce chapitre ne peut être saisi indépendamment du chapitre où l'auteur expose les fondements de sa loi sur la baisse tendancielle du taux de profit. Il le complète. Dans le premier chapitre, il s'agissait pour lui de trouver le fondement des crises dans la sphère de la production elle-même et dans le second, de montrer comment elles éclatent ce qui nous renvoie à la sphère de la circulation et des échanges et nécessairement à la contradiction production-réalisation des marchandises.

Le fondement de la baisse du taux de profit et donc des crises, c'est dans la hausse de la composition organique du capital que Marx le situe, c'est-à-dire dans l'effet de substitution du travail mort au travail vivant qui découle de l'amélioration de la productivité dans le secteur des biens de production. Du point de vue de la contradiction production-réalisation que nous cherchions à mettre en valeur, il nous a paru cependant opportun de distinguer l'effet de productivité de l'effet de substitution dans la modification des conditions de production. L'intérêt de cette distinction, c'est qu'elle nous aura permis de voir que les changements dans les conditions de production posent un double problème du point de vue de la reproduction: d'une part, celui de l'adéquation des normes de l'échange sur celles de la production et d'autre part, celui de la remise en cause du rapport salarial au travers du chômage technologique. Le premier problème nous renvoie à la loi de la valeur et à l'ajustement prix-valeur souligné par

ipietz et Haussmann. (1) Le second problème quant à lui, nous paraît beaucoup plus fondamental et justifie l'importance que lui attache Marx dans 'origine des crises. C'est le processus même de valorisation du capital qui se trouve ici directement remis en cause par la substitution du travail mort au travail vivant. Le problème n'en est plus un d'ajustement ou de régulation du système, mais un de non-reproduction.

En soi, l'amélioration de la productivité pose toujours un problème dans une économie où la loi de la valeur ne joue pas de manière automatique, de manière ex-ante. L'écart qui existera entre les normes de l'échange et les normes de la production, entre l'espace des prix et l'espace des valeurs, fera qu'il ne peut qu'y avoir source de contradiction entre la production et la réalisation des marchandises. Toutefois, et c'est ce que nous aurons permis de montrer l'exemple utilisé, pour peu que les prix s'ajustent sur les nouvelles conditions de production, la contradiction peut être surmontée sans que cela affecte la rentabilité du capital investi. On peut même dire que si cette régulation s'opère dans la crise, cette dernière jouera un rôle de rééquilibrage du système en rapport avec les nouvelles normes de production.

C'est le point important à noter. Il doit y avoir un ajustement des normes de l'échange sur celles de la production avec comme conséquence pour le capital que ses conditions de rentabilité ne peuvent s'écarter de celles données par les conditions économiques de la reproduction.

Que les entreprises cherchent à transformer ces gains de productivité en profits accrus en ne se soumettant pas à la loi de valeur, alors se po-

(1) R. Haussmann et A. Lipietz, "Esoteric versus Exoteric: the forgotten Dialectic", CEPREMAP, no.8021, 1980

ra le problème de la réalisation des marchandises et avec lui la possibilité des crises. Mais encore une fois, ceci ne nous paraît pas suffisant pour justifier et la baisse tendancielle du taux de profit et le caractère inéluctable des crises. Il y a seulement facteur de crise.

La question du chômage technologique par contre cernée par Marx au travers de la hausse de la composition organique du capital, est quant à elle beaucoup plus sérieuse. Marx rattache la hausse de la composition organique du capital, ainsi que nous l'avons dit, à l'amélioration de la productivité sociale. On reviendrait au premier effet du progrès technique : en fait, pour peu qu'il y ait dévalorisation non plus seulement des marchandises mais aussi du capital, le problème n'en serait pas un (C/V étant amené à son niveau de départ par la dévalorisation) si la substitution du travail mort au travail vivant n'avait pas pour conséquence d'engendrer du chômage technique et donc, ainsi, d'éjecter hors du circuit économique une main d'oeuvre rendue inutile, réduisant d'autant le pouvoir d'achat qui assure l'écoulement et la réalisation des marchandises. Il y a là impossibilité de réaliser toute la valeur produite, et cela, même si les normes de change se voyaient ajustées aux nouvelles normes de production, du fait que la masse de capital variable se trouve alors à croître moins vite que le capital constant et que la valeur de la production elle-même, dans le cours de l'accumulation. Le capital ne peut alors parvenir à se rentabiliser intégralement ou s'il le fait, ce ne peut être qu'au prix d'une diminution effective du taux de profit par rapport aux conditions de rentabilité initiales. Dans ce cas, on peut donc bien parler de baisse tendancielle du taux de profit et de tendance vers les crises. Mais, et c'est le point sur lequel nous nous permettons d'insister, la contradiction production-réalisation qui apparaît sur les marchés ne fait que traduire une chose : l'inca-

acités pour le capital de se valoriser sans qu'il y ait achat de force de travail au même titre qu'il doit y avoir production de marchandise. La contradiction ne peut donc pas être surmontée par un quelconque rééquilibrage du système (ou s'il se fait, ce sera au prix d'une dévalorisation massive du capital) mais, par la réintégration de la main d'oeuvre dans le circuit économique et son utilisation à de nouvelles fins de production marchandes ainsi que nous aurons l'occasion de le voir ultérieurement. En un mot, le processus de circulation doit s'élargir et se transformer parallèlement au processus de production.

La crise économique

Venons en à la dernière étape de notre exposé: la crise. Deux points seront abordés: la rupture du circuit économique et la régulation par la dévalorisation du capital.

4.1 La rupture du circuit économique

Ce n'est que lorsque va cesser l'accumulation que va éclater la crise.

La continuité de l'accumulation du capital étant rompue, c'est la continuité même du circuit économique qui se trouve interrompue. Comme l'écrit Marx dans les Théories sur la Plus value, "il se produit alors un arrêt dans la reproduction, par conséquent dans le flux de circulation. Achat et vente se figent réciproquement, et du capital inemployé apparaît sous forme d'argent inutilisé". (1) L'argent est là, mais ne tourne plus; il ne se

retransforme plus en capital. L'économie semble cassée. A l'arrêt de l'accumulation succède la surproduction entraînant avec elle la chute des prix et des profits.

4.1.i La surproduction

Sur le développement même de la crise l'analyse marxiste ne diffère guère de l'analyse keynésienne.

L'économie semble entraînée dans un véritable processus d'autodestruction où la baisse des prix, loin de nous amener à une situation d'équilibre, nous entraîne dans un processus de resserrement et de contraction qui ne fait que se renforcer dans la destruction massive de capital qui s'opère alors et dans la concurrence que se font alors les entreprises pour essayer "de sauver les meubles", si l'on veut nous permettre l'expression.

Cependant, si la crise se présente dans son aspect le plus immédiat comme "surproduction de marchandises" et "carence de pouvoir d'achat" (1), Marx ne rattache ni origine (ce que nous venons de voir) ni résolution à la seule question de la demande.

Lorsque la crise éclate, le problème n'est pas que la production se heurte à une demande insuffisante à proprement parler, (2) mais à une impossibilité de réaliser au travers de cette demande un profit suffisant. Cette

(1) P. Mattick, Crise et théories des crises, op. cit., p. 101

(2) Tant qu'il y a des besoins à satisfaire, il n'y a pas à proprement parler de problème de demande solvable. Comme l'écrit Marx ;
"la production stagne non quand la satisfaction des besoins l'impose, mais là où la production et la réalisation de profit commandent cette stagnation". K. Marx, op. cit., p. 252.

limite comme le souligne très bien Mattick, n'est pas discernable au niveau de la production; on en prend conscience "qu'à travers les événements du marché". (1) La seule relance de la demande ne peut être un élément suffisant pour assurer la reprise de l'accumulation tant et aussi longtemps que ne sera pas réglé le problème central qui a engendré la crise, soit la baisse du taux de profit. La crise réelle donc, "ne saurait être connue comme un (simple, ajouterions nous) problème de circulation ou de réalisation". (2)

Le taux de profit, c'est, pour reprendre l'expression même de Marx", la force motrice de la production capitaliste", "son aiguillon." (3) A quoi cela servirait-il donc de relancer la demande comme peuvent le souhaiter sans doute les capitalistes pris individuellement, si au bout du compte la production ne rapporte pas de profit? Les crises ont, pour Marx, un caractère inéluctable. Même si l'on tentait, "artificiellement" pourrait-on dire, de soutenir la croissance économique par le biais de la demande, cela n'empêcherait pas la loi de la baisse tendancielle de jouer. C'est le développement même de la production qui mène les profits à décroître d'autant plus rapidement que l'accumulation sera forte. (4) Il y a là une contradiction fondamentale dont on ne peut se défaire par une poursuite "à tout prix" de la croissance. Au contraire, celle-ci ne fait que l'exacerber. La thèse de Marx est toujours la même: l'accumulation, c'est la finalité même du développement capitaliste, mais comme la production se développe sur une base privée sans considération aucune de la plus value que cette dernière

(1) P. Mattick, op. cit., p. 102

(2) P. Mattick, op. cit., p. 90

(3) K. Marx, Le Capital, op. cit., Livre 3, p. 252

(4) Ibidem, p. 252.

peut effectivement réaliser, le développement même de la production par la baisse du taux de profit qu'elle entraîne, crée des limites absolues à la poursuite de l'accumulation. D'où la crise et la rupture du circuit économique qui en découle. (rappel)

La relance de la demande ne pouvant être une solution à la crise de surproduction, Marx va alors se tourner de la production vers son double: le capital.

.1.1.1 La suraccumulation du capital

Dire qu'il y a surproduction de marchandises ne revient en fait qu'à dire qu'il y a suraccumulation de capital.

Que l'on constate que l'on produit trop de marchandises pour assurer la rentabilité du capital existant, ou bien que dans les conditions concrètes de réalisation, il y "ex-post" trop de capital investi, c'est la même chose. Il y a trop de capital par rapport à la masse de plus value créée pouvant être objectivement réalisée.

Dans une économie où le capital est le point de départ et d'arrivée de la production, vendre pour le capitaliste, c'est récupérer avec profit le capital qu'il a pu investir dans le cycle de production. Que la crise vienne à éclater, et voilà le capital cristallisé dans les marchandises invendues, perdues ou partiellement perdues, tout comme le travail qu'elles incorporent d'ailleurs. L'investissement aura été réalisé en pure perte. Il s'agit là évidemment d'une période critique pour l'entreprise pouvant

éventuellement mener à sa perte (1). Mais avant d'en arriver là, la baisse des taux de profit observable pendant la période d'expansion nous permet de déceler tout autant la tendance à la surproduction que la tendance à la suraccumulation de l'économie. Cette dernière n'est que le corollaire de la surproduction de marchandises.

Tout comme nous avons pu écrire qu'il n'y avait de tendance à la surproduction que dans la mesure où l'on ne pouvait écouler toute la production à profit suffisant, il nous faut préciser ici qu'il ne peut y avoir de tendance à la suraccumulation du capital que dans la mesure où la masse de capital investi dans le cours de l'accumulation est trop considérable par rapport aux nouvelles normes de production créées par cette accumulation. Dans l'hypothèse où la loi de la valeur jouerait parfaitement (2), cette masse de plus value réalisable détermine en quelque sorte "ex-post", la masse de capital compatible avec le taux de profit qui conditionne la poursuite de l'accumulation.

Dans la phase d'expansion, la loi de la valeur ne peut pas jouer ou si elle joue, ce ne peut être que partiellement. Dans ces conditions, on ne peut parler de suraccumulation à proprement parler, mais seulement de tendance à la suraccumulation pour les mêmes raisons qu'on devait seulement parler de tendance à la surproduction. Ce n'est que lorsque la surproduction éclatera au grand jour, soit dans la crise, qu'alors on pourra parler réellement de suraccumulation et de l'impossibilité objective pour l'ensem-

(1) La faillite de l'entreprise ne viendra que consacrer juridiquement la liquidation et la perte de capital déjà enregistrée dans les livres comptables.

(2) La loi de la valeur ne peut jouer spontanément dans une économie où la fixation des prix relève de l'entreprise privée. Elle implique le jeu de la concurrence, soit le jeu d'un "mécanisme" social qui ne peut intervenir que lorsque les profits des entreprises viendront à baisser

ble du capital social de se valoriser à un taux suffisant pour garantir la croissance économique. Tant et aussi longtemps que la crise n'aura pas éclaté, tout le capital représenté par c et v demeure pour les capitalistes, potentiellement rentable tout comme toutes les marchandises créées demeurent potentiellement réalisables. (1) La poursuite de l'expansion et de l'accumulation donne l'illusion que tout capital investi porte en soi ses propres conditions de rentabilité et qu'il suffit alors que l'argent soit capital pour être automatiquement source de profit. Pourtant, tel n'est pas le cas. L'analyse de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit nous avait d'ailleurs permis de voir qu'il y avait des limites objectives à la rentabilisation du capital. Ce sont les limites objectives qui vont en fin de compte déterminer la masse de capital social compatible avec le niveau de développement atteint par le mode de production.

Tout comme la production doit s'ajuster à la demande solvable, le capital doit s'ajuster à la plus value réalisable. Et pour Marx, c'est dans la crise que cela va s'opérer. D'où ses deux grandes hypothèses; la première, que la crise joue un rôle objectif de régulation dans le processus de développement du capitalisme; et la deuxième, que l'issue capitaliste à la crise implique la dévalorisation du capital existant conformément aux conditions de rentabilité qui doivent s'imposer pour que reprenne

(suite de la page précédente) en rapport avec la surproduction sur les marchés.

(1) Ceci rejette définitivement toute idée de croissance équilibrée chez Marx parce que cela supposerait que la loi de la valeur jouerait instantanément et que l'excès de marchandises et de capital se trouveraient toujours éliminés par le jeu même de cette loi; la dévalorisation des marchandises et du capital se faisant automatiquement pour ramener toujours l'économie à l'équilibre et garantir le maintien du taux de profit de référence.

l'accumulation dont dépend la reproduction même du mode de production. (1)

Analysons ces deux points.

4.2 La crise et la reproduction du mode de production

4.2.i La régulation dans la crise

L'importance qu'attache Marx aux crises économiques dans le processus de développement découle directement de sa thèse que résume fort bien M. Aglietta, selon laquelle "une phase d'accumulation d'apparence régulière ne comporte pas de mécanismes autocorrecteurs capable de la perpétuer." (2) Les crises ont un rôle objectif à jouer dans ce processus de développement. Elles vont être le moment de la régulation. Seulement, cette régulation ne naît pas spontanément; elle naît de la rupture elle-même.

En outre, il faut prendre en ligne de compte une fois de plus, la concurrence. Exacerbée par la baisse des profits qu'amène la crise (3), la concurrence va "imposer aux capitalistes les lois immanentes de la production capitaliste comme lois coercitives externes" (4). En particulier, c'est par elle que va s'imposer la loi de la valeur et la régulation du

(1) Comme l'écrit L. Gill, "La seule façon donc pour le capitalisme de sortir de la crise, c'est d'accumuler de nouveau du capital. En somme, l'accumulation du capital, tout en étant la cause profonde des crises, est en même temps, le seul moyen pour le capitalisme d'en sortir. Voilà une autre des nombreuses contradictions de ce système... Les crises sont en quelque sorte un mécanisme régulateur du fonctionnement du capitalisme. La dévalorisation et la destruction de masses de capital c'est-à-dire de marchandises et de moyens de production préparent un nouveau départ de l'accumulation, un nouveau cycle". in L'économie capitaliste: une analyse marxiste, Presses Socialistes Internationales, Montréal, 1979, p.280.

(2) M. Aglietta, Régulation et crises du capitalisme, Calmann-Levy, Paris, 1976, p. 17.

de production. Faute de pouvoir réaliser les surprofits escomptés, les gains de productivité, les capitalistes doivent maintenant s'ajuster, baisser leurs prix pour écouler la marchandise excédentaire et se soumettre à ce que certains appelleront les lois du marché. Nous n'insisterons pas sur ce point d'ailleurs fréquemment repris tant par les marxistes que par les théoriciens du cycle eux-mêmes lorsqu'ils voient dans les crises le moment où les prix se réajustent à leur niveau d'équilibre. Soulignons seulement que pour Marx, la crise, de par les effets qu'elle provoque sur la concurrence, est un moment privilégié pour que s'exerce la loi de la valeur, avec elle, se réajuste l'économie. On en revient simplement ici à l'idée initiale de Marx que les contradictions, et en particulier la contradiction social-privé qui empêche la loi de la valeur de jouer spontanément, doivent être éliminées et dépassées pour que le procès de production retrouve l'unité nécessaire à sa reproduction. En conséquence, parler de la crise comme d'une période de régulation, c'est voir dans la dévalorisation des marchandises et du capital qui s'y opère sous la pression de la concurrence, un ajustement de l'économie aux nouvelles conditions de production. C'est également y voir le moment où les contraintes de la reproduction sociale imposent sur les intérêts individuels. La double dévalorisation des marchandises et du capital devient ainsi tout autant la conséquence que la solution (temporaire cela s'entend) à la tendance à la surproduction et la suraccumulation du capital.

Ces précisions apportées, nous pouvons passer au second point, la dévalorisation du capital.

(3) (suite de la page précédente) Rappelons la formule célèbre de Marx "Ce n'est pas la concurrence qui amène la baisse des profits mais la baisse des profits qui entraîne la concurrence."
(4) Cité par Dumesnil, op. cit., p. 246.

4.2.i.i La dévalorisation du capital

Ainsi que le note P.Y. Hénin,

"la dévalorisation apparaît chez Marx, avec la hausse du taux de plus value, comme l'une des modalités fonctionnelles par lesquelles la crise permet temporairement la résolution des contradictions capitalistes, que les marxistes contemporains appellent sa "régulation" en empruntant ce terme à la cybernétique" (1).

Mais, ce n'est pas dans une optique de rééquilibrage du système que Marx aborde la régulation par l'intermédiaire de la dévalorisation, du moins pas dans le sens d'un retour aux conditions de départ. Les conditions de production, et avec elles, celles de réalisation, se sont modifiées et cela, il faut en tenir compte. Tout comme il faut tenir compte de l'état de suraccumulation dans lequel se trouve l'économie au moment de la crise. La rentabilité du capital est insuffisante pour la reprise de l'accumulation.

Dès lors, la dévalorisation va avoir deux fonctions: la première, de contribuer à la régulation du système et la seconde, de rétablir les conditions de rentabilité nécessaire à la reproduction élargie.

La première fonction nous renvoie à la loi de la valeur. Le capital, étant devenu plus "productif", il n'y a aucune raison d'admettre que seule la valeur des marchandises doive s'ajuster sur les nouvelles conditions de production. Le capital constant doit à son tour être dévalorisé pour

enir compte de ces nouvelles conditions. Le rétablissement du taux de profit par le biais de la diminution de la valeur de la composition organique du capital ne vise pas autre chose, dans l'esprit de Marx, qu'à traduire l'effet des changements intervenus dans la production sur le capital lui-même. La loi de la valeur s'applique tout autant à la valeur des marchandises créées qu'à celle du capital investi. L'un ne va pas sans l'autre; la valeur du capital constant devant nécessairement traduire la valeur des équipements et autres moyens de production mis en place. Et, il en va de même pour le capital variable auquel Marx accorde une importance particulière à propos de l'étude sur la plus-value relative.

Le second aspect de la dévalorisation, c'est, ainsi que nous l'avons dit, de rétablir les conditions de rentabilité en forçant l'élimination d'un capital devenu excédentaire que ce soit au travers des faillites, des absorptions ou encore de la mise au rancart des équipements rendus vétustes. Le capital fait en quelque sorte place nette. Toutefois, il faut souligner que cet aspect de la dévalorisation qui en est avant tout un l'épuration, s'accompagne nécessairement d'une centralisation accrue; la concurrence amenée par la baisse des profits entraîne en retour la concentration et la centralisation.

On le voit donc, la crise amène un double mécanisme de correction au travers de la dévalorisation du capital: un, de régulation et un, d'épuration. Rien ne nous garantit néanmoins que cette régulation se fasse comme on peut l'envisager dans une situation de concurrence parfaite, pas plus que l'épuration soit à elle seule un élément suffisant pour permettre la reprise économique. Une fois le processus de liquidation financière

(1) P.Y. Hénin, Macro-dynamique, fluctuations et croissance, Economica, Paris, 1979, pp. 406 et suivantes.

amorcé avec le début de la crise proprement dite, la crise peut très bien se transformer en krach financier et l'économie glisser dans la pure spéculation plutôt que recommencer son processus d'accumulation. A l'inverse, il faut aussi considérer les éléments perturbateurs de ces mécanismes de correction que peuvent être les interventions de l'Etat ou bien les pouvoirs des monopoles sur les marchés. Bref, tout en étant un moment important dans la reproduction du système, la crise n'en est pas moins une période extrêmement indéterminée quant à ce qui peut en sortir.

Nous pouvons maintenant compléter le modèle d'accumulation de Marx sur le graphique de la relation profit-capital que nous avons utilisé plus haut.

4.3 Le modèle d'accumulation du capital chez Marx. Conclusion.

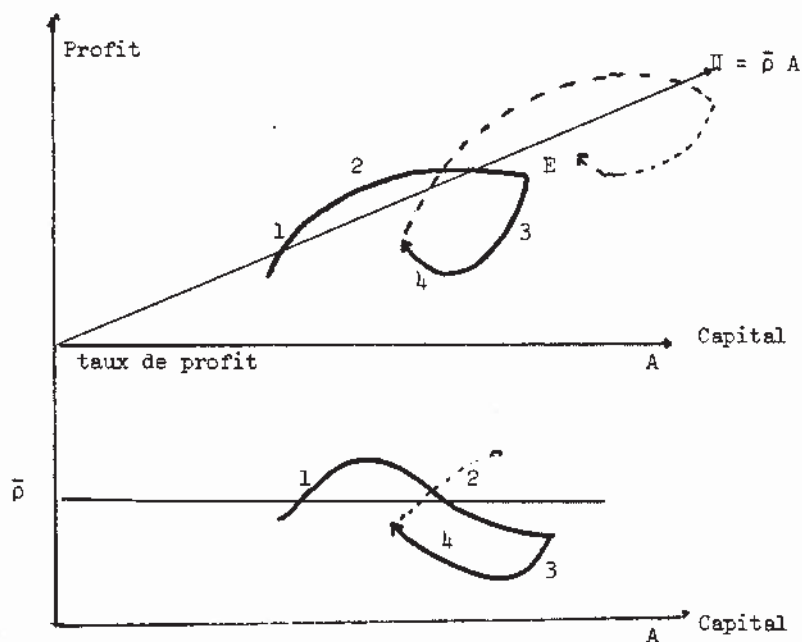
Tout comme nous avons pu distinguer deux phases dans l'expansion, nous pouvons aussi distinguer deux phases dans le déroulement de la crise.

Partant du point E qui marque la rupture de l'accumulation et le début de la crise, la première phase de la crise peut se définir comme celle correspondant à l'effondrement et à la rupture du système. Pendant cette phase (3 sur le graphique), la surproduction et la sousutilisation des capacités de production entraînent et la chute des profits et la diminution du capital investi que ce soit par "mise en sommeil" d'équipements, non-réinvestissement du capital-argent récupéré ou même faillites d'entreprises. Le premier choc de la crise étant surtout au niveau des marchés, on peut admettre que la baisse des profits s'avère plus grande que la désaccumulation du capital durant cette période. D'où dans la partie inférieure du graphique la chute du taux de profit en rapport avec la désaccumulation.

La deuxième phase (4 sur le graphique) va correspondre à la période de "rééquilibrage" du système au travers de la dévalorisation du capital. L'impact de la crise touchera alors davantage le capital que les marchés eux-mêmes. Les profits continuent sans doute à chuter mais moins rapidement que ne se déprécie le capital. D'où le relèvement du taux de profit.

Pendant cette phase, il faut aussi considérer la stabilisation du marché et le redressement des prix suite à la diminution de la concurrence et même à une certaine reprise de l'accumulation. Néanmoins, si les profits commencent à remonter, la sous-utilisation des capacités de production et les liquidations de capital sont encore telles qu'on ne peut parler d'accumulation nette. Ce n'est que lorsque le capital aura atteint le sentier correspondant au taux de référence qu'alors, il y aura reprise de l'accumulation. Un nouveau cycle s'amorce alors, sur la base d'un capital plus grand cependant qu'il pouvait être initialement.

Taux de profit et accumulation du capital



Chaque cycle s'accompagne donc, de deux phases bien distinctes. Une phase d'expansion et d'accumulation où le profit vient à chuter jusqu'au point de mettre un terme à cette accumulation et une phase de crise et de

désaccumulation où le profit vient remonter jusqu'au niveau qui permettra la relance de l'accumulation.

De plus si chaque phase d'expansion débouche inéluctablement sur une crise, l'épuration qui s'y opère au niveau du capital peut assurer une certaine régulation du système et permettre le recouvrement des conditions de rentabilité.

Ceci dit, et c'est là-dessus que nous terminerons cette partie, ces conclusions n'en soulèvent pas moins un double problème que nous laisserons en suspens.

i. Si on peut parler de régulation dans la crise, il n'y a plus alors de raison d'admettre que l'accumulation nous rapproche de crise en crise, d'une crise finale puisque les contradictions s'y trouveront surmontées. Tout au plus peut on dire qu'en retrouvant ses conditions de reproduction, le mode de production capitaliste ne les a résolu que temporairement.

ii. Si on peut parler de la loi de la baisse du taux de profit comme d'une loi tendancielle qui pèse sur l'accumulation du capital, il faut aussi noter qu'outre qu'elle est liée dans son mécanisme à un certain nombre de conditions touchant la circulation des marchandises, elle peut être contre-carrée à la fois par un certain nombre de contretendances comme la hausse de la plus value relative et surtout dans la crise, par la dévalorisation du capital. Peut-on dans ce cas encore en faire le pivot de l'explication de la limite du mode de production capitaliste?

Le point sur notre démarche.

Saisies dans leur rapport avec le processus d'accumulation du capital, les crises apparaissent donc pour Marx comme sa conséquence à la fois directe et nécessaire. Expriment la tendance à la surproduction et à la suraccumulation, les crises apparaissent aussi comme un moment où le mode de production capitaliste va tendre à se réajuster dans la dévalorisation des marchandises et du capital. Ce rapport entre l'accumulation et les crises ayant été établi, le moment est donc venu de nous attacher aux problèmes soulevés dans le premier chapitre. Nous les résumerons à l'aide de deux questions:

1. Les crises sont elles inéluctables?
2. Les crises sont-elles à elles seules suffisantes pour assurer la poursuite de l'accumulation?

Chacune de ces deux questions s'est vue apporter des réponses assez divergentes dans la pensée marxiste contemporaine, comme nous l'avons souligné. Nous ne reprendrons pas l'ensemble des débats, préférant plutôt nous cantonner à la tentative de réponse que peut représenter la théorie des ondes longues avancée par Mandel. Plus souvent critiquée qu'à son tour, cette théorie n'en présente pas moins une explication globale du développement historique du mode de production où se trouvent pris en considération tout autant les changements qualitatifs et technologiques majeurs qui ont pu marquer ce développement que la nécessité pour le capital d'avoir à surmonter continuellement sa tendance vers les crises. C'est ce que nous nous efforcerons de montrer maintenant.

DEUXIEME PARTIE

PHASES DE DEVELOPPEMENT

ET

THEORIE DES ONDES LONGUES

PREMIERE SOUS-PARTIE

LA THEORIE DES CYCLES LONGS ET SON INTEGRATION A

LA THEORIE MARXISTE DE LA CROISSANCE

Incontestablement, la théorie des ondes longues d'E. Mandel, représente une tentative tout aussi originale de dépassement de la théorie des crises de Marx que l'avait été la théorie des trois cycles de Schumpeter vis-à-vis de la théorie du circuit économique de Böhm Bawerk. C'est elle que nous voudrions présenter dans le cadre de cette partie. Toutefois, il nous a semblé qu'étant donné les racines relativement anciennes de cette théorie et aussi, étant donné le réseau d'influences, on ne pouvait se cantonner à son exposé sans essayer de dégager à la fois le cheminement sur le plan théorique et les plans sur lesquelles elle se démarque son pendant dans la pensée libérale, soit la théorie des trois cycles de Schumpeter. Il nous faut prendre un certain recul à la fois historique et théorique. Aussi, ce n'est qu'après avoir dégagé les sources de la théorie des cycles longs, ce qui fera l'objet du premier chapitre, que nous proposerons en parallèle en quelque sorte, tout d'abord les conceptions de Schumpeter sur le développement économique, ce sera le second chapitre, puis celles de Mandel sur les différentes phases dans l'accumulation du capital. Ce sera notre troisième chapitre.

Quelques mots maintenant sur les auteurs que nous présenterons (1).

Le premier, Tougan Baranowsky. Celui-ci ne s'est pas à proprement parler intéressé à la question des mouvements longs. Sa préoccupation principale aura plutôt été de rechercher "la loi qui régit la régularité de la périodicité des crises industrielles", comme il le dit lui-même dans l'ouvrage qui l'a rendu célèbre (2). Auteur injustement critiqué par les marxistes orthodoxes et oublié par les autres, il n'en a pas moins fait oeuvre de pionnier en matière d'analyse conjoncturelle (3). Notamment, il fut l'un des premiers auteurs marxistes à se pencher sur la nature du cycle économique. Son influence fut considérable sur les économistes de son temps. Spiethoff et Kondratieff y font explicitement référence dans leurs propres écrits. D'une manière générale, on peut dire qu'ils ont largement endossé sa théorie des capitaux disponibles et sa célèbre comparaison du piston. Egalement, encore aujourd'hui E. Mandel se rattache aux vues de Tougan lorsqu'il développe sa théorie des "capitaux en jachère".

Le second auteur qui sera abordé est sans doute encore moins connu aujourd'hui que le premier, c'est Spiethoff. Pourtant, avec lui la théorie "non-marxiste" des crises fera, si l'on peut dire, un grand pas en avant. Tout comme pour Tougan, l'un de ses maîtres à penser, Spiethoff concentre

-
-) Nous nous sommes limités à 5 auteurs importants. D'autres que ceux-ci aussi bien dans la pensée libérale que marxiste ont fait leur théorie des cycles longs. Nous ne nous y arrêterons toutefois pas.
 -) M. Tougan Baranowsky, Les crises industrielles en Angleterre, Giard & Brière, Paris 1913, p.187.
 -) Encore qu'il ait noté que la durée des périodes d'expansion et de dépression des cycles change avec le mouvement du niveau général des prix.

on attention sur la nature du cycle des affaires, comme on l'appelait à l'époque. La très grande originalité de son approche tient au fait que, dans la perspective de l'école historique qui est sienne, celui-ci va toujours rejeter les théories déterministes des cycles économiques au profit d'une démarche qui tienne compte à la fois des particularités de chaque cycle, du contexte social de l'époque et du niveau de développement du capitalisme. C'est cette perspective historique qui va l'amener à découvrir au-delà des cycles traditionnels, la présence de mouvements longs d'une cinquantaine d'années sans cependant y voir là l'indice de l'existence de cycles longs. Il faudrait plutôt parler dans son cas de phases particulières de développement. Parmi les autres éléments importants de son approche, on peut souligner le rôle de l'innovation et des débouchés dans le processus de développement économique ainsi que l'accent mis par l'auteur sur les déséquilibres sectoriels dans le cours du cycle économique (1).

Avec notre troisième auteur, nous quittons le terrain des pionniers pour entrer directement dans la théorie des cycles longs. Kondratieff n'est pas le seul à penser que c'est de lui qu'il s'agit, mérite ici une place à part. Non pas qu'il ait été le premier à parler de cycles longs, (2) ni que ses vues aient toujours été clairement précisées (3), mais plutôt parce que ses travaux vont

re au coeur d'un débat qui se poursuit encore aujourd'hui. En fait, si la théorie des cycles longs n'a été que rarement reprise (encore que ce soit par des auteurs majeurs), ses observations et recherches sur les mouvements de prix, le rythme de croissance économique, les crises économiques ou encore le rapport entre le social et l'économique ne peuvent laisser indifférent. Peu de temps après la parution en anglais de son célèbre article, "The Long Waves in Economic Life" (1), Schumpeter allait publier son célèbre ouvrage Business Cycles (1939) et reprendre à son compte la théorie des cycles longs de Kondratieff en intégrant ces derniers à sa propre théorie des trois cycles. Le débat était alors définitivement lancé.

En Allemagne, Wageman et l'Institut de Conjoncture de Berlin, après avoir initialement rejeté l'existence des cycles longs dans les séries autres que les séries de prix allaient reviser par la suite leurs positions pour intégrer à leur approche générale sur le rythme et le mouvement des affaires. En Belgique, L.H. Dupriez, tout en étant également critique sur l'existence des cycles longs en dehors des séries de prix, n'en allait pas jusqu'à intégrer les Kondratieffs comme il les appellera à la suite de Schumpeter, à sa théorie des mouvements économiques généraux à côté du mouvement séculaire et des mouvements conjoncturels et saisonniers. Aux

(Suite des notes de la page précédente)
reprise par un autre marxiste néerlandais De Wolf. Apparemment, Kondratieff ne connaissait pas ces auteurs.

1) Mentionnons qu'à l'époque, Léon Sartre, un économiste marxiste, va développer une approche aux cycles économiques reposant également sur les déséquilibres sectoriels dans son ouvrage Esquisse d'une théorie marxiste des crises périodiques, Marcel Rivière, Paris, 1931.

Signe des temps également, cet auteur semble aussi aujourd'hui en voie de réhabilitation. Mattick, Aglietta, Boyer et Mandel pour ne citer que ceux-là, y font référence à plus d'une reprise dans leurs propres travaux.

2) Kuznets dans Secular Movements in Production and Prices et Mandel dans le Troisième âge du capitalisme en imputent la paternité à l'économiste marxiste néerlandais Van Gelderen. La théorie fut, semble-t-il,

3) Les explications de Kondratieff varient considérablement selon la date de parution de ses articles, ce qui laisse supposer que lui-même n'avait pas d'idée bien arrêtée sur la question.
4) "The long Waves in Economic Life" Nikolaï Kondratieff, Review of Economic Statistics, Cambridge, volume XVII, no.6, nov. 1935, pp. 105-115. Cet article a également été republié récemment dans The Lloyd's Bank Review de juillet 1978, mais en version encore plus abrégée que la précédente.

Etats-Unis, S. Kuznets déjà bien familiarisé en Europe avec les travaux des Kondratieff, A. Burns et les autres économistes du National Bureau of Economic Research, allaient à leur tour se pencher dans l'entre-deux guerres sur la question des cycles longs mais pour adopter, comme ils le diront, une attitude "agnostique". Nous aurons l'occasion de revenir sur ces différents auteurs dans notre troisième partie, préférant ici nous intéresser plutôt à deux auteurs; et ce seront les deux auteurs sur lesquels nous concentrerons surtout notre attention qui ont, quant à eux, entièrement accepté les théories de Kondratieff sur l'existence des cycles longs en les intégrant cependant dans une théorie plus générale du développement économique, qui elle est malheureusement absente chez celui-ci. Ce seront J. Schumpeter et E. Mandel.

Le projet de Schumpeter est, il faut bien le dire, extrêmement ambitieux. L'objet de ses travaux est ni plus ni moins que de développer une théorie non marxiste de l'évolution économique à partir de la théorie statique du circuit économique de Böhm Bawerk. Celui-ci avait pu montrer qu'en situation de concurrence parfaite, les marchés tendaient vers une situation d'équilibre où chacun des facteurs (terre et travail) était rémunéré selon son apport et où les profits tendaient vers zéro. Schumpeter veut dépasser le schéma statique de son maître et proposer une théorie du développement économique qui permette d'expliquer comment l'économie peut sortir de la routine et de l'équilibre vers lesquels le libre jeu du marché et les conditions de fonctionnement tendent continuellement à l'y amener. Y est-il parvenu? On peut en douter. Cependant, dans sa démarche, l'auteur a été amené à préciser ses vues et ses idées sur la

nature du développement économique qui, encore aujourd'hui, méritent qu'on s'y arrête. Au-delà de sa théorie des trois cycles qui a été, on ne peut plus vivement critiquée dès la parution de Business Cycles, il faut remarquer le rôle que fait jouer Schumpeter à l'innovation, et au crédit dans le développement économique. Egalement, la fresque historique qu'il nous donne sur l'évolution du capitalisme depuis les débuts de la soixante-dixième "Révolution industrielle", l'historique des différents cycles et ses nombreuses remarques font de ses analyses synthèses une oeuvre magistrale à laquelle même Mandel fait référence dans son "Troisième âge".

Kuznets aurait-il raison lorsqu'il écrit que

"This hypothesis (i.e. celle des cycles longs) was put forward mostly by Marxian socialists (or by economists in contact with the latter), i.e. by students whose most interest was in the development and perturbations of the capitalist system, and who were apt to notice clearly the numerous social implications of the change, in the rate of industrial growth" (1)

Toujours est-il que dans la lignée des travaux de Kondratieff et Schumpeter, E. Mandel va entièrement reprendre, à son compte, dans un ouvrage récent (2), la théorie des cycles longs. Là où il se distingue de Schumpeter surtout, c'est dans l'approche générale qu'il va avoir du développement. Mandel aborde la question du développement économique non à partir du circuit économique mais, directement à partir de l'accumulation du capital, les conditions qui l'entourent, des effets qu'elle entraîne sur le processus de production, sur son rapport avec le profit, etc. Bref, ici on se place

(1) S. Kuznets, Secular Movements in Production and Prices, Augustus M. Kelley, New York, réédition 1967. p.260.

(2) E. Mandel, Le troisième âge du capitalisme, UGE, 1976.

directement sur un plan où ce qui devient déterminant dans la croissance, c'est l'évolution et les fluctuations du taux de profit. Ce sera donc avec cet auteur et sa théorie des ondes longues que nous terminerons la présentation des auteurs qui ont, d'une manière ou d'une autre, contribué à l'analyse du développement économique en termes de cycles longs ou d'ondes longues.

CHAPITRE 5

PRESENTATION DE LA THEORIE DES CYCLES LONGS

1. Tougan Baranowsky et l'origine des crises industrielles

"C'est à peine croyable, mais il faut le constater: son argumentation consiste uniquement dans le schéma marxien de la reproduction élargie. Ni plus ni moins" (1).

En effet, cette remarque sarcastique de Rosa Luxembourg à propos de la théorie des crises industrielles avancée par Tougan Baranowsky est peut-être trop radicale. Elle n'en contient pas moins une grande part de vérité. Toute la démarche (et l'argumentation) s'appuie sur une lecture des schémas de reproduction que donne Marx dans le livre II. Morishima a vu là les bases d'une théorie de la croissance équilibrée chez Marx. Tougan y verra bien avant celui-ci, les bases d'une théorie des cycles dont l'origine émergerait d'un déséquilibre dans l'économie. L'approche est tout à fait similaire. Elle est possible pour peu que l'on admette comme chacun de ces deux auteurs le présuppose, que l'économie tend à converger vers une situation d'équilibre (2). Ce postulat admis, alors on peut développer, comme le fera T.B., une théorie des cycles dont

(1) Rosa Luxembourg, Oeuvres. L'accumulation du capital, T.I., p.267, Maspéro, Paris, 1969.

(2) A. Hansen fait d'ailleurs remarquer que la théorie de Tougan Baranowsky marque un tournant dans la théorie des cycles économiques. C'est la

origine viendrait tout simplement de la disproportionnalité sectorielle. On tend à se développer dans l'économie au cours du procès d'accumulation. L'existence des crises ne tiendrait finalement qu'à un problème d'organisation. Comme Tougan Baranowsky l'a écrit lui-même,

"Le capitalisme ne possède aucune organisation qui permette de réaliser cette proportionnalité. Dès lors, surgissent des crises industrielles... Le capitalisme a la plus grande peine à atteindre une approximation de cette proportionnalité; il y arrive par les crises et par la suppression des entreprises dont le développement a été excessif" (1).

Voyons ceci de plus près.

Accumulation du capital et disproportionnalités sectorielles

Ce que Tougan voit dans les schémas de reproduction du livre 2, est essentiellement la démonstration rigoureuse de la fameuse loi des couverts, de J.B. Say. Sur ce point, il n'a pas tout à fait tort. Chaque secteur étant relié à l'autre dans une économie d'échanges généralisés, la demande se trouve créée par la production elle-même si les normes de la production et de l'échange demeurent inchangées. C'est l'idée du circuit économique, que Marx avait reprise aux physiocrates. Toutefois dans l'hypothèse du "toutes choses étant égales par ailleurs", les conditions d'équilibre dépendent en fin de compte des rapports de proportionnalité entre secteurs. Là aussi, Tougan a raison

(suite de la note de la page précédente)
première théorie qui tient compte et de l'offre et de la demande et de l'épargne et de l'investissement. Egalement, retrouve-t-on chez lui les bases de la théorie de l'accélérateur et du multiplicateur. Des éléments qui dira-t-il trouveront leur plein développement chez Keynes, in Business Cycles and National Income, W.W. Norton et Co, 1964, p.27.

Tougan Baranowsky, op. cit., p. 252

Partons d'une situation d'équilibre où l'économie se décompose en 3 secteurs; 1, 2 et 3 correspondant respectivement aux secteurs des biens de production, de consommation ouvrière et de biens de luxe achetés par les capitalistes. (1)

Situation 1

	c	v	pl	Q	c/v	pl/v
	840	420	420	1680	2	1
I	420	210	210	840	2	1
II	180	90	90	360	2	1

vec c le capital constant
v le capital variable
pl la plus value
Q la production en valeur
(c/v) la composition organique du capital avec (c/v) = θ
(pl/v) le taux de plus value avec (pl/v) = λ

Les conditions d'équilibre du modèle sont données par les équations suivantes

- $Q_1 = c_1 + c_2 + c_3 + \alpha_1 pl_1 + \alpha_2 pl_2 + \alpha_3 pl_3$
- $Q_2 = v_1 + v_2 + v_3 + \beta_1 pl_1 + \beta_2 pl_2 + \beta_3 pl_3$
- $Q_3 = pl_1 (1 - \alpha_1 - \beta_1) + pl_2 (1 - \alpha_2 - \beta_2) + pl_3 (1 - \alpha_3 - \beta_3)$

1) Le modèle est celui présenté par l'auteur, p.208. Il est sans progrès technique.

avec $\alpha_1 = \alpha_2 = \alpha_3 = \alpha$; la part des profits réinvestis en biens de production

$\beta_1 = \beta_2 = \beta_3 = \beta$, la part des profits réinvestis en biens de consommation.

L'accumulation maximale possible nous est donnée par la masse de plus value disponible, soit

$$pl = pl_1 + pl_2 + pl_3 = 720$$

Pour que les conditions d'équilibre puissent être remplies

$$\Delta c = \alpha pl = 240 \Rightarrow (\alpha = 1/3)$$

$$\Delta v = \beta pl$$

$$= \frac{\alpha pl}{\theta} = 120$$

$$Q_3 = (1 - \alpha - \beta)pl = 360 \Rightarrow (\beta = 1/6)$$

le modèle après équilibre devra se présenter ainsi.

Situation 2

	c	v	pl	Q	c/v	pl/v
	980	490	490	1960	2	1
I	490	245	245	980	2	1
II	210	105	105	420	2	1
	1680	840	840	3360		

Si la proportionnalité entre les secteurs est maintenue dans le processus d'accumulation, alors les conditions d'équilibre seront remplies en vertu de la loi des débouchés, cela se montre facilement.

Limitons simplement notre modèle aux deux premiers secteurs pour notre démonstration.

Nous avons les conditions de réalisation

$$(1) Q_1 = c_1 + c_2 + \Delta c_1 + \Delta c_2 = c_1 + c_2 + \alpha_1 pl_1 + \alpha_2 pl_2$$

$$(2) Q_2 = v_1 + v_2 + \Delta v_1 + \Delta v_2 = v_1 + v_2 + (\beta_1)pl_1 + (\beta_2)pl_2$$

$$\text{Comme } pl = \lambda v \text{ et } c = \theta v$$

on peut réécrire (1)

$$(3) Q_1 = (v_1 + v_2) \theta + \alpha \lambda (v_1 + v_2) \\ = (\theta + \alpha \lambda) (v_1 + v_2)$$

ou encore

$$(4) (v_1 + v_2) = \frac{Q_1}{\theta + \alpha \lambda}$$

L'équation (2) peut aussi être réécrite, on aura alors

$$(5) Q_2 = (v_1 + v_2) + \beta (pl_1 + pl_2) \\ = (v_1 + v_2) + \beta \lambda (v_1 + v_2) \\ = (1 + \beta \lambda) (v_1 + v_2)$$

Mais comme β est lié à α par la composition organique du capital, soit

$$\beta = \frac{\alpha}{\theta}$$

On a

$$(6) Q_2 = (1 + \frac{\alpha \lambda}{\theta}) (v_1 + v_2)$$

ou encore

$$(7) (v_1 + v_2) = \frac{Q_2}{1 + \frac{\alpha \lambda}{\theta}}$$

En vertu de (7) et (4), on a $\frac{Q_1}{\theta + \alpha\lambda} = \frac{Q_2}{1 + \frac{\alpha\lambda}{\theta}}$

soit

$$(8) \quad Q_1 = \theta \cdot Q_2$$

Les conditions d'équilibre impliquent donc, que la proportionnalité entre les deux secteurs soit maintenue dans le rapport qui nous est donné par le niveau de la composition organique du capital, soit $Q_1 = \theta \cdot Q_2$ (1)

En assimilant comme il le fait, le capital constant au capital fixe, l'investissement qui permettrait à l'économie de se maintenir sur le sentier de croissance équilibré qui devrait être le sien, devrait être égal à $I = \theta \Delta Q_2$ (9) puisque $I = \Delta Q_1$

Outre l'investissement, il nous faut aussi tenir compte du capital financier disponible ou, si l'on préfère, de l'épargne (E). Dans l'hypothèse où il n'y a pas de dépenses de luxes ou improductives, cette épargne équivaut à la masse des profits donnée par le taux de profit réalisé sur le capital productif investi. On aura donc,

$$E = \pi \quad \text{avec} \quad \rho = \frac{\pi}{c + v}$$

$$(10) \quad E = \rho(c + v) = \rho(1 + \theta)v \quad \text{avec} \quad \theta = \frac{c}{v}$$

comme v , les salaires correspondent en situation d'équilibre à la production du secteur II, nous pouvons réécrire (10)

$$(11) \quad E = \rho(1 + \theta)Q_2$$

L'épargne étant égale à l'investissement, nous obtenons ainsi le sentier de croissance équilibré du secteur 2 et par le fait même, le sentier

e croissance équilibrée de l'ensemble de l'économie en vertu de (8)

$$I = \theta \Delta Q_2$$

t

$$E = \rho(1 + \theta)Q_2$$

ous avons

$$12) \quad \frac{\Delta Q_2}{Q_2} = \rho \frac{(1 + \theta)}{\theta} = \frac{\Delta Q_1}{Q_1} = \frac{\Delta Q}{Q}$$

Maintenant, quelle importance attacher à ces conditions d'équilibre?

Nous l'avons vu, Marx n'attache pas plus d'importance qu'il n'en faut aux schémas de reproduction et aux conditions d'équilibre. Non qu'il n'admette pas que les problèmes de réalisation dans une économie d'échanges généralisés ne soient pas une source possible, et même permanente, de crises, mais tout simplement parce que l'origine des crises capitalistes, il la situe non dans la circulation mais dans la production elle-même. (1) Chez Tougan, l'analyse est toute autre.

Le problème des crises est un pur problème de demande et de proportionnalité sectorielle (2), un problème d'anarchie en fait.

C'est parce que l'investissement se fait de manière désordonnée, "par à coups et par bons successifs", que l'économie se trouve à quitter le sentier de croissance équilibrée qui est le sien. Trop d'investissements se font au même moment. Trop d'investissements par rapport à la

(1) C'est la principale faiblesse des schémas de Marx de supposer une adéquation parfaite entre le réel et le monétaire. Tougan a au moins le mérite d'essayer d'intégrer exactement l'équilibre monétaire à l'équilibre réel.

(2) Des trois facteurs possibles de crise, soit "le caractère antagoniste de la société" la "tendance à l'extension illimitée" et "l'absence totale d'organisation", Tougan ne retient en fait que le dernier. p.253.

capacité d'absorption des marchés et également, ce qu'il ne faut pas oublier non plus chez T.B., par rapport à la masse des capitaux financiers disponibles. L'emballement des investissements ou ce qu'il appelle "l'extension intensive du capital fixe"(1) provoque un effet d'entraînement sur l'ensemble de l'économie tel que, par rapport à la demande réelle sur les marchés, on va se retrouver avec une capacité de production nettement excédentaire. Comme il le dit lui-même, l'équilibre entre l'offre et la demande est alors rompu et la surproduction devient alors générale.

Outre cette contrainte de marché, un autre élément vient bloquer l'investissement et la croissance économique: l'épargne disponible. Tout comme la demande, sa croissance ne suit pas celle des investissements. Le crédit permettra sans doute au capital productif de s'étendre au-delà du capital financier disponible, mais il viendra malgré tout un moment où le déséquilibre entre l'investissement et l'épargne sera tel que la disponibilité des fonds financiers constituera un obstacle majeur à la poursuite de l'accumulation. D'où la crise financière.

Surproduction et suraccumulation sont donc pris par Tougan au sens strict du terme. On investit trop et par rapport au marché et par rapport aux capitaux disponibles. Comme le note très justement Mattick, l'approche de Tougan fait prendre une toute autre tournure au débat sur les crises. Il ne s'agit plus de rattacher les crises à la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, mais au problème de l'équilibre social et à celui des rapports de proportionnalité dans la reproduction (2). En quittant le

(1) M. Tougan Baranowsky, op. cit., p. 257

(2) P. Mattick, op. cit., n. 129

arrain de la croissance pour celui de la conjoncture, Tougan se trouve à voir complètement modifié la signification que Marx pouvait attacher aux crises dans le procès de développement du capitalisme pour en faire le moment du retour de l'économie à son sentier de croissance équilibré tel que défini par les rapports intersectoriels (1).

Nous ne nous étendrons pas plus sur cette question des cycles. Nous aurons l'occasion d'y revenir lorsqu'il s'agira de faire la critique de la théorie des cycles longs qui, de Kondratieff à Mandel, trouve ses racines chez Tougan Baranowsky. Un point, par contre, sur lequel nous voudrions revenir, c'est la relation qui existe dans la théorie de Tougan entre ce que l'on peut appeler l'épargne et l'investissement. C'est la clé de voûte de sa théorie des cycles. Elle explique non seulement pourquoi, comme nous l'avons dit déjà, l'accumulation débouche sur une crise financière mais aussi pourquoi, celle-ci surgit dans le cours de l'expansion. C'est ce que nous allons maintenant examiner dans le prochain paragraphe.

1) Critiquant la théorie de la disproportionnalité et de la sous-consommation, P. Mattick avance le même point de vue. "Toute la théorie de la disproportionnalité et de la sous-consommation partent du postulat selon lequel la rupture de l'équilibre est synonyme de crise, la résorption de la crise rétablissant l'équilibre indispensable". P. Mattick, Théorie des crises, op.cit., p. 174.

L'accumulation de fonds prêtables. La comparaison de la machine à vapeur

i Cette dichotomie entre l'épargne et l'investissement, entre le capital financier et le capital productif, c'est au sortir de la crise qu'elle fait surtout sentir pour Tougan. L'investissement des capitaux disponibles n'a absolument rien d'automatique. Au contraire même, alors que l'industrie cherche à rentabiliser pleinement le capital productif immobilisé et les capacités de production, le capital financier, lui, tend à s'accumuler faute de pouvoir trouver les investissements productifs susceptibles de le rentabiliser (1). La situation est donc la suivante "le capital argent disponible, empruntable s'accumule sans cesse, il cherche énergiquement un placement, mais il ne peut le trouver" (2). Signe évident de ce déséquilibre dira Tougan, "le taux peu élevé de l'escompte qui suit constamment la liquidation d'une crise commerciale et persiste obstinément pendant toute une suite d'années" (3).

En fait, pour Tougan, l'accumulation de capital financier se fait de tout temps, "non seulement lors de l'extension, mais encore lors de l'arrêt ou de la réduction de la production". p.260. Même en période de récession ou de crise, l'économie dispose malgré tout d'un certain montant de capital argent déterminé à l'équilibre par la production. La réduction de la production n'entraîne pas sa diminution mais simplement le retrait temporaire du circuit économique d'une partie de celui-ci. On peut illustrer ceci de la manière suivante:

En situation d'équilibre un certain rapport de proportionnalité existe entre le capital productif A, le capital argent F et la production Q. En cas de récession, le capital productif demeure inchangé, par contre la production diminue d'un niveau ΔQ . Le capital argent augmente dans un montant ΔF donné par le rapport existant entre la production et le capital argent. Ce montant ne disparaît pas. Il est simplement retiré du circuit. Tougan raisonne quant à lui en situation dynamique où il introduit non seulement le fait que tant que l'économie pourra faire des profits ce qui est possible, même en récession, le capital argent va continuer de croître jusqu'au moment où l'extension décidée du capital productif amènera son investissement.

Ce n'est évidemment que lorsque les entreprises viendront à accroître leurs capacités de production que ce capital oisif trouvera à se placer productivement. Une fois l'investissement amorcé, l'extension du capital productif se fera extrêmement rapidement jusqu'au moment "où tout le capital accumulé aura été consommé"(1) Au déséquilibre de l'expansion où l'épargne était surabondante par rapport aux investissements succède un autre déséquilibre. L'investissement s'avère trop fort par rapport aux capitaux disponibles. La hausse du taux d'escompte que l'on observera alors ne sera que l'indice le plus flagrant de "l'absence de capitaux empruntables"

Tougan distingue deux phases dans le déroulement de la période d'expansion du cycle; deux phases distinctes dont le point de démarcation nous est donné par la reprise des investissements. Pour chacune d'elle, on peut noter les caractéristiques suivantes:

Phase I- Reprise de l'expansion

accumulation de fonds prêtables

investissements nuls

taux de profit à la hausse (du fait de la pleine utilisation des capacités de production existantes)

taux d'intérêt bas

(Notes de la page précédente)

) M. Tougan Baranowsky, op. cit., p.263

) Ibidem, p. 261

) Ibidem, p. 261

Phase 2- Accélération de l'expansion

emballement des investissements

épuisement des fonds prêtables

tendance à la surproduction

baisse du taux de profit

taux d'intérêt à la hausse

Entre le capital financier et le capital productif, on a donc un rapport conjoncturel bien défini et déterminé par la relation qui va exister dans le cours du cycle entre l'épargne et l'investissement. L'effet ciseaux entre le taux d'intérêt et le taux de profit sera le reflet.

Comment expliquer maintenant la reprise de l'investissement?

Au premier abord, on serait tenté de dire que les perspectives de profits futurs, les profits élevés réalisés par les industries et les bas taux d'intérêt apparaissent comme des facteurs suffisants pour expliquer la reprise des investissements. Tel n'est pourtant pas le cas ici. C'est la quête de profits sur le capital argent qui va en fin de compte pousser le capital productif à s'élargir.

Non placé, le capital ne rapporte rien. Comme le dit Tougan Baranowsky, il n'a aucune valeur productive pour son propriétaire" (1). Dans ces conditions, dans la première phase de l'expansion, plus les capitaux vont s'accumuler, plus les pressions vont se faire sentir et, "plus la poussée vers le

) Ibidem, p. 263

cement productif va être énergétique" (1). Ici, notre auteur va exposer fameuse théorie du piston. Lisons le,

" le jeu de tout ce mécanisme peut être comparé au travail d'une machine à vapeur. C'est l'accumulation du capital empruntable qui joue le rôle de la vapeur dans le cylindre; lorsque la pression de la vapeur sur le piston atteint une certaine force, elle vient à bout de la résistance; le piston est mis en mouvement, il va à l'extrémité du cylindre, la vapeur s'échappe et le piston revient à sa position primitive. Le capital empruntable accumulé agit de la même manière sur l'industrie, lorsqu'il atteint un certain chiffre; il la met en mouvement, se dépense et l'industrie revient à sa situation précédente. Il est naturel que dans ces conditions, les crises doivent se produire périodiquement. L'industrie capitaliste doit toujours parcourir le même cycle de développement" (2).

Le texte parle entièrement de lui-même. Il résume très bien la théorie des crises de Tougan qui n'est plus dans son approche qu'une théorie des cycles où l'accumulation continue de fonds prêtables, combinée avec l'accélération des investissements, se trouve à la source des fluctuations et la disproportionnalité sectorielle.

i.i. Incontestablement, les observations de Tougan sur le rapport entre l'épargne et l'investissement dans le déroulement du mouvement conjoncturel constituent une contribution majeure à la théorie du cycle. Néanmoins, la théorie qu'il développe sur la base de la comparaison du piston n'est pas sans poser de nombreux problèmes, notamment lorsqu'il s'agit pour lui d'expliquer l'origine des crises dans la surproduction.

Ibidem, p. 263

Ibidem, p. 272

Que l'accélération de l'investissement provoque des tensions financières. Soit! Mais, il n'y a aucune raison d'admettre une quelconque tentance à la surproduction, du moins dans l'immédiat. Au contraire même, les tensions financières devraient plutôt correspondre au sommet du cycle, la multiplication des tensions et des goulots d'étranglement au niveau de l'appareil productif. Sur ce point d'ailleurs, on peut reprendre les remarques que formulait Kalecki (1) au modèle d'Harrod où les bases du modèle sont les mêmes que chez Tougan (du moins en ce qui concerne le thème de croissance). L'équilibre ne dépend que d'une chose, la parfaite équation entre l'épargne et l'investissement. Si l'investissement vient à accélérer, on va se trouver en présence d'une demande excédentaire; par contre, que l'investissement vienne à fléchir alors, l'économie va se trouver en situation de surcapacité. Or, tant qu'à faire apparaître un problème de débouchés lorsque les investissements s'emballent, on peut aussi le faire apparaître avant, soit lorsque les capitaux s'accumulent sans qu'ils puissent se placer. Là, on aura un problème d'ajustement de la demande à l'offre existante, un problème qui découlera directement de l'extension des capacités qui auront été achevées dans la crise. Pas avant. Le rapport que fait Tougan entre le secteur productif et le secteur financier dans le déroulement du cycle économique s'avère donc tout à fait erroné. Dans ce cas, la critique que lui fait Hansen (2) selon laquelle il ne peut expliquer les points de retournement du cycle s'avère tout à fait fondée. En essayant de combiner la théorie marxiste des crises à une théorie de la croissance équilibrée issue de la loi de Say, Tougan a sans doute jeté les

M. Kalecki, The Economic Journal, Mars 1962.

A. Hansen, op.cit., p.291.

ses de l'approche keynésienne, mais n'est certainement pas parvenu à démontrer qu'un surinvestissement puisse être la cause immédiate de la récession).

Nous nous devons de souligner ces points parce que même, si nous nous trouvons en présence d'un essai d'explication du cycle économique, la théorie de l'accumulation des fonds prêtables sera reprise par Kondratieff comme explication des cycles longs et, plus près de nous, par Mandel. Est-elle transposable à l'analyse de la longue période? En partie, oui. Pour peu que l'on considère, comme le fera Mandel, l'accumulation de capitaux en jachère, comme le symptôme de la crise et non comme un processus indépendant de l'investissement. Epargne et investissement peuvent être considérés (et même doivent l'être) comme distincts l'un de l'autre dans le procès d'accumulation, mais non comme autonomes. L'un et l'autre sont liés à la même variable, le profit. Dans une économie en expansion, le capital argent trouve tout naturellement son débouché pourrions-nous dire, dans l'extension du capital productif. Par contre, en situation de crise, le problème de l'accumulation des fonds va apparaître, comme Tougan le décrit, au début de la reprise économique. Cette approche sera celle de Mandel que nous verrons plus loin. Kondratieff, quant à lui, en reprenant la théorie du piston en la transposant à la longue période, est sujet aux mêmes critiques que nous avons pu formuler plus haut. De toute façon, l'épargne est une condition nécessaire de l'accumulation, mais non l'élément déterminant. (2)

- (1) L'absence de toute référence chez Tougan aux mouvements de prix en fin de cycle est tout à fait symptomatique des difficultés qu'il pouvait avoir dans sa volonté de chercher à tout prix une explication des crises dans la surproduction et la disproportionalité sectorielle.
- (2) Voir en particulier deux articles récents de J.G. Loranger, "Le rapport entre la pseudo-monnaie et la monnaie", Critiques d'Economie Politique, no.18, Janvier-Mars 1982, et "Pseudo-validation du crédit et étalon inviolable de valeurs", Economie appliquée, Mai 1982. (à paraître)

2. La théorie des cycles chez A. Spiethoff (1)

Continuateur de Tougan Baranowski, à la fois sur la conception des crises comme étant de surproduction et sur le rôle des facteurs financiers, A. Spiethoff va développer une théorie des cycles beaucoup plus riche de perspectives en mettant l'accent sur l'investissement, le progrès technique et les facteurs psychologiques.

Trois points retiendront notre attention chez cet auteur: tout d'abord, son approche à la question des cycles économiques, puis sa théorie des cycles et enfin, la question des débouchés et du progrès technologique.

- (1) Nous nous référerons ici essentiellement à son article "Krisen" traduit en anglais sous le titre de "Business cycles", dans International Economic Papers, 1953, no.3, pp. 74-171. et à l'article "Overproduction" publié dans The Encyclopedia of the social sciences. Vol. XI, pp. 513-517.

Nous nous référerons également aux présentations qui ont été faites par les auteurs suivants:

Frederic C. Lane & Jelle C. Riemersma. "Introduction to Arthur Spiethoff", pp. 431-443. in Enterprise and Secular change, R.D. Irwin, 1953, Illinois. (Cet article présente la pensée de Spiethoff en introduction à un article de cet auteur sur sa méthode de recherche).

A. Hansen, Business Cycles and National Income, W.W. Norton, New York, p. 377 et suivantes.

R. A. Gordon, Business Fluctuations, pp.358-369. Harper & Row, New York, 1961, 2nd edition.

G.V. Haberler, Prosperity and Depression, League of Nations, Genève, 1939, pp. 72-83.

A. Scheitzer, Spiethoff's Theory of Business Cycle, University of Wyoming Publications, Vol. 8, 1941, pp. 1-50.

2.1 La question des cycles économiques chez Spiethoff

Ce qui fait sans doute la très grande richesse des travaux de Spiethoff sur la question des cycles économiques, c'est que contrairement à la plupart des auteurs qui se sont penchés sur le sujet (du moins à son époque), celui-ci n'aborde pas le problème des cycles économiques comme un problème que l'on pourrait dissocier et analyser indépendamment du développement économique. Il ne s'agit même pas pour lui d'opérer une distinction méthodologique entre la croissance et les cycles, comme le proposera par exemple Schumpeter, tout en y trouvant une cause commune, par exemple l'investissement. Non. C'est sur un plan historique que se situe Spiethoff. L'évolution économique du capitalisme est marquée, dans sa nature même, par l'alternance des phases de prospérité et de dépression (1).

Et, s'il reprend à son compte le concept de "cycles des affaires" de Juglar, c'est uniquement pour des fins d'analyse. Comme lui-même le mentionnera (2), cette notion lui permet de mieux cerner la réalité qu'avec les anciens concepts de "crise" et de "surproduction", (qu'il conserve d'ailleurs).

(suite de la note de la page précédente)

E. Coenen, La Konjunkturforschung en Allemagne et en Autriche, 1925-1933, Nauwelaerts, Louvain, 1964, pp. 21-23 et 46-52.

H. Guitton, Les mouvements conjoncturels, Dalloz, Paris, 1971, pp. 141-142.

1) Spiethoff était l'assistant de Schmoller.

2) Business Cycles, art. cit., p. 77.

Le point est important à souligner parce que fidèle à l'approche de l'école historique allemande, Spiethoff se refuse à tomber dans le déterminisme d'une théorie pure des cycles (1). Il ira même plus loin en avançant que si certains facteurs permettent d'expliquer l'alternance des périodes de prospérité et de dépression, il faut prendre les cycles un à un en tenant compte d'un milieu social en constante évolution. Ainsi mentionne-t-il, l'organisation sociale, le degré de liberté sur le marché, l'expansion des marchés, les changements technologiques, ou encore, les motivations individuelles et les idées, comme tout autant de facteurs sous-jacents à la vie économique et, par le fait même, importants pour dégager les caractéristiques de chaque cycle en particulier (2). Si l'influence de ces facteurs est difficile à cerner sur la courte période, elle lui paraît par contre déniabla dès l'instant que l'on prend du recul sur le cycle. Certains cycles connaissent des périodes d'expansion beaucoup plus longues que celles de dépression alors que c'est l'inverse pour d'autres. Egalement, note-t-il, il y a des périodes de longues périodes qu'il appellera des "périodes cycliques", des cycles millénaires tendent à se succéder, au sens où on aura une série de cycles d'expansion longue et à dépression courte ou vice versa. Cela, une théorie pure du cycle ne peut l'expliquer, faute d'intégrer l'hypothèse que la société puisse évoluer et se transformer avec le temps (3).

1) Comme le Comité de Harvard par exemple.

2) Spiethoff situe expressément sa théorie des cycles dans le cadre d'un capitalisme concurrentiel. La période étudiée soit 1822-1913 n'est d'ailleurs pas sans importance. Avant 1822, le capitalisme n'était pas suffisamment développé pour Spiethoff pour que les cycles soient vraiment discernables dans l'évolution économique. Et après 1913, l'intervention de l'Etat dans l'économie lui semble trop forte pour que les cycles n'en subissent pas l'influence dans leur déroulement.

3) C'est surtout le caractère concurrentiel du capitalisme qui semble être pour Spiethoff à l'origine des cycles. Ceci ne veut pas dire nécessai-

Spiethoff rejette une théorie pure des cycles. Il ne semble pas non plus accepter l'idée que l'économie soit soumise dans son développement à des mouvements longs ou à des phases particulières. Ici, cependant, il nous faut être prudent à la fois parce que l'auteur se rattache à l'école historique allemande et aussi parce que lui-même périodise en quatre tranches, quatre "périodes cycliques", les années 1822-1913 (1). Fixée d'après les caractéristiques des cycles qui se succèdent (voir tableau ci-dessous), aucune de ces périodes fait l'objet d'une analyse particulière en ce qui concerne le développement industriel, agricole et commercial, les débouchés, les changements technologiques et sociaux, etc. Cela c'est sans compter le fait que la période 1822-1913 semble correspondre dans la démarche à la période concurrentielle et d'expansion dans le cycle de vie du capitalisme. En somme, l'approche suivie étant évolutionniste, on peut comprendre les tentatives de Spiethoff à s'aventurer sur la très longue période préférant plutôt se rapporter pour l'analyse de longue période, à des facteurs historiques et universels plutôt qu'à la nature même du capitalisme. Mais là, la critique s'adresse à toute l'école historique allemande. Mentionnons simplement que pour la question qui nous intéresse ici, soit celle des mouvements longs, sans les rejeter formellement, Spiethoff ne s'aventure pas sur ce terrain.

(suite de la note de la page précédente)

rement qu'une planification des investissements et de la production les feraient disparaître. La tendance à la surproduction est pour lui une caractéristique du capitalisme. Ce qui pourrait simplement être éliminé, c'est la "surproduction cyclique" liée au déséquilibre épargne-investissement, et non ce qu'il appelle la "surproduction de prospérité" liée elle, au progrès technologique, à la saturation des marchés, etc.

1) Ces sont ces ambiguïtés qui expliquent sans doute les critiques assez vives dont il fut l'objet de la part de Wagemann

Les périodes cycliques

La période 1822-1913

iodes cliques	Pays d'obser- vation	Durée (années)	Nombre de cycles	Nombre d'années de prospé- rité	de dé- pression	Caracté- ristique de la période
2-1842	Angleterre	21	2	9	12	dépres- sion
3-1873	Allemagne	31	3 $\frac{1}{2}$	21	10	prospé- rité
4-1894	Allemagne	21	2 $\frac{1}{2}$	6	15	dépres- sion
5-1913	Allemagne	19	2	21	4	prospé- rité

2 La théorie du cycle économique

2.1 Le schéma du cycle

Le cycle étant pris ici, uniquement comme concept, comme nous venons de dire, pour désigner l'alternance des phases de prospérité et de dépression dans le cadre d'un capitalisme concurrentiel, essayons maintenant d'en éciser l'approche explicative de Spiethoff.

Tout comme chez Tougan Baranowsky, les crises trouvent leur origine chez Spiethoff dans le rapport existant entre la surproduction et la rareté relative du capital. C'est la rareté de capital faisant suite à la forte poussée des investissements pendant la période d'expansion qui va pousser l'économie dans une situation de surproduction et enclencher la crise (1).

question de l'accumulation du capital est donc ici aussi au coeur de l'analyse théorique, si ce n'est que le facteur essentiel qui va retenir l'attention de Spiethoff, ce ne sera pas l'épargne mais l'investissement. C'est la flambée des investissements qui va être à la source du déséquilibre de l'économie.

Le schéma du cycle serait le suivant:

première phase: La reprise. C'est la première étape de l'expansion. Les capitaux sont abondants mais les perspectives de rentabilité faibles. A ce moment, plus que les facteurs économiques, ce sont les facteurs psychologiques et la quête de profits de la part des capitalistes qui vont créer une reprise de l'investissement. Une fois la reprise de l'investissement amorcée cependant (1), c'est toute l'économie qui va suivre dans un mouvement cumulatif de reprise.

(note de la page précédente)

) Deux précisions. Contrairement à Marx, Spiethoff ne fait pas apparaître la surproduction dans la crise; elle la précède. Ceci ne veut pas dire toutefois que ce dernier n'envisage pas comme chez Marx la tendance à la surproduction comme liée à l'impossibilité pour le capital de se rentabiliser entièrement dans la production. L'hypothèse est retenue par Spiethoff mais il ne la considère pas comme cause générale des crises. Pour lui, avant même que n'éclate la crise ou plutôt la dépression, il y a déjà surproduction de marchandises au sens courant du terme dans le secteur des biens de production.

La deuxième précision concerne la notion de crise. Il vaudrait mieux parler ici de dépression chez Spiethoff que de crise. Celle-ci n'apparaît pour lui que si la période de prospérité s'accompagne d'une spéculation et d'une expansion du crédit telle que le resserrement de l'économie engendre un processus de liquidation financière. C'est donc une conception purement financière que l'auteur a des crises encore que pour lui, dépression et crise financière sont pratiquement indissociables.

) C'est l'effet multiplicateur qui joue ici. L'investissement en suscitant une demande dans le secteur des biens de production, va engendrer un pouvoir d'achat supplémentaire qui au lieu d'être gelé va se transformer en achat de biens de consommation.

deuxième phase: l'expansion. C'est la phase d'accélération. Les perspectives en matière d'investissement étant beaucoup plus favorables et les fonds disponibles encore abondants, l'économie pourra se développer rapidement. Deux problèmes tendent à apparaître cependant: i) l'investissement en s'accroissant commence à créer des tensions sur le secteur des biens de production, incitant celui-ci à accroître sa capacité de production ce qui par le fait même renforce encore davantage l'investissement. D'où les tensions reflétées par la hausse des taux d'intérêt, sur les marchés des capitaux; i) mais aussi, tensions dans les rapports sectoriels de l'économie. Le secteur des biens de production tend à se développer beaucoup plus rapidement que le secteur des biens de consommation (1).

troisième phase: surproduction. Les fonds disponibles allant en se raréfiant, c'est la demande des biens de production qui ira aussi en diminuant. La surproduction commence alors à apparaître en amont. D'où les baisses de prix et les mises à pied. Pessimisme chez les producteurs et baisse du pouvoir d'achat chez les travailleurs vont alors combiner leurs effets et progressivement entraîner toute l'économie dans une situation de surproduction généralisée. La surproduction se développe donc en deux temps: i) La raréfaction du capital argent bloque l'investissement. Spiethoff mentionne ici deux causes: la diminution des fonds disponibles du fait de l'accélération antérieure de l'investissement (et aussi de la consommation)

1) On ne peut manquer de faire un rapprochement ici entre la théorie de Spiethoff et celle d'Aglietta.

et les hausses de salaire qui diminuent les marges de profit. 2) Les comportements des industriels changent. On a trop investi dans le secteur des biens de production d'une part, et les investissements ont créé des gains de productivité tels dans les secteurs des biens de consommation d'autre part, que l'économie se trouve alors au-delà de sa capacité d'absorption. Si en plus, l'investissement débouche sur la spéculation et qu'il y a une exagération de crédit, alors c'est la crise financière.

Tel est donc schématiquement présenté le déroulement de la période d'expansion pour Spiethoff. Nous n'insisterons pas ici sur la période de dépression qui en suivra (1), le cœur de son analyse étant centré sur la surproduction et ses causes. Par contre, il nous semble intéressant de nous arrêter sur deux éléments centraux de sa théorie, l'investissement et les rapports sectoriels.

2.2.1.1 L'investissement

L'investissement joue, comme nous venons de le voir, un rôle déterminant dans l'explication des cycles économiques chez Spiethoff. C'est

1) Dans la dépression, les entreprises chercheront à réduire leurs coûts de production en introduisant des équipements "labor saving" et en cherchant à accroître la productivité de la main-d'œuvre. Dans l'immédiat, ces mesures auront pour effet d'approfondir davantage la dépression dira Spiethoff, mais elles créeront cependant des conditions favorables pour la reprise ultérieure. On a en quelque sorte une esquisse d'une théorie du rééquilibrage pendant les récessions, théorie que développera largement Schumpeter.

l'accélération et la décélération de l'investissement qui déséquilibre l'économie. Cependant, si on peut le considérer comme on le fait généralement, comme un théoricien du "surinvestissement", c'est peut-être moins les fluctuations de l'investissement elles-mêmes qui font problème que les déséquilibres qui se développent dans l'économie lorsque ceux-ci s'accroissent ou décroissent. Comme Spiethoff le mentionne lui-même, "The real difference between prosperity and depression consists in the increasing or decreasing production of fixed capital and in the decreasing or increasing investment seeking capital" (1).

Investissement et épargne évoluent en sens inverse dans le cours du cycle et ce simple fait ne peut manquer de créer un déséquilibre dans les rapports entre les deux secteurs de production. Après avoir crû rapidement sous l'impulsion de l'accélération des investissements, le secteur des biens de production se voit par la suite bloqué dans sa croissance par la diminution des fonds disponibles. Mais cela en fin de compte n'est rien d'autre pour Spiethoff que l'indice que dans la période d'expansion, l'économie tend à dépasser son potentiel de croissance. On investit trop par rapport aux capitaux disponibles, tout comme par effet d'entraînement, on produira trop de biens de production par rapport à la capacité d'absorption du marché. La contrainte demeure donc comme chez Tougan (2), la

Cité par A. Hansen, op.cit., p. 298.

Spiethoff se distingue aussi de Tougan dans la mesure où comme le dit très bien A. Hansen, l'investissement est pour lui le résultat d'une impulsion (result of a push) et non poussé par derrière (not a push from behind) par le capital en jachère.

$$(1) \rho = \frac{pl}{c + v}$$

(2) Appelons e, le taux de plus value $e = pl/v$ (1)

(3) θ , le taux de partage de la valeur nouvelle créée $= \frac{v}{v + pl}$ (2)

(4) Q, la valeur totale réalisée, $Q = c + v + pl$ où c ne représente que la valeur du capital constant, "transférée". La seule valeur créée est $v + pl$.

(5) k, la composition valeur du capital, soit le rapport du travail "mort" au travail "vivant". $k = \frac{c}{v + pl}$ (3)

En vertu de (2), (3), (4) et (5), le taux de profit peut être transformé de la manière suivante,

(suite de la page précédente) C. Benetti, M. Aglietta et A. Lipietz.
(1) Nous suivons ici la formulation proposée par A. Lipietz, in Crise, inflation, pourquoi?, op. cit.

(2) Lipietz définit le taux de partage comme le rapport de pl à $v + pl$ ce qui ne change rien à la présentation puisque $\theta = 1 - \epsilon$ où $\epsilon = \frac{pl}{v + pl}$. Cette présentation nous permet par contre de mettre en valeur le taux de plus value $e = pl/v$ ce qui n'apparaît pas dans la formule de Lipietz. Remarquons également que le taux de partage ne représente rien d'autre que la part des salaires dans le revenu national (ou le produit national) si nous raisonnons dans l'espace des prix. En dépit des apparences la démarche de Marx sur la valeur n'a rien de particulier; on la retrouve en comptabilité nationale lorsqu'il s'agit alors de définir le PNB à partir des valeurs ajoutées.

(3) k représente ici ce que Lipietz appelle la composition valeur du capital. Il ne s'agit que d'une légère correction à la définition de la composition organique de Marx. Celle-ci devant désigner le rapport du travail mort au travail vivant dans l'espace de la valeur, il paraît plus adéquat de rapporter c à $(v + pl)$ qu'à v uniquement. Ce rapport nous l'avons également désigné par k pour suivre la formalisation de Latouche et Lipietz.

Chez Aglietta cependant (p.43), k désigne la composition valeur du capital comme Marx l'entendait, soit $k = c/v$. Ce qui change cependant, c'est que celui-ci introduit ce qu'il appelle la composition valeur du produit $q = c/(c + v + pl)$ dans lequel cas, le taux de profit ρ

$$6) \rho = \frac{pl}{c + v} = \frac{(pl/v) \cdot (v/(v + pl))}{(c/(pl + v) + v/(pl + v))} = \frac{e \cdot \theta}{k + \theta}$$

En simplifiant encore, on a

$$7) \rho = \frac{e}{\frac{k}{\theta} + 1}$$

Le taux de profit se trouve donc à dépendre de trois éléments: le taux de partage θ , le taux d'exploitation e et la composition valeur du capital.

Maintenant, comme le taux de partage θ est égal à $\frac{1}{1 + e}$, on peut écrire (7) soit en fonction du taux d'exploitation soit en fonction du taux de partage, ce qui nous donne alors

en fonction du taux d'exploitation,

$$8) \rho = \frac{e}{k(e + 1) + 1}$$

en fonction du taux de partage,

$$9) \rho = \frac{1 - \theta}{k + \theta}$$

Comme le taux de partage est, ainsi que l'écrit Lipietz, "strictement compris entre 0 et 1...", on voit que ρ est compris entre 0 (quand le surtravail est nul et $\theta = 1$) et $1/k$ (quand le travail nécessaire est nul et $\theta = 0$)."

(suite de la note précédente) peut s'écrire

$$\rho = \frac{pl}{c + v} = \frac{e}{k + 1} \quad \text{et comme } q = \frac{k}{k + 1 + c} \\ \text{alors } k = \frac{q(1 + c)}{(1 - q)} \quad \text{et } \rho = \frac{c(1 - q)}{1 + cq}$$

apital financier disponible mais c'est dans le secteur des biens de production que s'amorcera la dépression (1).

2.i.i.i Les rapports sectoriels

Nous avons parlé jusqu'à présent des biens de production et des biens de consommation. En fait, les deux expressions ne sont pas tout à fait exactes. Spiethoff divise évidemment l'économie entre ces deux grands secteurs, mais il pousse davantage son analyse à l'intérieur de chacun d'eux. Ainsi, distingue-t-il, les biens de consommation courants des biens de consommation durables et semi-durables et surtout, mettant l'accent sur les consommations intermédiaires, il opère une distinction en trois, entre les biens intermédiaires (indirect consumption goods) et les biens de production durables (investment goods).

L'intérêt de ces distinctions est, outre le fait que chacune de ces catégories de biens se finance différemment, et aussi que les délais de production et les fluctuations de la demande diffèrent, que l'impact sur les autres secteurs n'est pas le même, que les déséquilibres se creusent dans une direction pendant la période d'expansion, etc. (2). Or nécessairement, comme tous les secteurs sont complémentaires l'un de l'autre, tout déséquilibre dans l'un ne peut que se répercuter sur les autres. Ainsi, une raréfaction par exemple de matières premières va bloquer la production de biens

1) La rareté croissante des capitaux se fera sentir assez tôt dans l'expansion. L'accélération des taux d'intérêt n'en étant que le reflet. Mais le signe le plus immédiat de la dépression, le signal annonciateur, sera la baisse des prix des biens de production.

2) cf, H. Guitton, op.cit., p. 141

consommation; une baisse de la production dans le secteur des matières premières va entraîner une baisse de la demande des biens de consommation; une baisse des profits dans le secteur de consommation va entraîner une baisse des investissements; une accélération de la croissance dans le secteur des matières premières va drainer de la main-d'oeuvre et des capitaux vers ce secteur au détriment des autres secteurs, etc. (1)

Spiethoff n'est certainement pas le premier auteur à mettre l'accent sur les déséquilibres sectoriels dans l'économie. Déjà, Ricardo avait vu dans ceux-ci une cause pour ne pas dire la cause, des crises économiques et plus près de lui Tougan Baranowski. Là où l'apport est important, c'est dans l'intégration qui est faite de ces déséquilibres à la théorie du surinvestissement. Possibles en fait quel que soit le type d'économie reposant sur la division du travail, ceux-ci deviennent réalité et même un facteur important dans le retournement cyclique lorsque l'investissement s'accélère et décélère. Et, comme l'investissement lourd se fait par à coup et la demande de biens intermédiaires de manière non proportionnelle aux ventes dira Spiethoff, l'économie est vouée à connaître l'alternance des phases de prospérité et de dépression, cette dernière apparaissant par "réaction" à la première. A la fin du boom, l'économie est complètement

1) "Overproduction écrit-il, represents disproportion in the production of goods. As we have shown the overproduction which accompanies every down swing centers on indirect consumption goods and the disproportion consists in the lack of goods complementary to them".

séquilibrée. Dans le secteur des biens de consommation, la demande est forte mais la production bloquée alors qu'au contraire dans le secteur "lourd", la demande se trouve en deça de la capacité de production. De là à dire que dans la dépression l'économie va se rééquilibrer, il n'y a qu'un pas à faire. Spiethoff ne le fera pas; Schumpeter, lui, si (1).

3 Développement technologique et nouveaux débouchés

Parmi les facteurs historiques, comme nous les avons appelés, il en est deux qui semblent jouer un rôle important dans la théorie des cycles de Spiethoff, le développement technologique et les nouveaux débouchés (les nouveaux territoires). Notamment, c'est à eux que se réfère l'auteur lorsqu'il s'agit d'expliquer la reprise économique. Ils produisent un effet de réaction sur le capital, une sorte de vacuum qui aura pour effet de relancer l'investissement. Arrêtons-nous donc quelques instants sur ces deux facteurs qui prendront une importance particulière dans la théorie de l'innovation de Schumpeter.

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'élément psychologique joue un rôle décisif dans la reprise économique chez Spiethoff (2). Les conditions économiques ont beau être favorables dans le creux de la vague, la décision

) Spiethoff ne rejette pas l'idée du réajustement pendant la dépression. Au contraire. Ce qu'il rejette par contre, c'est celle d'équilibre et de rééquilibrage. Sa méthode est celle rappelons-le de l'école historique allemande. Elle rejette les lois universelles et naturelles et donc l'idée d'équilibre comme on pourrait les trouver dans la "théorie pure" (voir à ce sujet la préface de Spiethoff à "Business cycles")

) "The ultimate cause of the upward movements is of a psychological rather than of an economic nature", A. Spiethoff, "Business cycles", art.cit., p. 147.

investir dépend toujours des attentes individuelles et du climat politique (sens large) qui prévaut à ce moment-là. Et, de ce point de vue, la chute du taux de profit associée à la baisse des prix et à la surproduction généralisée, représente un facteur négatif que ne peut compenser la chute des taux d'intérêt. Un stimulus doit se produire, stimuli dira Spiethoff qui viendra "d'hommes courageux et entreprenants, prêts à risquer une grande partie de leur fortune et souvent leur carrière pour mettre en œuvre une nouvelle idée" (1), un nouveau projet qui permettra de donner de nouvelles perspectives au capital. Alors seulement, "if a whole industry is involved, the capital flows rapidly into it; in the case of a single firm, the tangential success stimulates confidence and the spirit of enterprise" (2). En un mot, un changement dans les conditions de production (réussi évidemment) doit intervenir pour voir l'économie sortir du marasme dans lequel elle s'est enfoncée.

L'ouverture de nouveaux marchés et le changement technologique semblent être pour l'auteur les deux domaines les plus susceptibles d'améliorer les perspectives de rentabilité du capital dans le creux de la vague. Par là, de donner le coup de pouce nécessaire à une reprise de l'investissement. Pour sortir de la crise, le capitalisme doit à fois s'approfondir et s'élargir, pour pouvoir surmonter les forces qui poussent l'économie vers le bas (3). Spiethoff prend d'ailleurs la période 1874-1895, une période

1 A. Spiethoff, art.cit., p. 149

2 Ibidem, p. 148

3 Dans le Troisième Âge du capitalisme, E. Mandel pose le même problème. Pour lui aussi, il "existe une dynamique propre, particulière dans la succession des cycles industriels durant les périodes plus longues" (p.216). Quant aux causes des longues périodes, il ira les chercher dans ce qu'il appellera lui non les stimuli mais les facteurs déterminants comme l'extension des débouchés, l'élévation de la plus-value, l'apparition de nouveaux champs d'investissement. Soit tout autant de

longue dépression, comme exemple de période où "the preponderance of the forces of depression and the lack of strong stimuli are probably the reason why some upswings have difficulty in getting going and why some features of boom fail to appear" (1).

La phrase est à notre avis doublement importante. Tout d'abord, elle révèle clairement que l'on ne peut prendre les cycles sous l'angle de la simple reproduction de l'économie. Il faut nécessairement se placer sur un plan historique où comme nous l'avons déjà dit, certains facteurs ont avoir un rôle à jouer sur l'évolution de la société. Donc, sur la forme et la régularité des cycles. Ensuite, il y a la mention explicite des forces contradictoires dans l'évolution économique. Si l'économie est opposée croître et progresser au sens fort du terme, sur la longue période cela n'empêche pas que les forces dépressives qui apparaissent dans les crises combinées à une "absence de fort stimuli" puisse retarder cette croissance, approfondir les périodes cycliques de dépression et donner une configuration telle aux cycles que le schéma "normal" soit fortement modifié. Explicitement, cela revient à avancer que l'évolution économique serait marquée par de longues périodes d'accélération et de longues périodes de ralentissement, le tout dépendant de la force et du développement de ce que l'on pourrait appeler les forces productives. Parmi les grands stimuli, Spiethoff mentionne par exemple, le triomphe du machinisme, le développement

(suite de la note précédente)

facteurs susceptibles d'amener une hausse durable du taux de profit et par là même permettre une nouvelle phase de longue expansion et d'accumulation rapide du capital.

1) Ibidem, p. 149

es différentes sources d'énergie, les nouvelles méthodes dans la fabrication des métaux (en particulier dans l'acier), la réorganisation industrielle, etc. Les exemples sont sans doute vagues et limités à une période particulière, mais il nous faut rappeler que l'auteur est surtout intéressé par l'analyse des cycles. Cependant, et c'est là-dessus que nous fermerons cette section sur Spiethoff, celui-ci ne met pas l'accent sur un facteur de changement en particulier, mais sur un ensemble de stimuli, un ensemble de acteurs. Une innovation seule ne peut amener de changements majeurs. Elle doit s'accompagner de l'apparition de nouveaux marchés, être favorisée par un nouvel esprit d'entreprise, etc. De plus, un certain nombre de conditions favorables, objectives, dirions-nous, doivent les entourer. Or celles-ci ne peuvent apparaître dans une phase d'expansion longue. A ce moment-là, l'économie semble se développer d'elle-même. Les profits sont élevés, les prix montent. Le changement n'est donc pas nécessaire. Il suffit de suivre le mouvement. Par contre, avec la dépression (1), la baisse des prix et la demande, la chute des profits, l'accumulation de capital oisif, voilà tout autant de facteurs qui poussent l'économie à se réorienter et favorisent l'émergence de nouveaux stimuli. Comme il l'écrira: "upswings derive from certain stimuli, whether these be technical innovations, unusual undertakings or the exploitation of fresh markets. These stimuli are the result

1) Spiethoff prend l'exemple des innovations et des changements technologiques qui visent à améliorer la productivité de la main-d'oeuvre et réduire les coûts de production. La prospérité n'est pas une période favorable dira-t-il à leur introduction. Par contre, quand l'économie ira en se resserrant et que la chute des ventes contraindra les entreprises à mettre l'accent sur les coûts de production alors les changements apparaîtront. Dans l'immédiat, ils auront pour effet de déprimer davantage l'économie, mais une fois l'économie relancée, leur impact sur les coûts permettra à cette dernière de bénéficier entièrement des gains de productivité et de l'économie de main-d'oeuvre qui en découlera.

downswing" (1). Les bonnes idées et les inventions naissent quand ça bien mais, ce n'est que lorsque ça ira mal qu'elles trouveront bonne sille et application...

La théorie des cycles longs de Kondratieff

Comme le signale Mandel, dans le "Troisième âge du capitalisme" avant lui Kuznets (2), ce ne serait pas Kondratieff qui aurait pour la première fois émis l'hypothèse des cycles longs, mais sans doute l'économiste néerlandais Van Gelderen. Apparemment également, l'idée avait été émise en Russie par l'économiste Parvus avant que Kondratieff ne publie ses célèbres articles. Les connaissait-il? La question demeure encore en suspens. De toute façon, elle est secondaire (3). Ce sont les travaux de ce dernier qui allaient faire l'objet d'importants débats tant en Russie(4) que chez les économistes intéressés à la théorie des cycles, notamment en

A. Spiethoff, art. cit., p.169. Remarquons ici que Spiethoff ne distingue pas entre le cycle et la période cyclique. Une certaine confusion semble apparaître qui laisse supposer que toute reprise et non la longue période d'expansion est liée au jeu des stimuli.

E. Mandel, Le troisième âge du capitalisme, UGE, 1976, T.1, p.238 et suivantes. S. Kuznets, Secular Movements in Production and Prices A.M. Kelley, 1967, pp. 259-266.

Seul en fait Mandel y trouve importance au débat à la fois sans doute pour réhabiliter van Gelderen dont les analyses sont apparemment bien supérieures à celles de Kondratieff et aussi, comme pour apporter une caution de scientificité aux théories qui émergent à la même époque aux quatre coins de la planète. Le procédé avait déjà été utilisé par les néo-classiques à propos de la naissance de la théorie de l'utilité marginale. Mandel semble tomber lui aussi dans ce piège grossier.

Pour le débat en URSS, voir l'article de G. Garvy "Kondratieff's Theory of Long Cycles" in Review of Economic Statistics, Cambridge, nov. 1943, pp. 203-220 et l'article plus récent et très important pour l'historique du débat présenté par Garvy, de Richard B. Day, "The theory of the Long Cycles Kondratiev, Trotsky, Mandel", in New Left Review, no.99, sept.-oct. 1976, pp. 67-82.

Allemagne et en Autriche (1). Au coeur de ce débat, deux questions:

i) Existe-t-il ou non des cycles longs? ii) Si oui, peut-on dégager une théorie de la croissance fondée sur l'existence des cycles longs?

Voyons la réponse qu'apporte Kondratieff et les hypothèses qu'il avance (2) dans son article central publié pour la première fois en anglais, sous le titre de "The Long Wave in Economic Life" (3). Puis, nous dirons quelques mots du débat qui l'a opposé à Trotsky.

- (1) Voir sur cette question le remarquable ouvrage d'Etienne Coennen La Konjunkturforschung en Allemagne et en Autriche, 1925-1933, Editions Nauwelaerts, Louvain, 1964.
- (2) C'est avec la plus grande des prudenances que Kondratieff avance ses hypothèses parce que même s'il a toujours été convaincu de l'existence des cycles longs, il a toujours considéré l'existence des cycles longs comme une hypothèse qui demeure à vérifier. De même, ses explications relatives à l'évolution économique n'ont jamais eu chez lui de caractère définitif. A plusieurs reprises d'ailleurs, il les a reformulées. Cette prudence s'explique surtout par le contexte politique de la Révolution d'Octobre et les virulentes attaques dont il fut l'objet.
- (3) M. D. Kondratieff, "The Long Wave in Economic Life" in the Review of Economic Statistics, Cambridge, Volume XVII, no.6, nov. 1935, pp. 105-115. Avant que ne paraisse cet article, ses thèses étaient largement connues tant en Allemagne, qu'en Autriche ou aux Etats-Unis. On se rapportera également pour la présentation du texte à:
 - Nikolaï Kondratieff, "The Static and Dynamic View of Economics", in Quarterly Journal of Economics, Vol. XXIX, 1925, pp. 575-583.
 - G.P. Imbert, Des mouvements de longue durée Kondratieff, La Pensée Universitaire, Aix-en-Provence, 1959.
 - L.H. Dupriez, Des mouvements économiques généraux, T.I et II. Editions Nauwelaerts, Louvain, 1947.
 - Fluctuations économiques, Analyse des théories, Domat Montchrestien, Paris, 1954.
 - J.A. Schumpeter, Business Cycles, Mac Graw-Hill, New York, 1939.
 - M. Lutfalla, "Retour à Kondratieff?", Chroniques Sedes, T.XVII, no.19, 15 nov. 1977, pp. 804-810.
 - G. Ray, "Innovations in the Long Cycle", Lloyds Bank Review, janvier 1980, pp. 14-27.

1.1 Les cycles longs

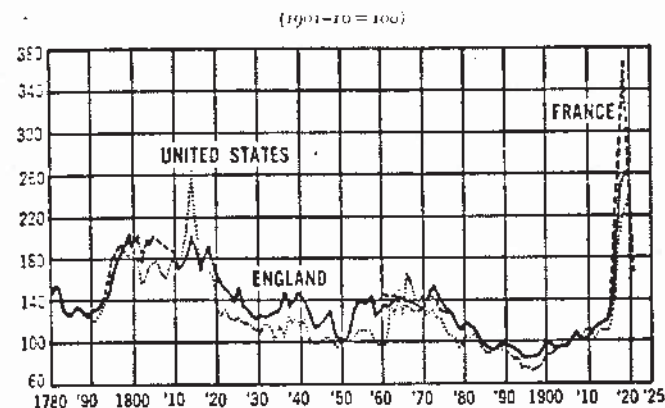
L'idée centrale avancée par Kondratieff, c'est que le capitalisme est soumis dans la dynamique de son développement économique à des mouvements cycliques de longue durée que l'auteur appellera des cycles longs. Cette hypothèse, il la fonde sur un certain nombre d'observations empiriques.

C'est en travaillant sur un certain nombre de séries statistiques que Kondratieff est venu à la conclusion qu'aussi bien les séries de prix que les séries en quantités seraient soumises à des mouvements longs d'un type tout fait différent des cycles habituels (1).

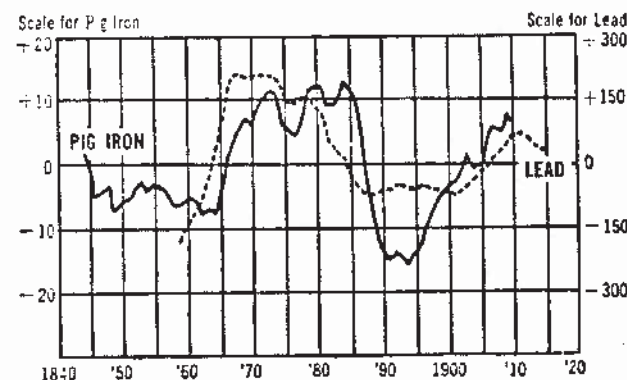
Certains économistes notamment les monétaristes comme Tawney, Cassel et encore Warren Pearson, avaient pu noter avant en lui l'alternance des phases de hausse et de baisse dans les séries sur de longues périodes de temps. Ils n'en ont pas pour autant dégagé de conclusion autres que celle du rapport existant entre la production d'or ou d'argent, les troubles monétaires et les mouvements de prix. Jamais n'avait-on fait le lien entre ces mouvements de prix et la dynamique de la croissance des économies capitalistes. On en restait à l'explication monétaire traditionnelle. L'observation principale que va faire Kondratieff, c'est que non seulement on peut déceler

Le terme "d'onde longue" utilisé par Mandel dans le Troisième âge du capitalisme et de "long waves" utilisés dans la traduction anglaise de l'article de l'auteur, "The Long Waves in Economic Life" sont nettement préférables à celui de cycle long. Néanmoins, il faut admettre comme le fait remarquer G. Garvy, le terme de "cycles longs" utilisé par Kondratieff lui-même. Il semble tout à fait probable que dans le contexte des discussions théoriques sur la question des cycles au début du siècle, ce dernier ait cherché à transposer l'analyse des fluctuations économiques en termes de cycles proposée par Lescure, Spiethoff et par la suite Kitchin à l'analyse de la longue période.

Nombre indice des prix de gros



Production de fonte et de plomb en Angleterre



Source: Kondratieff, art. cit.

des cycles longs d'une durée d'environ 50 ans dans les séries de prix (voir graphiques) ou du taux d'intérêt, mais encore des séries tendanciellles comme la production industrielle. Dans leur cas, cependant, le mouvement n'est pas visible directement. Ce que l'on constate, c'est que le rythme de croissance n'a rien de linéaire, mais que l'on assiste à de longues périodes d'accélération et de décélération. Qui plus est, les périodes d'accélération et de "retard" coïncident dans l'alternance de leur mouvement avec les séries de prix.

S'accordant une marge de manoeuvre de 5 à 7 ans, Kondratieff dégage trois cycles majeurs sur la période étudiée s'étalant de 1780 à 1920.

Le premier cycle s'étalerait de 1789-1790 à 1844-1851 avec comme point culminant la période de 1810-1817.

Le second irait de 1844-1851 à 1890-1896 avec un sommet en 1870-1875.

Le troisième enfin, en cours à l'époque de Kondratieff, aurait atteint son sommet en 1914-1921.

Comme on le voit, la datation n'a pas le caractère précis que lui donneront les auteurs qui viendront après lui. Les périodes de retournement sont assez longues et correspondent à des périodes de crise politique, sociale, ou économique.

On a donc trois cycles d'environ 50 ans pour la période de recherche. Nous avons reproduit dans le tableau ci-dessous d'autres datations proposées par la suite. Elles sont plus précises sans doute mais elles ne modifient en rien la périodisation originale de Kondratieff.

DATATION DES CYCLES LONGS SELON KONDRATIEFF

Country and series	First cycle		Second cycle		Third cycle	
	Beginning of rise	Beginning of decline	Beginning of rise	Beginning of decline	Beginning of rise	Probable beginning of decline
France						
1. Prices				1873	1896	1920
2. Interest rate		1816*	1844	1872	1894	1921
3. Portfolio of the Bank of France		1810*	1851	1873	1902	1914
4. Deposits at the savings banks			1844	1874	1892	
5. Wages of coal miners			1849	1874	1895	
6. Imports			1848	1880	1896	1914
7. Exports			1848	1872	1894	1914
8. Total foreign trade			1848	1872	1896	1914
9. Coal consumption			1849	1873	1896	1914
10. Oat acreage ¹			1850*	1875	1892	1915
England						
1. Prices	1789	1814	1849	1873	1896	1920
2. Interest rate	1790	1816	1844	1874	1897	1921
3. Wages of agricultural laborers	1790	1812-17	1844	1875	1889	
4. Wages of textile workers		1810*	1850†	1874	1890	
5. Foreign trade		1810*	1842‡	1873	1894	1914
6. Coal production			1850*	1873	1893	1914
7. Pig iron production				1871§	1891	1914
8. Lead production				1870	1892	1914
United States						
1. Prices	1790	1814	1849	1866	1896	1920
2. Pig iron production				1875-80	1900	1920
3. Coal production				1893	1896	1918
4. Cotton acreage				1874-81	1892-95	1915
Germany						
Coal production				1873	1895	1915
Whole world ²						
1. Pig iron production				1872¶	1894	1914
2. Coal production				1873	1896	1914

¹ Reversed cycles.

² The data which refer to the whole world have not been corrected for population changes.

* Approximate dates.

† Another minimum falls in the year 1835.

‡ Other minima lie in the years 1837 and 1855.

§ Another maximum falls in the year 1881.

|| Another maximum falls in the year 1883.

¶ Another maximum falls in the year 1882.

Périodisation des cycles longs

Cycles	Kondratieff	Schumpeter	Dupriez	Mandel
I	1789-90→1844-48 Sommet: 1810-1816	1787→1842-43	1789-92→1846-51 Sommet: 1808-14	1793→1847 Sommet: 1825
II	1844-48→1892-96 Sommet: 1872-73	1842→1897-98	1846-51→1895-96 Sommet: 1872-73	1848-93 Sommet: 1873
III	1892-96 - ? Sommet: 1914-21	1897-98→1939	1895-96→1939 Sommet: 1920	1894 - 1939 Sommet: 1913
IV	-	-	-	1945 - ? 1966

Là, cependant, ne s'arrêtent pas ses observations. Ainsi constate-t-il

"our investigations demonstrate that during the rise of the long waves, years of prosperity are more numerous, whereas years of depression predominate during the downswing" (1)

ce qui laisserait entendre que les périodes de longue expansion économique s'accompagneraient d'une accélération de la croissance et de récessions de courte durée alors qu'au contraire, dans les périodes de "dépression" on aurait avec la décélération de la croissance des récessions plus fréquentes

1) N. Kondratieff, art. cité, p. 129

,surtout,plus profondes (1).

Egalement, remarque-t-il,

"during the recession of the long waves an especially large number of important discoveries and inventions in the technique of production and communication are made which however, are usually applied on a large scale only at the beginning of the next upswing" (2).

Ces deux remarques montrent toute l'influence de Spiethoff sur Kondratieff. Nous retrouvons ici les observations que celui-ci avait pu faire sur la nature des récessions dans la longue période. L'importance des investissements et surtout celle du progrès technique. Kondratieff se réfère ailleurs à plusieurs reprises à Spiethoff montrant ainsi sa volonté de ne pas simplement se cantonner à une pure analyse phénoménale ou aux analyses météorologiques. Pour lui, les cycles longs (encore une fois, dans la mesure où ils existent) doivent être rattachés à la dynamique même du capitalisme. Les mouvements des prix et des autres séries doivent être considérés comme le reflet, l'épiphénomène en quelque sorte des transformations majeures, quelles soient technologiques, sociales ou autres, qui accompagnent nécessairement l'accumulation du capital. Maintenant, de là à dire comme certains

1) Ce point ainsi que le suivant sera largement repris par la suite. On se rapportera ici à deux articles d'A. Lepas sur la question. Celui-ci y avance notamment que les périodes de hausse sont marquées par l'élargissement de la capacité de production de l'économie et l'introduction de nouveaux équipements alors qu'au contraire la période de baisse verrait les entreprises mettre davantage l'accent sur les coûts de production. Ce serait surtout des équipements de type "capital" et "labour-saving" qui seraient introduits.

A. Lepas, "Le monde est-il en déflation?", Entreprise, no.907, janv. 1973 "Note", Chronique Sédésis, pp. 731-738.

2) Ibidem, p. 119

li ont reproché (1), que les cycles longs seraient uniquement causés et imputables à ces transformations, il y a un pas que Kondratieff refuse de franchir. A plusieurs reprises certes, revient-il sur la question des guerres, des changements techniques, des troubles sociaux, des mauvaises récoltes etc., comme il le dira "quoique importantes, ces considérations ne sont pas solides". Ainsi, anticipant la fameuse distinction de Schumpeter entre l'invention et l'innovation, celui-ci en arrive très facilement à la conclusion que les inventions ne peuvent en elles-mêmes être la cause des mouvements longs. Elles provoqueront sans doute à un moment donné des changements dans les conditions de production, mais avant tout il faut leur trouver "une utilisation économique avantageuse" (2).

Il rejoint donc sur ce point Spiethoff. C'est dans l'essence même du capitalisme qu'il faut aller chercher l'origine des cycles longs. C'est tout le problème du développement "in toto", comme il le dira, qui se pose ici. Maintenant quelle explication apporte-t-il?

2 Les cycles longs. Un essai d'explication

Sur les explications, Kondratieff n'est guère explicite. Cependant, la présentation qu'il fait des conditions qui selon lui doivent entourer l'apparition des cycles longs, nous permet d'avancer que Kondratieff se

Voir G. Garry à ce sujet, "Kondratieff Theory of Long Cycles", art.cit.

N. Kondratieff, art.cit.p.110. Parmi les causes "fortuites", Kondratieff en analyse 5: les changements technologiques, les guerres et les révolutions, l'exploitation de nouveaux territoires, la production d'or, les crises agricoles.

attache plus à Tougan Baranowsky qu'à Spiethoff lui-même.

Rappelons-nous. A la différence de Tougan, Spiethoff mettait l'accent sur l'épargne et les capitaux disponibles mais sur les investissements. Ce ne sont pas les capitaux disponibles qui poussent à l'investissement, mais au contraire le développement des investissements qui nécessite une masse importante de capitaux disponibles. L'approche est sans aucun doute beaucoup plus conforme à la réalité de l'accumulation du capital et pourtant, c'est Tougan, et à sa théorie du piston, que Kondratieff se réfère lorsqu'il énonce les quatre conditions devant entourer l'apparition d'un mouvement de hausse:

1. Un taux élevé d'épargne
2. Une abondance de capitaux en jachère, disponibles et à bon marché (taux d'intérêt bas)
3. Une accumulation de capital entre les mains d'entrepreneurs ou de centres financiers puissants prêts à investir (1)
4. Un bas niveau des prix qui stimulera tout autant l'épargne que l'investissement à long terme.

G. Imbert classe avec raison Kondratieff parmi les théoriciens qui tiennent de l'avant l'épargne comme élément déterminant du développement des

On va retrouver cette question chez Schumpeter. Un des rôles de l'entrepreneur innovateur sera justement chez lui de parvenir à convaincre les détenteurs de capitaux à lui avancer les fonds nécessaires pour qu'il puisse mener à bonne fin son innovation. La dépendance de l'entrepreneur innovateur du financier avait aux yeux de Schumpeter quelque chose de répugnant. C'est l'entrepreneur qui est le bon et le financier qui est le truand. Il est assez remarquable pour tous ces gens que, malgré la neutralité apparente du capital financier, il semble en quelque sorte conditionner le mouvement réel du capital.

Voir à ce sujet, J.G. Loranger, "Un essai dialectique sur le capital financier et son application au Canada", in Internationalisation des Banques et des Groupes Financiers, ed. du C.N.R.S., Paris, 1981

cycles longs. C'est elle qui en conditionne l'essor mais aussi l'épuisement

L'accumulation des capitaux entre les mains des investisseurs entraînera tôt ou tard une reprise de la demande de biens de production provoquant à la hausse des prix et des taux d'intérêt. L'élargissement de la production et le développement de l'investissement qui la suscite, entraînent progressivement dans la phase d'expansion et des problèmes d'écoulement des produits et des problèmes de disponibilités en argent, encore que ce soit par ce deuxième élément que Kondratieff porte son attention. C'est l'insuffisance des capitaux qui provoque pour celui-ci un effet de blocage sur l'investissement. A ceci vient s'ajouter la hausse des taux d'intérêt.

Le passage d'une phase de hausse à une phase de baisse (Pourquoi ?) commence avec le mouvement de baisse des prix, reflet de la suraccumulation dans laquelle se trouve alors l'économie. La concurrence s'accroît, la production diminue, les échanges ralentissent. On assiste alors à une diminution des investissements puisque les occasions d'investir se font rares et à une reprise de l'épargne. Les taux d'intérêt baissent à leur tour. Et ainsi, pendant la période de baisse, les conditions favorables pour une nouvelle reprise tendent à se rétablir.

Occasions d'investir et capitaux disponibles sont donc chez Kondratieff les deux variables qui lui permettent d'expliquer le déroulement d'un cycle long. Ce serait la diminution des occasions d'investir et des capitaux disponibles qui entraînerait un blocage de l'expansion et le retournement vers la baisse. Toutefois, comme l'épargne est à la fois pour lui une condition

nécessaire, et pratiquement suffisante, au développement d'un cycle long, c'est toujours de ce côté que semble pencher Kondratieff lorsque vient le moment d'expliquer les points de retournement du cycle.

3. Quelques remarques

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les explications d'ailleurs très minces, que nous donne Kondratieff. On peut cependant faire quelques remarques.

Comme le souligne avec raison Mandel, Kondratieff ne répond pas à la question de savoir pourquoi "les capitaux restent en jachère malgré le faible taux d'intérêt au lieu d'être investis de manière productive" (1), pas plus qu'il n'explique pourquoi le retournement vers le haut ou vers le bas tend à se faire (2). En fait, le principal problème, c'est que Kondratieff présente davantage les conditions entourant un mouvement de hausse ou encore ses caractéristiques générales du mouvement qu'il n'en analyse vraiment les causes. Le rapport entre le capital disponible et l'investissement dépend d'une variable clé, étrangement absente chez lui: le taux de profit.

) E. Mandel, Le Troisième âge du capitalisme, op.cit., Tome 1, p.264 et suivantes

) Rien n'est d'ailleurs avancé sur l'évolution des taux de profit, de la productivité de la composition organique du capital, etc. Ce qui manque en fait chez Kondratieff, c'est justement la théorie du développement "in toto" auquel il se réfère.

(Selon G. Garvy, ces questions théoriques et d'autres encore furent au cœur des débats en Union Soviétique).

Si l'investissement vient à être bloqué faute de capital ou bien au contraire qu'il puisse se développer rapidement lorsque l'épargne est abondante, cela mérite que l'on aille beaucoup plus loin que le simple constat des faits. L'épargne doit être rattachée à quelque chose. Que ce soit la propension à épargner, comme dans l'analyse keynésienne, ou au taux de profit, comme dans l'analyse marxiste ou néo-keynésienne, il nous faut un élément qui nous permette d'expliquer pourquoi, pendant une longue période de temps (on n'est plus dans le cycle des affaires comme chez Tougan Baranowsky), les "fonds prêtables" peuvent être abondants ou rares. Le même problème se pose avec l'investissement. L'abondance de capitaux n'explique pas en soi l'investissement. Le rapport entre les deux n'est pas un rapport mécanique. Lors que faute de pouvoir expliquer le profit, Schumpeter va devoir développer toute une théorie du crédit pour arriver à cerner la reproduction élargie. Kondratieff, lui, l'ignore complètement. D'où les vives critiques dont il fut l'objet (1).

Sans théorie véritable du développement des économies capitalistes, Kondratieff s'est enfermé dans une approche finalement très mécanique de la croissance. Il faudra attendre des auteurs comme Wagemann, Dupriez, Schumpeter et, plus près de nous, Mandel pour avoir une explication des cycles longs qui s'intègre à une véritable théorie du développement.

1) Sur bien des points, Kondratieff s'opposait à l'analyse marxiste. Comme le souligne Garvy, c'est peut-être la prudence politique qui l'a amené à rattacher les cycles longs au développement du capitalisme, étant donné qu'au départ il semblait admettre que ceux-ci pouvaient se retrouver dans les sociétés non-capitalistes. G. Imbert empruntera cette voie, en allant étudier les mouvements longs à l'époque féodale. Et plus récemment, M. Braudel et E. Wallerstein, les intégreront à leur théorie des espaces-mondes.

Une autre remarque que l'on peut faire concerne l'idée même de cycle long.

L'idée même du cycle nous renvoie au circuit économique et au processus de désajustement-réajustement d'une économie. Or non seulement la croissance implique-t-elle des transformations profondes de l'économie, qui rend très difficile toute transposition d'une théorie du cycle à l'analyse de la longue période, mais en plus, qui dit désajustement-réajustement, dit nécessairement équilibre et croissance équilibrée.

Manifestement, Kondratieff a voulu transposer la théorie des cycles à la longue période. Ses références à Marshall ou à Kitchin (1) le montrent suffisamment. Tout comme il admet continuellement l'existence d'un sentier de croissance équilibrée autour duquel gravite sur la longue période la croissance réelle de l'économie.

Dans le contexte de son époque, cela peut se comprendre. Les instituts de conjoncture étaient extrêmement nombreux; les recherches sur les mouvements des affaires et les causes des crises économiques foisonnaient de toute part, et la mode pourrait-on dire, était aux baromètres économiques pour prévoir les fluctuations de l'activité économique. Il n'y a donc rien

Pour Kitchin, le schéma des fluctuations économiques se décompose en 3 mouvements comme chez Schumpeter: les mouvements fondamentaux, les cycles majeurs et les cycles mineurs in Joseph Kitchin, "Cycles and Trends in Economic Factors", Review of Economic Statistics, janv. 1923, pp.10-16.

étonnant en soi dans la démarche entreprise par l'auteur ou par d'autres si l'on suivi dans cette voie. Seulement, alors qu'on peut admettre, à la rigueur, que le cycle des affaires correspond à un mouvement de désajustement engendré par l'investissement par exemple) et de réajustement de l'économie comme on le pensait généralement à l'époque, la longue période se prête beaucoup plus difficilement à une telle approche. Le cycle ne porte pas sur une période de 6 à 10 ans, mais sur une période de 50, voire 60 ans. Cela revient à admettre implicitement que les déséquilibres puissent s'accumuler pendant un quart de siècle et qu'il en faudrait un autre pour les éliminer! L'explication est possible. Schumpeter en suggèrera une avec sa théorie des investissements en grappe. De même, Mandel, avec sa théorie des bouleversements majeurs dans la technique de production. Kondratieff postule les cycles longs. Il ne les explique pas.

Ses théories auraient sans doute posé moins de problèmes s'il avait posé directement le problème des mouvements longs en termes de développement économique plutôt qu'en termes de cycles. Ses recherches auraient incontestablement abouti à autre chose qu'une fin de non-recevoir de la part de la plupart des économistes spécialisés dans l'analyse conjoncturelle (1). C'est dans sa méthodologie que sa démarche même qui doit être remise en cause. Ses observations soulèvent une question à notre avis fondamentale, soit celle du développement linéaire et équilibré du mode de production capitaliste.

1) Rares furent les auteurs qui acceptèrent les théories de Kondratieff. Haberler résume bien la question à mon avis lorsqu'il écrit "Until the working of the mechanism of the short cycle has been explored, the nature of the long waves cannot be understood". Prosperity and Depression, G.V. Haberler, Société des Nations, Genève, 1939, p. 274.

Fondamentalement, ce que note Kondratieff, c'est l'alternance de longues périodes d'expansion et de "dépression", caractérisées chacune, par un rapport articulier entre l'épargne et l'investissement. Déjà, Spiethoff et Tougan Varanowsky avaient soulevé le problème. Le premier en mettant l'accent sur l'investissement et ses effets d'entraînement; le second sur la disponibilité des capitaux. Ni l'un ni l'autre, cependant, n'avait voulu déboucher sur une théorie des cycles longs. C'est sur la nature même du développement du capitalisme qu'ils orientèrent leurs recherches. C'est également cette voie que va suivre Mandel dans "Le Troisième âge du capitalisme". Kondratieff, lui, s'est au contraire enfermé dans un évolutionisme purement mécaniste où, ni les changements d'ordre qualitatif liés à l'investissement ni la rationalité même du capitalisme ne sont intégrés (1). Autrement dit, une analyse de "la courbe du développement capitaliste" doit être faite, pour reprendre l'expression de Trotsky), ce n'est pas dans la direction de la théorie des cycles qu'il faille s'orienter mais plutôt du côté des théories qui apportent une explication du développement "in toto" (2).

Voyons brièvement les positions de Trotsky.

- 1) L. Trotsky a vivement critiqué à plusieurs reprises l'approche de Kondratieff notamment dans sa lettre sur "La courbe du développement capitaliste". Critique de l'économie politique, avril, juin 1975, no.20, pp.3-11. Il lui reprochait surtout le fait de faire une fausse généralisation des cycles "mineurs" "à partir d'une analogie formelle et de ne pas considérer le développement capitaliste dans ses "phases non-périodiques".
- 2) Nous ne reprendrons pas les critiques méthodologiques et statistiques qui ont pu être formulées contre la théorie des cycles longs. Cela dépasserait le cadre de cette thèse. Nous en reprendrons simplement certaines lors de la présentation des théories.

.4 Le débat Kondratieff-Trotsky

C'est à plus d'une reprise que Trotsky est revenu dans les années vingt sur ces deux questions et cela, avant même que le débat autour des thèses de Kondratieff ne prenne un tour dramatique.

En 1921, il écrivait déjà que

"there are decades when it (ce qu'il appelle la "courbe de base" du développement) rises only by a hair's breath then follow decades when it swings steeply upward, only in order later, during a new epoch, to remain for a long time on one and the same level" (1)

Preneant la question au 4ème Congrès de l'Internationale Communiste, Trotsky exposait clairement le problème:

"The correlation between the two courbes (2) has not been elucidated up to now in marxist litterature, nor to my knowledge in general economic litterature. Yet the question is of the utmost importance theoretically and politically" (3).

Apparemment, selon R.B. Day, Trotsky ne connaissait pas encore à l'époque les travaux de Kondratieff. En 1923, par contre, les travaux étaient connus. Le débat commençait à l'intérieur du Parti Communiste Soviétique (4).

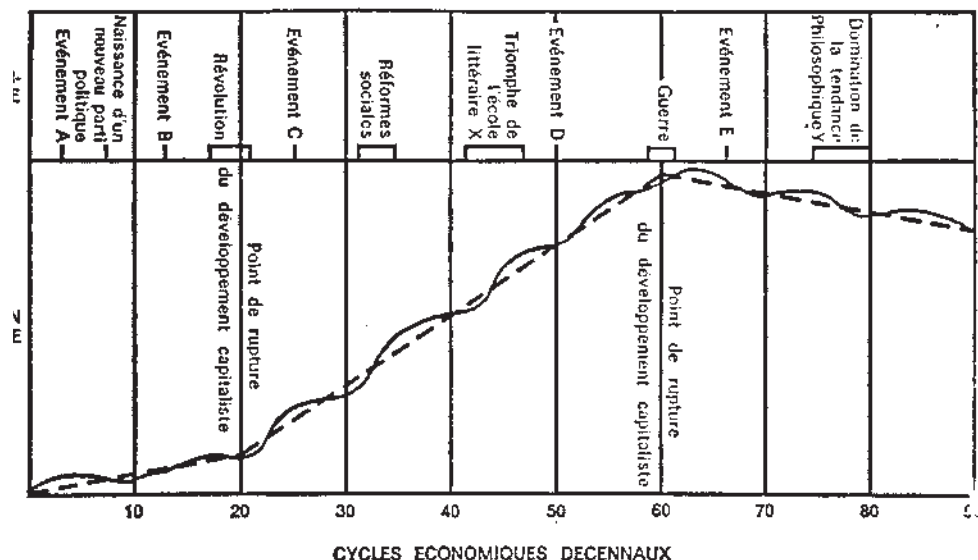
Trotsky allait reprocher, quant à lui, deux choses à Kondratieff:

- 1) Leon Trotsky, The First Five Years of the Communist International, New York, 1945, Vol.LL, pp. 80-81, cité par Richard B. Day, "The Theory of the long cycle: Kondratieff, Trotsky, Mandel". New Left Review, Sept. octob. 1976, p.70.
- 2) Les deux courbes sont la "courbe de base" et la "courbe cyclique".
- 3) Trotsky, op.cit., p.258.
- 4) Pour un résumé des débats, on consultera le texte de Garvy. Le débat fut semble-t-il extrêmement violent, ne serait-ce qu'en raison des implications politiques. Kondratieff quant à lui disparut mystérieusement dans la grande tourmente stalinienne.

L'abord l'idée de "trend", de développement linéaire sous-tendant les cycles longs; ensuite, l'idée d'équilibre et de régulation interne. L'idée que lui au contraire, défendait, c'était celle d'un développement (d'une "courbe de développement") de type logistique dont les points de retournements et les brisures seraient liés non à des facteurs internes mais, à des "conditions externes" comme la découverte de nouvelles sources de matière premières, l'extension vers de nouveaux marchés ou encore des changements technologiques majeurs, et, de manière plus générale, à des facteurs relevant de la superstructure comme les guerres ou les révolutions sociales (1). Il proposa même un schéma de ce que pouvait être le cheminement stylisé du développement capitaliste, avec ses deux courbes: la courbe de base et la courbe cyclique. C'est ce que nous pouvons voir sur le graphique ci-dessous où se trouvent représentés la courbe de base avec ses ruptures associées à des facteurs superstructureaux relativement autonomes vis-à-vis de l'économie et à des événements extérieurs A,B,C... et le trend linéaire de Kondratieff, par rapport auquel fluctuent les cycles longs.

- 1) La démarche de Trotsky est en fin de compte assez proche de celle de Kuznets à la fois sur la forme que prend le développement et sur le réajustement de l'économie à un choc extérieur. Ce qui les différencie, c'est la période. Pour le trend séculaire, Kuznets prend la courbe de Gompert et sur ce trend viennent se greffer des mouvements secondaires d'une vingtaine d'années. Ce mouvement secondaire devient tout simplement chez Trotsky sa courbe de base du développement

Courbe du développement capitaliste selon Trotsky



Source: la courbe du développement capitaliste, Leon Trotsky, "Critique d'économie politique", avril-juin 1975, no. 20, p. 9.

Une même réalité est donc cernée chez les deux auteurs, soit celle d'un développement non linéaire. Mais, là où Kondratieff ne voit que fluctuations longues par rapport à un sentier de croissance d'équilibre à long terme Trotsky au contraire voit un développement en phases associées à des chocs extérieurs (1). La réalité (?) des mouvements longs est donc

1) La différence entre les deux auteurs apparaît clairement quand il s'agit pour eux de parler du progrès technique. Chez Kondratieff, celui-ci se trouve lié dans son apparition au cycle long de baisse et dans son application au mouvement de hausse. Il n'est donc pas indissociable des conditions économiques; un point sur lequel nous ne pouvons qu'être d'accord avec lui. Chez Trotsky au contraire, celui-ci tend à apparaître comme force autonome et même extérieure à l'économie. Trotsky peut sans doute facilement se rattacher à Marx avec sa notion de "développement des forces productives" mais n'est-ce pas faire de celle-ci une sorte de "heus ex-machina" du développement capitaliste? Même chez Schumpeter pour qui l'innovation est le facteur déterminant du développement, on ne retrouve pas une approche aussi rigide. Chez lui, aussi l'apparition et la mise en place de l'innovation dépend d'un certain nombre de variables économiques dont la principale est dans doute la tendance du profit vers 0.

directement cernée chez Trotsky alors qu'elle l'est en tant que déviation par rapport à un trend quelconque chez Kondratieff. Selon Day, d'ailleurs, ce dernier est on ne peut plus explicite:

"...Thus the long cycles of the conjuncture constitute the processes of the deviation of the real level of the elements of the capitalist system from the equilibrium level (of the third order, or higher) of this system; processes, in the course of which the level of equilibrium itself changes" (1).

Il nous semble que sur ce point malgré toutes les références que fait Kondratieff à la théorie de la reproduction chez Marx ainsi qu'à l'approche qu'a ce dernier des cycles économiques (renouvellement des équipements), on ne puisse fonder une théorie du développement économique dite marxiste qui s'appuierait sur la notion d'équilibre (2). A suivre Kondratieff, on aurait ni plus ni moins la même approche au développement chez Marx que chez Schumpeter par exemple.

La seule différence qu'il y aurait alors entre le cycle court et le cycle long, tiendrait à l'importance et à l'impact des nouveaux équipements mis en place pour se substituer aux anciens. Pour citer encore Kondratieff,

(1) Cité par R.B. Day, art. cité, pp. 76-77.

(2) On doit se rappeler ce qui a déjà été dit dans la première partie au sujet de l'approche dialectique chez Marx.

"... Just as Marx asserted that the material basis of crises, or of average cycles, (une confusion à notre avis. CD) repeating themselves each decade, is the material wearing out, replacement and the expansion of the mass of means of production in the form of machines lasting an average of ten years... it can be suggested that the material basis of long cycles is the wearing out, replacement and expansion of fixed capital goods which require a long period of time and enormous expenditures to produce". (1)

Maintes fois reprise, cette théorie du cycle ne s'appuie sur rien, hormis l'hypothèse que toutes les industries tendent à renouveler à peu près en même temps des équipements d'une durée de vie approximativement la même quel que soit le secteur. Appliquée à la longue période, elle s'avère encore plus fragile et simpliste. En somme, c'est l'hypothèse de "l'effet d'écho" ("Echo effect") reprise quelque cinquante ans plus tard par plusieurs théoriciens néo-classiques. (2)

CHAPITRE 6

LA THEORIE DU DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE

DE J. SCHUMPETER

Nous concentrerons notre attention sur deux ouvrages de l'auteur:

"The Theory of Economic Development" (1), et "Business Cycles" (2).

Dans le premier, l'auteur cherche à combler ce qui lui semble être une lacune dans la théorie autrichienne du circuit économique (3), l'absence d'analyse dynamique. Ce sera pour lui l'occasion de développer ce qui sera dorénavant son cadre d'analyse de l'évolution économique. Dans le second, Schumpeter élargira sa théorie en intégrant les théories contemporaines des cycles économiques dont il dégagera sa théorie des trois cycles (4). Cet

(1) N.D. Kondratieff, art. cit., p. 76

(2) Voir en particulier la littérature sur la théorie néo-classique de la demande de capital, en particulier les contributions de R. Eisner et D.W. Jorgenson. Pour une critique de ces divers modèles économétriques, on pourra se référer à J.G. Loranger, Théorie néo-classique de la demande de capital, H. Lang, Berne, 1975.

(1) J. Schumpeter, Theory of Economic Development, Oxford University Press, Reprint, New York, 1974.

(2) J. Schumpeter, Business Cycles, Mac-Graw Hill, New York, 1939.

(3) G. Grellet dans son ouvrage Tendances nouvelles de l'économie politique Centurion, 1979, parle quant à lui de rupture radicale entre les théories de Schumpeter et les prémisses de l'économie classique (p.86). Cette opinion nous paraît en grande partie non fondée. Schumpeter se rattache à Böhm Bawerk même s'il intègre des éléments qu'il "emprunte" à la théorie marxiste, par le biais de Spiethoff lui-même influencé par Tugan Baranowsky. Fondamentalement, il demeure un tenant de l'équilibre. Ce qu'il a essayé de faire, c'est de sortir la théorie autrichienne de la statique dans laquelle elle se trouvait et dégager une théorie dynamique de l'évolution économique. Par cette double influence, sa théorie est assurément une théorie bâtarde qui ne satisfera en fin de compte personne mais en aucune façon on ne peut dire qu'elle marque une rupture radicale avec la théorie néoclassique. Schumpeter reste attaché à la notion d'équilibre et ce sera le rôle objectif qu'il donnera aux périodes de dépression de permettre à l'économie de digérer

ouvrage étant dans la continuité du premier, nous ne les distinguerons pas, préférant plutôt insister sur les points fondamentaux avancés par l'auteur.

1. Le cadre d'analyse

1.1 Le circuit économique

C'est de Böhm Bawerk que Schumpeter va reprendre l'idée de circuit économique (1). Ses hypothèses sont les mêmes: il n'y a que deux facteurs de production primaires, la terre et le travail; le capital physique est un bien produit dont le prix dans les conditions d'équilibre concurrentiel doit être égal aux coûts salariaux et à la rente foncière; quant à la valeur totale du produit, elle se répartit entre les facteurs selon leur productivité marginale; enfin, à l'équilibre, il ne peut y avoir de taux d'intérêt positif pas plus qu'il ne peut y avoir de profit (les deux se confondant). Partant de cela, Schumpeter constate, et ce sera l'objet du chapitre premier de sa théorie du développement économique (2), que le

(suite de la note de la page précédente)

les déséquilibres entraînés par l'innovation et de se réajuster, ce qui voudra dire pour lui de retomber dans la routine du circuit économique.

- (4) 'Business Cycles' a été publié en 1939, alors que la première version de Theory of Economic Development a été publiée pour la première fois en allemand en 1911. Entre les deux ouvrages, la grande différence tient au fait que Schumpeter se trouve à avoir intégré les théories de Kondratieff sur les cycles longs. Cependant, l'idée des mouvements longs était déjà implicite dans Theory of Economic Development. Ses références à Aftalion et à Spiethoff y sont trop fréquentes. Rappelons d'ailleurs ce qu'il a écrit à propos de ce dernier dans sa magistrale History of Economic Analysis, Oxford University Press, 1956, "il fut l'un des premiers à remarquer que les phases de prospérité tendaient à s'accroître alors que les phases de dépression tendaient à s'approfondir", p.1127. De plus, on ne peut nier toute l'influence des "conjoncturistes" allemands et autrichiens sur la pensée de Schumpeter, influence qui fut déterminante dans sa démarche pour analyser le développement économique en termes non-linéaires.

modèle dans des conditions d'équilibre est un modèle d'équilibre stationnaire qui ne fait que se reproduire de période en période. Quant à l'entrepreneur, n'ayant d'autre fonction que de superviser et diriger le travail créateur de richesses (1), il ne sera qu'un "entrepreneur ne faisant ni bénéfice ni perte". Même si celui-ci est un capitaliste, propriétaire des moyens de production et pourvoyeur de capitaux, il ne pourra faire de profit pas plus qu'il ne recevra d'intérêt, puisqu'il ne sera alors pas possible... "de vendre la production au-dessus des coûts de production donnés par la masse des salaires et des rentes" (2).

Le modèle original est donc un modèle circulaire où le flux des biens est continuellement renouvelé dans des conditions d'équilibre parfait (3). Le modèle en est un de routine, dira Schumpeter. Il ne nous permet en aucune façon d'expliquer l'évolution des sociétés capitalistes et par là, de justifier l'existence des profits et des taux d'intérêt. Comment l'économie peut-elle sortir de l'état stationnaire dans lequel elle se trouve? Tel est le point de départ de la théorie du développement économique qu'il entend proposer.

(notes de la page précédente)

- (1) Voir à ce sujet, M. Blaug, Economic Theory in Retrospect, Cambridge University Press, 3rd edition, 1978, notamment, pp. 524-552.
- (2) J. Schumpeter, op. cit., pp. 3-56
- (1) En français, dans le texte, Ibidem, p. 46
- (2) Ibidem, p. 46.
- (3) Nous ne ferons pas la critique de ce modèle qui en fait n'est que le point de départ de la démarche de Schumpeter. La question du taux d'intérêt et des facteurs de production, notamment firent l'objet de très vives critiques. Si nous pouvons nous permettre de passer rapidement sur les théories de Böhm Bawerk, c'est tout simplement comme le notera M. Blaug, à cause du fait que dans l'exposé de son propre modèle, Schumpeter s'éloignera du modèle initial, ne parvenant pas à passer comme il l'aurait voulu au départ de la statique à la dynamique.

1.2. Le développement économique

Le développement économique, Schumpeter le conçoit comme une succession de phases particulières originant des transformations profondes, "révolutionnaires" du procès de production (de la fonction de production en fait). Ce n'est ni la demande ni le progrès technique en soi qui déterminent l'évolution économique mais les transformations des conditions de production qui, sous l'effet de l'innovation, viennent bouleverser le circuit économique et remettre en cause l'équilibre stationnaire dans laquelle elle se trouve. Ainsi, ce sera le cas lorsque par exemple un nouveau produit est introduit sur le marché, qu'une nouvelle méthode de production est mise en place, que de nouveaux marchés sont créés, qu'un nouveau type d'organisation du travail est mis en place, etc. (1). C'est-à-dire chaque fois qu'il y aura d'une manière ou d'une autre, modification des conditions de production existantes.

Comme on le voit, le concept d'innovation introduit par Schumpeter est pris dans un sens tout à fait particulier. D'abord, il se différencie de l'invention dans la mesure où il se réfère à un bouleversement effectif de la fonction de production, bouleversement qui peut aussi bien être dû à une invention particulière introduite dans le but d'améliorer la productivité qu'à l'ouverture d'un nouveau marché dont l'effet sera nécessairement de bouleverser les rapports d'équilibre existants. Ensuite, l'innovation est indissociablement liée à un bouleversement de la fonction de production. Il ne s'agit pas ici de modification "step-by-step" pour reprendre son expression, mais d'un changement qui entraînera une "nouvelle combinaison" des facteurs de production.

(1) Les exemples sont donnés par Schumpeter, op.cit., p.66.

1.3. L'entrepreneur-innovateur

Outre l'innovation, Schumpeter introduit un autre élément nécessaire au développement économique: l'entrepreneur.

Personnage mythique comme peuvent être le capitaliste économe de Franklin ou le Robinson Crusoe égoïste d'A. Smith, l'entrepreneur de Schumpeter est l'homme du progrès. C'est l'innovateur, celui qui remet en cause l'ordre existant et va faire sortir l'économie de sa routine circulaire.

Cela pourra être aussi bien l'entrepreneur indépendant que le directeur de compagnie, le membre d'un conseil d'administration, voire un détenteur de capital pourvu qu'il ne fasse pas simplement que diriger une affaire bien établie mais qu'au contraire, il fasse preuve de décision et d'innovation dans l'exercice de sa fonction. Ni le statut social, ni la fonction ne sont en eux-mêmes des éléments suffisants pour se voir désigné du nom d'entrepreneur.

Le concept est lourd d'idéologie puisque chez l'auteur, on retrouve cette volonté de faire de l'Homme, le moteur de l'Histoire et en même temps, de distinguer l'Entrepreneur facteur de progrès, du capitaliste qui ne cherche lui que son intérêt individuel (1). L'entrepreneur a en quelque sorte pour Schumpeter une mission historique à assumer, un combat de tous les jours à mener contre la routine dans laquelle on finit toujours par retomber. L'entrepreneur c'est un combattant, le

(1) On retrouvera cette même idée chez J.K. Galbraith avec son concept de technostructure.

stant du progrès (1). Mais laissons à l'auteur le soin de décrire
le personnage:

"Nous avons vu que le rôle de l'entrepreneur consiste à réformer ou à révolutionner la routine de production en exploitant une invention, ou plus généralement, une possibilité technique inédite (production d'une marchandise nouvelle ou nouvelle méthode de production d'une marchandise plus ancienne, ou exploitation d'une nouvelle source de matière première ou d'un nouveau débouché, ou réorganisation d'une branche industrielle et ainsi de suite. La construction des chemins de fer dans les premiers stades, la production d'énergie électrique avant la première guerre mondiale, la vapeur et l'acier, l'automobile, Les entreprises coloniales fournissent des exemples frappants d'une vaste catégorie d'affaires qui en comprend une quantité innombrable de plus modestes - jusqu'à celles consistant, au bas de l'échelle, à faire une réussite d'une saucisse ou d'une brosse à dent d'un type spécifique. C'est à ce genre d'activités que l'on doit primordiallement attribuer la responsabilité des "prospérités" récurrentes qui révolutionnent l'organisme économique, ainsi que des "récessions" non moins récurrentes qui tiennent au déséquilibre causé par le choc des méthodes ou produits nouveaux. La mise en oeuvre de telles innovations est difficile et constitue une fonction économique distincte, en premier lieu parce qu'elle se détache des besognes de routine familières à quiconque et, en deuxième lieu, parce que le milieu économique y résiste par des moyens divers allant, selon les conditions sociales du refus pur et simple d'acquiescer ou de financer un nouvel objet à l'agression physique contre l'homme qui tente de le produire... Cette fonction ne consiste pas essentiellement à inventer un objet ou à créer des conditions exploitées par l'entreprise, mais bien à aboutir à des réalisations". (2)

) Schumpeter a toujours été répréhensible pour les capitalistes. Très pessimiste quant à l'avenir du capitalisme vers la fin de sa vie, il écrira notamment que "l'innovation elle-même est en voie d'être ramenée à une routine", contrôlée qu'elle est par les grands monopoles. Egalement, notera-t-il "l'unité industrielle géante parfaitement bureaucratisée n'élimine pas seulement, en "expropriant" leurs possesseurs, les firmes de taille moyenne ou petite, mais en fin de compte, elle élimine également l'entrepreneur et exproprie la bourgeoisie en tant que classe appelée à perdre... sa raison d'être. Les véritables pionniers du socialisme n'ont pas été les intellectuels ou les agitateurs qui ont prêché cette doctrine, mais bien les Vanderbilt, les Carnegie, les Rockefeller. Capitalisme, socialisme et démocratie, Payot, Paris, 1969, pp. 189-190.

) J. Schumpeter, Capitalisme, socialisme et démocratie, op.cit., pp. 189-190.

Le texte est suffisamment clair en soi pour qu'on n'insiste pas davantage sur l'Entrepreneur et sa "fonction" sociale.

1.4 Le profit

Si l'innovation est pour Schumpeter à l'origine du développement économique, elle est également pour lui l'élément explicatif du profit.

Le prix étant égal, à l'équilibre, aux coûts de production (1), c'est-à-dire, aux salaires et aux rentes foncières directement et indirectement versés aux deux facteurs de production, le profit ne peut apparaître que si, par rapport à une situation d'équilibre, l'innovation débouche sur un abaissement des coûts de production. Le profit n'est ici ni lié au risque, au hasard ou encore à l'exploitation. C'est le résultat direct mais temporaire, de l'amélioration des conditions de production et des gains de productivité qui vont découler de l'introduction par l'Entrepreneur d'une nouvelle combinaison de production. Une fois que le circuit se sera rééquilibré, c'est-à-dire une fois que l'économie se sera ajustée aux nouvelles conditions de production, le profit redeviendra nul. (2)

On peut le montrer ici à partir d'un modèle très simplifié de l'économie où nous aurons un seul facteur de production, le travail (L), produisant un bien X.

Soit, w le prix du travail; p le prix du produit; r le taux de profit défini chez l'auteur comme un surplus sur les coûts de production.

1) C'est ce que l'auteur appelle "la loi des coûts de production", op.cit., pp. 131 et suivantes.

(2) On notera une certaine similitude avec le modèle marxien où après réajustement, le taux de profit revient à son niveau initial.

On peut poser

$$1) w.L (1+r) = p.X$$

la relation produit travail est définie de la manière suivante

$$2) L = a. X$$

En substituant (2) dans (1), on obtient:

$$3) w. a. (1+r) = p$$

C'est-à-dire que le prix unitaire du produit est lié au salaire, à la relation technique a , et au taux de profit.

A l'équilibre, l'offre est égale à la demande. Comme cette dernière ne peut provenir que des salaires versés, on aura donc:

$$\text{la demande } w.L = \text{l'offre, } p.X$$

$$4) \text{ Le profit est alors nul et } p = a.w$$

Introduisons maintenant l'innovation.

Comme les prix sont donnés par les conditions d'équilibre, l'équation

(3) se présente maintenant de la manière suivante, au début d'un nouveau cycle de production

$$5) \bar{w}. a'. (1+r) = \bar{p}$$

avec $\bar{p}$ et $\bar{w}$ représentant les prix d'équilibre "ante-innovation".

en vertu de (4),

$$6) \bar{p} = a.\bar{w}$$

En substituant (6) dans (5), on obtient:

$$(7) (1+r) = \frac{a}{a'}$$

Autrement dit, le taux de profit $r = \frac{a}{a'} - 1$

$r > 0$ si $a' < a$. C'est-à-dire qu'un taux de profit positif n'est possible que si il y a amélioration de la productivité du travail suite à l'innovation.

Maintenant, ce taux de profit ne peut être que temporaire puisque nous nous heurtons aux conditions d'équilibre du circuit économique. Une fois les ajustements opérés, nous devrions retrouver les nouveaux prix d'équilibre définis par (8).

$$(8) \frac{\bar{p}}{a'} = a' . \bar{w}$$

On le voit, le modèle de Schumpeter est, somme toute, assez simple. Le profit ne peut provenir que d'une création temporaire de valeur supplémentaire dont pourra bénéficier l'entrepreneur innovateur, tant et aussi longtemps que le modèle ne se sera pas équilibré. C'est ce qu'il considère d'ailleurs comme la contradiction fondamentale du capitalisme. "Sans développement économique, il ne peut y avoir de profit, et sans profit, il n'y a pas de développement" (1).

(1) J. Schumpeter, op.cit., p. 154

1.5 Le crédit

Non nécessaire du point de vue du bon fonctionnement du circuit économique, le crédit apparaît aux yeux de Schumpeter comme une condition a priori pour pouvoir s'en "évader" (1) et garantir le développement.

Le système économique étant à l'équilibre, à profit nul, la croissance ne paraît pas imaginable en soi, autrement qu'en introduisant dans le circuit de nouveaux moyens de paiement par le biais du crédit. Sans cet argent supplémentaire, l'entrepreneur ne pourra acquérir les facteurs de production supplémentaires pour pouvoir élargir sa production (2). Le système ne pourrait que se reproduire sur une base identique.

Sur ce point, Schumpeter touche certainement une question extrêmement importante dans la croissance économique. C'était d'ailleurs un élément central que cet argent disponible, dans la théorie de Tougan Baranowsky.

(1) F. Perroux, La pensée de J. Schumpeter, op.cit., p. 109 et suivantes.

(2) On pourrait faire une autre remarque ici à propos des facteurs de production. Si l'idée d'un profit nul élimine toute possibilité de croissance, faute d'argent, l'idée d'équilibre pose elle le problème de la disponibilité des facteurs de production. En admettant que l'équilibre en est un de plein emploi, cela revient à dire que la croissance économique est liée à la croissance de la population d'une part, et que autant l'auteur admet l'existence d'un fonds de crédit dans lequel les entrepreneurs pourront puiser, autant il faudra admettre l'existence d'une armée permanente de réserve dans laquelle il pourra puiser pour se trouver la main-d'oeuvre nécessaire. C'est dire que l'analyse n'est pas sans ambiguïté si ces deux fonds de réserve n'existent pas. S'il n'y a pas d'argent disponible, on ne pourra pas embaucher le surplus de main-d'oeuvre originant de la croissance de la population. Qu'advient-il alors des salaires? Et si on est en plein emploi et donc qu'il n'y a pas d'armée de réserve que se passera-t-il alors dans l'économie. En particulier, la hausse des salaires n'annihilerait-elle pas les profits?

L'élargissement de la base monétaire doit suivre ou plutôt anticiper, l'élargissement de la production. Sauf que sur ce point, l'auteur est extrêmement gêné, faute d'admettre l'existence du profit autrement que comme une situation temporaire. La croissance n'étant rendue possible que grâce à l'apport d'un capital supplémentaire, le taux de profit qu'on obtiendra temporairement, ne correspondra-t-il pas en fin de compte au taux d'intérêt que recevra aussi temporairement "l'homme aux écus" sur le capital (issu d'on ne sait où) qui sera prêté à l'entrepreneur? Voilà le problème dans lequel Schumpeter s'est nettement emmêlé en essayant d'ajuster les faits au cadre général de sa théorie.

Mais, revenons à son texte.

C'est vers le banquier et le capitaliste que va se tourner l'entrepreneur schumpeterien pour se procurer les fonds supplémentaires nécessaires à toute innovation. Son problème sera alors de les convaincre de lui prêter cet argent, de prendre le risque en quelque sorte d'investir dans l'affaire qu'il propose. Comme l'écrit l'auteur, "il ne pourra devenir entrepreneur que si auparavant il a pu devenir débiteur"(1). Et en corrolaire, l'endettement étant une conséquence du développement économique, "seul l'entrepreneur a besoin en principe de crédit"(2).

(1) J. Schumpeter, op.cit., p. 102

(2) Ibidem, p. 105

Cet argent en main, l'entrepreneur pourra alors, autorisé maintenant qu'il est socialement, puiser dans "le réservoir des marchandises" et embaucher la main-d'oeuvre nécessaire à la mise en place de nouveaux moyens de production et à la production future. Grâce au produit de la vente, cette double dette (monétaire et matérielle) va s'éteindre d'elle-même puisque la production nouvelle et, espérons-le, accrue permettra de rendre les biens en quelque sorte empruntés pour servir de moyens de production. Quant à la main-d'oeuvre, qu'il aura aussi fallu "déplacer" et embaucher temporairement pour mettre en place la nouvelle production, elle sera aussi "rendue" grâce aux gains de productivité qui s'en suivront.

Le crédit apparaît donc chez Schumpeter comme un moyen nécessaire pour sortir l'économie de sa routine, mais en même temps, il est étroitement lié à la période difficile et tendue, de la mise en place de l'innovation. Cela prend de l'argent, des équipements, des matières premières, de la main-d'oeuvre etc, alors même qu'il n'y a encore aucune production nouvelle. Si innovation il y a, c'est-à-dire si l'entrepreneur est capable de réaliser profit, (et de rembourser sa dette avec l'intérêt qui l'accompagne), on pourra alors parler de développement économique et de saut qualitatif d'un cycle de production à un autre cycle de production. Par contre, l'échec signifiera à la fois perte d'argent mais aussi, gaspillage de ressources matérielles.

Comment Schumpeter conçoit-il le taux d'intérêt?

Ici, l'auteur reprend ni plus ni moins la théorie marxiste du partage de la plus value (1). Comme le capital ne peut rapporter de lui-même, l'intérêt sur l'argent prêté ne peut provenir d'ailleurs, que par extorsion d'une part des profits que réalisera temporairement l'entrepreneur. L'intérêt dira-t-il encore, n'existe que parce que celui-ci ne contrôle pas le capital, qu'il ne contrôle pas les moyens de production. C'est donc tout le conflit entre l'entrepreneur et le capitaliste qui surgit ici. L'intérêt n'est rien d'autre qu'une "taxe sur les profits de l'entrepreneur". Tout au plus, peut-on dire que l'intérêt versé sur le capital emprunté ne peut donc qu'être inférieur ou égal au profit réalisé, ce "surplus" (2) éphémère pour reprendre l'expression (3) de l'auteur.

2. La théorie du développement économique

Les principaux éléments de la théorie de Spiethoff que nous avons présentés, nous les retrouverons chez Schumpeter à ceci près cependant, et la différence est majeure, qu'il substituera à l'approche historique de ce dernier, une approche en termes de cycles (au sens où on l'entend habituellement) économiques où les concepts clés seront ceux d'innovation,

(1) En fait, comme le souligne B. Higgins, "Schumpeter's intellectual debt to Marx was greater than his debt to any other figure in the history of economic thought, and it is important to understand that a man may levy upon the marxist system and still hate communism", B. Higgins, Economic Development, W.W. Norton and Co Inc., New York, 1968, p.90.

(2) Ibidem, p.210

(3) Expression utilisée par Schumpeter pour désigner le profit.

l'équilibre et de marché.

A l'accumulation du capital comme facteur de désajustement de l'économie, Schumpeter substituera celui d'innovation. Evidemment, l'investissement demeure toujours le point de départ de l'économie mais, ce ne sont pas ses fluctuations incontrôlables qui constituent l'élément perturbateur, mais l'innovation qu'elle suscite. Laissée à elle-même, l'économie tend vers l'équilibre, telle est la seconde hypothèse de Schumpeter. C'est où l'idée de normalité des dépressions qui vient remplacer l'idée de fatalité comme chez Spiethoff. La crise n'émerge plus de la tendance à la surproduction qu'amène inéluctablement le surinvestissement, la dépression devient un moment du cycle, un moment où l'économie digère les innovations et retrouve son équilibre. Ni continue ni linéaire, la croissance, dira Schumpeter n'a rien de comparable à la croissance d'un arbre (1). Sans doute. L'expression est fort bien choisie (2), si ce n'est que Schumpeter a conçu comme une succession de cycles, ce qui n'est en fin de compte qu'une variante de la croissance équilibrée. Enfin, troisième concept clé : le marché. L'économie étant prise ici, comme une pure économie de marché, ce sont les prix et leurs mouvements, et non plus les perspectives de profit, qui deviennent la variable qui va à la fois refléter les déséquilibres et déterminer les réajustements nécessaires.

1) Ibidem, p. 216

2) L'expression nous semble d'autant mieux choisie que l'approche de l'économie historique allemande est une approche biologique : l'économie suivant diverses phases de développement. La croissance chez Schumpeter n'est pas linéaire (cf. sa théorie des 3 cycles), mais elle demeure une théorie de la croissance équilibrée puisque chez lui, l'évolution se présente sous l'angle d'une succession de cycles, i.e. une succession de périodes d'expansion et de ralentissement ou encore un processus de déséquilibre-rééquilibre.

Voyons maintenant plus en détail la théorie.

2.1 Les innovations et le cycle économique

2.1.1 Les innovations

Comme nous venons de le dire, le point de départ c'est donc l'innovation et plus précisément, le fait que les innovations ne se présentent pas pour Schumpeter de manière continue ou aléatoire, mais groupées en essaim pour reprendre son expression. Si tel n'était pas le cas, "il n'y aurait tout simplement ni essor ni dépression en tant que phénomène particulier, discernable, frappant et périodique". (1). Une innovation en entraîne une autre, provoquant une vague irrésistible où les entrepreneurs bénéficiant d'un contexte favorable vont entraîner toute l'économie dans un mouvement d'expansion que viendra encore soutenir davantage et renforcer, une vague "secondaire" d'investissements de la part des entreprises "en place", trop heureuses pourrait-on dire de suivre le mouvement.

Mais pourquoi cette vague d'innovation?

Pour répondre à la question, il faut revenir à la définition même du concept d'innovation. L'innovation n'est pas une invention en soi ; c'est l'invention prise sous son sens économique, c'est l'élément nouveau qui va permettre à l'entrepreneur non d'améliorer son profit (hypothèse de profit nul), mais de le créer au travers de l'abaissement des coûts ou

1) J. Schumpeter, Theory of Economic Development, op. cit., p. 216

bien du développement de nouveaux débouchés. L'innovation étant nécessairement une invention "profitable" et réussie économiquement, la réussite et les profits ne peuvent pas susciter un effet d'entraînement sur les entrepreneurs et les pousser à prendre les risques qu'une situation dépressive n'autorisait pas. L'autre élément, c'est la contrainte de la tendance au profit nul. L'économie se rééquilibrant dans la dépression, les entrepreneurs se doivent de chercher de nouvelles sources de rentabilité. Le problème c'est qu'alors le climat n'est guère à l'esprit d'initiative et au risque d'entreprise. Les échecs sont nombreux. Et tant que l'économie n'aura pas atteint une situation d'équilibre, c'est-à-dire tant qu'elle ne se sera pas assainie, il ne peut y avoir de reprise durable.

A ce stade-ci, la théorie de l'innovation de Schumpeter n'est qu'une théorie "at large" des cycles économiques. Notamment, la théorie ne fait que reposer sur certaines observations empiriques (1) lors des reprises conjoncturelles, pas plus qu'elle ne distingue entre ce que Spiethoff appelait les cycles et les périodes cycliques. Tout au plus, met-elle en valeur le rôle de l'innovation dans la reprise. Egalement, remarquons que Schumpeter se rattache malgré tout (ou encore) à Spiethoff, avec sa théorie de la "vague secondaire". Il admet, tout comme celui-ci, que le cycle s'accompagne d'une accélération des investissements. Mais alors que Spiethoff ^{et} faisait le facteur déterminant du cycle, Schumpeter ne considère cette accélération que comme un élément induit par la vague

(1) Ce qui n'est en fin de compte qu'un simple constat de faits, une simple observation empirique qui ne s'appuie que très faiblement du point de vue théorique. Sur ce point, la comparaison (et la critique) du piston de Tougan vaut aussi bien pour les innovations de Schumpeter que pour les fonds disponibles du premier.

l'innovation. C'est en quelque sorte la demande suscitée par le développement des investissements dans les domaines nouveaux qui va provoquer une vague secondaire d'investissements de la part des industries déjà existantes. Le déséquilibre n'en sera que renforcé.

Restons cependant dans ce que Schumpeter appelle "une première approximation" et précisons le déroulement du cycle.

1.1.ii Le cycle

On peut distinguer deux périodes dans le cycle schumpeterien. La première, c'est la période où sont mises en place les innovations, c'est la période de gestation. La seconde, c'est la période de production des nouvelles industries.

1.2 La période de gestation

Partant d'une situation d'équilibre, la mise en place des innovations va nécessiter facteurs de production et argents supplémentaires, soit ceux éléments qui, dans l'immédiat ne sont pas disponibles (l'hypothèse de la surcapacité étant rejetée). C'est ici qu'entre en jeu le crédit. S'il parvient à convaincre le banquier, l'entrepreneur pourra financer ses achats que ce soit d'équipements, de matières premières, ou de main-d'oeuvre et ainsi mettre en place son innovation. Mais comme dans l'entre-temps, il n'y a aucune production, donc aucune création effective de pouvoir d'achat, ce déplacement de ressources ne peut qu'engendrer des déséquilibres dans l'économie.

Déséquilibre d'abord sur les marchés de l'argent, puisque les crédits et les capitaux prêtés représentent tout autant de capitaux et d'argents qui n'iront pas vers les industries existantes et les consommateurs. Schumpeter suppose en théorie que les crédits ne sont pas nécessaires dans une situation d'équilibre. Il n'en demeure pas moins que toute économie en croissance a besoin de capitaux supplémentaires. Le profit étant inexistant, c'est par crédit que trouvent à se financer les investissements. (1) L'économie a beau être en équilibre, un investissement "naturel" est toujours nécessaire. Si le crédit se trouve dans un rapport constant avec la production (et de fait avec la monnaie réelle en circulation), tout octroi de crédit vers le secteur nouveau ne peut que provoquer des distorsions. D'abord sur les marchés des capitaux, les besoins d'argent s'accroissant d'autant plus rapidement qu'à la vague des innovations succèdera la vague secondaire, les taux d'intérêts seront catapultés vers le haut. Sur les marchés des biens ensuite, puisque faute d'argent les industries existantes devront freiner leurs investissements. La production ne pourra plus suivre alors la croissance "naturelle" de la population, d'où les hausses rapides de prix qui en suivront. On a donc ici comme le souligne très bien O. Lange (2), une variante de la théorie de l'épargne forcée. Les entrepreneurs non-innovateurs et non les consommateurs, faisant les frais de l'innovation.

(1) Cette hypothèse fut reprise par F. Hayek et plus récemment par B. Schmitt. Pour sa critique, voir J.G. Loranger, "Pseudo validation du crédit et étalon variable de valeur", Economie appliquée, mai 1982.

(2) O. Lange. Book Reviews. Business Cycles, J. Schumpeter. Review of Economic and Statistics, 1941, V. XXIII, pp. 190-193.

Déséquilibre ensuite sur les marchés des facteurs de production. Du côté des industries productrices de biens de production et de matières premières, on va se retrouver avec un surplus de demande de la part des industries nouvelles. On a donc une demande excédentaire qui va pousser nécessairement les prix à la hausse. Par la suite, avec le blocage des investissements freinant l'extension des capacités, le déséquilibre offre-demande ira encore en s'accroissant (vague secondaire) et les prix seront à leur tour catapultés vers le haut. Même chose sur le marché du travail. La réponse du marché à la demande excédentaire de main-d'oeuvre ne peut être que la hausse des salaires.

Déséquilibre sur les marchés de l'argent et des facteurs, mais aussi déséquilibre sur les marchés des biens de consommation. Non seulement la production existante ne parvient-elle pas à suivre la demande naturelle, mais à ceci vient s'ajouter l'impact de la hausse des salaires que les délais de réalisation des nouveaux projets ne permettent pas de contrecarrer. Hausse des taux d'intérêt, hausse du prix des facteurs, hausse des prix des biens de consommation telle est la conséquence première de l'innovation sur l'économie. Une chaîne de déséquilibres allant en s'amplifiant et que seule, peut venir contrecarrer, la mise sur le marché, des productions nouvelles. Alors commence la période de dépression que Schumpeter appelle période d'"autodéflation".

2.3 La période d'autodéflation

Avec la mise sur le marché des nouvelles productions, vient donc le temps des réajustements. Le réajustement s'effectue

tout d'abord sur les marchés des biens de consommation (si l'industrie innovatrice se situe dans ce secteur). L'accroissement de l'offre va amener une baisse de prix, du fait de la concurrence nouvelle qui apparaît alors. Suit une guerre des prix dont l'effet est de provoquer l'effondrement des prix et l'élimination des entreprises qui n'ont pas innové. Après une période d'ajustement, le marché des biens de consommation devrait tendre vers une nouvelle situation d'équilibre correspondant aux nouveaux coûts de production. C'est ce que nous avons représenté sur le graphique ci-après où le prix du marché après fluctuation à la hausse et à la baisse, passe d'une situation initiale $\bar{p}^0$ à $\bar{p}^1$.

Marché du bien X. Les deux phases

Graphique 1:

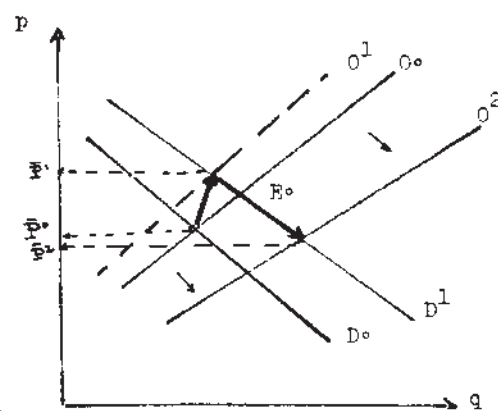
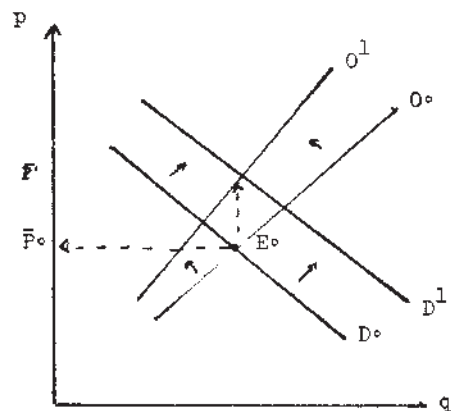
Prosperité

Période de gestation

Graphique 2:

Dépression

Période d'autodéflation



O^t l'offre à la période t D^t la demande $t = 0, 1, 2$
 p^t le prix, q^t les quantités, p^t le prix d'équilibre.

Note: le graphique est emprunté à DOW in, Business Fluctuations in a Dynamic Economy, op. cit., pp. 177-178.

Pendant la période de gestation, l'offre se réduit, du fait du déplacement des facteurs de production des secteurs existants vers des secteurs innovateurs. Quant à la demande, elle augmente à cause de la hausse des salaires.

Pendant la période d'autodéflation, l'offre augmente, les industries nouvelles commencent à produire. La demande est supposée rester inchangée.

Nous pouvons transposer l'analyse précédente aux marchés des biens de production si l'innovation se fait dans ce secteur (1). Néanmoins, là n'est pas l'important. La fin de la période de gestation et ce que Schumpeter appelle l'"épuiement des innovations" vont exercer un effet dépressif sur les prix consécutivement à la chute de la demande qui en suivra. Moins de biens de production seront nécessaires, puisque d'une part, les projets seront achevés et d'autre part, la baisse des prix sur les marchés de consommation augmentera le risque et par le fait même, freinera les entrepreneurs innovateurs dans leurs projets. Le mouvement de chute de prix s'amorce-t-il d'abord sur ces marchés ou bien sur les marchés des biens de consommation? C'est une question que l'on peut se poser en effet, ne serait-ce que parce que chez Spiethoff c'était sur le marché des biens de production qu'éclatait d'abord la surproduction.

Il semble bien que l'élève suive le maître également sur ce plan.

Le boom des innovations ne se maintient que pendant une période de temps limitée. La multiplication des tensions qu'elle entraîne dans l'économie

(1) Il faut qu'il y ait en fait innovations dans ce secteur également faute de quoi toute innovation dans le secteur des biens de consommation va se trouver bloquée et la concurrence entre acheteurs sur les marchés intermédiaires n'en sera que plus forte.

est déjà en soi un facteur de freinage des investissements induits. A ceci vient aussi s'ajouter le fait que les dépenses d'investissements sont plus élevées dans les premiers temps de la mise en place des nouveaux projets que par la suite. Ces deux éléments mis ensemble, on devrait donc s'attendre à observer un ralentissement de la demande en biens de production et une baisse des prix que viendra renforcer rapidement, pour des raisons que nous verrons plus loin (voir section 3 relative aux cycles),

la mise en place de nouvelles capacités dans ce secteur. L'amorce donc de la baisse des prix dans l'économie s'opère sur les marchés des biens intermédiaires pour se transmettre par la suite sur les marchés des biens de consommation. Une fois le processus d'autodéflation en marche par contre, celui-ci ne peut qu'aller en s'accroissant, l'épuisement des innovations venant décélérer la demande de biens de production.

Sur les autres marchés, on va assister au même processus. Les salaires suivront à la baisse, la demande de main-d'oeuvre. Quant aux taux d'intérêt, ils suivront le mouvement général, la demande de capitaux allant en décroissant alors que les disponibilités iront, elles, croissant avec le resserrement de l'économie.

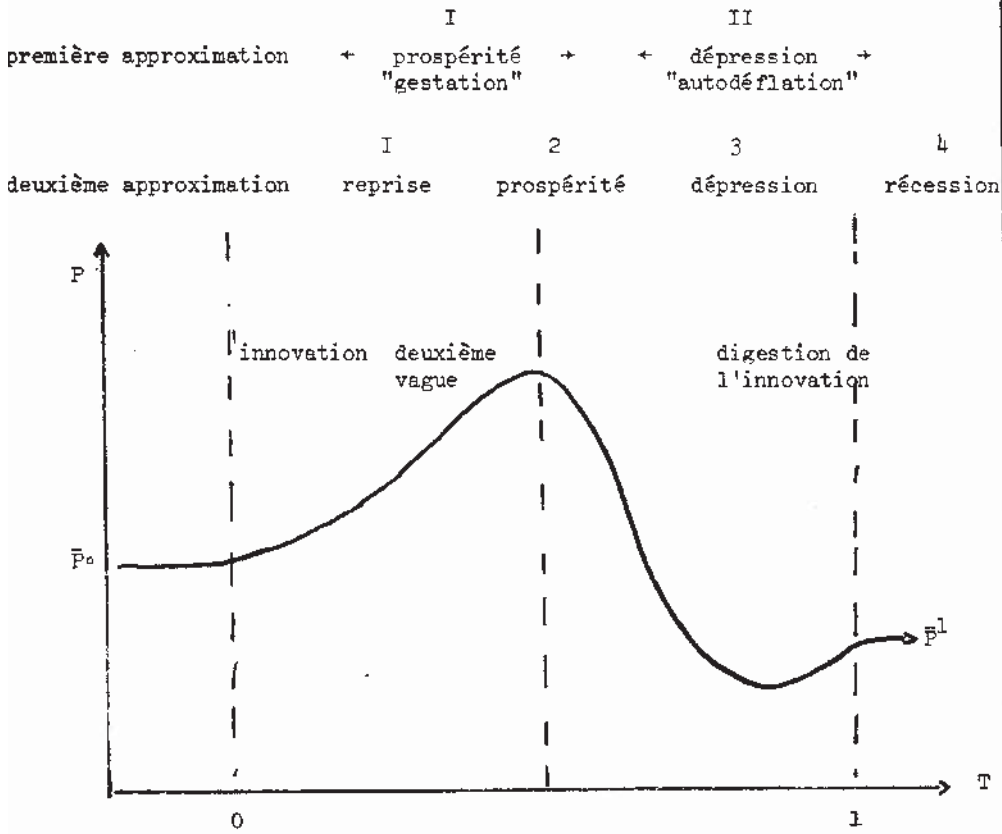
Tel est donc le schéma général de la période d'autodéflation. Une période pendant laquelle (voire graphe 2), les marchés, quels qu'ils soient, tendront à se réajuster sur un nouveau prix d'équilibre inférieur à l'ancien prix.

Cette théorie du cycle en deux phases (prospérité-dépression), Schumpeter ne la considère, comme nous l'avons dit, que comme une première approximation. Dans un deuxième temps, la deuxième approximation, il développera une théorie plus complète en quatre phases; prospérité et dépression, les deux phases précédentes auxquelles viendront s'ajouter les phases de récession et de reprise. Récession et reprise seront les deux phases où l'économie se trouve dans "le voisinage de l'équilibre". La récession étant celle où on y tend, la reprise, celle où on s'en écarte. Nous ne nous y arrêterons pas. Mentionnons seulement qu'en disséquant de la sorte le cycle, Schumpeter entend distinguer l'impact propre de l'innovation sur l'économie, de l'effet d'entraînement et d'accélération qu'elle provoque. C'est l'innovation qui est à l'origine de la reprise; c'est également elle qui pousse l'économie hors de la situation d'équilibre dans laquelle elle se trouve. La période d'expansion qui s'en suivra, de "prospérité" (1), n'est en fait liée qu'à l'effet d'entraînement provoqué sur les industries existantes (la seconde vague). De même, si la récession est la phase pendant laquelle l'économie digère l'innovation et retrouve progressivement sa situation d'équilibre, la phase de dépression n'est que la contrepartie et la conséquence de la période d'expansion. C'est le moment où les industries non-innovatrices subissent le contre-choc de la surproduction jusqu'à ce qu'elles disparaissent (les plus faibles) et c'est aussi le moment où les marchés se relâchent et celui où, à l'inflation généralisée, su

(1) La prospérité est en fait factice puisque inflation, épargne forcée et baisse de la production de biens de consommation en sont la caractéristique.

e dépression et l'effondrement des prix.

raphique 2. Evolution cyclique des prix sur le marché (1)



p: prix, $\bar{P}^t$ avec $t = 0, 1$, le prix d'équilibre au début du cycle et au terme du cycle.

1) Notons que le cycle n'est pas défini de creux à creux mais d'équilibre à équilibre.

3. La troisième approximation. La théorie des trois cycles

Nous en arrivons maintenant à la dernière étape de la théorie de Schumpeter, soit celle où il fait la jonction entre l'analyse pure du cycle, la courte période si on veut, et le développement économique ou encore, la longue période.

3.1 La problématique

Tout comme Spiethoff, Schumpeter en se concentrant sur la pure analyse du déroulement d'un cycle économique, n'a jamais perdu de vue que cycle et croissance ne font qu'un. L'importance qu'il attache d'ailleurs à l'innovation en fait foi. Si celle-ci, prise comme variable exogène, se trouve à la source même du cycle par les déséquilibres qu'elle engendre dans la routine du circuit, c'est aussi la source même du progrès et du développement. Nous avons beaucoup insisté (comme lui d'ailleurs) sur les mouvements de prix dans le déroulement du cycle, mais il ne faudrait pas oublier la production. Une fois l'équilibre retrouvé, non seulement se trouvera-t-on avec des prix plus bas, mais aussi avec une production accrue (1). Production toujours accrue, prix toujours plus bas, n'est-ce pas là le sens de

(1) Schumpeter semble concentrer surtout l'impact de l'innovation sur l'accroissement de richesse et peu sur la réduction du travail. L'économie de Schumpeter est une économie de plein emploi sur la longue période où en fait le chômage technologique n'existe pas. L'analyse aurait été pourtant plus riche, s'il était parti d'une situation d'équilibre sur les marchés mais avec chômage technologique. Ce qui aurait simplement changé, c'est que la période de reprise aurait pu être cernée de manière plus réaliste. Pas plus qu'il n'y a de tendance à la surproduction, il n'y a tendance au sous emploi dans son économie. D'où toute l'ambiguïté d'une théorie qui cherche à expliquer la surproduction et le chômage (et les mouvements de prix) en partant de l'idée que laissée à elle-même, l'économie tend vers une situation d'équilibre. Seuls les facteurs exogènes et les chocs extérieurs (l'innovation dira Schumpeter, la crise de l'énergie ou les interventions de l'Etat diront les économistes d'aujourd'hui) peuvent venir expliquer les fluctuations. Que l'on sépare

l'Histoire, même si elle passe par ce chemin détourné et nécessaire qu'est le cycle économique?

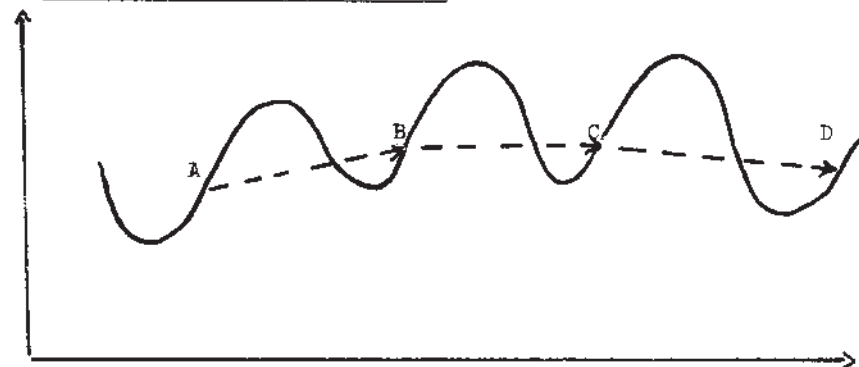
La question qui se pose cependant à présent, c'est de savoir si les différents niveaux de production d'équilibre qui se succèdent de cycle en cycle suivent eux-mêmes une tendance linéaire ou pas. C'est en effet la question qui fait encore problème dans l'analyse. Après tout, si nous prenons une succession de cycles comme nous l'avons représenté sur le graphique 3 ci-après, les différents niveaux de production correspondant au "voisinage" de l'équilibre, soit les points A, B, C, ... nous donnent la tendance que suit l'économie dans le cours de son procès de développement. De cette tendance, nous ne pouvons rien dire si ce n'est que, dans la logique du progrès, la croissance de la production doit être plus forte que celle de la population. L'hypothèse la plus simple est évidemment celle d'un taux constant égal à $n + t$ où n représente la croissance de la population et t l'amélioration du niveau de vie par tête, c'est-à-dire le taux de croissance de la productivité. Pourtant, cette hypothèse, Schumpeter ne la retient pas. Elle reviendrait à supposer que l'évolution du progrès technique se fasse de manière continue en rapport avec l'innovation qui le sous-tend, que les innovations ont toutes le même impact sur l'économie, qu'elles soient d'importance identique, que la période de gestation soit la même, qu'elles puissent toutes être réalisées en une fois, c'est-à-dire dans le cours d'un cycle, qu'elles provoquent des effets immédiats et non à

(suite de la note de la page précédente)

ou non croissance et cycle, on débouche inéluctablement sur une théorie de cycle que je pourrai qualifier de coup de poing dans le ballon; une fois le choc encaissé, celui-ci reprend sa belle rondeur.

retardement, etc.. Bref, il y a plutôt tout lieu de croire que le développement économique est sujet à des fluctuations sur la longue période comme il peut l'être sur la courte période. Hypothèse que Schumpeter viendra renforcer par une autre à savoir, que le rythme de l'innovation fluctue de manière telle que l'on se trouvera en présence non d'un type toujours identique de cycle mais de plusieurs cycles, en l'occurrence : le Juglar (7-11 ans), le Kitchin (40 mois), et le Kondratieff (50-60 ans).

Graphique 3. De cycle en cycle, la tendance...



3.2 Deux remarques

On a beaucoup critiqué ces deux hypothèses, que ce soit sur le plan empirique ou sur le plan théorique (1). Il faut dire à la défaveur de Schumpeter, qu'en rattachant la nature particulière du développement économique des économies capitalistes à un facteur exogène, en l'occurrence l'innovation, il lui fallait inévitablement faire intervenir, comme le souligne bien O. Lange (2), des éléments psychologiques et sociaux comme le comportement

(1) Voir les critiques, notamment de S. Kuznets, in "Economic Change, selected essays", 1953 et la critique sur une base empirique par A.F. Burns, Economic change, selected essays, W.W. Norton, New York, 1953 et W.C. Mitchell, "Long Cycles as triplets of Business Cycles", in Measuring Business Cycles, NBER, 1946, New York, pp. 440-448

(2) O. Lange, op. cit., p. 192.

des entrepreneurs (et leur appréciation du risque) ou des facteurs techniques. L'analyse se trouve alors déplacée sur un terrain bourbeux et prête assez facilement le flanc à la critique. Les attentes jouent certainement un rôle important dans l'investissement mais, encore faut-il les expliquer sur le plan économique. Et là, nous devons réintroduire les variables endogènes et en particulier, le profit comme élément d'explication. Schumpeter n'ayant pas à proprement parler de théorie du profit, hormis une théorie du profit-récompense, l'analyse est toujours vouée à tomber sur un "deus ex machina" pour expliquer le boom et l'épuisement de l'innovation (1). Egalement problématique est le fait que le capitalisme se ramène à une économie d'échange pure à la Böhm-Bawerk. La notion d'équilibre y prend une telle place que l'idée de cycle, expliquée en rapport avec la rupture d'un équilibre, l'amène sur une théorie des cycles longs et courts pour arriver à mettre dans le même cadre d'analyse les problèmes qui entourent aussi bien le développement de l'économie (2). C'est là que se situe le

(1) Clemence and Doody situent clairement le problème lorsqu'ils écrivent: "Since the risk of failure is at minimum and the pressure of innovate at a maximum, we should expect that innovating activity, under capitalist arrangements, would be extraordinarily great", *op.cit.*, p.54. Sans doute, mais pourquoi? Pourquoi le risque est bas et la pression forte? La question du profit et avec elle, celle de l'accumulation comme finalité même du capitalisme ne vient-elle pas alors à surgir? R. V. Clemence et F.S. Doody. The Schumpeterian System, Cambridge University Press, Cambridge, 1950.

(2) On avait fait d'ailleurs la même remarque à propos de la théorie marxiste. La reproduction n'impliquait-elle pas entre autres conditions la stabilité du taux de profit? Comment dans ces conditions pouvait-on admettre que puisse se poursuivre l'accumulation et donc que puisse se reproduire le système alors même que l'accumulation entraînait inéluctablement la baisse du profit, donc son inexistence même? Une solution possible qu'on avait avancé c'était de distinguer l'expansion de la crise. La crise étant le moment de la reproduction. Chez Schumpeter, la récession devient le moment où le système se rééquilibre mais reste cependant le fait que la théorie de Marx n'est pas une théorie du cycle mais une théorie de longue période.

problème de la théorie de Schumpeter parce que, malgré toutes les critiques qui ont pu être formulées sur sa théorie de l'innovation, la démarche elle-même demeure difficilement réfutable. On ne peut disséquer les mouvements économiques en cycles et en tendance. Derrière ceux-ci, il y a une même cause. Pour Schumpeter, c'est l'innovation; pour Marx, c'était l'accumulation du capital. Ce qui est en cause, c'est l'idée d'équilibre. Parce qu'une fois admise, l'hypothèse que le cycle n'est qu'un processus de déséquilibre vers l'équilibre, il n'y a aucune raison de ne pas transposer l'analyse à la longue période et d'admettre avec notre auteur que l'innovation peut produire ses effets sur une plus longue période qu'un cycle et nécessiter un réajustement de l'économie s'échelonnant également sur plusieurs cycles. Evidemment, un déséquilibre qui s'accumule sur 25 à 30 ans et en prend un autre 25-30 ans pour se résorber, c'est dur à admettre mais c'est tout aussi dur à admettre que de cycle en cycle, l'économie soit toujours en équilibre ou tend vers l'équilibre. En critiquant l'analyse de longue période de Schumpeter, les critiques ne font que remettre en cause leur propre démarche pour cerner le cycle et surtout la coupure qu'ils sont obligés d'opérer entre la courte et la longue période lorsqu'ils viennent greffer le cycle sur la tendance (1).

Mais revenons à la théorie des trois cycles.

1) Aussi bien O. Lange que B. Higgins, ne s'y sont pas trompés d'ailleurs en faisant porter leurs critiques non sur cette question, mais plutôt sur le problème de l'emploi pour le premier et sur l'idée même de cycles pour le second.

3.3 Les trois cycles

Sa théorie, Schumpeter la fonde sur trois arguments:

Le premier,

"If innovations are at the root of cyclical fluctuations, these cannot be expected to form a single wave like movement, because the periods of gestation and of absorption of effects by the economic system will not, in general, be equal for all the innovations that are undertaken at any time" (1).

On aurait ainsi des innovations de "longue haleine" sur lesquelles viendraient se greffer des innovations dont l'impact se ferait sur une plus courte période. Ces innovations de plus faible impact pourrait-on dire, Schumpeter les conditionne au mouvement de prospérité qu'engendre les innovations majeures. Il s'agirait alors, d'innovations induites qui ne pourraient tout simplement pas surgir en période de longue dépression, c'est-à-dire lorsque l'économie digère les effets des premières. Les innovations majeures seraient de cette façon à l'origine des cycles longs. A celles-ci viendraient se greffer des innovations secondaires dont l'effet serait alors d'accentuer la tendance expansioniste. Par contre, lorsque les innovations majeures verraient leurs effets s'épuiser, ces dernières disparaîtraient. La longue dépression prendrait alors place. Les cycles devraient être plus courts faute d'impact supplémentaire et les récessions, plus profondes. Vers le creux de la vague ou du Kondratieff, l'économie devrait tendre à retrouver son équilibre.

(1) J. Schumpeter, Business Cycles, op. cit., p.166

Le second serait le suivant "Major innovations hardly ever emerge in their final form or cover in one throw the whole field that will ultimately be their own" (1). Autrement dit, et là Schumpeter prend les exemples du développement des chemins de fer, de l'électricité et de l'automobile, une industrie ou plutôt un secteur nouveau ne se met pas en place d'un seul coup, mais par vagues. Entre chaque vague, l'économie encaisse et absorbe le choc provoqué. Comme il l'écrit plus loin, "innovation is carried out in steps each of which constitutes a cycle" (2) (souligné par nous).

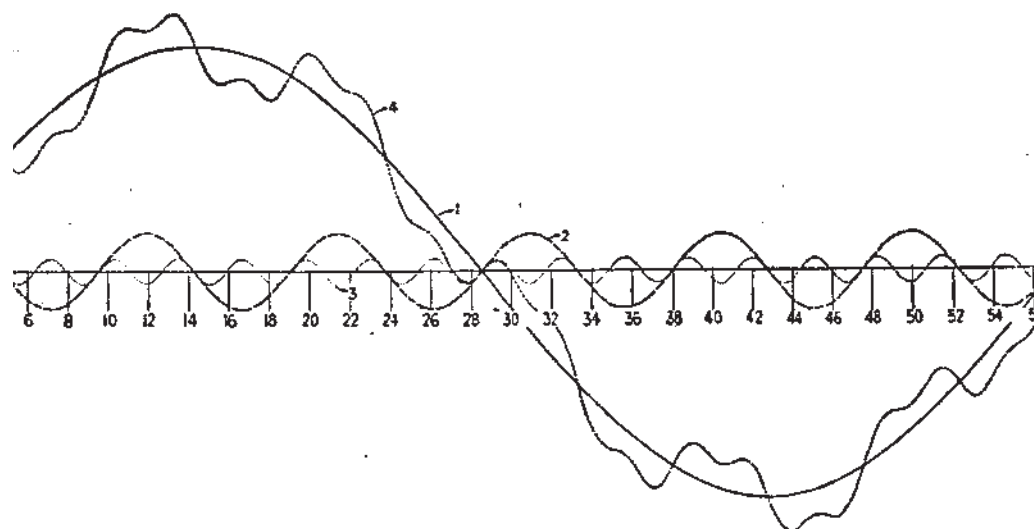
Enfin, et ce sera le troisième argument, "a sequence of cycles whether independent of one another or not, may be the result of processus which have also effects other than those which show in the cycles themselves" (3). Que veut dire Schumpeter par là? Pour s'expliquer, l'auteur reprend le cas des chemins de fer. Tout de suite, l'ouverture d'une nouvelle ligne de chemins de fer va avoir un impact sur l'économie en général, sur les autres moyens de transport qui se trouvent concurrencés, sur la position relative des centres de production etc. Mais cela va prendre un temps beaucoup plus considérable avant que l'économie ne se modèle aux nouvelles conditions de production, que ne se développent de nouvelles opportunités de production, que n'en disparaissent d'autres, que les centres de production se déplacent etc. On va se trouver alors en présence d'un type particulier

(1) Ibidem, p.167.

(2) Ibidem, p.168.

(3) Ibidem, p.168.

Graphique 4. Les 3 cycles de J. Schumpeter



-Curve 1, long cycle; curve 2, intermediate cycle; curve 3, short cycle; curve 4, sum of 1-3

Source : J. Schumpeter, Business Cycles, op. cit.

de cycle (1), un cycle long que Schumpeter préfère appeler une onde longue (long wave) et qu'il désignera par la suite sous le vocable de Kondratieff. Par rapport aux deux autres cycles, le Kondratieff a ceci de particulier dira-t-il, que c'est à la fois un phénomène bien réel et non simplement une simple résultante "statistique" d'une séquence de cycles semblables et un phénomène qui dépasse largement en importance une innovation ou un type particulier d'innovation. "It is the result of all industrial and commercial processes of that epoch" (2).

Il y a donc 3 phénomènes particuliers dans l'innovation, trois catégories de cycles qui vont s'emboîter l'un dans l'autre et trois cycles dont l'origine, la durée et la spécificité tiennent à l'impact sur l'économie d'une innovation ou d'une série d'innovations majeure, mineure ou induite.

On aurait ainsi le Kondratieff d'une durée d'environ 50-60 ans couvrant environ 6 Juglars qui eux-mêmes couvriraient pour chacun d'eux, environ 3 Kitchins conformément au graphique donné ci-dessus. (graphique 4).

Les Kondratieffs (qui eux seuls nous intéressent), Schumpeter en catalogue 3 sur la période étudiée:

(1) Remarquons cependant que Schumpeter admet beaucoup de jeu tant dans l'amplitude que dans la durée de ses différents cycles, surtout en ce qui concerne le Kondratieff qu'il qualifie de cycle mais toujours avec beaucoup de prudence.

(2) Ibidem, p.168.

- Le Kondratieff (s'étalant de 1780 à 1842) de la Révolution Industrielle. Marqué par l'industrie textile, l'acier et la vapeur.

- celui de 1842-1897, que Schumpeter qualifie de "Kondratieff Bourgeois" marqué par le développement des chemins de fer.

- et celui commençant en 1898 marqué par le développement de l'électricité, de la chimie et de la motorisation qualifié lui de Kondratieff neo-mercantiliste.

Chacune de ces innovations majeures étant à la source d'une époque particulière dans le processus de développement du capitalisme.

3.4 La théorie des trois cycles. Remarques finales

Cette théorie des trois cycles constitue sans aucun doute le point le plus faible de la théorie de Schumpeter (1). En fait, la plupart des critiques de l'oeuvre de Schumpeter se sont davantage portées sur cette question que sur la théorie de l'innovation qui pourtant, la sous-tend.

Empiriquement, la théorie est indéfendable. La périodisation proposée par l'auteur correspond plus aux besoins de la théorie qu'à la réalité, notamment en ce qui concerne les Juglars. De plus, l'existence des petits cycles, les Kitchins n'a jamais été prouvée. Enfin, ce qui est plus gênant, la périodisation des Kondratieff diffère assez facilement d'un auteur à l'autre, comme nous l'avons mentionné précédemment (2). Là dessus, la

(1) R. Fels, American Business Cycles, op. cit., p.25

(2) C'est une critique que fait Kuznets à Schumpeter. En fait, il n'y a pas à proprement parler de chronologie des cycles dans les 2 volumes de Business Cycles, S. Kuznets, Economic Change, Selected essays, W.W. Worton and Co, New York, 1953, p.109.

ritique est, comme le souligne lui-même Fellner (1), extrêmement facile, elle-même même qu'on s'y est souvent arrêté pour rejeter aussi bien la théorie elle-même que les éléments sur lesquels Schumpeter avait pu attirer l'attention. Par exemple, le rôle du changement technologique, l'alternance des périodes de croissance plus lente et plus rapide, le rôle joué par les crises dans le processus de développement, les déséquilibres sectoriels, la difficulté d'émergence des nouveaux secteurs, etc. Bref, tous des points sur lesquels nous nous proposons de revenir en raison de leur importance. Mais, le problème n'est pas là.

La théorie des trois cycles n'est que le point ultime d'un cheminement qui a amené Schumpeter à considérer les mouvements économiques en termes de déséquilibre. C'est dans ses fondements mêmes que l'analyse est tronquée. Au risque peut-être de nous répéter, l'innovation n'apparaît pas comme un élément inhérent au processus de développement du mode de production capitaliste (2), mais comme un facteur exogène à l'économie. C'est ce qui empêche cette dernière d'être en situation d'équilibre stationnaire. Partant de ce postulat, tout mouvement économique peut alors être considéré comme un processus de déséquilibre-équilibre (expansion-récession), d'ampleur plus ou moins grande selon l'impact que va avoir l'innovation. Or, la croissance n'était qu'une succession de cycles identiques, la théorie

1) W. Fellner, Trends and Cycles in Economic activity, N.R.W., New York, 1956, pp. 43-52.

2) On y reviendra plus loin dans la critique.

ne poserait guère de problèmes d'ordre empirique et on pourrait ainsi passer sans grande difficulté de l'analyse de la courte période à celle de la longue période, et du cycle au "trend". Seulement, la réalité est tout autre. Les innovations, dira Schumpeter, n'ont ni la même importance ni le même impact sur l'économie. Les cycles n'ont pas toute la même amplitude. Le trend lui-même n'est pas linéaire. Et, c'est là que Schumpeter est pris au piège de sa théorie. L'innovation ayant été posée comme l'élément causal des cycles, l'analyse des différents mouvements qui transcendent l'évolution économique, ne peut être faite qu'en rapport avec elle. Schumpeter en distingue trois (1), mais il pourrait y en avoir 2, 4, 5, cela ne changerait rien au problème. Trois mouvements d'amplitude et de durée différente; trois mouvements qui, se greffant l'un à l'autre, peuvent être saisis comme trois cycles particuliers et ainsi être expliqués en rapport chacun avec l'impact particulier que peut avoir l'innovation. Et là, les questions surgissent.

Les innovations se produiraient avec une périodicité (en "grappes") telle qu'elles pourraient engendrer des cycles de durée bien définie? Qu'elles pourraient s'enchaîner de manière telle qu'elles pourraient permettre l'imbrication de trois cycles? L'impact des innovations majeures serait tel que cela prendrait 25 à 30 ans à l'économie à "s'en remettre"? Pourquoi l'économie ne s'effondre-t-elle pas complètement le temps que dure la longue dépression du Kondratieff de baisse? (2). A ces questions

- (1) Selon Kuznets, Kondratieff lui-même proposait une distinction entre 3 cycles; le cycle majeur 50 ans, le cycle intermédiaire de 7 à 10 ans, et le cycle mineur de 3 à 4 ans. Cf, Secular Movements in Production and Price, op.cit., p.263.
- (2) Pour une série de critiques pertinentes, on se rapportera à la présentation que fait Kuznets des théories de Schumpeter, in Economic Change, op. cit., p. 110 et suivantes.

d'autres encore, Schumpeter avec sa théorie des trois cycles ne peut porter de réponse. Et pour cause, Spiethoff avait clairement vu le problème en se refusant d'analyser la longue période en termes de cycles longs. On ne peut partir du circuit économique pour analyser le développement économique (1). Du circuit, tout au plus, peut-on tirer une théorie de la croissance continue, équilibrée et régulière. La théorie de l'innovation de Schumpeter marque un pas en avant sur la théorie de Böhm Bawerk en introduisant l'idée de changement qualitatif. Seulement, l'idée d'équilibre demeure. Une fois la récession terminée, l'économie doit avoir retrouvé son équilibre (et retournera sur son sentier de croissance équilibrée). Les déséquilibres ne peuvent subsister comme le laisserait sous-entendre l'idée de cycles longs (2). Il ne peut y avoir de distinction entre cycles longs et cycles courts.

Et maintenant, si nous partons des Kondratieff et que nous en admettons l'existence, pourquoi un cycle de 50 ans? Comme le dit Kuznets,

- 1) On aboutit au même cul-de-sac chez Marx lorsqu'on essaie d'analyser le développement économique uniquement à partir des schémas de reproduction. Inéluctablement, on débouche sur une théorie de la croissance équilibrée.
- 2) C'est cette approche que vont suivre les économistes du NBER. Au-delà du cycle, il y a le trend. Celui-ci peut s'accélérer ou décélérer mais en aucune façon ne se transforme-t-il en cycle long (cf. E. Frickey, Economic Fluctuations in the United States, Harvard University Press, pp. 229-235 et 340-342).

"The explanation tend to emphasize external factors (inventions, wars, etc.) without demonstrating their cyclical character in their tendency to recur as a result of an underlying mechanism or as effects of another group of external factors of proven "cyclicity"" (1).

L'innovation est un facteur d'ordre qualitatif, avec tout ce que
terme peut contenir d'indéterminé. Analyser la longue période en termes
cycles longs, c'est admettre la périodicité et la régularité de ce facteur
s l'évolution économique. L'émergence d'innovations majeures se ferait
es périodes qualitativement bien définies. Et pourtant, Schumpeter
st-il pas le premier à admettre, comme tous ceux qui l'ont précédé sur
te question, que c'est avant la reprise du cycle long qu'apparaissent
innovations. Pour prendre uniquement le cas de l'électricité, celle-ci
it commencé à être développée aux Etats-Unis avant 1897-1898. Mais,
st un fait que son essor a commencé à se faire, comme celui de l'auto-
ile, à partir de cette date (2). La question à laquelle Schumpeter ne
ond pas, c'est pourquoi l'électricité est-elle apparue comme secteur
ovateur? Pourquoi à cette date? Toute son approche laisse au contraire
isager un déterminisme historique et naturel, peut être encore plus fort
dans la théorie néoclassique de la croissance qui, elle, admet au moins
progrès technique comme facteur autonome. Les cycles étant pour lui
'pulsation de la croissance économique", c'est par la théorie des cycles
l.1 entreprend d'intégrer les changements d'ordre qualitatif à l'analyse

S. Kuznets, Economic Change, op. cit., p. 117

Moteurs électriques dans l'industrie américaine

1899 :1.8; 1914: 17.4; 1927: 49.0

1904 : 3.3; 1919: 31.7;

1090 :9.4; 1923: 40.4;

En % des chevaux vapeurs, source: U.S. Census.

le la croissance économique. Ce fut son erreur. L'innovation, les investissements, les entrepreneurs, le crédit etc., tous ces éléments ont un rôle à jouer dans l'évolution économique; mais, le rapport qui existe entre eux est-il suffisamment déterminé pour expliquer le développement en termes de cycles longs? Ni l'évidence des faits ni le rapport théorique entre l'innovation et l'évolution économique ne vont dans le sens d'une telle approche. Schumpeter a voulu pousser sa théorie des cycles jusqu'au bout; elle en est tombée dans l'absurde. Restent cependant ses remarques et ses observations sur le développement. Et celles, on ne peut les rejeter du revers de la main.

CHAPITRE 7

LA THEORIE DES "ONDES LONGUES" D'ERNEST MANDEL (1)

1. Présentation générale des thèses de Mandel

E. Mandel est sans doute l'un des rares auteurs marxistes contemporains à avoir repris d'emblée la théorie des cycles longs comme cadre d'analyse du capitalisme contemporain. D'autres, notamment Aglietta, Boyer, Lipietz Granou ou encore Arrighi pour ne citer que ceux-là, ont sans doute une approche qui essaye également de tenir compte des phases particulières et des formes historiquement différentes que peut prendre la production capitaliste dans le cours de son développement (2). Aucun, cependant n'a été aussi loin que lui dans son Troisième âge du capitalisme (3). Renouant

(1) Nous nous rapporterons surtout à son ouvrage sur Le troisième âge du capitalisme. Notons qu'à plus d'une reprise Mandel est revenu dans ces écrits sur cette thèse en particulier dans

- E. Mandel, La récession généralisée, éditions de la Taupe rouge, Paris, 1976.
- E. Mandel, La Crise 1974-1978, Flammarion, Paris, 1978.
- E. Mandel, Long Waves of Capitalist Development, Cambridge, University Press, Londres, 1980.

(2) A. Granou, "La nouvelle crise du capitalisme", Les Temps Modernes, Nov. 1973, p. 826.

(3) E. Mandel, Le troisième âge du capitalisme, U.G.E., Paris, 1976.

L'ouvrage fut publié pour la première fois en 1972 en Allemand sous le titre de Der Spätkapitalismus. Avant que ne paraissent d'autres ouvrages sur la question de la crise actuelle, ce livre a été l'un des premiers à présenter une explication aussi fouillée qu'originale de la crise qui ébranle présentement le capitalisme et cela à un moment où, sur la lancée encore de la croissance rapide de l'après-guerre, peu de monde ne semblait prendre au sérieux son acuité. Cet ouvrage a sans doute été fort sous-estimé. Malgré toutes les critiques qu'on peut lui formuler, il faut admettre avec B. Rowthorn, qu'avec le livre de Braverman (et les livres plus récents mentionnés ci-dessus), Le Troisième âge du capitalisme constitue une contribution

avec la tradition des Kondratieff, Schumpeter et Dupriez, celui-ci a fait de la théorie des "ondes longues" (1) la base de son explication de l'évolution du capitalisme depuis la seconde guerre mondiale, apportant l'élément manquant chez ceux-ci soit le rapport entre l'accumulation du capital et le taux de profit.

Il ne fait aucun doute que l'exposé que nous donne l'auteur, de sa conception des ondes longues (dans le quatrième chapitre du premier tome de l'ouvrage (2)), constitue une contribution importante à la théorie des cycles longs. Lui-même ne se trompe d'ailleurs pas lorsqu'il écrit avoir livré "une contribution à la résolution du problème de l'onde longue" (3). Sa distinction entre les récessions et les crises économiques, son double concept de reproduction élargie, l'importance attachée aux fluctuations du taux de profit, le rapport existant entre ces dernières et l'accumulation du capital, les conditions qui doivent entourer le passage d'une révolution technologique à une autre ou encore, l'intégration de la théorie du cycle à la théorie des ondes longues constituent tout autant d'apports à l'analyse de la longue période. En définissant "les ondes longues comme des périodes

(3) (suite de la page précédente)
majeure à l'analyse marxiste du capitalisme contemporain. New Left Review lui a d'ailleurs attaché une importance particulière en publiant deux articles critiques, l'un de Bob Rowthorn, "Late Capitalism dans le no 98 de juillet-août 1976 et l'autre de Richard B. Day dans le no 99 de septembre-octobre 1976, intitulé, "The Theory of the Long Cycle: Kondratiev, Trotsky, Mandel", immédiatement après la publication de l'édition anglaise.

De cet ouvrage, nous ne repredrons pas toutes les thèses mais seulement sa théorie des cycles longs en rapport avec le développement qu'a pris le capitalisme dans le passé.

(1) Nous garderons l'appellation que donne Mandel aux cycles longs, soit celle d'ondes longues pour distinguer son approche de celle de ses prédécesseurs chez qui l'idée d'équilibre et de régularité dans les fluctuations longues est sous jacente à la démarche.

(2) Ch. I. Les ondes longues dans l'histoire du capitalisme pp. 213-292. Nous serrerons de près ce chapitre dans la présentation des thèses de l'auteur.

successives d'accumulation accélérée et ralentie provoquées par le reflux du taux de profit" (1), Mandel a assurément permis à la théorie d'avoir un contenu plus réaliste, enfermée qu'elle était dans les problèmes d'offre et de demande. Mais tout en se démarquant de ses maîtres à penser, et cela de manière plus profonde que lui-même ne semble le penser, il nous révèle plus que les limites de la notion de cycle long, il nous montre la nécessité de raisonner en termes de phases spécifiques de développement plutôt qu'en termes de cycles oscillant le long d'un sentier d'équilibre.

En apparence, le point de départ de la démarche est la même que chez Schumpeter. Tout comme celui-ci, il part du cycle économique pour se poser la question de savoir si "ce mouvement cyclique (du taux de profit et de l'accumulation du capital) se reproduit tous les dix, sept ou cinq ans selon la durée du cycle industriel. Ou existe-t-il aussi une dynamique propre, particulière dans la succession des cycles industriels, durant des périodes plus longues?" (2) Même sa distinction entre les investissements qui entraînent un changement technologique qui bouleverse fondamentalement les conditions de production et ceux qui ne font qu'améliorer les conditions de production existantes sans pour cela renouveler fondamentalement la technique n'est pas sans présenter des analogies avec les distinctions opérées par ce même auteur. Mais comme le remarque très justement Rowthorn; "Mandel maintains a close connection with classical marxism by focusing on the internal dynamics of the long wave itself and emphasizing the inherent tendency of accumulation to undermine the foundations of its own success"(3)

(1) E. Mandel, op. cit., p. 277

(2) Ibidem, p. 215

(3) B. Rowthorn, art. cit. p. 63.

Les ondes longues ne peuvent être considérées comme un simple mouvement oscillatoire analogue au cycle industriel.

Les limites de l'expansion sont données par l'accumulation elle-même; seul un changement majeur dans les conditions de production est susceptible de fournir au capital les conditions lui assurant la poursuite de l'accumulation, mais rien n'est déterminé à l'avance. Le processus d'accumulation du capital lors de la phase dépressive de l'onde longue ne peut pas non plus être perçu en termes de rééquilibrage du système. C'est au contraire le moment où la loi de la baisse du taux de profit va commencer à faire sentir ses effets de manière accumulative et pousser l'économie vers la crise.

Egalement, ce n'est pas seulement une révolution technologique qui permettra au capital de sortir de la crise dans laquelle il s'enlise. Encore faut-il qu'à la faveur de la crise le taux de profit puisse être relevé pour inciter les capitaux en quête de placement à s'investir. Le lien est ainsi opéré par Mandel entre les conditions économiques et les conditions sociales entourant le processus d'accumulation.

Dès l'introduction de l'ouvrage, Mandel prend soin de rappeler pour éviter toute équivoque dans sa démarche que "la totalité du développement du mode de production capitaliste ne peut être résumée par le concept d'équilibre. Ce développement constitue plutôt une unité dialectique d'équilibres et de déséquilibres périodiques, où chaque élément produit sa propre négation. L'équilibre conduit automatiquement à un déséquilibre, lequel permet à son tour, après un certain temps, le rétablissement d'un nouvel équilibre provisoire. Bien plus, l'économie capitaliste est caractérisée par le fait que les déséquilibres régissent non seulement la crise mais aussi l'accélération de la croissance de la production, non seulement la

reproduction rétrécie mais aussi la reproduction élargie". (1) Ainsi dans le cours de l'accumulation, verra-t-on les récessions retarder le jeu de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit au travers de la dévalorisation du capital et les crises permettre le rétablissement de certaines conditions favorables à un nouvel essor du capitalisme. Mais rien n'est nécessaire. Tout dépend d'une variable clé, le taux de profit dont les fluctuations ne sont que le "séismographe de l'histoire du capitalisme" pour reprendre son expression. A sa hausse va correspondre une période expansive marquée par l'accélération de l'accumulation du capital et à sa baisse une période dépressive marquée par la décélération progressive de l'accumulation.

"Totalité dynamique", le mode de production capitaliste dépend, selon l'auteur, son développement du jeu combiné de toutes les lois du développement associées aux six variables fondamentales qui gouvernent le taux de profit, soit

- la composition organique en général et le rapport de la composition organique entre les deux départements;
- la répartition du capital constant entre le capital fixe et le capital circulant;
- l'évolution du taux de plus value;
- le taux d'accumulation du capital;
- l'évolution de la durée du cycle de renouvellement du capital;
- les relations d'échange entre les deux départements.

(1) E. Mandel, op. cit., T.1, pp. 42-43

Ce ne peut être qu'en fonction "du jeu combiné de ces six variables" (1) que pourra être cernée l'histoire du capitalisme à la fois comme "histoire du développement de ses contradictions et de la logique interne". (2)

Maintenant, s'il est possible de dégager certaines lois du développement en prenant ces six variables comme point de départ de l'analyse, il convient de "replacer l'effet de ces variables en partie indépendantes dans le cadre historique concret pour pouvoir analyser et expliquer les phases successives de l'histoire du capitalisme" (3). C'est, à notre avis, la phrase clé de sa démarche.

Le capitalisme traverse des phases successives de développement.

En posant ceci, Mandel va pouvoir dépasser l'exposé, disons traditionnel, de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit et apporter un élément de réponse au fait que l'histoire est marquée au-delà des crises, par de longues périodes d'accélération et de décélération de l'accumulation du capital. Son argumentation, il la fonde (4) sur la section 4 du "Capital" relative à la plus value relative. Marx ne se contente pas d'exposer la différence entre la plus value absolue et la plus value relative, mais nous donne un exposé devenu classique aujourd'hui du passage de la production artisanale à la fabrique puis à la manufacture et à la grande industrie. Autant de phases particulières de développement qui auront permis au capitalisme d'accroître le profit et contrecarrer ainsi

(1) Ibidem, p. 66-67.

(2) Nous laissons à Mandel toute la responsabilité de sa conception marxiste du développement. Celle-ci présente moins d'importance dans le chapitre qui nous concerne que dans les autres parties de l'ouvrage consacrées à leur étude.

(3) Ibidem, p. 71.

(4) Tout comme la plupart des auteurs marxistes contemporains qui ont

la baisse tendancielle du taux de profit, grâce à la transformation des conditions de production et de travail et à l'augmentation de la plus-value relative que celà a pu entraîner (1). La hausse du taux de profit trouvera donc logiquement dans la démarche de Mandel, sa source dans l'accroissement de la plus value relative qu'amène la mise en place d'une nouvelle technique de production et sa substitution aux anciennes devenues incapables de produire un "profit suffisant". Comme il le dira lui-même, "seul un bouleversement fondamental de la technique d'ensemble", une révolution technologique est susceptible de relancer l'accumulation et de créer de nouvelles perspectives de profit.

Un point demeure extrêmement contestable dans sa démarche, le présupposé qu'il a de la hausse de la composition organique non seulement dans le cadre d'une technique de production donnée mais aussi, lorsque celle-ci vient à être modifiée. Marx rattache évidemment la hausse du taux de profit à l'effet du progrès technique sur la valeur de la force de travail. Mais, pourquoi n'en serait-il pas ainsi du capital constant? La question reste sans doute à éclaircir. Ce qu'il faut plutôt mettre en valeur c'est la tentative entreprise par Mandel d'expliquer l'évolution du capitalisme depuis 300 ans par une théorie des ondes longues qui tienne à la fois

(1) Cette petite phrase de Marx dans le chapitre 12 "Mais, dès qu'il s'agit de gagner de la plus-value par la transformation du travail nécessaire en surtravail, il ne suffit plus que le capital, tout en laissant intacts les procédés traditionnels du travail, se contente d'en prolonger simplement la durée. Alors, il lui faut au contraire, transformer les conditions techniques et sociales, c'est-à-dire le mode de la production. Alors seulement, il pourra augmenter la productivité du travail, abaisser ainsi la valeur de la force de travail et abrégier par cela même le temps exigé pour le reproduire", K. Marx, Le Capital, op.cit. Livre 1, p. 232, est au coeur des thèses d'un auteur comme Granou par exemple. Mandel ne s'y réfère pas, préférant le développement historique de Marx dans les chapitres XIV et XV. Elle aurait pourtant pu lui servir de référence, d'autant que la hausse de la composition organique du capital semble être une loi inéluctable chez lui.

compte de la loi de baisse tendancielle du taux de profit sous l'effet de l'accumulation et du progrès technique et de la possibilité d'accroître ce taux, pour peu que les conditions de production et de travail soient fondamentalement modifiées. Et si, peut-être par justification intellectuelle, il se rattache à la tradition des théoriciens des cycles longs (1), il n'en a pas moins jeté les bases d'une approche marxiste au développement du capitalisme où, tout en partant des conditions particulières de production à une époque donnée, il est possible de tenir compte de phénomènes comme la concentration des entreprises ou le développement des interventions de l'Etat, sans pour cela aboutir à des explications pour la période actuelle les privilégiant au détriment des caractéristiques fondamentales du M.P.C. qui, elles, demeurent malgré tout inchangées (2).

Précisons davantage son approche.

- (1) Mandel avait entrepris la même démarche dans son Traité d'économie Marxiste. Ses références aux auteurs "bourgeois" plutôt que marxistes étaient ~~non seulement voulues~~ mais explicitement recherchées.
- (2) La critique s'adresse ici à certains auteurs qui comme Steindl, Baran & Sweezy, ou encore les théoriciens du Capitalisme monopoliste d'Etat en France ont privilégié certaines tendances du capitalisme contemporain pour aboutir à la conclusion que depuis l'âge d'or du capitalisme concurrentiel, le capitalisme s'est profondément transformé au point que les lois et les développements de Marx dans le Capital ne paraissent plus valides. Il ne s'agit pas de nier le contexte économique et politique dans lequel a été écrit Le Capital mais de voir qu'au delà de ce contexte, les fondements du capitalisme et ses lois de développement demeurent encore aujourd'hui d'actualité.

2. L'accumulation du capital. Le modèle de base

Dans ses fondements, le modèle de croissance de Mandel est relativement simple. Le taux de croissance du produit dépend du rythme de l'accumulation du capital, lequel dépend à la fois des profits qu'on peut escompter du capital investi et de la part des profits réalisés qu'on est prêt à réinvestir. Le profit, plus particulièrement, le taux de profit apparaît donc comme la variable centrale du modèle.

En supposant la continuité, (hypothèse que l'on peut facilement admettre dans le cadre d'une phase donnée) nous retrouvons un modèle avec lequel nous sommes déjà familier où nous aurons:

$$(1) \quad \Pi(t) = a(t) \cdot A(t)$$
$$(2) \quad \text{posons : } I(t) = \Pi(t)$$

avec $I(t)$ l'investissement; $\Pi(t)$ le profit réalisé et associé au capital $A(t)$. (1)

$$\text{Puisque } I(t) = A(t+1) - A(t),$$

on peut donc réécrire (2) combinée à (1) de la manière suivante:

$$(3) \quad I(t) = a(t) \cdot A(t)$$

ou encore

$$A(t+1) - A(t) = a(t) \cdot A(t)$$

ce qui nous donne le taux d'accumulation du capital comme égal à $a(t)$ si tous les profits se trouvent réinvestis. Ce sont les fluctuations de

(1) Nous supposons pour fin de présentation qu'il s'agit d'investissement net et que le capital utilisé est automatiquement renouvelé. Egalement, la formulation proposée n'est pas de Mandel mais de nous. Elle est donc à prendre sous toute réserve.

et son mouvement donné par $a(t)$ dans le cours d'une phase qui donneront le rythme avec lequel l'accumulation va se faire.

$$(4) \quad \frac{dA(t)}{dt \cdot A(t)} = a(t)$$

Le taux de croissance de la production s'en déduit d'autant.

Outre l'évolution de $a(t)$ (qui reste à déterminer), Mandel introduit une autre variable dans son modèle: la partie non réinvestie des profits qui s'en va grossir le capital disponible, soit $b(t) \Pi(t)$. Cette variable est assez importante dans l'analyse, comme nous le verrons plus loin, parce qu'à part d'admettre qu'une partie des profits puisse servir à des fins improductives ou à l'achat de biens de luxe (hypothèse non retenue ici), Mandel admet que les profits disponibles ne sont pas automatiquement réinvestis. A chaque période, seule une partie de ces profits le sera, soit $(1 - b(t)) \Pi(t)$; le reste représente du capital "en jachère".

En posant donc

$$(5) \quad I(t) = \Pi(t) - E(t)$$

où $E(t)$ représente le profit "mis en réserve" ou "en jachère" et est, par conséquent, défini par:

$$(6) \quad E(t) = b(t) \cdot \Pi(t)$$

$$\text{avec } 0 < b(t) < 1$$

On peut réécrire le modèle de la manière suivante

$$(7) \quad I(t) = A(t+1) - A(t) = \Pi(t) - b(t) \cdot \Pi(t) \quad \text{selon (6)} \\ = (1 - b(t)) \Pi(t)$$

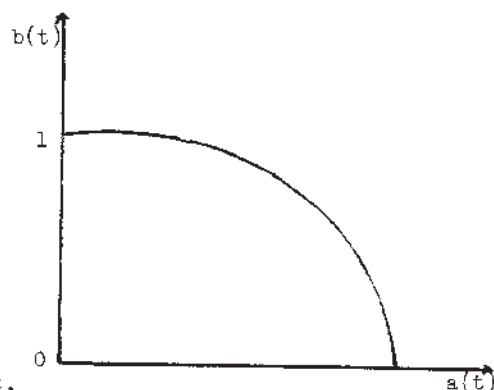
$$(8) \quad I(t) = a(t) (1 - b(t)) \cdot A(t) \quad \text{selon 1,}$$

ce qui nous donne comme taux d'accumulation:

$$(9) \quad \frac{dA(t)}{dt \cdot A(t)} = a(t) (1 - b(t))$$

De quoi dépend $b(t)$? Essentiellement du taux de profit, soit $a(t)$. Plus le taux de profit est élevé, plus le taux de réinvestissement sera élevé. Plus le taux de profit tendra vers zéro, plus $b(t)$ tendra vers 1.

$b(t)$ peut être fonction de $a(t)$ dans une relation quelconque comme celle donnée sur le graphique ci-dessous.



En définissant,

$$(10) \quad b(t) = h(a(t))$$

(9) peut se réécrire de la manière suivante:

$$(II) \quad \frac{dA}{dt} \cdot \frac{1}{A(t)} = a(t) (1 - h(a(t)))$$

Le taux d'accumulation du capital fluctue donc en définitive avec le taux de profit. À ceci près cependant, qu'un taux de profit positif n'entraîne pas nécessairement un taux d'accumulation : $h(a(t))$ doit être inférieur à 1.

Tel est schématiquement présenté le modèle de référence de Mandel.

Essayons maintenant de voir comment se présente effectivement le procès d'accumulation. Ceci nous amène à nous interroger sur l'évolution de $a(t)$ et $b(t)$.

3. L'évolution du taux de profit

Nous l'avons mentionné plus haut, le taux de profit dépend du jeu combiné de 6 variables dont les deux principales sont en fait la composition organique du capital et le taux de plus value.

La composition organique du capital est supposée s'accroître avec l'accumulation du capital. Le taux de profit est donc voué à baisser à moins qu'au travers des investissements (1), le capitalisme ne parvienne à accroître le taux de plus value de manière telle que cela puisse contrecarrer la hausse de la composition organique du capital.

3.1 Investissements et changements technologiques

Nécessairement, tout investissement implique un changement technologique et une modification des conditions de production. Le capital n'est jamais renouvelé ou élargi à l'identique mais toujours "à un niveau technique supérieur" (2). Deux types de changements technologiques sont toutefois à étudier.

Lorsque sont introduits des nouveaux équipements dira Mandel, les conditions de production se modifient bien sûr, mais habituellement, les changements ne sont que mineurs. On pourra produire davantage et à des coûts

(1) On ne retiendra dans l'analyse que le rapport entre le taux de profit et les investissements. Ceci n'exclut pas que d'autres facteurs notamment sociaux, puissent en influencer l'évolution.

(2) Ibidem, T.1, p. 220

plus bas, mais si rien de fondamental n'est modifié dans la technique de production les nouveaux équipements ne pourront améliorer la rentabilité des entreprises que temporairement. Mandel semble ainsi reprendre l'hypothèse (1) de Marx que le taux de plus value tend à graviter autour d'un certain taux donné par les conditions de production. L'investissement, tout comme le rapport de force en faveur du capital, peut faire varier le taux de plus value mais seulement de manière temporaire. Dans ce cas, l'accumulation du capital ne peut qu'amener la baisse lente et progressive du taux de profit au fur et à mesure que va s'élever la composition organique. D'où la décélération de la croissance et la tendance vers la crise.

A côté de ce type d'investissements existe un autre type beaucoup plus coûteux en capital par contre, qui lui, va entraîner un changement qualitatif majeur dans la technique de production et de travail. Dans ce cas, on peut s'attendre à ce que l'introduction de ces nouveaux équipements (et leur diffusion dans l'économie) entraîne une hausse du taux de plus value et éventuellement celle du taux de profit. Si ce n'est pas le cas pour toute l'économie, ce le sera au moins pour les entreprises "innovatrices" qui bénéficieront alors de surprofits au travers du transfert de valeur qui s'opèrera dans la péréquation.

La nécessité de rentabiliser le capital immobilisé et surtout le coût des changements font que, pendant une très longue période de temps, seuls des changements mineurs seront introduits dans les conditions de production. Il n'en demeure pas moins que seule une modification de la technique d'en-semble peut contrecarrer la baisse lente du taux de profit. Lorsque la

(1) L'hypothèse apparaît nettement dans l'analyse du cycle où la référence est faite à un taux de profit "suffisant"

crise va éclater, la nécessité du changement va apparaître avec force. Il ne s'agira plus alors d'introduire des améliorations techniques marginales qui n'auront d'autre effet que de l'approfondir encore davantage, mais de réaliser des changements majeurs dans la production et d'introduire une véritable révolution technologique. Le capitalisme n'a plus le choix; le coût en capital a beau être élevé, la seule issue possible à la crise c'est la restructuration.

L'idée de phases de développement est donc introduite au travers du bouleversement dans les techniques de production provoqué par des investissements majeurs à la sortie d'une crise.

Comme on peut le constater, Mandel a une conception de l'investissement et du changement technologique qui n'est pas sans rappeler la théorie de l'innovation de Schumpeter. Deux différences les distinguent toutefois.

Tout d'abord, Mandel a une conception beaucoup plus restrictive du changement technologique que ne pouvait l'avoir ce dernier. C'est sur la technique de production qu'il met l'accent (1) et non sur l'innovation en

(1) On devrait même ajouter que seul le changement technologique permettant d'accroître la plus value relative est privilégié. Il fait ici implicitement référence au passage de Marx dans Le Capital où celui-ci donne les conditions qui permettront d'accroître la plus value. Citons le, "Par augmentation de la force productive ou de la productivité du travail, nous entendons en général un changement dans ses procédés, abrégant le temps socialement nécessaire à la production d'une marchandise. De telle sorte qu'une quantité moindre de travail acquiert la force de produire plus de valeurs d'usage. Le mode de production étant censé donné quand nous examinons la plus value provenant de la durée prolongée du travail. Mais dès qu'il s'agit de gagner de la plus value par la transformation du travail nécessaire en surtravail, il ne suffit plus que le capital, tout en laissant intacts les procédés traditionnels du travail, se contente d'en prolonger simplement la durée. Alors, au contraire, il lui faut transformer les conditions techniques et sociales, c'est-à-dire le mode de production. Alors seulement, il pourra augmenter la productivité du travail, abaisser ainsi la valeur

général. Que la technique de production vienne à être bouleversée et l'économie passera d'une phase de développement à une autre. Ceci ne l'empêchera pas, comme nous le verrons plus loin, de tenir compte dans la description de chacune de ces phases du développement d'industries nouvelles, de productions nouvelles et même d'y attacher un rôle extrêmement important tant dans l'analyse des rapports sectoriels qui s'établiront que dans son développement propre (1). Mais fondamentalement, l'élévation du taux de profit ne peut provenir que de la hausse du taux de plus-value qui accompagne une innovation majeure (une révolution technologique) dans les conditions de production. Sur cette question, Schumpeter a une conception beaucoup plus large. Toute innovation, qu'elle s'applique dans le type de biens produits, dans la mise en marché ou bien dans les conditions de production, permet à l'économie de sortir de sa routine et de créer temporairement des profits (2).

L'autre différence nous paraît plus importante encore. Elle concerne les conditions d'apparition de l'innovation.

Pour Schumpeter, le progrès technologique apparaît comme une variable exogène qui, tout en influençant de manière déterminante l'évolution économique, ne paraît guère influencée en retour par les conditions économiques. Seule peut-être la tendance du profit vers 0 est un facteur d'incitation à l'innovation. Mais ceci n'enlève rien au fait que l'apparition

(1) suite de la page précédente. de la force de travail et abrégé par celà même le temps exigé pour le reproduire " (Souligné par nous, C.D.), K.Marx, Le Capital, Livre I, pp. 231-232.

(1) Notamment, c'est le type de déséquilibre sectoriel qui nous permettra d'expliquer la nature de la crise qui s'y rattachera.

(2) Encore que lui aussi tende à privilégier l'innovation dans les conditions de production.

d'industries nouvelles et d'innovations majeures relève de l'extra-économique alors même que tout le développement économique en dépend. A ce titre, on peut reprendre l'excellente comparaison que donne Schmookler dans la critique de cette approche (1). Le rapport existant entre l'innovation et l'évolution économique ressemble au rapport entre le niveau des pluies et les fluctuations des prix agricoles. Si les pluies influencent directement le niveau des prix, l'inverse n'est cependant pas vrai.

Hormis le fait que le progrès technique va dans le sens du raccourcissement du temps de travail nécessaire à la production des marchandises, Mandel n'a pas non plus à vrai dire de théorie particulière sur cette question. L'analyse qu'il fait du rôle des crises révèle malgré tout un étroit rapport entre la restructuration des conditions de production et la reprise de l'accumulation du capital. L'un ne va pas sans l'autre.

Si la restructuration de l'économie apparaît comme une condition sine qua non au relèvement du taux de profit et à la reprise de l'accumulation, celle-ci ne peut se faire indépendamment d'un investissement massif avec tous les risques que celà comporte. Le passage à une phase supérieure de développement dépend de la réussite de l'investissement, ce qui revient à dire que le changement ne s'opère que dans et par l'investissement. Rien

(1) "Technical Change and the Law of Industrial Growth" in 'Patents, Inventions and Economic Change', Harvard University Press, New York, 1972, pp. 70 et suivantes.

Schmookler aura largement contribué par ses recherches à remettre en cause une telle conception du développement économique pourtant largement acceptée par les économistes aussi bien néoclassiques que marxistes. Marx lui-même tend à considérer le développement des forces productives comme un élément à la fois exogène et déterminant du développement du MPC. Les faits tendraient plutôt à montrer que c'est "l'activité inventive" qui tendrait à suivre l'investissement et non l'inverse comme on s'y attendrait de prime abord.

n'est gagné d'avance. Gage de succès, l'élévation du taux de profit provoquera une accélération de l'accumulation et une diffusion des changements technologiques dans l'ensemble de l'économie. D'un autre côté, plus le capital disponible pour l'investissement sera important, plus les possibilités seront grandes de réaliser les changements structurels nécessaires. Cette condition, ce ne peut être que dans la crise que nous pourrons la trouver.

On le voit donc, la conception qu'a Mandel du développement économique et du progrès technique évite l'objection formulée par Schmookler à l'égard de la théorie de l'innovation de Schumpeter. L'histoire du capitalisme ne dépend pas d'un facteur exogène, le progrès technique mais au contraire, du rapport entre l'accumulation et le taux de profit. Ce rapport nous est donné par la nature du changement technologique induit par l'investissement bien sûr, mais aussi, provoqué par lui.

Ces remarques précisées sur l'investissement, nous pouvons dire que l'histoire du capitalisme se présente chez Mandel, comme une succession de phases de développement associées chacune d'elles à une révolution technologique particulière dans les conditions de production et entrecoupées les unes des autres de crises qui sont tout autant le résultat de l'accumulation que la condition objective à sa reprise.

3.2 Accumulation du capital et phases de développement

De ces phases ou périodes, pour reprendre son appellation, Mandel en dénombre 4 sur la période s'échelonnant de la fin du dix huitième siècle à nos jours.

La première s'étale de la fin du XVIII^{ème} siècle à la crise de 1847. C'est la phase de la révolution industrielle caractérisée par la généralisation de la machine à vapeur et le développement du secteur des biens de consommation.

La seconde, c'est celle de la première révolution technologique. S'étalant de 1847 à la crise des années 90, elle est marquée par la généralisation du moteur à vapeur fabriqué mécaniquement et le développement du secteur lourd. (acier, chemin de fer).

La troisième phase va de 1890 à 1940. C'est la deuxième révolution technologique marquée par la généralisation du moteur électrique et du moteur à explosion, et, du point de vue des rapports sectoriels, par le développement de l'industrie de biens de consommation durables.

Enfin, la quatrième période, c'est celle qui s'achève, c'est celle de la troisième révolution technologique au niveau de la généralisation des machines électroniques cette fois. Egalement, elle se caractérise par le développement du secteur des biens de production.

A peu de chose près, la datation pour les trois premières périodes coïncide avec celles de Schumpeter et de Kondratieff. Il en va de même

pour les caractéristiques de chacune d'entre elles, encore que Mandel introduise davantage d'éléments, notamment les rapports métropole-colonies. Quant à la longueur de chacune de ces périodes, elle tourne aussi autour d'une cinquantaine d'années même si, sur ce point, Mandel prend ses distances avec ses prédécesseurs. "Elles n'ont pas du tout, dira-t-il, la périodicité rigide des cycles classiques inhérente au M.P.C." (1). Élément nouveau par contre, l'accumulation du capital présente pour lui le même caractère ondulatoire que celui qu'on peut observer dans le déroulement du cycle des affaires.

Tout comme dans le cycle économique, chaque phase se décompose en deux périodes:

Une période d'accélération de l'accumulation du capital associée à la hausse du taux de profit, aux investissements massifs et au développement de nouvelles activités. C'est la période de la "révolution de la technique"

Celle-ci est cependant suivie d'une autre, "dans laquelle la révolution proprement dite de la technique de production s'est déjà effectuée, c'est-à-dire que les nouveaux centres de production sont en gros, prêts à produire des moyens de production, qu'ils ne peuvent plus s'étendre et s'améliorer que quantitativement. Il s'agit donc dans cette phase de généraliser les nouveaux moyens de production et sources d'énergie à toutes les branches industrielles et économiques ... C'est donc une phase progressive de diminution du taux de profit, de ralentissement de l'accumulation et de la croissance économique..." (2).

Le passage est quelque peu ambigu. Il laisserait sous entendre que la première période s'accompagnerait d'un accroissement rapide du secteur lourd de l'économie et qu'une fois les installations nouvelles mises en place, un peu comme chez Schumpeter, ce serait le reste de l'économie qui absorberait les innovations (1). Ce point semble difficile à admettre à moins de supposer que l'accumulation du capital se fait en deux temps: 1) dans le secteur I, 2) dans le reste de l'économie. Hypothèse que ne semble pas embrasser Mandel (2) dans la description qu'il fait de chaque phase. Cette conception devrait être rejetée et remplacée par une périodisation en deux temps, définie tout simplement par l'importance relative des investissements à changement technologique majeur dans l'ensemble des investissements et, cela, indépendamment du secteur où ils se font.

La première période serait donc celle où les industries nouvelles et les industries établies introduisent de nouvelles techniques de production, et la seconde, celle où les nouvelles techniques s'étant imposées partout dans l'économie, les investissements n'en seront essentiellement que de renouvellement et d'élargissement des capacités existantes. Relevé dans les premiers temps de la reprise, le taux de profit tendrait à se maintenir, voire à s'élever dans la première période dépendamment de la capacité du capitalisme à contrecarrer la hausse de la composition organique du capital

(1) C'est sa conception du progrès technique uniquement centrée sur les conditions de production qui gêne ici Mandel et l'amène à avancer que c'est d'abord dans "les sphères du département I" que vont se faire les bouleversements.

(2) Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y revienne à plusieurs reprises. Comme dans l'analyse du cycle par exemple où la hausse de c/v entraîne un développement accéléré du secteur I (et vice versa) voir l'analyse qu'il donne dans le livre 3. pp. 84 et suivantes.

(1) E. Mandel, *op.cit.*, p. 250

(2) Ibidem, p. 236

par l'accroissement du taux de plus value. Au contraire, dans la deuxième période, la stabilisation du taux de plus value et le caractère limité des changements majeurs feront que le taux d'accumulation et le taux de profit iront déclinant.

C'est en vertu de ce schéma que Mandel décompose chacune des quatre phases répertoriées. On aurait ainsi:

	croissance accélérée	ralentissement de la croissance
Phase 1	1793-1825	1826-1847
Phase 2	1848-1873	1873-1893
Phase 3	1894-1913	1914-1934
Phase 4	1945-1966	1966- ...

Nous reviendrons plus loin sur la description donnée par Mandel de chacune de ces périodes.

3.3 Les rapports sectoriels

Outre la question du rapport entre le taux de plus value et la composition organique, un autre élément vient influencer le taux de profit dans le modèle de Mandel: les rapports sectoriels. A en juger par ses remarques introductives, il semblerait même que ce soit un élément déterminant dans son explication des crises. Lisons ce qu'il écrit à ce sujet:

"Il apparaîtra que le jeu combiné de ces différentes variables et lois de développement se laisse résumer en une tendance au développement inégal entre les différentes sphères de production et éléments constitutifs de la valeur du capital" (1)

Autrement dit, au problème de la hausse de la composition organique du capital vient se greffer le problème des rapports entre le secteur I et le secteur II, un problème qui cependant, ne se pose pas tout à fait de la même manière que chez Tougan Baranowsky. (2)

Il ne s'agit pas pour lui de voir à quelles conditions les rapports de proportionnalité peuvent être maintenus entre les deux secteurs fondamentaux: de l'économie, mais plutôt, de tenir compte du fait qu'à chaque phase un certain nombre d'industries motrices tendent à apparaître dans l'une ou l'autre des deux sections provoquant ainsi un développement accéléré de la section au détriment de l'autre.

Comment explique-t-il ce développement inégal?

Essentiellement par le principe de l'alternance dans les rapports de domination d'un secteur sur l'autre.

Au départ de l'analyse, il y a le constat que chaque phase historique paraît avoir été nettement marquée par le développement privilégié d'un secteur sur l'autre et cela en alternance. Ainsi, la révolution industrielle a été marquée par le développement de l'industrie de biens de

(1) E. Mandel, op. cit., T.1, p. 72

(2) Ce n'est même pas sûr. Lorsqu'il parle de la hausse de la c.o.c. Mandel revient toujours au déséquilibre sectoriel comme chez Tougan et à la nécessité de maintenir un taux de croissance plus élevé dans le secteur I de l'économie que dans le secteur II.

consommation; la première révolution technologique, par celui de l'industrie de biens d'équipement; la deuxième révolution, par le développement de l'industrie de biens de consommation durables et enfin, le troisième âge du capitalisme, "par une poussée vers l'industrialisation intégrale de toutes les branches économiques", notamment dans les sphères de la circulation, de la construction, etc, ce dont a évidemment largement bénéficié le secteur des biens de production.

L'écart dans les compositions organiques et les transferts de valeur d'un secteur à l'autre via le mécanisme de la péréquation fera que le secteur en croissance rapide pourra bénéficier de capitaux supplémentaires et s'accroître encore plus rapidement. Lorsque ce secteur ou du moins, devrions-nous dire, les industries motrices de ce secteur auront atteint leur plein développement, les effets de la sur-capitalisation commenceront à se faire sentir et la tendance à la surproduction à se faire plus apparente.

C'est un problème de marché originant du développement inégal de l'économie que Mandel reprend ici. Ce problème, il ne l'associe pas, comme Hilferding ou Bernstein, des auteurs qu'il critique (1), à l'anarchie capitaliste mais au développement lui-même. Si le développement d'une industrie nouvelle permet au capitalisme de s'élargir rapidement et de bénéficier des effets des changements technologiques, la prépondérance que va prendre cette industrie dans l'économie ne peut provoquer qu'une tendance permanente à la surproduction. Ainsi, par exemple, écrit-il:

(1) Mandel est étonnamment silencieux sur les thèses de Tougan Baranowsky, sur la question des proportionnalités sectorielles.

"de même que la barrière pour le développement élargi du mode de production capitaliste a pris tout d'abord, dans les années cinquante (du siècle dernier, C.D.) la forme d'une surproduction dans le département II, elle prend à partir du dernier quart du XIXème siècle la forme d'une surcapitalisation dans le secteur I" (1).

La question que l'on peut se poser est pourquoi et comment une industrie ou un secteur peut devenir prépondérant dans l'économie? Mandel ne nous fournit guère de réponse là-dessus. Ce qui semble se dégager du texte, c'est que chaque secteur tend à osciller le long d'un sentier d'équilibre donné par les conditions d'écoulement de la production de chaque secteur. Le développement d'une industrie dans un secteur donné apparaît ainsi comme une réponse au problème des débouchés qui se posent dans l'autre secteur. A l'appui de ceci, nous pouvons apporter l'explication qu'il donne du développement des industries de biens de consommation durables au début du siècle ou encore celle qu'il donne pour le développement de l'industrie lourde dans la première Révolution technologique. Voyons ce qu'il écrit à propos du développement de la première:

"Deuxièmement, ces capitaux excédentaires pénètrent alors dans le département II. Il se constitue un nouveau secteur de biens de consommation, celui des biens de consommation durables, qui ne représente que l'application de la deuxième révolution technologique dans le domaine des biens de consommation - production automobile et début de la production d'appareils électro-ménagers" (2).

(1) Ibidem, p. 374

(2) Ibidem, p. 378

Rendu possible grâce aux changements technologiques, l'expansion du secteur des biens de consommation durables apporterait une réponse au problème des débouchés qui s'était développé dans le secteur I pendant la longue dépression de la fin du XIX^{ème} siècle.

Il ne s'agit évidemment, comme nous l'avons dit, que d'une hypothèse.

En fait, nous touchons ici un point faible dans la théorie.

Mandel a du mal à expliquer les rapports entre les différents secteurs autrement qu'en se référant aux équilibres sectoriels et aux conditions de la reproduction. Ce qui vient encore apporter plus de confusion à l'analyse, c'est son postulat de la hausse de la composition organique qui, s'il est vérifié sur la longue période, ne peut que signifier la nécessité d'une croissance toujours plus rapide du secteur I au détriment du secteur II (et la surproduction dans le secteur 2).

Mais, comment le secteur II pourrait connaître un développement plus rapide que le secteur I alors même que son développement est conditionnel à un changement des conditions de production? Cela sous-tend obligatoirement que la phase d'expansion ne peut que s'accompagner d'une croissance accélérée dans le secteur I et d'un élargissement des débouchés en II. Cette hypothèse avait été avancée par Mandel, nous l'avons rejetée puis- qu'elle nous amènerait à reprendre l'hypothèse sous-jacente chez Schumpeter selon laquelle cela prendrait de 20 à 25 ans à l'économie pour digérer le choc d'une innovation majeure. Celle-ci ne commencerait à se réajuster qu'une fois que les nouveaux équipements seraient prêts à produire. D'un autre côté, comment le secteur I pourrait se développer plus rapidement que II? Cela signifierait-il que pendant la période d'expansion,

ce secteur serait à même de trouver dans les rapports intrasectoriels suffisamment de débouchés pour maintenir son rythme de croissance et surtout réaliser les profits anticipés par les nouvelles conditions de production?

Un élément de réponse que nous pouvons apporter est que le problème soulevé n'est pas véritablement un problème sectoriel. Il découle directement de la conception restrictive qu'a Mandel du progrès technique, ce qui l'amène à négliger le problème des débouchés. Le changement dans les conditions de production est certes un facteur déterminant dans le relèvement du taux de profit; mais si de nouvelles industries, peu importe si elles émergent en I ou en II, ne viennent pas prendre le relai des industries déjà existantes, la hausse du taux ne pourra être que de très courte durée. Le problème de la réalisation de la production au profit attendu va très vite se poser.

Il faut que le modèle s'élargisse, que de nouvelles industries apparaissent pour qu'au travers des débouchés qu'on y trouvera, la hausse du taux de plus value puisse se transformer en une hausse effective du taux de profit. Le véritable problème sectoriel, c'est la hausse de la composition organique qui le provoque et non le fait que, pour une question de débouchés, au déséquilibre sectoriel d'une phase va correspondre un déséquilibre, mais dans l'autre sens, à la phase suivante.

Une manière possible d'envisager le problème des rapports sectoriels, tout en admettant le fait que la composition organique du capital s'élève continuellement, c'est de considérer que dans la première partie d'une phase de développement la pression de la demande de biens d'équipement sur

le secteur I, relayée par le développement de nouvelles industries, crée un effet d'entraînement tel que cela tend à masquer la tendance à la surproduction dans le secteur II. L'hypothèse est tout à fait acceptable et davantage conforme aux descriptions empiriques des différentes phases de développement que nous donne Mandel. Dans la deuxième période, au contraire, l'investissement tend à se ralentir considérablement; d'abord, parce que le taux de profit chute, mais aussi parce que le renouvellement des équipements existants et l'élargissement de la structure de production exige beaucoup moins de capitaux. On aurait alors une accumulation de capitaux en jachère, une tendance à la surproduction dans le secteur I et dans le secteur II. La tendance à la surproduction latente dans la première phase deviendrait alors ouverte et émergerait tout autant en I qu'en II.

Nous reviendrons là-dessus ultérieurement. Notons seulement pour fermer la parenthèse que si le problème des équilibres sectoriels peut avoir une certaine importance quant à l'évolution du taux de profit dans le déroulement d'une phase de développement, il n'est pas la source fondamentale des crises économiques. Les questions qui restent en suspens toutefois sont celles de savoir :

i. Si, effectivement, le bouleversement de la technique entraîne inéluctablement une élévation de la composition organique du capital.

ii. Si la solution au problème de l'équilibre sectoriel se fait toujours au détriment du secteur II. Ou bien, au contraire, le développement d'industries nouvelles en son sein ne peut-il pas être une solution? Un élargissement du secteur II ne peut-il pas, en absorbant la plus value excédentaire, permettre la réalisation du taux de profit attendu non seulement dans le secteur I mais aussi dans le secteur II?

iii. Enfin, ne serait-il pas possible d'admettre également une continuité dans l'accumulation du capital? Ne serait-il pas également possible de remettre en cause la distinction par trop rigide des investissements en deux catégories sans pour cela remettre en cause l'idée sous-jacente relative aux changements majeurs dans les conditions de production?

Ces questions, nous les posons seulement. A ce stade-ci du texte, nous nous éloignerions trop de l'objet de la section qui est de présenter le point de vue de l'auteur.

3.4 Evolution du taux de profit et taux d'accumulation

En tenant compte de ce qui précède, il nous est maintenant possible de donner l'évolution du taux de profit dans le modèle de Mandel et par là même le taux d'accumulation.

Nous nous devons ici, de raisonner dans le cadre d'une phase de développement et de supposer la continuité dans l'accumulation du capital.

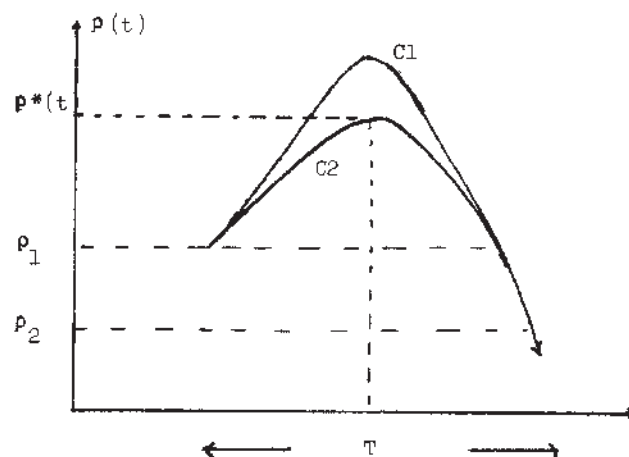
Chaque phase se divise donc en deux périodes.

Dans la première, la hausse du taux de plus value compense celle de la composition organique du capital. Le taux de profit s'élève. Cependant, en tenant compte des rapports sectoriels et en particulier des difficultés de réalisation dans le secteur II, le taux de profit réel ne peut être qu'inférieur au taux attendu.

Ce taux va en déclinant dès l'instant que les investissements majeurs commencent à se ralentir. On passe alors à la seconde période, soit celle de la décroissance du taux de profit et du taux d'accumulation. Ici aussi, si nous admettons une tendance au ralentissement plus fort que prévu dans les investissements, les effets de la tendance à la surproduction dans le secteur 2 se feront davantage sentir et le taux de profit descendra plus rapidement.

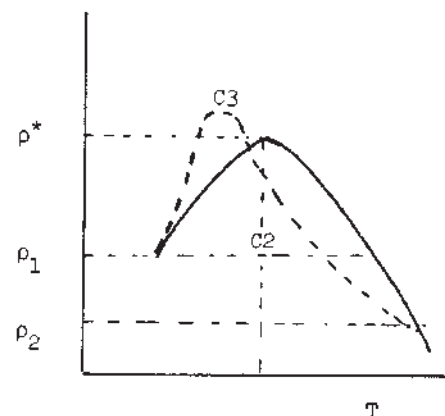
On peut donc représenter le cheminement du taux de profit dans le cours d'une phase sous la forme d'une parabole où, partant d'un certain niveau minimal de taux de profit p_1 pour que s'amorce l'accumulation, le taux de profit suivra la courbe C2 (la courbe C1 étant la courbe idéale) jusqu'au niveau de taux de profit minimal p_2 , niveau qui marque le blocage de l'accumulation et donc, la crise.

Evolution du taux de profit



Nous obtenons ainsi l'"onde longue" du taux de profit. Pour connaître maintenant l'évolution du taux d'accumulation, nous devons connaître l'évolution de $b(t)$, elle-même associée avons-nous dit, au taux de profit.

Le taux d'accumulation, quant à lui, suivra un cheminement C3, différent de C2 pour tenir compte du capital en jachère. Plus rapide que le taux de profit dans les premiers temps de l'expansion, le taux ira ensuite déclinant au fur et à mesure que s'épuisera le stock de capital en jachère. Une fois, le maximum atteint, le taux d'accumulation du capital deviendra inférieur au taux de profit pour ultimement tomber à zéro lorsque celui-ci atteindra le niveau minimal p_2 . (1)



(1) Nous prions le lecteur de noter que les corrections au texte ont amené la suppression des pages 353 et 354. Le texte se poursuit donc à la page 355.

4. Crises, récessions et fonds de réserve historique du capital

Le modèle que nous venons de présenter n'est en fait pas complet. Tout d'abord, nous n'avons que très peu parlé des crises économiques pas plus que des capitaux disponibles qui constituent en s'accumulant ce que Mandel appelle le fonds de réserve historique du capital. Autre élément dont nous n'avons pas tenu compte, la question des récessions. Nous avons toujours supposé la continuité dans l'accumulation du capital, une fois la relance de l'investissement amorcée au début d'une nouvelle phase de développement. Tel n'est cependant pas le cas. De la même manière que l'on assiste à un investissement brutal et massif dans le but de modifier les conditions de production, nous assistons dans le déroulement d'une phase, à un renouvellement et à un élargissement par à-coup du capital productif. Ce sont ces points que nous voudrions voir maintenant.

Commençons tout d'abord avec la question des récessions et du cycle des affaires.

4.1 Cycles économiques et récessions

Deux hypothèses sont à la base de la théorie du cycle que nous présente Mandel au début du chapitre IV du Troisième âge du capitalisme.

La première, c'est que pour lui "le cycle industriel se présente comme une suite de périodes d'accumulation accélérée et ralentie" (1)

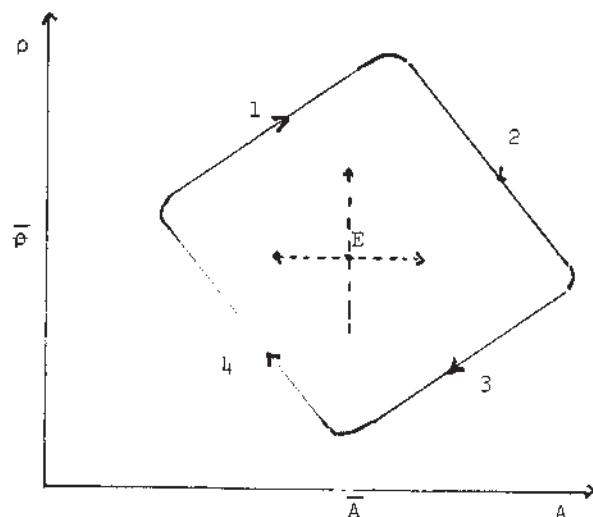
(1) Ibidem, p. 214.

que nous pouvons associer à l'élargissement par à-coup de l'appareil productif. Par rapport à l'évolution en longue période de l'accumulation du capital, chaque cycle correspond donc, à un moment particulier dont la durée se définit par le temps que va prendre l'économie à atteindre le niveau de capacité de production nécessaire et à s'ajuster au niveau de capacité réalisé.

La deuxième hypothèse, c'est qu'à chaque cycle, la valeur du capital tend à graviter autour d'un certain niveau défini par un "taux de profit considéré comme "suffisant". Mandel ne nous en dit pas plus. On peut quand même considérer avec ce que nous avons vu précédemment que ce taux de profit correspond au taux de profit de longue période qui serait associé au niveau de la capacité de production et à la valeur du capital productif si les conditions nécessaires à la parfaite reproduction du système étaient remplies.

Partant de ces deux hypothèses, on peut donc cerner le cycle au travers de la gravitation de la valeur du capital productif autour d'un niveau d'équilibre associé au taux de profit d'équilibre. C'est ce que nous avons représenté sur le graphique ci-après où 1, 2, 3 et 4 représentent les différentes phases du déroulement du cycle.

Relation taux de profit-capital dans le cycle industriel



p désigne le taux de profit et A , le capital productif (en valeur)

La phase I. La phase d'essor. L'accumulation du capital s'accélère, suite aux décisions des entreprises de renouveler et d'élargir leurs équipements d'une part, et au relèvement du taux de profit dans les premiers temps de la reprise d'autre part. "C'est autant la masse que le taux de profit, dira Mandel, qui s'élève et c'est autant le volume que le rythme de l'accumulation qui augmente" (1). C'est donc une phase d'accélération de la croissance.

La phase 2. La phase de suraccumulation. "A partir d'un certain point de ce mouvement, les difficultés naissent pour la mise en valeur de la masse totale de capital accumulé. La baisse du taux de profit est le

(1) Ibidem, p.214.

signe le plus évident de ce retournement" (1). Autrement dit, dans la phase d'essor, l'accumulation du capital se fait à un rythme tel que la capacité de production tend à dépasser le niveau d'équilibre. L'accumulation se poursuit sur sa lancée, dans la phase 2, ne serait-ce qu'à cause des dépenses encourues pour achever les investissements. Le taux de profit quant à lui, tend à baisser suite aux difficultés croissantes de rentabiliser le potentiel de production. On est dans une phase de suraccumulation, état que Mandel définit de la manière suivante:

"Nous entendons par suraccumulation l'état dans lequel une partie du capital accumulé ne peut être investie à un taux de profit suffisant et perçoit seulement un taux d'intérêt décroissant"(2). L'idée donc de taux de profit d'équilibre et de niveau d'accumulation optimal, pourrait-on dire, est on ne peut plus clairement avancée.

La phase 3. La récession. Suite à la baisse du taux de profit jusqu'à un niveau qui tend à bloquer tout projet d'investissement, et aussi, ce qu'il ne faut pas oublier dans l'analyse de Mandel, suite à l'état de surproduction dans lequel se trouve l'économie, (3), l'accumulation du capital se bloque et la récession éclate. Alors, survient une période où "aussi bien la masse que le taux de profit et c'est autant le volume que le rythme de l'accumulation qui diminuent" (4). L'économie se resserre, la production chute, les profits s'effondrent, les faillites se multiplient, les entreprises ne renouvellent plus les équipements usés, le capital productif diminue. C'est la récession.

(1) Ibidem, p. 214

(2) Ibidem, p.214

(3) Surproduction au sens où la capacité de production ne peut être rentabilisée à un taux de profit suffisant.

(4) Ibidem, p.214

La phase 4. C'est la phase de reprise. Ce qui caractérise peut-être le plus cette phase, c'est l'état de sous-investissement dans lequel se trouve l'économie. La diminution du capital productif entraîne dans l'économie une situation de sous investissement. Le capital productif descend au dessous de son niveau d'équilibre $\bar{A}$. C'est aussi une période où la reprise de la demande associée au non réinvestissement des profits entraîne une remontée du taux de profit. Celui-ci va s'accroître au-dessus de son taux d'équilibre jusqu'à un niveau où s'amorcera la reprise des investissements. La phase d'essor s'amorcera alors.

La phase 4 est une période clé dans le schéma mandélien. On peut encore parler de cette phase comme d'une phase de crise, parce qu'elle est dans le prolongement de la phase 3, la phase de récession proprement dite:

"il se produit un sous investissement, c'est-à-dire qu'il y a moins d'investissement que ce qu'il serait possible de mettre en valeur étant donnée la production courante de plus value et le taux de profit croissant. Comme on le sait, ces dévalorisations et sous investissements périodiques ont précisément pour fonction de faire croître à nouveau le taux de profit moyen par rapport à la masse totale accumulée, ce qui permet plus tard d'intensifier la production et l'accumulation du capital" (1).

La fonction "objective" de cette phase apparaît comme double: d'une part, le taux de profit tend à s'élever, sans doute à un niveau supérieur à son niveau historique, mais aussi le non-investissement entraîne une accumulation de capitaux disponibles pour le moment où les

investissements massifs se produiront. Conséquence directe de la récession cette phase prépare donc la phase d'essor à venir et, par le fait même, le cycle suivant (1).

On a ainsi chez Mandel, comme chez Spiethoff et Tougan Baranowsky, deux grandes phases dans le cycle: l'essor (l'expansion) et la récession; et deux phases intermédiaires qui, tout en étant la conséquence de l'une, préparent l'autre (2). Si la récession engendre le sous investissement, pendant la reprise, l'accumulation de capitaux va permettre le financement des investissements pendant la phase d'accélération. C'est de la même manière que la baisse des profits dans la phase 2 associée à la tendance à la surproduction, prépare le blocage des investissements qui précipitera l'économie dans la récession.

Le seul niveau d'équilibre en fait, c'est E si ce n'est qu'il s'agit d'un équilibre impossible. Non seulement les investissements se font-ils par à-coups (3) mais encore, dans l'anarchie la plus complète. Chaque

- (1) Il y a beaucoup d'analogies chez Mandel entre sa théorie des ondes longues et celle du cycle. Le rôle joué par l'accumulation des capitaux en jachère pour les financements à venir des investissements en est un exemple. Le rôle déterminant de l'investissement dans l'accélération et la décélération de la croissance en est un autre.
- (2) Mandel ne nous dit rien sur la durée de ces phases intermédiaires, pas plus d'ailleurs sur les points de retournement. On peut présumer que ces phases ne sont que de très courte durée, dépendamment de la rapidité avec laquelle les taux de profits, signe par excellence du niveau de sur ou sous-investissement, vont chuter ou s'élever.
- (3) C'est sur la théorie du renouvellement des équipements à intervalle régulier de Marx que s'appuie Mandel. C'est aussi à cette même théorie qu'il tend à se référer pour expliquer le passage d'une phase à une autre. Les investissements seront tout simplement là d'une autre nature. Au lieu de porter comme dans le cycle sur le renouvellement élargi des équipements existants dans le cadre d'une technique de production donnée, il s'agira alors de changer tous les équipements en rapport avec la nouvelle technique qu'on veut introduire.

(1) Ibidem, p. 215

phase ne fait que refléter une situation de déséquilibre de l'économie.

Les phases 2 et 4 reflètent un déséquilibre entre le capital investi et le capital financier disponible. Dans la phase 2, les investissements s'accroissent et épuisent d'autant les capitaux disponibles. La conséquence en est la baisse du taux de profit et la hausse du taux d'intérêt. Dans la phase 4 au contraire, les capitaux sont là mais non les investissements; les taux d'intérêt devraient donc être bas et les taux de profit devraient tendre à monter. Quant aux phases 1 et 3, elles reflètent au contraire le déséquilibre entre le capital investi et les conditions de réalisation du marché. Dans la phase 1, il n'y a pas assez de capital investi, donc pas assez de production par rapport à la demande. Par contre, l'excès de capital se traduit par une surproduction dans l'économie une fois celle-ci entrée dans la phase 3.

En résumé:

"le cycle industriel capitaliste apparaît ainsi dans son ensemble comme une suite d'accumulation du capital accélérée, de suraccumulation, d'accumulation du capital ralentie et de sous investissement. La montée, la baisse et la reprise du taux de profit correspondent à ces mouvements successifs de l'accumulation du capital et la déterminent en dernière analyse" (1).

Comparativement maintenant à la théorie du cycle chez Schumpeter, on retrouve aussi la même idée de l'investissement source de déséquilibre. Son approche toutefois, centrée sur le rapport taux de profit-accumulation du capital plutôt que sur le rapport offre- demande et prix, paraît davantage cerner la réalité des fluctuations économiques, du moins dans les grandes lignes. Parce que l'explication des deux phases intermédiaires

(2 et 4) suscitent quelques questions. Ainsi, on ne sait pas grand chose sur ce que deviennent ces fameux capitaux en jachère. Egalement, on a du mal à expliquer la chute du taux de profit en 3 uniquement par la suraccumulation. On serait tenté de dire que déjà dans cette phase, on est en situation de surproduction, ce qui se justifie mal dans les faits (1). Certains ajustements devraient donc permettre de raffiner le modèle de base que nous donne Mandel (2).

Une dernière remarque, la durée du cycle n'est pas indépendante de l'onde longue. Ainsi, dans la période de longue expansion, l'investissement ne porte pas simplement sur l'élargissement et le renouvellement de la capacité de production existante. Il y a aussi les investissements majeurs à réaliser. Cela voudra donc dire que dans cette période les phases d'expansion du cycle seront longues et les récessions courtes; le temps que l'économie se réajuste. A l'inverse, lorsque la croissance tend à se

- (1) L'analyse du développement des tensions dans l'économie suite à l'accélération de la croissance et le temps nécessaire pour achever les investissements permettraient je pense, d'apporter une réponse beaucoup plus satisfaisante du déroulement de cette phase sans pour cela remettre en cause l'explication avancée. La chute des taux de profits est davantage associée aux hausses de coûts qu'à la surproduction. Quant aux investissements, ils continuent à se faire jusqu'à l'achèvement des travaux et l'arrivée des équipements. La récession verrait alors l'effet de la chute de la demande se combiner avec un surplus de capacité nouvellement installée.
- (2) Son explication du cycle se trouve beaucoup plus élaborée dans les écrits récents de l'auteur, notamment dans son ouvrage, La crise 1974-1978, Champs, Flammarion, Paris, 1978.

L'auteur y développe notamment une théorie pluricausale des crises au lieu d'en rester au schéma brut que nous venons de présenter. Malheureusement, avec sa nouvelle approche, il semble non pas raffiner le modèle mais au contraire le dissoudre en ne parvenant pas à intégrer à sa théorie certains éléments avancés par des approches autres que la sienne.

ralentir, les phases cycliques d'expansion ne pourront être que de courte durée alors qu'au contraire les récessions seront profondes. La baisse lente du taux de profit provoquera non seulement des retards dans la reprise des investissements mais aussi une dévalorisation beaucoup plus grande du capital investi, pour que le taux de profit puisse atteindre le fameux "taux suffisant".

Ceci nous amène au dernier point que nous voudrions voir dans cette section, la question des crises et des capitaux en réserve.

4.2 Les crises et le fonds de réserve historique

Chaque récession s'accompagne pour Mandel, avons-nous dit, d'un processus de dévalorisation du capital et d'une mise en jachère temporaire des capitaux disponibles. Tant que l'économie est en expansion soutenue, les récessions jouent "parfaitement" leur rôle régulateur en épurant les marchés, en amenant une liquidation du capital excédentaire et surtout en favorisant sous la contrainte l'introduction des équipements nouveaux à l'ensemble des industries existantes. Ce sont les industries sur le déclin et les industries qui ont pris trop de risques financiers qui, en quelque sorte, font les frais de la régulation. L'arrêt de la croissance n'est que temporaire. Avec le ralentissement de la croissance et la décélération de l'accumulation du capital, trois phénomènes nouveaux vont commencer à apparaître dans les récessions.

i) Premier phénomène, la régulation se fait de plus en plus difficilement. Expliquons-nous.

Avec la baisse lente du taux de profit, la suraccumulation de capital se fait de plus en plus apparente dans les récessions. Le processus de dévalorisation du capital se fait avec une difficulté croissante. Les entreprises non concurrentielles ou trop audacieuses ont déjà été éliminées dans la période expansive de l'onde longue. Ne restent donc plus sur le marché que des entreprises aux assises relativement solides. Dans ces conditions, pour que puisse s'opérer le processus de dévalorisation du capital, il faut que les récessions soient particulièrement sévères et longues. Ce sera sans doute le cas, mais rien ne nous garantit que l'on débouchera sur une concentration accrue. Les ententes temporaires et les cartels sont toujours possibles. Maintenant, une autre question vient à surgir. Le processus de dévalorisation permettra-t-il de retrouver un taux de profit suffisant pour assurer la reprise? Dans l'hypothèse d'une baisse lente du taux de profit, le relèvement du taux de profit non seulement risque de n'être que limité mais encore, temporaire.

ii) Le deuxième phénomène concerne le réinvestissement des capitaux disponibles. La phase 3 du cycle est une phase d'attente, de mise en jachère. Tant que le taux de profit n'aura pas atteint un niveau suffisant et que la capacité de production ne sera pas utilisée de manière optimale, les capitaux vont attendre avant de se réinvestir dans le processus de production. Plus le taux de profit tardera à rejoindre le niveau minimal pour amorcer les investissements, plus l'attente sera longue.

Ces deux phénomènes, imbriqués l'un dans l'autre, feront que l'économie ne pourra être sujette pendant cette période qu'à des récessions extrêmement profondes et longues. De récession en récession, l'économie ne pourra donc qu'aller vers une crise majeure, moment ultime d'une phase de développement.

iii) A ces deux phénomènes, Mandel viendra en ajouter un troisième. A chaque récession, la part du capital non réinvesti s'en va croissant et s'en ira grossir le fameux fonds de réserve historique dans lequel iront puiser les capitalistes les argents pour financer les gros investissements nécessaires pour sortir de la crise.

En soi, ce phénomène du réinvestissement croissant, tout comme les deux autres, cerne assez bien la réalité. Ce qui est par contre vraiment étrange, c'est la conception qu'a Mandel de ce fameux fonds de réserve historique. C'est vraiment la théorie de Tougan qu'il reprend ici à une nuance près, c'est qu'au lieu de raisonner sur une récession, Mandel considère ce fonds comme s'accumulant de récession en récession. Qui plus est, il voit en ces dernières un rôle objectif dans la mesure où elles permettent en fin de compte aux capitalistes de mettre de côté par contrainte (la nécessité viendra ensuite quand il sera temps d'investir) les fonds dont ils auront besoin pour sortir de la crise. Lisons ce qu'il écrit à ce sujet:

"Seules les valeurs dégagées au cours de plusieurs cycles industriels consécutifs pour l'achat de capital fixe supplémentaire permettent un tel bond qualitatif du procès d'accumulation. Le retour cyclique de périodes de sous investissement remplit la fonction objective de dégager les capitaux nécessaires par la révolution technologique" (1).

La phrase laisse perplexe. Où vont ces capitaux? Que représente ce fonds de réserve historique?

Encore une fois, il faut souligner le fait que Mandel a repéré, comme Tougan avant lui, un phénomène important dans le développement du capitalisme qui est celui du rapport entre le capital financier et le capital productif. Seulement la théorie qu'il nous propose n'a rien de très convaincant, surtout sur la longue période. Les profits non réinvestis ne vont pas nécessairement servir par le biais des dividendes à l'acquisition de biens de luxe par exemple ou en dépenses improductives, mais une grande partie d'entre eux peut jouer un rôle extrêmement important pendant une phase de croissance lente. On peut prendre pour exemple l'amélioration de la situation financière que peuvent chercher à réaliser les compagnies en remboursant certaines dettes, les placements spéculatifs qu'elles peuvent faire ou, encore mieux, les acquisitions de compagnies concurrentes ou non qu'elles pourront réaliser avec les sommes disponibles. Il s'agit là de tout autant d'exemples qui nous montrent que le non-investissement à des fins productives des argents disponibles ne peut signifier une mise en jachère. Derrière le capital productif, il y a le capital financier existant de manière autonome mais non indépendant vis-à-vis du premier. En dernière instance, seul le capital productif peut engendrer des profits, mais le capital financier aussi, par transferts en son sein et accaparement

(1) E. Mandel, *op.cit.*, p. 223

de plus value, peut rapporter à ses détenteurs. Une situation de crise est justement "une période pendant laquelle, comme l'écrivait déjà Marx, les intérêts financiers s'enrichissent au détriment des intérêts industriels"(1)

Chaque récession connaît cette situation d'attente avant que les capitaux disponibles ne viennent à s'investir. C'est toutefois dans la crise que le phénomène est le plus visible révélant ainsi toutes les limites du développement économique dans les conditions de production existantes. C'est plus que des nouveaux débouchés qu'il faut alors trouver. Il faut changer les conditions de production et techniques de travail pour pouvoir accroître substantiellement la productivité et baisser les coûts de production qui permettront d'augmenter le taux de plus value et par le fait même, le taux de profit. La crise ne peut donc être perçue comme une récession ordinaire. Nous ne sommes plus en présence d'une régulation dans le déroulement du procès d'accumulation. Nous sommes en situation de rupture. Une situation qui contraint le capitalisme à se transformer pour se reproduire.

Ceci évidemment ne va pas aller sans poser un certain nombre de difficultés. Sur le plan social, les transformations impliquent que le rapport de force penche en faveur du capitalisme et que le capital parvient à imposer aux travailleurs les nouvelles conditions d'exploitation. Sur le plan économique, ce qui nous intéresse ici, outre le fait que ces transformations impliquent d'énormes mises de fonds, il faut aussi que les capitaux aient une certaine incitation à aller s'investir et s'immobiliser dans de nouvelles structures de production. Pour celà, il faut que le

taux de profit s'élève.

"A la veille d'un raz de marée de l'accumulation, nous devons donc constater l'apparition de facteurs qui expliquent une élévation soudaine du taux de profit moyen bien supérieure aux conséquences périodiques de la dévalorisation du capital qui se produisent durant la crise" (1) (souligné par Mandel)

C'est la condition préalable du passage d'une phase de développement à une autre. Il faut que le taux de profit parvienne à atteindre des niveaux suffisants pour pousser les capitaux vers le secteur productif.

Parmi ces facteurs, Mandel mentionne :

- la baisse soudaine de la composition organique moyenne du capital;
- une élévation soudaine du taux de plus value à la suite d'une défaite ouvrière;
- la baisse soudaine du prix de certains éléments du capital constant, comme par exemple la baisse du prix des matières premières;
- le raccourcissement du cycle de renouvellement du capital circulant dans le système de transfert ou le commerce par exemple.

Bref, tout élément qui, aussi brutalement que momentanément, va permettre de réduire le risque de l'investissement et créer des profits immédiats. A titre d'exemples, Mandel cite le cas de l'exportation massive des capitaux des métropoles vers les colonies dans les années 90, entraînant une baisse de c/v et du prix du capital circulant ou encore, l'élévation du taux de plus value notamment dans le secteur des biens de consommation, à la suite des défaites des révolutions de 1848.

(1) K. Marx, Théories sur la plus-value, op.cit., p.592

(1) E. Mandel, Le Troisième âge du capitalisme, op.cit., T.1, p. 224

On peut s'interroger aussi sur les facteurs avancés par notre auteur. Hormis le cas de la hausse du taux de plus value à la suite d'une modification du rapport de force entre le capital et le travail, on voit mal comment les autres facteurs avancés pourraient accroître le taux de profit sans modification importante des conditions de production. Néanmoins on peut admettre que certains facteurs conjoncturels peuvent venir, à la faveur de la crise ou dans la crise (ce qui relève alors du pur hasard), provoquer une hausse soudaine du taux de profit. Il ne peut s'agir toutefois que de facteurs temporaires. Si le capital ne s'oriente pas vers une transformation de l'appareil productif, le taux de profit ne peut que chuter rapidement, la crise, s'approfondir alors encore davantage à la suite des effets négatifs que cette hausse peut amener, tant sur la demande salariale que sur les capitaux qui ne trouvent pas à matérialiser leurs attentes de profit. Période critique donc, que cette période de crise qui marque le passage d'une phase à une autre (1).

(1) Voir à ce sujet: J.P. de Gaudemar. "La crise comme laboratoire social: l'exemple des disciplines industrielles" in L'occident en désarroi. Rupture d'un système économique, Dunod, Paris, 1978.

4.3 Conclusion

En se situant dans le prolongement des théories tant de Tougan Baranowsky, Spiethoff, Kondratieff que de Schumpeter, la théorie des "ondes longues" aura permis à Mandel de donner à la théorie des crises un contenu plus élaboré et plus réaliste peut-être qu'elle ne pouvait l'avoir chez Marx lui-même. Notamment, la question des cycles est directement abordée en tant que mouvement s'intégrant dans des fluctuations de plus longues périodes; celle des crises, de manière distincte des récessions; ou encore, celle de la baisse tendancielle du taux de profit aura été associée à une théorie des phases de développement et non plus posée de manière générale. Nous avons formulé dans le cours de l'exposé un certain nombre de remarques sur les points faibles de la théorie pour ne plus avoir à y revenir. Par contre, il nous reste à voir dans quelle mesure la théorie des ondes longues et, de manière plus générale, la théorie des cycles longs permet effectivement de mieux cerner la réalité de l'accumulation du capital sur la longue période que les théories de base présentées dans la première partie de la thèse. Par rapport à ceci, il faut également nous interroger sur les hypothèses avancées par Mandel. Ouvrent-elles de nouvelles perspectives à la théorie marxiste des crises ou bien, peut-être à cause de la notion d'équilibre qui est sous-jacente à la théorie des cycles, nous entraîne-t-elle dans un cul-de-sac? Ces deux questions dépendantes l'une de l'autre nous engagent donc dans une partie beaucoup plus critique que nous l'avons fait jusqu'à présent. Nous aurons à passer au crible les points centraux sur lesquels elle s'appuie et les hypothèses d'analyse avancées simplement jusqu'à présent. C'est l'objet de la deuxième sous-partie.

LES DIVERGENCES ENTRE LES SERIES DE PRIX ET LES SERIES QUANTITATIVES

Laissons de côté les débats sur l'existence et les causes des cycles longs dans les mouvements de prix qui nous entraîneraient beaucoup trop loin et abordons directement les questions qui nous intéressent ici. (1) Les séries quantitatives, entendons par là les séries relatives à la production, sont-elles soumises ou non dans leur expansion séculaire (L.H. Dupriez) à des variations et changements de rythme qui laisseraient entrevoir l'existence de cycles longs ou d'ondes longues?

1 - Quelques faits à l'appui de la théorie

Pour les tenants de la théorie des cycles longs, comme Schumpeter ou Mandel pour nous rapporter à eux, la réponse est on ne peut plus affirmative.

(1) Remarquons que le débat sur la relation prix-quantité est on ne peut plus important. Ainsi, si Schumpeter apporte une explication théorique permettant de fonder sa théorie, il n'en va pas de même pour Mandel. Ce dernier laisse entièrement pour compte la question des cycles longs dans les séries de prix, un domaine où pourtant ceux-ci, comme l'écrit Dupriez, s'observent "franchement". Egalement, nous n'aborderons pas l'hypothèse avancée par Mandel d'une correspondance entre les mouvements ouvriers et les cycles longs.

Ainsi, Schumpeter, s'appuyant sur l'étude de la période 1860-1913 voit dans un certain nombre de séries une confirmation de sa théorie des trois cycles. A ses yeux, la plupart des observations révèlent des changements de rythme qui confirment de manière assez satisfaisante des changements de rythme dans la production, comme le laisse supposer sa théorie. (2) Nous renvoyons le lecteur aux graphiques 1 et 2 que nous avons empruntés à l'auteur. On admettra sans conteste avec Kuznets que les faits sont loin d'être évidents comme le prétend Schumpeter. (3)

Pour Mandel, "les indicateurs les plus convaincants semblent être ceux de la production industrielle dans son ensemble et de l'évolution du commerce international (ou du commerce international par tête)"..., et Mandel d'ajouter, "la vérification empirique des ondes longues est tout à fait possible" (4).

Tableau 1

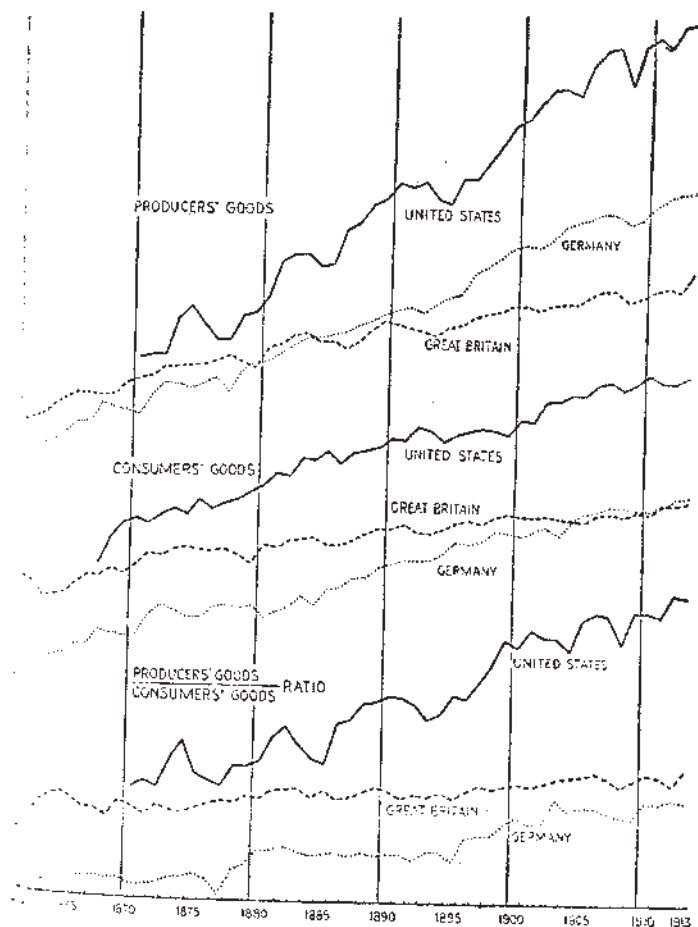
Production industrielle - Taux d'accroissement annuel moyen

Grande-Bretagne		Allemagne		Etats-Unis	
%		%		%	
1831-1841	4.7	-	-	-	-
1827-1847	3.2	-	-	-	-
1848-1875	4.55	1850-1874	4.5	1849-1873	5.4
1876-1893	1.2	1875-1892	2.5	1874-1893	4.9
1894-1914	2.2	1893-1913	4.3	1894-1913	5.9
1914-1938	2.0	1914-1938	2.2	1914-1938	2.0

(2) J. Schumpeter, Business Cycles, op.cit., Vol. II, ch. IX et X

Graphique 1

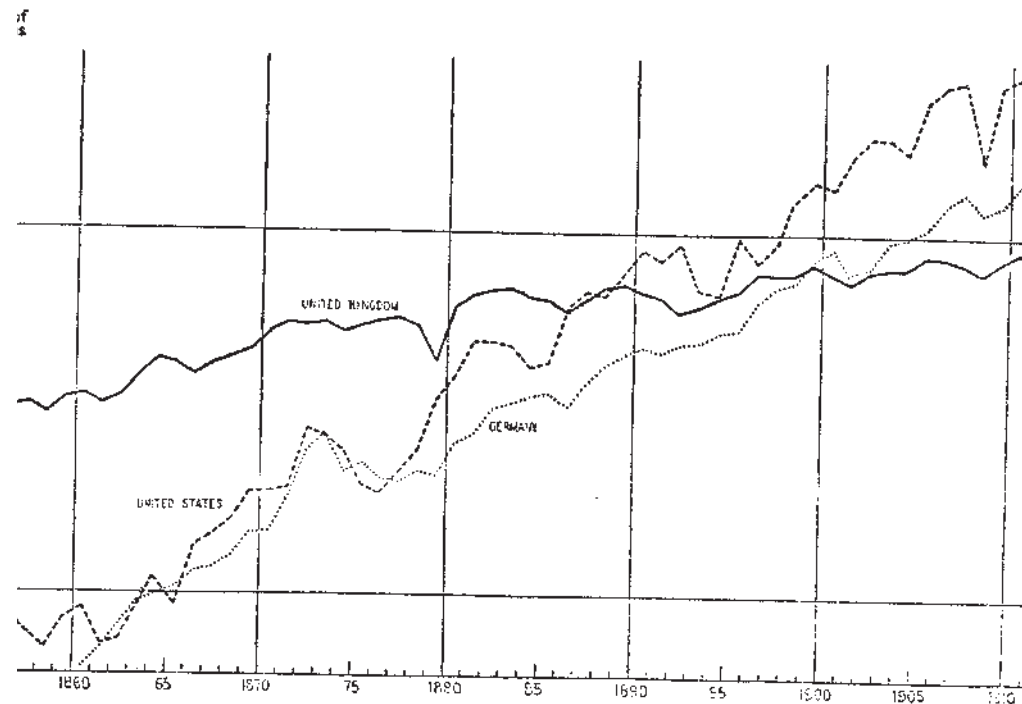
Production de biens de consommation et d'équipement



Source: J. Schumpeter, Business Cycles.

Graphique 2

Consommation de fonte



Source: J. Schumpeter, Business Cycles.

Commerce international (en volume) - Taux d'accroissement annuel moyen

	%
1840-1870	5.2
1870-1890	2.2
1891-1913	3.7
1913-1937	4.1

Source: E. Mandel, op.cit., p.270

Ce sont là les données que nous fournit Mandel à l'appui de sa thèse. Etant dans l'incapacité de vérifier ses sources, nous lui en laissons la responsabilité. On peut néanmoins les accepter puisque, si l'on se réfère à d'autres sources statistiques et notamment à l'imposante recherche de G.Imbert, on peut trouver confirmation de son approche.(5)

Ainsi, selon ce dernier, après étude de 80 séries quantitatives, il apparaît que:

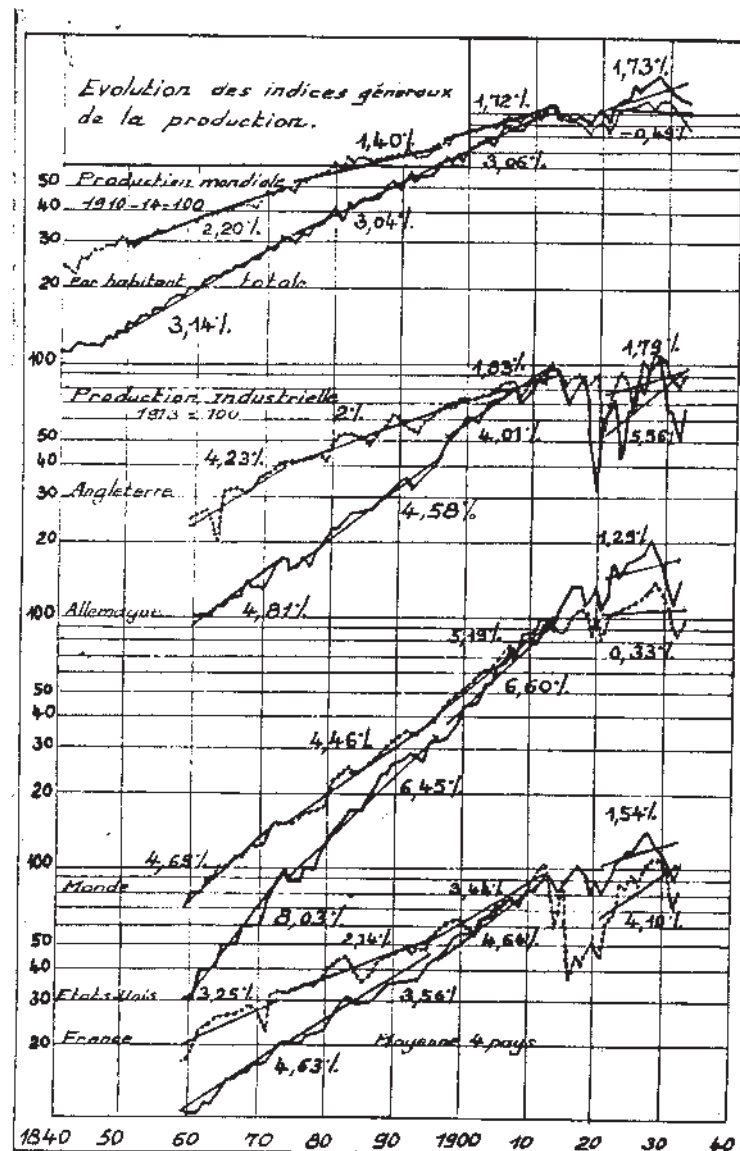
- i. "les indices généraux de la production industrielle présentent une concordance dans 77% des phases observées.
- ii. les mouvements de longue durée semblent surtout résider dans le domaine industriel; l'agriculture se montre plus autonome,
- iii. la hausse des prix correspond à un accroissement rapide de la production et la baisse à un ralentissement".(6)

(3) S.Kuznets a d'ailleurs beau jeu de montrer dans son livre Economic Change, que ce n'est pas sans distorsion de la réalité que Schumpeter parvient à justifier sa théorie.

(4) E. Mandel, op. cit., p.270 et suivantes
Les statistiques sont tirées directement de l'ouvrage.

Graphique 3

Evolution des indices généraux de la production



Source: G. Imbert, Des mouvements de longue durée Kondratieff, la Pensée Universitaire, Aix-en-Provence, 1950, p. 452

Imbert nous fournit d'ailleurs, un tableau de la production industrielle pour l'Angleterre, l'Allemagne et la France qui peut être comparé à celui de Mandel. (voir tableau 2). La similitude est plus grande pour l'Angleterre mais beaucoup moins dans le cas de l'Allemagne et de la France.

TABEAU 2

Production industrielle - Taux d'accroissement annuel moyen

	<u>Angleterre</u>	<u>Allemagne</u>	<u>France</u>
1859-1873	4.23	4.81	3.25
1874-1896	2.0	4.58	2.14
1897-1913	1.83	4.01	3.44
1920-1933	1.73	5.56	4.10

Source: G.Imbert

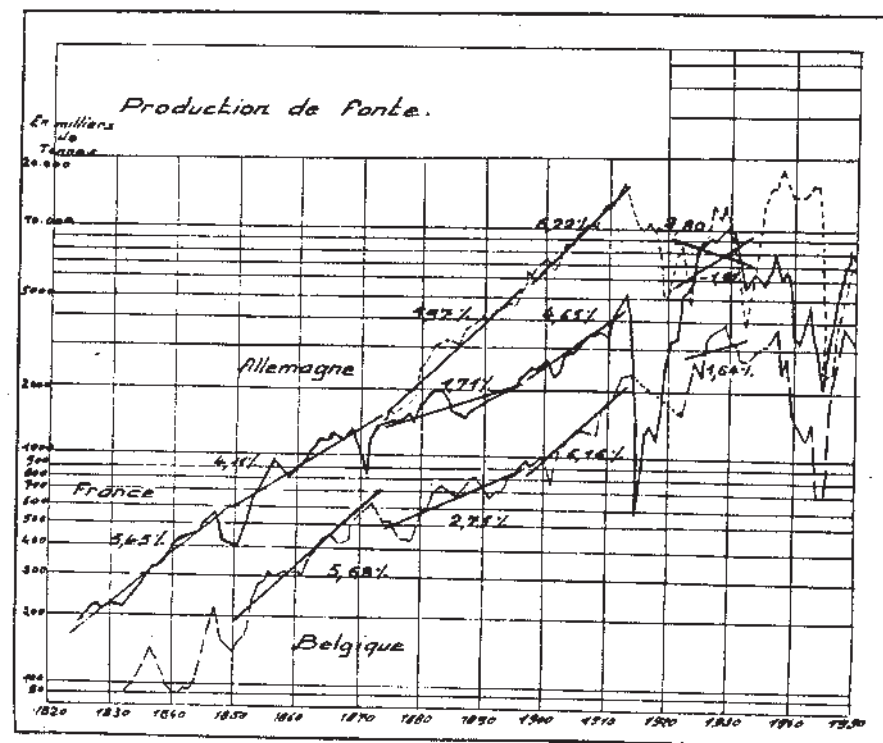
On peut également prendre d'autres séries comme par exemple celles de la production d'acier et de fonte dont nous avons reproduit ci-après le tableau par période de Kondratieff, en le complétant de données fournies par L.H.Dupriez pour le cas de la Belgique. Nous avons aussi fourni en référence les graphiques de la production de fonte où se trouvent calculées par Imbert les tendances par période de Kondratieff.

(5) G. Imbert op.cit., p.472

(6) Ibidem, p.472

Graphique 4

Production de la fonte



Source: G. Imbert, op. cit.

TABLEAU 3

Production d'acier - taux de variation

	G.B. (%)		Belgique (%)
1811-1843	6.11	1835-1857	4.36
1850-1873	4.55	1854-1872	4.58
1874-1896	2.44	1872-1893	2.20
1897-1913	1.66	1891-1910	4.40

Source: G.Imbert
Leon H.Dupriez

Production de fonte

	France	Belgique	G.B.	U.S.A.
1824-1845	5.45	-	-	-
1850-1873	4.11	5.68	-	-
1874-1896	1.71	2.75	.66	7.97
1897-1913	4.65	6.16	.78	6.40
1920-1933	3.80	1.64	1.50	5.36

Source: G.Imbert.

A la vue des données compulsées par G.Imbert, on peut être tenté de conclure dans le sens de Schumpeter et de Mandel et d'admettre qu'effectivement il existe des mouvements longs d'une cinquantaine d'années dans les séries relatives à la production, coïncidant avec les mouvements longs qui ont pu être décelés dans les séries de prix. Est-ce suffisant toutefois?

En fait, la preuve statistique en la matière ne nous paraît pas suffisante. Si effectivement des cycles longs existent dans les séries de production, nous nous devons d'en

trouver la confirmation dans d'autres séries peut-être plus fondamentales encore, notamment dans les séries relatives à l'accumulation du capital et au taux de profit. C'est le premier point que l'on peut déjà noter.

Le second, c'est que dès l'instant que l'on pénètre un peu plus en avant dans l'étude des séries de production, de nombreuses "irrégularités" apparaissent rapidement, quand il ne s'agit pas d'écarts très importants d'un pays à l'autre ou de mouvements qui ne permettent aucunement de conclure à l'existence effective de cycles longs. L.H.Dupriez en avait déjà fait la remarque dans les séries de prix, notamment sur la période 1822-1848. La période ne semble pas marquer un mouvement de baisse dans les prix aussi prononcé (quand il n'est pas inexistant) que le suppose la théorie. Mais il est néanmoins possible en la matière de trouver une explication. Par contre, en ce qui concerne les séries de production les exceptions et les situations anormales sont beaucoup trop nombreuses et les évidences trop faibles à notre avis pour conclure avec autant d'assurance comme le font Mandel ou Schumpeter. C'est le second point à noter.⁽¹⁾ Mais, il y en a aussi un troisième.

(1) C'est la remarque on ne peut plus juste que fait W. Fellner. Pour lui, "The Kondratieff findings are less controversial with respect to series for which they can be established without extracting a secular trend of some complexity, that is to say, where the behavior of the series for the period as a whole is not very significantly influenced

Etudiant la question des mouvements longs dans les séries de production par tête, L.H. Dupriez fait la remarque suivante:

"les courbes calculées par tête d'habitant paraissent plus nettement affectées par les mouvements longs (que les séries de production. CD) ceci est certes étonnant, attendu que les études sur la population n'apportent aucune évidence d'un mouvement en sens contraire de la population dans les principaux pays. On peut donc se demander dans quelle mesure le mouvement n'est pas créé en partie par l'extension inégale des relevés statistiques de la production" (1).

Le fait est d'ailleurs confirmé dans les recherches statistiques d'A. Maddison sur la production par tête (2). Là n'est toutefois pas l'essentiel. La question que l'on peut se poser est de savoir si l'observation de cycles longs dans les séries de production ne serait pas liée en fin de compte à un problème statistique, à un problème de construction de séries? Répondre à la question n'est pas chose aisée. Le problème se pose inéluctablement dès l'instant qu'on étudie la longue période. Il suffit seulement de se rapporter à la critique qu'avait fait I. Adelman de la méthode des séries décennales utilisée par Kuznets, pour voir qu'effectivement, il est possible de créer artificiellement des ondes longues et des cycles à partir des séries utilisées.

(suite page précédente)

by a secular drift. Prices and interest rates, in contrast to physical production and consumption data, yield series of this sort"

W. Fellner, Trends and Cycles in Economic Activity, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1956, p. 39

- (1) Leon H. Dupriez, Des mouvements économiques généraux, T.2, ed. Nauwelaerts, Louvain, 1947, p. 71
- (2) A. Maddison, "Phases of Capitalist Development", Banca Nazionale del Lavoro, Juin 1977, no. 121 et "Per Capita Output in the Long Run", Kyklos, v. 22, 1979, pp.419-439.

Ces problèmes d'ordre empirique ne sont pas étrangers à l'attitude extrêmement prudente qu'ont toujours eu à l'égard de la transposition de la théorie des cycles longs de l'analyse des prix à celle de la production, des auteurs pourtant très sensibles aux différents mouvements économiques comme ont pu l'être par exemple Wagemann et Dupriez.

2- Les positions de Wagemann et Dupriez

De prime abord, Wagemann et Dupriez adoptent une attitude beaucoup plus tranchée.

Ainsi, pour Wagemann "... the phenomena of long waves is observable only for the money-volume series and not for the physical-volume series" (1). Les séries quantitatives seraient ainsi soumises aux lois de l'expansion séculaire; par contre, en ce qui concerne les séries de prix, on peut admettre avec beaucoup de prudence toutefois l'existence de cycles longs. N'ayant guère d'explication à y apporter, Wagemann ne fait que retenir celles qui semblent s'imposer d'elles-mêmes, soit les guerres, les variations dans la production d'or, les changements monétaires ou encore la colonisation et les nouveaux marchés. Bref, le phénomène est observé mais non expliqué.

Chez Dupriez, les positions sont tout aussi nettes. "Les

(1) E. Wagemann, Economic rythm, A Theory of Business Cycles, Mac Graw Hill, New York, 1930, p. 78

prix sont au centre du phénomène et donc du raisonnement" écrit-il (2). C'est aussi à la théorie de l'expansion séculaire qu'il faut se référer pour expliquer les tendances dans les séries quantitatives. Par contre, les "mouvements de longue durée" comme les autres mouvements généraux, "s'affirment dans les faits" (3). Sans opérer une coupure aussi radicale que Wagemann entre les séries statistiques, Dupriez n'en admet pas moins que ce sont surtout les séries de prix qui sont affectées. C'est ce qui l'amène à développer une explication centrée sur ce qu'il appellera "la dérive du facteur multiplicatif" et plus généralement sur les "évolutions complexes des institutions monétaires" (4). Son explication est relativement simple. "Le prix étant un rapport entre les biens et services et la monnaie... les évolutions longues sont dominées par le rapport entre l'évolution monétaire et l'évolution réelle: d'où les explications monétaires du Kondratieff. Celles-ci sont importantes et vraies..." (5)

Les prix évoluent donc selon le rapport de M à T de l'équation de Fisher. A ce rapport viendront s'ajouter les effets secondaires liés au revenu. (6) Le Kondratieff correspondrait donc au degré de tension ou de détente qui existerait dans les économies au niveau monétaire.

Maintenant, il ne faudrait pas s'arrêter à cette première approche. L'un comme l'autre se sont refusés à ne limiter les mouvements longs qu'au seul domaine des prix.

(suite page précédente)

- (2) L.H. Dupriez, Mouvements économiques généraux, Cours dactylographié, Louvain, p. 47
 (3) L.H. Dupriez, op.cit., p. 3
 (4) Ibidem, p. 3
 (5) Ibidem, p. 47

Suite aux travaux de l'institut de conjoncture de Berlin, Wagemann a été amené à reconsidérer ses positions premières. Tout d'abord, contrairement à ce qu'il avait cru au départ (1), la démarcation entre les séries n'était pas aussi nette qu'elle le paraissait au départ. Ainsi, le rythme de l'expansion séculaire de la production industrielle semblait varier avec les prix tout comme celui de la productivité, les investissements et même le commerce international. Ensuite, après une critique assez radicale des théories de Cassel qu'il n'avait fait que reprendre comme première explication du phénomène, Wagemann a essayé d'intégrer les mouvements longs à sa théorie de l'expansion séculaire en prenant comme point de départ le fait que le rapport existant entre la production et les prix n'était que le reflet d'un autre phénomène plus profond, en l'occurrence, l'adaptation des prix aux progrès de l'industrialisation(2). Les prix tendraient à suivre l'évolution des prix relatifs en rapport avec l'évolution des conditions de production et des besoins en facteurs de production.

(suite page précédente)

- (6) Dupriez se distingue des explications monétaristes de son époque, comme celles de G. Cassel par exemple, en intégrant le crédit et la monnaie fiduciaire. Sa théorie n'est pas simplement liée à la production d'or mais à "au volume de monnaie de circulation effective".
 (1) voir à ce sujet, E.Coenen, op.cit., pp. 281-310
 (2) Brièvement, Wagemann rattache le phénomène des Kondratieffs au processus "d'adaptation des économies nationales au progrès de l'expansion séculaire dans le monde".

Même démarche chez Dupriez. De manière générale, les mouvements longs sont beaucoup plus irréguliers et atténués, voire inexistant dans bien des cas, mais ils n'en sont pas moins observables dans les séries quantitatives (1). Ceci semble conforme, pour l'auteur, au fait que dans des économies reposant sur l'inter-dépendance générale, il doit y avoir interaction entre les prix et la production. Cependant, sa position initiale demeure: "les faits concordent à démontrer que le rôle essentiel est joué par les prix et que les variations dans les productions sont souvent des phénomènes induits n'ayant eux-mêmes qu'une faible influence sur l'enchaînement général". (2) Autrement dit, si l'on peut observer des variations dans le rythme de croissance de la production industrielle par exemple, celles-ci ne sont qu'une réaction par rapport aux variations des prix qui elles-mêmes découlent des variations monétaires. (3) D'autre part, ces mouve-

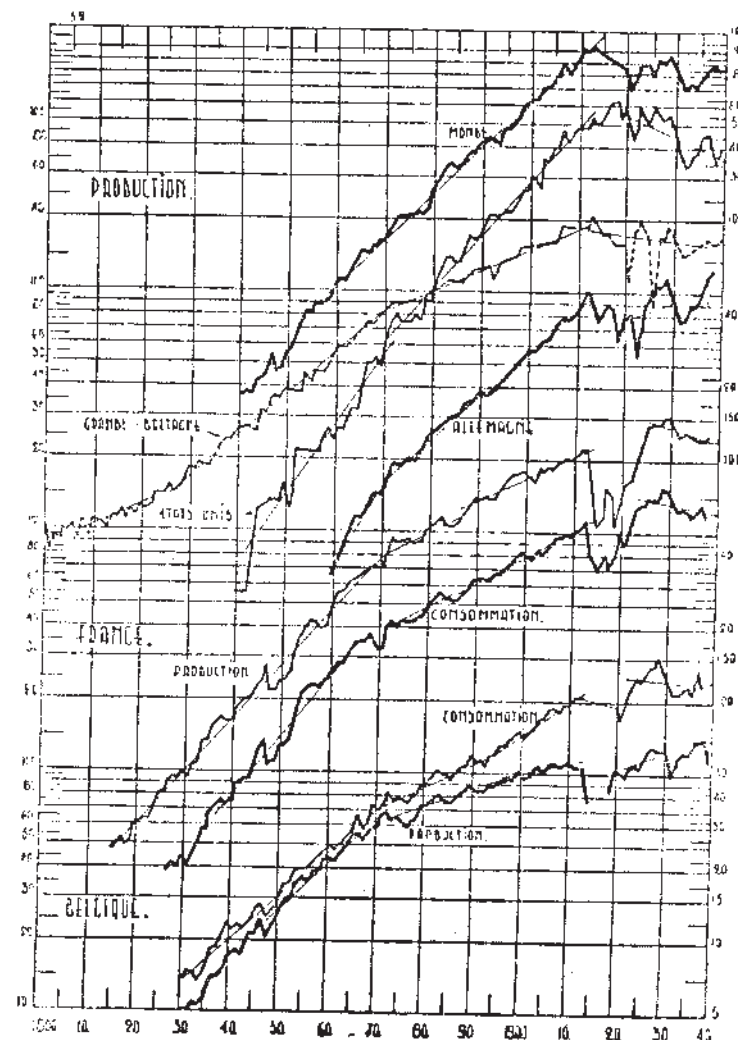
(suite page précédente)

Les écarts dans les coûts de production engendrés par le développement inégal tant des pays que des industries aurait pour effet d'entraîner des déplacements de facteurs de production et de pousser les prix vers le bas. A long terme, le mouvement long de baisse des prix ne ferait que refléter la tendance à long terme des prix à suivre l'abaissement des coûts de production et de s'ajuster ainsi aux nouvelles conditions de production mises en oeuvre pendant les périodes de hausse. A ce propos, Wagemann note lui aussi l'importance que prennent les innovations pendant le mouvement de hausse faisant de celles-ci un facteur d'accélération du trend séculaire. A la question de savoir pourquoi ces dernières n'entraînent pas de baisse de prix, il répondra que les tensions engendrées par un développement plus rapide entraîneront des hausses des coûts des facteurs telles qu'elles anéantiront temporairement l'effet des gains de productivité sur les prix.

(1) Leon H. Dupriez, Des mouvements économiques généraux, Editions Navelaerts, Louvain, 1966, p. 221

Graphique 5

Mouvements longs dans l'extraction charbonnière. 1800-1940
Bases entre 1909 et 1914



Source: L.H. Dupriez, Des mouvements économiques généraux.

ments sont des mouvements qui viennent se greffer sur l'expansion séculaire. Elle demeure l'élément fondamental. "Tout au plus, dira-t-il, dans un mouvement de hausse de prix,

l'aisance des marchés, l'abondance des capitaux et la vigueur de l'esprit d'entreprise" stimulent en quelque sorte la croissance sans cependant être des facteurs décisifs pour le progrès qui se réalise à travers tout". Egalement, notera-t-il, en Kondratieff de hausse, "l'accent sera mis sur l'accroissement des volumes et sur la rationalisation des entreprises en Kondratieff de baisse" (1) ce qui laisse sous-entendre qu'en période d'expansion, l'économie tend davantage à s'élargir et à bénéficier des rendements d'échelle qu'à mettre l'accent sur l'amélioration des gains de productivité et l'élimination des équipements moins efficaces, comme ce sera le cas dans le Kondratieff de baisse. Pour reprendre l'expression d'A. Lepas (2), le progrès serait alors extensif à la hausse et intensif à la baisse.

(suite)

- (2) Ibidem, p. 96
- (3) Ibidem, p. 96-97

(1) Ibidem, p. 54

- (2) A. Lepas. "Note sur les Kondratieffs". Chroniques d'Actualité. SEDEIS
A. Lepas, "Comprendre les événements économiques", Entreprise, no. 907, 1973

En résumé donc, la position adoptée par Dupriez est de considérer les mouvements de longue durée comme un mouvement particulier mais centré sur les prix. Les séries quantitatives sont soumises à un mouvement plus général, l'expansion séculaire, qui peut cependant être influencée dans sa forme et son rythme par les Kondratieffs et par les effets induits des prix sur les quantités et le climat général qui l'accompagne. (1) Pour Wagemann par contre, les Kondratieffs, surtout observés dans les séries de prix, s'intègrent dans sa théorie de l'expansion séculaire dans la mesure où pour lui les prix ne dépendent pas en dernière instance de la monnaie mais des coûts de production (2). L'auteur n'en demeure pas moins extrêmement prudent quant à savoir si effectivement l'expansion séculaire est soumise à des fluctuations de longues durée, comme elle peut être soumise à des fluctuations cycliques.

- (1) Dupriez parle de "climacteries" en référence au concept introduit par Phelps Brown et Handfield Jones. "The Climacteric of the 1890's: a Study in the Expanding Economy", Oxford Economic Papers, Vol. 4, 1952, pp. 266-290.

- (2) L'analyse de la position de Dupriez et de Wagemann est intéressante par rapport à la théorie Aglietta-Billaudot sur l'accumulation extensive-intensive fondée sur la plus-value relative originant des gains de productivité et qui se manifestent au niveau des prix par une réduction des coûts de production via une réduction de la valeur des marchandises produites. Il y a donc une réduction des prix, si les prix expriment la valeur des marchandises sans perturbation monétaire qui pourrait parvenir d'un changement de la valeur de l'équivalent général, changement qui se manifeste soit par un changement de la définition de l'étalon ou par une dévaluation par rapport à une autre devise.

Graphique 6

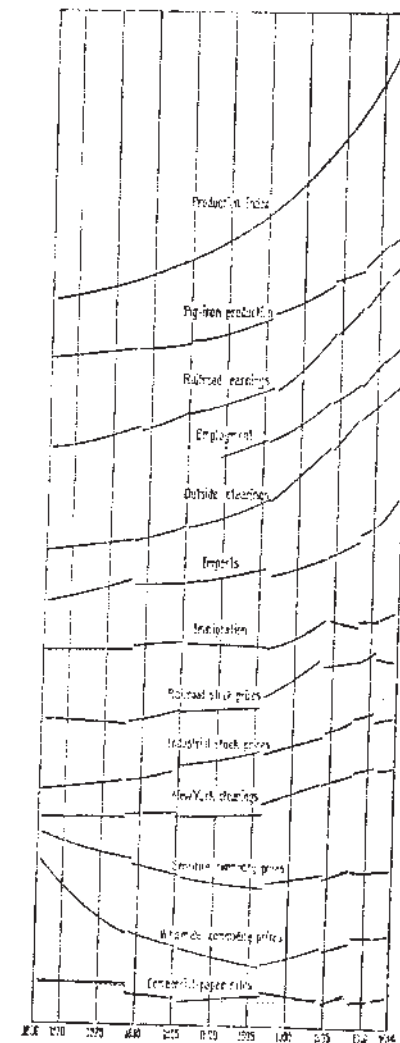
Tendances des principales séries économiques aux Etats-Unis

3- Les études aux Etats UnisLes travaux du NBER

Si nous regardons maintenant du côté des économistes américains et, en particulier, du côté des recherches entreprises par S.Kuznets, E.Frickey, W.C.Mitchell ou encore A. Burns (dans le cadre du NBER), pour ne mentionner que ceux-là, c'est toujours avec le plus grand des scepticismes qu'ont été considérées les thèses de Kondratieff; et cela d'autant plus que les recherches entreprises pour les Etats-Unis sur la période 1870 jusqu'à l'après-guerre laissent davantage entrevoir l'existence de mouvements séculaires secondaires, de "trond-cycles" d'une vingtaine d'années, dira Burns, que des mouvements de type Kondratieff.

3.1 les travaux de Frickey

E. Frickey par exemple ne se prononce pas. Ses recherches sur les fluctuations économiques aux Etats-Unis pour la période 1866-1914, l'amènent à observer des changements de tendances qui, peut-être, "et c'est tout à fait concevable, pourraient s'inscrire dans un système de très longs mouve-



Source: E. Frickey, Economic Fluctuations in the United States

ments ondulatoires".(1) Mais faute de perspective historique, il préfère ne pas se prononcer. Les données disponibles sur la production n'aboutissent pas "à la coexistence d'impulsions cycliques majeures ou mineures" (2). Par contre, il note un changement marqué du Trend aux alentours des années 1890-1896, ce qui lui paraîtrait consistant avec l'hypothèse du passage à une troisième vague Kondratieff. C'est ce que l'on peut voir sur le graphique où Frickey a reproduit en données arithmétiques pour faciliter la comparaison avec les travaux de Kondratieff, les principales séries statistiques sur lesquelles ont porté son étude.

3.2 les travaux S. Kuznets

Kuznets, quant à lui, a toujours rejeté l'hypothèse des cycles longs dans l'analyse de la croissance économique préférant mettre l'accent sur l'expansion séculaire et les retards dans la croissance. Néanmoins, dans son ouvrage sur les "mouvements séculaires" (3), l'étude des tendances et des fluctuations économiques aux Etats-Unis l'amène à distinguer outre le trend du cycle, le trend de ce qu'il appellera les mouvements séculaires secondaires. (4) Les cycles

longs de type Kondratieff n'existeraient pas mais, par contre, on peut déceler des mouvements séculaires tant dans les prix que dans les quantités d'une durée d'environ une vingtaine d'années. Des mouvements qui, précisera Kuznets, se distinguent nettement des cycles économiques (1)

Ces mouvements secondaires, Kuznets les estime d'une durée d'environ 22 ans pour les séries quantitatives et de 23 ans pour les séries de prix, période pendant laquelle le rythme de croissance de la production industrielle s'accélère et se décélère parallèlement au mouvement de prix. Une question à laquelle on ne peut, selon lui, apporter de réponse simple mais plutôt un certain nombre d'observations.

Entre autre, Kuznets remarque que "les variations secondaires dans les industries produisant des biens de consommation ne sont pas aussi considérables que celles des branches

(suite page précédente)

mettre en doute l'universalité de ces mouvements secondaires. Ils ne seraient observables qu'aux Etats Unis.

- (1) Ces mouvements seront repris par de nombreux auteurs, notamment par B. Weber et S.J. Handfield Jones, "Variations in the Rate of Economic Growth in the USA, 1869-1939", Oxford Economic Papers, Juin 1954, pp. 101-132 et par E. H. Phelps Brown & S.A. Ozga, "Economic Growth and the Price Level", Economic Journal, Mars 1955. Ces deux auteurs retiennent particulièrement l'hypothèse d'un déséquilibre sectoriel entre les industries finales et les industries intermédiaires, déséquilibre qui selon eux entraînera une hausse ou baisse des prix en rapport avec l'évolution des prix relatifs entre les deux secteurs induite par l'évolution de leur croissance respective.

- (1) E. Frickey, Economic Fluctuations in the United States, Boston, Harvard University Press, 1942
 (2) Ibidem, p. 131
 (3) S.S. Kuznets, Secular Movements in Production and Prices, Augustus M. Kelley; Reprint, New York, 1967, 1ère édition, 1930
 (4) Certaines critiques qui ont été faites à Kuznets...

fabriquant des biens de production" p.215) Mais la corrélation positive avec les prix apparaît pour les deux catégories d'industries à peu près au même moment. D'où la question intrigante pour lui d'une possibilité d'accélération de la croissance lorsque les salaires réels diminuent.

Effectivement, même si nous n'avons pas encore soulevé la question, le fait est que les séries historiques nous révèlent que les périodes de hausse de prix s'accompagnent généralement d'une baisse du pouvoir d'achat des travailleurs et vice versa, en périodes de baisse. Cela voudrait-il dire que le déplacement dans la répartition des richesses serait un élément favorable à la croissance de la production industrielle si, effectivement, l'accélération de cette dernière coïncide avec les hausses de prix? Cela pose un problème d'écoulement de la production. Et pourtant, tel ne paraît pas être le cas. Comme explications possibles, Kuznets envisage la croissance assez forte de l'emploi qui viendrait ainsi contrebalancer la perte de pouvoir d'achat, un niveau de dépense plus élevé chez les travailleurs (donc un taux d'épargne plus faible), un niveau de dépenses plus élevé parmi les autres catégories de la population qui bénéficieraient des transferts de richesse et enfin, hypothèse à vérifier, la facilité pour les entreprises de supporter des stocks plus élevés.

Transfert de richesse donc, mais qui ne semble pas suffisant pour ralentir une croissance économique soutenue par

l'accélération des investissements et la production de biens de production. Egalement, du fait du déplacement de pouvoir d'achat entre les mains des entrepreneurs, la hausse des prix viendrait renforcer l'accélération de la croissance sans cependant en être la cause.(1) Et ceci nous amène à une seconde série d'observations de la part de S. Kuznets, relatives elles au caractère cumulatif de la croissance et de la décroissance pendant les 20 ans du mouvement.

Les prix sont en avance d'environ trois à quatre années sur la production. Ce seul fait permet d'expliquer comment, comme nous venons de le dire, la production de biens d'équipement peut croître plus rapidement que l'industrie de biens de consommation, mais aussi du côté des prix, du fait du temps d'ajustement nécessaire de la production de ce type de biens sur la demande, les prix peuvent continuer à croître pendant encore une certaine période de temps. On aurait ainsi le cheminement suivant:

Les prix montent ----> baisse du pouvoir d'achat des travailleurs et hausse des profits ----> accumulation de capitaux et accélération des investissements ----> demande excédentaire de biens d'équipements ----> nouvel effet sur les prix dont les hausses s'estomperont au fur et à mesure que les nouvelles produc-

(1) Le point est intéressant à noter dans la mesure où, si la seconde moitié du XIX^{ème} siècle constitue, comme certains auteurs le prétendent, une période de développement centré sur l'industrie lourde, on pourrait alors expliquer et le

tions apparaîtront sur le marché. Il s'ensuivra alors une phase de baisse de prix et une hausse du pouvoir d'achat réel des salariés.

Un autre élément à prendre en considération dira Kuznets, c'est le déséquilibre dans la croissance dans deux secteurs fondamentaux. Non seulement, du fait des hausses de prix les entreprises vont-elles se retrouver avec une accumulation de fonds disponibles plus élevée qu'en situation normale, mais, en plus, l'investissement qui s'en suivra entraînera une extension des capacités de production plus grande dans le secteur lourd que dans le secteur des biens de consommation. S'en suivrait une modification des prix relatifs entre les deux secteurs favorable au secteur lourd et donc, un renforcement du mécanisme de hausse de prix.

Mais comment expliquer les retournements dans les prix?

Dans la troisième série d'observations qu'il a pu faire, Kuznets pointe les facteurs monétaires et la productivité comme causes possibles du retournement des prix vers le bas.

Kuznets ne s'étend guère sur le facteur monétaire. Par contre, ses recherches relatives à la productivité lui permettent de constater que l'évolution de la production par

caractère sporadique des investissements et l'importance des récessions. Les périodes de croissance rapide amèneraient une accélération des investissements qui trouverait à renforcer la croissance mais, en même temps, la faiblesse (relative) de la croissance de la demande de biens de consommation entraînerait rapidement un blocage de l'économie. Non seulement l'industrie de biens de

travailleur révèle également un mouvement secondaire qui s'élève lorsque les prix tendent à baisser et s'abaisse quand les prix montent. La relation prix-productivité est donc inverse. Parmi les explications possibles de la baisse de la productivité, notons:

- L'accroissement important des emplois en période d'expansion;
- le caractère extensif plutôt qu'intensif de l'investissement pendant cette période;
- les déplacements plus forts de main-d'oeuvre;
- l'accroissement de la durée du travail.

Voilà donc les quelques observations de Kuznets sur les mouvements secondaires. Quant à leur origine, il reste extrêmement vague. Tout au plus se contente-t-il de faire quelques remarques sur l'élément monétaire et de rejeter le caractère cyclique du mouvement. Rien ne lui permet d'avancer qu'il existe une cause quelconque à l'amorce périodique du mouvement (dans les prix au départ). De plus, pour que puisse jouer le processus d'accélération ou de décélération de la croissance, le déséquilibre doit être particulièrement important (hausse des prix de 4 ans). Conclusion: "Les variations secondaires ne sont pas des cycles majeurs mais plutôt des événements spécifiques et historiques (1). Ses causes

(suite page précédente)

consommation ne pourrait absorber toute la production de biens de production engendrée par l'extension des capacités de production, mais en plus les gains de productivité renforceraient encore davantage la tendance à la surproduction. Egalement, ce déséquilibre sectoriel serait à l'origine des baisses de prix.

peuvent en être imputables aussi bien à l'élément monétaire (ex. variation de la production d'or) qu'à une modification dans l'approvisionnement en matières premières. Sous le choc, l'économie réagira à la hausse des prix qui en découlera, par une accélération de la croissance, un déséquilibre sectoriel et une modification dans la répartition des revenus.

3,3 - D'autres recherches...

Nous nous sommes quelque peu étendus sur les thèses de Kuznets en matière de mouvements séculaires secondaires dans la mesure où celles-ci montrent en quelque sorte le point limite jusqu'où ont pu aller les économistes américains du NBER dans l'analyse de l'expansion séculaire et les mouvements longs qu'on peut y deceler. En fait, comme le dira très bien plus tard, l'économiste anglais, R.C. Matthews: "the twenty year cycles is the only systematically periodic element in the record of fluctuations in the United States a part from the short inventory cycle"(1). C'est d'ailleurs ce que montrera lui aussi, après Kuznets, A. Burns (2) dans son livre "Production trends in the United States since 1870"(3)

- (1) R.C. Matthews, The Business Cycle, University of Chicago Press, Chicago Press, 1959, p. 212.
- (2) et après lui par Warren et Pearson, World Prices in the Building Industry, NBER, New York, 1937
- (3) A. Burns, Production Trends in the United States since 1870, NBER, New York, 1934.

Maintenant, s'agit-il comme certains l'ont prétendu d'un cycle particulier aux Etats-Unis? Ce n'est pas si sûr. Comme P.J. O'Leary et W.A. Lewis l'ont montré dans un article célèbre (1), le traitement de séries importantes comme la production manufacturière, la construction, la consommation, révèle l'existence de tels cycles. L'hypothèse des mouvements séculaires secondaires peut donc se présenter comme une alternative sérieuse à celle des Kondratieffs, si ce n'est peut-être que contrairement à cette dernière, elle n'a pas de soubassement théorique sérieux. A la limite, rien n'empêche sur la base des données empiriques, d'autres périodisations comme celles par exemple qu'a proposées récemment A. Maddison (2). Et c'est peut-être là qu'est le véritable problème.

-
- (1) P.J. O'Leary et W.A. Lewis "Secular Swings on Production and Trade 1870-1913", The Manchester School - Vol. XXIII, Mai 1955.
 - (2) A. Maddison, "Phases of Capitalist Development", Banca Nazionale del Lavoro, juin 1977, no.121

A. Maddison, "Per Capita Output in the Long Run", Kyklos, Vol. 32 p.979.

L'auteur s'appuie sur les séries relatives à la production par habitant, le stock de capital et le volume des exportations à l'échelle mondiale pour proposer 4 phases différentes depuis 1870. 1870-1913, 1913-1950, 1950-1970, 1970 et après. On remarquera seulement que la périodisation proposée n'est pas sans rappeler celle d'Aglietta sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir ultérieurement.

L'analyse des séries de production ne nous permet pas de dégager de mouvements cycliques importants en dehors des cycles courts traditionnels. Pour reprendre Fellner, la technique utilisée et la manière d'éliminer la tendance ne sont pas sans influencer l'évidence empirique. Tout au plus peut-on convenir avec lui qu'une relation existe sans doute entre les mouvements de prix et les mouvements des séries physiques; mais:

"It is difficult to concede more than is contained in such a vague assertion; and this vague assertion relates to a succession of "long wave" phases, the duration of which has varied a good deal even in the price series so that the observable regularity here is very moderate" (1)

Manifestement, il existe des mouvements dans ce que Kuznets appelle l'expansion séculaire, des mouvements qui sont sans aucun doute interconnectés avec les mouvements observés dans les prix. Mais, l'un et l'autre ne paraissent que difficilement coïncider comme le voudrait la théorie des ondes longues. D'autres éléments sont en jeu au niveau de la production, tout comme entrent en jeu également, au niveau des mouvements de prix, d'autres éléments que les mouvements de la production. (2)

(1) W. Fellner, op.cit., p.41.

(2) On peut se rapporter ici aux questions que pose Braudel. Pour le grand historien, on n'en est encore qu'au stade des constatations. Production et prix sont soumis sur la très longue période à des "cycles" dont finalement on ne sait que peu de chose et qui plus est dépassent de très loin la période du capitalisme industriel. Tout au plus constate-t-il "Une fois sur deux, le sommet d'un Kondratieff coïncide avec un sommet du Trend" (op.cit. T. I, p. 64)

C'est la tentative d'ailleurs qu'a essayé de faire Mandel que d'expliquer les mouvements dans la production en rapport avec l'accumulation du capital en déconnectant, si l'on peut dire, ceux-ci d'avec les mouvements de prix. Il n'en demeure pas moins que le point de départ de sa démarche est la même que celle de Kondratieff, soit l'observation des cycles longs dans les prix. (1)

En résumé, les résultats des différents travaux que nous avons présentés sont, somme toute, très contradictoires. L'analyse des séries fournit, selon l'utilisation qui en est faite, autant d'éléments pour infirmer que pour confirmer l'existence de cycles longs dans les séries quantitatives. Ce que l'on peut constater c'est qu'hormis les travaux de G. Imbert, rares sont les recherches qui ont été poussées suffisamment loin par les tenants de la théorie des cycles longs. Pas plus les recherches de Mandel que celles de Schumpeter en la matière ne nous paraissent suffisamment convaincantes pour étayer leur thèse. Les données utilisées sont à la fois très parcellaires et peu convaincantes pour aboutir aux conclusions très tranchées auxquelles ils arrivent. De manière beaucoup plus subtile, Wagemann et Dupriez admettent quant à eux l'existence d'un certain rapport entre les mouvements dans les prix et les mouvements dans la production, sans pour cela dégager une théorie explicite du déve-

(1) Ce qui fait sérieusement problème d'ailleurs dans sa

loppement fondée sur les cycles longs. Quant aux économistes du NBER, leurs travaux sur les Etats Unis n'aboutissent qu'à montrer l'existence de cycles longs d'une vingtaine d'années, cycles dont l'existence a elle-même été fortement contestée. On se trouve à dénier ici tout rapport entre le trend séculaire et les mouvements de prix.

Entre ces trois types de position, la plus réaliste est sans doute celle adoptée par Dupriez, Wagemann, Simiand et plus récemment par certains historiens comme F. Braudel. Un rapport existe entre ce qu'il est convenu d'appeler, le trend séculaire des économies et les prix. Mais qu'en est-il de ce rapport? C'est là la question fondamentale mais que nous ne pouvons que laisser en suspens ici.

(suite)

théorie. La périodisation est celle des cycles longs dans les prix mais contrairement à Schumpeter, Mandel ne fait pas le rapport entre les deux types de mouvement. Comment dans ce cas expliquer l'onde longue "anormale" qu'on a dans l'après-guerre? On aurait un retournement dans la production vers 1966-70 mais non dans les prix.

CHAPITRE 9

PROGRES TECHNIQUE ET ACCUMULATION DU CAPITAL

1.- Le progrès technique et la théorie des cycles longs

Un point qui nous semble loin d'être clairement établi dans la théorie des cycles longs chez Mandel et à fortiori(1) chez les autres auteurs qui se réclament de cette approche, c'est le rapport qui existe entre la transformation du procès de travail et l'accumulation du capital. A la source du problème: le caractère exogène que l'on impute au progrès technique.

Cela peut paraître étonnant de prime abord étant donné le lien que l'auteur fait entre le bouleversement de la technique d'ensemble, un terme qui en fin de compte nous renvoie à l'idée même de procès de travail, le relèvement du taux de profit par le biais de la plus value relative et l'essor que l'on observe à l'issue d'une crise, lorsque s'amorce une nouvelle onde longue. Pourtant, Mandel n'échappe pas entièrement à notre avis au piège de faire du progrès techni-

(1) On devrait même dire davantage chez les autres auteurs.

que le moteur de l'histoire, débouchant même, sur une certaine mythification du progrès technique. Le point est net dans son analyse. L'issue de la crise et le passage d'une onde longue à une autre dépendent essentiellement d'un changement profond dans les conditions techniques de production et particulièrement de la révolutionnarisation des sources d'énergie et de motricité (1). Ainsi, la première onde longue est associée par lui à la "machine à vapeur fabriquée de manière artisanale et manufacturée"; la seconde à la généralisation "des moteurs à vapeur fabriqués mécaniquement"; la troisième, à l'utilisation "du moteur électrique et du moteur à explosion dans toutes les branches industrielles"; et enfin, la période que l'on connaît présentement, à "la commande généralisée au moyen de machines à appareillage électronique, ainsi que par l'introduction progressive de l'énergie atomique". Chacune de ces longues périodes se subdivisant en deux phases, la phase de la révolution technique proprement dite et la phase où "les nouveaux moyens de production et sources d'énergie se généralisent à toutes les branches industrielles et économiques" (2).

Il s'agit là d'un rappel qui ne nous apparaît pas inutile pour bien nous situer.

(1) E. Mandel, Le troisième âge du capitalisme, op. cit., T.1, p. 232

(2) Ibidem, p. 235 et 236

En fait, une telle approche n'est pas sans fondement. Elle s'appuie sur une longue tradition aussi bien marxiste que libérale qui veut, qu'une fois posée l'histoire de l'humanité en termes de progrès, la technique se trouve à jouer un rôle déterminant aussi bien dans son développement que dans les transformations économiques et sociales qui l'accompagnent. Le meilleur exemple qui soit, n'est-il d'ailleurs pas celui de la Révolution industrielle dont le terme même laisse sous entendre l'idée de rupture avec le passé, de saut qualitatif dont les origines se trouveraient dans les bouleversements technologiques qu'allait connaître l'industrie anglaise? Le reste n'est plus alors que conséquence nécessaire. On ne peut non plus reprocher à Mandel de ne pas être marxiste en la matière. Marx lui-même dans la section relative à la plus-value relative met énormément l'accent sur la question technique dans le procès du travail. N'écrivait-il pas d'ailleurs avec Engels dans le Manifeste du Parti Communiste que, "la bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production"....; prenant soin d'écrire immédiatement après, "ce qui veut dire les rapports de production, c'est à dire l'ensemble des rapports sociaux". (1) Et plus loin, "Par le rapide perfectionnement des instruments de production et l'amélioration infinie des moyens de communication, la bourgeoisie entraîne

(1) K.Marx & F.Engels, le manifeste du Parti Communiste, Editions de Pékin, 1970, p.36.

dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares".(1) N'impute-t-on pas non plus l'expression de Révolution industrielle à Engels (2)? C'est donc dire que l'on touche là un "gros morceau", si l'on peut nous permettre l'expression. C'est peut-être même l'un des points forts de la théorie des cycles longs que cette question du progrès technique, du moins si l'on en juge par le doute qu'elle laisse même chez les esprits les plus sceptiques à son égard ou par l'attrait qu'elle provoque encore actuellement.(3)

La théorie des cycles longs s'inscrit dans cette tradition en faisant des innovations et des changements technologiques l'origine même des cycles. Toutefois, son originalité tient aux deux points suivants:

1. Elle voit dans le caractère non continu du progrès technologique l'explication des phases d'accélération et de décélération que l'on peut observer dans la croissance économique. D'un côté, cela présente l'avantage de ne pas faire du progrès technique un facteur (4) qui viendrait s'associer dans la croissance au capital et au travail. Mais d'un autre côté, outre le fait que l'on associe par trop rapidement

(1) K.Marx & F.Engels "le Manifeste du Parti Communiste", Editions de Pékin, 1970, p.38

(2) voir à ce sujet, F. Braudel, Civilisations matérielles, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle, Tome 3 - le temps du monde, Armand Colin, Paris, 1980, p.465-466.

(3) Mentionnons la publication récente de cet article de G. Ray, "Innovation in the Long Cycle", dans la Lloyd's Bank review, janvier 1980, faisant suite à la parution des

croissance accélérée et changements technologiques rapides (1) on débouche inéluctablement sur une explication des "retards de croissance", pour reprendre l'expression de Kuznets, et de fait des crises dans l'épuisement du progrès technique. Que ce soit chez Schumpeter ou chez Mandel, chacune des deux phases du cycle long se trouve liée à la révolutionnarisation du procès de production pour la première et à la digestion des innovations pour la deuxième. Un point qui est loin d'être prouvé comme nous le verrons plus loin.

ii. Elle fait un lien direct entre les changements technologiques et l'existence de phases particulières dans le cours du développement. Chaque cycle long correspond à une phase et à une étape particulière dans l'histoire du capitalisme. Chaque changement dans la technologie coïnciderait avec un passage à une forme supérieure de procès de production. (2) Ici aussi, cette approche offre l'avantage d'introduire une dimension qualitative à la croissance économique en périodisant la croissance en termes de phases successives. Cela ne va toutefois pas sans inconvénient puisque nécessairement on aboutit à des schématisations. D'un autre côté, cela permet au moins de voir les différences qui peuvent apparaître dans la manière de produire à des époques successives. Par contre,

(suite page précédente)

travaux de G. Mensch, State of Technology, Ballinger, Cambridge, 1979.

(4) Pour la critique de ceci, voir A.D. Magaline, Luttes de classes et dévalorisation du capital, pp.129 et passim, Maspéro, 1975.

(1) C'est la critique que fait H.R. Bowen de l'opinion par

on prend le risque de couper en tranches le procès de développement de manière arbitraire et brutale, de cerner celui-ci au travers des chocs que provoquerait une série d'innovations majeures et même, ce qui nous paraît plus grave encore de déboucher sur une distinction dans les investissements selon les effets provoqués par le type de progrès qu'il peut induire.

En effet, Mandel en arrive à considérer deux types d'investissements définis par la nature des changements technologiques qu'ils entraînent. Il y aurait en quelque sorte le "bon" progrès technique, soit celui qui, au travers du bouleversement de la technique d'ensemble, permet d'accroître la plus-value relative et de relancer l'économie dans une nouvelle phase d'expansion; et le "mauvais", celui qui n'apporterait aucun changement fondamental et qui aurait seulement pour effet d'accélérer la hausse de la composition organique

(suite page précédente)

trop rapidement acceptée dans la théorie économique, comme quoi changements technologiques rapides et croissance accélérée vont de pair. Il ne s'agit cependant, comme il le dit lui-même que d'une mise en garde gentille "a mild protest". "Technological Change and Aggregate demand", American Economic Review 1972, pp.917-921

- (2) Dand Landes parle lui-même à propos de la Révolution Industrielle du passage à "un mode de production majeur". D. Landes, L'Europe technicienne, Gallimard, Paris, 1975.

du capital sans pouvoir la contrebalancer par le relèvement du taux de plus value. Cette approche est on ne peut plus étrange, sans compter qu'elle donne l'impression qu'elle n'est faite que pour "sauver les meubles". Marx lui-même n'a jamais opéré une telle distinction. Rappelons même ce qu'il écrivait, en le soulignant d'ailleurs à propos de la loi de la baisse tendancielle: "la tendance progressive à la baisse du taux de profit général est tout simplement une façon propre au M.P.C. d'exprimer le progrès de la productivité sociale du travail". Il s'agit d'une loi générale pour Marx qui ne se préoccupe aucunement des distinctions subtiles sur la nature du progrès technique. Ce qu'elle prétend seulement montrer, c'est qu'il existe une limite à l'accumulation du capital et que celle-ci origine de l'élément même qui rend cette dernière possible, soit ce que Marx appelle "le progrès de la productivité sociale du travail".

Mais revenons à la question sur laquelle nous avons voulu centrer cette section, soit celle du rapport entre le progrès et l'accumulation du capital. Comme nous l'avons dit plus haut, Mandel n'est certainement pas le seul auteur marxiste à mettre le progrès technique au centre de son analyse. Et même, ce qui peut sembler paradoxal, on en retrouve un certain nombre qui ont adopté une périodisation des phases de développement très proche de celle retenue par les tenants des cycles longs, sans pour autant en reprendre l'essentiel de la théorie. Tels sont en particulier Baran et Sweezy. En effet, ceux-ci

leur ouvrage le Capitalisme monopoliste(1), introduisent dans les investissements une catégorie toute particulière, celle des innovations "qui font date" et constituent en tant que tel, un événement historique unique". Il s'agira pour eux de toute innovation qui bouleverse la structure toute entière de l'économie et crée ainsi de vastes débouchés d'investissement en plus du capital qu'elles absorbent directement" (2) Pour ces auteurs, ce fut le cas de la machine à vapeur, du chemin de fer et de l'automobile. Trois innovations qui, diront-ils non sans avoir tout à fait tort il faut bien l'admettre, ont bouleversé "le schéma tout entier de la vie économique". (3) On n'est pas très loin de Mandel. On l'est encore davantage chez Samir Amin, dans son livre, La crise de l'impérialisme (4). Pour lui, l'histoire du capitalisme de 1875 à nos jours se divise en quatre grandes phases, bien définies et caractérisée chacune par une innovation importante et/ou un ensemble d'industries motrices. On aurait ainsi:

- (1) P. Baran et P.M. Sweezy, le Capitalisme monopoliste, Maspéro, Paris, 1970.
voir aussi J. Steindl, Maturity and Stagnation in American Capitalism, Monthly Review Press, New York, 1976.
- (2) P. Baran et P. Sweezy, op. cit., p. 200
- (3) Ibidem, p. 200
- (4) S. Amin, La crise de l'impérialisme, une crise structurelle, Editions de Minuit, Paris, 1977
voir aussi C. Palloix, Procès de production et crise du capitalisme, Maspéro, Paris, 1977.

Quant à Boccara, B. Marx et la plupart des économistes du P.C.F., ils reprennent entièrement à leur compte la théorie

Phase 1	1815-1840 (expansion)	1840-1850 (récession):	la machine à vapeur et le textile
Phase 2	1850-1870 " "	1870-1890 " "	: la sidérurgie et les chemins de fer
Phase 3	1890-1914 " "	1914-1945 " "	: l'énergie et l'armement
Phase 4	1945-1966 " "	1966 ? " "	: l'urbanisation et les biens de consommation durable

C'est donc dire que le rapport, changement technologique --> accélération de l'accumulation du capital --> hausse du taux de profit semble bien établi pour un grand nombre d'auteurs. Pourtant, ce rapport est-il exact? Ne serait-il pas plutôt dans le sens accumulation du capital --> changement technologique --> impact positif ou négatif sur le taux de profit?

Il n'est pas besoin de nous étendre ici sur les nombreux exemples relevés par les historiens pour souligner à quel point ce sont les conditions économiques qui tendent à prévaloir dans l'introduction du progrès technique. Arrêtons-nous plutôt sur la thèse du progrès technologique induit.

(suite page précédente)

des ondes longues qu'ils associent eux aussi aux changements technologiques.

- voir - P. Boccara, Sur la mise en mouvement du Capital, Editions sociales, Paris, 1979.
- B. Marx, Comprendre l'économie, Editions Sociales, Paris, 1979 et Le capitalisme monopoliste d'Etat, Editions Sociales, Paris, 1968.

2 - Le progrès technologique induit. L'explication de J. Schmookler et M. Dobb.

Pour un grand nombre d'historiens, la demande apparaît comme le facteur décisif de changements. Ainsi par exemple, D. Landes écrit à ce sujet que "c'est dans une large mesure la poussée de la demande sur le mode de production qui a suscité les nouvelles techniques en Angleterre... La chose vaut la peine d'être soulignée d'autant que les économistes, et particulièrement les théoriciens, portent très volontiers et exclusivement leur attention sur l'offre". (1) P. Bairoch est du même avis: "de longues périodes de demandes croissantes ont suscité des innovations techniques et ont surtout permis l'utilisation pratique de ces innovations" (2). Pour P. Mantoux et M. Dobb, par contre, c'est du côté de la production qu'il faut regarder. Ainsi, P. Mantoux se rapportera aux "ruptures d'équilibre" alors que M. Dobb mettra en lumière l'abaissement des coûts de production. Chacun des exemples présentés permet en fait de justifier l'une et l'autre des deux explications. Là n'est pas le point essentiel. (3) De toute façon abaissement des coûts et extension des marchés se renforcent mutuellement lorsque se développe rapidement une industrie.

(1) D. Landes, op. cit., p. 112

(2) P. Bairoch, Révolution industrielle et sous-développement, SEDES, Paris, 1969, p. 23

(3) C'est plus la philosophie générale des auteurs qui les distingue qu'autre chose.

Que l'on mette l'accent selon l'approche, sur la demande ou sur les coûts de production ne fait que mettre en valeur l'importance du profit comme condition sine qua non à l'introduction de nouvelles techniques de production. La boutade de Marx à propos de J.S. Mill qui se demandait si "les inventions faites jusqu'à ce jour ont allégé le labeur quotidien d'un être humain quelconque"(1) est restée, si l'on peut dire, dans les annales "Ce n'était pas leur but".

En effet, ce n'est pas leur but. La seule chose qui est recherchée de la part des entreprises c'est la plus grande valorisation possible du capital mis en oeuvre. Et partant de là, le progrès technique ne peut être analysé, comme Coriat le dit très bien, que "comme progrès des techniques capitalistes de production".(2)

C'est un peu le problème que l'on retrouve chez un certain nombre d'auteurs qui ont tendu à substituer la théorie du progrès induit à la théorie du progrès comme facteur autonome et exogène. C'est particulièrement le cas de J. Schmookler, un auteur qui, malgré tout l'intérêt que peut représenter ses travaux, offre très facilement le flanc à la critique en détachant sa théorie du progrès technique induit de toute référence au social.

(1) K. Marx, Le Capital, op. cit., T.1, p.267

(2) B. Coriat, Sciences, techniques et capital, Seuil, Paris, 1976, p. 187

2.1. La thèse de J. Schmookler

Ses recherches, J. Schmookler les a concentrées sur les inventions et les brevets en relation avec le développement du secteur ou de l'industrie concerné. Du point de vue de la théorie économique, la thèse qu'il développe est extrêmement forte. Elle remet en cause, tout comme Landes l'avait fait remarquer, l'approche dominante en matière de progrès technologique. "Le progrès technologique, écrit-il, n'est pas une cause indépendante des changements socio-économiques. Toute interprétation de l'histoire visant à montrer l'humanité en quête incessante de nouvelles technologies est entièrement erronée". (1) A l'appui de ceci, un certain nombre de conclusions qu'il a pu tirer de l'étude d'une série de secteurs, en particulier l'industrie du rail, de la pâte à papier, du pétrole et la construction aux Etats Unis.

Ayant retenu comme variables économiques les indices des investissements et des cours des actions; comme variable technologique, l'indice des brevets déposés, Schmookler dégage les conclusions suivantes:

(1) J. Schmookler, "Economic Sources of Inventive Activity", Journal of Economic History, Vol. XXII, Mars, 1962, p.1
Nous nous référerons aussi à ses deux livres principaux:
Patents, Inventions and Economic Change, Harvard University Press, Cambridge, 1972.
Invention and Economic Growth, Harvard University Press, Cambridge, 1966.

i) Les brevets tendent à osciller de manière synchrone avec les variables économiques dans leur domaine, que ce soit sur la base des séries temporelles ou d'analyses spatiales.

ii) Aux points de retournements des séries temporelles, les brevets marquent un retard sur ces dernières.

iii) La relation entre les deux séries observées, pendant une centaine d'années (1860-1950) est assez bien établie.

iv) Autre constatation, on peut déceler dans les séries de brevets les mêmes cycles majeurs que ceux mis de l'avant par Kuznets.

v) Quant à l'hypothèse selon laquelle les inventions d'un cycle long tendraient à préparer l'essor du cycle long suivant, rien ne permet de le prouver.

vi) Ce serait plutôt la demande dans ses fluctuations et ses déplacements qui tendrait à déterminer le rythme des inventions. C'est l'une de ses conclusions principales. Lisons ce qu'il écrit à ce sujet:

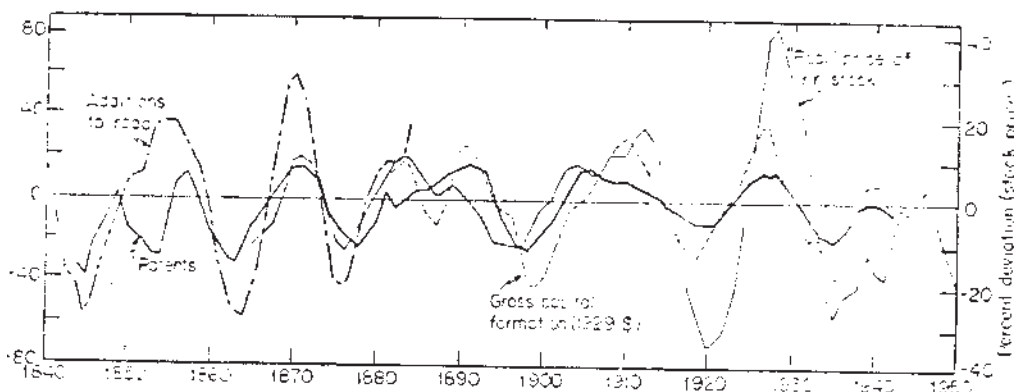
"I think the best guess is that invention in a field is likely to be more profitable when the class of goods it pertains to is selling, or is expected to sell well; and that when invention is more profitable more of it is done" (1)

et ailleurs,

"major inventions are made normally because particular economic problems have become more pressing or economic opportunities have become more inviting, and not because some scientific finding suddenly pushed them over the horizon" (2)

Schmookler est très prudent dans ses conclusions. On le comprend aisément, comme il le dit lui-même, normalement on se serait attendu à ce que les investissements suivent les inventions. Or tel n'est pas le cas. Comme on peut le voir sur le graphique ci-dessous que nous lui avons emprunté, c'est l'inverse qui tendrait à se produire. C'est toute une évidence qu'il remet ainsi en cause. Mais, il va plus loin encore. En passant, c'est à une autre thèse, celle défendue par Kuznets, qu'il s'attaque, celle de l'épuisement du progrès technique.

Brevets et investissements dans l'industrie du chemin de fer



Source: J. Schmookler, *op.cit.*, p. 117

(note de la page précédente)

(1) J. Schmookler, *Invention and Economic Growth*, *op.cit.*, p. 77

(2) Ibidem, p. 73

Depuis son fameux ouvrage sur les tendances et fluctuations de la production aux Etats Unis, Kuznets a toujours défendu au niveau de l'explication du trend séculaire, la thèse de l'épuisement du progrès technique. Nous en avons déjà fait mention. C'est ce que l'auteur appelait, et d'autres après lui, "la loi de la croissance industrielle". Le ralentissement du progrès technologique serait directement à l'origine de la forme logistique de la courbe d'expansion d'une industrie ou d'un secteur. Là aussi Schmookler se porte en faux contre une telle interprétation. Comme il le dit, c'est plutôt l'inverse qu'il faudrait considérer." "Le rythme de croissance d'une industrie a probablement, dira-t-il, plus d'impact sur le rythme de croissance de la technologie qui lui est associée que l'inverse"(1). Encore une fois, les faits semblent donc, et de manière incontestable, donner raison à la théorie du progrès endogène. Malheureusement lorsque vient le moment de clarifier sa propre approche, Schmookler se raccroche à la vieille conception classique qui voudrait que ce soit la demande qui détermine la croissance économique. Là-dessus l'auteur, comme enfermé par le cadre de sa recherche, demeure extrêmement vague se rattachant même à la

théorie des besoins comme facteur explicatif. Son point de vue n'échappe d'ailleurs à la critique assez virulente de Magaline sur cette question. "Il s'agirait également, écrit ce dernier, de savoir pourquoi et dans quelles conditions

(1) Ibidem, p. 78

précises la demande peut induire des inventions" (1). Mais là-dessus aucune réponse ne nous est apportée par l'auteur.

2.2 M. Dobb

Un autre auteur, M.Dobb développe une théorie de l'investissement où le progrès technologique apparaît également comme induit, non plus par la demande mais par l'évolution des coûts salariaux. Malgré toutes les critiques que lui fait Magaline, elle nous semble infiniment supérieure à celle de Schmookler. Non seulement tente-t-il d'apporter une explication à l'extension de la division du travail, mais encore, met-il en valeur une loi fondamentale qui soutient le développement du mode de production capitaliste; l'économie de temps de travail.

Sa thèse, c'est dans ses Etudes sur le développement du capitalisme, (2) un livre qu'il n'est certainement pas nécessaire de présenter, qu'il la défend. En quelques mots, M.Dobb voit dans les économies de main-d'oeuvre et l'abaissement des coûts salariaux l'objectif principal visé par les changements technologiques tout au long du XIXème siècle et dans la deuxième partie du siècle précédent.

(1) A.Magaline, op. cit., p. 172

(2) Maurice Dobb, Etudes sur le développement du capitalisme Maspéro, Paris, 1971.

L'intérêt pour le capital d'introduire des changements technologiques, c'est d'économiser sur la main-d'oeuvre, ce qui lui permettrait de s'étendre et s'accroître à un rythme qui en quelque sorte irait bien au-delà du taux naturel de croissance qui nous serait donné par le rythme de croissance de la population. Comme il le dit lui-même, "le capitalisme en s'étendant pourrait économiser l'expansion parallèle de son armée de prolétaires: l'accumulation du capital pourrait donc se développer à un rythme élevé, plus élevé que celui de l'offre de main-d'oeuvre". (1)

L'accumulation du capital, M.Dobb la conçoit en deux temps.

Tout d'abord, bénéficiant de cet avantage que lui fournit le type d'équipement utilisé, le capital s'étend rapidement jusqu'à épuisement du surplus de main-d'oeuvre dont il peut disposer. Lorsqu'apparaît une rareté relative de cette dernière, la hausse des coûts salariaux "incitera les entreprises à introduire une nouvelle combinaison technique" plus avantageuse pour les entreprises. Cette nouvelle combinaison, ajoutera Dobb, "aurait été moins avantageuse dans l'ancienne situation mais, elle est maintenant préférable puisque le prix de la main-d'oeuvre est devenu plus élevé" (2)

(1) M. Dobb, op.cit., p. 294

(2) Ibidem, p. 304.

C'est la deuxième phase de l'accumulation, soit celle qui consistera à introduire une nouvelle technique qui en fin de compte permettra d'économiser travail et capital tout en donnant un nouvel essor à l'accumulation. La phase où le capital bénéficiant des gains de productivité peut s'étendre rapidement, sera désignée par l'auteur par le vocable d'accumulation extensive et la seconde, soit celle qui serait "induite par la croissance du capital cherchant à s'investir et par une variation du coût de la main-d'oeuvre" (1), sera définie comme une phase d'accumulation intensive.

Comme on peut le voir, l'invention n'est pas chez Dobb, et en cela il est très proche de Schmookler, "un processus autonome séparé de l'évolution de l'investissement des capitaux" (2). Ici, il faudrait aussi tenir compte de l'interprétation qu'il a de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, qu'il rattache à la hausse des coûts salariaux et à la limite du marché. Nous n'entrerons pas sur ce terrain. Contentons-nous seulement de faire deux remarques.

Le grand défaut de la thèse de Dobb, c'est sans aucun doute le schématisme avec lequel il traite la Révolution industrielle. Innovations et nouvelles combinaisons dans la production trouveraient selon lui leur origine dans

(1) Ibidem, p. 305. Le terme est à distinguer des expressions employées par Billaudot, Aglietta, etc.

(2) Ibidem, p. 307.

la baisse du taux de profit liée à la hausse des coûts salariaux. Que ceux-ci apparaissent comme un moyen pour les entreprises d'économiser sur le capital mis en oeuvre, ce qui leur permettra de s'accroître sur une plus grande échelle, c'est un point que l'on retrouve tout au long de l'histoire du capitalisme, de ses débuts à nos jours. Marx lui-même avait pu noter à propos de la différence entre les techniques de production aux Etats Unis et en Angleterre, que "les yankees ont inventé des machines pour casser et broyer les pierres. Les Anglais ne les emploient pas, parce que le "misérable" qui exécute ce travail reçoit une si faible partie de ce qui lui est dû, que l'emploi des machines encherirait le produit pour le capitaliste" (1). Par contre rien ne nous permet d'avancer que la hausse des coûts salariaux soit directement à l'origine des transformations dans le procès de production (2). Il s'agit davantage d'une tendance inhérente au mode de production capitaliste, une condition même de son expansion, que d'une réponse à une modification des conditions économiques qui peuvent prévaloir à un moment donné. Sur ce point d'ailleurs, la même remarque s'applique à ceux qui ne cherchent à voir dans le progrès technique et la transformation du procès de travail qu'une réponse à la baisse tendancielle du taux de profit. (3)

(1) Le Capital. T.1. p.281

(2) Sur ce point, le coût d'achat ou d'utilisation de nouveaux équipements apparaît être une cause toute aussi importante de changements technologiques que les coûts salariaux.

Notre autre remarque concerne le rôle induit que l'on fait jouer à l'innovation. C'est le rapport de prix existant entre les "facteurs de production" qui détermine d'une certaine manière la nature et l'opportunité des innovations. Au bout du compte, toute modification dans les prix relatifs doit déboucher chez Dobb, comme dans la théorie néoclassique, sur une nouvelle combinaison de production. On passe ici à côté du problème central de la lutte entre le capital et le travail pour une extorsion toujours plus grande de plus-value. Pour le capitaliste individuel, il s'agit d'économiser sur le coût de la force de travail et des moyens de production et d'accroître la valeur potentielle que l'on peut attendre du capital qui sera mis en oeuvre. (1) En un mot, il s'agira tout simplement d'obtenir une plus grande rotation du capital. Au niveau de l'économie prise dans son ensemble, l'effet direct du "développement des forces productives", c'est la dévalorisation des moyens de production mais c'est aussi, un point sur lequel insiste énormément Magaline et qui nous semble central, la "libération" d'un capi-

(3) La même critique s'adresse également à ceux qui voient dans les changements technologiques une réponse du capital à la remise en cause du procès de travail par les travailleurs et travailleuses.

(1) A.D. Magaline, op.cit., p.94

tal. Grâce aux économies réalisées sur le coût d'utilisation et d'achat des moyens de production et de la force de travail, un capital devient alors "disponible pour élargir l'échelle d'exploitation" (1)

3.- Progrès technique et accumulation du capital

Malgré toutes les critiques que l'on peut formuler à l'égard de la théorie des innovations induites chez Schmookler ou chez Dobb, il serait tout à fait exagéré d'avancer comme le fait Magaline que celle-ci n'a aucune valeur explicative. Au contraire, si l'on tient compte de l'enseignement que l'on peut tirer des diverses études sur la Révolution industrielle, on peut dégager certaines lignes directrices qui doivent nous guider en abordant la question des changements technologiques.

Tout d'abord, et c'est sans doute le grand apport empirique de Schmookler, on ne peut considérer les changements technologiques qu'en rapport avec l'accumulation du capital. Seulement, si celui-ci met en valeur le primat des investissements sur les innovations, il en vient à négliger complètement le fait que le procès de production ne peut être

(1) . Comme l'écrit Braverman, "le besoin d'augmenter la productivité est inhérent à chaque entreprise capitaliste étant donnée qu'elle est organisée dans le but d'accroître le capital; il est imposé aux retardataires par la menace

vu que comme procès de valorisation. Les travaux de Schmookler et Dobb ont le mérite d'insister sur le fait que c'était les conditions économiques, et non une quelconque idée de progrès qui présidaient à l'introduction des changements technologiques. Marx lui-même a insisté à plus d'une reprise dans son oeuvre sur le rapport entre l'introduction des changements technologiques et la recherche d'un plus grand profit, et cela même si on peut dire avec Coriat(1) qu'il n'a pratiquement jamais abordé la question des inventions scientifiques d'une part et qu'il a toujours eu tendance à envisager les changements technologiques sous un angle négatif pour les capitalistes, d'autre part. On pourrait citer ce passage très explicite des Grundrisse où il écrit ceci :

"Le capital n'utilise les machines que dans la mesure où elles permettent à l'ouvrier de lui consacrer une plus grande partie de son temps. Grâce à elles la durée nécessaire à produire un objet déterminé s'est effectivement réduite au minimum mais c'est uniquement parce qu'un maximum de travail valorise un maximum d'objets" (2)

Ceci nous amène à soulever un second point.

Il ne s'agit pas seulement pour le capital d'économiser sur les coûts salariaux comme le pense Dobb, mais avant tout d'essayer de dégager, au travers de la transformation du procès de travail, le plus grand surtravail possible. C'est

(suite page précédente)

de la concurrence nationale et internationale d'adversaires plus compétitifs" H. Braverman, Travail et capitalisme monopoliste, Maspéro, 1976, p.172

(1) B. Coriat, op.cit., p.42

ce que va mesurer le taux de profit: une hausse du taux de plus-value supérieure à celle de la composition organique du capital venant d'un surtravail accru par rapport aux conditions de production antérieure. Comment celui-ci se réalise-t-il? La réponse ne se situe pas seulement au niveau de la production, dans la mesure où le problème ne se résume pas simplement en une économie de coût. Sur la transformation du procès de travail sous-tend l'extorsion d'un surtravail accru, nous avons aussi à prendre en considération le fait que, comme le souligne Marx dans le chapitre inédit du Capital, le procès de production se présente dans l'unité du procès de travail et du procès de valorisation. Autrement dit, la détermination d'un surtravail ne pouvant être saisie dans le mode de production capitaliste qu'au travers de la détermination d'une plus-value, nous avons tout autant à tenir compte de ce qui se passe au niveau de la production de marchandises que de ce qui se passe au niveau de leur circulation.(1)

(2) Cité par B. Coriat, op.cit., p.47

(1) Les explications de Marx concernant la plus-value relative nous fournissent un excellent exemple d'application de ceci. L'intérêt de cette question c'est justement d'avoir montré que l'obtention d'un surtravail accru passe par la dévalorisation des marchandises nécessaires à la reproduction de la force de travail suite aux gains de productivité.

De ces deux aspects, Mandel ne prend en considération que le second. D'où une certaine ambiguïté dans sa démarche. D'un côté, il essaie de dégager l'impact des changements technologiques sur le taux de profit au travers de ses effets sur la composition organique du capital et sur la plus value relative; d'un autre côté par contre, le progrès technique semble apparaître chez lui (comme chez Schumpeter) comme une force autonome, voire comme un vaste réservoir dans lequel irait puiser le capital pour trouver une issue à la crise. Partant de là toute sa démarche se trouve en fin de compte contrainte par cette détermination du progrès sur l'accumulation, celui-ci apparaissant à la fois comme un moteur ou un obstacle à l'accumulation selon sa capacité à accroître ou non la plus-value relative. Cette analyse est on ne peut plus erronée mais aussi extrêmement éloignée de la théorie originale de Marx. En effet, en admettant la validité de cette approche, on se trouve à associer directement l'évolution du taux de profit aux gains de productivité, que ceux-ci soient mesurés par la production per capita ou par l'inverse du coefficient de capital. C'était peut-être l'approche de J. Robinson mais non, comme nous l'avons vu, celle de Marx. Celui-ci a toujours vu dans l'origine des crises non l'effet de rendements décroissants mais au contraire l'effet d'une contradiction entre d'une part "le développement inconditionné de la productivité sociale" et "la mise en valeur du capital existant"(1)

(1) K. Marx, *op.cit.*, T.3, p. 244.

CHAPITRE 10

LA THEORIE DES ONDES LONGUES ET LES CRISES ECONOMIQUES

Nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, la théorie des crises chez Marx n'est pas sans poser de sérieuses difficultés lorsque vient le moment d'étudier le mode de production capitaliste dans le concret de son développement d'une part, et le déroulement des cycles conjoncturels qui l'accompagnent d'autre part. Certains auteurs comme Tougan Baranowsky par exemple, ou encore L. Sartre, ont essayé de dépasser la théorie des crises pour en faire une théorie des fluctuations cycliques en s'orientant notamment sur la question de la surproduction et de la disproportionnalité. Plus réalistes sans doute dans leur approche que Marx lui-même, avec sa théorie du renouvellement des équipements, ils n'apportent toutefois pas de réponse satisfaisante, tant du point de vue des faits que du point de vue théorique. En développant sa théorie, Kondratieff et bien sûr Mandel par la suite déplace en quelque sorte le débat du terrain des cycles vers celui de la longue période. La théorie des crises se trouverait alors dépassée au profit de la théorie des ondes longues ou plutôt, devrait-on dire, intégrée à cette dernière. L'in-

térêt tient évidemment au fait, que la loi de la baisse du taux de profit n'apparaît plus que comme une loi de longue période pouvant être contrecarrée par les innovations. Chaque phase de développement étant associée à une vague particulière de changements technologiques, la théorie de Marx sur l'existence d'une loi qui transcenderait le développement se verrait remplacée par une théorie qui viendrait substituer l'hypothèse de cycles longs dans les taux de profit à celle de la tendance à la baisse. Encore faut-il que la théorie des crises puisse être au départ considérée comme une théorie de longue période. C'est par cette question que nous aborderons cette section.

1 - La loi de la baisse du taux de profit et la longue période

La première question n'est pas aussi anodine qu'elle ne le paraît au prime abord. Elle pose le problème de l'interprétation qu'il faut donner à la notion de la loi tendancielle auquel se réfère Marx lorsqu'il expose la loi de la baisse du taux de profit.

Cette notion de loi tendancielle, on peut l'entendre au double sens du terme, c'est à dire que l'on peut entendre par là aussi bien une loi qui joue comme tendance fondamentale que comme jouant sur la longue période. C'est dans ce dernier sens d'ailleurs que Gillman semble mettre particulièrement l'accent dans son livre sur la baisse du taux de profit. (1) Effectivement, on peut facilement se référer au passage du Capital où Marx écrit que "c'est ainsi que la loi n'agit que

(1) Joseph M. Gillman, La baisse du taux de profit, E.D.I., Paris, 1980.

sous forme de tendance dont l'effet n'apparaît d'une façon frappante que dans des circonstances déterminées et sur de longues périodes de temps". (1) (souligné par nous C.D.) Ce qui veut dire que, par son caractère tendanciel, la loi de la baisse du taux de profit joue comme loi générale et fondamentale mais, qu'on ne peut en percevoir les effets que si certaines conditions sont remplies. (Marx parle de circonstances déterminées), et, sur la longue période. C'est à notre avis de cette manière qu'il faut considérer la loi. Nous pouvons immédiatement en tirer deux conséquences: la première, c'est qu'au niveau des cycles conjoncturels et des crises ou récessions qui les accompagnent, l'analyse doit être réorientée, non vers le rejet de la loi puisque celle-ci demeure aussi générale et fondamentale que peut l'être la loi de la valeur, mais de manière à intégrer d'autres éléments, notamment, les éléments financiers et monétaires auxquels Marx lui-même se rapporte dans le livre III du Capital. La seconde, c'est que nous nous devons de tenir compte des hypothèses, des circonstances déterminées dont parle Marx lorsqu'il s'agit d'étudier la relation existant entre d'une part, l'accumulation du capital et la baisse du taux de profit et d'autre part, entre la baisse du taux de profit et de l'émergence des crises. On a là deux relations à prendre en considération. La seconde posant surtout le problème des fluctuations conjonc-

turelles et de ce que l'on appelle aujourd'hui les récessions. La première, celle qui nous intéresse en fait, pose quant à elle surtout le problème de la capacité du mode de production capitaliste à s'élargir toujours davantage et à surmonter sa tendance à s'effondrer périodiquement. Restons-en là pour le moment et passons aux deux autres questions en suspens concernant plus directement les hypothèses de Mandel.

2- La loi de la baisse du taux de profit et les cycles longs

Nous avons présenté plus haut le débat historique entre Trotsky et Kondratieff sur la question des phases de développement (et leur analyse en termes de cycles longs). Mandel se réfère à Trotsky mais, ainsi que R.B. Day l'a souligné, ce dernier n'a jamais admis l'hypothèse de l'existence de mouvements longs, ou si l'on préfère de cycles longs. Certes, des phases d'accélération et de décélération importantes sont facilement discernables mais peut-on les cerner en termes de mouvements oscillatoires sans nécessairement tomber dans une analyse mécanique? Les mêmes causes produisant les mêmes effets, chaque cycle long ne serait en fin de compte que la "copie" du cycle précédent. L'économie ne ferait que se développer de manière oscillatoire le long d'un sentier de croissance somme toute aussi équilibré puisqu'il est possible de parler d'un certain taux de profit d'équilibre en nous rapportant aux rapports sociaux (1) et cela, sans tenir compte des transformations profondes que connaît inévitablement tout mode de production dans le cours

(1) Voir à ce sujet l'article de C. Bettelheim "Variations du taux de profit et accroissement de la productivité du

(1) cité par Gillman, op.cit., p.43

de son développement. Même si la critique qu'il formule à l'égard de la théorie de Mandel et de Kondratieff nous paraît un peu rapide, R. Boyer n'en touche pas moins un point essentiel lorsqu'il reproche à ce dernier "la succession mécanique des phases ascendante puis descendante". "Tout se passe, dirait-il, comme si rien ne distinguait la phase ascendante du début du XIXème siècle de celle qui précède la guerre de 1914... alors que la montée du monopolisme tend à altérer les conditions précises de mise en valeur du capital instituant un régime qui en fait n'a, semble-t-il, aucun précédent historique". (1)

Il ne s'agit pas de voir dans la dépression et la crise qui s'en suit la conséquence d'une accumulation qui, en s'accéléralant tend à faire quitter l'économie de son sentier d'expansion, d'équilibre ou encore une période de rééquilibrage, comme le pense Schumpeter, mais plutôt comme la conséquence d'une accumulation qui ne parvient pas ou ne parvient plus à remplir les conditions de sa propre poursuite. C'est d'ailleurs le point sur lequel nous avons le plus insisté en présentant la théorie des crises de Marx. Toute crise ne fait que refléter les limites de l'accumulation du capital et le blocage qui tend à se produire du fait que celui-ci ne trouve pas à se rentabiliser suffisamment. Pour reprendre

travail" , Archives de l'ISEA, T.XII, 1959 p.81-109
(1) R. Boyer, "La crise actuelle", Critiques de l'économie politique, Avril-Sept. 1979, p.43

Engels, le problème des crises c'est justement que

"L'expansion des marchés ne peut pas aller de pair avec l'expansion de la production. La collision est inéluctable et comme elle ne peut engendrer de solution tant qu'elle ne fait pas éclater le mode de production capitaliste lui-même, elle devient périodique". (1)

Ou encore, comme l'écrit Mattick,

"dans le cas des crises, il s'agit non d'une rupture d'équilibre après tout surmontable, mais d'un effondrement temporaire de la valorisation du capital, laquelle n'est jamais caractérisée ni avant ni après par un équilibre quelconque. La résorption de la crise renvoie non au rétablissement d'un équilibre disparu mais à un élargissement de la plus value, réussi malgré la dynamique continue du système, et condition préalable à une nouvelle phase d'expansion"...

Et plus loin encore

"Quand bien même il soit arrivé à Marx d'écrire qu'il n'existe pas de crise permanente, il entendait par là... que l'accumulation interrompue à un certain niveau de la production capitaliste peut se poursuivre à un autre niveau". (2)

Mattick vise juste à notre avis lorsqu'il parle d'effondrement temporaire.

La crise, c'est une rupture, une cassure dans le procès d'accumulation dont les origines sont à rechercher dans les conditions mêmes qui entourent celui-ci. D'où, l'autre aspect de la théorie de Marx, c'est que les causes qui ont amené la crise, en l'occurrence la hausse de la composition, doivent être éliminées dans et par la crise (en l'occurrence dans la dévalorisation du capital). C'est l'épuration. C'est bien d'un effondrement temporaire dans la valorisation du capital qu'il faut parler à propos de la crise. Quant à vouloir expliquer les phases d'accéléralation ou de décéléralation par le biais de la théorie des ondes longues, nous

(1) F. Engels, Socialisme utopique et socialisme scientifique, Editions Sociales, 1973, p.105

(2) P. Mattick, Crises et théories des crises, op.cit., p. 175-176.

avons pu voir déjà l'énorme difficulté que l'on pouvait éprouver du point de vue empirique à vérifier la théorie. Du point de vue théorique, la difficulté nous semble tout aussi grande et cela, même si chez Mandel, se cache en fait derrière son analyse une théorie des phases de développement. Il faudrait arriver à pouvoir montrer que la cause de l'accélération (chez lui, le bouleversement de la technique de production) ne trouverait plus à jouer comme cause exogène pendant une très longue période de temps et que l'économie "s'en irait son petit bonhomme de chemin" vers la crise. Nous aborderons plus longuement cette question dans la section suivante, mais notons dès à présent que l'on rejoint ici la théorie de l'épuisement du progrès technique pour expliquer les crises. De plus, pourquoi et précisément, pourquoi au moment de la crise, les innovations apparaîtraient-elles en masse et en qualité telle que l'accumulation du capital pourrait retrouver presque d'un seul coup de nouvelles conditions de rentabilité intéressantes?

Aussi, comme on peut le voir, dès l'instant que l'on commence à aller un peu plus en profondeur dans la théorie des ondes longues, les mêmes problèmes que nous avons soulevé à propos des théories de Schumpeter viennent à surgir très rapidement. Mandel n'est pas parvenu, et cela malgré tout l'intérêt que l'on peut personnellement trouver à sa théorie, à rompre avec les fondements épistémologiques de la théorie des cycles longs.

3 - Crises conjoncturelles et crises structurelles

Existe-t-il en fin de compte, deux types de crises?

Avec la théorie des ondes longues, c'est par l'affirmative qu'il faudrait répondre à la question. A côté des crises conjoncturelles et mineures, existeraient des crises majeures, d'un type particulier correspondant au passage d'une onde longue à une autre. Autrement dit, aux crises conjoncturelles viendraient s'ajouter des crises structurelles.(1)

Nous l'avons dit plus haut, lorsqu'il s'agit de s'interroger sur les fluctuations conjoncturelles, on ne peut se cantonner à l'analyse stricte des crises que fait Marx à propos de l'exposé sur la baisse du taux de profit. D'autres éléments doivent être pris en considération. Notamment les éléments monétaires et financiers, les problèmes qui peuvent

(1) Voir à ce sujet l'article de M. Durand. "Sur la crise économique de 1974-75" et sa critique par A. Faure "Quelques vrais et faux débats dans la crise", C.E.P., Avril-Sept. 79 no.78.

surgir dans une économie d'échange généralisé, les rapports sectoriels, les interventions de l'Etat, etc. Mais fondamentalement, il ne s'agit là que d'éléments qui viennent se greffer sur la théorie générale des crises (2). Il ne saurait être question d'opérer de coupure entre l'analyse conjoncturelle et l'analyse de longue période au point d'aboutir, comme le fait Mandel, à une explication pour les crises périodiques et à une autre pour les crises majeures qui nous renverrait, elle, aux cycles longs. On ne peut perdre de vue le rapport qui existe dans la conception dialectique des modes de production, entre l'émergence des crises et l'éclatement des contradictions. C'est ce rapport qui nous permet de donner leur signification aux crises et de comprendre le caractère nécessairement irrégulier du développement. Ce qui différencie avant toute chose les crises

(2) Je me réfère en particulier aux travaux récents du directeur de cette thèse, le Professeur J.G. Loranger, qui analyse les relations entre la monnaie, le capital financier et l'inflation. En particulier, le Professeur Loranger met l'accent sur l'analyse de la qualité de la monnaie dans sa fonction d'étalon des prix comme cause principale de la crise d'inflation. Cette position se démarque très nettement de l'explication habituelle des monétaristes qui, comme on le sait, concentrent l'essentiel de leurs explications sur la quantité de monnaie comme cause principale de la crise actuelle d'inflation. On déborderait ce pendant le cadre de cette thèse s'il fallait examiner en détail toutes les thèses du côté monétaire comme on a tenté de le faire du côté du mouvement réel de la production et de l'accumulation.

les unes des autres, les petites des grandes ou encore, vieux débat, les crises périodiques de la crise générale, c'est la capacité du mode de production capitaliste à surmonter ses contradictions et à recouvrer les conditions qui assurent la reprise de l'accumulation. La théorie de Mandel évite sans aucun doute le travers des théories de l'effondrement fatal, mais ce n'est que pour tomber dans une autre version de la théorie du mouvement de balancier.

En corollaire à cette double conception des crises, on retrouve dans la théorie des cycles longs l'hypothèse d'un rapport entre le caractère (et surtout l'amplitude des crises) et le rythme de croissance que peut connaître l'économie sur la longue période. Aux périodes de longue expansion correspondraient des crises courtes et peu profondes alors que l'inverse serait observé dans les phases de croissance lente.

Cette hypothèse a toujours fait l'objet d'un intérêt tout particulier chez les chercheurs qui se sont intéressés aux crises économiques même si, à toute fin pratique, jamais on n'a pu montrer une corrélation bien nette entre les phases des cycles longs et la sévérité des crises. Ainsi, si nous nous rapportons aux recherches entreprises en particulier par Eckler, (1) : Burns et Mitchell dans leur ouvrage

(1) A. Eckler, "A Measure of the Severity of Depressions", *Review of Economics and Statistics*, mai 1933.

conjoint (1), tout au plus peut-on trouver confirmation d'un rapport existant entre le rythme de croissance de l'économie et l'ampleur des crises, mais non de l'existence d'ondes longues.

Les résultats qu'obtient Eckler sur la classification des crises pour la période 1873-1932 ne permettent pas de dégager de tendance quant à l'existence d'un rapport éventuel entre les cycles longs et la sévérité des crises. Classées selon l'importance du déclin des six séries retenues(2), les récessions se présenteraient dans l'ordre suivant.

Classement des crises selon leur sévérité

1	1929-32	9	1903-04
2	1873-78	10	1923-1924
3	1920-21	11	1910-1911
4	1892-94	12	1926-27
5	1882-85	13	1899-1900
6	1907-08	14	1887-1888
7	1895-97	15	1890-1891
8	1913-15		

(1) A. Burns et W.C. Mitchell, Measuring Business Cycles, NBER, New York, 1946.

(2) Les 6 séries retenues sont: les importations, le clearing des chèques, la production de fonte, la consommation de coton, les recettes de chemins de fer et la production de charbon.

On peut même constater que la crise de 1892-94 ne vient qu'au 4ème rang, soit après celle de 1920-21. Egalement, remarquons que l'on retrouve au deuxième rang une crise qui normalement devrait correspondre au sommet d'une onde longue, celle de 1873-78.

Plus intéressante encore sont les résultats obtenus par Burns et Mitchell. Ayant testé l'hypothèse pour la période 1854-1933, ce que n'a pas fait Eckler remarquons-le, ceux-ci arrivent à la conclusion que dans l'ensemble les résultats répondent aux attentes, comme on peut le voir sur le tableau ci-après. La durée des cycles paraît effectivement plus longues lors des phases dites expansives et les crises moins profondes que lors des phases à croissance lente. Toutefois, ceci n'empêche pas les auteurs de s'empresser d'ajouter que les résultats sont malgré tout loin d'être significatifs et, surtout, loin d'être un trait dominant dans la croissance économique. L'hypothèse est possible conclueront-ils.

Durée moyenne de cycles

(durée moyenne du cycle industriel en mois - Etats-Unis)

	expansion	contraction	Total
phases d'expansion (+)			
phases de ralentissement (-)	26	17	43
	24	25	49
Différence	+2	-8	-6

durée moyenne du cycle industriel
en mois - Grande-Bretagne.

Total

	expansion	contraction	
(+)	38	17	55
(-)	30	38	68
différence	+ 8	-21	-13
Allemagne			
(+)	40	18	58
(-)	32	42	74
différence	+ 8	-24	-16
France			
(+)	31	15	46
(-)	30	34	64
différence	1	-19	-18

Source: A. Burns et W. Mitchell, op.cit., p.437

En fait, ce qui fait difficulté, ce n'est pas qu'il existe un rapport entre le rythme de l'activité économique et l'amplitude des crises, mais que l'on ait cherché à faire un lien avec l'existence de cycles longs. Une fois éliminée l'hypothèse des cycles longs, quelle signification attacher à ce rapport si ce n'est que nous avons là l'indice et, de l'importance des difficultés qui entourent le procès de développement et de la capacité du mode de production à les surmonter. C'est ce que soulignait Gaudibert dans un article sur le concept de crise(1) "La crise est d'abord ce qui révèle, libère et fait éclater les contradictions", écrivait-il. La crise c'est l'éclatement; c'est la rupture d'autant plus profonde que le capital aura du mal à se rentabiliser. Mais

(1) P.Gaudebert, "Crise et dialectique", Communications, 1976.

d'un autre côté écrit-il encore, "la crise c'est aussi une soupape de sûreté, une purgation périodique" (1). Lipietz a la même approche dans son article "Affrontement et apurement" (2). La crise, c'est aussi le moment où le système doit se réguler, autrement dit éliminer les tensions qui ont abouti à la crise, autrement dit retrouver les conditions de rentabilité perdues. Que celles-ci ne le soient pas et, alors il n'y a rien d'étonnant à ce que les phases d'expansion soient aussi courtes que les phases, dites de récessions, peuvent être profondes. A l'inverse, que nous indique la relation entre les longues périodes d'expansion et la brièveté des crises? Non pas que le mode de production se régule mieux durant cette période, mais simplement que l'accumulation paraît sans limite ou plutôt que les limites ne paraissent pas suffisantes (autrement dit, les contradictions pas assez explosives) pour entraver durablement l'accumulation du capital. La brièveté des crises n'est alors que l'indicateur du peu de tensions et de la faiblesse des contradictions qui accompagnent alors l'accumulation. (3)

(1) P. Gaudebert, art. cit., p. 122

(2) A. Lipietz, "Affrontement et apurement. Le double aspect de la crise", Interventions. Critiques en économie politique, no. 5, Mtl., 1980.

(3) Nous rejetons ici l'hypothèse introduite par M. Aglietta et M. Fouet à l'effet que l'ampleur de la crise actuelle trouve en partie sa source dans le fait que les crises n'ont pas ou ont de moins en moins joué leur rôle régulateur dans l'après-guerre. Le problème de la crise ne se situe pas dans la capacité d'un système à se réguler ou non mais dans l'existence des limites à l'accumulation.

Pour illustrer ce point, nous ne prendrons qu'un exemple, celui de la période 1872-1897 que les historiens ont convenu d'appeler, la période de la longue ou de la grande Dépression. C'est une période on ne peut plus symbolique puisque les théoriciens des cycles longs ont pris l'habitude de s'y référer pour justifier leur théorie (1). Nous aurions tout autant pu nous rapporter à la période actuelle. Disposant de plus de recul historique, nous avons toutefois préféré celle-ci.

D. Landes nous fournit une admirable description dans l'Europe Technicienne, de cette période qui a fait couler, il faut bien le dire, beaucoup d'encre(2). Lisons ce qu'il écrit à ce propos :

- (1) Le contexte de cette période n'a sans doute pas été étranger à l'apparition de la théorie des cycles longs. C'est peut-être même la seule période où l'on peut vérifier une longue période de ralentissement de la croissance qui pourrait être conforme aux hypothèses de la théorie.
- (2) On ne peut rapporter ici toute la littérature qui a été consacrée à la question tant elle est volumineuse. Toutefois, on peut noter parmi les principaux écrits que nous avons consulté les ouvrages suivants:

D. Landes, L'Europe technicienne, Gallimard, 1975, p. 318-343
 J. Temin, "The Relative Decline of the British Steel Industry, 1800-191 in Industrialization in two systems, John Wiley and sons, New York, 196
 R. Fels, American Business Cycles, 1865-1897, Chapel Hill, New York, 1959.
 Ch. Hoffman, The Depression of the Nineties, Greenwood, New York, 1950.
 S.R. Saul, The Myth of Great Depression, 1973
 W.W. Rostow, The World Economy, University of Texas Press, Houston, 1978

"Pour nombre de contemporains, les années 1873-1896 furent une incroyable entorse à tout ce que l'histoire avait enseigné. A travers crise et emballement, les prix baissèrent, inégalement, sporadiquement, mais inexorablement: d'un tiers en moyenne sur l'ensemble des marchandises. Ce fut la plus atterrante déflation qu'on eut vue de mémoire d'homme. Le taux d'intérêt s'affaissa lui aussi, au point que les théoriciens de l'économie se mirent à évoquer la possibilité d'un capital assez abondant pour être un bien gratuit. Et les profits s'amoindrirent, tandis que se traînait à n'en plus finir cette crise dont on savait désormais qu'il s'agissait d'une dépression périodique. Le système semblait être à bout de course" (1) L'expression est on ne peut plus juste.

Le système semblait être à bout de course. Jusqu'à ce que l'on assiste à ce retournement dans les dernières années du siècle qui allait nous amener à la Belle Epoque, l'ensemble des économies semble avoir été pris au piège d'une longue et même très longue dépression.

En effet, en nous rapportant au tableau ci-après, on peut voir, du moins dans le cas de l'Angleterre, un ralentissement très net de l'activité économique et une baisse substantielle dans la rentabilité des entreprises. Là-dessus, tous les auteurs s'entendent. Par contre, la question paraît beaucoup litigieuse lorsqu'on déborde le cas de l'Angleterre ou qu'on s'interroge sur l'existence des cycles longs.

R. Fels, "The Long Wave Depression, 1873-1897", Review of Economics and Statistics, Feb. 1949, V. XXXI, pp.69-73.
 P. Brown, "Economic Growth and the Price Level", The Economic Journal, V. 65, Mars 1955, pp.1-18.
 P. Brown, "The Climacteric of the 1890", Oxford Economic Papers, Oct. 1952.
 N.B.E.R. Trends in the American Economy in the XXXth Century, Princeton University Press, 1960.

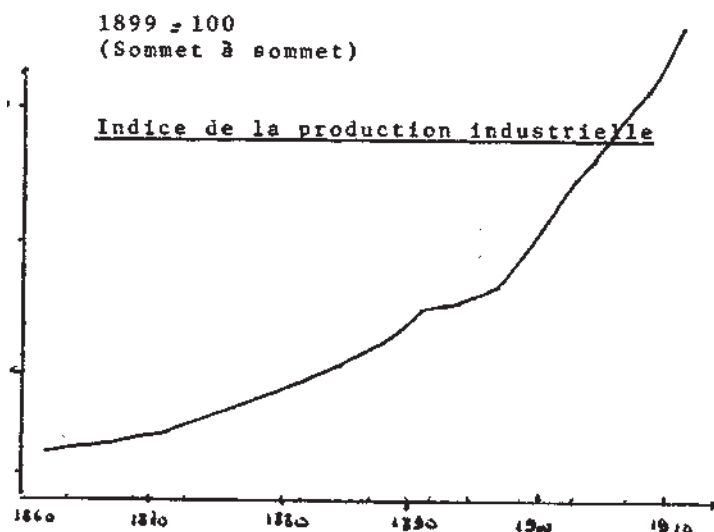
- (1) D. Landes, op.cit., p.318.

Production industrielle et profits en Angleterre

	Taux de croissance annuel	Production industrielle/h le (%)	Part de la Pro- duction indus- trielle dans le PNB (%)	Part de Profits dans le PNB (%)
1847.53/1854.60	3.5	2.4	-	-
1854.60/1861.65	1.7	.6	-	24.2
1861.65/1866.74	3.6	2.4	-	26.6
1866.74/1875.83	2.1	.9	-	26.9
1875.83/1884.89	1.6	.2	-	25.6
1884.89/1890.99	1.8	.4	-	25.5
1890.99/1900.07	1.8	.2	-	23.7
1900.07/1908.13	1.5	.2	-	23.5

Source: W.G. Hoffmann, *op.cit.*, annexes.

Graphique 1 - Production industrielle. Etats Unis



Source: E. Frickey, *Economic Fluctuations in the United States*, Harvard University Press, 1942, p. 329

Le cas des Etats Unis ou de l'Allemagne, deux pays alors en pleine industrialisation, est souvent mentionné comme exemple de pays qui n'auraient pas connu de dépression au même titre que l'Angleterre.(1) Toutefois, force est de constater que si les Etats Unis (le cas auquel nous nous réfèrerons) n'ont pas connu de dépression majeure avant la fin des années 80, la croissance de la production semble quand même avoir été affectée par la Grande Dépression anglaise. C'est ce que laisse voir le graphique 1 de la production industrielle. Le graphique, construit sur la base des moyennes cycliques, révèle nettement une rupture de rythme aux alentours du milieu des années 90, soit après la crise financière majeure de 1896. L'ampleur de cette crise, on peut la voir sur le graphique 2 où se trouvent reproduits les taux d'accroissement de la production de "biens non périssables".

Ceci dit, le ralentissement de la croissance voire l'existence d'une longue dépression, ne nous paraît guère suffisante pour justifier l'existence d'une longue phase de baisse de Kondratieff. Landes nous paraît avoir entièrement raison lorsqu'il rejette une telle approche. Son explication sur l'épuisement du progrès technique n'est cependant pas convaincante. C'est plutôt du côté de l'accumulation du capital qu'il faut regarder pour trouver l'explication. Or, les données relatives aux investissements révè-

(1) S.B. Saul, *The Myth of Great Depression, 1873-1896*, McMillan, Londres, 1976, p. 36 et suivantes.

lent des éléments on ne peut plus intéressants; surtout lorsqu'on compare le cas de l'Angleterre avec celui des Etats Unis.

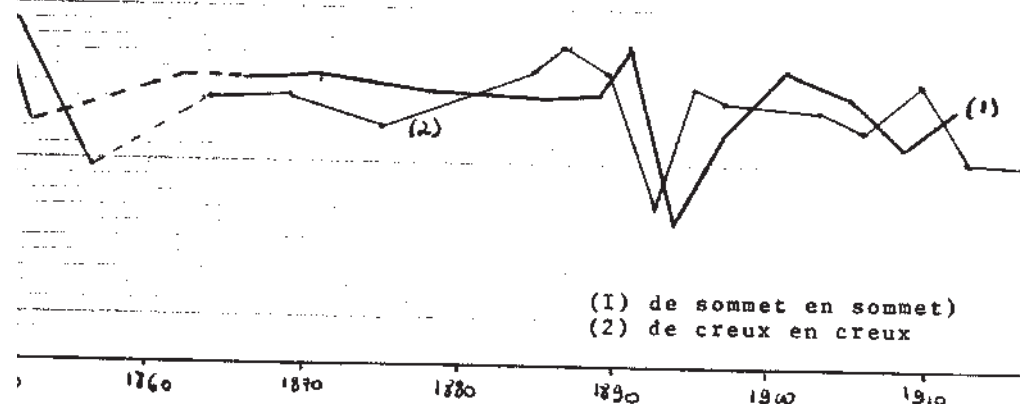
Dans le cas des Etats Unis, on ne trouve pas l'hypothèse du ralentissement des investissements, du moins pas avant le début des années 90. (graphique 3) Quant à l'Angleterre, on retrouve un mouvement cyclique (voir graphique 4) où le freinage de l'investissement est surtout manifeste pour la période 1876-1886. Toutefois, et c'est cela qui est intéressant dans le cas anglais, si nous tenons compte et des investissements nationaux et des investissements à l'étranger, on peut constater une certaine stabilité dans le taux global d'investissement dans le PNB jusqu'aux alentours des années 95, période qui marque apparemment un nouvel essor comme pour les Etats Unis. En outre, les parts relatives des deux catégories d'investissement fluctuent en relation inverse laissant ainsi clairement entrevoir l'existence de débouchés alternatifs pour le capital britannique.

Il ne s'agissait pour nous que de prendre cette période de la Grande Dépression qu'à titre d'exemple. Non d'y rentrer dans une analyse détaillée qui nous aurait amené beaucoup trop loin. Néanmoins, les statistiques relatives aux investissements nous montrent deux choses.

Graphique 2

Taux de variation de la production de biens non périssables. Etats Unis

Moyennes cycliques



Source: R.E. Gallman, "Conference on Research in Income and Wealth Output, Employment and Productivity in the USA after 18 NBER, New York, 1966, pp. 561 et suivantes.

Graphique 3

Part de la formation brute de capital fixe dans le PNB
(moyennes décennales)

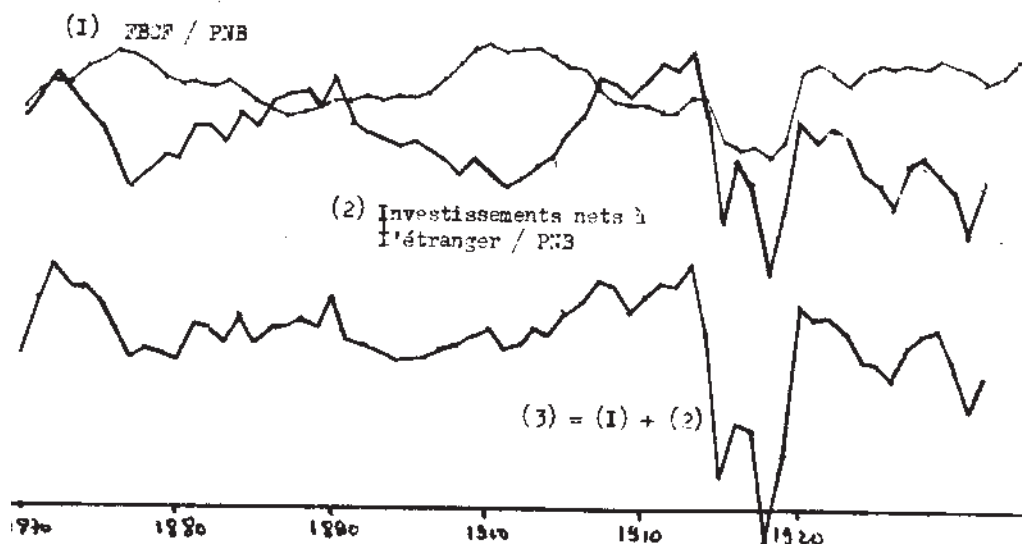


Source: S. Kuznets (S), R.E. Gallman & S. Howle (G)

Graphique 4

Royaume Uni

Investissements en % pourcentage du Produit National brut



Source: C.H. Feinstein National Income, Expenditures and Output of the U.K. 1855-1965, Cambridge University Press, Cambridge, 1972, T.8 et

La première, c'est que la crise liée à la suraccumulation du capital s'est fait sentir beaucoup plus tôt en Angleterre qu'aux Etats Unis. Cette crise nationale n'a par contre pas empêché les capitaux britanniques de trouver "ailleurs" à la fois placement et profit. Une illustration de ceux-ci nous est fournie par l'apport des capitaux anglais au financement de la construction des chemins de fer que ce soit aux Etats Unis, au Canada ou encore en Amérique latine. On peut donc dire que l'ampleur de la crise en Angleterre, (Landes parle d'une "perte d'haleine") a surtout tenu aux difficultés pour le capital anglais à se rentabiliser à cause d'une limitation temporaire des débouchés sur le plan national et, il faut en tenir compte, du fait de la concurrence accrue surtout de la part de l'Allemagne et des Etats Unis.

Ceci nous amène au second point. En ce qui a trait aux Etats Unis, l'industrialisation rapide à la suite de la guerre de sécession (ou rendue possible par celle-ci) allait entraîner un mouvement d'accumulation extrêmement rapide, pour ne pas dire forcené qui allait déboucher sur la crise majeure des années 90. Fait significatif de cette suraccumulation, les Etats Unis allaient connaître en cette fin de siècle (comme l'Allemagne d'ailleurs) une vague de concentration sans équivalence en Angleterre. Au contraire de l'Angleterre, les crises sur cette période 1870-1890 furent finalement assez courtes. Quant à la crise du milieu des an-

nées 90, si elle fut extrêmement sévère et d'origine américaine soulignons-le, elle fut l'occasion d'une épuration profonde (concentration), d'une restructuration des secteurs moteurs (chemin de fer, acier) et de l'émergence d'industries nouvelles (automobile, pétrole, électricité), fournissant ainsi l'occasion de nouveaux débouchés pour un capital national en quête de placement.

Dans l'un et l'autre cas, on en revient à la nécessité d'étudier l'accumulation du capital et l'émergence des crises non par rapport à l'existence de cycles longs qui soutendraient le développement capitaliste sur la longue période, mais en rapport avec les possibilités de mise en valeur d'un capital que ce soit sur une base nationale ou internationale. Procéder autrement, c'est oublier toute la signification de l'impérialisme pour le capital britannique dans ce dernier quart de siècle et le processus d'industrialisation dans le cas des Etats-Unis (le mythe de la frontière). C'est l'existence (ou non) d'une limite apparente à l'accumulation du capital qui doit nous permettre de comprendre l'origine des crises et l'existence ou non de nouveaux débouchés pour ce même capital qui doit nous amener à en comprendre l'issue.

CHAPITRE 11

LES TRANSFORMATIONS DU PROCES DE TRAVAIL ET LA THEORIE DES ONDES LONGUES.

Peut-on associer les ondes longues aux transformations du procès du travail? Evidemment la question est conditionnelle à l'existence même des ondes longues. Néanmoins, admettons leur existence et essayons de voir si, oui ou non, on peut trouver un fondement à la théorie de l'innovation dans un quelconque rapport qui pourrait exister entre les transformations du procès du travail et la relance d'un nouveau cycle long. Nous commencerons tout d'abord par apporter quelques données historiques sur l'évolution du procès de travail, puis quelques remarques sur les limites de la périodisation et enfin nous en viendrons à la théorie de Mandel.

1. Quelques données historiques sur les transformations du procès de travail

En partant de la Révolution industrielle, on peut distinguer trois grandes étapes dans la transformation du procès de travail.

La première étape, c'est celle de la manufacture. Elle s'étale grossièrement, de 1750 à 1850. Deux moments peuvent y être distingués: le premier, lorsque fut mis en place, ce que Freyssinet appelle à la suite de Marx (1), le principe coopératif avec l'implantation des fabriques et l'organisation du travail sur le modèle militaire du "workhouse". On assiste alors à l'éclatement des métiers et aux débuts de la parcelisation du travail. Regroupés dans un même espace, les travailleurs se voient assignés une tâche précise définie, non plus comme précédemment en rapport avec leur qualification et leur expérience, mais en rapport avec la décomposition des opérations et des tâches de la manière la plus élémentaire et la plus simple possible. C'est une période surtout de réorganisation du travail. Marx a admirablement décrit cette période: "Ce n'est pas seulement le travail qui se divise, se subdivise et se

(1) M. Freyssinet, La division capitaliste du travail, Savelli, Paris, 1977, p. 25.

répartit entre les différents individus, c'est l'individu lui-même qui est morcelé et métamorphosé en ressort automatique d'une opération exclusive, de sorte que l'on trouve réalisée la fable absurde de Menenius Agrippa représentant un homme comme fragment de son propre corps" (1)

Le tournant du siècle coïncide avec le passage à un stade supérieur dans le développement de la manufacture. On assiste alors à la mécanisation rapide des opérations de production notamment dans l'industrie textile et à l'exploitation d'une force de travail ravalée au dernier rang des marchandises. Le modèle, c'est Arkwright et ses usines. C'est "l'archétype du nouvel ordre" pour reprendre l'expression de Mumford. (2) Le mot n'est sans doute pas assez fort. La meilleure description de cette période nous est sans doute donnée dans cette phrase de A. Ure, "l'ordre faisait défaut dans la manufacture basée sur le dogme scolastique de la division du travail et Arkwright a créé l'ordre. (3) (cité par Marx, Capital, T.I, p. 260).

Allongement de la durée du travail, intensification, humiliation et écrasement de la classe ouvrière, cadences infernales, l'exploitation a atteint sans doute des sommets assez inégalés à cette période dont pourtant tous les économistes libéraux font la glorification au nom du progrès et

(1) Le Capital, op. cit., T.I, p. 262

(2) L. Mumford, Technique et civilisation, Seuil, Paris, 1950, p.161. Comme celui-ci l'a écrit, "il appartenait à Richard Arkwright, au début paléotechnique d'apporter la note finale du système usinier. Toutes choses bien considérées, c'est la pièce d'enrégimentation la plus remarquable du dernier millénaire".

de l'épanouissement humain. Du point de vue du procès de travail, la mécanisation aura deux conséquences principales: la première, elle aura pour effet de substituer la machine à l'homme et d'accélérer la prolétarianisation; la seconde, de faciliter et de simplifier les opérations de production et de permettre ainsi l'introduction massive des femmes et des enfants dans les usines. A titre indicatif, on peut reprendre les statistiques suivantes empruntées à P.Bairoch (1) et à Marx (2).

tissage du coton:

Nombre de:

<u>métiers mécaniques</u>		<u>artisans tisserands (Estimations)</u>	
1813	2.400		
1820	14.150	1820	250.000
1829	55.000		
1833	85.000	1840	100.000
1850	224.000	1855	50.000

Industrie de l'habillement

Répartition des travailleurs
par âge et par sexe

<u>1861</u>			
Femmes	586,298	entre 15 et 20 ans:	115 242
		dont moins de 15 ans :	16 560
Hommes	437,969	entre 15 et 20 ans:	89 285
		dont :	
		moins de 15 ans :	14 964

Ces chiffres parlent suffisamment d'eux-mêmes.

(1) P. Bairoch, op.cit., p.230 et suivantes

(2) K. Marx, op.cit., T.I, p. 266 et suivantes

La deuxième étape, c'est celle que Marx a qualifiée de grande industrie. Grossièrement aussi, elle s'étale de 1850 jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Ici aussi deux moments peuvent être distingués: le premier coïncidant avec le développement de l'industrie métallurgique, sera marqué par l'instauration dans les manufactures de ce que Freyssinet appelle le principe mécanique où

"à la juxtaposition de procès partiels de travail accomplis par autant de travailleurs distincts va se substituer la combinaison de machines effectuant ces procès partiels à la place des travailleurs" (1)

C'est l'essor de la machine outil, de la ligne de machines opérées par un ou un nombre très limité d'ouvriers spécialisés, de la vapeur et de la grande industrie intégrée (2). Les statistiques fournies ci-dessous illustrent assez bien l'énorme développement des forces productives à cette époque qui n'a certainement rien à envier à la période précédente.

(1) M. Freyssinet, op.cit., p. 26

(2) Notons que l'impulsion des changements est venue cette fois non de l'Angleterre mais de l'Allemagne et des Etats Unis. Prenons pour seul exemple la production métallurgique. En 1850, l'Angleterre produisait 50.3% de la production mondiale de fonte, comparativement à 8.9% pour l'Allemagne et 12.6% pour les Etats Unis. En 1910, les chiffres étaient pour chacun des pays de 15.5%, 20% et 42.2%

source : Iron and Steel. Encyclopaedia of the social Sciences, MacMillan, 1932, p. 301.

Production moyenne de fer et d'acier

		<u>par haut fourneau</u> (tonnes brutes)			<u>par travailleur</u> Hauts fournaux USA (tonnes brutes)	
		<u>G.B.</u>	<u>Etats Unis</u>	<u>Allemagne</u>		
<u>G.B.</u>	1840	3,473	-	-		
	1860	6,683	-	-		
	1870	-	-	-	1879	31
1720 .3	1880	13,667	-	10,919	1889	54
1788 .8	1890	19,092	31,067	20,653	1899	82
1806 1.2	1900	22,232	58,282	30,606	1909	111
1825 1.7	1910	29,835	102,208	48,053		
1840 2.9	1920	28,241	126,872	43,763		
	1930	41,381	211,737	115,152		

Source: P. Bairoch, op.cit., p.246
H.B. Davis, Iron and Steel Industry, art. cit., p. 303

Capacité totale de rendement des machines à vapeur

(puissance en milliers de C V I)

	1840	1850	1860	1870	1880	1888	1896
GB	620	1290	2450	4040	7600	9200	13700
Allemagne	40	260	850	2480	5120	6200	8080
France	90	370	1120	1850	3070	4520	5920
Etats Unis	760	1680	3470	5590	9110	14400	18060

Source: W.G. Hoffmann, op.cit.,

Il faut cependant faire remarquer que, si toute cette période est marquée par une forte poussée dans la mécanisation du procès de production, c'est surtout à partir des années 70, soit lorsque l'industrialisation va s'accélérer en Allemagne et aux Etats Unis et que l'industrie de l'acier va véritable-

ment prendre son essor, que l'on assistera aux transformations les plus importantes dans le procès de travail. Dorénavant l'équipement va prendre une part considérable dans les productions et cela d'autant plus massivement, que le développement du secteur lourd de l'économie s'accompagnera d'améliorations substantielles tant dans la qualité que dans l'efficacité de sa production et au niveau des prix, de baisses substantielles.

Le deuxième moment de cette phase correspond au développement du travail à la chaîne qui s'amorce au début du vingtième siècle avec le développement de l'industrie automobile. Alors qu'auparavant, c'était la ligne de machine qui était au coeur du procès de production, cette fois c'est la ligne de montage avec tout ce que cela implique d'organisation du travail et de standardisation tant des opérations de production que de la production elle-même qui sera alors l'élément des gains de productivité dans l'industrie. C'est le stade de ce qu'il est convenu d'appeler maintenant, le fordisme; un stade qui ne fait que marquer une étape de plus, dans la parcelisation du travail, la mécanisation des opérations de production et la standardisation tant du mode de production que du mode de vie. A seul titre d'exemple, on peut prendre le cas de la fabrication des châssis d'automobile qui, en 1914 nécessitait environ 12 heures d'assemblage. En 1920, la même opération ne prenait plus qu'une heure et demie grâce à l'introduction d'une chaîne de montage.

On peut vraiment parler de transformation majeure dans le procès de travail avec la mise en place progressive du travail à la chaîne dans l'industrie. Les statistiques nous prouvent d'ailleurs hors de tout doute, l'importance des gains de productivité et des économies qu'elle allait permettre de réaliser. Si nous nous référons aux statistiques compilées par Kendrick sur l'évolution de la productivité aux Etats Unis (1), la production par heure/homme dans l'industrie manufacturière s'est accrue de 72% sur les dix ans s'étalant de 1919 à 1929, soit la période où se sont diffusées les nouvelles techniques de production, comparativement à seulement 12% pour la période 1909-1919 et 14% pour la période 1899-1909, soit un taux annuel moyen pour chacune de ces périodes respectives, de 5.3%, 1% et 1.2%. Dans le cas de l'industrie automobile, une industrie en plein essor, la production par heure/homme s'est accrue globalement de 6.4% pour la période 1899-1909, de 297.6% de 1909 à 1919 et de 200% environ de 1919 à 1937, soit des taux annuels pour chacune de ces périodes de .5%, 17.7% et 8.8%.

L'après-guerre marque l'apparition d'une nouvelle étape dans le procès de travail, celle de l'automation. Nous ne nous y arrêterons pas. Mentionnons seulement que du point de vue de l'organisation du travail, la mise en place du

(1) J. W. Kendrick, Productivity Trends in the USA., NBER, Princeton University Press, 1961, pp. 461 et suivantes.

"principe automatique va enlever au travailleur la petite parcelle d'activité intellectuelle qui lui restait et réduire son travail à une tâche de surveillance purement réflexe"(1)

L'automation constitue ni plus ni moins que l'étape la plus achevée de la transformation du procès de travail, une histoire où les travailleurs(ses) ont toujours été davantage séparé(es) de l'objet de leur travail et de leurs moyens de production. De plus, elle pose avec une acuité accrue le problème de la continuité du circuit économique et de l'écoulement de la marchandise créée, puisqu'avec l'automatisation c'est le procès même de valorisation du capital qui est remis en cause, si l'on tient compte du fait que seul le travail est créateur de richesses.

Que pouvons-nous dégager de cette esquisse historique très sommaire bien entendu mais suffisante pour les besoins de notre recherche ? Au moins trois choses.

1. Tout d'abord, et c'est en cela que l'apport des auteurs comme Braverman, Coriat ou Freyssinet nous est très précieux, les transformations du procès de travail se sont faites autant dans l'organisation du travail qu'au niveau des outils et des moyens de production. Nous avons même souligné que la véritable révolution de la Révolution industrielle n'a pas été le machinisme, mais la manufacture. Le contrôle de plus en

(1) M. Freyssinet, op.cit., p.53

plus serré du travail des ouvriers(es) est tout aussi important que la substitution des machines au travail humain pour augmenter la productivité. D'un autre côté, il faut souligner aussi que l'un ne va pas sans l'autre. De nouveaux types d'équipement requièrent de nouvelles formes d'organisation du travail, tout comme ces dernières facilitent à leur tour l'introduction de nouvelles machines. Ni l'un ni l'autre ne semblent déterminants cependant pour expliquer seul, le sens des changements.

ii. Ensuite, et cela malgré la périodisation que nous avons adoptée, il ne paraît pas non plus y avoir eu des changements brutaux dans les conditions de production au point que l'on puisse prendre chaque période en rupture avec celle qui l'a précédée. Il y a sans doute eu des périodes d'accélération et de décélération, mais rien qui puisse justifier la confirmation des thèses sur l'innovation ou sur l'épuisement du progrès technologique. Toutefois, il semble bien que les périodes de changements technologiques rapides coïncident avec les périodes d'expansion soutenue.

iii. Enfin, il convient de noter que les changements qui ont marqué l'histoire du procès de travail ne sont pas venus des secteurs et des industries bien établis, mais au contraire des industries en essor. Ceci tendrait à confirmer l'hypothèse que les gains de productivité permettent de libé-

rer rapidement le capital nécessaire pour l'accélération de l'expansion. Quant aux secteurs déjà établis, il apparaît au contraire qu'ils tendent à pousser la rationalisation du procès du travail sous sa forme existante, pour finalement adopter à leur tour, sous la contrainte de la concurrence, les nouveaux procédés de production introduits par les industries de pointe. A cet égard, le collectif de La Crise du XXème siècle nous fournit un tableau extrêmement intéressant sur la nature des investissements en Allemagne depuis 1970 (1). Comme on peut le voir, dans la période de crise que l'on connaît, ce n'est pas vers l'extension de la capacité de production que s'oriente l'investissement mais plutôt vers la rationalisation et le simple renouvellement, ce qui confirmerait bien ceci.

Evolution de la nature des investissements
(1970-1978)

	<u>% capacité</u>	<u>% rationalisation</u>	<u>% remplacement</u>
1970	55	34	11
1972	40	42	18
1974	36	43	21
1975	22	54	24
1978	17	47	36

Maintenant, il s'agit tout de suite de voir les limitations d'une telle tentative de périodisation. Ceci nous permettra d'apporter un certain nombre de remarques qui nous amèneront sur la critique de la thèse de Mandel.

(1) J. Lorenzi, O. Pastre et J. Toledano, op.cit., p.9

2. Sur la périodisation des transformations et ses limites

C'était D.Landes qui écrivait à propos des systèmes à étapes ou à phases

"Ils mettent de la clarté et de la synthèse dans la réalité, ce pêle-mêle irréfléchi. Mais ils ont aussi leurs faiblesses, dont la plus grave est qu'ils sont impuissants à embrasser le temps historique".(1)

C'est en effet, le problème qui se pose toujours lorsqu'il s'agit de faire une périodisation. Toute datation a l'avantage de présenter une vue claire des choses mais par contre, on n'échappe pas à une certaine simplification de la réalité qui ne correspond pas toujours avec l'image que l'on peut en avoir. Le cas est particulièrement frappant des transformations du procès de travail. Malgré tous les changements importants qui peuvent être introduits dans les conditions de production à un moment donné, on peut dire qu'au niveau d'une économie dans son ensemble la transformation du procès de travail ne se fait que très lentement. Les anciennes techniques de production, loin de paraître comme des anachronismes, se trouvent encore, et dans une très large mesure, utilisées de manière dominante pendant un long moment. Quant à l'avantage des nouvelles techniques, il est bien souvent loin d'être aussi déterminant qu'on peut le penser avec le recul. Sur ce point d'ailleurs, on ne peut avoir de vue aussi catégorique que peuvent l'avoir Freyssinet ou Coriat, à propos de leur diffu-

sion. Autant la pression de la concurrence que celle des crises joue un rôle non négligeable en la matière. L'avantage comparatif que peuvent avoir les entreprises innovatrices sur les autres ou encore l'impact du resserrement des marchés prônent en faveur des idées défendues par L.Dupriez et ses étudiants sur l'introduction du progrès technique en période de longue dépression ou de crise.

Cette question des délais de diffusion a toujours été observée par les historiens. Prenons seulement à titre d'exemple, le développement du travail en manufacture à l'époque de la Révolution industrielle ou du travail à la chaîne au début de notre siècle. Aussi bien qualitativement que visuellement, le phénomène a eu des répercussions extrêmement importantes et pourtant, quantitativement, il est demeuré très limité. L'Angleterre de la Révolution industrielle demeure encore largement agricole et artisanale, tout comme l'Amérique de Ford demeure encore celle de la ligne de machines plutôt que celle de la ligne de montage. Quant au poids des industries innovatrices, il ne faut pas non plus en exagérer l'importance quantitative dans l'ensemble de l'économie. Comme le dit Braudel, à propos de la Révolution industrielle,

"après tout la masse globale de la production cotonnière se mesure en millions de livres, le charbon en millions de tonnes" (1)

(1) F.Braudel, Civilisation matérielle, économie et capitalisme, A. Colin, Paris, 1979, T.3, p. 494.

(1) D. Landes, op.cit., p.316

On pourrait ajouter qu'en 1914, l'industrie automobile, bien que déjà au 8ème rang des principales industries américaines, ne constituait que 5% de la valeur totale des 15 plus grandes industries; (1). Malgré tout, si ces changements ont peut-être moins marqué qu'on ne le pense généralement les conditions de production de leur époque (2), ils n'en ont pas moins été décisifs du point de vue de l'évolution à long terme du procès de travail. Egalement, autre phénomène non négligeable, il y a le fait qu'ils aient été associés à des industries (anciennes ou nouvelles) dont l'essor et les effets d'entraînement ont été extrêmement importants. Ceci témoigne bien sûr de l'avantage comparatif dont ont su bénéficier ces industries au détriment des autres mais aussi, de la manière dont elles ont pu assurer rapidement leur propre croissance et le financement de leurs investissements.

- (1) Les chiffres sont tirés du tableau donné par Harold Underwood Faulkner, in 'Histoire économique des Etats Unis, Presses Universitaires de France, 1958, p.387.

Production de fer	Angleterre	tonnes	longues
1740	17.350	1830	678.417
1780	68.300	1835	940.000
1796	125.079	1839	1.248.781
1806	258.206	1848	1.998.568
1825	581.367	1852	2.701.000

P. Bairoch, op.cit., p.248, D.Landes, op.cit., p.137.

- (2) Le changement est en tout cas insuffisant en importance pour expliquer et justifier la hausse de la plus-value relative à un niveau tel qu'elle puisse expliquer les taux de profit élevés de la période d'accumulation rapide.

Enfin dernier point à faire remarquer, la transformation du procès de travail n'est pas un phénomène nettement repérable historiquement, du moins pas au sens où on peut parler d'un mouvement continu et cumulatif. Nous l'avons dit, d'anciennes techniques demeurent, mais aussi des formes plus avancées tendent à apparaître sans toutefois parvenir à s'imposer. Les temps ne sont pas mûrs, diront certains. Nous préférons plutôt parler du peu de rentabilité qu'elles offrent. Toujours est-il qu'à une période marquée par la diffusion d'une nouvelle forme de production, on peut noter la présence de formes extrêmement diversifiées de méthodes de travail, aussi bien traditionnelles qu'avancées. C'est ce que souligne Michel Freyssinet dans la "division capitaliste du travail" à propos de la thèse sur la séparation croissante de la partie manuelle et intellectuelle du travail qu'il défend dans l'histoire des différents stades de la division du travail. (1) La transformation du procès de travail ne s'effectue pas de la même manière et à la même vitesse dans tous les domaines de la production et dans le domaine donné, pas dans toutes les tâches (2).

En tenant compte de toutes ces difficultés, nous ne pouvons qu'avoir une vision extrêmement large des différents stades que l'on peut dégager dans la transformation du procès

- (1) M.Freyssinet, op.cit., p.25

- (2) Cela c'est sans compter qu'il faille raisonner au-delà des frontières du pays.

de travail. Après tout, entre le "petit atelier du maître artisan patriarcal" (1), les premières fabriques, la grande manufacture et l'usine robotisée, il n'y a qu'une différence de degré dans l'approfondissement de la division du travail, la mécanisation et la production de masse, les trois tendances principales qui ressortent de tous les changements dans les conditions de production depuis bientôt trois cents ans. On peut toujours, en forçant le sens des mots, parler de révolutions technologiques ou industrielles. Ce n'est toutefois que progressivement que des formes supérieures d'exploitation viennent supplanter les formes existantes, au fur et à mesure que celles-ci révèlent leurs limites. C'était d'ailleurs Marx lui-même qui écrivait à propos du passage à la manufacture :

"Néanmoins, tous ces changements n'affectent pas d'emblée le contenu et les procédés techniques réels du procès de travail et de production. Au contraire, il est normal que le capital se soumette le procès de travail tel qu'il existe, (souligné par nous, C.D.) c'est à dire sur la base des procès de travail développés par les différents modes de production archaïques".(2)

Cela demeure vrai à l'intérieur du mode de production capitaliste. Ce procès de travail, il est continuellement modifié, transformé, voire bouleversé, toujours dans le but de dégager ce capital qui permettra de faire toujours davantage de profits. Tout au plus pourra-t-on dégager certaines périodes com-

me les périodes d'accélération de l'accumulation du capital ou les périodes de crises, où pour des raisons de croissance de la part d'industries nouvelles dans le premier cas, ou à cause de la contrainte de la concurrence dans le second, on assistera à des changements importants pour ne pas dire majeurs dans les conditions de production dans une économie donnée.

Ces raisons expliquent pourquoi rares sont les auteurs à avoir fourni une datation précise sur les transformations du procès de travail. Au demeurant, Marx lui-même reste assez vague sur le passage de la coopération simple à la manufacture, puis de celle-ci à la grande industrie.(1) On a donc lieu d'être extrêmement surpris de trouver chez Mandel un degré de coïncidence aussi étroit entre les transformations du procès de travail et le déroulement des cycles longs(2). Schumpeter a beaucoup été critiqué dans la littérature économique pour sa tentative d'associer sa théorie des trois cycles aux caractéristiques particulières qui entourent les innovations. Malgré toute l'importance qu'il attache à la question du procès de travail et à la question de la plus-value relative

(1) C'est Hobsbawm qui mentionne dans l'Ere des Révolutions, que le mot même de fabrique désignant exclusivement jusqu'au milieu du XIXème siècle l'industrie cotonnière. C'est donc dire à quel point les contemporains avaient à peine conscience de l'importance du phénomène de la Révolution Industrielle qu'ils vivaient.

(2) Outre Mandel, on peut citer Paul Boccara avec ses Etudes sur le capitalisme monopoliste d'état, Editions sociales, Paris, 1974 et J.P. De Gaudemar avec son article "la crise comme laboratoire social: l'exemple des disciplines indus-

(1) K.Marx et F.Engels, Le manifeste du parti communiste, Editions de Pékin, 1970, p.41

(2) K. Marx, Chapitre inédit du Capital, op. cit., p. 194

ve, Mandel n'échappe pas au même schématisme et donc, aux mêmes critiques, que l'on peut faire à Schumpeter. Même en adoptant une vision extrêmement large (comme nous l'avons fait) du développement historique du procès de travail, il nous paraît extrêmement difficile d'y trouver un fondement à la théorie des ondes longues.

3. Critique de la théorie de Mandel

Si encore il ne s'agissait que d'une question de dates, le problème ne serait peut-être pas aussi important qu'il en a l'air. Mais à la question de la double nature des investissements, vient s'ajouter toute la question des faits que prétend expliquer la théorie des ondes longues. Nous avons retenu trois exemples à notre avis caractéristiques, pour illustrer ceci; un pour chacun des trois cycles longs qu'aurait soit-disant connu le XIX^{ème} siècle.

1) Notre premier exemple concerne le développement des chemins de fer à partir de 1830 en Angleterre. Nous sommes en plein dans la phase de baisse de ce que Mandel appelait l'onde longue de la Révolution Industrielle. C'est un fait, confirmé par Hobsbawn que les profits n'étaient plus ce

trielles" in Ruptures d'un système économique, Dunod, Paris, 1978, comme auteurs qui adoptent une périodisation assez tranchée dans les changements dans les conditions de production et de travail.

qu'ils étaient dans l'industrie cotonnière, que l'Angleterre venait de sortir d'une crise majeure, que les emprunts faits à l'Afrique du Sud et en Amérique pourtant si prometteurs, ne rapportaient guère, que les changements s'opéraient rapidement dans l'industrie et que les capitaux étaient bien en quête de placement (1). Et pourtant, du point de vue de la diffusion des nouvelles techniques de production, les transformations ont certainement été plus importantes de 1827 à 1847 qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. En tous cas, aucun ralentissement n'est notable. Qui plus est, l'industrie textile, l'industrie du fer, celle du charbon pour ne citer qu'elles, y ont pris à leur tour leur envol. Le contexte de décélération qu'on devrait y trouver est donc loin de se vérifier en pratique. Et il l'est d'autant moins que de 1830 à 1848, on allait assister à une véritable frénésie dans la construction des chemins de fer, (1) une industrie non seulement fondamentale par la révolutionnarisation qu'elle va amener dans les coûts de transport (2), mais aussi pour les débouchés de toute

(1) E.J. Hobsbawn, L'ère des révolutions, Fayard, Paris, 1969, notamment pp. 41 à 72

(1) On a eu au moins deux vagues de spéculation à l'époque l'une en 1835-37 et l'autre en 1844-47
(2) P. Bairoch nous indique qu'en France, il en coûtait environ de 20 à 25 centimes par tonne transportée par voie de roulage vers 1840 en France. En 1850, les chiffres ne s'étaient guère modifiés. Par chemin de fer, il en coûtait déjà seulement 12 centimes de la tonne en 1841. En 1851, le coût était passé à 7.7 et en 1880, il était de 6 centimes. P. Bairoch, op.cit., p. 329.

sorte qu'elle va offrir. Voilà une industrie qui a largement bénéficié des gains de productivité et des disponibilités de capitaux pour se développer, mais pourtant son développement ne s'est pas produit dans la phase dite ascendante du cycle long, mais, dans sa phase dite descendante. D'ailleurs comme le note J.P.Rioux, en 1848 le réseau était déjà bien implanté tant en Angleterre qu'en France. Du moins, les lignes les plus rentables étaient déjà pratiquement toutes desservies.

ii) Notre deuxième exemple quant à lui, concerne la période de la Grande Dépression.

Nous avons déjà pu voir à quel point cette période faisait l'objet de débats chez les historiens sur l'existence ou non d'une longue dépression dans le dernier quart du siècle. Mais plus intéressant encore à noter ici, c'est l'importance des transformations dans les conditions de production qui vont s'opérer dans l'industrie avec le développement de l'industrie sidérurgique.(1) Tout comme l'industrie du coton avant elle et l'industrie automobile par la suite, l'industrie de l'acier, par son propre essor et le caractère hautement intégré et mécanisé de ses opérations, va imposer à l'ensemble des économies nationales le modèle de ce que Marx qualifiera la grande industrie. Il ne fait d'ailleurs aucun

(1) D.Landes range la substitution du fer par l'acier au deuxième rang des trois inventions majeures de cette époque, après la lubrification et la fabrication des pièces mobi-

doute à ce sujet que les transformations qui se sont opérées dans le procès de travail dans le dernier quart de siècle ont été de beaucoup plus considérables que celles que l'on avait pu connaître de 1848 à 1870 (1)

Etroitement associée à l'armée, fortement concentrée et intégrée, hautement mécanisée, connaissant même les débuts de l'automatisation, l'industrie de l'acier a connu, il faut le dire, grâce en partie aux innovations de Bessemer et Kelly (1855-1856), de Siemens et Martin (1864) et surtout de Thomas et Gilchrist (1879), une croissance phénoménale qui n'est pas sans rappeler celle de l'industrie cotonnière. Autre avantage non négligeable pour le capital, c'est aussi une "grosse mangeuse" de capital. Quelques chiffres suffisent à illustrer ceci. En 1870, il se produisait 510,000 tonnes longues d'acier dans le monde, ce qui était encore bien peu. En 1875, on était déjà passé à 1,790,000 tonnes, en 1880 à 4,180.000 t, en 1885 à 6,100.000t, en 1890 à 12,280.000t et à 27,830.000 t en 1900 (2). On a déjà cité les chiffres concernant la productivité des hauts fourneaux. Mentionnons seulement l'exemple que donne D.Landes à propos de

les. Nul doute que, sans ces innovations et par la suite l'introduction du moteur électrique, les chaînes de montage n'auraient continué qu'à avoir un emploi très limité dans l'industrie.
(1) Les explications qui rattachent la baisse des prix à l'abaissement des prix des biens de production trouvent ici un fondement difficilement contestable.
(2) Iron and Steel, The Encyclopedia of the Social Sciences, p.302

l'importance de la mécanisation dans l'industrie sidérurgique allemande. Lorsque furent introduits vers la fin du siècle, les fourneaux à bascule équipés d'appareils de changement, l'effet fut immédiatement de réduire de 46 à 16 hommes l'équipe affectée à un haut fourneau, réduisant ainsi le coût de la main-d'oeuvre de 58% (1). Est-il aussi nécessaire de rappeler que c'est en travaillant comme chef d'équipe de tourneurs dans l'industrie métallurgique à Midvale aux Etats Unis que Taylor mit au point et en application ses fameux principes en matière d'organisation du travail.

Ainsi donc avec le cas du chemin de fer, on avait un exemple montrant à quel point l'hypothèse voulant que l'on assiste à un ralentissement de l'accumulation du capital dans la période de baisse du cycle long pouvait être facilement infirmée. Ici, avec le cas du développement de l'industrie sidérurgique se trouve infirmée l'idée que les transformations majeures du procès de travail correspondent nécessairement à la période de hausse.

111) Le troisième exemple que nous avons retenu touche à la période 1894-1913. Mandel se réfère à cette période comme celle de la deuxième révolution technologique caractérisée

par "l'utilisation généralisée du moteur électrique et du moteur à explosion dans toutes les branches industrielles.(1)

Loin de nous est l'idée de sous-estimer l'importance qualitative du moteur électrique et du moteur à explosion. La rapidité même avec laquelle cette innovation s'est diffusée montre à elle seule son importance. Nous avons d'ailleurs déjà mentionné en note son importance pour la chaîne de montage. Mais finalement, cette innovation apparaît bien secondaire du point de vue du procès de travail comparativement à l'introduction du travail à la chaîne. Les statistiques relatives à la croissance de la productivité nous révèlent d'ailleurs que la période s'étalant de la première guerre mondiale à la crise de 1929 a connu des gains en la matière beaucoup plus substantiels que dans la période 1894-1913. Si tel est le cas, cela revient à dire que d'une part, d'autres causes que la seule transformation des conditions de production ont joué un rôle déterminant dans l'issue à la crise de cette fin de siècle et d'autre part, que ce n'est qu'une fois la reprise de l'accumulation bien amorcée, que ces transformations ont commencé à se produire.

Comme causes immédiates à l'issue de la crise, il y a certainement eu du moins dans le cas de l'Europe, l'accroissement des dépenses d'armement et le développement des grands travaux dans les colonies, deux secteurs fortement consomma-

(1) D.Landes, op.cit., p. 353-364

(1) E.Mandel, op.cit., p.232

teurs de capitaux et de produits finis. Dans le cas des Etats Unis, on peut certainement noter le développement de l'industrie de biens de consommation durables qui, comme l'automobile, les glacières, les machines à coudre ou même le téléphone, commençaient à pénétrer le marché des villes alors en pleine croissance. Cela ne veut pas dire que les transformations dans les conditions de production n'ont pas eu un rôle à jouer dans le développement de ces nouveaux débouchés. Nous l'avons déjà mentionné et nous y reviendrons, celles-ci sont une condition sine qua non à l'extension du capital et au développement du "marché universel" de Braverman. Il ne s'agit cependant pas là d'une condition suffisante au sens où, contrairement à ce que peut laisser sous entendre l'approche de Mandel, il n'y a pas de relation directe entre le bouleversement de la technique d'ensemble et l'amorce d'une nouvelle onde longue. Si relation il y a, c'est au niveau d'une industrie lorsque les transformations viennent renforcer le rythme de croissance et d'accumulation de cette industrie. C'était d'ailleurs à ce niveau que nous avons montré tout l'intérêt des travaux de Schmookler sur le progrès induit. Le véritable boom, c'est dans les années vingt qu'on va le connaître lorsque nombre d'industries, et en tête desquelles l'industrie automobile, sauront tirer profit et du développement du marché urbain et de l'accroissement des gains de productivité que permettra l'introduction du travail à la chaîne et des nouvelles normes de travail.

On a donc là trois exemples qui tendent à montrer en raison de leur importance, que ce n'est qu'au prix d'une schématisation (assez abusive même) de l'histoire que Mandel parvient à associer ondes longues et transformations du processus de travail. Il existe une relation certes, et c'est le second point que ces exemples nous auront permis de voir, entre le rythme auquel se fait l'accumulation du capital et la rapidité avec laquelle changent les conditions de production, mais il s'agit davantage d'une relation nécessaire que d'une relation aussi nette de cause à effet comme semble le prétendre Mandel. Le cas même des chemins de fer tendrait même à confirmer bien plus les théories de Baran et Sweezy que celles de Mandel.

La conclusion à laquelle on arrive peut sembler quelque peu drastique, puisque nous n'avons pu émettre que de sérieux doutes tant vis à vis d'une analyse de la croissance économique en termes d'ondes longues que vis-à-vis de la relation qu'entend faire Mandel entre ces dernières et la transformation du processus de travail; mais force est d'admettre que les faits sont loin de lui donner raison. La période d'expansion rapide s'accompagne sans doute de transformations majeures dans le processus de travail avec effets en retour, mais elle ne paraît guère en être le

Conclusions

Comme nous avons eu l'occasion de le voir, la théorie des ondes longues de Mandel et, de manière générale, l'intégration de la théorie des cycles longs à la théorie marxiste n'est pas sans poser de nombreux problèmes à la fois sur le plan méthodologique et sur le plan de l'analyse. Le fait demeure toutefois incontestable, comme Mandel a cherché à l'expliquer, que phases de longue expansion et phases de crise se succèdent dans l'histoire du capitalisme et qu'à chacune de ces périodes il faut associer de profondes transformations dans le mode de production. Mais, peut-on pour autant parler d'ondes longues avec tout ce que ce concept peut véhiculer? Sans rejeter formellement l'hypothèse, nous ferons preuve cependant d'un certain scepticisme à son égard. Un certain nombre de points demeurent malgré tout extrêmement positifs dans la reconsidération de la problématique croissance-crise qu'a cherché à faire Mandel.

Au premier rang, il y a cette reconsidération elle-même. Tout comme chez Aglietta, on se doit de noter la volonté de l'auteur d'aborder le développement du mode de production capitaliste dans une optique qui tienne davantage compte de cette double réalité du développement que sont les tendances à l'expansion et aux crises, sans pour cela tomber

dans une approche où les cycles se succèderaient de manière purement mécanique. Mandel est sans nul doute moins en rupture avec Marx que ne peut l'être Aglietta par exemple. Il n'en rompt pas moins avec les vues par trop souvent fatalistes de ce dernier sur le futur du capitalisme. En particulier, la réévaluation du rôle du progrès technique et la prise en compte de phases successives de développement nous éloignent passablement de l'exposé de la loi tendancielle du taux de profit et des conclusions qu'en tire Marx.

Parmi les autres éléments positifs de la démarche de Mandel, il faut noter l'importance que l'auteur attache au procès de travail et à ses transformations dans le procès de valorisation du capital et le rôle que jouent ces dernières tant dans les conditions d'apparition des crises que dans l'expansion du mode de production. Egalement, il y a toute la question du procès de circulation et des marchés que Mandel réintègre dans l'analyse par le biais de la plus-value relative et de la mise en valeur du capital en jachère. Enfin, c'est aussi toute la question du rapport entre le capital financier et le capital productif qui se pose à propos du concept de capital en jachère. Ce ne sont là que quelques éléments parmi d'autres qui témoignent de l'apport de la théorie des ondes longues à la théorie marxiste de la croissance et des crises. Reste cependant, qu'en raison de l'importance des critiques formulées, cette théorie n'offre pas globalement de réponse satisfaisante aux problèmes laissés en suspens par l'analyse marxienne.

Cela sans compter que ce n'est qu'au prix d'une schématisation forcée de l'histoire, qu'elle parvient à expliquer la nature du développement capitaliste.

Partant de ces acquis, il nous paraît maintenant possible de revenir sur la problématique de la croissance et des crises chez Marx et d'essayer de voir à partir des critiques que nous avons pu formuler dans la première partie, comment, tout en respectant les hypothèses de base de son analyse, il est possible de poser quelques jalons pour une théorie du développement qui tiennent compte, à la fois de la tendance aux crises et de la tendance à l'expansion si caractéristiques du mode de production capitaliste. Ce sera l'objet de notre troisième et dernière partie.

TROISIEME PARTIE

ACCUMULATION DU CAPITAL, TRANSFORMATION DU PROCES DE TRAVAIL ET

EXTENSION DE LA PRODUCTION MARCHANDE.

LE DEVELOPPEMENT SECTORIEL

Présentation

Rappelons les deux questions que nous avons formulées à la fin de notre première partie. Elles demeurent .

i. Les crises sont-elles inéluctables?

ii. Les crises sont-elles à elles seules, suffisantes pour assurer la poursuite de l'accumulation?

Nous venons de le voir, la théorie des ondes longues de Mandel nous permet de répondre à ces deux questions et de dépasser les difficultés de l'approche de Marx que nous avons cerné, moyennant certaines reconsidérations dans la problématique de la croissance et des crises. Toutefois, la réponse apportée par Mandel ne nous a pas paru entièrement satisfaisante à cause des problèmes que soulève l'hypothèse elle-même des cycles longs. Mais au delà de ceux-ci, le problème ne serait-il pas plus fondamental? Les difficultés sur lesquelles bute aussi bien Mandel que la plupart des économistes marxistes intéressés à la question de la croissance et des crises en économie capitaliste, ne tiendraient-elles pas finalement à certaines hypothèses introduites par Marx lui-même, pour mener à bien son projet politique et théorique? N'est-ce pas la problématique marxienne

elle-même qu'il faut reconsidérer?

C'est la question qu'il faut bien se poser si nous tenons compte de tous les débats qui ont cours depuis 100 ans dans la théorie marxiste quant à l'explication des crises et l'analyse de la croissance. Nous en avons d'ailleurs soulevé quelques uns dans notre première partie. Peut-être serait-il temps d'aller plus loin que nous l'avions fait alors, dans nos remarques critiques sur l'analyse de la croissance et des crises que l'on retrouve dans le Capital, puisque c'est surtout sur cette oeuvre que nous avons concentré notre attention. C'est ce que nous nous proposons de faire dans le chapitre qui suit. Ce sera en même temps pour nous l'occasion d'avancer les hypothèses dont nous partirons dans les deux chapitres qui suivront, le premier consacré au rapport existant entre le capital et le procès de travail et le second, au rapport entre le capital et le procès de circulation. Quant aux deux questions posées plus haut, nous essayerons d'y répondre au travers des trois chapitres de cette partie.

CHAPITRE 12

POUR UNE RECONSIDERATION DE LA THEORIE MARXISTE

1. Retour sur la problématique croissance-crise chez Marx.

Notre intention n'est évidemment pas de revenir sur tout ce que nous avons pu dire dans la première partie à propos de la démarche de Marx et des limites de son approche. Cependant, il nous paraît opportun de reprendre quelque peu la problématique marxienne de la croissance et des crises si l'on veut tenter de répondre aux deux questions laissées en suspens et par le fait même sortir des débats qui les entourent, et avec elles, la question de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.

En effet, il nous apparaît, comme nous venons de le dire, qu'une grande part des problèmes sur lesquels bute continuellement la pensée marxiste en matière de croissance et de crise tient ni plus ni moins qu'au projet politique et théorique de Marx lui-même. Projet politique qui était rappelons-le de vouloir fonder "scientifiquement" le postulat de l'existence d'une limite historique au mode de production capitaliste d'une part, et la nécessité du passage à un mode de production supérieur d'autre part. Projet théorique de vouloir fonder ce projet politique sur l'analyse économique et

la détermination des lois sur lesquelles repose le fonctionnement (et le développement) de ce mode de production. Qui plus est, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit devait être le pivot de ce double projet, l'élément clé de toute son argumentation. Or, sans entrer ici dans tous les débats sur le socialisme scientifique ou dans ceux sur le fait de savoir si Marx est ricardien ou hégélien dans ses écrits, il nous faut bien constater que l'analyse économique qu'il entreprend se trouve très nettement conditionnée par un certain nombre de postulats empiriques, comme H. Denis a pu le montrer (1), et aussi, par les conclusions auxquelles il veut (coûte que coûte, devrait-on ajouter) aboutir.

Fondamentalement, Marx est resté fidèle au projet du Manifeste et aux thèses qui y sont avancées. Ainsi, lorsque lui et Engels y écrivent que l'origine des crises tient au fait que

"la société a trop de civilisation, trop de moyens de subsistances, trop de commerce, les forces productives dont elle dispose ne favorisant plus la civilisation bourgeoise et le régime de propriété bourgeoise; au contraire elles sont devenues trop puissantes pour ce régime qui alors leur fait obstacle; et toutes les fois que les forces productives sociales triomphent de cet obstacle, elles précipitent dans le désordre la société bourgeoise toute entière et menacent l'existence de la propriété bourgeoise. Le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses créées en son sein". (2)

Et plus tard lorsque Marx, triomphalement conclut son exposé sur la loi de la baisse tendancielle par ceci,

"On s'aperçoit sur le plan économique, c'est-à-dire du point de vue bourgeois, dans le cadre de la raison capitaliste, du point de vue de la production capitaliste elle-même, des limites de celles-ci,

sa relativité; on voit qu'elle n'est pas un système de production absolu, mais un simple mode historique de production correspondant à une certaine époque de développement restreint des conditions matérielles de production". (1)

C'est toujours la même thèse qui revient à ceci près cependant que Marx, par l'analyse des lois économiques, peut maintenant fonder son argumentation et ses conclusions. La loi de la baisse du taux de profit notamment, deviendra le fondement de sa théorie des crises, exprimant comme il dira, les contradictions du mode de production capitaliste et le progrès de la productivité sociale, ce qui n'était pas encore clair dans le texte du Manifeste.

Seulement, a-t-il effectivement fait la preuve, comme il le croyait, de l'existence de la limite historique du mode de production? Pouvait-il même aboutir à une théorie des crises conforme à son projet politique alors même que la problématique qui était au cœur de son analyse économique était de cerner le développement économique dans sa double tendance à l'expansion et aux crises? La réponse est malheureusement non. Et cela pour deux raisons.

La première, c'est que l'analyse économique nous permet de montrer que la source de l'expansion et des crises se trouve dans le procès d'accumulation. De même qu'on ne peut admettre le caractère apparemment sans limite de la croissance, on ne peut admettre le caractère inéluctable des crises et encore moins, leur approfondissement, comme entendait le montrer Marx. La seconde, c'est qu'en faisant jouer aux forces productives un rôle détermi-

(1) H. Denis, L'Economie de Marx. Histoire d'un échec, P.U.F., Paris, 1980.

(2) K. Marx et F. Engels, Le Manifeste du parti communiste, ed. de Pékin, p. 40

nant dans le développement des contradictions (1), Marx en arrive à développer une conception du progrès technique tellement négative du point de vue des intérêts du capital que l'on en vient à se demander pourquoi celui-ci le recherche avec autant d'obstination puisque c'est causer sa propre perte de toutes façons. Seule la référence à la concurrence lui permet de justifier ses vues en la matière.

Ces difficultés, Marx en était d'ailleurs entièrement conscient. Il suffit de se référer au double discours qu'il tient souvent comme l'a montré M. Lagueux (2) ou au caractère contradictoire de certains textes. De plus, elles se posent avec de plus en plus d'acuité au fur et à mesure que Marx progresse dans son étude des lois économiques. C'est particulièrement patent dans le Capital. Les hésitations de Marx y sont nombreuses reflétant, ainsi que H. Denis l'a montré, les problèmes que posent l'analyse économique et la recherche de lois économiques à une démarche dialectique. On peut même dire que d'un certain point de vue, l'approche à la problématique croissance-crise y marque un certain recul par rapport aux Grundrisse même si l'analyse de la croissance et des crises y est systématiquement abordée.

En effet, du point de vue strict de l'analyse économique, si l'on cherche à cerner le double phénomène de la croissance et des crises, il paraît difficile d'admettre la croissance tout en posant le caractère immanent de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Marx a beau, habilement inverser la question au début du chapitre XIV du livre III consacré aux contretendances, du "comment expliquer la baisse du taux de profit" en

"comment expliquer que cette baisse n'ait pas été plus importante ou plus rapide?", il n'en demeure pas moins qu'on peut difficilement expliquer le phénomène même de la croissance, une fois postulé que le progrès technique ne peut ultimement amener que la baisse du taux de profit. De deux choses l'une, ou bien les contretendances sont suffisamment fortes pour empêcher le jeu de la loi de la baisse tendancielle et alors, rien ne nous empêche d'avancer qu'elles trouvent tout autant leur source dans le procès d'accumulation lui-même que la tendance elle-même, plus précisément dans les transformations du procès de travail et du procès de circulation qui l'accompagnent. Et, dans ce cas, rien ne justifie plus la thèse de la crise finale. Ou bien, en accord avec celle-ci, on pose le caractère inéluctable de la baisse tendancielle du taux de profit, et alors on ne peut qu'arriver à la conclusion que le capitalisme est voué à être en situation de crise permanente, impuissant qu'il est à surmonter cette loi et à se reproduire.

Toujours du point de vue de l'analyse économique, il paraît difficile de concilier le rôle régulateur qu'entend faire jouer Marx aux crises économiques avec l'idée d'approfondissement des contradictions et d'incapacité progressive du mode de production à les surmonter. C'est bien ici que le bât blesse. Ou bien la crise est un moment dans le procès d'accumulation et de reproduction, celui de la régulation; dans ce cas, il faut en arriver à la conclusion qu'il y a bien réajustement, violent sans doute, mais réajustement quand même pour que le "conflit" production-réalisation qui en a été à l'origine puisse être surmonté. Ou bien la crise ne joue pas entièrement son rôle et dans ce cas, il n'est plus possible de parler de reproduction élargie (ou non), puisque l'accumulation du capital qui en est le fondement ne peut parvenir à rétablir les conditions de sa continuité et de sa poursuite.

(1) Toujours par rapport à son projet politique ne l'oublions pas.

(2) M. Lagueux, "Marxisme annonciateur et marxisme dénonciateur", art.cit.

En scindant comme il le fait dans le Capital la problématique croissance-crise, abordant d'abord avec les schémas de la reproduction la question de la croissance, puis avec l'exposé de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit celle des crises, Marx parvient en partie, mais en partie seulement, à surmonter les problèmes auxquels il se trouve confronté. L'étude de la reproduction élargie lui permettra de dégager les conditions de la continuité de la production, c'est-à-dire de la croissance. Quant à l'exposé sur la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, elle lui permettra de dégager les conditions d'apparition des crises. En soi, c'est déjà beaucoup. Ce faisant toutefois, il ne fait que dégager les conditions de l'un et de l'autre sans aboutir à une théorie qui parvienne à cerner à la fois le double phénomène de la croissance et des crises et sans parvenir non plus à apporter une réponse satisfaisante au projet qui était le sien.

Les limites de son approche surgissent dès lors, immédiatement.

En ce qui concerne les schémas de la reproduction, comme nous l'avons déjà mentionné, la problématique même qui les sous-tend ne nous permet guère d'aborder l'explication des crises autrement qu'en termes de rupture, de déséquilibre et de disproportionnalité. A nous limiter à ces derniers, le problème des crises serait lié à la non-réalisation des conditions de continuité ce qui nous écarte passablement de l'hypothèse selon laquelle les crises trouveraient leur origine dans le procès d'accumulation lui-même. Inutile de revenir là-dessus.

En ce qui concerne la section relative à la baisse du taux de profit, toute l'argumentation qu'y développe Marx repose, on le sait, sur la contradiction production-réalisation dont la source réside dans la transformation des conditions de production. En particulier,

nous avons souligné le double problème qu'y soulève Marx, soit celui de l'adéquation des normes de la production aux normes de l'échange suite à l'amélioration des conditions de production et celui du chômage technologique suite à la substitution de la machine au travail vivant. Dans un cas comme dans l'autre, les deux effets se combinant d'ailleurs, le problème en est un de réalisation de la production aux conditions requises par le capital. Marx met surtout en valeur le deuxième phénomène puisque le premier peut être surmonté par le jeu de la loi la valeur. On peut donc dire que le problème des crises se trouve lié à l'insuffisance de la demande que provoque l'éjection hors du circuit économique de la main-d'oeuvre devenue excédentaire.

Si nous avons là les conditions d'apparition des crises, cela ne nous permet pas de conclure pour autant à leur caractère inéluctable, et encore moins au caractère éphémère du mode de production. Tout au plus peut-on dire avec C. Bettelheim que "précisément parce qu'elle est un effet de la structure, elle (la baisse tendancielle) est une "tendance historique" et non une "loi historique": elle ne montre pas "l'avenir" vers lequel s'acheminerait inéluctablement le mode de production capitaliste, un avenir dans lequel le taux du profit tendrait vers zéro, sonnant ainsi la "dernière heure" d'un mode de production désormais condamné". (1) Et Bettelheim de poursuivre, "...ce que cette tendance montre, c'est le développement de la contradiction capitaliste, contradiction qui

(1) Ch. Bettelheim, in P. Baran et P. Sweezy, Le Capitalisme monopoliste, Maspero, p. 15. voir aussi, Charles Bettelheim, "Variations du Taux de profit et accroissement de la productivité du travail", Cahiers de l'ISEA, 1957

se reproduit en même temps que les conditions de la production capitaliste elle-même". (1) La "loi" ne joue que dans le cadre de certaines hypothèses lorsque certaines conditions sont remplies. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Marx revient toujours aux "facteurs de crise", pourtant toujours théoriquement rejetés, lorsque vient le moment de déboucher sur les conclusions politiques de son analyse. Et pour cause. Marx prend en compte les transformations des conditions de production mais laisse entièrement de côté la possibilité qu'a également le procès de circulation de se transformer. En particulier, il laisse ici de côté la possibilité qu'a le capital de s'orienter vers de nouvelles productions marchandes.

Comme Marx cherche à dégager les conditions d'apparition des crises, il est entièrement justifié de ne pas prendre en considération d'autre phénomène que la transformation des conditions de production existantes et le seul élargissement de l'appareil de production par le réinvestissement du capital. De cette manière, il lui est alors possible de montrer la contradiction production-réalisation qui se développe et la baisse du taux de profit qui l'accompagne. La chaîne: accumulation --> baisse du taux de profit --> crise est alors fondée, non comme le prétendaient les classiques sur les rendements décroissants, mais sur le "développement de la productivité sociale". Il est évident cependant que les conclusions sont limitées d'autant. La "loi" ne jouant que sous certaines conditions, la seule conclusion qui s'impose c'est que si la tendance aux crises existe bel et bien dans le procès d'accumulation, leur caractère inéluctable est moins

évident. Outre les transformations du procès de travail, il nous faut aussi tenir compte des transformations du procès de circulation. Autrement dit, ce n'est pas simplement l'extension de la production existante qu'il faut prendre en considération dans l'analyse de la reproduction élargie mais aussi l'expansion de la structure de production par le biais de la création de nouvelles productions marchandes. Si les marchés ne parviennent pas à s'étendre au même rythme que se transforme le procès de production, alors les conditions qui fondent la tendance aux crises feront de celle-ci une réalité. (1)

On le voit donc, de par son projet, la démarche de Marx n'est pas sans poser un certain nombre d'ambiguïtés du point de vue de la saisie de la problématique croissance-crise. Comment s'en sortir? C'est la question qui se pose.

2. 4 hypothèses pour une reconsidération de la problématique

La question est loin d'avoir une réponse unique ainsi que nous avons eu l'occasion de le voir en exposant, dans la première partie, les thèses d'Aglietta et dans la seconde, celles de Mandel. Mais quelle que soit la réponse qui peut y être apportée, une reconsidération de l'approche de Marx s'impose et cela, à quatre niveaux.

i. Tout d'abord, du point de vue de l'analyse économique qui seule nous intéresse, nous nous devons de rompre avec l'hypothèse fondamentale de Marx consistant à vouloir trouver un fondement scientifique au projet

(1) C. Bettelheim, op. cit., p. 15

(1) Marx a toujours pris soin de parler de la loi de la baisse du taux de profit comme d'une loi tendancielle, rappelons-le.

politique et au discours qui l'accompagne. Seul doit nous intéresser le caractère conflictuel du développement capitaliste, son mouvement particulier avec sa double tendance au développement et aux crises. Le capitalisme ne s'est quand même pas arrêté avec la Révolution industrielle! Au contraire, il aura connu depuis lors une expansion époustouflante, étendant sans limite apparente le champ de la production marchande, intégrant et incorporant dans le procès d'accumulation du capital activités et métiers qui paraissaient pourtant lui être irréductibles, s'imposant hors de l'Angleterre à toutes les formations sociales de la terre, etc. Pour paraphraser Rosa Luxembourg, il y a bien sûr les crises, mais par delà les oscillations périodiques de la production, il y a le mouvement général de la reproduction qui, lui, va dans le sens d'un élargissement. (1) C'est cela d'abord qu'il convient de saisir

ii. Deuxièmement, étant donné les hypothèses sous-jacentes, il ne saurait être question de prendre les schémas de la reproduction élargie et la théorie des crises que Marx tire de l'exposé de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, autrement que comme des situations limites, ou si l'on préfère, des situations de référence qui ne prévaudront que lorsque les conditions qui les sous-tendent seront remplies. Dans le cas de la reproduction élargie, l'élément essentiel qui doit prévaloir pour qu'il y ait continuité dans la croissance, c'est qu'il y ait unité entre le procès

(1) Rosa Luxembourg, 'L'accumulation du capital', oeuvres, T.3, Maspero, 1975. Il n'est pas besoin de revenir sur les critiques qui ont été formulées à R.L. notamment par Lénine sur le rapport entre le développement du mode de production capitaliste et l'intégration des modes de production précapitalistes comme "solution" aux crises. Remarquons cependant, qu'en mettant de l'avant la question des marchés et les problèmes que posent l'expansion de capitalisme, Rosa Luxembourg nous paraît avoir vu juste en insistant sur la nécessité d'étendre toujours davantage le règne de la marchandise et de repousser les limites que crée le capital dans son propre développement.

de production et le procès de circulation. La circulation, c'est comme l'a très bien exprimé Marx, à la fois la "condition nécessaire et le moment de tout le mouvement du capital". Autrement dit, la continuité même de la croissance implique non seulement que le procès de circulation s'élargisse continuellement au travers du réinvestissement du capital et des profits, mais aussi que celui-ci se transforme de manière concomitante au procès de travail. Puisque les changements technologiques qu'amène l'accumulation du capital ont pour effet de remettre en cause l'unité même du procès de production pour les raisons déjà invoquées, il faut donc, pour que la croissance se poursuive, que soit continuellement recréé le rapport salarial et que s'étende toujours davantage le champ de la marchandise. En ce qui a trait à l'explication des crises maintenant, si nous pouvons avancer qu'elles sont inhérentes au procès même d'accumulation en économie capitaliste, on ne peut pour autant conclure à leur caractère inéluctable. La contradiction production-réalisation peut être surmontée si le rapport capital-travail sur lequel repose l'exploitation et le profit, qui avait été rompu, ou partiellement rompu, suite aux transformations des conditions de production, peut être renoué grâce à la création de nouvelles productions marchandes. Ce qui nous renvoie à l'apparition de nouvelles industries, de nouvelles branches, de nouveaux secteurs, etc.

iii. Troisième niveau, le progrès technique. On ne peut avancer sans reprendre en reconsidération le progrès technique, à la fois, dans le rôle qu'il peut jouer dans le développement capitaliste et à la fois, dans ses effets tant sur le procès de travail que sur le procès de circulation. Etant donné la réalité même de la croissance et surtout, l'importance que prend le progrès technique dans nos économies, il nous faut rompre avec cette idée que les transformations des conditions de production ont pour seul effet de remettre en cause le procès de valorisation du capital et d'entraî-

ner invariablement la baisse du taux de profit. Mandel et Aglietta ont ouvert la voie avec la question de la plus value relative en montrant que si ces changements demeurent un facteur déstabilisant de l'activité économique ils offrent aussi la possibilité pour le capital de se valoriser sur une échelle plus grande encore et, comme ils l'ont montré, d'accroître sa rentabilité. Facteur de crise, le progrès technique doit aussi être vu comme un facteur de croissance.

iv. Quatrième et dernier point, il nous faut reprendre le rapport existant entre l'accumulation du capital et le procès de travail d'une part et le procès de circulation d'autre part dans une optique qui tienne à la fois compte des transformations qui s'y opéreront et du caractère dialectique de la croissance. Le concept de plus value relative auquel nous avons déjà fait référence représente sans doute la voie royale pour parvenir à clarifier ce rapport ainsi qu'en témoigne l'importance que lui ont attachée les nouvelles approches marxistes à la problématique croissance-crisis. Cependant, c'est à un autre concept que nous ferons plutôt référence dans l'analyse des transformations du procès de travail, celui de libération de travail (et de capital) que Marx lui-même introduit à plusieurs reprises dans son oeuvre. Nous y reviendrons.

Tels sont donc les quatre points que nous voudrions prendre en ligne de compte dans les deux prochains chapitres, et sur lesquels nous reviendrons de manière plus détaillée. Pour l'instant, il ne s'agit que de les poser.

3. Sur un passage des Grundrisse

Ces reconsidérations nous paraissent nécessaires à faire si nous vou-

lons parvenir à cerner le double phénomène de la croissance et des crises, tenant compte à la fois de la capacité qu'a le mode de production capitaliste à s'élargir et de la difficulté qu'il peut avoir à poursuivre la croissance sans entrave, sans limite.

Nous avons insisté précédemment sur les ambiguïtés de la démarche de Marx notamment dans le Capital. Pourtant, et cela n'a rien d'étonnant si l'on considère une fois de plus les intentions de Marx sur le plan politique, on peut retrouver dans les Grundrisse la plupart des éléments qui lui auraient permis de résoudre le problème auquel il a été confronté et de déboucher ainsi sur une théorie dialectique de la croissance et des crises, ce qui n'a pas été le cas. C'est pour cela que nous avons parlé plus haut de recul à propos du Capital. A titre d'illustration, nous voudrions seulement reprendre un passage. Nous nous permettrons de le citer en entier en dépit de sa longueur, vu son importance. Il nous apparaît comme fondamental et essentiel pour la suite de notre texte. Non seulement la problématique croissance-crise y est-elle clairement saisie, tout comme le sont les effets des changements technologiques sur la croissance et sur les conditions d'apparition des crises, mais en plus, si l'on pousse les conclusions du texte, on est complètement à l'opposé de l'exposé du chapitre sur la loi de la baisse du taux de profit. Plus rien ne nous permet de justifier l'idée que les crises soient inéluctables et encore moins, que le procès d'accumulation capitaliste possède en soi une fin historique. Lisons le texte en question.

"Ce qui dans l'analyse du capital en général nous importe, c'est de faire ressortir que l'unité de la production et de la valorisation n'est pas immédiate, ce n'est qu'un procès relié à certaines conditions extérieu-

res, comme nous l'avons vu.

"La création de plus value absolue par le capital - d'un surplus de travail matérialisé - a comme condition que la sphère de la circulation s'élargisse constamment. La plus-value créée à un certain point exige la création de plus-value à un autre, pour qu'elle trouve à s'échanger, ne serait-ce qu'au moyen d'une production additionnelle d'or et d'argent - de monnaie-, de sorte que, si la plus-value ne trouve pas immédiatement à se transformer en capital, elle subsiste sous forme monétaire comme possibilité de capital nouveau." (souligné par nous. C.D.)

"L'une des conditions de la production fondée sur le capital est donc la production d'une sphère sans cesse grandissante de la circulation soit qu'elle s'élargisse directement, soit qu'on y crée plus de points d'échange" (souligné par Marx)

"Si la circulation apparaissait primitivement comme une grandeur donnée elle apparaît dorénavant en mouvement, elle s'élargit à la suite de la production. Elle apparaît dès lors, elle aussi comme un élément de la production. Le capital s'efforce donc de créer davantage de surtravail, si bien qu'il lui faut aussi créer des points d'échange correspondants. Du point de vue de la plus-value absolue et du surtravail, il devra faire appel à plus de travail pour se compléter. C'est au fond la propagation du mode de production fondé sur le capital, ou d'un mode de production qui lui correspond. La tendance à créer le marché mondial existe donc immédiatement dans la notion de capital. Toute limite lui apparaît donc comme un obstacle à surmonter. Il commencera par soumettre chaque élément de la production à l'échange et par abolir la production de valeur immédiate n'entrant

pas dans l'échange; il substitue donc la production capitaliste aux modes de production antérieurs qui sous son angle de vue, ont un caractère naturel. Le commerce cesse donc d'être une fonction permettant d'échanger l'excédent entre producteurs autonomes: il devient une présupposition et un élément fondamental embrassant toute la production."

"En outre, la production de plus-value relative, fondée sur l'accroissement des forces productives, exige la création d'une consommation nouvelle; au sein de la circulation, la sphère de consommation devra donc augmenter autant que la sphère productive."

"En conséquence: 1° on élargit quantitativement la consommation existante; 2° on crée des besoins accrus en propageant les besoins d'une sphère plus grande; 3° on crée de nouveaux besoins, on découvre et on produit de nouvelles valeurs d'usage."

"Mais tout cela suppose que le surtravail obtenu ne reste pas un simple excédent quantitatif, mais que les différences qualitatives du travail (et donc du surtravail) augmentent, se diversifient et se multiplient sans cesse. Ainsi, en raison du doublement de la production, il suffira d'appliquer maintenant un capital de 50, là où il fallait 100 auparavant: le travail nécessaire correspondant s'en trouvera libéré. Ce capital et ce travail libérés inaugureront une branche de production nouvelle et qualitativement différente, en vue de créer et de satisfaire un besoin nouveau..." (souligné par nous.C.D.)

"Il se développe une division du travail accrue et on créera des branches de production nouvelles et donc aussi un surtravail qualitativement

nouveau. La production rejette de son sein les éléments servant à créer de nouvelles valeurs d'usage: un système sans cesse plus vaste embrasse tous les genres de travaux et de production auxquels correspond un système toujours plus riche et varié de besoins...." (1)

L'approche est, comme on peut le voir, différente de celle que l'on retrouve dans la section du capital relative à la baisse du taux de profit. En particulier Marx, se plaçant surtout sous l'angle de la croissance, fait du progrès technologique tout autant un facteur de crise qu'un facteur de croissance. En permettant, comme il le dit, la libération de travail et de capital dans le procès de production existant, le développement des forces productives va être directement à l'origine de nouvelles branches de production et de nouvelles productions marchandes pour devenir tout autant une source de progrès pour l'humanité qu'une source de nouveaux profits pour le capital.

Ce qu'il est intéressant aussi de noter dans ce texte, c'est l'importance qu'attache Marx au procès de circulation et à l'extension des marchés pour que puisse se poursuivre l'accumulation du capital et, avec elle, la croissance. Pourvu qu'il y ait "production d'une sphère sans cesse grandissante de la circulation", écrit-il, l'existence d'une limite à l'accumulation du capital n'apparaît plus que "comme un obstacle à surmonter" (2)

(1) K. Marx, Grundrisse, T.2, Chapitre du Capital, UGE, 1968, pp.212-214

(2) Ibidem, p.212.

Là-dessus, Marx est on ne peut plus explicite. L'une des conditions à la production capitaliste, c'est l'extension de la sphère de l'échange. Il faut continuellement créer de nouveaux débouchés, soit sur le plan extérieur, soit sur le plan national en créant des consommations nouvelles. Marx pose ainsi la tendance à la mondialisation de la production capitaliste. Utilisant à ce propos une expression des plus judicieuses, Granou parle de cette tendance comme celle de l'extension du règne de la marchandise. (1) Etendre la division du travail à la société tout entière, révolutionner le mode de vie, produire des rapports médiatisés par la marchandise, représentent sans conteste les traits dominants de la croissance capitaliste. Comme le dit A. Granou, "le capitalisme ne pouvait définitivement s'imposer contre les modes de production antérieurs, que s'il portait la révolution amorcée dans la "manière de produire" jusque dans la "manière de vivre", jusque dans le mode de reproduction de la vie. Dissoudre l'ancien mode de vie et le reconstruire sur la base des rapports capitalistes, imposer ce qu'on appellera le "règne de la marchandise", telle est en définitive la condition d'une extension à la société toute entière des rapports de production capitalistes, la condition d'une relance (provisoirement) durable de l'accumulation du capital." (2) Le point est essentiel: l'imposition du règne de la marchandise et son extension représentent la condition sine qua non de l'expansion capitaliste. Nous nous départirons de Granou en soulignant seulement que le capitalisme n'a pas attendu l'après-guerre pour imposer ce règne. Ce n'est pas un hasard si juste-

(1) A. Granou, Capitalisme et mode de vie, Editions du Cerf, Paris, 1972.

H. Braverman parle quant à lui en termes analogues du développement du marché universel

(2) H. Braverman, Travail et capitalisme monopoliste, Maspéro, Paris, 1976, p. 47.

ment la Révolution industrielle s'est faite avant tout dans les industries de biens de consommation et que le développement des marchés extérieurs ait joué un rôle aussi primordial dans le développement d'une industrie de biens de consommation dont les limites du marché national ne pouvaient que freiner le développement. (1) Ce ne sont pas seulement les conditions de travail qui se sont modifiées avec la Révolution industrielle, mais également les conditions de vie des ouvriers et ouvrières, massés(es) dans les villes et incapables d'y retrouver les conditions de vie paysanne. Il doit y avoir unité entre le mode de vie et le mode de production.

Le texte de Marx va toutefois encore plus loin. Outre cette question de l'extension du procès de circulation, Marx nous fournit également les éléments qui peuvent nous permettre d'aborder le rapport existant entre les deux procès. La transformation du procès de travail permet de libérer capital et travail qui, dira Marx, "inaugureront une branche de production nouvelle et qualitativement différente en vue de créer et satisfaire un besoin nouveau". (2) Débordant d'un optimisme qui n'a d'égal que son pessimisme à propos des limites à l'accumulation du capital, Marx y verra "la grande action civilisatrice du capital", (3) soit l'exploitation maximale de toutes les ressources naturelles, de tous les besoins sociaux de manière à produire toujours davantage de valeurs d'usage nouvelles. Tout devient sujet à production capitaliste. La condition, c'est la libération de travail et de capital que rend possible le développement des forces produc-

(1) Voir E. Hobsbawm, L'Ere des Révolutions, op.cit.

(2) K. Marx, op.cit., p.214

(3) Ibidem, p.215

tives qu'amène l'accumulation du capital elle-même.

La tendance à la crise demeure donc une tendance inhérente au procès d'accumulation du capital. Elle n'apparaît toutefois plus tout à fait comme une tendance qui pèserait inexorablement sur l'accumulation du capital. Elle ne se développe que si l'accumulation du capital n'amène pas la production de nouvelles valeurs d'usage qui viendrait absorber le capital et le travail, libérés par l'amélioration des conditions de production des valeurs d'usage déjà existantes. Autrement dit, le capitalisme est voué à s'étendre et à s'élargir verticalement dans la production de nouvelles marchandises et la création de nouveaux secteurs pour contrebalancer les effets négatifs d'un élargissement horizontal puisque la substitution des machines au travail vivant ne peut que limiter la valorisation des marchandises. (1) Le problème ici est simple, le rapport capital-travail doit se renouer par la transformation du procès de circulation au même rythme qu'il est dénoué par la transformation du procès de travail. L'apparition d'industries nouvelles devient de la sorte tout autant la conséquence que la condition du procès d'accumulation du capital. Quant à la loi de la baisse du taux de profit, comme le disait Bettelheim, elle ne nous montre pas l'avenir du capitalisme, mais plutôt lorsqu'elle est rattachée à la contradiction existant entre le procès de travail et le procès de circulation, dans un mode de vie se trouvent séparés, elle nous révèle la nature profondément antagoniste de son développement

(1). Nous parlons ici d'élargissement vertical en parlant du développement de nouveaux secteurs, de nouvelles industries ou de la production de marchandises nouvelles par opposition à l'élargissement horizontal qui nous renvoie comme dans les schémas de reproduction, à l'accroissement dans le temps de la production existante sans qu'il n'y ait de changement dans la structure de production.

4. Retour sur le rôle régulateur des crises

Une deuxième question était aussi restée en suspens. Les crises sont-elles à elles seules, suffisantes pour assurer la poursuite de l'accumulation? Ou posée d'une autre manière, la régulation dans la crise est-elle en soi suffisante pour assurer la reprise de l'accumulation?

i. Dans l'exposé que nous avons fait de la théorie des crises chez Marx, nous avons raisonné comme si la régulation qui s'opère dans et par la crise était telle que l'économie pouvait en sortir complètement réajustée. En l'occurrence, nous avons pu voir comment l'un des phénomènes les plus apparents de la crise, la dévalorisation du capital, pouvait permettre le rétablissement du taux de profit. Egalement, nous avons souligné l'importance de la dévalorisation des marchandises et le rôle de la crise comme moment où jouait la loi de la valeur. Sans remettre en cause ceci, on peut se demander si les phénomènes qui se produisent dans la crise sont, à eux seuls, suffisants pour permettre la poursuite de l'expansion.

Manifestement, à moins de confondre régulation et rééquilibrage, on ne peut admettre une telle hypothèse. L'économie s'ajuste certes, mais aux normes de production et d'échange qui auraient dû prévaloir dans la phase d'accumulation antérieure. On a rétabli le taux de profit, mais on n'a pas pour autant établi les conditions de rentabilité pour le capital qui doit s'investir. A côté de ce point qui nous intéresse plus particulièrement, il faut souligner les limites de la régulation elle-même.

Il n'est pas si sûr que la boutade de J. Robinson selon laquel-

le, "Marx et Keynes se séparent totalement sur les effets d'une chute des salaires nominaux en période de crise", (1) soit si juste que cela. On peut sans doute dire que Marx, considérant l'aspect régulation de la crise va y voir un moyen de relance temporaire alors qu'au contraire Keynes y verra surtout le côté néfaste. Cependant, l'analyse de Marx va plus loin que cela. D'une part, Marx, très conscient du rôle que jouent les salaires dans l'écoulement de la production, n'a vu là qu'une condition non à la reprise de l'accumulation mais au rétablissement du taux de rentabilité sur les capitaux existants; d'autre part, c'est exagérer outre mesure l'aspect rupture. C'est une première remarque que l'on peut faire. Une seconde, c'est qu'à moins d'ignorer entièrement le rôle de l'Etat dans le fonctionnement des économies capitalistes, on ne peut faire du marché, avec les processus de dévalorisation qu'il enclenche, les deus ex machina de la régulation capitaliste. Ici aussi, il faut ramener les positions de Marx sur la régulation à une plus juste mesure. Le marché, comme lieu où s'établit la cohérence sociale d'une économie fondée sur une production privée, ne peut que jouer un rôle privilégié dans la régulation. Ceci n'en lève cependant rien au fait que l'intervention s'avère malgré tout nécessaire et cela d'autant plus que les conditions pour aboutir à la régulation ne peuvent qu'exacerber et la lutte des classes et la lutte que se livrent entre eux, les capitalistes. L'Etat est sans doute le grand absent, comme la lutte des classes d'ailleurs, dans notre recherche sur les crises mais il ne faudrait pas en conclure pour autant que nous en sous-estimons l'importance. Au contraire!

ii. Mais, alors même que toutes les conditions pour l'obtention

(1) J. Robinson, Essai sur l'économie de Marx, Dunod, Paris, 1971, p.70.

d'une parfaite régulation seraient remplies, aurons-nous nécessairement là les conditions suffisantes pour qu'il y ait poursuite de l'accumulation? Il n'y a rien d'évident en cela.

Comme nous venons de le dire, la crise ne permet que le rétablissement des conditions de rentabilité en rapport avec ce qu'elles auraient dû être. C'est tout. Or l'un des problèmes majeurs de la crise, n'est-il pas le réinvestissement des capitaux disponibles? A la fois symptôme et conséquence de la crise, cette réticence des capitaux financiers à se réinvestir dans la production révèle bien à quel point la reprise de l'accumulation requiert davantage que la liquidation d'un capital excédentaire. Ce sont de nouveaux domaines d'investissements que recherchent les capitaux et non simplement un réinvestissement dans une production qui nous montre dans la crise ses limites. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, l'issue à la crise ne peut se trouver que dans l'élargissement du procès de production, verticalement cela s'entend, c'est-à-dire dans la production de marchandises nouvelles. De nouveaux secteurs et de nouvelles industries doivent émerger pour pouvoir dépasser la contradiction qui nous avait amené vers la crise. C'est cela que recherchent ces capitaux errants; de nouveaux champs de rentabilité. (1) La spéculation, la concentration ou encore le financement d'opérations financières ne peuvent être considérées que comme des solutions à court terme, des placements de crise. Fondamentalement, ce ne peut être que dans la production que peut se valoriser le capital. On en revient toujours à ceci. Quant à admettre que la restauration des taux de profit dans la crise est une condition suffisante à la reprise de l'accumulation, cela ne peut que nous amener à une théorie qui ne serait

(1) On peut se rapporter à la brève analyse que nous avons faite à propos des capitaux anglais, trouvant à l'extérieur les débouchés qu'ils ne pouvaient trouver en Angleterre pendant la période de la longue dépression.

qu'une variante des diverses théories de l'état stationnaire. Une telle approche revient à négliger les transformations des conditions de production au cours de l'accumulation elle-même. De plus, ce n'est pas dans la crise que le capital doit s'assurer des conditions suffisantes de rentabilité mais dans l'accumulation elle-même. Une évidence qu'il convient sans doute de rappeler.

iii. D'un autre côté, on ne peut non plus considérer la création de nouveaux débouchés comme une condition à elle seule, suffisante à la reprise. Mandel avait entièrement raison de souligner la nécessité d'une transformation profonde du procès de travail. Son erreur, c'est d'avoir opéré une distinction par trop brutale entre les investissements (1) et d'avoir négligé la question des débouchés même si, implicitement dans son texte, il prenait pour acquis que le développement d'un nouveau cycle long s'accompagnait de l'envol d'un certain nombre d'industries nouvelles. Sans la transformation du procès de travail qui permet de libérer travail et capital, ce dernier serait impossible. Par contre, il faut aussi tenir compte de l'effet d'entraînement que va provoquer l'expansion de ces industries à la fois en offrant des débouchés à ces ressources disponibles et en permettant de pousser encore davantage la rationalisation et les transformations du procès de travail, libérant ainsi toujours plus de capital et de main-d'oeuvre. La transformation des deux procès est donc indissociable l'une de l'autre (2), l'une renforçant l'autre comme l'analyse économique le montre assez bien au travers du rapport existant entre les rendements à

(1) La distinction entre les investissements dit de rationalisation et ceux de remplacement ou d'élargissement de la capacité de production demeure toujours valable.

(2) Au contraire des industries "établies" qui ne trouvent dans la rationalisation du procès de travail qu'une solution temporaire à leurs problèmes internes, les industries nouvelles vont y trouver les économies qui leur permettront de s'étendre rapidement.

l'échelle et les débouchés pendant le cycle de vie d'une industrie. Reste toutefois, que l'élément déterminant demeure la transformation du procès de travail.

Lorsque Marx écrit que les capitalistes gagnent leur guerre en éjectant du procès de production de la force de travail hors de la production ou encore, comme il le fait dans le Manifeste, "que la bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production" (1), il ne fait que mettre de l'avant l'idée que ce n'est qu'en transformant le procès de travail que le capitalisme peut s'étendre et se développer. Ce n'est que par ce moyen que l'on peut dégager toujours plus de surtravail. L'effet n'est toutefois pas direct et immédiat. L'obtention de la plus value passe par la production-réalisation de marchandises dans le mode de production capitaliste. Ce qui est immédiat par contre, c'est que la main-d'oeuvre éjectée ira gonfler "l'armée de réserve"; et le capital disponible, le "capital en jachère".

On le constate donc, les deux questions posées à propos du caractère inéluctable et du rôle régulateur des crises se rejoignent dans leur réponse. Pour cerner aussi bien l'origine que l'issue à la crise, et cela indépendamment évidemment de tous les "facteur de crise", des événements ou encore des caractéristiques particulières du mode de production capitaliste à un moment donné de son histoire (2), on se doit de mettre en valeur non seulement le rapport qui peut exister entre le procès d'accumulation du capital et les transformations du procès de travail, mais aussi

le rapport existant entre ce dernier et le procès de circulation en tant qu'éléments constitutifs du procès de production et donc moments de la mise en valeur du capital. Dans cette voie, nous suivrons entièrement Gunder Franck, lorsqu'il écrit que

"si la production capitaliste consiste dans la production de valeurs d'échange, alors elle implique aussi la circulation ou l'échange de valeurs d'usage. L'accumulation implique la reproduction élargie de valeur d'échange au travers du cycle de réalisation de la valeur d'échange par l'échange de valeurs d'usage". La circulation est elle-même un moment de la production puisque le capital ne devient capital que par la circulation et la circulation ne peut continuer à produire de la valeur d'échange que par la poursuite de la production de valeur d'usage. De telle sorte, qu'aussi centrale que soit la production de valeur d'usage... pour l'accumulation capitaliste du capital, la réalisation du capital à travers l'échange de valeur d'usage et de valeur d'échange dans le procès de circulation est également une partie essentielle du procès capitaliste de production et d'accumulation (...) et devrait être une partie essentielle de sa définition ou de son critère". (1)

Nous venons de préciser nos vues sur la problématique de la croissance et des crises, il nous faut maintenant clarifier davantage les principaux points avancés et surtout peut-être, les concepts nécessaires. C'est l'objet des deux prochains chapitres.

(suite de la page précédente) et les caractéristiques propres à chaque crise capitaliste. Nous allons dans le même sens. Toutefois, ceci ne doit pas nous amener à opérer des ruptures comme ils le font entre les différentes phases du développement du mode de production et de conclure que chaque reprise d'accumulation engendre ses crises particulières. Le capitalisme ne fait qu'approfondir dans le cours de son développement, les tendances qui lui sont propres, il faut parvenir à dégager comme Marx l'a fait, une théorie générale des crises qui nous permette une explication tant de leur origine que de leur généralité au-delà de leurs caractères particuliers.

- (1) André Gunder Franck, L'accumulation mondiale, 1500-1800, Calmann Levy, Paris, 1977.

(1) Le Manifeste du Parti Communiste, op.cit., p.35

(2) Le collectif la crise du XXe siècle (J. H. Lorenzi, O. Pastre, J. Toledano, La crise du XXe siècle, Economica, 1980) insiste beaucoup sur la nécessité de prendre en considération les spécificités et

Tout d'abord, nous nous pencherons sur le procès de travail. Ce sera pour nous l'occasion de montrer dans quelle mesure sa transformation permet à la fois de réaliser une économie sur le capital mis en oeuvre et de libérer la main-d'oeuvre nécessaire pour de nouveaux champs de valorisation. Nous aborderons également dans cette section la question de la plus value relative, une question d'une très grande importance dans les débats actuels. L'autre chapitre quant à lui, sera consacré aux transformations du procès de circulation et au développement du marché universel. Outre la question du rapport existant entre les deux procès, nous reviendrons également sur celle des rapports sectoriels et des débats les entourant.

LE RAPPORT ENTRE L'ACCUMULATION DU CAPITAL ET LE PROCES DE TRAVAIL

Nous avons beaucoup parlé déjà du procès de travail et de ses transformations sous l'impact de l'accumulation du capital. Le moment est venu d'essayer de préciser davantage ce concept, sa signification dans la valorisation du capital et les effets de ses transformations tant sur la main-d'oeuvre que sur le capital.

1. Le procès de travail et la valorisation du capital

Nous pouvons reprendre la définition que donne Marx du procès de travail dans la section relative à la production de la plus value absolue dans le livre I (1).

"Voici les éléments simples dans lesquels le procès de travail se décompose:

- 1 l'activité personnelle de l'homme ou travail proprement dit
- 2 objet sur lequel le travail agit
- 3 moyen par lequel il agit".

Trois éléments qui mettent donc en relief les trois facettes du procès de travail: l'organisation de ce travail, l'objet du procès, soit la production d'une ou de marchandises et enfin, les moyens de travail, soit les équipements et outillages. (2)

(1) K. Marx, Le Capital, Livre I, p.137.

(2) Par moyen de travail, Marx définit et ce qui sert "d'intermédiaire à l'action de l'homme" et "les conditions matérielles" qui n'entrent pas directement mais n'en sont pas moins indispensables. Il se réfère ici à tout ce qui est dû à un travail antérieur comme les ateliers, les chantiers, les routes, les canaux, etc., K. Marx, op.cit., p.138.

Autre point, le procès de travail, Marx ne le conçoit que par rapport au procès de valorisation. Citons-le une nouvelle fois:

"le procès de production est unité immédiate du procès de travail et du procès de valorisation... Cependant, le procès de travail n'est que moyen du procès de valorisation, celui-ci comme tel, étant essentiellement production de plus value, c'est-à-dire objectivation de travail non payé." (1)

Chaque mot de ces deux citations a son importance.

La première citation a l'avantage de rappeler que le procès de travail constitue un tout, une unité si l'on préfère. Prenons simplement l'exemple fordisme. On a beaucoup mis l'accent selon les auteurs, soit sur l'émiettement du travail, soit sur l'élément technique que constitue la chaîne de montage, soit encore sur le caractère sériel de la production. Chacune de ces facettes du fordisme a son importance selon l'angle sous lequel on l'aborde. Toutefois, les trois sont liées l'une à l'autre. Ainsi, comme le mentionne Coriat (2), la standardisation (et la planification) de la production a nécessité la production de nouveaux équipements spécialement adaptés à la nouvelle organisation du travail et de la production. Tout comme, en contrepartie, l'introduction de la chaîne de montage aura permis de pousser encore plus loin les principes mis de l'avant par Taylor et Gilbreth sur l'organisation du travail et la séparation entre le travail manuel et intellectuel. (3)

Si nous insistons un peu là-dessus, c'est en réaction vis-à-vis d'un certain nombre de travaux qui tendent à mettre l'accent seulement

- (1) K. Marx, Un chapitre inédit du capital, éditions IO/18, UGE, Paris, p.14
- (2) B. Coriat, Science, technique et capital, Ed. Seuil, Paris, 1976.
- (3) A. Taylor, on doit surtout l'étude des temps et à Gilbreth, son "disciple", l'étude des mouvements.

le côté organisation du travail et sur son contrôle, au point d'en faire entièrement dépendre l'élément technique de ce procès. Chose beaucoup plus grave, on en arrive même à oublier complètement que, comme Marx l'écrivait, le procès de travail n'est que le moyen par lequel se valorise le capital. En aucune manière, il ne peut s'agir de l'aborder sous un angle purement technique ou politique. Le procès de travail sous-tend le procès de production en tant que processus par lequel le capital va utiliser une marchandise particulière, la force de travail, dans le but d'en obtenir la plus grande production possible. On en revient toujours là. Comme Braverman l'a particulièrement bien montré, le procès de travail sous le capitalisme "n'est pas simple mode de travail. Il est devenu en plus un mode d'accumulation du capital". (1)

Des exemples on ne peut plus flagrants de ces "déviations" nous sont fournis par des auteurs, comme ceux du collectif de Croissance et crise, qui n'hésitent pas à écrire que "l'analyse attentive du développement du machinisme ne laisse aucun doute sur le fait que la division du travail dans les ateliers précède et détermine très précisément la nature des innovations technologiques et des inventions nécessaires à son approfondissement". (2) C'est inverser l'analyse. L'extension de la division du travail est une conséquence directe de la transformation du procès de travail. Et celle-ci passe nécessairement par une modification générale des conditions de production. Un autre auteur, Marglin, va encore plus loin. Dans un article célèbre (3), il ira jusqu'à avancer que le passage du système de "putting out à

- (1) H. Braverman, Travail et capitalisme monopoliste, Maspéro, Paris, 1976 p.51
- (2) A. Granou, Y. Baron et B. Billandot, Croissance et crise, Maspéro, Paris, 1979, p.69.
- (3) S. Marglin, "Que font les patrons?" in André Gorz, Critique de la division du travail, Seuil, Paris, 1977.

celui de la fabrique à l'époque de la Révolution industrielle a été imputable uniquement à des raisons de contrôle plus efficace sur le travail et la production des ouvriers. La raison des gains de productivité que l'on pouvait y obtenir en passant à un système plus "efficace" du point de vue du capital, est entièrement éclipsée au profit d'une approche centrée sur la détention du contrôle de l'ouvrier sur son travail.

Ces recherches ont certainement eu l'avantage de remettre de l'avant l'importance de l'organisation du travail et de la lutte des classes qui s'opère au niveau du contrôle sur l'ensemble du processus de travail, un point particulièrement négligé dans les analyses marxistes au profit de l'élément technique qui semblerait tout conditionner et déterminer. Mais le risque, c'est de perdre de vue la question du profit et de l'accumulation du capital et, à la limite, de déboucher sur des analyses qui ne voient plus la crise qu'en termes de remise en cause du processus de travail, et l'"innovation" comme une réponse à cette dernière. Or, et c'est là que réside toute l'importance de la seconde citation, il faut rappeler avec Marx, même au risque d'abus des citations, que :

"l'aiguillon puissant, le grand ressort de la production capitaliste c'est la nécessité de faire valoir le capital; son but déterminant, c'est la plus grande extraction possible de plus-value ou, ce qui revient au même, la plus grande exploitation possible de la force de travail". (1)

C'est dans cette optique qu'il faut aborder le processus de travail, de la même manière que l'on ne peut aborder la question du progrès et de la technique qui est au coeur des transformations de ce processus que, comme l'écrit très bien Coriat, "du point de vue du capital qui la met en oeuvre d'abord et avant tout, comme un des éléments du rapport d'exploitation qui se noue

(1) K. Marx, op.cit., p.242.

entre capitalistes et ouvriers". (1)

Défini comme le moyen par lequel se valorise le capital, le processus de travail se trouve donc à conditionner par ses transformations le rythme auquel celui-ci peut croître. En élevant continuellement la productivité, "le besoin inhérent à chaque entreprise capitaliste" dira Braverman (2), le capital ne vise qu'à accroître en fin de compte le surtravail que l'on pourra obtenir de l'utilisation de la force de travail. Dans l'immédiat toutefois, il convient de noter que ce surtravail n'est qu'à l'état potentiel, dépendant de la réalisation des marchandises sur le marché, comme nous l'avons dit, alors qu'au contraire les surplus de produits, de travail et de capital se présentent déjà comme un résultat concret des transformations qui auront pu être introduites dans le cours de l'accumulation. Pour que le surtravail se concrétise en une plus-value supplémentaire qui nous permettra de déboucher sur une hausse du taux de plus-value, il faut que cette production en surplus devienne elle-même marchandise, ce qui implique à son tour que le surplus de travail devienne l'objet d'une nouvelle utilisation pour le capital; autrement dit, que ce surplus de travail devienne à son tour marchandise, force de travail, dans un nouveau rapport d'échange avec le capital. On retrouve donc ici, le problème des sauts périlleux dont nous parlions antérieurement. L'exploitation accrue de la force de travail est à la fois la condition de la poursuite de l'accumulation à un rythme soutenu et sa conséquence pour que se concrétise une plus-value supplémentaire. (3)

(1) B. Coriat, op. cit., p.182

(2) H. Braverman, op. cit., p.172

(3) Citons à ce sujet Braverman, "...la classe ouvrière est la partie vivante du capital, la partie qui mettra en marche le processus qui apporte au capital sous forme de plus-value, de quoi s'accroître. Ainsi la classe ouvrière est avant tout un matériau brut à exploiter". Braverman, op. cit., p.308

De cet ensemble de remarques concernant le procès de travail, nous pouvons dégager deux conclusions:

i. la première, c'est que toute transformation du procès de travail, soit tout changement dans les conditions de production ou dans l'organisation du travail, est conditionnelle à l'obtention d'une plus-value accrue puisque le procès de travail n'est que le moyen par lequel peut s'accroître le capital. L'histoire du capitalisme ne peut donc être cernée qu'au travers des transformations du procès de travail. Nous n'y reviendrons plus, ayant déjà abordé ce point dans la deuxième partie.

ii. La seconde, c'est que l'intensification de l'exploitation qui accompagne ces transformations est elle-même conditionnelle à sa concrétisation en une plus-value supplémentaire, à la transformation du surplus de main-d'œuvre dégagé en une force de travail nouvelle. Cela revient à dire que les gains de productivité se matérialiseront pour le capital si la production accrue devient marchandise, ce qui ne peut se faire que si le travail éjecté du procès de travail devient à son tour marchandise. C'est la double contrainte de l'échange par lequel doit passer le capital pour pouvoir s'élargir.

2. Les conséquences de la transformation du procès de travail: la libération de travail et de capital.

La conséquence directe et immédiate donc de la transformation du procès de travail, c'est l'obtention d'un surplus qui se présente sous ses trois formes: surplus de valeur, surplus de travail et surplus de capital. Il importe donc de préciser quelque peu ce concept de surplus d'autant que, largement utilisé par Baran et Sweezy au détriment de celui de plus-value, il a fait l'objet de nombreuses critiques. En fait, il faut préciser dès

le départ que ce concept ne se retrouve pas chez Marx, encore que celui-ci utilise un concept qui se rapproche beaucoup du concept de surplus, du moins au sens où l'introduit Braverman (1), celui de "libération".

2.1 Le concept de surplus chez Braverman. Le surtravail

Comme il le dit lui-même, en introduisant le concept de surplus de travail, Braverman s'efforce de combler un vide dans l'ouvrage de Baran et Sweezy, soit l'étude du procès de travail. Il s'agira donc pour lui, moins d'étudier comment le capitalisme crée et absorbe un surplus en valeur toujours croissant, mais plutôt d'insister sur l'importance des transformations du procès de travail dans le développement du capitalisme.

"Le surplus que nous recherchons, dira-t-il, parce que c'est un surplus de main-d'œuvre plutôt que de valeur est quelque peu différent du surplus recherché par Baran et Sweezy... C'est le surplus de main-d'œuvre qui a été attiré par de nouvelles formes de production ou d'activités non productives qui nous concerne, puisque c'est de cette façon que la structure de l'emploi et donc de la classe ouvrière ont été transformées". (2)

C'est cela qui l'intéresse: voir comment le procès de travail permet au capitalisme dans le cours de son développement de transformer "toute la société en un gigantesque marché" (3). Par quel processus cette expansion aura-t-elle été rendue possible?

C'est donc de cette réalité, soit "la tendance capitaliste à inventer de nouveaux produits, de nouveaux services, de nouvelles industries" (4)

(1) Nous nous rapporterons ici davantage à Braverman qu'à Baran et Sweezy, dans la mesure où cet auteur va beaucoup plus loin que ces derniers dans l'analyse du procès de travail et du rapport qui existe entre celui-ci et le procès de circulation.

(2) H. Braverman, op.cit., p.210

(3) Ibidem, p.224

(4) Ibidem, p. 229

que va partir Braverman. (1) Un tel développement, dira-t-il, n'aura été possible que grâce aux changements technologiques et aux changements dans l'organisation du travail dans la mesure où ils permettront non seulement d'accroître le surplus de produit disponible, mais également le surplus de travail. En ce sens, Braverman va beaucoup plus loin que Baran et Sweezy tout en évitant les ambiguïtés de l'association du surplus en valeur à un surplus physique, à un surproduit matériel.

Pour lui, le développement d'un surplus en valeur, se complète, "du côté de la main-d'oeuvre par le déclin relatif de la demande de main-d'oeuvre de ces mêmes industries quand elles se mécanisent". (2) Autrement dit, la mécanisation et la rationalisation du travail vont continuellement produire un surplus relatif de population disponible pour d'autres activités, pour d'autres emplois. La conséquence sera alors, selon Braverman:

"...alors que le capital va vers de nouveaux secteurs à la recherche d'investissements profitables, les lois de l'accumulation capitaliste dans les autres secteurs créent la "force de travail" nécessaire au capital dans ces nouveaux secteurs d'intervention." (3)

Et c'est cela qui est intéressant chez Braverman. Contrairement à Baran et Sweezy qui ignorent les changements au niveau du procès de travail, celui-ci introduit le chaînon manquant qui nous permet de saisir le rapport entre ces derniers et les changements au niveau de la circulation. C'est parce que les industries existantes "libèrent" des quantités de travailleurs pour l'exploitation dans d'autres domaines d'accumulation du capital, générale-

ment moins mécanisés, ajoutera-t-il (1), que le capitalisme pourra s'étendre et ainsi transformer "la société en un gigantesque marché". D'un côté, les secteurs existants libèrent de la main-d'oeuvre qui s'en va rejoindre la fameuse armée de réserve de Marx, d'un autre côté en s'investissant dans de nouveaux domaines, les capitaux viennent rechercher cette main-d'oeuvre, l'acheter pour la transformer une nouvelle fois en marchandise et produire de nouvelles marchandises.

2.2 "L'armée de réserve"

Incontestablement, Braverman renoue avec la pensée de Marx en redonnant toute sa signification à la "loi générale de l'accumulation du capital".

Bien que fort décriée et abandonnée par la plupart des marxistes, cette loi demeure malgré tout l'une des lois les plus solides de Marx comme le souligne Latouche dans Le projet marxiste. (2) Etablissant une "corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère" (3), cette loi n'a pas toujours été saisie dans le sens qu'entendait lui donner Marx. On a souvent vu dans l'exposé de cette loi la confirmation de la thèse de la tendance à la paupérisation absolue. Or tel n'est pas le cas. Marx n'a jamais prétendu, et au contraire, que le sort des ouvriers n pouvait aller qu'en se détériorant avec le développement du capitalisme. C qu'il entendait montrer par cette loi, c'est que l'une des conséquences les plus immédiates des changements technologiques va être la misère provoquée

(1) Braverman suppose ici que Baran et Sweezy ont résolu cette question. Cela ne semble pas être tout à fait le cas à notre avis.

(2) Ibidem, p.229

(3) Ibidem, p. 310-311.

(1) Ibidem, p.312

Notons qu'on retrouve ici l'idée bien établie, qu'alors que pour les secteurs anciens la composition organique du capital va croissant, les secteurs nouveaux ont une composition organique du capital toujours inférieure, ce qui leur permet de dégager des profits supplémentaires.

(2) S. Latouche, Le projet marxiste, P.U.F., Paris, 1975, p.192

(3) K. Marx, Le Capital, Livre I, op. cit., p.466

par l'expulsion hors de la sphère des échanges d'une main-d'oeuvre rendue excédentaire.

En effet, après avoir étudié les conséquences du développement des forces productives, Marx fait le point et pose la question suivante :

"Nous venons de démontrer que l'accumulation qui fait grossir le capital social réduit simultanément la grandeur proportionnelle de sa partie variable et diminue ainsi la demande de travail relative. Maintenant, quel est l'effet de ce mouvement sur le sort de la classe salariée?" (1)

La réponse découle d'elle-même. Comme cela prend de moins en moins de travailleurs(ses) "pour mettre en oeuvre une masse croissante de moyens de production" (2), il ne peut s'ensuivre qu'un gonflement de l'armée de réserve par l'expulsion d'une partie toujours croissante de la force de travail hors de la sphère des échanges. Le paupérisme ne tient donc pas à une question de salaire et de pouvoir d'achat, mais au rejet hors de la production capitaliste d'une masse de travailleurs(ses) rendus(es) inutiles par l'efficacité accrue du procès de travail. Lisons ce que Marx écrit à ce sujet:

"L'armée industrielle de réserve est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale, le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accroissement, donc aussi la masse absolue du prolétariat et la force productrice de son travail, sont plus considérables. Les mêmes causes qui développent la force expansive du capital développent la force de travail disponible. (souligné par nous C.D) La grandeur relative de l'armée industrielle de réserve s'accroît donc en même temps que les ressorts de la richesse. Mais plus cette armée de réserve s'accroît, comparativement à l'armée active du travail, plus grossit la population consolidée, excédent de population, dont la misère est inversement proportionnelle aux tourments de son travail. Plus s'accroît enfin cette couche des Lazars de la classe salariée plus s'accroît aussi le paupérisme officiel. Voilà la loi absolue, générale de l'accumulation capitaliste". (3) (souligné par Marx).

La paupérisation ne tient qu'à une chose: le grossissement de l'armée

(1) K. Marx, *op.cit.*, Livre I, p.449

(2) Ibidem, p.451

(3) Ibidem, 465.

de réserve suite à l'expulsion hors du procès de production d'une part de la main-d'oeuvre rendue excédentaire. Elle est l'effet direct du progrès technologique. Mais ce faisant, -et c'est pour cela que le terme "armée de réserve" retenu par Marx est particulièrement bien choisi - expulsée hors du procès de production, cette main-d'oeuvre devient ainsi disponible pour les besoins d'un capital en expansion. (1)

A plus d'une reprise, Marx revient là-dessus. Que ce soit lorsqu'il parle du "maintien de l'armée de réserve en équilibre avec les progrès de l'accumulation" (2) ou lorsqu'il définit le concept de libération du capital et du travail, il envisage toujours le gonflement de l'armée de réserve comme une nécessité pour assurer au capital qui s'investit la main-d'oeuvre nécessaire à sa valorisation. C'est cette armée de réserve qui va fournir au capital l'occasion de se rentabiliser. Encore une fois lisons ce que Marx écrit à ce sujet,

"Si l'accumulation, le progrès de la richesse sur la base capitaliste produit donc nécessairement une surpopulation ouvrière, celle-ci devient à son tour le levier le plus puissant de l'accumulation, une condition d'existence de la production capitaliste dans son état de développement intégral. Elle forme une armée de réserve qui appartient au capital d'une manière aussi absolue que s'il l'avait élevée et disciplinée à ses propres frais. Elle fournit à ses besoins de valorisation flottants, (souligné par nous C.D) et indépendamment de l'accroissement naturel de la population, la matière humaine toujours exploitable et toujours disponible." (3)

On a donc deux mouvements en sens contraire dans le développement éco-

(1) Du point de vue théorique, Marx distingue l'expulsion de main-d'oeuvre de son réengagement; dans les faits, les changements technologiques ne s'accompagnent pas nécessairement d'un chômage technologique, la main-d'oeuvre rendue disponible pouvant être utilisée ailleurs dans le processus de production.

(2) Ibidem, p.458

(3) Ibidem, p.454-455

nomique: un mouvement d'expulsion sous l'effet des changements technologiques et un mouvement de réintroduction dans le circuit sous l'effet de l'élargissement vertical du procès de production. C'est de la compensation de ces deux mouvements que va dépendre le niveau de l'armée de réserve et par le fait même, le degré de paupérisation dans la société.

C'est aussi dans la continuité de la loi de l'accumulation capitaliste que doit se comprendre la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. La hausse de la composition organique, qui n'est que le reflet au niveau du capital de l'efficacité accrue de la production va être à l'origine de la tendance à la surproduction dans le mode de production capitaliste. Sur ce point, Baran et Sweezy avec leur thèse sur le développement du surplus en valeur ne sont pas aussi éloignés de Marx que le prétend Bettelheim dans la préface à leur ouvrage. (1) On produit plus avec moins de capital et moins de travail. La seule manière pour le capitalisme d'éviter que la tendance à la surproduction ne devienne réalité, c'est le réinvestissement du capital libéré et rendu disponible. Autrement dit, il faut qu'un nouveau rapport d'échange s'établisse entre le capital et le travail pour que ce dernier redevienne marchandise - force de travail, dispose du pouvoir d'achat qui permet la réalisation des valeurs produites à un taux de profit qui ne peut être que celui posé dans les conditions initiales. Le capital ne peut échapper à cette contrainte de réalisation. Le taux de profit maximum, c'est celui qui nous est donné au départ par les conditions de la lutte des classes. Quant à la réalisation de ce profit, elle nécessite que la production devienne marchandise ce qui suppose à son tour que le capital d'une manière ou d'une autre réutilise la main-d'oeuvre libérée; autrement dit,

(1) F. Baran et P. Sweezy, op.cit., pp. 12-18.

qu'il la réintègre dans le circuit économique, qu'elle redevienne "matière humaine exploitable". C'est là que se situe le fondement de l'aliénation. "Les grands courants de capital, dira Braverman, rencontrent sur le marché la main-d'oeuvre ainsi "rendue libre" et cette rencontre fournit la base de nouveaux produits et de nouvelles industries". (1) Et le cycle de l'exploitation recommence et avec lui de nouveau le problème de l'écoulement des marchandises. On peut donc dire que le capitalisme est voué, dans une sorte de fuite en avant, à toujours étendre le règne de la marchandise pour aller chercher un profit que les effets de l'accumulation semblent toujours vouloir faire disparaître.

2.3 Le concept de "libération" du capital et du travail chez Marx.

Nous l'avons mentionné, Marx n'utilise pas le concept de surplus mais le concept de libération même si c'est dans un sens assez analogue. Il est sans doute préférable à celui de surplus dans la mesure où il permet d'éviter certaines ambiguïtés que peut soulever le mot surplus. Ce n'est pas sur ce problème de sémantique que nous voudrions revenir, mais plutôt sur le fait qu'il manque quelque chose dans l'analyse de Braverman, un quelque chose implicite chez lui et pourtant fondamental dans la continuité de l'accumulation: la libération du capital. En effet, la substitution des machines à la main-d'oeuvre n'a pas seulement pour effet de rendre disponible de la main-d'oeuvre, elle entraîne aussi, et même avant qu'il n'y ait libération du travail, une libération de capital. On produit avec moins de travail, mais surtout, et c'est ce que recherchent les capitalistes, on produit avec moins de capital. La même production impliquera un capital moindre ou si l'on

(1) H. Braverman, op. cit., p. 229

préfère, une rotation plus grande du capital dans le cycle de production. (1) C'est ce capital qui permettra l'élargissement vertical de la production soit au travers de l'élargissement de la gamme des produits, soit en allant s'investir dans de nouveaux secteurs, soit enfin par l'élargissement horizontal si l'industrie est en plein essor. (2)

Si c'est dans le livre I. que nous retrouvons le concept de libération de travail, c'est dans le livre III que Marx nous fournit une définition précise de ce que l'on peut entendre par libération du capital. (3)

"Par libération de capital, écrit-il, nous entendons le fait qu'une fraction de la valeur totale du produit, qui, jusqu'alors, devait nécessairement être reconvertie en capital constant ou variable, est redevenue disponible et excédentaire, si l'on veut que la production continue à l'ancienne échelle". (4)

Définissant ici ce que l'on peut entendre par rendements à l'échelle croissants, Marx dira que l'on aura libération de capital si l'on peut, sur la base de nouvelles conditions (aussi bien économiques que techniques) de production, produire autant de marchandises que précédemment en utilisant moins de capital. Cela peut être dû, soit à une dévalorisation du capital constant ou variable (ou les deux) par une baisse de prix, soit à l'amélioration de la productivité du travail et/ou à des perfectionnements

- (1) On retrouve ici le concept connu de productivité du capital. Ce n'est pas par rapport au capital fixe qu'il faut raisonner mais par rapport à l'ensemble du capital-argent mis en oeuvre. L'actif net nous en donne une indication.
- (2) C'est le lot des industries nouvelles que de trouver dans leur autofinancement les moyens financiers qui leur permettront de se développer. On peut se référer ici à l'exemple de Ford.
- (3) Après avoir rappelé d'ailleurs le concept de libération du travail: "Le capital a tendance, dans l'emploi direct du travail vivant, à réduire celui-ci au travail nécessaire et à abrégé toujours le travail indispensable à la fabrication d'un produit, en exploitant les forces productives sociales du travail, donc à économiser le plus possible le travail vivant directement employé: de la même manière, il a aussi tendance à employer aux conditions les plus économiques ce travail réduit au minimum nécessaire, c'est-à-dire à ramener au niveau le plus bas possible la valeur du capital constant utilisée." Le Capital T.3. p.97
- (4) K. Marx, op.cit., p. 120.

dans les différents moyens de production. Il peut s'agir là d'un phénomène temporaire, mais plus fondamentalement la dévalorisation du capital trouve sa source dans l'accroissement de la productivité du travail, soit dans cette industrie ou dans les autres. (1) Ce qui compte, c'est qu'au niveau du processus de travail, il soit possible d'économiser sur le temps nécessaire à la fabrication et ainsi de dégager un capital qui, ainsi rendu disponible, pourra "être utilisé comme nouvelle mise de fonds, soit pour l'extension de la même affaire, soit dans une autre sphère de production". (2)

Il y a donc plus qu'un simple "excédent physique" de valeur créée et un surplus de travail dans le processus de travail transformé: on se retrouve aussi avec un surplus d'argent qui n'est que la contrepartie de la réduction du temps de travail nécessaire à la production des marchandises. De ceci, Marx peut tirer la conclusion suivante: à côté du capital qui va se "fixer" (l'expression est de Marx) à nouveau en capital constant ou variable pour maintenir la production à son niveau antérieur, on pourra maintenant disposer d'un certain montant que l'on aura pu économiser grâce à l'introduction des changements technologiques et à la rationalisation dans l'organisation du travail.

Marx ne nous en dit guère plus sur le concept de libération de capital se contentant de fournir quelques exemples illustrant les économies que peu

- (1) La branche n'importe absolument pas. Que l'on soit en I ou en II, seul compte l'économie de capital que l'on peut réaliser. Nous ne pouvons être qu'entièrement d'accord avec Magaline lorsque celui-ci écrit que "il n'est pas vrai historiquement que le capital doive nécessairement, à tout moment de son processus d'extension, s'emparer du secteur II avant de s'emparer du secteur I. Les thèses qui tendent à prouver inversement que c'est d'abord le secteur I qui est d'abord capitalisé ne sont pas davantage vérifiées". (op.cit., p.93)
- (2) Ibidem, T.3, p. 123-124

vent réaliser les capitalistes, que ce soit en payant moins cher leurs équipements, leur main-d'oeuvre ou encore, cas qui nous intéresse, en intensifiant les conditions de production. Le cas le plus fréquemment cité est sans doute celui de la dévalorisation du capital variable au travers des effets des changements technologiques. Il nous renvoie à toute la question de la plus value relative sur laquelle il nous faut maintenant dire quelques mots en raison de certaines ambiguïtés qu'elle soulève. Mais, quel que soit l'exemple utilisé, ce qui demeure central c'est qu'en réduisant le temps de travail nécessaire à la production des marchandises, le capital se trouve à réduire le capital argent nécessaire à leur production. Ce faisant, il s'ouvre la possibilité d'élargir la production et de réaliser, sous des conditions que nous verrons plus loin, les profits supplémentaires que lui permettent les nouvelles conditions de production. Alors et seulement alors, on pourra parler d'un accroissement du taux d'exploitation. Pour l'instant, il n'y a encore qu'une libération de capital, contrepartie de la réduction du temps de travail nécessaire.

Venons en maintenant à la question de la plus value relative qui est au coeur des nouvelles approches de la problématique croissance-crise.

3. La plus value relative chez les marxistes contemporains

3.1 La définition (1)

C'est également dans le premier livre du Capital, à la quatrième

(1) On se rapportera ici pour la présentation à: Ch. Palloix, Procès de Production et crise du capitalisme, Maspéro, Paris, 1977, p.93 et suivantes.

B. Coriat, Sciences, technique et capital, Seuil, Paris, 1976, p.140

section, que Marx introduit le concept de plus-value relative. C'est dans le chapitre XII qu'il le définit pour faire suite à son analyse de la plus value absolue, mais c'est surtout dans le chapitre XV consacré au machinisme et à la grande industrie qu'il en donne toute la signification.

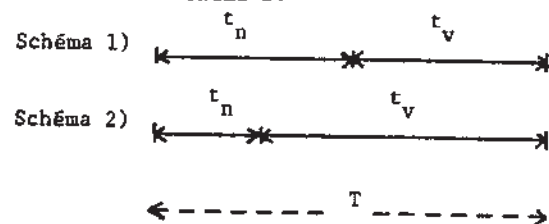
Nous avons déjà fait état de la réponse de Marx à J.S. Mill à propos du machinisme. Il nous faut revenir sur la suite du texte. Elle est importante:

"Comme tout autre développement de la force productive du travail, l'emploi capitaliste des machines ne tend qu'à diminuer le prix des marchandises, à raccourcir la partie de la journée du travail où l'ouvrier travaille pour lui-même, afin d'allonger l'autre où il ne travaille que pour le capitaliste". (1)

Ce faisant, il vient de nous définir la plus-value relative puisque, contrairement à la plus-value absolue qui, elle, porte sur l'allongement du temps de travail gratuit (le surtravail) ou son intensification, la plus-value relative porte sur la dévalorisation de la force de travail (v) par l'effet des gains de productivité dans la section productrice des biens de consommation. La plus-value se trouverait accrue au détriment de v avec pour conséquence immédiate la hausse du taux de plus-value. En nous référant au petit schéma ci-dessous, où T représente la journée de travail, t_n le temps de travail nécessaire à l'entretien de la force de travail et t_v le surtravail ou travail gratuit, tout l'art de la production de plus value

(1) K. Marx, op.cit., T.I., p. 267.

relative, pour reprendre l'expression de Coriat consiste à passer du schéma 1 au schéma 2:



Comme T ne bouge pas, les gains de productivité, en entraînant la dévalorisation des marchandises nécessaires à la reconstitution de la force de travail, se traduiront par la diminution de t_n et de fait par l'allongement de t_v . Donc, le taux de plus-value p_l / v (ou $p_l / v + p_l$) se trouvera accru puisque $(T - t_n) / t_n$ ou $(T - t_n) / T$ augmente. (1)

Evidemment, l'abaissement de t_n est conditionnel à "l'accroissement de la productivité dans les branches d'industrie qui déterminent la valeur de cette force" (la force de travail). (2) Par contre, et nous continuons de citer Marx, "dans les branches d'industrie qui ne fournissent ni les moyens de subsistance, ni leurs éléments matériels, un accroissement de productivité n'affecte point la valeur de leur force de travail". (3) L'impact du secteur I apparaît de la sorte comme indirect. Par son propre développement

et la production de moyens de production plus "productifs", ce secteur permettra au secteur II de réaliser ses propres gains de productivité et d'entraîner une dévalorisation des marchandises produites.

On le voit donc, la plus-value relative est une notion qui apparaît comme devant être obligatoirement liée aux changements dans les conditions de production de l'ensemble de l'économie même si, en fin de compte, c'est au travers de la dévalorisation des marchandises nécessaires au renouvellement de la force de travail qu'elle se définit.

Venons-en à la question qui nous intéresse. Peut-on faire de la création de plus-value relative la raison d'être des transformations du procès de travail? Ou en posant le problème d'une autre manière, peut-on considérer que le seul intérêt des changements pour les capitalistes réside dans la production de plus-value relative.

- (1) Maurice Dobb reprend l'explication à son compte dans son étude sur le développement du capitalisme en la présentant toutefois de manière légèrement différente: "Lorsque la productivité du travail, écrit-il, est faible et que les salaires absorbent une part importante du produit net, un perfectionnement technique introduit dans la production, qui diminue le prix des marchandises et donc celui de la force de travail, accroîtra dans une certaine mesure le surplus disponible sous forme de profit pour le capitaliste, et ce, dans une proportion relativement importante". op.cit., p.301. Dobb voit là le fondement de son approche aux changements technologiques dont nous avons parlé précédemment. M. Dobb, Etudes sur le développement du capitalisme, Maspero, Paris, 1971.
- (2) K. Marx, Le Capital, T.1, p. 232
- (3) Ibidem, p. 232

A suivre le courant actuel de la littérature marxiste des crises et du

procès de travail, on serait facilement tenté de répondre par l'affirmative. Hausse de c/v et de pl/v ne seraient que deux facettes du même processus de révolutionnarisation du procès de travail engendré par l'accumulation du capital. Qui plus est, il deviendrait ainsi possible de définir avec Aglietta et Lipietz deux régimes d'accumulation: le régime d'accumulation intensive que Lipietz définit comme "le régime d'accumulation qui a pour effet d'accroître la plus-value relative, en transformant les normes de production à travers une révolutionnarisation des forces productives" (1), i.e. un régime où la loi de la baisse tendancielle du taux de profit pourrait ainsi être contre-carrée, et le régime d'accumulation extensive, un régime où les gains de productivité seraient insuffisants pour faire obstacle à la hausse de la composition organique. Aglietta ira même plus loin puisque, pour lui, l'indétermination a priori des conditions nouvelles de production fait qu'"il est tout à fait contraire à la démarche dialectique de rechercher une loi formelle générale d'évolution du taux de rendement du capital". (2) Mais, reprenons nos deux questions: 1) la relation de la transformation du procès de travail et plus-value relative est-elle aussi évidente qu'elle semble l'être au premier abord? et 2) la production de plus-value relative nous permet-elle de comprendre les transformations du procès de travail?

3.2 Quelques remarques sur la plus value relative

i. P. Mattick a abordé, mais sans l'approfondir, la première question dans "Marx et Keynes" (3). Et voici ce qu'il note à ce sujet:

(1) A. Lipietz, op.cit., p.239

(2) M. Aglietta, op.cit., p.47

Mandel ne fait donc que s'inscrire comme nous l'avons déjà dit, dans un courant de pensée qui semble rallier aujourd'hui la plupart des économistes marxistes qui se sont intéressés à la question.

(3) P. Mattick, Marx et Keynes, Gallimard, Paris, 1972.

"Certes la possibilité existe d'accroître la part du temps de travail non payé au détriment de la part du travail payé à l'ouvrier, quand bien même le temps de travail total diminuerait en raison des gains de productivité.. Comme on n'a besoin que d'un moindre temps de travail pour produire l'équivalent en marchandises du revenu ouvrier, une partie plus grande du temps de travail peut prendre la forme de produits que les capitalistes s'approprient. Pourtant, la réduction continue du temps de travail, consécutive à des compressions de main-d'oeuvre, entraîne aussi en fin de compte, une diminution du temps de travail non payé. Ainsi donc, pas de travail, pas de surtravail et, par conséquent, pas d'accumulation du capital". (1)

Considéré dans l'espace de la valeur, le phénomène de la plus-value relative ne peut être qu'un phénomène temporaire. La plus value n'est pas une donnée. Elle dépend de la valeur réalisée des marchandises créées. Or si ces dernières se trouvent à être dévalorisées (2), il n'y a aucune raison d'admettre que seule une catégorie de marchandises, soit la force de travail, puisse être affectée par un tel processus. C'est peut-être le cas, mais seulement pour une courte période de temps; le temps que tout le système se réajuste aux nouvelles normes de production. Prétendre qu'il puisse en être autrement, c'est non seulement admettre que les capitalistes peuvent s'accaparer une masse toujours croissante de marchandises, ce dont Marx a démontré à plus d'une reprise le caractère absurde, mais aussi admettre que la part des profits dans le produit net puisse croître uniquement parce que la valeur de la force de travail se trouve à être dévalorisée. Des phénomènes certainement autres que celui-là doivent être amenés à jouer pour expliquer le rapport existant entre la transformation du procès de travail et la hausse du taux de profit. Sinon, comment expliquer que, contrairement à ce à quoi l'on pourrait s'attendre selon la théorie, les périodes de baisse de prix tendent à s'accompagner d'une augmentation du pouvoir d'achat des travailleurs et de l'amélioration de leur part dans le revenu national? (3) Le fai

(1) P. Mattick, op.cit., p. 232

(2) Ce qui en passant présuppose concurrence et crise pour que la loi de la valeur puisse jouer.

(3) E.H. Phelps Brown et Weber, "Accumulation, Productivity and Distribution in the British Economy, 1870-1938" The Economic Journal, Juin 1952

a depuis longtemps été révélé par les économistes spécialistes de la conjoncture et de l'histoire économique. Nous en avons d'ailleurs un excellent exemple avec la période 1873-1896, dite de la Longue Dépression, une période où malgré le caractère dépressif de l'économie et la longue baisse des prix le pouvoir d'achat en termes réels des travailleurs s'est accru malgré les faibles hausses du salaire nominal. La période actuelle constituerait au contraire, un exemple de la situation inverse.

ii. A ceci, on peut ajouter une seconde remarque. Deux mécanismes sont en jeu dans la hausse de la plus-value relative: 1/ la dévalorisation des marchandises et 2/ l'augmentation du taux d'exploitation. (1) Pour que le premier puisse jouer, il faut que la contrainte de la réalisation s'impose (2); ce qui au mieux ne peut s'opérer que dans une période dépressive et, avec le plus de succès, dans la crise, soit lorsque la concurrence vient à entrer en action. Quant à l'accroissement du taux d'exploitation, il faut tenir compte de la lutte des classes et de la résistance des travailleurs. Sur ce point, la crise, avec son lot de chômage est certainement une période favorable au capital sauf que, comme le souligne à juste titre G. Arrighi "competition tends to conflict with the rate of exploitation, which means that the contradictions of capitalist accumulation are manifested principally in a fall in the rate of profit". (3) Ce fut, dira-t-il, la caractéristique principale du XIX^{ème} siècle. Les salaires ne sont pas attaqués sur deux fronts. Au contraire, du fait du degré élevé de concurrence, l'exploitation accrue s'est trouvée contrebalancée par les chutes draconiennes des prix. (4)

(1) Nécessaire pour aboutir à la dévalorisation de la force de travail.

(2) Le deuxième aussi d'ailleurs!

(3) G. Arrighi, "Towards a Theory of Capitalist Crisis", *New Left Review*, 1978, pp. 3-24.

(4) Ibidem, p.5

La question de la dévalorisation de la force de travail n'est donc certainement pas un facteur suffisant pour expliquer la hausse du taux de profit à la suite de changements technologiques. (1) Ce l'est d'autant moins que lorsqu'on explique, comme nous l'avons fait plus haut, l'impact de ces changements sur le procès de travail, nous raisonnons sur une journée de travail concret, alors que lorsque nous raisonnons sur la valeur de la force de travail, étant alors dans l'espace de la valeur, nous nous rapportons à la quantité de travail abstrait que peut contenir une marchandise. Il s'agit de deux niveaux d'analyse bien distincts, même si le procès de travail est le "moyen du procès de valorisation", pour reprendre l'expression de Marx. L'unité entre les deux implique que, si pour produire une marchandise il faut un temps T , les gains de productivité entraîneront non seulement la baisse de t_n mais aussi celle de T dans la même proportion. Le taux d'exploitation mesuré par $(T - t_n)/t_n$ ou $(T - t_n)/T$ reste donc ou tend à rester constant, dépendamment du rapport capital/travail et des conditions de valorisation du capital. Le phénomène de la plus-value relative auquel Marx se réfère ne peut être que temporaire dans ses effets puisque lié à la constance de T . De plus, n'oublions pas que c'est à la journée de travail, à durée supposée constante, qu'il se réfère. (2)

Ce qui demeure central toutefois pour l'analyse, c'est que, plus-value absolue ou plus-value relative, c'est le procès de travail qui s'intensifie à la différence que, dans le premier cas,

(1) Est-il besoin de rappeler que le taux de profit réel ρ est $\rho = f(e, k)$
 e = taux d'exploitation
 k = comp. organique

Donc k est fonction de la valorisation/dévalorisation de toutes les marchandises (secteur I et secteur II)

(2) En prenant t , le temps de travail abstrait plutôt que T , Aglietta évite les difficultés que pose la référence à une journée de travail concret. En outre, il revient sur la distinction importante entre durée et intensité pour différencier la forme prise par l'exploitation en

cette intensification passe directement par une exploitation accrue de la force de travail et dans le second cas, cette intensification passe par l'accroissement de la productivité rendue possible par la mécanisation du procès. Mais, dans ce cas, il devient difficile de distinguer les phases de développement selon le régime d'accumulation à moins d'admettre, comme le fait Mandel, l'hypothèse des deux types d'investissement mentionnée plus haut. (p.334 et suivantes)

Le problème central étant à nos yeux celui de l'intensification du procès de travail au travers du procès d'accumulation, essayons de voir ce que cela peut signifier du point de vue du capital mis en valeur.

4. Transformation du procès de travail et accumulation du capital

Que recherche le capital en intensifiant le procès de travail? Si ce n'est produire davantage à coût moindre. Autrement dit, obtenir davantage de valeur du capital mis en oeuvre, à la fois grâce à une production qui s'en trouvera accrue et grâce aux économies de capital réalisées sur les coûts de production. C'est du moins ce que peut escompter le capitaliste individuel en élargissant son potentiel de production. On connaît cependant les problèmes que cela suscite, tant du point de vue de l'application de la loi de la valeur que de la réalisation des marchandises sur le marché; encore que ce soit surtout sur le second aspect que nous avons insisté. L'économie de travail vivant concrétisée par la hausse de la composition organique du capital mine le procès de valorisation du capital à sa base même en remettant en cause le rapport salarial. Dans ces conditions, le problème de réalisation essentiellement cerné au niveau du secteur II dépend, non de l'insuffisance du pouvoir d'achat des salariés, ainsi que les théoriciens de la sous-consommation ont pu le prétendre,

main-d'oeuvre se trouve libérée du procès de production et éjectée hors du circuit économique et c'est cette fraction qui empêche le capital de se valoriser pleinement; d'où, comme nous l'avons vu, la nécessité d'une dévalorisation du capital dans la crise.

Mais que signifie du point de vue du capital, cette économie de travail qui se trouve réalisée à la fois par les gains de productivité et par le phénomène de substitution? A production inchangée, rien de plus qu'une économie de capital. Une économie de capital qui pourra être réinvestie dans le même processus de production afin d'élargir le champ de la production. Il y a réduction du capital-argent nécessaire qui n'est rien d'autre que la contrepartie de l'économie de travail qui peut être réalisée au niveau du procès de production. Et là, nous touchons un point essentiel.

Dans les conditions imposées par la loi de la valeur et dans l'hypothèse où il n'y a pas de substitution homme-machine, donc pas de hausse de la composition organique, le capital ne peut s'accroître que s'il y a réinvestissement du capital libéré et par le fait même que si se réinstalle entre celui-ci et le travail libéré un nouveau rapport salarial, un nouveau rapport d'exploitation. Le rythme de croissance nous sera alors donné ainsi que nous l'avons vu à propos des schémas de la reproduction, par le taux de profit i.e., en dernière instance, par le taux d'exploitation.

Dans l'hypothèse maintenant où il y a, comme le suppose Marx dans l'exposé de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, substitution de la machine au travail vivant, le problème se double d'un second: une fraction du capital ne pourra se rentabiliser même aux conditions imposées par la loi de la valeur, du moins pas dans l'hypothèse d'une reproduction élargie de la production existante. Une partie de la main-d'oeuvre n'a plus sa

nécessité d'être dans la production puisqu'elle s'est retrouvée remplacée par des machines suite aux économies de travail qui ont pu être réalisées dans le secteur producteur des moyens de production. Il ne s'agit donc pas seulement de prendre en considération les économies de travail qui peuvent être réalisées dans la production concernée, mais également les économies réalisées dans la production des industries qui vont contribuer en tant que fournisseurs de moyens de production à cette production. L'effet de substitution observé dans une industrie donnée apparaît ainsi comme la conséquence directe, (la contrepartie en fait) des économies de travail réalisées dans les industries associées à la production de cette industrie. Globalement, c'est-à-dire dans l'économie prise dans son ensemble, c'est toujours sur une économie de travail et donc de capital-argent que l'on débouche. Toutefois, et c'est cela qui est important, à cause de la libération de travail vivant qui va en découler et de l'éjection d'une partie de la main-d'oeuvre rendue maintenant inutile, le problème de la continuité de la croissance ne se ramène plus simplement au problème de la continuité du processus d'accumulation dans le processus de production existant. De nouvelles productions marchandes doivent être créées afin d'absorber, non seulement cette main-d'oeuvre en surplus, mais aussi cette fraction du capital qui ne peut plus se valoriser aux conditions de production existantes. Quant au taux de profit, il ne peut être que celui donné par les conditions de production existantes. (2)

Dans un cas comme dans l'autre, on en revient à ceci: "le capital disparaît s'il n'exploite pas la force de travail, et pour l'exploiter il faut qu'il l'achète". (1) Le capital ne peut qu'être temporairement libéré. Il doit être réinvesti dans la production existante dans le rapport que nous imposera cette fois, la hausse de la composition organique du capital.

(1) K. Marx, Travail salarié et capital, Pékin, 1969, p.33

(2) Encore que les nouvelles industries puissent bénéficier d'une plus value-extra.

Le progrès technique apparaît donc bien comme un facteur de crise puisqu'il se trouve à remettre en cause continuellement le rapport salarial, finalement même du circuit économique et du rapport d'exploitation. En même temps, dans l'hypothèse évidemment où ce rapport salarial peut être toujours restauré, le progrès technique devient aussi un facteur d'expansion et de croissance en permettant au capital de se rentabiliser sur une échelle toujours plus large. L'extension devient, ainsi que Freyssinet a pu le noter, "...le moyen pour le capital de poursuivre son accumulation". (1) Par les économies de capital qu'il permet sur la production, le progrès ne peut plus être seulement considéré sous l'angle du progrès social. Il est avant tout facteur de rentabilité accrue encore que le taux de profit nous est toujours donné par les conditions qui entourent la valorisation du capital et, en dernière instance, par le rapport d'exploitation (par le rapport de partage). Il est enfin et surtout facteur d'expansion pour le capital en l'autorisant à investir continuellement de nouveaux champs de valorisation.

Deux remarques pour conclure.

La première, contrairement à ce que prétendent Hausmann et Lipietz (2) le problème des crises ne se ramène pas uniquement au problème du couplage du système des prix, doté de sa propre autonomie, et du système des valeurs. Les tensions qui apparaissent entre les nécessités de la reproduction sociale et le propre comportement des capitalistes sur le plan individuel demeurent une cause permanente de crise et de contradiction que seule peut résoudre la crise elle-même lorsque s'impose la loi de la valeur. Mais en outre

(1) Michel Freyssinet, La division capitaliste du travail, Savelli, 1977 p. 20.

(2) R. Hausmann et A. Lipietz, "Esoteric versus exoteric laws: the forgotten dialectic", CEPREMAP, oct. 1980

il faut prendre en considération cette fraction du capital qui ne peut pas venir à se rentabiliser autrement qu'en développant de nouveaux champs de valorisation. Et on peut dire ici, que Mandel a certainement cerné le problème qui se pose alors avec son concept de capital en jachère. (1)

La seconde, c'est que le rapport existant entre la transformation du procès de travail et l'expansion du capital ne peut être pris que comme un rapport dialectique. Si l'expansion des marchés va justifier et nécessiter des transformations toujours plus importantes du procès de travail et son intensification pour permettre l'accumulation du capital sur une échelle toujours plus grande, on ne peut en conclure pour autant que le rapport s'établit automatiquement ni que le mouvement s'entretient de lui-même. Tant que le capital aura l'occasion de s'investir productivement, le rapport aura alors tendance à s'entretenir de lui-même, ainsi qu'en témoignent la longueur des phases d'expansion et la brièveté des récessions dans les périodes de croissance soutenue. Par contre, que les perspectives d'investissement viennent à se réduire et que l'accumulation tende à se bloquer, alors, les transformations du procès de travail, en libérant toujours davantage de travail et de capital, ne feront qu'approfondir les contradictions qui se développent dans le cours de l'accumulation et pousser toujours davantage l'économie vers la crise. Le phénomène atteindra son paroxysme dans la crise où la rationalisation des conditions de production n'aura d'autre effet immédiat que d'entraîner chômage et surplus de capital.

Le rapport accumulation du capital-procès de travail ayant été précisé, tournons-nous maintenant vers le rapport accumulation-procès de circulation.

(1) Les nouveaux champs de valorisation sont associés dans la thèse aux industries nouvelles. N'oublions toutefois pas les débouchés extérieurs et les colonies comme autre possibilité, même si nous raisonnons ici plutôt en économie fermée.

LE RAPPORT ENTRE LE PROCÈS DE CIRCULATION ET L'ACCUMULATION DU CAPITAL

1. Le procès de circulation et la valorisation du capital

Procédons comme nous l'avons fait à propos du procès de travail et essayons de préciser le rôle et l'importance du procès de circulation dans le procès d'ensemble de valorisation du capital.

Parler du procès de circulation, c'est parler du rapport d'échange qui s'instaure en amont et en aval de la production entre l'argent et la marchandise. Dans le procès cyclique du capital, le procès de circulation constitue le premier et le dernier des trois stades que Marx met en lumière par son schéma classique A-M ... P... M'-A'. A-M représente le stade où le capitaliste apparaît sur le marché des marchandises et sur le marché du travail en tant qu'acheteur. (1) Son argent se convertit alors en marchandise et accomplit, dira-t-il, l'acte de circulation A-M. M'-A', le troisième stade, sera celui où le capitaliste retourne au marché pour reconvertir la marchandise.

(1) Ce schéma se réfère uniquement à la circulation marchande. Pour inclure la circulation financière comme mouvement apparent, il faudrait encadrer ce schéma par F-A ... A'-F'. K. Marx, op.cit., Livre 3, section 5 pp. 319 et suivantes.

dise créée en argent. Le cycle est alors bouclé. Entre ces deux stades se trouve le stade fondamental soit celui de la production où le "capital accomplit son procès de production". (1) C'est ce procès, dans la mesure où il est procès d'exploitation de la force de travail, qui nous permet d'expliquer le procès de valorisation du capital. Pour reprendre les termes de Marx, "dans le mouvement réel le capital n'existera pas en tant que tel dans le procès de circulation mais seulement dans le procès de production, dans le procès d'exploitation de la force de travail". (2)

Ceci dit, le procès de circulation, dans la mesure où il constitue le moment où l'argent devient marchandise et la marchandise argent, n'en va pas moins jouer un rôle essentiel dans le cycle du capital. "Le procès de circulation écrira Marx, est une phase de l'ensemble du procès de reproduction" (3), une phase importante, devrions-nous ajouter, même si aucune valeur n'y est créée. La production, en tant que production de marchandises à partir de marchandises, ne peut être dissociée de la circulation dont elle dépend à la fois pour acquérir les marchandises que requièrent les conditions de production et pour réaliser la valeur créée. Quant au capital, dans le procès de circulation il "fait fonction de capital-marchandise et de capital-argent. Séparé du procès de production et de circulation marchande i.e. jouissant d'une autonomie relative, il devient capital financier i.e. capital-argent porteur d'intérêt". (4) Il ne se présente pas simplement sous la forme argent comme dans le cas d'une dépense ordinaire ni sous la forme marchandise comme dans le cas de la production marchande. Une quanti-

té d'argent est avancée pour être recouvrée au terme du cycle de production augmentée d'une plus value, soit lorsque "le capital-marchandise se reconvertira en argent et que sera ainsi réalisée la plus value qu'il contient". (1) Prise sans son unité avec la production, la circulation devient ainsi le moyen par lequel va se poursuivre le cycle du capital; tout comme le procès de travail était, comme nous l'avons vu plus haut, le moyen par lequel le capital trouve à se valoriser. Les deux stades de la circulation apparaissent ainsi comme deux étapes indispensables tout autant l'une que l'autre, dans le cycle du capital. Ce n'est que s'il y a achat de force de travail, soit transformation du travail en marchandises, que le capital va pouvoir se valoriser, tout comme ce n'est que lorsque sera reconvertie en argent la marchandise créée que sera réalisée la plus value et ainsi concrétisée l'exploitation.

Partant de ce que nous venons de dire, il ne saurait donc être question de considérer la plus value comme une simple majoration du prix des produits. La plus value n'a rien d'une marge qui viendrait s'ajouter tout naturellement aux coûts de production. Pour qu'il y ait plus value, il faut qu'il y ait production de valeurs d'échanges. Autrement dit, il faut que la marchandise créée trouve à se réaliser dans l'échange. C'est dans la vente que va se matérialiser l'exploitation en plus value. Que les marchandises ne se vendent pas à leur valeur, voire qu'elles ne se vendent pas du tout, cela ne veut pas dire que "le travailleur n'a pas été exploité comme l'écrit Marx, mais que son exploitation ne se réalise pas en tant que telle pour

(1) K. Marx, *op.cit.*, T.2, p. 27

(2) Ibidem, T.3, p. 323

(3) Ibidem, T.1, p. 271

(4) Ibidem, T.3, p. 322

(1) Ibidem, T.3, p.322.

le capitaliste". (1) Le point est connu mais doit être rappelé. Pour reprendre Granou, on ne peut oublier que le mode de production capitaliste se présente comme "un mode de production de surtravail destiné à être échangé sur le marché contre un capital argent équivalent: la plus value". (2)

(souligné par nous, C.D)

Maintenant, quand commence cette exploitation? Essentiellement, lorsque le travail ou plutôt la force de travail entre dans la production en tant que marchandise. Si c'est en redevenant argent dans la vente des marchandises que le capital concrétise l'exploitation en profits, la transformation de l'argent en capital ne peut avoir pour base que l'achat et la vente de la force de travail, comme Engels le rappelle avec beaucoup d'à-propos, dans la préface au livre 2 du Capital. Le capital ne peut croître sans que ne s'instaure un rapport d'échange entre lui et le travail, un rapport qui fera de celui-ci une marchandise pour produire d'autres marchandises. Ce rapport est on ne peut plus important dans la mesure où, en fait, il va créer un rapport de dépendance mutuelle entre le travail et le capital. C'est ce que Marx a très clairement exprimé dans ce passage de Travail salarié et capital que nous nous permettons de citer.

"Le capital suppose donc le travail salarié, le travail salarié suppose le capital. Ils sont la condition l'un de l'autre; ils se créent mutuellement".

"L'ouvrier d'une fabrique de coton ne produit-il que des étoffes de coton? Non il produit du capital. Il produit des valeurs qui servent à leur

(1) Marx cité par P.M. Sweezy in Theory of capitalist development, op.cit..
(2) A. Granou, Capitalisme et mode de vie, CERF, Paris, 1972

tour à commander son travail, afin de créer au moyen de celui-ci de nouvelles valeurs."

"Le capital ne peut se créer, ne peut se multiplier qu'en s'échangeant contre la force de travail, qu'en créant le travail salarié." (souligné par nous, C.D) La force de travail de l'ouvrier salarié ne peut s'échanger qu'en contre du capital, en accroissant le capital en renforçant la puissance dont il est esclave. L'accroissement du capital est par conséquent l'accroissement du prolétariat, c'est-à-dire de la classe ouvrière."

"L'intérêt du capitaliste et de l'ouvrier est donc le même prétendent les bourgeois et les économistes. En effet! L'ouvrier périt si le capitalisme ne l'occupe pas. Le capital disparaît s'il n'exploite pas la force de travail, et pour l'exploiter il faut qu'il l'achète..." (1)

Ce texte est des plus importants parce qu'il nous rappelle non seulement l'aliénation de l'ouvrier obligé de se vendre comme marchandise et d'acheter le fruit de son travail renforçant ainsi les chaînes de sa propre exploitation, mais aussi, le rapport de dépendance dans lequel se trouve le capital vis-à-vis des deux moments du procès de circulation pour que se poursuive l'accumulation.⁽²⁾ C'est de ce rapport d'échange inégal entre le capital et le travail tel qu'il apparaît dans le double réseau des échanges que va dépendre la croissance du capital. De plus, il s'agit bien d'un échange inégal puisque l'argent reçu par les travailleurs(ses) en échange de leur force de travail, comme marchandise ne leur permettra d'acquiescer ultérieurement qu'une fraction de la valeur des marchandises qui sera créée et réalisée dans la vente.

(1) K. Marx, Travail salarié et capital, p.33

(2) cf. le double saut périlleux d'A. Lipietz abordé dans la première partie.

Pour pouvoir s'accroître, le capital n'a pas d'autre alternative que d'étendre le travail salarié, autrement dit, de renouer et sur une échelle toujours plus grande le rapport d'échange avec le travail. La production capitaliste n'est pas, ne l'oublions pas, production de biens à des fins de consommation, mais production de marchandises, donc de valeurs d'échange à des fins de profit; le travail doit donc être continuellement réintégré dans le champ de la marchandise, pour qu'au travers du réseau des échanges qui s'instaurera, des valeurs nouvelles puissent être créées et une plus-value réalisée. Faute de quoi le capital perdrait sa raison d'être: l'accumulation. Or le problème que pose la transformation du procès de travail, c'est que tout en économisant sur le capital nécessaire à la production, les capitalistes se trouvent d'une part à substituer du travail mort au travail vivant en introduisant des machines plus perfectionnées; d'autre part hors du circuit économique la main-d'oeuvre rendue excédentaire par la rationalisation du procès de travail. Que ces économies de capital se traduisent ou non en production accrue, la conséquence sera la même. La hausse de la composition organique du capital engendre une contradiction entre l'extension de la production et sa mise en valeur, une contradiction "entre les fins de la production considérée comme un processus physico-technique de création de valeurs d'usage et les fins du capitalisme considéré lui, comme un système historique de production de valeurs d'échange", dira Sweezy. (1)

C'est le problème que nous avons mis en lumière à propos de l'exposé de la théorie des crises chez Marx. "Au fur et à mesure que sa production s'est étendue, dira Marx à propos du capitaliste, le besoin de débouchés

(1) P.M. Sweezy, op. cit., p.172.

s'est également élargi pour lui. Les moyens de production plus puissants et plus coûteux qu'il a créés lui permettent de vendre sa marchandise meilleur marché, mais ils le contraignent en même temps à vendre plus de marchandises, à conquérir un marché infiniment plus grand pour ses marchandises". (1) Et pour surmonter cette contradiction entre le procès de travail et le procès de circulation, le capitalisme n'a d'autre choix que d'étendre toujours davantage la division du travail au fur et à mesure que celles-ci révolutionnent les conditions de travail, d'employer toujours davantage de main-d'oeuvre. Bref, le capitalisme n'a d'autre choix que d'étendre toujours davantage le champ de la marchandise, ce qui ne peut se faire qu'en élargissant les débouchés et en réintroduisant dans le circuit des échanges la main-d'oeuvre qui en est continuellement éjectée. Pour cela, il faut que "toute la société soit transformée en ce gigantesque marché" dont parle Braverman et que "les grands courants du capital rencontrent sur le marché la main-d'oeuvre ainsi "rendue libre". (2) Sinon, c'est la rupture du circuit économique; la crise. Marx a résumé ceci en une formule "Telle est la loi qui rejette constamment la production bourgeoise hors de son ancienne voie et qui contraint toujours le capital à tendre les forces de production du travail, une fois qu'il les a tendues, la loi qui ne lui accorde aucun repos et lui murmure continuellement à l'oreille: Marche! Marche!" (3)

Telle est la logique du développement capitaliste. La transformation du procès de travail implique l'élargissement et la transformation du procès de circulation, ce qui ne peut se faire que si s'étend sur une échelle tou-

(1) K. Marx, Travail salarié et capital, op.cit., p.43

(2) H. Braverman, op.cit., p.229

(3) K. Marx, op.cit., p.45

jours plus grande, le procès de valorisation du capital. La création de nouveaux emplois et la satisfaction de nouveaux besoins sociaux sont donc loin de se poser comme une conséquence heureuse des changements technologiques ainsi qu'on le prétend habituellement, mais comme une nécessité pour le capital. Le but des machines n'est pas de libérer le travail mais de pousser l'exploitation sur une plus grande échelle. Pas plus qu'il ne peut y avoir de capital "libre", de capital qui dort, il ne peut y avoir de travail "libre" Et en produisant toujours plus de biens, on ne vise pas la satisfaction de besoins de la population, mais la réalisation de la plus value que contiendront les valeurs d'échange des marchandises.

Ajoutons qu'à l'exploitation toujours plus grande, ne peut correspondre qu'une aliénation toujours plus grande (et une dépendance toujours plus grande du travail vis-à-vis du capital). "En fin de compte, pouvons-nous écrire avec Braverman, chacun se retrouve, bon gré mal gré, incapable de faire quoi que ce soit par lui-même aussi facilement qu'en ayant recours aux services du marché qui offre une multitude de nouvelles branches de travail social. Et comme du point de vue de la consommation cela veut dire une dépendance totale envers le marché, du point de vue du travail, cela veut dire que tout travail est fait sous l'égide du capital et est soumis au prélèvement d'une part de profit qui augmente encore le capital. Le marché universel est célébré partout comme étant une "économie de service", "d'abondance" et on le loue pour son côté "pratique", pour ses "activités culturelles" et les "possibilités modernes de soins aux handicapés" etc. Il n'est pas nécessaire de souligner combien cette civilisation urbaine est mauvaise et combien de misère elle entraîne. Dans le cadre de notre argumentation, c'est l'autre côté du marché universel, son côté déshumanisant, la relégation dans un travail dégradant qu'il impose à une grande partie de

la population qui nous intéresse principalement..." (1)

Le rôle du procès de circulation dans la valorisation du capital étant précisé, nous pouvons avancer en nous confrontant à un problème que nous allons voir resurgir ultérieurement, celui de la disproportionnalité sectorielle.

2. La hausse de la composition organique du capital et la croissance du secteur I

2.1 Les thèses de Lénine et de Hoffmann

"Il n'y a pas nécessairement égalité dans le développement de ces deux sections de la production capitaliste; au contraire, il y a forcément inégalité. Telle est, on le sait, la loi du développement du capital: le capital constant s'accroît plus vite que le capital variable; autrement dit, une partie de plus en plus grande des capitaux nouvellement formés va à la section de l'économie sociale qui fournit les moyens de production. Donc cette section s'accroît nécessairement plus vite que celle qui fournit les objets de consommation, c'est-à-dire qu'il se produit précisément ce que Sismondi déclarait "impossible", "dangereux" etc." (2)

La hausse de la composition organique du capital entraîne-t-elle nécessairement une disproportionnalité dans la croissance des deux secteurs, comme le prétend Lénine, que ce soit dans sa polémique avec les Populistes russes, avec Tougan Baranowsky ou avec R. Luxembourg? Qui plus est, cette dis-

(1) H. Braverman, *op.cit.*, pp.231-232

(2) Lénine Pour caractériser le romantisme économique, Ed. du Progrès, Moscou, 1979, p.42

proportionnalité serait-elle source de crises comme le prétendit Tougan Baranowsky, et, plus récemment, M. Aglietta? (1)

Marx on le sait, a toujours rejeté avec mépris la thèse de la disproportionnalité comme cause générale des crises. L'argument de Lénine est quelque peu différent cependant. (2) Il s'appuie sur l'hypothèse que la hausse de la composition ne peut qu'entraîner une croissance déséquilibrée entre les deux secteurs et empêcher ainsi la reproduction élargie de se faire. La production du secteur I n'étant que la contrepartie du capital constant et la production du secteur II, n'étant que la contrepartie du capital variable et de la plus value (du moins dans la reproduction simple), toute hausse de la composition organique ne peut qu'induire dans le cours de l'accumulation du capital une croissance plus rapide du secteur I. Il s'agit pour Lénine d'une loi générale du développement capitaliste. Outre le passage cité plus haut, cet autre extrait, tiré cette fois de A-propos de la question des marchés, illustre très clairement ses positions.

"Au lieu de se livrer à la critique des affirmations insuffisamment claires du rapporteur, il vaut donc mieux faire appel directement à Marx pour voir si l'on peut, en partant de sa théorie conclure à la "prédominance" de la section I sur la section II, et dans quel sens il faut entendre cette prédominance."

(1) Rappelons l'argument d'Aglietta qui, lui, s'appuie d'une part sur la production de biens de production préalable à la production de biens de consommation et d'autre part, sur la théorie de la plus value relative. Dans cette hypothèse, il faut que le secteur II dispose de moyens de production plus perfectionnés pour abaisser la valeur des marchandises créées en son sein, ce qui implique donc que le secteur I les ait non seulement produits au préalable mais aussi qu'il ait déjà bouleversé ses propres conditions de production.

(2) On consultera à ce sujet A. Lipietz in Approches de l'inflation: l'exemple français, CEPREMAP, 1976, pp.274-277

"Le schéma de Marx reproduit plus haut ne permet nullement de conclure à la prédominance de la section I sur la section II: toutes deux s'y développent parallèlement. Mais ce schéma ne tient pas compte précisément du progrès technique. Comme l'a démontré Marx dans le Livre I du Capital, le progrès technique consiste en ce que le rapport entre le capital variable et le capital constant décroît progressivement alors que dans le schéma ce rapport est supposé invariable".

"On conçoit dès lors que, si l'on introduit cette modification dans le schéma, il en résultera une croissance des moyens de production plus rapide que celle des objets de consommation..."(1)

Lénine n'est certes pas le seul auteur à avoir développé une telle approche. Un économiste libéral, W.G. Hoffmann, en a même fait une loi quasi-naturelle de l'histoire des économies industrielles. (2) Sa thèse mérite aussi qu'on s'y arrête parce que, contrairement à Lénine qui se plaçait lui, sur un plan purement théorique en se rapportant aux schémas de reproduction Hoffmann fonde au contraire sa théorie sur une étude empirique du processus d'industrialisation d'un très grand nombre de pays capitalistes.

Pour l'auteur, l'histoire des économies industrielles, de la Révolution industrielle à nos jours, se caractérise par la croissance progressive de la part relative du secteur des biens de production dans le produit national. Le schéma de développement qu'il propose serait articulé de la manière

(1) Lénine, A-propos de la question dite des marchés, Editions du Progrès, Moscou, 1966, pp.11-12
Lénine reviendra sur la question à plus d'une reprise et en particulier dans son ouvrage classique Le développement du capitalisme en Russie, cette fois pour justifier la nécessité de développer le secteur lourd dans l'industrialisation.

(2) W.G. Hoffmann, The Growth of Industrial Economy, Manchester University Press, 1958.

suivante:(1)

Quelles que soient les conditions particulières à chaque pays, la disponibilité des ressources, l'état de la technologie etc, la structure de l'industrie manufacturière suit un modèle aussi uniforme que général où on peut distinguer trois étapes.(2)

La première étape est celle de "la domination de l'industrie des biens de consommation". Le terme est sans doute fort, néanmoins Hoffmann insiste sur la particularité de cette étape où les industries de biens de capital connaissent qu'un développement limité (3), mais suffisamment rapide cependant pour assurer l'industrialisation du pays. Pour lui, le ratio type du rapport du secteur des biens de consommation au secteur des biens de production est de 5 à 1 quoique pouvant varier selon les pays de 6 à 4.

La deuxième étape suit naturellement la première. L'industrialisation implique de plus en plus de biens d'équipements et une mécanisation de plus en plus poussée. Le ratio des deux secteurs est alors selon l'auteur d'environ de 2 à 1.

La troisième étape est celle que la structure industrielle semble révéler depuis le début du siècle, soit un certain équilibre dans la répartition du produit industriel entre les deux principaux secteurs. Comme il le dit, "in the third phase of industrialization which the leading industrial countries had reached in the early twentieth century, the total net output of

all industries can be divided roughly into equal proportions between capital goods and consumer goods". (1)

En illustration de la thèse d'Hoffmann, on peut reprendre les statistiques qu'il nous fournit sur la structure de la production industrielle et capital. On a ainsi, en nous limitant au seul exemple des Etats-Unis(2), comme on peut le voir sur le tableau, l'évolution de la part relative de la production de biens de capital qui serait passée dans le cas des Etats-Unis de 18.2% qu'elle était en 1850 à 43.3% de la production industrielle totale en 1948. Quant au capital investi dans ce secteur, il serait passé de 25.5% en 1880 à 44.1% en 1948.

PARTS RELATIVES DE LA PRODUCTION ET DU CAPITAL
INVESTI DANS LE SECTEUR DES BIENS DE PRODUCTION (%)

Parts relatives	1850	1870	1880	1890	1900	1914 - 1919	1941
- de la production du secteur des biens de capital dans la production industrielle	18.2	23.2	24.7	23.6	28	34.3	- 43.1
- du capital investi dans le secteur des biens de capital dans le capital total	+	+	25.5	+	30.6	+	41.7 44.1
* (+) données non disponibles							

La thèse d'Hoffmann est quelque peu différente de celle de Lénine puis que d'une situation disproportionnée, on tend finalement vers un certain équilibre sectoriel lorsque l'économie atteint sa maturité. Ce sont en fait, les besoins de l'industrialisation qui sous-tendent le développement du secteur des moyens de production. Mais une fois la base industrielle

(1) Le modèle est général pour tous les pays étudiés.

(2) Hoffmann se sert pour illustrer son modèle de 4 vagues d'industrialisation qu'il a pu répertorier de 1770 à la 2^{ème} Guerre Mondiale.

(3) Le secteur de biens de capitaux regroupe les industries des métaux, des machines, de la construction de véhicules et de la chimie. Le secteur

(suite de la page précédente) des biens de consommation, l'alimentation, les vêtements, le cuir, les meubles.

(1) W. Hoffman, op.cit., p.96

(2) Ibidem, pp. 96 et 97

assurée un certain équilibre doit selon l'auteur finir pas s'établir. Sur ce plan, un autre auteur, Oshima, ira, quant à lui, plus loin. Adoptant une approche keynésienne, celui-ci avancera (1) que le développement du secteur des biens de consommation et, plus précisément, celui des biens durables, est une nécessité pour permettre la poursuite de la croissance. Avec la maturité de l'économie, le développement du niveau de vie, les gains de productivité et la hausse du taux d'épargne, il apparaît comme nécessaire que les investissements se tournent vers la production de biens de consommation durables pour éviter que l'économie ne se retrouve avec une sur-capacité de moyens de production. La thèse n'est pas sans ressembler à celle avancée par Aglietta comme on peut le voir.

2.2 Que dire de la thèse de la disproportionnalité

Du point de vue des faits tout d'abord.

Il nous paraît très difficile de trouver dans les faits confirmation de la théorie. L'expérience de la Révolution industrielle nous montre qu'il y a tout lieu de croire que ce n'est pas le secteur I qui s'est développé mais le secteur II. Reste évidemment que les résultats empiriques d'Hoffmann sembleraient prouver le contraire du moins pour le XIXème et la première moitié du XXème siècle.

Il convient toutefois d'être extrêmement prudent. Hoffmann, comme Lénine (et bien d'autres d'ailleurs), semble avoir été frappé par le développement de l'industrie lourde au XIXème siècle. Le fait est incontestable.

(1) Harry T. Oshima, "Consumer Asset and the Future of Capitalism" The Economic Journal", Mars 1961, pp. 20-35.

Seulement, n'oublions que les débouchés de l'industrie lourde ne résident pas uniquement dans l'investissement des entreprises. Il suffit de prendre l'exemple de l'industrie sidérurgique pour voir à quel point il peut être difficile de différencier la production finale de la production intermédiaire. Va-t-on considérer la construction d'un pont en acier, d'une voie de chemin de fer, ou l'infrastructure en acier d'un bâtiment public comme un bien de production ou comme un bien de consommation? La question est loin d'être sans importance puisque le XIXème siècle aura connu un important développement des dépenses militaires et d'infrastructure sociales. Utile d'un point de vue théorique, la distinction entre les biens de capital et les biens de consommation s'avère extrêmement difficile à vérifier dans la réalité. Le caractère lié et conjoint des productions ouvre la voie à beaucoup d'arbitraire dans les définitions et le choix des industries à faire rentrer dans chacune des catégories.

La même remarque s'adresse également aux schémas de reproduction utilisés par Lénine. Ceux-ci représentent une économie dans sa forme la plus élémentaire. La division du travail se limite à deux secteurs I et II, producteurs chacun d'un type de biens clairement défini. Or, n'oublions pas que Marx a opéré cette distinction uniquement parce qu'au préalable, il avait déjà opéré une distinction fondamentale entre le capital constant et le capital variable. Il était, dans ce cas, on ne peut plus logique de faire la coupure dans la production entre deux catégories de production, une pour chacune des deux composantes du capital, de manière à pouvoir dégager les conditions de la reproduction. Seulement, il ne s'agit là que d'un modèle d'économie formalisé de la manière la plus simple. La coupure dans la réalité entre les catégories de production n'a rien d'aussi tranché. Il convient donc d'être très prudent en la matière d'autant que la mobilité du

capital est là comme contrainte pour assurer un certain équilibre dans la croissance des différents secteurs. L'intérêt des schémas, c'est avant tout de montrer qu'au-delà de la division du travail, au-delà des deux moments du procès de circulation, la valeur d'échange des marchandises créées peut se réaliser sur le marché et la production, de privée qu'elle était, devenir sociale. On est en présence d'un procès d'ensemble qui implique que l'achat et la vente des marchandises se fasse de manière conjointe et instantanée. Il ne saurait être question d'admettre une quelconque temporalité dans les rapports sectoriels ni même un développement inégal. La socialisation de la production est liée dans le cadre des schémas à la réalisation simultanée de la production des deux secteurs. C'est ce que Marx prend soin de rappeler lorsqu'il écrit que "les branches d'industrie s'entrelacent comme phases d'un procès d'ensemble, quoique la division sociale du travail les aient séparées et métamorphosées leurs produits en autant de marchandises indépendantes. (1)"

En fait, le problème fondamental que soulève Lénine en introduisant la question des changements technologiques ce n'est pas, comme il le pensait, celui du développement inégal des deux secteurs, mais celui de la contradiction qui émerge entre les conditions de production et les conditions de réalisation lorsque sous l'effet des changements technologiques, la composition organique du capital vient à augmenter. En fait, comme le note à juste titre Sweezy, la théorie de la disproportionnalité rejoint la théorie de la sous-consommation. Lui-même écrit d'ailleurs à ce sujet: "Underconsumption is precisely a special case of disproportionality between the growth of demand for consumption goods and the growth of capacity to produce consumption

goods". (1) L'une comme l'autre des deux théories se rattachent à la hausse de la composition organique et aux transformations du procès de travail. Il s'agit de deux conséquences du même problème: la hausse de la composition organique du capital, de la même manière que l'on peut dire qu'il ne s'agit là que de deux facettes sous lesquelles va apparaître la contradiction production-réalisation dans les schémas de la reproduction élargie. Dire que, suite à la hausse de c/v , la baisse relative de v s'accompagne d'une insuffisance de pouvoir d'achat ou que la hausse relative de c s'accompagne d'un développement plus rapide du secteur I que celui du secteur II, revient à dire la même chose. Au niveau des phénomènes que les schémas nous permettent de voir, on ne fait de la sorte que mettre en lumière la fameuse contradiction du développement capitaliste.

En tenant compte des remarques de Sweezy et en admettant que les observations de Lénine sur le développement du secteur I soient justes, ne pourrions-nous pas inverser le problème? Le développement plus rapide du secteur I ne permettrait-il pas d'éviter les crises? N'aurait-ce pas été la manière dont le capitalisme du XIX^e siècle serait parvenu à surmonter ses crises? Plutôt que de voir dans le développement du secteur I la source des crises ainsi que le prétend Aglietta, n'aurions-nous pas là une solution à ces dernières? Nous aurons l'occasion d'y revenir.

3. La transformation du procès de circulation et le développement de nouvelles productions marchandes

3.1 Les thèses de Sweezy

(1) K. Marx, Le Capital, Livre I, , p.371

Ayant critiqué les théories de la disproportionnalité, Sweezy en vient à poser à notre avis, la bonne question. En effet, qu'écrit-il?

"Since the tendency to underconsumption is inherent in capitalism and can apparently be overcome only by the partial non utilization of productive resources, it may be said that stagnation is the norm towards which capitalist production is always tending. But we know that over the past four centuries, more or less, capitalism has expended prodigiously with only periodic upward trend. What is the explanation of this apparent paradox? The answer is to be found primarily in the level of abstraction to which we have so far confined our analysis to the underconsumption problem. Up to this point we have neglected those forces which have the effect of counter-acting the tendency to underconsumption, forces which evidently have been powerful enough to dominate the actual historical course of capitalist development..."(1)

Le problème est on ne peut plus clairement posé. En ne considérant que le caractère dépressif des forces qu'engendre l'accumulation du capital l'expansion devient un véritable paradoxe alors qu'au contraire la crise devient une situation normale pour ne pas dire permanente dont on voit mal l'issue. En ne voyant que les forces destructives dans l'accumulation du capital, on ne voit plus que la crise alors même que la raison d'être du mode de production capitaliste, sa finalité devrait-on dire, c'est l'accumulation du capital, i.e., sa valorisation sur une échelle toujours plus grande. Il faut bien admettre avec lui que l'expérience de la croissance est loin

(1) (note de la page précédente) P.M. Sweezy, The Theory of Capitalist Development, op.cit., p.184. On consultera également pour une critique des thèses de la disproportionnalité, Michael Kalecki "The problem of effective demand with Tugan Baranovsky and Rosa Luxemburg" in Selected Essays on the Dynamics of the Capitalist Economy, Cambridge University Press, 1971, pp.146-155 et Paul Mattick, Crise et théorie des crises, Editions Champ Libre, 1976, pp.119-180

(1) P. M. Sweezy, op.cit., p.217

de nous révéler une situation de crise permanente. Au contraire, tout nous indique que le capitalisme parvient d'une part, à surmonter dans l'expansion des marchés et la création de nouveaux débouchés, sa contradiction interne d'autre part, à développer un certain nombre de forces venant contrebalancer les effets de la tendance à la sous-consommation au sens où nous l'avons définie.

Maintenant, quelles sont ces forces dont parle Sweezy?

Il en distingue deux groupes principaux. Tout d'abord, toutes celles qui ont pour effet de modifier la part relative de la consommation dans la production. Ensuite celles qui vont empêcher les conséquences négatives de la croissance disproportionnée du secteur des moyens de production. Dans le premier groupe, on retrouvera la croissance de la population, les dépenses improductives et les dépenses de l'Etat et dans la deuxième, les nouvelles industries et les mauvais investissements.

Evidemment, en mettant l'accent sur la question des marchés et des débouchés, le risque est grand de glisser très rapidement dans la théorie habituelle de la sous-consommation. Et malheureusement, Sweezy n'évite pas le piège.

En effet, celui-ci (comme Baran d'ailleurs) a par trop tendance à ne faire du problème de la croissance capitaliste qu'un problème de débouchés et cela même s'il cerne très bien la problématique des crises à notre avis. L'étude du procès de travail est une grande lacune aussi bien dans Theory of Capitalist Development que dans son ouvrage conjoint avec P. Baran. Et pourtant, c'est de là qu'il faut partir.

On ne peut limiter l'analyse au seul niveau du marché. C'est cela qui est ambigu chez Sweezy. Pour le capital, la contradiction ne se résout pas simplement dans la création de nouveaux marchés et dans le soutien de la demande. Accroître le pouvoir d'achat des travailleurs ou encore, augmenter les dépenses improductives du capital ou de l'Etat, ne représente guère une solution véritable pour le capital. Cela permet peut-être de résoudre temporairement le problème de l'engorgement des marchés en assurant ainsi l'écoulement des surplus de production, mais non celui de la rentabilisation du capital. Malheureusement, ces mesures ne font que concrétiser à terme la baisse du taux de profit dans la mesure où le développement de ces dépenses implique nécessairement une ponction sur les profits présents ou futurs des compagnies. Tout ce qui peut en découler, c'est un nouveau partage du produit national qui ne peut être qu'à la défaveur du capital. En outre, l'approche de Sweezy à la croissance nous laisse sur l'impression que l'économiste suit un sentier d'expansion dont l'équilibre précaire dépend du jeu de forces contradictoires et de la capacité de l'Etat à en assurer la régulation. Une situation d'équilibre pourrait donc être maintenue advenant une certaine planification de l'économie, des politiques économiques de soutien de la demande adéquates et le maintien de la part de la consommation ouvrière dans la production.

3.2 L'élargissement et la transformation du procès de circulation

Sweezy a tout à fait raison de souligner l'importance du développement des nouveaux débouchés, mais en fait, de toutes les forces dont il parle, une seule nous paraît importante : c'est la création de nouvelles industries, non simplement parce qu'elles permettront un nouveau débouché aux productions existantes, mais avant tout parce qu'elles permettront au capital

de se créer de nouveaux champs de rentabilité. (1) Il s'agit alors d'élargir tout en le transformant, le procès de circulation.

La limite de l'accumulation, nous la connaissons, c'est la remise en cause du travail salarié suite aux changements technologiques. Mais si c'est au niveau du procès de circulation qu'éclate la contradiction, lorsque le "capital-marchandise" ne peut réaliser la plus-value qu'il contient, c'est au niveau du procès de travail qu'elle trouve son origine. Le travail étant pour le capital la seule marchandise qui lui permette de se valoriser, c'est là que se trouve le problème et non uniquement au niveau du marché. Aussi, si nous pouvons dire avec Sweezy que le capitalisme doit se trouver de nouveaux débouchés, cela ne peut être de n'importe quelle manière. Il faut obligatoirement que s'accroisse le travail salarié, le travail productif de valeur et de plus-value et, par le fait même, qu'il y ait production de marchandises.

Ceci se fera évidemment en élargissant la capacité de production existante, c'est-à-dire dans le réinvestissement du produit de la vente en marchandises qui permettra de produire d'autres marchandises. Le rapport capital-travail est ainsi renoué mais sur une échelle plus large. Ce n'est toutefois pas suffisant. A cause de la hausse de la composition organique du capital, on se heurte au mur de la réalisation.

Il faut que parallèlement à ce processus d'expansion, d'élargissement horizontal, le capital déplace le rapport d'exploitation vers de nou-

(1) Soulignons qu'il n'est pas nécessaire que ce soit des industries nouvelles. L'élargissement des gammes de production par les industries existantes produira les mêmes effets.

veaux champs de production. C'est le développement de ces nouveaux débouchés qui permettra que se réalise la plus value des secteurs existants. Il ne s'agit pas d'une simple possibilité offerte par les économies de capital-argent que l'on peut réaliser par la transformation du procès de travail. C'est une nécessité. Ces économies de capital n'ont de signification pour les capitalistes que si elles sont utilisées à des fins productives. Le capital ne peut dormir, ne peut rester en jachère. Et comme le disait Marx, "le capital ne peut se multiplier qu'en s'échangeant contre de la force de travail, qu'en créant du travail salarié... Le capital disparaît s'il n'exploite pas la force de travail, et pour l'exploiter il faut qu'il l'achète". (1)

On le voit donc, s'il faut parler avec Sweezy de forces contradictoires, ce n'est pas au niveau du marché qu'il faut se placer, mais au niveau du procès de travail. En transformant le procès de travail, le capital éjecte hors du circuit économique une main-d'oeuvre excédentaire, mais d'un autre côté, les économies de capital-argent qu'il peut réaliser sur la production des marchandises lui permettront une fois libéré, de retrouver en puisant dans l'armée de réserve, si l'on peut nous permettre l'expression, la main-d'oeuvre nécessaire à sa valorisation sur une échelle plus large. Seulement ceci implique que la production ne s'élargisse pas seulement sur un plan horizontal mais aussi sur un plan vertical, c'est-à-dire que s'étend de toujours davantage le règne de la marchandise, que l'économie devienne marché universel dont parle Braverman. Dans ce cas, le procès de circulation ne fait pas seulement que s'élargir avec l'accumulation du capital. Il se transforme au même titre que peut se transformer le procès de travail.

(1) K. Marx, "Travail salarié et capital", op.cit., p.33

Quant à la force de travail qui a pu être éjectée, elle devient alors comme le disait Marx à propos de l'armée de réserve, "le levier le plus puissant de l'accumulation, une condition d'existence de la production capitaliste dans son état de développement intégral..." (1)

De ceci, trois conclusions importantes se dégagent:

i. On peut donc dire que ce n'est qu'en étendant le champ de la production marchande, à la fois en élargissant continuellement la capacité de production et en développant de nouvelles productions, que le capitalisme va pouvoir assurer la poursuite de l'accumulation et par le fait même, en surmontant ainsi la contradiction production-réalisation, faire du phénomène de la croissance non pas un paradoxe mais une tendance fondamentale.

ii. De plus, on remarquera maintenant que la différence que nous avons opérée plus haut, à propos de la théorie des crises, entre la tendance à la surproduction (et à la suraccumulation) qui nous entraîne vers la crise et l'état de surproduction qui éclate avec la crise elle-même (et non avant) prend toute son importance. L'arrêt de l'accumulation, en signifiant l'arrêt de l'extension de la capacité de la production, signifie, on le sait, la surproduction et la baisse immédiate du taux de profit. Par contre, l'effet du non-réinvestissement du capital-argent économisé grâce à la transformation du procès de travail sera moins immédiat, à plus long terme. Le surplus d'argent restant au delà de ce qui est nécessaire pour la croissance normale de la production doit s'investir dans de nouvelles productions marchandes (étendre le champ de la marchandise) faute de quoi la croissance se trouvera progressivement entravée par insuffisance de débouchés. Pour paraphraser Lorenzi, Pastré et Tolédano, la croissance et

(1) K. Marx, Le Capital, Livre 1, p. 454

l'accumulation du capital rend nécessaire que soient transformés de façon simultanée et les objets de consommation eux-mêmes et la façon de les produire. (1)

iii. Enfin, et ce dernier point n'est pas le moins important des trois, loin de là, notre analyse nous amène à rejeter la vision par trop négative du progrès technologique au profit d'une approche beaucoup plus conforme sans doute à la pensée de Marx. Nécessaire et indispensable pour expliquer les crises, cette vision s'avère toutefois restrictive en rapport avec la réalité même de la croissance capitaliste. Cause directe des crises, la transformation du procès de travail devient aussi le facteur déterminant de la croissance par la libération de capital et de travail qu'elle engendre. Il ne demeure négatif que si le rapport d'échange qu'il dénoue entre le capital et le travail le demeure, autrement dit lorsque le capital demeure en jachère et le travail demeure "armée de réserve". Par contre, une fois ce rapport renoué grâce au réinvestissement des capitaux dans l'extension du champ de la production marchande, il devient alors un puissant facteur de croissance et d'expansion pour le capital.

3.3 L'importance des nouvelles productions marchandes. Un exemple d'illustration à partir des schémas de reproduction

Tout comme nous l'avons fait à propos de la théorie des crises, nous pouvons une fois de plus recourir aux schémas de la reproduction élargie pour souligner l'importance que prend l'expansion de la production marchande dans la poursuite de l'accumulation. Cette fois cependant, il ne s'agit

(1) J. Lorenzi, O. Pastre et J. Toledano, op.cit., p.370.

Remarquons que les auteurs se limitent seulement à l'issue de la crise

pas de montrer comment, lorsque certaines conditions ne sont pas remplies (plutôt ne sont plus remplies), l'unité production-circulation n'existant plus doit tendre vers la crise, mais au contraire, de montrer comment cette unité peut malgré tout être assurée et permettre de la sorte la poursuite de l'expansion. Il ne s'agit donc pas de perdre de vue ici l'aspect crise, même si nous ne privilégions que l'aspect continuité de la croissance. Partant de cette hypothèse, nous essaierons de montrer à partir d'un exemple d'économie ramenée à sa plus simple expression que les effets négatifs de la hausse de la composition organique du capital peuvent être annulés pourvu qu'il y ait modification de la structure de production. Ne désirant montrer ici que ce point, nous supposons que la production reste inchangée après modification des conditions de production, mais par contre, une partie du capital libérée à des fins d'investissements dans d'autres industries, suite aux économies réalisées sur la production existante.

Voyons ceci de plus près. Partons tout d'abord d'une situation d'équilibre libre, comme nous l'avons déjà fait, et posons les hypothèses suivantes:

Capital investi	\$	\$	composition organique	taux de profit sur le capital investi
A ₁	600	$\begin{cases} c_1 = 400 \\ v_1 = 200 \end{cases}$	$\frac{c_1}{v_1} = 2$	$\frac{p_1}{c_1 + v_1} = .50$
+				
A ₂	400	$\begin{cases} c_2 = 200 \\ v_2 = 200 \end{cases}$	$\frac{c_2}{v_2} = 1$	$\frac{p_2}{c_2 + v_2} = .50$
=				
A	1000	$\begin{cases} c = 600 \\ v = 400 \end{cases}$	$\frac{c}{v} = 1.5$	$\frac{p}{c + v} = .50$

Supposons également que chaque secteur produit un bien clairement différen-

cié, que le prix est le même pour chaque secteur. Pour faciliter les calculs, posons $p_1 = p_2 = \$1$ et admettons que les quantités (X_i) soient respectivement de 900 et 600 dans chacun des deux secteurs.

Les schémas se présentent donc de la manière suivante: (1)

	c	v	pl	V	p	$\frac{pl}{c+v}$
I	400	200	300	900	1	.50
II	200	200	200	600	1	.50
	<u>600</u>	<u>400</u>	<u>500</u>	<u>1500</u>		

Nous supposerons que l'on ait encore à produire pour chacun des deux secteurs, respectivement 900 et 600 unités. Mais, du fait des changements technologiques introduits par le biais du renouvellement des équipements, nous supposerons maintenant que la composition organique du capital, de 2 et 1 qu'elle était, passe pour chacun des deux secteurs à 3 et 1.5 respectivement. De plus, comme la productivité du capital investi, passe de 1.5 à 2 pour les deux secteurs, le capital nécessaire à ce nouveau stade de production se trouvera réduit. En effet, puisque par hypothèse $X_1 / A_1 = 2$ et que la production est maintenue à un niveau constant, on aura dorénavant:

	\$	\$	
A_1^1	450	$c_1 = 337.5$	$\frac{c_1}{v_1} = 3.0$
+		$v_1 = 112.5$	
A_2^1	300	$c_2 = 180$	$\frac{c_2}{v_2} = 1.5$
=		$v_2 = 120$	
A'	<u>750</u>		

(1) L'équilibre est réalisé dans l'hypothèse d'une reproduction élargie puisque $c_2 = v_1$

On réalise donc une économie de capital de 250, soit de 150 pour le secteur I et de 100 pour le secteur 2, puisque de 600 qu'il était nécessaire d'investir pour obtenir 900 unités dans le secteur I, le montant nécessaire est maintenant passé à 450 pour le même nombre d'unités, et, pour le secteur II, alors qu'il en fallait auparavant 400, il en faut maintenant plus que 300. On dispose donc maintenant de 250 dollars de capital pouvant être investi ailleurs auxquels viennent s'ajouter les 500 dollars de plus value réalisés précédemment. Ceci suppose que toute la plus-value est réinvestie.

Supposons enfin, que pour chacun des deux secteurs, le taux de profit demeure inchangé à 50% sur le capital investi. (1) Dans ce cas, la valeur créée sera égale à \$ 675 pour le secteur I et à \$450 pour le secteur II; nous pouvons donc en déduire que le prix de vente sera dorénavant de \$.75 pour chacun des produits des deux secteurs. (2)

Dans le cadre de cette situation idéale, les schémas se présentent maintenant de la manière suivante avant investissement du capital disponible:

	c	v	pl	V	$\frac{c}{v}$	$\frac{pl}{c+v}$	p
I	337.5	112.5	225	675	3	.5	.75
II	<u>180</u>	<u>120</u>	<u>120</u>	450	1.5	.5	.75
	517.5	232.5	375				

avec la différence cependant que 750 dollars se présentent pour l'investissement

(1) Cette hypothèse est en même temps une contrainte comme nous le verrons plus loin.

(2) En effet, puisque $pl_i = 5(A_i)$

$V_i = A_i + pl_i$

$pl_i = V_i / X_i^i$

$V_i = 1$

On peut constater ici que du fait de la hausse de la composition organique du capital, la condition d'équilibre $c_2 = v_1$ n'est plus remplie, dans l'hypothèse où les 750 de capital disponible (AD) demeurent en jachère.

En effet:

$$\begin{array}{l} \text{demande (1)} \\ c_1 + c_2 + \Delta c_1 + \Delta c_2 \\ \text{I} \quad 337.5 + 180 + 169 + 90 = 776.5 > 675 \end{array} \quad \text{offre}$$

$$\begin{array}{l} v_1 + v_2 + \Delta v_1 + \Delta v_2 \\ \text{II} \quad 112.5 + 120 + 56 + 60 = 348.5 < 450 \end{array}$$

Nous disposons donc de 750 dollars de capital. Deux hypothèses se présentent : i.) tout le capital est investi dans un nouveau secteur de biens de production ii.) tout le capital est investi dans un nouveau secteur de biens de consommation. Deux cas extrêmes en quelque sorte.

Prenons chacune des hypothèses et étudions ce qui va se passer dans notre économie. La composition organique reste inchangée. Soit

$$AD = 750 \quad c_1 = 562.5$$

$v_1 = 187.5$ et $pl_1 = 375$ puisque par hypothèse, le taux de profit est maintenue à 50%.

(1) Rappelons les définitions de la page 130:

$$\Delta c_i = a_i \cdot \theta_i \cdot pl_i \quad \text{et} \quad \Delta v_i = a_i \cdot (1 - \theta_i) \cdot pl_i$$

$$\theta_i = c_i / (c_i + v_i) \quad (1 - \theta_i) = v_i / (c_i + v_i)$$

Par hypothèse, $a_i = 1$ Donc,

$$\Delta c_1 = (337.5 / 450) \times 225 = 169 \text{ et } \Delta v_1 = (112.5 / 450) \times 225 = 56$$

$$\Delta c_2 = (180 / 300) \times 150 = 90 \text{ et } \Delta v_2 = (120 / 300) \times 150 = 60$$

Hypothèse I. le capital disponible est investi en I

Les schémas se présentent maintenant de la manière suivante:

	c	v	pl	V	
I	337.5	112.5	225	675	1800
I'	562.5	187.5	375	1125	
II	180	120	150	450	
	<u>1080</u>	<u>420</u>	<u>750</u>	<u>2250</u>	

Les conditions d'équilibre sont-elles maintenant remplies? Non car:

$c_2 < v_1$, i.e., $180 < (112.5 + 187.5)$. Les équations s'écrivent alors: (1)

$$\begin{array}{l} \text{I} \quad (c_2 + c_1) + \Delta c_1 + \Delta c_2 = I \\ \quad \quad 1080 + 450 + 90 = 1620 < 1800 \end{array}$$

$$\begin{array}{l} \text{II} \quad (v_1 + v_2) + \Delta v_1 + \Delta v_2 = C \\ \quad \quad 420 + 150 + 60 = 630 > 450 \end{array}$$

Dans le cadre de cette hypothèse, nous observons que le secteur I se trouve en situation de surproduction, alors qu'au contraire, l'offre s'avère être insuffisante dans le cas du secteur II (2).

$$\begin{aligned} (1) \quad \Delta c_1 &= (900 / 1200) \times 600 = 450 \\ \Delta v_1 &= (300 / 1200) \times 600 = 150 \\ \Delta c_2 &= (180 / 300) \times 150 = 90 \\ \Delta v_2 &= (120 / 300) \times 150 = 60 \end{aligned}$$

(2) Remarquons cependant les limites de l'utilisation des schémas ici. L'apparition du secteur I' peut très bien représenter un simple élargissement de I et non un changement qualitatif du cycle de production comme le veut notre hypothèse.

Voyons maintenant le deuxième cas.

Hypothèse 2. Le capital disponible est investi en II

Dans cette hypothèse, les schémas se présentent de la manière suivante

	c	v	pl	v
I	337.5	112.5	225	675
II	180	120	150	450
II'	<u>450</u>	<u>300</u>	<u>375</u>	<u>1125</u>
	967.5	532.5	750	2250

où II' représente maintenant, le secteur nouveau de biens de consommation.

Les conditions d'équilibre sont-elles remplies?

	demande		offre
	$(c_1 + c_2) + \Delta c_1 + \Delta c_2 =$	I	
I	$967.5 + 169 + 315 =$	1451.5	> 675
	$(v_1 + v_2) + \Delta v_1 + \Delta v_2 =$	C	
II	$532.5 + 56 + 210 =$	798.5	< 1575

avec $pl_1 = \Delta c_1 + \Delta v_1 = 169 + 56$ et $pl_2 = \Delta c_2 + \Delta v_2 = 315 + 205$

Dans ce cas-ci non-plus, l'équilibre n'est pas rempli puisque, contrairement au cas précédent, l'offre est ici beaucoup trop grande dans le secteur II par rapport à la demande alors que c'est le contraire pour le secteur I.

Les deux hypothèses sont extrêmes. Elles ont toutefois le mérite de montrer que lorsque le capital disponible tend davantage à s'orienter vers le secteur II, une insuffisance de demande apparaît pour ce secteur alors que c'est le contraire qui se produit lorsque le capital tend à s'orienter vers le secteur I. Ces résultats ne doivent guère nous surpren-

dre, si l'on considère les modifications survenues dans les conditions de production et par là même dans les conditions de réalisation. De plus, nous pouvons entrevoir au vu des résultats obtenus que la solution pour qu'un équilibre se réalise, c'est que le secteur I croisse de manière plus rapide que le secteur II ainsi que Lénine l'avait laissé sous-entendre. Cela permettrait dès lors d'expliquer pourquoi le XIXe siècle a pu connaître un développement aussi marqué du secteur lourd.

Voyons de plus près cette hypothèse en supposant que le capital disponible de 750 se répartisse idéalement entre I' et II' de manière à ce que les conditions d'équilibre soient réalisées dans le modèle.

3. Hypothèse de disproportionnalité sectorielle

	c	v	pl	V	c/v	$\frac{pl}{c+v}$
I	337	113.5	225	675	3	.5
I'	456	152	304	912	3	.5
II	180	120	150	450	1.5	.5
II'	85	57	71	213	1.5	.5
	<u>1058</u>	<u>442</u>	<u>750</u>	<u>2250</u>		

On introduirait, par ce biais, la possibilité d'élargissement du système. Dans ce cas, un équilibre est possible. Il implique toutefois qu'en maintenant une composition organique de 3 et de 1.5, le montant des profits devant être réinvestis en capital constant soit égal à 530 et le montant dépensé en biens de consommation soit maintenant de 220. Dans ces cas, on aurait bien l'équilibre et tout le capital disponible serait réinvesti. En effet, en considérant uniquement le secteur I, l'offre est égale à 1587 et la demande aussi puisque:

$$\begin{aligned}
 c_1 + c_{1'} + c_2 + c_{2'} + \Delta c_1 + \Delta c_{1'} + \Delta c_2 + \Delta c_{2'} &= I \\
 337 + 456 + 180 + 85 + 168 + 228 + 90 + 43 &= 1587 \\
 \text{avec } \Delta c_1 &= (337 / 450) \times 225 = 168 & \Delta c_{1'} &= (456 / 608) \times 304 = 228 \\
 \Delta c_2 &= (180 / 310) \times 150 = 90 & \Delta c_{2'} &= (85 / 142) \times 71 = 43
 \end{aligned}$$

Les conditions d'équilibre impliquent toutefois que le capital rendu disponible par l'amélioration de la productivité se répartisse de manière inégale entre les deux secteurs pour contrebalancer l'effet négatif de la baisse de la composition organique du capital. Le secteur I est supposé

s'élargir à la fois horizontalement et verticalement à un rythme sensiblement plus rapide que le secteur II, comme on peut le constater à partir de l'exemple chiffré. De 1.5 qu'il était, le rapport du secteur I au secteur II, le rapport est maintenant passé à environ 2.4.

Nous aurions ainsi à la fois l'explication du développement du secteur lourd au siècle dernier et une interprétation plus réaliste des thèses de Lénine. Le développement du secteur I, clairement observé par Lénine, aurait été la solution au problème des crises inévitablement amené par le développement rapide du secteur des biens de consommation à l'époque de la Révolution industrielle. Le développement du chemin de fer, de l'acier et des autres industries lourdes aurait ainsi permis au capitalisme de surmonter sa tendance inhérente à la crise et d'assurer de la sorte une expansion soutenue jusqu'à la Grande Dépression.

Une question surgit immédiatement. Le capitalisme serait-il voué à voir croître indéfiniment son secteur lourd? Outre le problème des marchés et des limites à un tel développement dès lors que le rythme d'investissement se ralentit, se pose aussi celui du caractère extrêmement désarticulé que va prendre l'économie. D'un côté, une industrie produisant toujours davantage de machines et de l'autre, une population vouée à la misère provoquée par l'effet combiné de la hausse de la composition organique du capital et de l'incapacité du secteur II à assurer les besoins vitaux. Explosif du point de vue économique, un tel type de croissance ne peut que l'être du point de vue social...

Une autre possibilité ne serait-elle pas envisageable? Le modèle de développement suivi au XXe siècle nous permet de l'entrevoir. Le dévelop-

pement vertical du secteur II est possible pourvu que la composition organique du capital des nouvelles industries soit inférieure à celle des industries déjà existantes. Voyons ce cas.

4. Hypothèse de proportionnalité sectorielle

Nous partons de l'hypothèse qu'après investissement du capital disponible le rapport entre les deux secteurs demeure à 1.5 comme c'était le cas au départ. Pour faciliter la présentation, nous supposons que la composition organique en I et I' est de 3. Cela implique que 450 dollars de capital seront investis dans de nouvelles industries en I' avec 337.50 de capital constant et 112.50 de capital variable et 300 dollars de capital investi dans les nouvelles industries en II'. Les conditions d'équilibre dans l'hypothèse où le taux de profit est le même partout feront que ce 300 dollars se répartira en 45 de capital constant et 255 de capital variable. Le modèle se présente de la manière suivante:

	c	v	pl	V	c/v	$\frac{pl}{c+v}$
I	337.50	112.50	225	675	3	.5
I'	337.50	112.50	225	675	3	.5
II	180	120	150	450	1.5	.5
II'	45	255	150	450	.176	.5

Les conditions d'équilibre en reproduction élargie sont ici bien remplies comme dans le cas étudié précédemment, à la différence, cette fois, que les deux secteurs se développent au même rythme et que la composition organique dans le nouveau secteur II' est seulement de .176. On remarque-

du capital font que, même si on avait admis l'hypothèse d'une croissance plus rapide de II que de I, il faudrait malgré tout que des investissements se fassent en I pour que les conditions d'équilibre soient remplies.

On le voit donc, deux solutions sont possibles pour éviter la tendance aux crises qu'amènent les modifications des conditions de production. La première, c'est que le secteur I se développe très rapidement et la seconde, que de nouvelles industries se créent dans le secteur des biens de consommation mais à la condition explicite que leur composition organique du capital soit beaucoup plus basse que celle des industries déjà existantes. Des situations moyennes sont évidemment envisageables, mais néanmoins à partir des hypothèses étudiées, on peut voir que la tendance aux crises est loin d'être inéluctable. Pourvu que se développent de nouvelles industries, que ce soit en I ou en II dans les conditions données par la reproduction, le procès d'accumulation peut se poursuivre sans encombre. C'est la première conclusion que nous aurons permis de dégager les différentes hypothèses étudiées. La seconde conclusion qu'on peut en tirer, c'est que le capital est voué à étendre continuellement le règne de la marchandise pour contrecarrer les effets de la hausse de la composition organique du capital. Ejectée hors de la production à la suite des changements dans les conditions de production, la main-d'oeuvre doit être réintégrée dans le procès de production au travers de la création de nouvelles industries. La production ne peut simplement s'élargir horizontalement, elle doit se diversifier et pénétrer continuellement de nouvelles sphères d'activité.

4. Quelques remarques complémentaires

4.1 La composition organique du capital

On a souvent souligné dans la littérature marxiste la nécessité pour le capital d'investir dans les secteurs à composition organique du capital plus faible, ceci afin de contrecarrer la baisse tendancielle du taux de profit. On le comprend aisément, puisque la valorisation du capital est liée à la main-d'oeuvre employée, moins la composition organique est élevée et plus ce secteur doit assurer une rentabilité importante. En fait, une telle conclusion est difficile à admettre. Ce serait conclure à la nécessité pour les capitalistes d'éviter continuellement la rationalisation de leurs opérations de production tout en recherchant des secteurs où les conditions de travail sont proches de l'esclavage, ce qui est absurde. De plus, la mobilité du capital fait que tout capital investi, quel que soit le secteur où il se trouve, doit rapporter le même ren-

(1) On retrouve les hypothèses de A. Emmanuel à savoir que des profits trop élevés ou trop bas ne peuvent qu'engendrer une situation de crise.

dement. Il y a même davantage de chances que les secteurs à faible composition organique du capital jouissent d'un taux de profit inférieur aux autres plutôt que l'inverse. (1)

Ce qui fausse peut-être l'analyse à propos de l'importance du niveau de la composition organique, c'est à notre avis la relation existant entre le développement des nouveaux secteurs et le niveau de composition organique qu'on y trouve et le rôle que jouent les secteurs à faible composition organique en tant que distributeurs d'une partie importante de la masse salariale. C'est ce paradoxe qui en fait n'en est pas un, que note Braverman à propos des nouveaux emplois qui peuvent être créés. "Le paradoxe qui veut que les emplois en expansion rapide, écrit-il, à l'époque de la révolution scientifique et technique, soient ceux qui ont le moins à faire avec la science et la technologie, ne doit pas nous surprendre. Le but des machines n'est pas d'augmenter mais de diminuer le nombre de travailleurs qui leur sont attachés. Il n'est donc pas du tout illogique qu'avec le développement de la science et de la technologie, le nombre de ceux qui sont disponibles à bon marché pour servir le capital, partout où la mécanisation est moins poussée dans ses formes fonctionnelles continue à augmenter rapidement". (2) C'est à cause de la mécanisation toujours plus poussée dans l'industrie que du capital peut se libérer pour s'investir dans de nouveaux domaines où normalement, encore que ce ne soit pas une loi, la composition organique du capital est moins élevée, comme dans la plupart des secteurs de consommation, dans les services, etc. Il ne faudrait surtout pas sous-estimer l'importance de toutes ces industries, comme le révèlent d'ailleurs toutes les études sur la répartition de l'emploi et de la production. Des masses considéra-

(1) Encore qu'il faille tenir compte du taux d'exploitation et de la péréquation des taux de profit.

(2) H. Braverman, op. cit., p. 212.

bles de salaires y sont versées de la même manière que ces industries servent de débouchés à bien des industries plus mécanisées, plus lourdes. Toutefois, à terme, elles sont soumises aux mêmes lois de l'accumulation que les autres et si le travail n'y est pas encore exploité d'une manière aussi intensive qu'ailleurs, c'est uniquement parce que les conditions technologiques ou la faiblesse de leurs propres marchés les en empêche.

L'importance à accorder aux industries à composition organique plus faible tient avant tout au rôle que ces industries peuvent jouer dans la reproduction du capitalisme. Elles absorbent beaucoup de main-d'oeuvre et créent ainsi de nouveaux débouchés aux industries du secteur des biens de consommation tout en offrant de nouveaux champs de rentabilité au capital. Leur rôle est donc loin d'être négligeable du point de vue économique. Il ne l'est pas plus du point de vue social puisque leur présence permet de contrebalancer les effets négatifs de l'accumulation du capital. Reste toutefois que ces industries sont elles-mêmes soumises aux lois de l'accumulation et qu'en particulier, leur composition organique est aussi vouée à s'élever.

4.2 L'absorption du capital libéré

La masse de capital absorbé est assurément un point fondamental tant dans la poursuite de l'expansion que lorsque se dessine l'issue de la crise dans laquelle a pu s'enfoncer l'économie.

S. Amin, tout autant que Baran et Sweezy, insiste sur le rôle de locomotive qu'ont pu jouer certaines industries dans le développement du capitalisme. S. Amin, par exemple, définit chaque phase d'expansion "par un modèle particulier d'accumulation, un type d'industries motrices et un cadre spécifique définissant les modalités de la concurrence et le statut de l'entre-

prise". (1) Quant à Baran et Sweezy, ils définissent leur concept "d'innovations qui font époque" comme "celles qui bouleversent la structure toute entière de l'économie et créent ainsi de vastes débouchés d'investissements en plus du capital qu'elles absorbent directement". (2) C'est par l'importance des débouchés d'investissement qu'elles créent directement ou qu'elles suscitent et aussi par "la transformation radicale de la géographie économique" qu'elles produisent, qu'ils distinguent les innovations révolutionnaires des autres. Le choix de la machine à vapeur, des chemins de fer et de l'automobile nous semble quelque peu limitatif ne serait-ce que parce que certains secteurs comme le coton, la sidérurgie ou la pétrochimie pour ne citer que ceux-là, ont été des débouchés majeurs pour le capital. (3)

Le fait est incontestable. Tout au plus, peut-on reprocher à ces auteurs de mettre trop l'accent sur la question des nouveaux débouchés au détriment des rapports existant entre la transformation du procès de travail et le développement de nouvelles industries. Il n'en demeure pas moins que la mobilisation de masses importantes de capitaux a toujours été dans l'histoire du capitalisme, l'un des phénomènes majeurs, pour ne pas dire le trait marquant des périodes d'expansion longues et soutenues. Et, c'est aussi cet aspect qui à notre avis a pu apporter un certain fondement à la théorie des ondes longues de Mandel.

Par leur développement, ces industries locomotives dont parlent S. Amin

-
- (1) S. Amin, A. Faïre, M. Hussein, et G. Massiah, La critique de l'impérialisme, Editions de Minuit, Paris, 1975, p. 12.
 - (2) P. Baran et P. Sweezy, Le Capitalisme monopoliste, op.cit., p.200
 - (3) N'oublions pas non plus les débouchés extérieurs. Nous n'y avons guère fait référence tout au long de notre thèse, raisonnant avant tout sur une base nationale, mais il ne saurait être question de laisser pour compte à l'époque du capitalisme mondial les mouvements des

Baran et Sweezy, vont exercer un effet d'attraction important sur le capital en jachère à la fois en créant pour le capital directement de nouveaux débouchés et à la fois en suscitant la relance de certains secteurs existants ou en suscitant elles-mêmes de nouvelles industries. On peut prendre à titre d'exemple l'importance qu'a eu l'industrie textile anglaise pour le capital hollandais (1), la folie des canaux amorcée en Angleterre vers 1755 (2), le rôle qu'ont joué les chemins de fer pour le capital tant dans les différents pays occidentaux que dans les colonies (3), le rôle joué par ces mêmes colonies à l'époque de l'impérialisme, ou encore le cas du développement de l'industrie automobile et des autres biens de consommation durable à "la belle époque". (4) Il ne s'agit là que d'exemples parmi d'autres, mais qui nous permettent de rappeler que, pour le capital, l'important c'est moins le type d'industrie nouvelle qui peut se développer que les débouchés et les nouveaux champs de valorisation qu'elles créent directement ou indirectement. On en revient à cette réalité par laquelle Marx commençait Le Capital à savoir que, dans le mode de production capitaliste, la richesse se présente comme "une immense accumulation de marchandise". L'extension de la production marchande n'étant que la forme sous laquelle s'opérera l'accumulation du capital.

- (1) Voir à ce sujet, F. Braudel, *op.cit.*, T.3, p. 192 et suivantes. Voir aussi Earl J. Hamilton, "Profit Inflation and the Industrial Revolution, 1251-1800", *Quarterly Journal of Economics*.
Ou encore les textes de Marx sur "L'accumulation primitive".
- (2) Braudel fournit une excellente analyse de cette "folie", T.3, p.505. Sur d'autres "folies", on peut consulter également, Charles P. Kindleberger, *Mania, Panics and Crashes*, Basic Books, NY, 1978.
- (3) A ce sujet, Hobsbawm écrit ceci à propos de l'Angleterre. "la plupart des capitaux s'enlisèrent dans les chemins de fer et une grande partie n'y laissa aucune trace, dans la mesure où dans les années 1830 l'argent frais brûlait les poches des investisseurs, et que c'étaient des placements susceptibles de leur apporter davantage que les 3.4% des rentes sur l'Etat. Pendant la décennie 1840-1850, le surplus d'épargne en quête d'investissement était évalué à 60 millions de £ par année, soit presque le double de la valeur totale en capital de l'industrie du coton vers 1835".

E. Hobsbawm, L'Ere des Révolutions, *op.cit.*, p. 102

Voir également L.P. Bieux, La révolution industrielle, Seuil, 1973

L'absorption du capital est incontestablement l'élément déterminant, la condition "sine qua non" tant de la continuité de la croissance que de la reprise économique. L'intérêt aussi qu'il y a à insister sur cette question c'est qu'en tenant compte de la libération du capital et de sa possibilité de demeurer en jachère, il nous est ainsi permis d'apporter une autre dimension au rapport existant entre le capital argent et le capital productif, les deux pôles du capital financier, tel que l'a formulé J.G. Loranger (1).

Ce rapport, on le sait, repose pour Marx essentiellement sur le partage de la plus value au-delà du fétichisme que représente le "capital porteur d'intérêt". Sans revenir sur cette question, rappelons qu'il est établi dans la théorie marxiste (2) que l'intérêt n'est qu'une ponction sur la plus value créée par le capital productif. D'un autre côté, pour reprendre Marx, "Le capital - en tant que chose - apparaît comme source autonome de valeur; créateur de valeur, de la même manière que la terre, dans la rente et le travail, dans le salaire". (3) Un rapport de dépendance unit donc le capital argent au capital industriel, mais un rapport qui n'en demeure pas moins un rapport conflictuel.

En adoptant la formulation proposée par J.G. Loranger dans l'article

(suite de la page précédente)

- (4) La hausse de la composition organique du capital aux alentours des années 1900 est un indicateur très révélateur de l'importance des investissements en immobilisation à cette époque.
- (1) J.G. Loranger, "Un essai dialectique sur le capital financier et son application au Canada", in Internationalisation des banques et des groupes financiers, ed. du CNRS, Paris, 1981.
- (2) C'est la position adoptée aussi par J. Schumpeter.
- (3) K. Marx, Théories sur la Plus Value, T.3, p. 587.

sus-mentionné, on peut écrire que le capital financier disponible ou en jachère, CF_t dépend du capital argent A_t et du capital engagé dans la production soit S_t . Dans l'hypothèse d'une continuité du procès, $CF_t = A_t - S_t$ de tendre vers le minimum nécessaire au bon fonctionnement du circuit économique. Dans l'hypothèse par contre où le capital S_t ne parvient pas à se reconstituer suffisamment, non seulement se pose le problème de la grandeur de cette masse de capital immobilisé mais aussi le problème du gonflement de la masse de capital rendu disponible CF_t et en quête de placement. Cela, sans compter l'augmentation des tensions entre le secteur industriel et le secteur financier de l'économie quant au partage de la plus value et des problèmes de recouvrement du capital argent investi.

Mandel a surtout noté le côté positif de ce capital en jachère. En se gonflant, il constituerait progressivement une masse de capital dont l'objectif sera de financer les importants investissements nécessaires à la reprise. Sans doute, à terme et une fois la reprise assurée, c'est ce que l'on peut dire. Dans l'immédiat de la crise toutefois, c'est surtout le caractère contradictoire des intérêts existant entre deux composantes du capital qui l'emportera. Un certain ajustement de l'économie s'opérera au niveau du capital productif S_t , mais A_t ne devenant que partiellement productif, le capital financier disponible n'aura que l'apparence d'être absorbé dans les nombreuses opérations financières spéculatives ou de concentration dont il fera l'objet. En fait, il ne fera que tourner sur lui-même dans un mouvement plus ou moins auto-destructeur ou se retourner contre le capital industriel dont il exigera une part croissante de la plus value. Les tensions ne peuvent qu'aller en s'aggravant parce que si dans la crise aucune perspective d'investissement durable ne vient justifier l'immobilisation de capital argent, l'effet de ciseaux existant entre d'une part les taux de profit à la

baisse et un certain relèvement des taux d'intérêt auront pour effet supplémentaire de rendre encore plus conflictuels les rapports banque-industrie surtout de bloquer encore davantage toute reprise éventuelle de l'accumulation.

4.3 Marchandise et valeur d'usage

Un autre aspect à prendre en considération dans l'extension du champ de la marchandise, c'est la contrainte de la valeur d'usage.

La valorisation du capital implique qu'il y ait production de marchandises nouvelles, donc nécessairement, transformation du mode de vie et des conditions d'existence des travailleurs. Pour le capital, il s'agit d'une contrainte. Si la production de valeurs nouvelles nous renvoie à la production de marchandises, le concept même de marchandise nous renvoie lui à la valeur d'usage. Il faut qu'il y ait production de nouvelles valeurs d'usage. Comme Marx le soulignait dans le texte cité au début de cette partie, la croissance de la sphère de la circulation implique celle de la consommation, qu'elle soit productive, improductive ou finale. Lui-même insistait tout particulièrement sur l'augmentation de la consommation courante, la création de nouveaux besoins ou encore sur la propagation du mode de consommation. Peu importe la nature et la forme que prendra l'extension de la sphère de la circulation. Ce qui compte, c'est que, pour que celle-ci se fasse au même rythme que la sphère de la production, il y ait effectivement création de nouvelles valeurs d'usage. Et Marx d'ajouter, quelques pages plus loin, ces lignes on ne peut plus pertinentes: "à l'exception bien sûr de ses ouvriers à lui, le capital ne considère pas la masse des ouvriers comme des travailleurs, mais comme des consommateurs, des possesseurs de va-

leurs d'échange - leur salaire -, des détenteurs d'argent qu'ils échangent contre ses marchandises. Ce sont pour lui, autant de centres de circulation, point de départ du procès d'échange et de la réalisation de la valeur du capital..." (1)

Deux choses apparaissent donc ici. Pour que se réalise sous forme de plus value le surtravail qui va apparaître au niveau du procès de travail, il faut que le capital absorbe toujours davantage de travail libre dans la production de nouvelles marchandises (2) et "qu'un système sans cesse plus vaste embrasse tous les genres de travaux et de production auxquels correspond un système toujours plus riche et varié de besoins". (3) L'un et l'autre des deux éléments apparaissent comme contrainte à la valorisation du capital.

Encore une fois, rappelons que le problème n'en est pas un de demande effective. Il est lié à la logique même du capitalisme qui, en tant que mode de production de valeurs d'échange, ne peut se développer qu'en intégrant dans le circuit des échanges toute production susceptible de consommation pour les travailleurs(ses). Pour le capital, il n'y a de production que marchande. La seule réalité que connaisse celui-ci, c'est la réalité de l'échange marchand à l'exclusion de toute autre forme de rapports économiques.

(1) K. Marx, op.cit., T.2, p.226-227. La première partie du texte est aussi importante parce que Marx y rappelle que le travailleur est un échangiste, un "centre autonome de circulation" qui ne peut subsister que grâce à l'échange.

(2) "Plus la population industrielle et la masse d'argent dont elle dispose sont fortes, plus la sphère d'échange sera grande pour le capital".

K. Marx, op.cit., T.2, p.227.

(3) K. Marx, op.cit., T.2, p.214

Voir à ce sujet M. Aglietta, op.cit., p. 129

ques. Sous l'égide du capital, la société ne doit et ne peut plus être qu'un vaste marché universel où la satisfaction des besoins est conditionnelle à l'exploitation ou à l'aliénation toujours croissante.

4.4 Sur les crises

Posons-nous maintenant une dernière question.

Nous venons de voir que la poursuite de l'accumulation du capital implique que le procès de circulation s'élargisse au même rythme que se transforme le procès de travail. Pouvons-nous en conclure pour autant que le problème des crises se ramènerait à un problème de rupture d'équilibre, pour ne pas parler d'un problème d'accident de parcours? Une telle approche est tout à fait possible. Ce serait toutefois s'écarter considérablement de la conception dialectique de Marx en la matière. L'origine des crises, c'est dans les limites à l'accumulation du capital qu'il faut les trouver.

Une objection peut être faite ici. Le développement des nouvelles industries ne permet-il pas justement de les éviter ou plutôt d'assurer au capital de nouveaux champs de valorisation, ce qui nous semble préférable comme formulation? Assurément, seulement il ne faudrait pas oublier que ces nouvelles industries sont elles-mêmes soumises aux lois du capital.

Dans le cours de l'expansion, sans cesse sont créés de nouveaux emplois, sans cesse sont créées de nouvelles industries ou de nouvelles gammes de production. Sans cesse sont ainsi créés de nouveaux débouchés. Seulement d'un point de vue de l'intérêt du capital, là n'est pas leur rôle. Ces industries

tour vont se développer et chercher à transformer leurs conditions de production afin d'économiser sur le capital à investir. Le problème de la réalisation n'est ainsi que déplacé. A ceci vient s'ajouter le fait que le capital d'une manière générale ne tient compte ni de la loi de la valeur de la limite du marché. Pour lui, tout gain de productivité, tout surtravail doit se matérialiser en plus value accrue de la même manière que toute production nouvelle est pour lui d'emblée marchandise et valeur d'échange nouvelle. La crise est là pour lui rappeler, en forçant la dévalorisation des marchandises et du capital, qu'il existe un certain nombre de règles de jeu.

S'il y a un point important à prendre en considération ici à la fois comme facteur de crise et comme élément d'approfondissement de la crise, c'est bien le capital libéré, le capital en jachère dont nous parlions plus haut.

Rejeté hors de la production, ce capital-argent représente du capital en puissance qui ne deviendra capital réel qu'une fois investi productivement. Et là effectivement, il peut y avoir problème surtout lorsque le taux de rentabilité du capital investi est à la baisse ou que l'économie se trouve en situation de crise. Une telle situation ne peut qu'engendrer le cercle vicieux qui nous amène vers la crise ou approfondir encore davantage cette dernière. D'une part, quoi qu'il arrive ce capital va chercher à se rentabiliser, que ce soit au travers des prêts, de la spéculation ou dans la concentration. Le rapport entre le capital productif et le capital en jachère ne peut donc que se tendre. Pour reprendre J.G. Loranger, c'est l'aspect lutte qui va alors tendre à l'emporter dans le rapport entre le pôle

finance et le pôle industrie. Et cela, au détriment du pôle industrie. (1) Mais d'autre part, seul le capital productif étant créateur de valeur et plus value, ce ne peut être qu'en créant de nouveaux champs de production que va pouvoir être solutionné le problème de la crise ou de la tendance vers la crise. Mais comme la baisse ou la faiblesse des taux de profits, loin de stimuler le capital tend au contraire à bloquer toute initiative en matière d'investissement, on ne peut que s'enfoncer irrémédiablement dans la crise. Autant en période d'expansion le capital crée lui-même dans l'accumulation les conditions qui lui assureront son expansion en apparence sans limite, autant ce sera l'inverse en période de crise. Tout semble alors bloqué et les capitalistes, voués à se dévorer eux-mêmes.

Cette facette de la crise ne peut être sous-estimée. C'est elle qui nous permet d'expliquer certains phénomènes comme les vagues de concentration, les déplacements massifs de capitaux à court terme mais aussi à long terme d'un pays à l'autre, la fréquence des récessions faute d'investissements productifs suffisants, le déplacement du financement du long terme vers le court terme, et, d'une manière générale, le climat d'incertitude qui prévaut alors. C'est aussi elle qui nous permet de comprendre la difficulté que peuvent éprouver les nouvelles industries à émerger. Face au risque élevé qu'elles offrent et surtout peut-être, en raison de la réticence que peuvent avoir les capitaux à se lancer dans de nouveaux champs d'investissement aux perspectives apparemment limitées, c'est avant tout sur elles-mêmes, sur leur propre capacité à générer les fonds nécessaires à leur développement (2) que doivent compter les nouvelles industries. (3)

(1) J.G. Loranger, "Un essai dialectique sur le capital financier et son application au Canada", *op.cit.*, p.25

(2) Par la plus value extra et les transferts de valeur par exemple.

(3) Le cas de l'industrie automobile est certainement l'un des plus célèbres.

Pour en revenir à l'origine des crises, on ne peut se détacher au niveau des explications de la contradiction "extension de la production-mise en valeur", contradiction qui nous renvoie au rapport qui va exister entre les transformations du procès de travail et celles du procès de circulation. Cette contradiction, le capital peut la surmonter dans le cours de l'accumulation, par l'accumulation du capital elle-même. Cela n'enlève rien au fait cependant que l'existence de cette contradiction fonde l'existence d'une limite à l'accumulation. Ce sont deux tendances donc, deux tendances diamétralement opposées qui s'affrontent dans le cours de l'expansion. Tout tient au fait qu'en se transformant, le procès de travail tend tout autant à remettre en cause l'accumulation du capital qu'à la permettre sur une échelle plus large. On ne peut donc trouver la source des crises dans les caractéristiques d'une croissance "sur un fil de rasoir" ou d'une croissance aux conditions d'équilibre tellement précaires qu'inévitablement l'économie ne peut que tendre à quitter le sentier d'équilibre sur lequel elle se trouve.

(suite de la page précédente) bres à cet égard. Ainsi, si Kuznets souligne l'importance de l'autofinancement et du crédit accordé par les fournisseurs, Seltzer nous rappelle qu'à ses débuts, cette industrie n'a jamais pu obtenir la confiance des banques. Qui plus est, son développement rapide allait davantage susciter de la part de ces dernières, plus d'hostilités que d'appui. (S.Kutznets, Capital in the American Economy, op.cit.)

L.N. Seltzer, Financial History of the American Automobile Industry, Houghton Mufflin, 1928)

Il est intéressant de constater quelques statistiques.

Selon Facts and Figures about Automobile, le capital investi dans l'automobile est passé de \$5.7 millions en 1899 à 23.1 millions en 1904, à 173.8 en 1909, à 407.7 en 1914, à 1,015.4 en 1919, et à 4,089. en 1926. Selon le Moody's Industrial Manual, le taux de profit sur le capital propre a été en moyenne chez GM de 29.3% de 1909 à 1914 et de 18.8% de 1919 à 1930 avec des pointes à 66.6% en 1909 et de 34.2% en 1927. Chez Ford, il a été de 179% de 1904 à 1909, de 144% de 1909 à 1914 et de 28.51% de 1919 à 1926 avec des pointes à 377.6% en 1907, à 143.5% en 1913 et à 49% en 1922. Quant au % des profits réinvestis, il s'est élevé en moyenne chez GM, à 84.8% des profits de 1909 à 1914 et à 36.3% de 1919 à 1930. Des chiffres qui parlent par eux-mêmes.

D'un autre côté, tout en revalorisant l'importance de la croissance dans la théorie marxiste, nous nous devons de garder à l'esprit toute la théorie des crises que nous avons longuement présentée ne serait-ce que pour éviter une erreur souvent faite dans la théorie marxiste qui consiste à voir par exemple dans l'absence de débouchés (le fameux mur de la saturation des besoins) ou dans l'épuisement du progrès technique une cause directe du freinage de la croissance et des crises. Comme facteurs de crises, ces deux éléments peuvent avoir un rôle à jouer. Mais sans plus. Nous devons rester dans l'espace de la valeur au niveau d'une explication générale des crises quitte à admettre comme données un certain nombre de contraintes matérielles. Nous ne devons prendre en considération que les éléments qui nous permettront de comprendre le procès de valorisation du capital et sa remise en cause. C'est dans les conditions qui entourent la valorisation du capital que se trouve l'origine pour Marx d'une limite à la croissance économique et non dans le jeu d'une contrainte physique comme chez les classiques ou chez certains marxistes keynésiens. Enfin, on rappellera puisque nous en avons déjà parlé dans la présentation de cette partie, que le rôle objectif des crises se limite à réajuster l'économie aux conditions prérequisées qui doivent entourer la valorisation du capital dans les conditions de production et de circulation telles qu'elles prévalaient antérieurement. L'expansion étant liée à la capacité de valorisation du capital, autrement dit du rapport d'exploitation qui se noue entre le capital et le travail, ce ne peut être qu'à ce niveau que doivent se situer les explications quant à l'issue de la crise. La crise ne joue, comme nous l'avons dit, qu'un rôle d'apurement. Au capital de renouer continuellement ce que le procès de travail tend continuellement à détruire en se transformant, soit le rapport capital-travail.

CONCLUSION GENERALE

Notre projet était avant tout, et il n'est pas inutile de le rappeler, de clarifier la question de la baisse tendancielle du taux de profit dans la théorie marxiste de la croissance et des crises économiques. Nous avons commencé par resituer l'approche marxienne tout en soulignant son originalité et ses limites, à la fois par rapport aux économistes classiques et par rapport aux conceptions plus actuelles de la croissance économique. Ceci nous a permis de voir que si pour Marx l'accumulation du capital est indissociable la notion même de reproduction dans le cadre du mode de production capitaliste, il faut aussi prendre en considération le fait que les crises économiques elles-mêmes sont indissociables de l'accumulation du capital. Tout en étant la raison d'être et le moteur de la croissance économique, l'accumulation du capital, en modifiant les conditions de production, pose à la fois le problème permanent de l'adéquation des normes de l'échange sur celles de la production, et surtout celui de l'existence d'une limite à la croissance, lorsque la transformation du procès de travail ne s'accompagne pas de la réinsertion de la force de travail libérée dans le circuit économique, c'est à dire dans le procès d'accumulation du capital. Il nous a paru que ce ne pouvait être que dans cette perspective qu'il fallait considérer la loi de la baisse ten-

dancielle du taux de profit, la hausse de composition organique du capital qui la fonde, et l'apparition des crises économiques. Sur ce point, nous nous sommes quelque peu écarté des positions défendues par Marx dans le Capital quant à l'évolution du taux de profit et au caractère inéluctable des crises économiques. Ce dont il faut plutôt parler c'est d'une tendance aux crises, trouvant son fondement à la fois dans la contradiction privé-social, avec l'adéquation des normes de l'échange sur celles de la production, et dans la contradiction forces-productives-rapports sociaux de production, dans la mesure où le capital se doit de renouveler continuellement le rapport social capital-travail que tend à remettre en cause le développement des forces productives. Ajoutons toutefois que l'explication proposée a surtout été rendue possible grâce à la reconsidération du progrès technique et du rôle du procès de circulation que nous avons faite dans la troisième partie de notre thèse. Peut-être même s'agit-il d'une relecture de Marx puisque, ainsi que nous l'avons noté, un certain nombre d'ambiguïtés peuvent être relevées à la fois dans les conclusions politiques que cherche à tirer Marx de sa démarche théorique et dans les prémisses théoriques elles-mêmes notamment en ce qui a trait au progrès technique. Ce sont ces ambiguïtés qui font que sur deux points essentiels de son explication du développement capitaliste, à savoir l'existence d'une limite à l'accumulation du capital d'une part, et le rôle régulateur des crises d'autre part, Marx passe beaucoup trop rapidement

à la conclusion que démonstration a été faite, avec l'exposé de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, du caractère historique du mode de production capitaliste et de sa fin en soi et, avec la notion de dévalorisation dans la crise, d'un rééquilibrage qui serait somme toute suffisant pour assurer la reprise de l'accumulation du capital. Ce sont aussi ces ambiguïtés qui nous ont amené dans un premier temps, et ce fut l'objet de notre deuxième partie, à voir dans quelle mesure la théorie des ondes longues ainsi que l'a prétendu Mandel, en renouant selon lui avec la tradition marxiste, pouvait permettre de mieux cerner et la croissance et les crises; puis, dans un second temps, suite aux limites de cette thèse, ce fut l'objet de notre troisième partie, de reconsidérer, à la fois la problématique de la croissance et des crises, et la question du progrès technique. Toujours est-il que ce que nous a surtout montré Marx dans le Capital, c'est la tendance aux crises dans le mode production capitaliste et les conditions de leur apparition, plutôt que la nécessité d'une limite historique à l'accumulation du capital

En ce qui concerne la théorie des ondes longues, il nous a tout d'abord paru nécessaire de resituer les thèses de Mandel sur un plan historique de manière à dégager l'affiliation qui existe entre celles-ci et les thèses plus anciennes de Tougan Baranowsky, Spiethoff, Kondratiev et surtout Schumpe-ter, autant d'auteurs qui gagneraient à notre avis à être

mieux connus à l'heure actuelle en dépit de certaines erreurs et d'une certaine vision par trop mécaniste de l'économie que nous n'avons pas manqué de souligner. Quant aux propres thèses de Mandel, quoique très discutables sur le fond, elles n'en présentent pas moins l'avantage pour l'analyse marxiste de s'efforcer de faire le lien entre la longue période caractérisée par des phases successives dans le développement économique et la courte période caractérisée surtout au premier abord par le traditionnel cycle des affaires. En outre, l'auteur met en valeur un facteur surtout négligé dans l'explication des crises économiques, soit celui de la dichotomie existant entre le capital argent et le capital productif au travers de son concept de capital en jachère. Nous avons repris nous-mêmes ce concept de capital en jachère ainsi que l'idée d'ailleurs de l'existence de phases de développement dans notre troisième partie, encore que n'ayons pas voulu au stade actuel de notre réflexion pousser trop loin l'analyse et le débat. Il s'agit incontestablement de deux questions qui mériteraient une recherche théorique plus approfondie. Par contre, il nous a semblé que Mandel avait fait sienne un peu trop rapidement la théorie des cycles longs, incontestablement fort attrayante au premier regard dans le contexte de la crise économique actuelle mais lourde de mécanicisme et de déterminisme pour pouvoir correctement cerner une réalité avant tout sociale. Ceci fait que les idées originales de Mandel paraissent mal-

heureusement reléguées à l'arrière plan d'une théorie où le progrès technique tend à être le "deus ex machina" des mouvements économiques et le cycle, un processus de déséquilibre-équilibre. Les critiques tant sur le plan théorique qu'empirique de la théorie des Kondratieffs ayant déjà fait l'objet dans le passé de nombreux débats, nous les avons reprises et synthétisées en mettant l'accent sur les éléments les plus importants et en nous limitant aux contributions majeures. Du point de vue de l'histoire de la pensée économique, il n'était pas inopportun de revenir sur ces débats ne serait-ce que pour mieux évaluer une théorie qui, encore aujourd'hui, ne manque pas d'adeptes si l'on peut parler ainsi. Ce qu'il est peut-être intéressant de noter ici dans cette conclusion, c'est que les débats entourant les Kondratieffs dépassent très largement la seule question de la transposition des cycles longs des séries de prix à l'analyse du développement économique. Très rapidement se pose en effet la question des phases de développement, puis celle de l'existence ou non, de phases d'expansion suivies de phases de crises dans le cours de ce développement et enfin, celle du procès de circulation d'autre part.

En ce qui concerne la modification des conditions de production sous l'effet des changements technologiques, il nous a paru surtout important de mettre en valeur le problème de la libération de travail et de capital encore qu'il aurait

fallu tenir davantage compte que nous ne l'avons fait du problème de l'adéquation des normes de production et des normes d'échange. En fait, le point qui nous préoccupait surtout, c'était de voir dans quelle mesure les changements technologiques permettent de comprendre le développement capitaliste dans sa double tendance à la fois aux crises et à l'expansion. Ici également, notre démarche est quelque peu différente de celle que l'on retrouve dans le Capital puisque pour Marx, il s'agissait avant tout de montrer comment le procès d'accumulation possède en soi ses propres limites et, une fois ceci expliqué, de montrer le caractère inéluctable des crises. En libérant travail et capital, les changements technologiques ne peuvent que remettre en cause le procès de valorisation du capital. Ils demeurent toujours la contradiction principale de l'accumulation du capital; de même qu'ils constituent l'élément principal sur lequel il faut porter notre attention pour comprendre le blocage de l'accumulation du capital et la baisse du taux de profit lorsqu'elle commence à se produire et l'origine des crises. Seulement, une fois cette contradiction surmontée, et l'on peut facilement présumer qu'elle le sera dans une phase d'expansion, les changements technologiques permettront au capital de s'étendre en intégrant à la sphère de la production marchande de nouvelles activités et à pousser la production marchande sur une échelle plus grande encore. La loi de la valeur et les conditions de la reproduction font que ces chan-

gements ne peuvent se concrétiser à terme, en profits supplémentaires pour le capital; par contre, ceci n'implique pas non plus que, nécessairement, il doive y avoir baisse du taux de profit. Celle-ci n'apparaîtra que si la contradiction ne peut être surmontée, c'est à dire seulement si le capital et le travail libérés restent libres, restent pour le premier en jachère improductivement parlant et pour le second en réserve, à l'état de force de travail potentielle. C'est sur ce rapport que se fonde l'exploitation et avec elle, le capital en tant que rapport social. Et ce ne peut-être que de la permanence et de la reconstitution de ce rapport une fois dénoué par les changements technologiques que dépend toujours en dernière instance la continuité de l'accumulation et de la croissance. D'où la nécessité d'une transformation et d'une expansion incessante du procès de circulation.

Nous avons pu voir également que l'extension du champ de la marchandise ne devient pas seulement une condition sine qua non à la continuité du procès d'accumulation dès lors que l'on introduit dans l'analyse la question des changements technologiques, elle est aussi un élément essentiel à l'issue des crises. Un réajustement et une régulation de l'économie au travers des crises ne peuvent être considérés à eux seuls comme suffisants pour assurer la reprise économique. Celle-ci ne peut provenir que d'une reprise de l'accumulation et elle ne

peut avoir lieu que si de nouvelles productions viennent prendre le relai des productions existantes.

Notre prétention s'est limitée dans cette troisième partie à préciser certaines hypothèses de travail et à poser quelques jalons pour une reconsidération de la théorie marxiste en matière de croissance et de crises, d'autant que le terrain sur lequel nous avons oeuvré n'a été que peu défriché jusqu'à présent, (d'autres directions ayant plutôt été prises ces dernières années ainsi qu'il nous a été donné de voir. De plus, nous nous sommes essentiellement cantonné à l'aspect théorique de la question, non pas que l'analyse des faits ne soit pas à faire, au contraire, mais avant tout parce que dans la période de remise en cause de certains fondements du marxisme que l'on connaît présentement, c'est à ce niveau qu'il faut faire porter les débats. En dépit d'un renouveau certain, il faut quand même constater que, tant dans l'analyse de la croissance et des crises que dans d'autres domaines comme la valeur par exemple, la pensée marxiste contemporaine n'est pas encore parvenue à résoudre de façon satisfaisante les problèmes soulevés dans la théorie et surtout à déboucher sur une reformulation suffisamment opérationnelle pour embrasser les faits. Ceci explique sans doute nos propres hésitations et nos propres difficultés à avancer dans la thèse. Cependant, quelles que soient les critiques qui peuvent être formulées à notre approche, il nous faut insister sur l'importance de la libéra-

tion du travail et du capital dans l'étude des transformations du procès de production ainsi que sur le rôle que jouent les nouvelles productions marchandes dans leur absorption si l'on veut saisir le développement économique dans la complexité de son mouvement dialectique. C'est aussi en recourant à ces deux concepts de libération et d'absorption, qu'il nous paraît possible d'apporter une explication générale des différentes phases de développement, de faire le lien entre les transformations majeures que l'on notera tant dans la manière de produire que dans la nature des productions et de donner un fondement théorique aux rôles d'accumulation chers à Baran et Sweezy ou à Samir Amin sans pour cela devoir retomber dans la théorie des cycles longs. C'est sur cette perspective qui est pour nous un défi que nous mettrons un point final à cette thèse.

BIBLIOGRAPHIE

- Abraham-Prois, G., Problématiques de la croissance, Paris, Economica, 1974
- Abramovitz, M., Resources and Output Trends in the U.S.A. since 1870, New York, N.B.E.R., occasional paper, no. 152
- Adelman, I., Theories of Economic Growth and Development, Stanford, Stanford University Press, 1961
- Aglietta, M., Régulation et crises du capitalisme, Paris, Calmann-Levy, 1976
- Aglietta, M., "Sur quelques aspects des crises dans le capitalisme contemporain", in Rupture d'un système économique, Paris, Dunod, 1978
- Allen, R.G.D., Théorie macroéconomique, Paris, A. Colin, 1969
- Althusser, L. et Balibar, E., Lire le capital, Paris, Maspero, 1975
- Althusser, L., Pour Marx, Paris, Maspero, 1965
- Amin, S., Faire, A., Hussein, M., Massiah, G., La crise de l'impérialisme, Paris, éditions de Minuit, 1975
- Andreff, W., Profits et structures du capitalisme mondial, Paris, Calmann-Levy, 1976
- Arrighi, G., "Towards a Theory of Capitalist Crisis", New Left Review, sept. oct. 1978
- Bairoch, P., Révolution industrielle et sous-développement, Paris, S.E.D.E.S., Paris, 1969
- Baran, P., Economie politique de la croissance, Paris, Maspero, 1967
- Baran, P., "Reflections on Underconsumption", in The Allocation of Economic Resources, Stanford University Press, 1959
- Baran, P., et Sweezy, P.M., Le capitalisme monopoliste, Paris, Maspero, 1968
- Barger, H., Distribution's Place in the American Economy since 1869, Princeton, NBER, Princeton University Press, 1955
- Baumol, W.J., Economic Dynamics, Londres, Collier Macmillan, 1970

- Benassy, J.P., Gelpi, R.M., Lipietz, A., Mistral, J., Munoz, J. et Ominami, C., Approches de l'inflation, Paris, Cepremap, 1976
- Bettelheim, Ch., "Variations du taux de profit et accroissement de la productivité du travail". Archives de l'ISEA, T. XXI, 1959, pp. 81-109
- Billaudot, B., "La crise du capitalisme. Sa dimension économique, ses causes, son développement", Critique socialiste, Novembre 1975
- Blaug, M., Economic Theory in Retrospect, Cambridge, Cambridge University Press, 1978
- Boccara, P., Etudes sur le capitalisme monopoliste d'état, Paris, Editions Sociales, 1974
- Sur la mise en mouvement du capital, Paris, Editions Sociales, 1979
- Boyer, R., et Mistral, J., Accumulation, Inflation, Crises, Paris, P.U.F., 1978
- Boyer, R., "L'évolution des salaires en longue période", Economie et statistique, Septembre 1978
- "La crise actuelle: une mise au point en perspective historique, Critique de l'Economie politique, no. 718, avril, sept. 1979
- Bollen, J.R., Technological Change and Aggregate Demand, American Economic Review
- Braudel, F., Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe - XVIIIe siècle, Paris, Armand Colin, 1980
- Braverman, H., Travail et capitalisme monopoliste, Paris, Maspero, 1976
- Burmeister, E., et Dobell, R., Mathematical Theories of Economic Growth, Londres, Macmillan, 1971
- Burns, A.R., Production Trends in the United States since 1870, New York, N.B.E.R., 1934
- Burns, A. et Mitchell, W.C., Measuring Business Cycles, New York, NBER, 1946
- Clemence, R.V. et Doody, F.S., The Schumpeterian System, Cambridge, Cambridge University Press, 1950
- Coenen, E., La Konjunktur forschung en Allemagne et en Autriche, 1925-1933, Louvain, Nauwelaerts, 1964
- Cogoy, M., "Les théories néo-marxistes, Marx et l'accumulation du capital", Les temps modernes, sept-Oct. 1972, pp. 396-427
- Coriat, B., Science, technique et Capital, Paris, Seuil, 1976
- Craemer, D., Capital and Output Trends in American Manufacturing Industries, New York, NBER, 1941
- Dallemagne, J.L., L'économie du Capital, Paris, Maspero, 1978
- Day, R.B., "The Theory of the Long Cycles, Trotsky, Mandel", New Left Review, no. 99, Sept-Oct. 1976, pp. 66-82
- De Gaudemar, J.P., "La crise comme laboratoire social: L'exemple des disciplines industrielles", in Ruptures d'un système économique, Paris, Dunod, 1978
- Denis, H., "Rate of Profit and National Income", Science and Society, Aut. 1959, pp. 298-316
- Denis, H., L'économie de Marx, histoire d'un échec, Paris, P.U.F., 1980
- Dobb, M., "The falling rate of profit", Science and Society, printemps 1959, pp. 97-103
- Dobb, M., Theories of Value and Distribution since Adams Smith, Cambridge, Cambridge University Press, 1973
- Dobb, M., Etudes sur le développement du capitalisme, Paris, Maspero, 1971
- Domar, E., "Capital Expansion Rate of Growth and Employment", Econometrica, Vol. 14, 1946, pp. 137-147
- Dow, L.A., Business Fluctuations in a Dynamic Economy, Columbus, Ch. E. Merrill Publishing ed., 1968
- Duesenberry, J., Business Cycles and Economic Growth, New York, Mac Graw Hill, 1958
- Dumenil, G., Marx et Keynes face à la crise, Paris, Economica, 1972
- Dumenil, G., Les lois économiques du Capital, Paris, Maspero, 1978
- Dupriez, L.H., Des mouvements économiques généraux, Louvain, Editions Nauwelaerts, 3e édition, 1966
- Dupriez, L.H., Philosophies des conjonctures économiques, Louvain, Editions Nauwelaerts, 1959
- Dupriez, L.H., Mouvements économiques généraux, Louvain, Cours dactylographié, 1971
- Durand, M., "Sur la crise économique de 1974-75", Critique de l'Economie politique, avril sept. 1979, no. 7-8, nouvelle série

- Engels, F., Socialisme utopique et socialisme scientifique, Paris, Editions sociales, 1973
- Fabricant, S., The Output of Manufacturing Industries 1899-1937, New York, NBER, 1940
- Favre, A., "Quelques vrais et faux débats de la crise", Critiques de l'économie politique, nouvelle série, no. 7-8, avril sept. 1979
- Faulkner, H.U., Histoire économique des Etats Unis, Paris, P.U.F., 1958
- Fellner, W., Trends and Cycles in Economic Activity, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1956
- Fellner, W., Trends and Cycles in Economic Activity, New York, Holt, Rinehart et Winston, 1956
- Fels, R., American Business Cycles, 1865-1897, New York, Chapel Hill, 1959
- Fels, R., "The Long Wave Depression 1873-1897", Review of Economics and Statistics, fev. 1949, vol. XXXI, pp. 69-73
- Freyssinet, M., La division capitaliste du travail, Paris, Savelli, 1977
- Frickey, E., Economic Fluctuations in the United States, Harvard, Harvard University Press, 1942
- Furia, D. et Serre, P. Ch., Techniques et sociétés, Paris, Armand Colin, 1970
- Gallman, R.E., Gross National Product in the USA, 1834-1909, Studies in Income and Wealth, Vol. 30, New York, NBER, 1966
- Gary, G., "Kondratieff's Theory of Long Cycles", Review of Economic and Statistics, Cambridge, Nov. 1943, pp. 203-220
- Gaudibert, P., "Crise(s) et dialectique", Communications, 1976, no. spécial, la crise
- Georgescu, R.N., "Dynamic Models and Economic Growth", Economie appliquée, Archives de l'ISEA, T. XXVII, 1976, no. 4
- Gill, L., L'économie capitaliste: une analyse marxiste, Montréal, Presses socialistes internationales, 1979
- Gillman, J.M., La baisse du taux de profit, Paris, E.D.I., 1979
- Gislain, J.J., Evolution technologique et aliénation du travail, Paris, DGA, I, 1979
- Goodwin, R.M., "The Non-linear Accelerator and the Persistence of Business Cycles", Econometrica, Janv. 1951
- Gordon, R.A. Business Fluctuations, Harper and Row, New York, 1961
- Gordon R.A., "Investment Behavior and Business Cycles", Review and Statistics, Vol. 37, Fev. 1955
- Granou, A., Baron, Y., Billaudot, B., Croissance et crise, Paris, Maspero, 1979
- Granou, A., Capitalisme et mode de vie, Paris, Editions du Cerf, 1972
- Granou, A., "La nouvelle crise du capitalisme", Les temps modernes, Nov. 1973, pp. 808-831
- Green, H.A.J., "Growth Models. Capital and Stability", The Economic Journal, Mars 1960
- Grellet, G., Tendances nouvelles de l'économie politique, Paris, Centurion, 1979
- Grossman, H., Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique, Paris, Champs libres, 1975
- Guittou, H., Les mouvements conjoncturels, Paris, Dalloz, 1971
- Gunder-Franck, A., L'accumulation mondiale, 1500-1800, Paris, Calmann-Lévy, 1977
- Haberler, G., Prosperity and Depression, Genève, League of Nations, 1939
- Hahn, F.H., "De la notion d'équilibre en économie", Archive de l'ISMEA, T. XXIX, 1976, no. 2, p. 225
- Hahn, F.H. et Matthews, C.O., Théorie de la croissance économique, Paris, Economica
- Hamberg, D., Economic Growth and Instability, New York, W.W. Norton, 1956
- Hamberg, D., Models of Economic Growth, New York, Harper and Row, 1971
- Hamilton, E., "Profit Inflation and the Industrial Revolution: 1751-1800", Quarterly Journal of Economics, pp. 256-273, 1942
- Hansen, A., Business Cycles and National Income, New York, W.W. Norton, 1964
- Harris, D.J., "A propos du schéma de reproduction et d'accumulation de Marx", in G. Abraham-Frois Problématiques de la croissance, Vol. II, Paris, Economica, 1974
- Harrod, R., Towards a Dynamic Economics, Londres, MacMillan, 1947
- Harrod, R., "Professor Fellner, on Growth and Unemployment", Kyklos, VI, 1957, pp. 1-17

- Harrod, R., An Essay in Dynamic Theory, Londres, MacMillan, 1972
- Harrod, R., Economic Dynamics, Londres, Macmillan, 1973
- Henin, P.Y., Macrodynamique, fluctuations et croissance, Paris, Economica, 1979
- Hervé, J.M., Croissance et progrès, Paris, Mame, 1972
- Hicks, J., "Revival of Political Economy, the Old and the New", Economic Record, sept. 1975, pp. 365-367
- Hicks, J., A Contribution to the Theory of the Trade Cycle, Oxford, Oxford University Press, 1950
- Higgins, B., Economic Development, Principles, Problems and Policies, New York, Norton, 1968
- Hilferding, R., Le capital financier, Paris, Ed. de Minuit, 1970
- Hobsbawn, E., Histoire économique et sociale de la Grande Bretagne, Paris, Seuil, 1977
- Hobsbawn, E., L'ère des révolutions, Paris, Fayard, 1969
- Hobsbawn, E., L'ère du capital, Paris, Fayard, 1978
- Hoffman, Ch., The Depression of the Nineties, New York, Greenwood, 1970
- Hoffman, W.G., The Growth of Industrial Economy, Manchester, Manchester University Press, 1958
- Hoover Committee, Recent Economic Changes, New York, NBER, MacGraw Hill, 1929
- Hoselitz, B., Théories de la croissance économique, Paris, Dunod, 1971
- Imbert, G.R., Des mouvements de longue durée Kondratieff, Aix en Provence, La pensée universitaire, 1959
- Kalecki, M., Studies in the Theory of Business Cycles, 1939, Oxford University Press, 1966
- Kalecki, M., Théorie de la dynamique économique, Paris, Gauthier-Villars, 1966
- Kalecki, M., "The Problem of Effective Demand with Tougan Baranowski and Rosa Luxembourg" in Selected Essay on the Dynamics of the Capitalist Economy, Cambridge, Cambridge University Press, 1971
- Kaldor, N., "Alternative Theories of Distribution", Review of Economic Studies, Vol. 29, 1955, pp. 91-100
- Kendrick, W., Productivity Trends in the USA, Princeton, NBER, Princeton University Press, 1961
- Kindleberger, Ch. P., Manias, Panics and Crashes, New York, Basic Books, 1978
- Kitchin, J., "Cycles and Trends in Economic Factors", Review of Economic and Statistics, Janvier 1929, pp. 10-16
- Klein, L., An Introduction to Econometrics, New York, Prentice-Hall, 1962
- Kondratieff, N.D., "The Long Waves in Economic Life", The Review of Economic and Statistics, Cambridge, Vol. XVII, no. 6, no. 1935, pp. 105-115
- Kondratieff, N.D., "The Static and Dynamic View of Economics", Quarterly Journal of Economics, Vol. XXIX, 1925, p. 575-583
- Koopmans, T.C., "Economic Growth at a Maximal Rate", Quarterly Journal of Economics, vol. 78, 1964, pp. 355-394
- Krelle, W., "Marx as a Growth Economist", German Economic Review, V. 9, no. 2, 1973, pp. 122-123
- Kurihara, K.W., The Keynesian Theory of Capitalist Development, Columbia, Columbia University Press, 1959
- Kuznets, S., Capital Formation in American Economy, 1879-1938, University of Pennsylvania Press, 1941
- Kuznets, S., Secular Trends in Productions and Prices, New York, Augustus M. Kelley, 1967
- Kuznets, S., Capital in the American Economy, its formation and financing, New York, NBER, 1949
- Lagueux, M., "Marxisme annonciateur et marxisme dénonciateur", document non publié, à paraître in Le marxisme des années soixante, Montréal, Hurtubise, HMH, sept. 1982
- Landes, D., L'Europe technicienne, Paris, Gallimard, 1975
- Lane, F.C. et Riemersma, J.C., "Introduction to Arthur Spiethoff", in Enterprise and Secular Change, R.D. Irwin, p. 953, Illinois
- Lange, O., "Business Cycles. J. Schumpeter", Book Review, Reviews of Economic and Statistics, 1941, Vol. XXVII, pp. 190-193
- Latouche, S., Le projet marxiste, Paris, P.U.F., 1975
- Latouche, S., "A propos de la baisse tendancielle du taux de profit", Revue Economique, vol. XXIV, no. 1, janvier 1973, pp. 163-175

- Lefebvre, H., "La reproduction des rapports de production", L'homme et la société, no. 22, oct-nov. dec., 1971, pp. 3-24
- Lefebvre, H., La pensée de K. Marx, Paris, Bordas, 1966
- Lenine, I., Pour caractériser le romantisme économique, Moscou, Editions du progrès, 1979
- Lenine, I., A propos de la question dite des marchés, Moscou, Editions du progrès, 1966
- Lenine, I., Le développement du capitalisme en Russie, Moscou, Editions du progrès, 1967
- Lepas, A., "Le monde est-il en déflation", Entreprise, no. 907, janvier 1973, "note", Chronique Sedeis, 1972, pp. 731-738
- Lipietz, A., Crise, inflation, pourquoi? Paris, Maspero, 1979
- Lipietz, A., "Affrontement et apurement. Le double aspect de la crise", Interventions (ICEP), no. 5, 1980, pp. 43-53
- Lipsey, R., et Steiner, P., Analyse économique, Paris, CUIAS, 1975
- Loranger, J.G., Théorie néo-classique de la demande de Capital, Berne, Lang 1975
- Loranger, J.G., "Un essai dialectique sur le capital financier et son application au Canada", in Internationalisation des banques et des groupes financiers, Séminaire CEREM, Paris, ed. du CNRS, 1981
- Loranger, J.G., "Pseudo validation du crédit et étalon variable de valeur", Cahier 8207 Dept. des Sc. Econ. U. de M., Mars 1982. A paraître dans Economie Appliquée, mai 1982
- Loranger, J.G., "Le rapport entre la pseudo-monnaie et la monnaie: de la possibilité à la réalité des crises", Critiques de l'économie politique, no. 18, Jan-Mars, 1982
- Lorenzi, J.W., Pastre, O. et Toledano, J., La crise du XXe siècle, Paris, Economica, 1980
- Lutfalla, M., "Retour à Kondratieff", Chroniques Sedeis, Tome XVII, no. 19, 15 no., 1977, pp. 804-810
- Lutz, F.A., et Hague, O.C., The Theory of Capital, Londres, MacMillan, 1961
- Luxembourg, R., L'accumulation du capital, Paris, Maspero, 1969
- Maarek, G., Introduction au Capital de Marx, Paris, Calmann-Lévy, 1975
- Mac C., Bond Yields, Interest Rates and Stock Prices in the USA, since 1856, New York, NBER, 1938
- Maddison, A., "Phases of Capitalist Development", Banca Nazionale del Lavario, Juin 1973, no. 121
- Maddison, A., "Per Capita Output in the Long Run", Kyklos, vol. 32, 1979, pp. 412-439
- Magaline, A.D., Luttes de classes et dévalorisation du capital, Paris, Maspero, 1975
- Malthus, T.R., Principes d'économie politique, Paris, Editions Guillaumin, 1846
- Mandel, E., Traité d'économie marxiste, Julliard, 1962
- Mandel, E., La crise 1974, 1978, Paris, Flammarion, Editions Champs, 1978
- Mandel, E., Le troisième âge du capitalisme, Paris, Collection 10/18, UGE, 1978
- Mantoux, P., La Révolution industrielle, Paris, Ed. Génin, 1959
- Marglin, S.A., "Que font les patrons?" in André Gorz, Critique de la division du travail, Paris, Seuil, 1974
- Martin, R.C., National Income in the USA, 1799-1938, New York, N.I.C.B., 1939
- Marx, B., Comprendre l'économie, Paris, Editions sociales, 1979
- Marx, K., Un chapitre inédit du capital, Paris, 10/18, UGE, 1970
- Marx, K., Le Capital, Paris, Editions sociales, Nouvelles Frontières, Montréal, 1976
- Marx, K., Théories sur la plus-value, Paris, Editions sociales, 1975
- Marx, K., Les Grundrisse, Paris, U.G.E., 1968
- Marx, K., Travail, salaire et capital, Pekin, 1969
- Marx, K., Salaire, prix et profit, Paris, Editions sociales, 1969
- Marx, K. et Engels, F., Le manifeste du parti communiste, Editions de Pékin, 1970
- Matthews, R.C., The Business Cycle, Chicago, University of Chicago Press, 1959
- Mattick, P., Marx et Keynes, Paris, Gallimard, 1972
- Mattick, P., Crises et théories des crises, Paris, Champ Libre, 1976

- Mattick, P., "Value Theory and Capital Accumulation", Science and Society, hivers 1959, p. 27-51
- Mattick, P., "Value and Price", Science and Society, hiver 1962, p. 293-297
- Meade, J.E., The Growing Economy, Chicago, Aldine Pub., 1968
- Meade, J.E., A Mechanical Theory of Economic Growth, New York, Allen et Unwin, 1961
- Meek, R.L., "The Falling Rate of Profit", Science and Society, hiver 1960
- Mensch, G., State of Technology, Cambridge, Ballinger, 1979
- Mill, J.S., Principes d'économie politique, Paris, Editions Guillaumin, 1873
- Minsky, H., J.M. Keynes, Londres, MacMillan, 1976
- Minsky, H., "The Financial Instability Hypothesis", Colloque, "The financial Crisis and the Lender of Last Resort", Hambourg, 1979
- Moore, H., Synthetic Economics, Londres, MacMillan, 1929
- Moore, H., Generating Economic Cycles, Londres, MacMillan, 1923
- Morishima, M., Marx's Economics, Cambridge, Cambridge University Press, 1973
- Morishima, M., "Marx à la lumière de la théorie économique moderne", Archives de l'ISMEA, 1975, T. XXVIII, p. 693-721
- Morishima, H. et Seton, F., "Agregation in Lontief Matrices and the Labour Theory", Econometrica, 1961, v. 29, pp. 203-220
- Mumford, L., Technique et civilisation, Paris, Seuil, 1950
- NBER, Trends in the American Economy in the XIXth century, Princeton, Princeton University Press, 1960
- Negri, A., Marx au-delà de Marx, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1979
- Neher, P.A., Economic Growth and Development, New York, J. Wiley, 1971
- O'Leary, P.J. et Lewis, W.A., "Secular Swings in Productions and Trade 1870-1913", The Manchester School, vol. XXIII, mai 1955
- Oshima, H.T., "Consumer Assets and the Future of Capitalism", The Economic Journal, Mars 1961, pp. 20-35
- Palloix, Ch., Procès de production et crise du capitalisme, Paris, Maspero, 1977
- Perroux, F., La pensée de Joseph Schumpeter, Genève, Librairie Droz, 1965
- Phelps-Brown, E.H., "The Share of Wages in the National Income", Economic Journal, Juin 1952
- Phelps-Brown, E.H., et Mandfield-Jones, S.J., "The Climacteric of the 1890's: a Study Expanding Economy", Oxford Economic Papers, vol. 6 1952, pp. 266-290
- Phelps-Brown, E. et Weber, B., "Accumulation, Productivity and Distribution in the British Economy, 1870-1938", the Economic Journal, 1953
- Phelps-Brown, E.H., et Ozga, S.A., "Economic Growth and the Price Level", Economic Journal, Mars 1955
- Ray, G., "Innovations in the Long Cycle", Lloyds Bank Review, Janvier 1980, pp. 14-27
- Ricardo, D., Principes de l'économie politique et de l'impôt, Calmann-Lévy, 1970
- Rioux, J.P., La révolution industrielle, Paris, Seuil, 1971
- Robbins, L., "On a Certain Ambiguity in the Conception of Stationary Equilibrium", the Economic Journal, Juin 1950, v. 30, pp. 206 et suiv.
- Robinson, J., "What are the Questions?", Journal of Economic Literature, dec. 1977, vol. XV, no. 4, pp. 1318-1339
- Robinson, J., Essai sur l'économie de Marx, Paris, Dunod, 1971
- Robinson, J., L'accumulation du capital, Paris, Dunod, 1972
- Robinson, J., "The Falling Rate of Profit, a Eminent", Science and Society, printemps 1959, pp. 104-106
- Rosdolsky-R., La genèse du capital chez Marx, I. Méthodologie. Théorie de l'argent - Procès de production, Paris, F. Maspero, 1976
- Rostow, W.W., The World Economy, Houston, University of Texas Press, 1978
- Rowshow, B., Late Capitalism, New Left Review, no. 99, sept-oct. 1966
- Samuelson, P.A., The Foundations of Economic Analysis, New York, Atheneum, 1971

Sartre, L., Esquisse d'une théorie marxiste des crises périodiques, Paris, Mariel Rivière, 1931

Saul, S.B., The Myth of Great Depression, Londres, McMillan, 1976

Sen, A., Growth Economics, Londres, Penguin Books, 1970

Schmookler, J., "Economic Sources of Inventive Activity", Journal of Economic History, Vol. XXII, Mai 1962

Schmookler, J., Invention and Economic Change, Cambridge, Harvard University Press, 1966

Schmookler, J., Patents, Inventions and Economic Change, Cambridge, Harvard University Press, 1972

Schumpeter, J.A., Capitalisme, socialisme et démocratie, Paris, Payot, 1969

Schumpeter, J.A., History of Economic Analysis, Oxford, Oxford University Press, 1956

Schumpeter, J.A., Business Cycles, New York, Mac Graw Hill, 1939

Schumpeter, J.A., Theory of Economic Development, Oxford, Oxford University Press, reprint, 1974

Schweitzer, A., Spiehoff's Theory of Business Cycles, University of Wyoming Publications, vol. 8, 1941

Seton, F., "The Transformation Problem", Review of Economic Studies, 1957, V. 24, pp. 149-160

Sherman, H., "A Marxist Theory of the Business Cycle", Review of Radical Political Economy, V. 11, no. 1, printemps 1979, pp. 1-23

Solow, R.M., Théorie de la croissance économique, Paris, A. Colin, 1972

Solow, R.M., "A Contribution to the Theory of Growth", Quarterly Journal of Economics, 1956, v. 70

Smith, H., "Marx and the Trade Cycle", Review of Economic Studies, v. 7, 1937, pp. 192-207

Spiehoff, A., "Business Cycles", International Economic Papers, 1953, no. 3, pp. 74-171

Spiehoff, A., "Over Production", The Encyclopedia of the Social Sciences, Vol. XI, pp. 513-517

Steindl, J., Maturity and Stagnation in American Capitalism, New York, Monthly Review Press, 1952

Steinberg, F., Le conflit du siècle. Capitalisme et socialisme à l'épreuve de l'histoire, Paris, Seuil, 1958

Sweezy, P.M., A Theory of Capitalist Development, Oxford, Oxford University Press, 1942

Sweezy, P.M., "Quelques problèmes de la théorie de l'accumulation du capital", Les temps modernes, Janvier 1974, pp. 1211-1230

Temin, P., "The Relative Decline of the British Steel Industry, 1880-1913" in Industrialization in two Systems, Wiley and Sons, 1966

Tougan-Baranowsky, M., Les crises industrielles en Angleterre, Paris, Giard et Brière, 1913

Traité marxiste d'économie politique, Le capitalisme monopoliste d'Etat, Paris, Editions sociales, 1968

Trotsky, L., "La courbe du développement capitaliste", Critique d'économie politique, Avril, Juin, 1975, no. 20

Uzawa, H., "On a Two Sector Model of Economic Growth", Review of Economic Studies, Vol. 29, 1961, et vol. 30, 1963

Weber, B., et Handfield, S.J., "Variations in the Rate of Growth in the USA, 1869-1938", Oxford Economic Papers, V. 16, no. 2, Juin 1954, pp. 101-132

Wagemann, E., Economic Rythm, a Theory of Business Cycle, New York, Mac Graw Hill, 1930

Warren, G. et Pearson, F., World Prices in the Building Industry, New York, NBER, 1937

Yaffe, D.S., "The Marxian Theory of Crises, Capital and the State", Economy and Society, Mai 1973, pp. 186-231